Seminaire 3

# LES PSYCHOSES

Version AFI

JACQUES LACAN

Les structures freudiennes des psychoses

SÉMINAIRE 1955-1956

*Publication interne de l'Association freudienne internationale*

Début p. 9.
Avis au lecteur, p. 2
Tables des matières, p. 3 et p. 595

La pagination respecte la pagination du document source

**NOTE IMPORTANTE : les différences par rapport à la version Miller se présentent ainsi, les passage discordants sont marqués en italiques dans le texte AFI, et la version Miller correspondante se trouve, dans l'ordre, en bas de chaque page. (jusqu'à la page 30, manque la référence précise du renvoi aux pages correspondantes de la version Miller)**

AVIS AU LECTEUR

Il existe une édition officielle de ce séminaire. Un article de Elle Hirsch paru dans le numéro 7 juin 1983) de notre revue *Le Discours Psychanalytique* exprime ce qu'il y a lieu de penser de cette transcription à notre avis. Déjà repris dans le livre de Marcel Czermak, *Passions de l'objet,* nous le reproduisons ici en annexe.

Le texte que nous proposons est établi à partir de la transcription d'origine qui circulait déjà à l'Ecole Freudienne de Paris du temps de Lacan et avec son accord.

Afin de permettre au lecteur de se faire sa propre opinion au sujet des distorsions, réductions, altérations diverses introduites dans l'édition officielle, nous donnons en marge la référence précise au texte de cette édition avec le numéro de la page où elle se trouve. Cela correspond à ce qui est en italique dans le corps même de notre version.

Il reste que ce travail ne saurait prétendre à l'exhaustivité.

L'éditeur

TABLES DES MATIERES

Leçon 1, *16 novembre 1955*

*Comme vous l'avez appris, cette année commence la question des psychoses. Loin qu'on puisse parler d'emblée du traitement des psychoses,* et encore moins du traitement de la psychose chez Freud, ce qui littéralement se traduit à néant, car jamais Freud n'en a parlé, sauf de façon tout à fait allusive.

Nous allons d'abord essayer de partir de la doctrine freudienne pour voir, en cette matière, ce qu'il apporte, puis *nous ne pourrons pas manquer, à l'intérieur même de ces commentaires, d'y introduire, dans les notions que nous avons déjà élaborées au cours des années précédentes, tous les problèmes actuels que posent pour nous les psychoses.* Problèmes de nature clinique et nosographique d'abord, dans lesquels il m'a semblé que peut-être tout le bénéfice que peut apporter l'analyse, n'avait pas été complètement dégagé: problème de traitement aussi; assurément, c'est là que devra débaucher notre travail cette année.

Puisque aussi bien ce point de mire, et assurément ce n'est pas un hasard, mettons que ce soit un lapsus, c'est un lapsus significatif, ce point de mire déjà nous pose une question qui est une sorte d'évidence première, comme toujours le moins remarqué est dans ce qui a été fait, dans ce qui se fait, dans ce qui est en train de se faire. Quant au traitement des



Cette année commence la question des psychoses. Je dis la question, parce qu'on ne peut d'emblée parler du traitement des psychoses.

Nous ne manquerons pas d'introduire les notions que nous avons élaborées au cours des années précédentes et de traiter de tous les problèmes que les psychoses nous posent aujourd'hui.

LES PSYCHOSES

psychoses, il est frappant de voir qu'il semble qu'on aborde beaucoup plus volontiers, qu'on s'intéresse d'une façon beaucoup plus vive, *qu'on attende beaucoup de résultats, de l'abord des schizophrénies, beaucoup plus que de l'abord des paranoïas. Je vous propose en manière de point d'interrogation cette remarque dès maintenant;* nous resterons peut-être un long moment à y apporter la réponse: mais assurément elle restera sous-jacente à une bonne part de notre démarche, et ceci dès le départ.

En d'autres termes la situation un peu privilégiée, un peu nodale, au sens où *il s'agit d'un nœud, mais aussi d'un noyau résistant, la situation des paranoïas est quelque chose. Ce n'est certainement pas sans raison que nous en avons fait le choix pour aborder, pour commencer d'aborder le problème des psychoses dans ses relations avec la doctrine freudienne.* En effet, ce qui est frappant d'un autre côté, c'est que *Freud s'est intéressé d'abord à la paranoïa, il n'ignorait pas bien entendu la schizophrénie, ni ce mouvement, lui, qui était contemporain de l'élaboration de la schizophrénie.*

Il est très frappant et très singulier que, s'il a certainement reconnu, admiré, voire encouragé les travaux autour de l'école de Zurich, et mis en relation les concepts et la théorie analytique avec ce qui s'élaborait autour de Bleuler, Freud en soit resté assez loin: et pour vous indiquer tout de suite *un point de texte auquel vous pourrez vous reporter* - vous pourrez vous reporter. *nous y reviendrons d'ailleurs mais il n'est pas inutile que vous en preniez connaissance dès maintenant* - je vous rappelle qu'à la fin de l'observation du cas Schreber, qui est le texte fondamental de tout ce que Freud a apporté concernant les psychoses, texte majeur, vous y verrez de la part de Freud la notion d'une ligne de partage des eaux, si je puis m'exprimer ainsi, entre paranoïa d'un côté, et d'un autre tout ce qu'il aimerait, dit-il, côté *tout ce qu'il aimerait, dit-il, qu'on appelât paraphrénie,* et qui correspond très exactement au terme qu'il voudrait bien, lui Freud, qu'on donne au *champ à proprement parler des schizophrénies, ou*

encore ce qu'il propose qu'on appelle champ des schizophrénies dans la nosologie analytique, *paraphrénie qui recouvre*



On aborde beaucoup plus volontiers les schizophrénies que les paranoïas.

celle d'un nœud, mais aussi d'un noyau résistant

... bien entendu Freud n'ignorait pas la schizophrénie.

Seminaire 3

Freud n'ignorait pas la schizophrénie. Le mouvement d'élaboration de ce concept lui était contemporain.

un point de repère auquel vous pourrez vous reporter

tout ce qu'il aimerait, dit-il, qu'on appelât paraphrénies et qui correspond très exactement au champ des schizophrénies.

champ des schizophrénies

Leçon du 16 novembre 1955

*exactement toute la démence.* Je vous indique les points de repère qui sont nécessaires à l'intelligence de ce que nous dirons dans la suite.

Donc, pour Freud, le champ des psychoses se divise en deux: psychoses à proprement parler pour savoir ce que cela recouvre à peu près dans l'ensemble du domaine psychiatrique, psychose cela n'est pas démence; les psychoses si vous voulez - ça correspond à ce que l'on a appelé toujours, et qui continue d'être appelé légitimement les folies.

Dans le domaine de la folie. Freud fait deux parts très nettes, il ne s'est pas beaucoup mêlé de nosologie en matière de psychoses que cela, mais là il est très net et nous ne pouvons pas tenir cette distinction, étant donné la qualité de son auteur, pour tout à fait négligeable. Je vous fais remarquer au passage, qu'en ceci comme il arrive, nous ne pouvons que remarquer qu'il n'est pas absolument en accord avec son temps, et que c'est là l'ambiguïté, soit parce qu'il est très en retard, soit au contraire parce qu'il est très en avance. Mais à un premier aspect il est très en retard. En d'autres termes, *l'expansion qu'il donne au terme de paranoïa, il est tout à fait clair qu'on va beaucoup plus loin qu'à son époque on ne donnait à ce terme.* Je donne quelques points de repère pour ceux qui ne sont peut-être pas familiers avec ces choses.

Je ne veux pas vous faire ce qu'on appelle l'historique de la paranoïa depuis qu'elle a fait son apparition avec un psychiatre disciple de Kant au début du XIXe siècle. C'est tout à fait une incidence épisodique. Le maximum d'extension de la paranoïa, c'est justement le moment où la paranoïa se confond à peu près avec ce qu'on appelle les folies, qui est le moment qui correspond à peu près à l'exemple des 70 % des malades qui étaient dans les asiles et qui partaient l'étiquette « paranoïa » ; ça voulait dire que tout ce que nous appelons psychoses ou folies étaient paranoïas. Mais nous avons d'autres tendances en France à voir le *mot paranoïa pris, à peu près identifié avec le moment où il a fait son apparition dans la nosologie française, moment extrêmement tardif, ça joue sur une cinquantaine d'années, et où il fut identifié à*



À première vue, il est très en retard.

le mot paranoïa... a été identifié à quelque chose de fondamentalement différent

*quelque chose de fondamentalement différent comme conception, de tout ce qu'il a représenté dans la psychiatrie allemande.* En France. ce que nous appelons un paranoïaque avant que *la thèse d'un certain Jacques Lacan sur « les psychoses paranoïaques dans leurs rapports avec la personnalité », ait tenté de jeter un grand trouble dans les esprits,* qui s'est limité à un petit cercle, au petit cercle qui convient, *on ne parle plus des paranoïaques comme on en parlait auparavant, à ce moment-là c'était la constitution paranoïaque,* c'est-à-dire que c'était des méchants, des intolérants, des gens de mauvaise humeur: orgueil, méfiance, susceptibilité, surestimation de soi-même, telle était la caractéristique qui faisait pour tout un chacun le fondement de la paranoïa: à partir de quoi on était plus simple, tout s'expliquait: quand il était par trop paranoïaque, il arrivait à délirer.

Voilà à peu près, *je ne force en rien, où nous en étions en France, je ne dis pas à la suite des conceptions de Sérieux et Capgras, parce que si vous lisez, vous verrez qu'au contraire il s'agit là d'une clinique très fine qui permet précisément de reconstituer les bases et les fondements telle qu'elle est effectivement structurée, mais plutôt à la suite de la diffusion de l'ouvrage dans lequel, sous le titre la « Constitution paranoïaque », Monsieur Génil-Perrin** avait fait prévaloir cette notion caractérologique de l'anomalie de la personnalité constituée essentiellement dans une structure qu'on peut bien qualifier, aussi bien le livre porte la marque et le style de cette inspiration, *structure perverse du caractère et comme toute perversion, il arrivait qu'il sorte des limites* et qu'il tombe dans cette affreuse folie qui consistait simplement dans l'exagération démesurée de tous les traits de ce fâcheux caractère.

Cette conception, vous le remarquerez, peut bien s'appeler une conception psychologique, ou psychologisante, ou même psychogénétique de la chose. Toutes les références



*- Le rédacteur impute à Génil-Perrin le clinique très fine de Sérieux et Capgras.

que la thèse d'un certain Jacques Lacan ait tenté de jeter un grand trouble dans les esprits.

on ne parle plus aujourd'hui des paranoïaques comme avant.

Voilà à peu près, je ne force en rien, où nous en étions en France à la suite de la diffusion de l'ouvrage de M. Génil-Perrin, sur la constitution paranoïaque

Structures perverses du caractère. Comme tout pervers il arrivait que le paranoïaque sorte des limites.

*Leçon du 16 novembre 1955*

formelles à une base organique de la chose, au tempérament par exemple, ne changent en rien ce que nous pouvons appeler genèse psychologique: c'est précisément cela, c'est quelque chose qui s'apprécie, se définit sur un certain plan, et ensuite les relations, les liens de développement se conçoivent d'une façon parfaitement continue, dans une cohérence qui est autonome, propre, qui se suffit dans son propre champ, et c'est bien en somme de science psychologique qu'il s'agit quelle que puisse être d'un autre côté la répudiation d'un certain point de vue que l'on trouvait sous la plume de son auteur, ça n'y changerait rien. J'ai donc essayé dans ma thèse, d'y introduire une autre vue: à ce moment-là j'étais encore assurément un jeune psychiatre, et j'y fus introduis pour beaucoup par les travaux, l'enseignement direct et, j'oserais même dire la familiarité de quelqu'un qui a joué un rôle très important dans la psychiatrie française à cette époque, et qui est Monsieur de Clérambault.

*M. de Clérambault - j'évoque sa personne, son action, son influence et son nom* dans une causerie introductive de notre champ pour ceux d'entre vous qui n'ont de son oeuvre qu'une connaissance moyenne ou approximative, ou par ouïe dire, et je pense qu'il doit y en avoir un certain nombre - passe pour avoir été le farouche défenseur d'une conception organiciste extrême, et assurément c'était là en effet le dessein explicite de beaucoup de ses exposés théoriques. *Néanmoins, je crois que c'est là que peut tenir la perspective sur l'influence qu'a pu avoir effectivement, non seulement sa personne et son enseignement, mais aussi la véritable portée de cette découverte, puisque aussi bien c'est une ouvre qui, indépendamment de ses visées théoriques, a une valeur clinique* concrète d'une nature considérable: le nombre de syndromes, pour donner à ce terme le sens le plus vague, cliniques descriptifs qui ont été repérés par Clérambault, et d'une façon complètement originale et nouvelle, qui sont dès lors intégrés au patrimoine psychiatrique de l'expérience psychiatrique, est considérable. *Et dans l'ordre des*



M. de Clérambault, dont j'évoquerai la personne, l'action et l'influence.

Néanmoins je ne crois pas que ce soit de là que peut se prendre une perspective juste.

*psychoses, Clérambault reste absolument indispensable, il* a apporté des choses extrêmement précieuses qui n'avaient jamais été vues avant lui, qui n'ont même pas été reprises depuis: je parle des psychoses toxiques, déterminées par des toxiques: éthéromanie, etc.

La notion de l'automatisme mental est apparemment polarisée dans l'œuvre de Clérambault, dans son enseignement, par le souci de démontrer le caractère fondamentalement anidéïque comme il s'exprimait, *c'est-à-dire non conforme à une suite d'idées - ça n'a pas beaucoup plus de sens dans le discours de ce maître** - de la suite des phénomènes dans le développement ou l'évolution de la psychose.

*On peut déjà remarquer que rien que ce repérage du phénomène en fonction d'une espèce de compréhensibilité supposée, c'est à savoir qu'il pourrait y avoir une continuité qu'on appellerait l'idée, c'est à savoir que la suite des phénomènes, de la façon dont je vous ai indiqué le paranoïaque avec son développement délirant, ce serait quelque chose qui irait de soi, de sorte qu'il y a déjà une espèce de référence à la compréhensibilité, et presque pour déterminer ce qui justement se manifeste, pour faire une rupture dans la chaîne, et se présentait justement comme un cas béant, comme quelque chose d'incompréhensible et quelque chose qui ne joint pas maintenant avec ce qui se passe après.* C'est là une assomption dont il serait exagéré de dire qu'elle est assez naïve puisqu'il n'y a pas de doute, il n'y en a pas de plus commune, et tout de même pour beaucoup de gens, et je le crains, encore pour vous, tout au moins pour beaucoup d'entre vous, la notion qui a constitué le progrès majeur de la psychiatrie depuis qu'a été introduit ce mouvement d'investigation qui s'appelle l'analyse, consisterait en la restitution du sens à l'intérieur de la chaîne des phénomènes. Ceci n'est pas faux en soi, mais ce qui est faux c'est de s'imaginer, comme il reste d'une façon ambiante dans l'esprit, *du*



*Il s'agit là bien sûr d'une anticipation, comme s'il s'agissait d'une structure de discours alors que Lacan fait allusion à son Maître: de Clérambault.

En un mot, dans l'ordre des psychoses, Clérambault reste absolument indispensable.

... ce qui veut dire non conforme à une suite des idées - ça n'a pas beaucoup plus de sens, hélas, que le discours du maître.

Ce repérage se fait donc en fonction d'une compréhensibilité supposée.

*Leçon du 16 novembre 1955*

*« sensus commune » des psychiatres que le sens dont il s'agit c'est ce qui se comprend;* qu'en d'autres termes, ce que nous avons appris, ce qu'il y a de nouveau, c'est à comprendre les malades. C'est là un pur mirage, *cette notion de compréhensibilité a un sens très net, et qui est un ressort tout à fait essentiel de notre recherche;* quelque chose peut être compris et strictement indistingué de ce qu'on appelle par exemple relation de compréhension, et dont Jaspers a fait le pivot de toute sa psychopathologie dite générale. C'est qu'il y a des choses qui se comprennent, qui vont de soi, par exemple quand quelqu'un est triste, c'est qu'il n'a pas ce que son cœur désire: rien n'est plus faux: il y a des gens qui ont tout ce que leur cœur désire et qui sont tristes quand même, la tristesse est une passion qui est complètement d'une autre nature. Je voudrais quand même un tout petit peu insister quand vous donnez une gifle à un enfant, hé bien ça se comprend, il pleure sans que personne réfléchisse que ce n'est pas du tout obligé qu'il pleure, et je me souviens du petit garçon qui, quand il recevait une gifle demandait: « c'est une caresse ou une claque ? » si *on lui disait « c'est une claque », il pleurait, ça faisait partie des conventions, de la règle du moment. S'il avait reçu une claque il fallait pleurer, et si c'était une caresse il était enchanté. Il faut dire que le mode de relations qu'il avait avec ses parents un peu vifs, donnait cette sorte de communication active du contexte assez courant dans cette notion de relation de compréhension telle que l'explicite M. Jaspers.*

Vous pouvez d'ici la prochaine fois, vous reporter au chapitre très précis intitulé: « La notion de relation de compréhension » dans M. Jaspers, vous y verrez d'ailleurs, parce que c'est bien là l'utilité d'un discours soutenu, que les incohérences y apparaissent vite, et vous y verrez très rapidement à quel point la notion est insoutenable, c'est-à-dire qu'en fin de compte Jaspers n'évoque la relation de compréhension que comme quelque chose qui est toujours à la limite, mais dès qu'on s'en approche à proprement parler est insaisissable, et dont les exemples qu'il tient pour les plus

… du « sensus commune » des psychiatres...

La notion de compréhension a une signification très nette.

... et si c'était une caresse, il était enchanté. Ça n'épuise d'ailleurs pas la question. Quand on reçoit une gifle, il y a bien d'autres façons d'y répondre que de pleurer, on peut la rendre et aussi tendre l'autre joue, on peut aussi dire: «Frappe, mais écoute».

manifestes, ceux qui sont ses points de repère, les centres de référence avec lesquels il confond très vite et forcément de façon obligée, la notion de relation de compréhension, ce sont des références en quelque sorte idéales; mais ce qui est très saisissant, c'est qu'il ne peut pas éviter, même dans son propre texte et même avec l'art qu'il peut mettre à soutenir ce mirage, d'en donner d'autres exemples que ceux qui ont toujours été précisément réfutés par les faits, par exemple que le suicide étant un penchant certainement vers le déclin, vers la mort, il semblerait que tout un chacun en effet pourrait dire - mais uniquement si on va le chercher pour le faire dire que le suicide devrait se produire plus facilement au déclin de la nature, c'est-à-dire en automne, mais chacun sait depuis longtemps que d'après les statistiques on se suicide beaucoup plus au printemps.

Ça n'est ni plus ni moins compréhensible, il suffit des articulations nécessaires, et d'expliciter ce qu'on vaudra sur ce sujet, admettre qu'il y a quelque chose de surprenant au fait que les suicides soient plus nombreux au printemps qu'en automne, et quelque chose qui ne peut reposer que sur cette sorte de mirage toujours inconsistant qui s'appelle la relation de compréhension, comme s'il y avait quoi que ce soit qui, dans cet ordre, pût être jamais saisi.

En ce sens, si nous arrivions même à concevoir, c'est très difficile, mais comme toutes les choses qui ne sont pas approchées, serrées de près, prises dans un véritable concept, cela reste la supposition latente à tout ce que l'on considère comme une espèce de changement de couleur de la psychiatrie depuis une trentaine d'années. Dans le rapport de notre objet psychiatrique, le malade, la réintroduction de ces fameuses relations de compréhension, si la psychogenèse c'est cela, je dis, parce que je le pense, que la plupart d'entre vous sont capables dès maintenant de comprendre parfaitement ce que je veux dire après deux ans d'enseignement sur le symbolique, l'imaginaire et le réel, pour ceux qui n'y seraient pas encore je le leur dis: le grand secret de la psychanalyse c'est qu'il n'y a pas de psychogenèse. Si la

psychogenèse c'est cela, c'est justement ce dont la psychanalyse par tout son mouvement, par toute son inspiration, par tout son ressort, par tout ce qu'elle a apporté, par tout ce en quoi elle nous conduit, par tout ce en quoi elle doit nous maintenir, est en cela la plus éloignée. Une autre manière d'exprimer les choses et qui va beaucoup plus loin encore, c'est que dans l'ordre de ce qui est à proprement parler psychologique, si nous essayons de le serrer de plus près, à savoir si nous nous mettons dans une perspective psychologisante, le psychologique c'est l'éthologie, c'est l'ensemble des comportements, des relations de l'individu, biologiquement parlant avec ce qui fait partie de son entourage naturel. C'est la définition tout à fait légitime de ce qui peut être considéré à proprement parler comme la psychologie: c'est là un ordre de relations de fait, chose objectivable disons, champ très suffisamment limité pour constituer un objet de science, il faut aller un tout petit peu plus loin, et il faut même dire qu'aussi bien constituée que soit une psychologie dans son champ naturel, la psychologie humaine comme telle est exactement - comme disait Voltaire de l'histoire naturelle: elle n'est pas aussi naturelle que cela - pour tout dire, tout ce qu'il y a de plus antinaturel. Tout ce qui est de l'ordre proprement psychologique dans le comportement humain est soumis à des anomalies profondes, présente à tous instants des paradoxes suffisants pour, à soi seul, poser le problème de savoir quel ordre il faut introduire pour que, simplement, on s'y retrouve, pour que la chatte y retrouve ses petits.

*Si on oublie ce qui est vraiment le relief, le ressort essentiel de la psychanalyse, on revient- ce qui d'ailleurs est naturellement le penchant constant, quotidiennement constaté de la psychanalyse* - on revient à toutes sortes de mythes qui ont été constitués depuis un temps qui reste à définir, à *peu près* à *la fin du* XVIIIe *siècle jusqu'à la psychanalyse. Ces sortes de mythes on peut bien les définir ainsi, si on constituait l'ensemble de ce qu'on appelle la psychologie traditionnelle et de la psychiatrie:* mythes d'unité de la personnalité,

17

Si on oublie le relief, le ressort essentiel de la psychanalyse, on en revient - ce qui est naturellement le penchant constant quotidiennement constaté des psychanalystes -...

.. à peu près à la fin du XVIIIe siècle... Cela dit qu'on ne s'y trompe pas...

mythes de la synthèse, mythes des fonctions supérieures et inférieures, confusion à propos des termes de l'automatisme, tout type d'organisation du champ objectif qui montre à tout instant le craquement, l'écartèlement, la déchirure, la négation des faits, la méconnaissance même de l'expérience la plus immédiate. Ceci dit, qu'on ne s'y trompe pas, je ne suis pas ici non plus en train de donner la moindre indication dans le sens d'un Mythe au premier plan de cette expérience immédiate qui est le fond de ce qu'on appelle la psychologie, voire la psychanalyse existentielle cette expérience immédiate n'a pas plus de privilège pour nous arrêter, nous captiver, que dans n'importe quelle autre science, *c'est-à-dire qu'elle n'est nullement la mesure de ce à quoi nous devons arriver en fin de compte, comme élaboration satisfaisante de ce dont il s'agit. À ce titre, ce que donne la doctrine freudienne, l'enseignement freudien,* est, vous le savez, tout à fait conforme à ce qui s'est produit dans tout le reste du scientifique si différent que nous puissions le concevoir de ce mythe qui est le nôtre propre, c'est-à-dire que comme les autres sciences il fait intervenir des ressorts qui sont au-delà de cette expérience immédiate, qui ne sont nullement passibles à être saisis d'une façon sensible. Là comme en physique ce n'est pas en fin de compte la couleur que nous retenons dans son caractère senti, différencié par l'expérience directe, c'est quelque chose qui est, derrière et qui la conditionne.

*Nous ne pouvons pas méconnaître non plus cette dimension tout à fait essentielle du progrès freudien, c'est quelque chose qui n'est pas non plus ce qui est différent de la relation de compréhension dont je parlais tout à l'heure, qui n'est pas non plus quelque chose qui simplement s'arrêterait à cette expérience immédiate, cette expérience n'est pas quelque chose qui 'à aucun moment soit pris nulle part,* dans quoi que ce soit de pré conceptuel, de pré-essentiel, une sorte d'expérience pure, c'est une expérience bel et bien déjà structurée par quelque chose d'artificiel qui est très précisément la relation analytique, la relation analytique telle qu'elle est

18

je ne suis pas en train de donner dans le mythe de cette expérience...

Elle n'est nullement la mesure de l'élaboration à quoi nous devons arriver en fin de compte. L'enseignement freudien...

... qui la conditionne.

constituée par l'aveu par le sujet de quelque chose qu'il vient dire au médecin et ce que le médecin en fait, et c'est à partir de là que tout s'élabore, et c'est ce qui fait de son instrument d'entrée, son mode opératoire premier.

À travers tout ce que je viens de vous rappeler, vous devez me semble-t-il, avoir déjà reconnu les trois ordres du champ dont le vous enseigne, rabâche depuis un certain temps, combien ils sont nécessaires à mettre dans notre perspective pour comprendre quoi que ce soit à cette expérience, c'est à savoir: du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Le symbolique, vous venez de le voir apparaître tout à l'heure très précisément, au moment où j'ai fait allusion de façon très nette, et par deux abords différents, à ce qui est manifestement au-delà de toute compréhension, et à l'intérieur de quoi toute compréhension s'insère et qui exerce cette influence si manifestement perturbante sur tout ce qui est des rapports humains et très spécialement interhumains.

L'imaginaire, vous l'avez vu aussi pointer dans mon discours précédent, par cette seule référence que je vous ai faite à l'éthologie animale, c'est-à-dire à ces formes captivantes ou captatrices qui donnent en quelque sorte les rails et les suites, à l'intérieur desquelles suites le comportement animal se dirige, se conduit vers ses buts naturels. M. Piéron qui n'est pas pour nous en odeur de sainteté, a intitulé un de ses livres « La sensation, guide de vie » ; c'est un très beau titre, je ne sais pas s'il s'applique autant à la sensation qu'il le dit, en tout cas, ce n'est certainement pas le contenu du livre qui le confirme, mais bien entendu, il y a un fond exact dans cette perspective, ce titre vient là un peu en raccroc à son livre, il semble que ce soit là un dessein auquel le livre lui-même fasse défaut, mais l'imaginaire est assurément guide de vie pour tout le champ animal, *et le rôle que l'image joue dans ce champ profondément structuré par le symbolique, qui est le nôtre, est bien entendu capital. Ce rôle est tout entier repris, répété, réanimé par cet ordre symbolique,* les images, en tant que nous puissions saisir quoi que ce soit qui permette de le saisir à l'état pur, sont toujours plus ou moins

19

Si l'image joue également un rôle capital dans le champ qui est le nôtre, ce rôle est tout entier repris, repétri, réanimé par l'ordre symbolique.

intégrées à cet ordre symbolique qui, je vous le rappelle, se définit chez l'homme par son caractère essentiellement à savoir de structure organisée.

Par opposition, quelle différence y a-t-il entre quelque chose qui est de l'ordre symbolique et quelque chose qui est de l'ordre imaginaire ou réel ? C'est que dans l'ordre imaginaire ou réel nous avons toujours un plus ou un moins autour de quoi que ce soit qui soit un seuil, nous avons une marge, nous avons un plus ou moins, nous avons une continuité. Dans l'ordre symbolique, tout élément vaut en tant qu'opposé à un autre, pour entrer par exemple dans le champ de l'expérience où nous allons commencer de nous introduire, celle de notre psychotique, prenons quelque chose de tout à fait élémentaire. L'un de nos psychotiques nous raconte dans quel monde étrange il est entré depuis quelques temps tout pour lui est devenu signe, non seulement comme il le raconte il est épié, observé, surveillé, on parle, on dit, on indique, on le regarde, on cligne de l'œil, mais cela peut aller beaucoup plus loin, cela peut envahir - vous allez voir tout de suite l'ambiguïté s'établir - nous dirons le champ des objets réels inanimés, non-humains.

Regardons-y de plus près avant de voir de quoi il s'agit s'il rencontre dans la rue une auto colorée par exemple, elle aura pour lui une valeur - une auto n'est pas absolument ce que nous appellerons un objet naturel-cette auto est rouge, elle aura pour lui tel sens, ce n'est pas pour rien qu'une auto rouge est passée à ce moment-là. Posons-nous des questions à propos d'un phénomène aussi simple, le phénomène de l'intuition délirante de ce sujet à propos de la valeur de cette auto rouge. Il est très souvent d'ailleurs, tout à fait incapable, sans qu'elle ait pour lui une signification maxima, de préciser cette signification qui reste ambiguë; est-elle favorable ? est-elle menaçante ? Il est quelquefois incapable de trancher sur le plan de cette caractéristique, mais assurément, l'auto est là pour quelque chose. À propos donc du phénomène le plus difficile à saisir, je dirais le plus indifférencié qui soit, nous pourrons reconnaître que par exemple

nous aurons trois conceptions complètement différentes de la rencontre d'un sujet, dont je n'ai pas dit dans quelle classe de la psychose il se place, de cette déclaration d'un sujet à propos d'une auto rouge, selon que nous envisagerons la chose sous l'angle d'une aberration perceptive, c'est-à-dire - ne croyez pas que nous en sommes aussi loin - il n'y a pas très longtemps que c'était au niveau des phénomènes de la perception qu'était posée la question de savoir ce qu'éprouvait de façon élémentaire le sujet aliéné - si c'est un daltonien qui voit le rouge vert, ou inversement, personne n'y a été voir, il n'en distingue pas simplement la couleur. Selon que nous envisagerons la rencontre avec cette auto rouge dans le même registre que ce qui se passe quand le rouge-gorge rencontrant son congénère, lui exhibe le plastron bien connu qui lui donne son nom, et c'est du seul fait de cette rencontre qu'il est là, car on a démontré par une série d'expériences, que cet habillement des oiseaux correspondait avec la garde des limites du territoire. À soi tout seul, cela détermine un certain comportement individu-adversaire pour le moment de leur rencontre, fonction imaginaire de ce rouge, fonction si vous voulez qui dans l'ordre précisément des relations de compréhension se traduit par le fait que ce rouge pour le sujet, aura hâté quelque chose qui l'aura fait voir rouge, qui lui aura semblé porter en lui-même le caractère expressif et immédiat de l'hostilité ou de la colère; ou au contraire de comprendre cette auto rouge, troisième façon de la comprendre, dans l'ordre symbolique, à savoir comme on comprend la couleur rouge dans un jeu de cartes, c'est-à-dire en tant qu'opposé au noir; c'est-à-dire faisant partie d'un langage déjà organisé.

Voilà exactement les trois registres distingués, et distingués aussi les trois plans dans lesquels peut s'engager notre « compréhension », dans la façon même dont nous nous interrogeons sur le phénomène élémentaire et sur sa valeur actuelle à un moment déterminé de l'évolution pour le sujet.

Il est tout à fait clair massivement, que ce que Freud introduit quand il aborde ce champ de la paranoïa, et ceci est

encore plus éclatant ici que partout ailleurs, peut-être parce que c'est plus localisé, parce que cela tranche plus avec les discours contemporains, quand il s'agit de psychose, nous voyons d'emblée que Freud avec une audace qui a le caractère d'une espèce de commencement absolu, nous finissons par ne plus nous rendre compte de la trame technique, c'est une espèce de création, on a beau dire qu'il y a des sciences qui se sont déjà intéressées au sens du rêve, ça n'a absolument rien à faire avec la méthode appliquée dans la Traumdeutung: avec ce travail de pionnier qui est déjà fait devant nos yeux, et qui aboutit à la formule: le rêve vous dit quelque chose, et la seule chose qui nous intéresse, c'est cette élaboration à travers laquelle il dit quelque chose, il dit quelque chose comme on parle. Ceci n'avait jamais été dit, on a dit qu'il y avait un sens, que nous pouvions y lire quelque chose, mais le rêve dit quelque chose, il parle admettons encore qu'il pouvait y avoir de cela justement par l'intermédiaire de toutes les pratiques innocentes, quelque chose de cela. Mais que Freud prenne le livre d'un paranoïaque ce livre de Schreber dont il recommande bien platoniquement la lecture au moment où il écrit son couvre, car il dit: « ne manquez pas de le lire avant de me lire », Freud prend donc ce livre des « Mémoires d'un malade nerveux » et il donne un déchiffrage champolionesque, un déchiffrage à la façon dont on déchiffre des hiéroglyphes, il retrouve derrière tout ce que nous raconte cet extraordinaire personnage - car parmi toutes les productions littéraires du type du plaidoyer, de la communication, du message fait par quelqu'un qui, passé au-delà des limites, nous parle du domaine de cette expérience profondément extérieure, étrange, qui est celle du psychosé, c'est certainement un des livres les plus remarquables: c'en est un d'un caractère tout à fait privilégié, il y a là une rencontre exceptionnelle entre le génie de Freud et quelque chose de tout à fait rare. Dans son développement, Freud prend le texte, et il ne fait pas une vaine promesse: nous verrons ensemble qu'à un certain moment, il y a de la part de Freud un véritable coup de génie

qui ne peut rien devoir à ce qu'on peut appeler pénétration intuitive, *c'est le coup de génie littéralement du linguiste qui, dans le texte, voit apparaître plusieurs fois le même signe, et présuppose, part de l'idée que ceci doit vouloir dire quelque chose, par exemple la voyelle la plus fréquente « e » dans la langue dont il s'agit, vu* ce que nous savons vaguement, et qui à partir de ce trait de génie arrive à remettre debout à peu près l'usage de tous les signes en question dans cette langue. Pour Freud par exemple, cette identification prodigieuse qu'il fait des oiseaux du ciel dans Schreber, avec les jeunes filles, a quelque chose qui participe tout à fait de ce phénomène, d'une hypothèse sensationnelle qui permet, à partir de là, d'arriver à reconstituer toute la chaîne du texte, bien plus, de comprendre non seulement le matériel signifiant dont il s'agit, mais aussi de reconstituer la langue, cette fameuse langue fondamentale dont nous parle Schreber lui--même, la langue dans laquelle tout le texte est écrit.

*Le caractère donc absolument dominant de l'interprétation symbolique comme telle, au sens plein, pleinement structuré qui est celui dans lequel j'insiste, il faut que nous situions toujours la découverte analytique dans sont plan original, et par là plus évident que partout ailleurs.* Est-ce que c'est assez dire ? Sûrement pas puisque aussi bien rien dans ce cas n'irait au delà de cette traduction, en effet, sensationnelle, mais du même coup laisserait exactement le champ dans lequel Freud opère, sur le même plan que celui des névroses, c'est-à-dire que l'application de la méthode analytique ne montrerait ici rien de plus que ceci: qu'elle est capable en effet dans l'ordre symbolique de faire une lecture égale, mais *tout à fait incapable de rendre compte de leur distinction et de leur originalité. Il est bien clair que c'est donc tout à fait au-delà de cela qui sans doute sera une fois de plus démontré par la lecture de Freud,* que c'est bien au-delà de cela que se posent les problèmes qui vont faire l'objet de notre recherche de cette année, et qui vont aussi justifier que nous les ayons mis à notre programme.

Dans cette découverte du sens du discours à proprement

23

... c'est le coup de génie du linguistique...

Plus clairement que partout ailleurs, l'interprétation analytique se démontre ici symbolique, au sens structuré du terme.

... incapable de rendre compte de la distinction des deux champs.

parler, c'est un discours, et un discours imprimé, il s'agit bien de cela, de l'aliéné; que nous soyons dans l'ordre symbolique et que ce soit l'ordre symbolique qui puisse en répondre, ceci est manifeste. Maintenant *qu'est-ce que nous montre le matériel même de ce discours de l'aliéné? Il parle, mais ce n'est pas au niveau de ses vocables que se déroule ce sens traduit par Freud, c'est au niveau de ce qui est nommé, les éléments de nomination de ce discours sont empruntés à quelque chose dont vous le verrez, le rapport est tout à fait étroit avec le corps propre;* c'est par la porte d'entrée du symbolique que nous arrivons à entrevoir, à pénétrer cette relation de l'homme à son propre corps qui caractérise le champ en fin de compte réduit, vous le voyez, mais vraiment irréductible chez l'homme, de ce qu'on appelle l'imaginaire, car si quelque chose chez l'homme correspond à cette fonction imaginaire du comportement animal, c'est tout ce qui le fait lier d'une façon élective, toujours aussi peu saisissable que possible, c'est-à-dire à la limite de quelque participation symbolique, mais tout de même irréductible, et que toute l'expérience analytique seule a permis de saisir dans ses derniers ressorts, l'homme a un certain nombre de ressorts formels qui sont la forme générale du corps, où tel ou tel point est dit zone érogène de ce corps.

Voilà ce que nous démontre l'analyse symbolique du cas de Schreber. À partir de là, les questions qui se posent font exactement le tour des catégories effectivement actives, efficaces dans notre champ opératoire; il est classique de dire que dans la psychose, l'inconscient est là en surface, c'est même pour cela que c'est bien comme il l'est déjà, qu'il ne semble pas que ça ait de meilleur ni de plus grand effet, nous ne savons pas trop comment nous en tiendrons compte il est bien certain qu'en effet, dans cette perspective assez instructive en elle-même, nous pouvons en effet faire cette remarque d'emblée et tout de suite que probablement ce n'est pas purement et simplement comme Freud l'a toujours souligné de ce trait négatif, d'être un Unbewusst, un non conscient que l'inconscient tient son efficace; nous



Maintenant, quel est le matériel même de ce discours ? À quel niveau se déroule le sens traduit par Freud ?

La relation au corps propre...

traduisons Freud et nous disons: cet inconscient c'est un langage. Il est bien certain que ça paraît beaucoup plus clair dans notre perspective, que le fait qu'il soit articulé par exemple, n'implique pas après tout pour autant qu'il soit reconnu, la preuve c'est que tout se passe comme si Freud traduisait une langue étrangère, et même la reconstituait dans un découpage absolument fondamental. *Le sujet est peut-être tout simplement dans le même rapport que Freud avec son langage, il l'est même certainement, à savoir que le phénomène de la Spaltung peut être là légitimement évoqué, et, si tant est que nous admettions l'existence de quelqu'un qui peut parler dans une langue qu'il ignore totalement, c'est la métaphore que nous choisissons pour dire ce qu'il ignore dans la psychose.* En serons-nous satisfait? Certainement pas parce qu'aussi bien la question n'est pas de savoir pourquoi cet inconscient qui est là, articulé à fleur de terre, reste aussi bien pour le sujet exclu si l'on peut dire, non assumé, la question est de savoir pourquoi cet inconscient apparaît dans le réel, car enfin c'est là ce qui est la question essentielle.

J'espère qu'il y en a assez parmi vous qui se souviennent du commentaire que M. Jean Hippolyte nous avait fait ici de la Verneinung de Freud, et je regrette son absence ce matin pour pouvoir répéter devant lui, et m'assurer par sa présence que je ne les déforme point, les termes qu'il a dégagés de cette Verneinung. Ce qui ressortait bien de l'analyse de ce texte fulgurant, c'est que dans ce qui est inconscient, tout n'est pas seulement refoulé, c'est-à-dire méconnu par le sujet après avoir été verbalisé, mais que derrière tout le processus de verbalisation, il faut admettre une Bejahung primordiale, une admission dans le sens du symbolique, qui elle-même peut faire défaut, point qui est recoupé par d'autres textes - je ne fais allusion qu'à ceux sur lesquels nous nous sommes arrêtés ici - et spécialement par un passage très significatif, aussi explicite qu'il est possible: il admet que ce phénomène d'exclusion pour lequel *le terme de Verwerfung pour certaines raisons peut paraître tout à fait valable pour distinguer de la Verneinung à une étape très*



Le sujet est tout simplement, à l'endroit de son langage, dans le même rapport que Freud.

Si tant est que quelqu'un puisse parler dans une langue qu'il ignore totalement, nous dirons que le sujet psychotique ignore la langue qu'il parle.

... le terme de Verwerfung paraît valable, et qui se distingue de la Verneinung, laquelle se produit à une étape très ultérieure.

*ultérieure, au début de la symbolisation, c'est-à-dire pouvant se produire à une étape déjà avancée du développement du sujet, il* peut se produire ceci, que le sujet refuse l'accession à son monde symbolique, de quelque chose que pourtant il a expérimenté, et qui n'est rien d'autre dans cette occasion que la menace de castration, et on peut savoir par toute la suite du développement du sujet qu'il n'en veut rien savoir et *Freud le dit textuellement, au sens du refoulé. Telle est la formule qu'il emploie et qui veut bien dire ceci: c'est qu'il y a une distinction entre ce qui est refoulé et ce qui, du fait même qu'il est refoulé, fait retour,* car ce ne sont que l'endroit et l'envers d'une seule et même chose, le refoulé est toujours là, mais il s'exprime d'une façon parfaitement articulée dans les symptômes et dans une foule d'autres phénomènes, ce qui est tout à fait différent, et c'est pour cela que ma comparaison de l'année dernière de certains phénomènes de l'ordre symbolique avec ce qui se passe dans les machines, n'est pas si inutile à rappeler.

Je vous le rappelle brièvement, vous savez que tout ce qui s'introduit dans le circuit des machines, au sens où nous l'entendons, nos petites machines au sens moderne du terme, des machines qui ne parlent pas tout à fait encore, mais qui vont parler d'une minute à l'autre, ces machines où on introduit ce dont on peut les nourrir, comme on dit, c'est-à-dire la suite des petits chiffres à la suite desquels nous attendrons les transformations majeures qui permettraient à la machine de nous rapporter les choses que nous aurions peut-être mis cent mille ans à calculer, ces machines, nous ne pouvons y introduire des choses qu'en *respectant leur rythme propre, c'est-à-dire une espèce de rythme fondamental dont il faut que nous respections l'existence, sinon tout le reste tombe dans les dessous et ne s'introduit pas, faute d'avoir pu entrer.*

On peut reprendre une image qui le représente, seulement il y a un phénomène, c'est que tout ce qui est forclos - verworfen - dans l'ordre symbolique, reparaît dans le réel. Là-dessus, le texte de Freud est sans ambiguïté, si *l'homme*



... Freud le dit textuellement au sens du refoulé.

... le rythme propre de la machine - sinon ça tombe dans les dessous, ça ne peut y entrer.

*aux loups n'est pas sans tendance ni propriété psychotique, comme la suite de l'observation l'a montré, il n'est pas du tout sans receler quelques ressources du côté de la psychose, comme il le démontre dans cette courte paranoïa qu'il ferait entre la fin du traitement de Freud,* et le moment où il est repris au niveau de l'observation que nous donne Freud. Si l'homme aux loups a refusé toujours son accession pourtant apparente dans sa conduite de la castration au registre, l'a rejetée, de la fonction symbolique à proprement parler, de l'assomption non seulement actuelle, mais même possible par un je, il y a le lien le plus étroit entre ceci et le fait qu'il retrouve dans l'enfance d'avoir eu cette courte hallucination, il rapporte avec des détails extrêmement précis, il lui a fait voir qu'en jouant avec son couteau il s'était coupé le doigt, et que son doigt ne tenait plus que par un tout petit bout de peau. Le sujet raconte cela avec une précision et un style qui en quelque sorte, est calqué sur le vécu, le fait que la scène est appréhendée pendant un court instant, il semble même que tout espèce de repérage temporel ait disparu, il s'est assis sur un banc à côté de sa nourrice qui est justement la confidente de ses premières expériences, il n'ose pas lui en parler, chose combien significative de cette suspension de toute possibilité de parler à la personne à qui il parlait de tout et tout spécialement de cela, il y a là une espèce d'abîme, de plongée vraiment temporelle, de coupure d'expérience psychologique pendant un court moment, à la suite de quoi il en ressort qu'il n'a rien du tout, tout est fini n'en parlons plus. La relation que Freud établit entre ce phénomène et ce très spécial « ne rien savoir de la chose même au sens du refoulé », exprimé dans le texte de Freud est traduit par ceci *ce qui est refusé dans l'ordre symbolique ressurgit dans le réel.*

*Vous savez que c'est exactement le fond, le sens, la pointe de tout ce texte de la Verneinung: qu'est-ce que veut dire un certain mode d'apparition de ce qui est en cause dans le discours du sujet, sous cette forme très particulière qui est la dénégation, et pourquoi et qui est là présent est aussi*

27

... comme il le démontre dans la courte paranoïa qu'il fera entre la fin du traitement de Freud...

- ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, ressurgit dans le réel.

*inefficace?* La relation étroite qu'il y a entre les deux registres, celui de la dénégation et celui de la réapparition dans l'ordre purement intellectuel non intégré par le sujet, et celui de l'hallucination, c'est-à-dire de la réapparition dans le réel de ce qui est refusé par le sujet, montre une gamme, un éventail de relations, un lien qui est absolument de premier plan.

La question est donc de savoir: de quoi s'agit-il quand il s'agit d'un phénomène à proprement parler hallucinatoire ? Un phénomène hallucinatoire a sa source dans ce que nous pouvons appeler provisoirement - je ne sais pas si cette conjonction de termes je la maintiendrais toujours - l'histoire du sujet dans le symbolique; c'est difficile à soutenir parce que toute l'histoire est par définition symbolique, mais prenons cette formule. La distinction essentielle à établir, si l'origine du refoulé névrotique a la même origine, se situe à ce même niveau d'histoire dans le symbolique, que le refoulé dont il s'agit dans la psychose, bien entendu il s'établit le rapport le plus étroit avec les contenus dont il s'agit, mais ce qui est tout à fait frappant, c'est de voir qu'assurément ces distinctions permettent tout de suite en quelque sorte, de se reconnaître dans ces contenus, et qui en vérité apportent en elles-mêmes déjà toutes seules, *une clé qui nous permet de nous poser des problèmes tout de même d'une façon beaucoup plus simple qu'on ne les avait posés jusqu'ici. Il est tout à fait certain par exemple, que le phénomène d'hallucination verbale tel qu'il se présente sous la forme de cette espèce de doublure du comportement et de l'activité du sujet, qui est entendu comme si un tiers parlait et dise: « elle fait ceci, ou il fait ceci, il m'a parlé mais il ne va pas répondre, il s'habille ou il se déshabille, ou il se regarde dans la glace »,* ceci dont il s'agit est quelque chose qui dans la perspective qui est celle de notre schéma de l'année dernière, du sujet et de cet Autre avec lequel la communication directe de la parole pleine de l'ordre symbolique achevé est interrompue par ce détour et ce passage par le a et le a' des deux Moi et de leurs relations imaginaires: il est tout à fait clair que la

28

... une clé qui permet de poser le problème d'une façon beaucoup plus simple qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

triplicité essentielle au moins de premier plan que ceci implique chez le sujet, est quelque chose qui recouvre de la façon la plus directe, le fait que quelque chose qui est bien sans aucun doute bien entendu *le moi du sujet, parle et peut parler du sujet normalement à un autre en troisième personne, et parler de lui, parler du S du sujet. Ceci dans la perspective de structuration du sujet fondamental et de sa parole, n'a rien d'absolument explicite, sinon compréhensible.*

Comme toute une partie des phénomènes des psychoses se comprennent en ceci, que d'une façon extrêmement paradoxale et exemplaire en même temps, le sujet à la façon dont Aristote faisait remarquer: « il ne faut pas dire l'âme pense, mais l'homme pense avec son âme », formule dont on est déjà loin puisque aussi bien je crois que nous sommes beaucoup plus près de ce qui se passe en disant qu'ici le sujet psychotique, au moment où apparaît dans le réel, où apparaît avec ce sentiment de réalité qui est la caractéristique fondamentale du phénomène élémentaire, sa forme la plus caractéristique de l'hallucination, le sujet littéralement parle avec son moi, c'est quelque chose que nous ne rencontrerons jamais d'une façon pleine. L'ambiguïté de notre rapport au moi est absolument fondamentale et suffisamment marquée; il y a toujours quelque chose de profondément révocable dans tout assomption de notre moi. Ce que nous montre certains phénomènes élémentaires de la psychose, c'est littéralement le moi totalement assumé instrumentalement si on peut dire, le sujet identifié avec son moi avec lequel il parle, c'est lui qui parle de lui, le sujet, ou de lui de S, dans les deux sens équivoques du terme, la lettre et le Es allemand.

Ceci je ne vous le donne aujourd'hui et ici sous cette forme que pour vous indiquer où vont nous porter cette année notre tentative de situation exacte par rapport à ces trois registres du symbolique, de l'imaginaire, et du réel, des diverses formes de la psychose. Elles vont nous mener et nous maintenir dans ce qui est déjà et paraissait l'objet de notre recherche, précisément à permettre de préciser dans



... c'est le moi du sujet qui parle normalement à un autre, et du sujet, du sujet S, ...

ses ressorts derniers, la fonction qu'il nous faut donner dans le traitement, dans la cure, à un registre, à un ressort comme celui du moi par exemple, avec tout ce que ceci comporte, parce que enfin ce qui s'entrevoit à la limite d'une telle analyse, c'est toute la question de la relation d'objet, si la relation analytique est fondée sur une méconnaissance de l'autonomie de cet ordre symbolique qui entraîne automatiquement une confusion du plan imaginaire et du plan réel, pour autant bien entendu que la relation symbolique n'est pas pour autant éliminée puisque on continue de parler, et même qu'on ne fait que cela, il en résulte que ce qui dans le sujet demande à se faire reconnaître sur le plan propre de l'échange symbolique authentique, celui qui n'est pas si facile à atteindre puisqu'il est perpétuellement interféré par l'autre, ce qui demande à se faire reconnaître dans son authenticité symbolique, est non seulement littéralement méconnu, mais est remplacé par *cette sorte particulière de reconnaissance de l'imaginaire, du fantasme qui est à proprement parler ce qu'on appelle l'antichambre de la folie, une certaine façon d'authentifier tout ce qui dans le sujet* est de l'ordre de l'imaginaire et quelque chose dont nous n'avons tout simplement qu'à admirer que ça ne mène pas à une aliénation plus profonde. Sans doute *c'est là ce qui nous indique suffisamment qu'il lui faut quelque prédisposition, et, nous n'en doutons pas, pour autant en effet qu'il n'y ait pas conditions.* Comme on posait encore la question à Vienne, un garçon charmant auquel j'essayais d'expliquer quelques petites choses, me demandait si je croyais que les psychoses étaient organiques ou pas; je lui dis que cette question était complètement périmée, dépassée, et qu'il y avait très longtemps que nous ne faisions pas de différence entre la psychologie et la physiologie, et assurément ne devient pas fou qui veut, comme nous l'avions affiché au mur de notre salle de garde dans ce temps ancien, un peu archaïque. Il n'en reste pas moins que c'est à une certaine façon de manier la relation analytique, et qui est proprement d'authentification de la relation imaginaire dont on parlait,

30

Authentifier ainsi tout ce qui dans le sujet est de l'ordre de l'imaginaire, c'est à proprement parler faire de l'analyse l'antichambre de la folie, ...

.. il y faut quelque prédisposition, sinon quelque condition.

cette substitution à la reconnaissance sur le plan symbolique de la reconnaissance sur le plan imaginaire qu'il faut attribuer justement les cas qui sont bien connus également de déclenchement assez rapide de délire plus ou mains persistant, et quelquefois définir, par un maniement imprudent à l'entrée dans l'analyse, de la relation d'objet tout simplement. Les faits sont reconnus, classés, donc il est bien connu que ça peut arriver, mais jamais personne n'a expliqué pourquoi ça se produit, pourquoi une analyse dans ses premiers moments peut déclencher une psychose; c'est évidemment à la fois fonction des dispositions du sujet, comme on le fait toujours remarquer, mais aussi d'une certaine façon de manier l'analyse.

je crois aujourd'hui n'avoir pu faire autre chose que de vous apporter l'introduction à l'intérêt de ce que nous allons faire, l'imagination au fait qu'il est pour nous un point de vue de l'élaboration notionnelle, de la purification des notions, de leur mise en exercice, et du même coup de notre formation à une analyse. Il est utile de nous occuper de ce champ, quelque ingrat et aride que puisse être la paranoïa. je crois avoir également du même coup rempli mon programme, c'est-à-dire mon titre d'aujourd'hui, et vous avoir indiqué aussi quelques incidences tout à fait précises, cette élaboration notionnelle avec ce qu'elle comporte pour nous de formation, au sens de rectification des perspectives, est quelque chose qui peut avoir des incidences les plus directes dans la façon dont nous penserons, ou tout au moins dont nous nous garderons de penser, ce qu'est et ce que doit être dans sa visée, l'expérience de chaque jour.

LECON 2
23 novembre 1955

*Je crois que plus on essaie de se rapprocher de l'histoire de la notion de paranoïa, plus on s'aperçoit de son caractère hautement significatif,* de l'enseignement qu'on peut tirer du progrès, même en l'absence de progrès, comme vous voudrez, qui ont caractérisé le mouvement psychiatrique.

Il n'y a pas de notion en fin de compte plus paradoxale, et ce n'est pas pour rien que j'ai pris soin la dernière fois, de mettre au premier plan le terme vieux de « folie », c'est-à-dire le terme fondamental du commun pour désigner la folie qui est restée toujours synonyme de paranoïa;

et vraiment on peut dire que dans le mot de paranoïa, les auteurs ont manifesté toute l'ambiguïté qui se traduit fondamentalement dans l'usage de ce terme de folie. Assurément si nous considérons l'histoire du terme, il ne date pas d'hier ni même de la naissance de la psychiatrie, et sans vouloir me livrer ici à ces sortes de déploiement d'érudition qui sont beaucoup trop faciles, je peux vous rappeler quand même que la référence au terme de la folie fait partie depuis toujours du langage de la sagesse ou de ce qui est prétendu tel, et que c'est déjà une certaine date historique que ce fameux « Éloge de la folie ».

Cette sorte de mise en valeur de la folie est quelque chose d'identique au comportement humain normal, encore que le

33

- p.25, L.1
Plus on étudie l'histoire de la notion de paranoïa, plus elle apparaît significative...

mot à cette époque ne soit pas en usage, c'est quelque chose qui garde tout son prix. Simplement dirons-nous que ce qui était dit à ce moment-là dans le langage des philosophes, *de philosophe à philosophe, on parlait de la sagesse en parlant de la folie,* et avec le temps, ça finit par être pris tout à fait au sérieux, au pied de la lettre. Le tournant se fait avec Pascal, avec tout l'accent du grave et du médité, que sans doute il y a une folie nécessaire, que ce serait fou, par un autre tour de folie, que de ne pas être fou de la folie de tout le monde.

Ces rappels ne sont pas complètement inutiles à voir le danger des paradoxes implicites déjà inclus dans les prémices, qu'il y a à essayer. On peut dire que jusqu'à Freud, on ramenait la folie à un certain nombre de comportements, de patterns, cependant que d'autres, par ces patterns, pensaient aussi juger le comportement de tout le monde. En fin de compte, la différence, pattern pour pattern, ne paraît pas immédiatement sauter aux yeux, et le point d'accent n'a jamais tout à fait été mis sur ce qui permet de faire l'image de ce qui est une conduite normale, voire compréhensible, et de situer la conduite proprement paranoïaque. C'est bien ainsi en effet que les choses évoluaient à travers l'histoire de cette paranoïa, et ceci d'une façon plus ou moins accentuée, puisque après que Kraepelin soit resté attaché très longtemps à cette notion tout à fait vaste et en somme liée à cette sorte de sensibilité qui fait que en gros, l'homme qui a la pratique sait reconnaître que cet espèce de don, de sens, ce qu'on appelle l'indice naturel, qui est le véritable don médical, certaine façon de voir quel est l'indice qui découpe bien la réalité.

Restons là au niveau des définitions. Le découpage de la paranoïa était incontestablement plus large et beaucoup plus vaste pendant tout le XIXe siècle, qu'il ne l'a été à partir d'un certain moment qui correspond à la fin du siècle dernier, c'est-à-dire vers 1899, à l'époque de la quatrième ou cinquième édition de Kraepelin; et c'est en 1899 seulement que Kraepelin introduit une subdivision plus réduite à l'intérieur de ce cadre assez vaste qu'étaient les paranoïas, et qui



p. 25, L.17
... de philosophe à philosophe, ...

en somme recouvrait jusque-là ce qu'il y a, à partir de cette réduction, ramené vers le cadre de la démence précoce, en en faisant le secteur paranoïde, et alors il amène une définition assez intéressante de la paranoïa, qui se distingue des autres modes de délires paranoïaques jusque-là pris dans cette vaste classe de la paranoïa« La paranoïa se distingue des autres parce qu'elle se caractérise par le développement insidieux de causes internes, et selon une évolution continue d'un système délirant, durable et impossible à ébranler, et qui s'installe avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action. »Définition dont on peut dire que sous la plume d'un clinicien aussi éminent que Kraepelin, elle contredit point par point toutes les données de la clinique, c'est-à-dire que rien là-dedans n'est vrai. Le développement n'est pas insidieux, il y a toujours des poussées, des phases. Il me semble, mais je n'en suis pas absolument sûr, que c'est moi qui ait introduit la notion de moment fécond; ce moment fécond est toujours sensible, il y a toujours au début d'une paranoïa, quelque chose qui est une rupture dans ce qu'il appelle plus tard l'évolution continue d'un délire sous la dépendance de causes internes. Il est absolument manifeste qu'on ne peut pas limiter l'évolution d'une paranoïa aux causes internes, et il suffit de passer au chapitre étiologique sous la plume du même auteur et des auteurs contemporains, c'est-à-dire Sérieux et Capgras qui ont fait cinq années plus tard leur travail, pour que justement quand on cherche les causes déclenchantes d'une paranoïa, on fasse toujours état de quelque chose avec le point d'interrogation nécessaire, mais d'une crise, d'un élément émotionnel dans la vie du sujet, d'une crise vitale, on cherchera toujours quelque chose qui bel et bien se rapportera aux relations externes du sujet. Il serait bien étonnant qu'on ne soit pas amené à faire état dans un délire qui se caractérise essentiellement comme un délire de rapports, délire de relations - terme qui n'est pas de Kretschmer, mais qui a été inventé par Wernicke - de causes externes.

« L'évolution continue, système délirant durable et impossible à ébranler. » - Il n'y a rien de plus faux. Il est tout à fait manifeste dans la moindre observation de paranoïa, que le système délirant varie. Qu'on l'ait ébranlé ou pas la question me paraît secondaire. Il s'agit bien en effet de quelque chose qui a un certain rapport avec une interpsychologie avec les interventions de l'extérieur, avec le maintien d'un certain ordre dans le monde autour d'une paranoïa dont il est bien loin de ne pas tenir compte, et qu'il cherche au cours de l'évolution de son délire, de faire entrer en composition avec son délire, « qui s'instaure avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action ». Bien sûr, c'est même là ce qui va être le plus frappant, c'est qu'il s'agit de savoir ce qu'on appelle clarté et ordre et si ce quelque chose qui mérite ce nom peut être retrouvé dans l'exposé que le sujet fait de son délire, c'est quelque chose qui est loin d'être le moins intéressant dans les cas de paranoïa, encore faut-il qu'il n'y ait là qu'une caractérisation tout à fait approximative, qui est bien de nature à nous faire mettre en cause la notion de clarté et la notion d'ordre, à son propos.

Quant « à la pensée, le vouloir et l'action », c'est bien de cela qu'il s'agit, nous sommes là plutôt pour essayer de définir la pensée, le vouloir et l'action, en fonction d'un certain nombre de comportements concrets, au nombre desquels est le comportement de la folie, plutôt que de partir de cette pensée, de ce vouloir et de cette action, qui nous emmènent dans une psychologie académique qui nous paraît devoir être remise sur le métier avant de faire l'objet de concepts suffisamment rigoureux pour pouvoir être échangés, au moins au niveau de notre expérience.

Je crois que l'ambiguïté de tout ce progrès autour de la notion de paranoïa, est lié à bien des choses, bien entendu à une insuffisante peut-être subdivision clinique, et je pense qu'il y a ici, parmi les psychiatres, suffisamment de connaissance des différents types cliniques, pour savoir que par exemple ça n'est pas du tout la même chose *un délire*

*d'interprétation et un délire de revendication,* et la structure des deux formes de délires est très suffisamment différenciée pour poser justement les problèmes de ce qui fait qu'un délire est un délire d'interprétation, ou un autre, n'est pas un délire de revendication. je crois que ce n'est néanmoins pas dans le sens, d'abord d'une sorte d'éparpillement, pulvérulence des types cliniques, qu'il faut s'orienter pour comprendre où est vraiment situé le problème; la différence en d'autres termes, entre les psychoses paranoïaques et les psychoses passionnelles, encore qu'elle ait été admirablement mise en valeur par les travaux de mon maître Clérambault dont j'ai commencé la dernière fois de vous indiquer la fonction, le rôle, la personnalité et la doctrine, n'était peut-être pas à situer tout à fait de la façon massive comme on le faisait tout d'abord, et que c'est précisément dans l'ordre des « distinctions psychologiques » que son couvre prend la portée la plus grande; nous aurons à le montrer plus en détail à un prochain séminaire. je crois que malgré tout, il y a tout intérêt à voir que le problème qui se pose à nous, se situe au niveau de l'ensemble du cadre de la paranoïa, et que le rôle essentiel de cette difficulté, d'abord qui donne vraiment le sentiment qu'un siècle de clinique n'a fait que déraper à tout instant autour du problème, à savoir qu'à chaque fois qu'elle s'avançait un peu dans son approfondissement, elle perdait aussitôt le terrain conquis, je dirais par la façon même de conceptualiser ce qui était immédiatement sensible et touchable au cœur des observations, car nulle part n'est plus manifeste la contradiction qu'il y a entre l'observation même simplement lue, et la théorisation; on peut presque dire qu'il n'y a pas de discours de la folie plus manifeste et plus sensible que celui des psychiatres, précisément sur ce sujet de la paranoïa.

Il y a quelque chose qui me paraît être tout à fait du ressort du problème et que nous approcherons par la voie suivante: si vous lisez par exemple le travail que j'ai fait sur la psychose paranoïaque, vous verrez que j'y *mets l'accent pour essayer de reprendre l'analyse clinique au point qui*

37

p. 27,l. 29
... un délire de revendication*

*référence implicite à de Clérambault qui est sautée.

*est vraiment un nerf du problème,* l'accent que j'y mets sur ce que j'appelle les phénomènes élémentaires, j'emprunte ce terme et intentionnellement à mon maître Clérambault, et en centrant précisément sur les phénomènes élémentaires, j'essaie de démontrer le caractère radicalement différent qu'il y a entre ces phénomènes, et quoi que ce soit qui puisse être déduit de ce qu'il appelle la déduction idéique, c'est-à-dire de ce qui est compréhensible pour tout le monde. En fait ces phénomènes ne sont pas plus élémentaires que ce qui est sous-jacent à l'ensemble de la construction d'un délire; dès cette époque, je n'ai pas souligné avec moins de fermeté le fait que ce phénomène n'est pas plus élémentaire que n'est par rapport à une plante, la feuille où se verra un certain détail de la façon dont s'imbriquent et s'insèrent les nervures, il y a quelque chose de commun à toute la plante qui se reproduit ou se masque dans certaines des formes qui composent sa totalité. Et j'insiste très précisément sur ce qui est du délire, des structures analogues se retrouvent, soit qu'on considère les choses au niveau de la composition, de la motivation, de la thématisation du délire lui-même ou au niveau du phénomène élémentaire, autrement dit que c'est la même force structurante si on peut s'exprimer ainsi qui se retrouve, qu'on le considère dans une de ses parties ou dans sa totalité. L'important du phénomène élémentaire n'est donc pas là comme quelque chose qui serait une espèce de noyau initial, de point parasitaire, comme s'exprimait Clérambault, à l'intérieur de la personnalité, et autour duquel le sujet ferait une sorte de construction, de réaction fibreuse destinée à l'enkyster en l'enveloppant, en même temps à l'intégrer, c'est-à-dire à l'expliquer comme on dit le plus souvent. *Le délire n'est pas détruit*, il* en reproduit la même force constituante, il est, le délire lui aussi, un phénomène élémentaire, c'est-à-dire que la notion d'élémentaire est là à ne pas prendre autrement que pour une notion



*C'est la rectification du rédacteur qui est correcte.

p. 28, L. 6

[... J'y mets l'accent] sur ce que j'appelle, empruntant le terme à mon maître Clérambault...

p. 28, L. 29

Le délire n'est pas déduit...

directe d'utilité, c'est-à-dire d'une structure qui précisément est différenciée, irréductible à autre chose qu'à elle-même, qui se définit comme structure.

je crois que ce qui fait que ce ressort de la structure a été si profondément méconnu, que tout le discours dont je parlais tout à l'heure, autour de la paranoïa, est quelque chose qui toujours garde ce caractère de pouvoir - c'est une épreuve que vous pouvez faire au cours de la lecture de Freud, et de presque tous les auteurs, vous y trouverez toujours des pages entières, quelquefois des chapitres entiers, extrayez-les de leur contexte, lisez-les à haute voix, et vous y trouverez les plus merveilleux développements concernant le comportement très précisément de tout le monde. Il s'en faut de peu que ce que je vous ai lu tout à l'heure sur le sujet de la définition de la paranoïa par Kraepelin, ne soit la définition du comportement normal, mais vous y retrouverez ce paradoxe sans cesse, et même dans les auteurs analystes, quand précisément ils se mettent sur le plan de ce que j'appelais tout à l'heure le pattern, terme d'un avènement récent dans sa dominance, dans la théorie analytique, mais qui n'était pas moins là en puissance depuis très très longtemps.

je relisais par exemple pour préparer cet entretien, un article déjà ancien - environ 1908 - d'Abraham, qui concerne la démence précoce: il est appelé à parler de la relation du dément précoce avec les objets. Il dit: regardez ce dément précoce, le voilà qui pendant des mois et des mois a entassé pierre sur pierre - il s'agit de cailloux vulgaires qui sont affectés pour lui du plus grand bien. Il est dans la voie de. nous. expliquer l'inaffectivité du sujet qui trouve une valeur sur-affective à garder des objets qui sont collectionnés, sur-valorisés; voilà donc où va ce mal qu'est l'inaffectivité du sujet, c'est qu'à force d'entasser sur la planche elle craque, grand fracas dans la chambre, on balaye tout. Et voilà bien un paradoxe nous dit Abraham : ce personnage qui semblait accorder tellement d'importance à ces objets, ne fait pas la moindre attention à ce qui se passe, ni la

moindre protestation à l'évacuation générale des objets de son attention et de ses désirs, simplement il recommence, il va en accumuler d'autres.

Il est bien évident qu'il s'agit là de la démence précoce, mais que présenté sous cette forme, ce petit apologue a un caractère manifestement humain, qu'on aimerait en faire une fable et montrer que c'est ce que nous faisons tout le temps, je dirais même plus: ce pouvoir d'accumuler une foule de choses qui sont pour nous sans aucune valeur, et de les voir passer du jour au lendemain par pertes et profits, et tout simplement de recommencer, c'est même un très bon signe. Si on restait attaché à ce qu'on perd, c'est à ce moment-là qu'on pourrait dire: il y a une survalorisation d'objets dont la perte ou la frustration ne peut pas être supportée par le sujet.

L'ambiguïté totale de ces ressorts prétendus démonstratifs dans la description est quelque chose dont on se demande comment l'illusion peut même être un seul instant conservée, sinon par je ne sais quoi que nous pourrions vraiment caractériser comme une sorte d'obnubilation du sens critique qui semble saisir l'ensemble des lecteurs à partir du moment où l'on ouvre un ouvrage technique, et tout spécialement de la technique de notre expérience et de notre profession.

Cette remarque que je vous ai faite la dernière fois, à quel point le terme « compréhensible » est quelque chose de complètement fuyant et qui se dérobe, on est surpris qu'on ne la pose pas comme une espèce de leçon primordiale, de formulation obligée à l'entrée d'un seuil. Commencez par ne pas croire que vous comprenez, partez de l'idée du malentendu fondamental, c'est là une disposition première, faute de quoi il n'y a véritablement aucune raison pour que vous ne compreniez pas tout et n'importe quoi. Un auteur vous donne tel comportement comme signe d'inaffectivité dans un certain contexte, ailleurs ce serait au contraire excessivement valorisé que le personnage puisse recommencer son oeuvre après simplement en avoir accusé la perte. Il

y a perpétuellement une sorte d'appel à des notions considérée comme reçues, fondamentales, alors qu'elles ne le sont d'aucune façon et, pour tout dire c'est là que je veux en venir. cette difficulté d'aborder le problème de la paranoïa, est très précisément à saisir que la paranoïa se situe justement sur ce plan de la compréhension, *le phénomène élémentaire au sens où je viens de le définir tout à l'heure, le phénomène irréductible, qu'il soit au niveau du délire, qu'il soit au niveau de l'interprétation.*

Mais dès maintenant vous savez je pense assez de choses pour savoir de quoi il retourne: il s'agit d'un sujet pour qui le monde a commencé par prendre une signification. Qu'est-ce que l'interprétation ? Voilà le sujet qui depuis quelques temps est en proie à un certain nombre de phénomènes qui consistent en ce que dans la rue il s'aperçoit qu'il se passe des choses, mais lesquelles ? En l'interrogeant vous y verrez bien des choses. Vous y verrez en effet qu'il a des points qui restent mystérieux pour lui-même et d'autres sur lesquels il s'exprime, qu'en d'autres termes, il symbolise ce qui se passe et comment le symbolise-t-il ? C'est déjà en termes de signification, c'est-à-dire qu'il ne sait pas toujours, et bien souvent, si vous serrez les choses de près, il n'est pas capable de dire tout à fait si les choses lui sont favorables ou défavorables, il cherche ce qu'indique tel ou tel comportement de ses semblables, ou tel ou tel trait remarqué dans le monde extérieur considéré comme significatif. La dernière fois je vous ai parlé d'auto rouge, et je cherchais à ce propos à vous montrer quelle portée excessivement différente peut prendre la couleur rouge, selon qu'elle est considérée dans sa valeur perceptive, dans sa valeur imaginaire, et je disais même que vous deviez bien distinguer à propos de cela à quel point sa valeur symbolique est quelque chose qui doit être distingué - et c'est très facile à faire sentir - de sa valeur imaginaire.

Dans les comportements humains il y a aussi un certain nombre de traits qui apparaissent dans le champ des perceptions, dans ce monde qui n'est jamais simplement et



p. 30, L 4
[Le phénomène élémentaire], irréductible, est ici au niveau de l'interprétation.

purement un monde inhumain, qui est un monde composé par l'humain, mais où des traits jusque-là tout à fait neutres prennent pour lui une valeur. Qu'est-ce que le sujet dit en fin de compte, surtout à une certaine période de son délire ? C'est que c'est la notion de signification avant tout, il ne sait pas laquelle, mais c'est la signification, le moment avec ce qu'il comporte de traits qui viennent au premier plan, qui surgissent pour lui, le champ de sa relation est chargé d'une signification, dans beaucoup de cas il ne peut guère aller au-delà, mais ce qu'il y a de frappant, c'est que cette signification, elle, vient tout à fait au premier plan, elle s'impose, elle est une défiance, elle est pour lui parfaitement compréhensible, et du seul fait qu'il s'agit de ce registre, nous comprenons aussi que c'est justement parce que c'est sur le plan de la compréhension en tant que phénomène incompréhensible si je puis dire que la paranoïa a pour nous à la fois ce caractère si difficile à saisir et cet intérêt de tout premier plan. Mais si on a pu parler à ce sujet de folie raisonnable, parler de conservation et de clarté, et de l'ordre dans le vouloir, c'est uniquement à cause de ce sentiment qu'aussi loin que nous allions dans le phénomène, nous sommes dans le domaine du compréhensible, même quand ce qu'on comprend ne peut même pas être articulé, dénommé à proprement parler, inséré par le sujet dans un contexte qui véritablement l'explicite. Le fait que simplement il s'agisse de quelque chose qui est déjà dans le plan de la compréhension, fait que nous nous y sentons en effet à portée de comprendre, sous réserve qu'il s'agira d'aller un peu plus loin simplement, mais s'il s'agit de choses qui en elles-mêmes se font déjà comprendre, et c'est à partir de là que naît l'illusion, puisqu'il s'agit de comprendre nous comprenons. Eh bien! justement non, comme quelqu'un l'avait fait remarquer, mais s'était tenu à cette remarque strictement élémentaire. Charles Blondel avait fait un livre sous le titre « La conscience morbide », où il disait que le propre des psychopathologies était justement de tromper cette compréhension. C'était une oeuvre de valeur, mais il s'est obstinément

refusé à comprendre quoi que ce soit qui lui ait été apporté par la suite de l'expérience psychiatrique ou du développement des idées dans la psychopathologie, à partir de cette oeuvre.

C'est pourtant bien là qu'il convient de reprendre le problème: c'est qu'en effet c'est toujours compréhensible, d'ailleurs c'est une observation que nous pouvons faire dans la formation que nous donnons aux élèves de comprendre la critique de cas, que c'est toujours là qu'il convient de les arrêter, c'est toujours le moment où ils ont compris qui coïncide avec le moment où ils ont raté l'interprétation, par exemple, qu'il convenait de faire ou de ne pas faire. Il y a toujours un moment dans le discours du sujet, qui apparaît d'une façon saillante, comme présentant l'ouverture pour le problème, l'entrée dialectique dans le cas, c'est toujours le moment où le débutant s'est précipité pour combler le cas avec une compréhension dont il exprime en général la formule en toute naïveté: le sujet a voulu dire ça; qu'est-ce que vous en savez ? Ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne l'a pas dit et qu'à entendre ce qu'il a dit il apparaît à tout le moins qu'une question aurait pu surgir, aurait pu être posée, et que peut-être cette question aurait suffi à elle toute seule à constituer l'interprétation valable, ou tout au moins l'amorcer.

En fait je vais déjà vous donner une idée du point où converge ce discours; ce qui est important, ce n'est pas que tel ou tel moment de la perception du sujet, de sa déduction délirante, de son explication de lui-même, de son dialogue avec vous soit plus ou moins compréhensible, c'est qu'il arrive quelque chose en certains de ces points, qui se caractérise et qui ne peut être caractérisé autrement que par la formule suivante: qu'il y a en effet dans tel point, tel noyau complètement compréhensible si vous y tenez, mais ça n'a strictement aucun intérêt qu'il soit compréhensible. Ce qui est tout à fait frappant, c'est qu'il est inaccessible, inerte, stagnant par rapport à toute dialectique. Prenons l'élément de signification qu'il y a dans l'interprétation élémentaire;

cet élément est répétitif, il procède par réitérations, il est plus ou moins poussé, plus ou moins élaboré, quelquefois le sujet va beaucoup plus loin dans l'élaboration de la signification, mais ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il restera, pendant au moins un certain temps, toujours se répétant avec le même signe interrogatif qu'il comporte, sans que jamais lui soit apporté aucune réponse, aucune tentative de l'intégrer dans un dialogue. Le phénomène reste réduit à quelque chose qui n'est absolument ouvert à aucune composition à proprement parler dialectique.

Dans la psychose passionnelle qui est tellement en apparence plus proche de ce qu'on appelle la normale, qu'est-ce que veut dire aussi l'accent que l'on met sur la prévalence de la revendication passionnelle ? Le fait qu'un sujet ne peut pas encaisser telle perte, ou tel dommage, et que toute sa vie paraisse centrée sur la compensation du dommage subi, de la revendication qu'elle entraîne, de toute la processivité qui va passer tellement au premier plan, qu'elle semble parfois dominer de beaucoup l'intérêt de l'enjeu qu'elle comporte, c'est aussi quelque chose du même ordre qui est aussi un arrêt dans toute dialectique possible, cette fois-ci centrée d'une façon toute différente.

je vous ai indiqué la dernière fois autour de quoi se plaçait le phénomène d'interprétation, autour de quelque chose qui participe du moi et de l'autre, très exactement dans la mesure où la théorie analytique nous permet de donner cette définition du moi comme toujours relative. Ici dans la psychose passionnelle, c'est évidemment beaucoup plus proche du « je » du sujet que se situe ce que l'on appelle ce noyau compréhensible, mais noyau d'inertie dialectique qui constitue la caractéristique du sujet. Bref, c'est précisément pour méconnaître et avoir toujours méconnu radicalement dans la phénoménologie de notre expérience pathologique cette dimension dialectique comme telle, dont on peut dire que c'est ce qui caractérise une classe d'esprit, qu'il semble que l'entrée dans le champ de l'observation clinique humaine, depuis un siècle et demi où elle s'est constituée

comme telle avec les débuts de la psychiatrie, ait substitué à cette sorte de formule liminaire dont je souhaitais tout à l'heure l'admission générale, qui est que d'abord toute compréhension est substituée à celle-ci: à partir du moment où nous nous occupons de l'homme, nous méconnaissons radicalement cette dimension qui. semble pourtant, partout ailleurs, vivante, admise, maniée, je dirais couramment dans le sens des sciences humaines, à savoir l'autonomie comme telle de la dimension dialectique.

On fait remarquer l'intégrité des facultés de ce sujet, comme disait tout à l'heure Kraepelin, de vouloir, d'agir, qui nous paraît tout à fait homogène par rapport à tout ce que nous attendons des êtres humains normaux; il n'y a nulle part de déficit, de faille, de trouble des fonctions. La seule chose qui n'est absolument pas mise en cause, c'est à savoir que le propre du comportement humain est d'axer ses actions, ses désirs, ses valeurs, dans une mouvante dialectique qui fait que précisément nous les voyons, non seulement changer à tout instant, mais d'une façon continue et même passer à des valeurs strictement opposées en fonction même d'un détour du dialogue, et nous apercevoir que cette vérité, absolument première qui est, jusque dans les apologues de la question, dissimulée sous la forme des fables les plus populaires, ce qui était un moment perte et désavantage peut devenir juste l'instant d'après le bonheur même qui lui a été accordé par les dieux. Cette possibilité à chaque instant de remise en question de toutes parties du désir, de l'attachement, voire de la signification la plus persévérante d'une activité humaine, cette perpétuelle possibilité de renversement du signe en fonction de la totalité dialectique de la position de l'individu, est quelque chose qui est d'expérience si commune que l'on est absolument étonné, simplement par le fait qu'on a tout à coup à faire à quelque chose qu'on peut objectiver, son semblable. Cette dimension-là est totalement oubliée.

Elle ne l'a cependant jamais été complètement, nous en trouvons la trace à tout instant chaque fois que l'observateur

se laisse en quelque sorte guider par son instinct, par le sentiment de ce dont il s'agit: et dans le texte de la folie raisonnable, beaucoup plus, bien entendu, expressif, significatif, destiné à nous montrer ce dont il s'agit, il est effectif dans les phénomènes en question que le terme d'interprétation qui prête surtout dans le contexte de cette folie raisonnable où il est inséré, à toutes sortes d'ambiguïtés, à parler de paranoïa, combinatoire, dans la combinaison des phénomènes que réside le secret... En d'autres termes, le terme qui pourtant en tout cas ici a été promu pour prendre toute sa valeur, pour que nous n'hésitions pas à l'appliquer, le terme de « qui parle » parait simplement être celui qui doit dominer toute la question de la paranoïa. je vous l'ai déjà un petit peu indiqué la dernière fois en vous rappelant le caractère tout à fait central dans la paranoïa de ce que l'on appelle l'hallucination verbale et les théories qu'on a échafaudées à son propos, et du temps qu'on a mis à s'apercevoir que quelquefois, tout à fait visible, que littéralement au sens qui parle, au sens de l'hallucination, le sujet était là en train d'articuler devant vous ce qu'il disait entendre. Il a fallu M. Seglas dans son livre des « Leçons cliniques » au début de sa carrière, qui a fait une sorte de coup d'éclat en faisant remarquer que les hallucinations verbales se produisaient chez des gens dont on pouvait s'apercevoir à des signes très évidents dans certains cas, et dans d'autres en y regardant d'un peu plus près, qu'ils étaient eux-mêmes en train d'articuler, le sachant ou ne le sachant pas, ou ne voulant pas le savoir, qu'ils articulaient les mots qu'ils accusaient d'entendre. Cela a constitué quand même une petite révolution, à savoir que l'hallucination auditive devait être quelque chose qui n'avait pas sa source à l'extérieur, et qui devait l'avoir à l'intérieur : et quoi de plus tentant que de penser que cela peut répondre à un chatouillis d'une zone elle-même dite sensorielle ?

Il reste à savoir si cela continue à être applicable, par exemple, au domaine du langage, et s'il y a à proprement parler ces fameuses hallucinations psychiques verbales, si ça n'est pas toujours plus ou moins des hallucinations

psychomotrices, si en somme ce qui pourrait être facilement résumé comme le phénomène de la parole sous ses formes pathologiques, peut être sous ses formes normales, être dissocié de ce phénomène dont il semble qu'il a simplement abordé les choses du point de vue concret. Ce fait, qui est pourtant tout à fait remarquable et sensible, c'est que lorsque le sujet parle, il s'entend lui-même, c'est une des dimensions absolument essentielles du phénomène de la parole au niveau de l'expérience la plus élémentaire, c'est que ce n'est pas simplement l'autre qui vous entend, ce qui est tout à fait impossible de schématiser, c'est le phénomène de la parole simplement sur cette image qui sert de base à un certain nombre de théories dites de la communication, à savoir l'émetteur et un récepteur, et puis quelque chose qui se passe dans l'intervalle. On semble oublier que dans la parole humaine, entre beaucoup d'autres choses, que l'émetteur quand il s'agit de la parole humaine, est toujours en même temps un récepteur, en d'autres termes qu'on entend le son de ses propres paroles, on peut n'y pas faire attention, mais il est certain qu'on l'entend.

Des remarques aussi simples semblent devoir dominer toute la question de l'hallucination psychomotrice dite verbale, et qui peut-être en raison même de son trop d'évidence, passait tout à fait au second plan dans l'analyse de ces phénomènes. En fait bien entendu, cette petite révolution séglassienne était loin de nous avoir apporté toute seule le mot de l'énigme; Seglas est resté au niveau de l'exploration phénoménale de l'hallucination, et il a dû revenir sur ce qu'avait de trop absolu, enveloppant, englobant, sa première théorie; il a restitué à leur juste valeur la notion de certaines hallucinations qui sont absolument inthéorisables dans ce registre, et il a apporté les clartés cliniques et la finesse dans la description, qui ne peuvent pas être méconnues, et dont je vous conseille de vous efforcer de prendre connaissance.

Beaucoup de ces choses sont instructives, plus peut-être par leurs erreurs que par ce qu'elles constituent d'apports

propres. On ne peut pas se livrer à une sorte d'expérience négative du champ dont il s'agit, c'est-à-dire construire quelque chose uniquement sur les erreurs; et d'autre part ce domaine des erreurs est assez foisonnant pour être presque inépuisable. Il faudra bien quand même que nous prenions quelques chemins de traverse pour couper et essayer d'aller au cœur de ce dont il s'agit.

Nous allons le faire en suivant les conseils de Freud, c'est-à-dire avec Freud, d'entrer dans l'analyse du cas Schreber, de faire une lecture, fût-elle cursive, mais complète, du cas Schreber. J'essaierai de vous en livrer le plus de passages possibles, car je ne pourrai pas vous faire cette lecture intégralement parce que ce serait fastidieux.

Schreber est ce personnage qui occupait une place assez importante dans la magistrature allemande, et qui après une courte maladie qui a lieu entre 1884 et 1885, maladie dont il nous donne lui-même les détails, maladie mentale ayant consisté en une sorte de délire hypocondriaque, sort de la maison de santé du professeur Flechsig qui l'a soigné et guéri apparemment d'une façon complète, aucune séquelle apparente. Il mène à ce moment-là une vie apparemment normale pendant une huitaine d'années, il fait remarquer lui-même qu'un seul trouble dans son équilibre planait sur le plan de son bonheur domestique, et consistait dans le regret que sa femme et lui pouvaient avoir du fait de ne pas avoir d'enfant. Au bout de ces huit années - tous les auteurs s'accordent à relever dans les écrits de Schreber, que ceci correspond avec le moment d'une promotion très importante dans sa carrière: il est nommé Président de la Cour d'Appel dans la ville de Leipzig-, il reçoit avant la période dite des vacances l'annonce de cette promotion et il prend son poste en octobre. Il est semble-t-il, comme il arrive souvent dans beaucoup de crises mentales, à un certain moment un peu dépassé par ses fonctions: cette promotion qu'il a eue à l'âge - semble-t-il par les recoupements - de cinquante et un ans, ce qui est jeune pour le titre de Président de la Cour d'Appel de Leipzig, l'affole un peu. Il se trouve

au milieu de gens beaucoup plus expérimentés que lui, beaucoup plus rompus au maniement d'affaires délicates, il doit pendant un mois se surmener, comme il s'exprime lui-même, et au bout d'un mois il commence à avoir de grands troubles. Au bout de ces huit années donc de vie normale, il recommence à avoir des troubles qui commencent par des phénomènes divers: l'insomnie, le mentisme, l'apparition de certains thèmes de plus en plus perturbant dans sa pensée, qui le mènent à consulter à nouveau assez rapidement, et à ce qui est à proprement parler un internement. Cet internement se passe d'abord dans la même maison de santé de Leipzig, chez le professeur Flechsig, puis ensuite après un court séjour dans une autre maison, celle du Professeur Pierson à Dresde, il est interné dans une maison de santé près de Pirma. Il restera là jusqu'à *1901* [de *1894* à *1901],* et c'est là que son délire va passer par toute une série de phases dont il peut nous donner, tout au moins en apparence, une relation extraordinairement composé, extrêmement sûre semble-t-il dans les dates et il le fait dans les derniers mois de son internement, préparant un livre qu'il va faire paraître tout de suite après sa sortie. Donc il n'a dissimulé à personne au moment où il revendiquait le droit de sortir, qu'il en ferait part à l'humanité tout entière, dans le dessein très précis de l'informer des révélations, très importantes pour tous, que comporte son expérience.

C'est ce livre paru en *1905* que Freud prend en main en *1909. Il* en parle aux vacances avec Ferenczi et c'est en décembre *1910* qu'il rédige le mémoire que nous avons sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa délirante.

Nous allons ouvrir tout simplement le livre de Schreber: la lettre qui le précède et qui est adressée au conseiller privé, le Pr. Flechsig, a son intérêt parce que précisément elle nous montre bien le médium dans lequel peut s'établir la critique par un sujet délirant des termes auxquels il tient le plus, ceci au moins pour une certaine partie d'entre vous qui n'ont pas une telle pratique de ces cas, a une valeur qui mérite d'être relevée. Vous verrez que le Pr. Flechsig occupe une place

tout à fait centrale dans la construction du délire de Schreber.

[Lecture de la lettre de Schreber au Pr. Flechsig, pp. 11-14.]

Vous voyez donc que le développement, le ton de courtoisie, le développement de clarté et d'ordre avec lequel il introduit ce livre dont le premier chapitre est composé par tout une théorie concernant apparemment tout au moins Dieu et l'immortalité, vous montre simplement, d'ores et déjà, que les termes qui sont au centre du délire de Schreber consistent dans l'admission tout à fait première, de la fonction des nerfs du temps.

[Lecture d'un passage du 1er chapitre du livre de Schreber, pp. 23-24.

Tout est là: ces rayons qui ne sont pas limités et encore bien moins aux limites de l'individualité humaine, telle qu'elle se reconnaît, ces rayons qui vont former le réseau explicatif, mais loin d'être seulement explicatif puisqu'il est également éprouvé, le réseau sur lequel notre patient va tisser comme sur une toile tout l'ensemble de son délire, ce rapport entre les nerfs, et principalement entre les nerfs du sujet et les nerfs divins, va comporter tout une série de péripéties au rang desquelles le terme de Nervenanhang, c'est-à-dire adjonction de nerfs, une forme d'attraction qui peut intervenir dans ces échanges, et susceptible de mettre les nerfs de l'individu, du sujet en question, dans un état de plus ou moins grande dépendance par rapport aux entreprises de quelque personnage, sur les intentions duquel le sujet prend lui-même parti de façon diverse au cours de son délire. Autrement dit, il essaie de situer exactement ces intentions qui bien entendu sont loin d'être bienveillantes au départ, ne serait-ce que par les effets catastrophiques éprouvés par le malade, mais qui assurément n'excluent pas toutes les répliques, puisqu'au cours du délire, la fonction donnée par

ces intentions, transformée et intégrée dans une véritable progressivité, comme par exemple dans le début du délire où domine la personnalité du Dr. Flechsig, *et à la fin du délire où toute la structure de Dieu*, et vous allez voir qu'elle est loin d'être simple, est loin d'être intéressée.* Il y a vérification et même progrès caractéristique des rayons divins, autrement dit ce qui est le fondement des âmes, mais ce qui ne se confond pas avec l'identité des dites âmes, car il souligne bien qu'il ne faut pas considérer l'immortalité de ces âmes comme quelque chose qui doit être conclu et réduit sur le plan proprement de la personne, de l'identité de l'âme en elle-même. Tout ceci, il le dit avec un caractère de vraisemblance qui ne rend pas sa théorie inacceptable.

Cette conservation de l'identité du moi est quelque chose qui ne lui paraît pas comme devant être justifiée. Par contre le support, la qualité propre, les expressions enregistrées par les dits nerfs deviennent dans la suite ce qui est réincorporé aux rayons divins. Cela est quelque chose comme cette sorte de matière première qui peut toujours être reprise, remise en action par l'action divine, qui aussi bien nourrit cette action divine, et dont cette action divine inversement va constituer ses ultérieures créations. Il y a toute une image métabolique développée sur un plan très large et extrêmement détaillée comme vous allez le voir, car le détail de ces fonctions importe énormément, mais d'ores et déjà ce que nous pouvons y voir c'est qu'il est dans la nature des rayons divins de parler; il y *a l'âme des nerfs qui se confond avec une certaine langue fondamentale* dont je vous montrerai avec les passages appropriés, à quel point elle est définie par ce sujet, et avec une finesse dont le relief mérite d'être dès maintenant souligné.

Le caractère d'apparentement de ce plan fondamental avec un allemand plein de saveur, avec un usage extrêmement poussé des euphémismes qui va jusqu'à utiliser le

51

p. 36, l. 3
... et à la fin, la structure de Dieu.

p. 36,l.17
[... il est dans la nature des rayons divins de parler,] - ils y sont tenus, ils doivent parler.

*est loin d'être intéressée - il s'agit là d'un lapsus car la structure de Dieu domine à la fin du délire.

51

pouvoir ambivalent des mots, est quelque chose dont je vous distillerai peut-être un peu plus efficacement la lecture la prochaine fois. Car ce qu'il y a évidemment de fort piquant, c'est ce qu'on ne peut pas manquer d'y reconnaître: une parenté tout à fait saisissante avec le fameux article de Freud sur le sens double des mots primitifs. Vous vous rappelez cet article où Freud croit trouver une analogie entre le langage de l'inconscient qui n'admet pas de contradictions, avec le fait que les mots primitifs auraient pour propriété de désigner le même, propriété considérée à ses deux pôles, le même mot pouvant servir la qualité bon et la qualité mauvais, jeune et vieux, long et court, etc. On avait entendu l'année dernière à une conférence la critique tout à fait efficace de M. Benveniste du point de vue linguistique, il n'en reste pas moins que la remarque de Freud prend toute sa portée de l'expérience des névrosés, et s'il y avait quelque chose qui lui donnerait de la valeur, ce serait l'accent que lui donne au passage le dénommé Schreber.

Ce qu'il faut voir dans la première approximation que nous avons de ce livre, c'est que la construction du délire dont vous verrez la richesse et le nombre de structures qu'elle permet de mettre en évidence, est quelque chose qui apparaît justement comme présentant des analogies surprenantes, non pas simplement par leur contenu, par tout ce qu'elles entraînent de ce qu'on appelle au sens courant, le symbolisme de l'image, mais dans leur structure même de certains schémas qui se rapprochent de ce que nous pouvons nous-mêmes être appelés à extraire de notre expérience. Vous pouvez entrevoir et sentir dans cette théorie des nerfs divins qui parlent, autrement dit de quelque chose qui peut être à la fois intégré par le sujet, mais aussi bien tout en étant tout à fait radicalement séparés de lui, tout à fait différent de ce que je vous enseigne, la façon dont il faut décrire le fonctionnement des inconscients. Nous voyons dans ce cas Schreber une certaine forme d'objectivation de quelque chose de tout à fait supposé, correct en théorie, avec naturellement la *possibilité de renversement, c'est à savoir si la*

52

p. 37,l. 3
…avec la possibilité de renversement-qui s'ensuit, question...

*qualité humaine ne participe pas de quelque cas théorisé délirant, c'est la question* qui se pose à propos de toute espèce de construction émotionnelle dans les domaines scabreux qui sont ceux dans lesquels nous nous déplaçons habituellement; et c'est aussi bien que la remarque a été faite par Freud lui-même, qui, en quelque façon, authentifie l'homogénéité en remarquant lui-même à la fin de toute son analyse du cas Schreber, que, après tout, il n'a encore jamais vu de chose qui ressemble autant à la théorie de la libido, avec tous les désinvestissements (potémisation), réaction de séparation, influence à distance, que cela comporte, il n'a jamais vu quelque chose qui ressemble autant à la théorie de la libido, la sienne telle qu'elle est formulée, que la théorie des rayons divins de Schreber, et il n'en est pas plus ému pour cela, puisque tout son développement a été fait pour montrer l'idée, ce à quoi peut se rapporter dans le cas Schreber une approximation aussi surprenante de ce qui est vraiment les rapports structuraux de l'échange interindividuel, aussi bien que d'économie intrapsychique.

Nous sommes donc vous le voyez *dans un cas de folie fort avancée car ces introductions délirantes à tout ce que va nous développer le cas Schreber, peuvent vous donner toute espèce d'idées sur l'extraordinaire richesse tout à fait pommée de l'élucubration schrébérienne. Vous* voyez que nous sommes en plein dans cette ambiguïté, cette fois-ci portée à un degré d'efficacité maximale, puisqu'elle va se poursuivre bien plus loin dans cet apport en surface, qui a été jusque-là le mode dont on a tourné autour du délire. Pour la première fois avec un cas aussi exemplaire que celui de Schreber, avec l'intervention d'un esprit aussi pénétrant dans des notions structurales tout à fait évidentes, dont l'extrapolation possible, dont les applications à tous les cas, paraissent une nouveauté absolument fulgurante, éclairante en même temps, et permettant en particulier de refaire une classification de la paranoïa sur des bases complètement nouvelles, et en même temps nous trouvons que dans le texte même du délire, dans ce qu'exprime le sujet, ce quelque chose qui n'est pas là à



p. 37, l. 15
... vous donne une idée du caractère pommé de l'élucubration schrébienne.

titre d'implication, à titre de rapport caché, comme quand nous nous trouvons dans les névroses, mais bel et bien explicité, théorisé, développé même. Le délire fournit déjà une espèce de double parfaitement lisible, à partir du moment où on en a, on ne peut même pas dire la clef, où simplement on songe à le regarder, à le prendre pour ce qu'il est, une espèce de double de ce qui est abordé par l'investigation théorique. C'est là que gît le caractère exemplaire et significatif de ce champ particulier des psychoses, auquel je vous ai proposé de garder la plus grande extension, la plus grande souplesse au nom de paranoïa, c'est là que se justifie que nous lui accordions cette année cette attention spéciale.

Leçon 3, *30 novembre 1955*

La vie du psychanalyste, comme il me le fut rappelé plusieurs fois le même jour par une sorte de convergence, par mes analysés, la vie du psychanalyste n'est pas rose. La comparaison qu'on peut faire du psychanalyste avec un dépotoir. est justifiée, car en effet il faut qu'il « encaisse » au cours des journées des propos, des discours assurément de. valeur douteuse, et bien plus encore pour le sujet qui le lui communique. *C'est un sentiment que le psychanalyste s'il en est un pour de vrai, est non seulement habitué à surmonter, mais à vrai dire qui dans toute la mesure où il l'est véritablement et authentiquement, est aboli;* par contre je dois dire qu'il renaît dans toute sa force quand sa fonction amène à devoir épuiser la somme des travaux qui constituent ce qu'on appelle la littérature analytique. Il n'y a pas d'exercice déconcertant de l'attention scientifique, pour peu qu'on doive littéralement s'y appliquer, c'est-à-dire qu'on doive lire dans un court espace de temps, les points de vue en apparence homogènes qui sont développés sur les mêmes sujets dans les auteurs; et personne ne semble s'apercevoir des contradictions flagrantes, permanentes qui sont mises en jeu chaque fois qu'on fait intervenir *les concepts fondamentaux.*

*Pour le cas du Président Schreber par exemple, vous n'avez que le schéma général et quasi inaugural de la*

55

p. 39, l. 9

C'est là un sentiment que le psychanalyste, s'il en est un pour de vrai, est non seulement habitué depuis longtemps à surmonter, mais à vrai dire qu'il abolit purement et simplement en lui, ...

p. 39, l. 20

... les concepts fondamentaux.

*démonstration de ce qui est la grande nouveauté apportée par la psychanalyse dans la pathogénie de la paranoïa, c'est à savoir que la tendance, ou autrement la pulsion fondamentale, celle qui serait pour son motif inconscient, ne serait autre chose qu'une tendance homosexuelle.* Assurément l'attention attirée sur l'ensemble de faits qui se groupent autour d'une telle notion, a été une nouveauté capitale qui a profondément changé toute notre perspective sur la paranoïa.

De savoir ce qu'est cette homosexualité, et à quel point de l'économie du sujet elle intervient, autrement dit comment elle détermine la psychose, je crois pouvoir témoigner qu'il n'y a dans ce sens d'ébauché que les démarches les plus imprécises, voire les plus contradictoires.

La notion de défense contre l'irruption supposée, pourquoi à tel moment qui reste à déterminer, de la tendance homosexuelle est quelque chose qui est loin de porter sa preuve, si on donne au terme de défense un sens précis. Heureusement pour la continuation de la majeure partie de la recherche analytique, c'est-à-dire de la poursuite dans les ténèbres du rêve pensable, cette notion de défense n'est précisément jamais précisée, car il est très clair qu'il y a une ambiguïté perpétuelle entre la notion de défense dans sa relation à la psychopathologie générale, dans le fait de la maladie, défense qui n'a qu'un rapport loin d'être universel et univoque à la cause qui la provoque, défense qui n'est considérée que comme une voie du maintien d'un certain équilibre, en elle-même, ou *qui provoque la maladie, et la notion de défense telle que nous la mettons en avant quand il s'agit du psychisme, c'est-à-dire quelque chose qui est articulé, quelque chose qui refait, quelque chose qui est transformation d'un certain motif. La tendance précisément de cette notion de défense, on la fait donc entrer en ligne de compte,* et on nous assure que les moments déterminants initiaux de détermination de la psychose de Schreber, sont à rechercher dans les moments de déclenchement des différentes phases de sa maladie. Vous savez qu'il a eu vers l'année 1886 ou 1887 une première crise; on essaie de par ses

56

p. 40,1.16

Vous savez que la psychanalyse explique le cas du président Schreber, et la paranoïa en général, par un schéma suivant lequel la pulsion inconsciente du sujet n'est autre qu'une tendance homosexuelle.

p. 40,l. 16

Ou bien c'est elle qui provoque la maladie.

mémoires - il y a là-dedans quelques renseignements - *de nous en montrer les coordonnées: à ce moment, nous dit-on, on peut noter un trait dans la vie de Schreber; il aurait été sur le point de présenter sa candidature au Reichstag, la maladie arrive et il n'est plus question de cette candidature.*

Dans l'intervalle, c'est-à-dire pendant la période après la première crise d'une année environ, le magistrat Schreber est normal, à ceci près qu'il n'a pas été comblé dans un désir, voire un espoir de paternité. Au bout donc d'une période de huit ou neuf ans, quelque chose de nouveau qui est pour lui l'accès, à un certain point prématuré, à un âge qui ne laissait pas prévoir qu'il fût nommé à une fonction aussi élevée, à la fonction de Président de la Cour d'Appel de Leipzig, et diton, à ce moment là le fait d'être élevé à *cette fonction qui a le caractère d'une éminence, lui donne une autorité qui pour tout dire, dans le plan de notre terminologie, le hausse à une fonction paternelle, à une responsabilité,* non tout à fait entière, du moins plus pleine et plus lourde que toutes celles qu'il aurait pu espérer. Cela nous donne le sentiment qu'il y a une relation entre cet accès et le déclenchement de la crise.

En d'autres termes, dans le premier cas on met en fonction le fait qu'il n'a pas pu arriver *jusqu'au but de son ambition, que la crise s'est déclenchée, semble-t-il, pour qu'il n'affronte pas les luttes,* dans l'autre cas il l'a reçue du dehors, d'une façon presque qu'on entérine comme ayant été imméritée, et on lui accorde la même valeur déclenchante. Si le Président Schreber n'a pas eu d'enfant, on en prend fait et acte pour montrer que la notion de la paternité joue un rôle primordial, et que c'est dans toute la mesure où accédant à cette position paternelle, du même coup la crainte de la castration chez lui est supposée revivre - *appétence homosexuelle autour de ce qui concerne le père* - est directement en cause dans le déclenchement de la crise, et va entraîner toutes les distorsions, toutes les déformations pathologiques, *les mirages qui progressivement font évoluer son délire.*

Assurément la présence d'emblée dans le délire des personnages masculins de l'entourage médical, qui sont

57

p. 40,l. 21

[... de nous en montrer les coordonnées]-il avait alors, nous dit-on, présenté sa candidature au Reichstag.

p. 30,l. 22

sa candidature au Reichstag.

p. 40,l. 28

Cette fonction, qui a le caractère d'une éminence, lui confère, dit-on, une autorité qui le hausse à une responsabilité,...

p. 40,l. 34

... n'a pu satisfaire son ambition, ...

p. 40,l. 29

... [appétence homosexuelle] corrélative.

p. 41,l. 2

..., les mirages, qui progressivement, vont évoluer en délire.

nommés les uns après les autres, qui viennent les uns après les autres au premier plan, au centre de la persécution d'une nature très paranoïde qui est celle du Président Schreber, montre que ces personnages masculins ont une valeur de premier plan. C'est pour tout dire un transfert. qui n'est pas sans doute à prendre au sens où nous l'entendons ordinairement, mais quelque chose de cet ordre, qui est lié de façon singulière avec ceux qui avaient eu à prendre soin de lui. Le choix des personnages est par là suffisamment expliqué, mais avant d'essayer de se satisfaire, si l'on peut dire, de cette sorte de coordination d'ensemble, il conviendrait de s'apercevoir qu'à les motiver, on agit d'une façon qui je dirais néglige complètement la preuve par le contraire. Autrement dit on néglige de s'apercevoir qu'on prend la crainte de la lutte, et je dirais le succès prématuré, et voire immotivé, pour ayant une valeur d'un simple signe de même sens. positif dans les deux cas. Si le Président Schreber, par hasard, entre ses deux crises, était devenu père, on mettrait bien évidemment l'accent sur ce fait, on donnerait toute sa valeur au fait qu'il n'aurait pas supporté cette fonction paternelle. Bref, la notion de conflit est toujours mise en jeu d'une façon qu'on peut bien dire ambiguë, puisqu'il semble qu'on mette sur le même plan ce qui est source de conflit, et ce qui dans certains cas est beaucoup moins facile à voir, et qui est justement l'absence de conflit; c'est-à-dire que, c'est parce que le conflit laisse, si on peut dire, une place vide du conflit qu'apparaît quelque chose qui est une réaction, une construction, une mise en jeu de la subjectivité.

Ceci n'est qu'une simple indication au passage, simplement pour vous montrer que dans l'appréhension du mécanisme nous trouvons la même ambiguïté qui est celle sur laquelle a porté notre dernière leçon, c'est-à-dire l'ambiguïté de la signification même du délire. Entendons bien qu'il s'agit là de ce qu'on appelle d'habitude le contenu, et que je préférerais appeler le dire psychotique. *L'ambiguïté de cette valeur surprenante va se voir à tous les niveaux, depuis son abord clinique où vous croyez avoir affaire dans*

58

p. 41,1, 2
[... le dire psychotique].
p. 41,l. 28
Vous croyez qu'on a affaire à quelqu'un...

*un certain temps à quelqu'un* qui communique avec vous parce qu'il parle le même langage, et puis quand vous poussez plus loin vous vous apercevez, *surtout si vous êtes psychanalyste, que ce qu'il dit est aussi compréhensible, tellement compréhensible, comme le vous l'ai montré la dernière fois, que vous avez à certains moments comme l'illusion ou comme un mirage.* Il ne s'agit de rien d'autre que de quelqu'un qui aurait pénétré d'une façon plus saisissante, plus profonde qu'il n'est donné au commun des mortels, dans le mécanisme même du système de l'inconscient. Quelque part dans un deuxième chapitre, Schreber l'exprime au passage: « il m'a été donné des lumières qui sont rarement données à un mortel ».

*Donc cette ambiguïté qui fait que ce serait justement dans le système du délirant que nous aurions les éléments de compréhensibilité parfois plus remarquables, est quelque chose sur lequel mon discours d'aujourd'hui va porter, pour essayer de vous montrer par quel abord je désire vous mener, pour que nous essayions de dégager dans cette double question de la signification de la psychose d'une part, entendons du dire psychotique, et du mécanisme de la psychose d'autre part, à savoir comment un sujet entre dans la psychose, c'est bien aussi important que la première, je vais essayer de vous montrer par quel abord je vais vous mener, et comment il me semble que seule cette voie d'abord peut permettre de situer réellement les questions, sans cette confusion qui est toujours maintenue aux différents niveaux de notre explication, même psychanalytique, du délire.*

Je rappelle à ceux qui viennent assister à ma présentation de malades. que la dernière fois j'ai présenté une psychotique bien évidente, et ils se souviendront combien de temps j'ai mis à en faire sortir, si on peut dire, le stigmate, le signe qui montrait qu'il s'agissait bien d'une délirante, et non pas simplement d'une anomalie de caractère, d'une personne de caractère difficile qui se dispute avec son entourage. Il a fallu rien moins qu'un interrogatoire qui a largement dépassé l'heure moyenne qu'on peut consacrer à un pareil travail,

59

p. 41,l. 29

... surtout si vous êtes psychanalyste, vous avez le sentiment, tellement ce qu'il dit est compréhensible, ...

p. 41,l. 39

Mon discours d'aujourd'hui va porter sur cette ambiguïté qui fait que ce serait le système même du délirant qui nous donnerait les éléments de sa propre compréhension.

pour qu'il apparaisse clairement qu'à la limite de ce même langage, dont il n'y avait pas moyen presque de la faire sortir, il y avait quand même un autre langage, et un langage de cette saveur particulière, quelquefois souvent extraordinaire, qui est justement le langage du délirant, ce langage où certains mots prennent un accent, une densité spéciale, et qui est celui qui se manifeste quelquefois dans la forme même du mot. dans la forme du signifiant, c'est-à-dire qu'il donne au mot un caractère franchement néologique qui est quelque chose de si frappant dans les productions de la paranoïa. Dans le cas de notre malade de l'autre jour, le mot « galopiner » enfin surgi, nous a assurément donné la signature *de tout ce qui nous était dit jusque-là, de quelque chose qu'on aurait pu aussi bien traduire, et combien facilement l'aurions-nous fait puisque aussi bien les malades eux-mêmes nous mettent sur la voie, et que le terme de frustration fait partie* depuis quelque temps du vocabulaire des honnêtes gens - qui ne vous parle pas à longueur de journée des frustrations qu'il a subies, qu'il subira, ou que les autres autour de lui subissent? Il s'agissait bien tout à fait d'autre chose que d'une frustration de sa dignité, de son indépendance, de ses petites affaires que la malade était victime, elle était évidemment dans un autre monde, dans ce monde où justement le terme de « galopiner » et sans doute bien d'autres qu'elle nous a cachés, *constituent les points de repère essentiels, et c'est là le point sur lequel nous commencerons par essayer d'éclaircir la question, de prendre l'abord extérieur, le premier examen.*

C'est là que je voudrais vous arrêter un instant pour vous faire sentir combien les catégories auxquelles j'ai essayé l'année dernière de vous assouplir, car il ne suffit pas de vous apporter ainsi la théorie linguistique, vous vous rappelez qu'en linguistique il y a le signifiant et le signifié, et que le signifiant est quelque chose que vous devez prendre au sens du matériel du langage, et que le piège, le trou dans lequel il ne faut pas tomber, c'est de croire que le signifié c'est les choses, les objets, le signifié c'est tout à fait autre chose, c'est



p. 42,1..16
... de tout ce qui nous était dit jusque-là.
p. 42,l. 24
..., constituent les points de repère essentiels.

la signification que je vous ai expliquée l'année dernière et l'autre année, du linguiste qu'est Saint-Augustin. Le chapitre des significations nous a bien montré, comme M. Benveniste, que la signification renvoie toujours à la signification, c'est-à-dire à une autre signification. Le système du langage, à quelque point que vous le saisissiez. n'aboutit jamais à un index directement dirigé sur un point de la réalité, c'est toute la réalité qui est recouverte par l'ensemble du réseau du langage, et vous ne pouvez jamais dire: c'est cela qui est désigné, car quand bien même arriveriez-vous à le faire, vous ne sauriez jamais ce que je désigne dans cette table par exemple, si c'est la couleur, si c'est l'épaisseur, si c'est la table en tant qu'un objet, ou *quoi que ce soit d'autre.*

*Cette distinction est essentielle à avoir dans l'esprit.* Pour le moment nous nous arrêtons devant ce simple et premier petit phénomène qu'est le terme « galopiner » dans le cas de la malade de l'autre jour, et il y a d'autres termes encore qui sont ceux dont Schreber lui-même à tout instant, souligne l'originalité quand il nous parle de l'adjonction de nerfs, il précise bien que cela lui à été dit par les âmes examinées, ou les rayons divins. Il y a des mots qui sont en quelque sorte des mots-clefs, des mots dont il souligne lui-même qu'il n'aurait jamais trouvé la formule. des mots originaux, des mots pleins, bien différents des autres mots qu'il emploie, avec lesquels il fait son discours, avec lesquels il communique son expérience, lui-même ne s'y trompe pas. Il y a là des niveaux différents. C'est précisément à ce niveau qui se distingue du niveau du signifiant que vous devez le prendre à ce moment-là, dans son caractère matériel, par cette forme spéciale de discordance avec le langage commun qui s'appelle néologisme. Mais quelque chose d'autre vaut la peine qu'on s'y arrête, qui précisément ne peut vous apparaître que si vous partez bien de l'idée que dans le langage la signification renvoie toujours à une autre signification, c'est précisément que ces mots, et on le voit dans le texte de Schreber, serrent de près le phénomène lorsque vous êtes en présence de quelque malade que ce soit, c'est que dans le



p. 43, l. 3
.. ou quoi que ce soit d'autre.

langage délirant, ces mots qui vous arrêtent ont ceci toujours de spécial, qu'ils ne s'épuisent jamais dans le renvoi à une autre signification, leur signification si je puis dire, a pour propriété de renvoyer essentiellement à la signification. C'est une signification qui par certains côtés, ne renvoie à rien qu'elle-même, il reste toujours quelque chose d'irréductible, le malade souligne bien lui-même ce qui fait que le mot en quelque sorte ne peut vraiment pas être défini, le mot porte en lui-même poids, ce qui fait qu'avant d'être réductible à une autre signification, il signifie en lui-même quelque chose justement d'ineffable, il est signification qui renvoie avant tout à la signification en tant que telle, et nous le voyons aux deux pôles des manifestations concrètes de tous ces phénomènes dont ces sujets sont le siège, c'est-à-dire, pour nous limiter à cette phase-là du phénomène, que à quelque degré que soit portée cette endophasie qui couvre l'ensemble des phénomènes dont le sujet manifeste et qu'il accuse, il y a là bien deux pôles où nous trouvons ce caractère porté au point le plus éminent, et là encore le texte de Schreber nous le souligne bien: il y a deux types de phénomènes: *ceux où se dessine le néologisme* * communiqué par la source; l'intuition délirante est une sorte de phénomène plein qui a un caractère en quelque sorte inondant, comblant pour le sujet de choses qui lui révèlent toute une perspective d'expérience qui, pour lui, est nouvelle et dont il souligne le cachet original, la saveur même particulière, qui est bien tout ce qu'il souligne quand il parle de la langue fondamentale avec laquelle il a été initié, introduit par son expérience. Là le mot, quel qu'il soit, quelque forme qu'il prenne, rend bien ce caractère de désigner l'usage du même terme. Le mot comme nous nous en servons. avec sa pleine emphase, le mot de l'énigme, le mot du mystère, c'est l'âme de la situation, et puis à l'opposé cette autre forme que prend *la signification quand elle ne renvoie plus à rien, qui est le vide complet,* à savoir la formule qui se répète, qui se réitère, qui

*rajout
62

p. 43, l. 34
[... où se dessine le néologisme] - l'intuition et la formule.
p. 43, l. 42
.. la signification quand elle ne renvoie plus à rien.

se serine, et bien d'autres modes pour exprimer ce caractère d'insistance stéréotypé de ce qui leur est communiqué, et qui est ce que nous pourrons appeler à l'opposé du mot, la ritournelle. Les deux formes, l'une la plus pleine et l'autre la plus vide selon laquelle il s'agit bien d'une signification à ce stade; et précisément ces points l'arrêtent, c'est une sorte de plomb dans le filet, dans le réseau du discours du sujet, qui est la caractéristique structurale à quoi déjà, dès l'abord clinique, nous reconnaissons qu'il y a là quelque chose qui donne à son discours le caractère, la signature du délire.

C'est bien, vous le voyez déjà, du terme de langage, de ce même langage auquel nous pouvons nous laisser prendre dans un premier abord du sujet, quelquefois même le plus délirant, qui nous porte à dépasser sa notion et à poser le terme de discours, car assurément en effet c'est bien ce qui fait l'intérêt, voire la signification de ces malades, c'est qu'ils parlent le même langage que nous. S'il n'y avait pas cet élément nous n'en saurions absolument rien, mais c'est dans l'économie du discours, dans le rapport de la signification à la signification, dans le rapport de leur discours à l'ordonnance commune du discours, que se situe déjà le trait essentiel auquel nous distinguons qu'il s'agit du délire, et dans l'analyse du discours du psychotique paranoïde ou paraphrène. J'ai essayé autrefois d'ébaucher, d'en faire l'expérience dans un article paru dans les Annales médico-psychologiques vers les années 1930: il s'agissait de l'analyse d'un cas de schizophasie, où effectivement c'est une analyse du discours à tous les niveaux, c'est-à-dire au niveau du sémantème, au niveau du taxième, que nous pouvons relever la structure, et très probablement au niveau particulier de ce qu'on appelle, peut-être pas sans raison, mais sans doute en ne sachant pas tout à fait exactement la portée de ce terme dans ce cas, de ce qu'on appelle la désintégration schizophrénique.

Je vous ai parlé de langage et vous devez du même coup à ce propos, voir et toucher au passage l'insuffisance et le piège, et *le mauvais penchant qui est suffisamment*

63

p. 44, l. 23
[... le mauvais penchant] que trahit la formule...

*Marqué* dans la formule* de ces analystes qui vous disent « qu'il faut *parler au patient son langage ». Vous voyez à quel niveau primaire nous sommes,* sans doute bien entendu, ceux qui parlent ainsi doivent être pardonnés comme *tous ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent, mais c'est vous dire assez à quel point ce n'est là qu'une espèce de retour des signes de repentir d'un champ, ou d'un terme entier de l'expérience analytique, et lutter** avec lequel on s'acquitte rapidement. On se met rapidement en règle quand on évoque d'une façon aussi sommaire ce dont il s'agit,* à ceci près que ce qui est révélé, c'est assurément cette condescendance qui marque bien à quelle distance on maintient l'objet dont il s'agit, à savoir du patient, puisque aussi bien il est là, nous parlons son langage, nous parlons le langage des simples et des idiots. Marquer cette distance, faire à l'occasion du langage un pur et simple instrument, comme on dit une façon de se faire comprendre de ceux qui ne comprennent rien, c'est précisément déjà une occasion d'éluder complètement ce dont il s'agit, à savoir la réalité de la parole.

En fin de compte c'est bien de cela qu'il s'agit; en effet - je lâche un instant les analystes - nous voyons *autour de quoi la discussion psychiatrique tourne,* que celle-ci s'appelle phénoménologie, psychogenèse, organogenèse du délire. Si nous regardons ce que signifient les analyses extraordinairement fines et pénétrantes d'un Clérambault par exemple, quel est le véritable sens de cette discussion ? Certains pensent qu'il s'agit de savoir si c'est un phénomène organique ou un phénomène qui ne l'est pas; ceci serait paraît-il sensible dans la phénoménologie elle-même. je veux bien, mais regardons-y de plus près. La question est celle-ci: le malade en fin de compte parle-t-il bien ? Naturellement si nous n'avons pas fait cette distinction du langage et de la parole.

*pourquoi transformer ce « suffisamment marqué » en « trahit » alors que la formulation de Lacan se suffit fortement à elle-même ?

** Il y a eu probablement une élision ou une incompréhension de la sténotypie d'origine. Il faudrait probablement entendre: et d'une lutte avec laquelle on s'acquitte rapidement.

64

p. 44,l. 24

.. parler au patient son langage.

p. 44, l. 26

[... tous ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent.] Évoquer de façon aussi sommaire ce dont il s'agit est le signe d'un retour précipité, d'un repentir. On s'acquitte, on se met rapidement en règle,

p. 44, l. 35

Autour de qui tourne la discussion psychiatrique...

*Leçon du 30 novembre* 1955

C'est vrai, il parle, mais il parle comme la poupée perfectionnée qui ouvre *et ferme les yeux, absorbe du liquide, etc. Si vous vous contentez de cela, évidemment la poupée parle; enfin de compte on voit bien que ce doit il s'agit* quand un de Clérambault analysant les phénomènes élémentaires, va chercher dans leur structure la signature, il s'agit là de quelque chose qu'on appelle comme on veut, mécanique, serpigineux, Dieu sait quels termes, abondants de néologismes: on s'aperçoit que même dans cette analyse, la personnalité est toujours supposée, elle n'est jamais définie, elle est supposée puisque c'est en fonction de ce qu'il appelle le caractère idéogénique d'une compréhensibilité première, le lien des affections, de leur expression langagière qui, elle, est supposée aller de soi. C'est de là qu'on part pour prouver quelque chose de second par laquelle la première est parlée, que cette seconde soit qualifiée ou non d'automatique, en change rien à la question.. On nous dit: si le caractère manifestement automatique de ce qui se produit au niveau de cet élément second est démontrable par la phénoménologie elle-même, ceci prouve que le trouble n'est pas psychogénétique, mais c'est tout de même en fonction d'abord -premier argument- d'une référence psychogénétique elle-même, que la définition du phénomène comme automatique, ou comme mécanique, ou comme non psychogénétique, est comprise. Il est supposé qu'il y a un sujet qui comprend de soi, et c'est ce sujet-là qui se regarde. Cela va de soi, car si ce n'est pas celui-là, comment les autres phénomènes sont-ils saisis comme étrangers ? Observez bien au passage ce dont il s'agit, nous ne sommes pas là dans le problème qui est classique dans la philosophie, c'est à savoir si la pensée, problème qui a arrêté toute la philosophie depuis Leibniz, c'est-à-dire au moins depuis le moment où l'accent a été mis sur la conscience quant au fondement de la certitude, c'est de savoir si la pensée pour être pensée, doit obligatoirement se penser pensant, c'est-à-dire penser qu'elle pense: une pensée comme telle doit être obligatoirement une pensée qui s'aperçoit qu'elle est en train de penser à ce qu'elle pense, ce

65

p.45,1.2
... qui ouvre les yeux, absorbe du liquide, etc.

LES PSYCHOSES

C'est une nécessité qui s'impose à toute théorie qui fait de phénomènes intra-organiques le centre de ce qui se passe dans le sujet.

qui bien entendu est tellement loin d'être simple, que ça ouvre immédiatement un jeu de miroirs sans fin, et que tous ceux qui se sont arrêtés à ce problème ont noté au passage qu'assurément s'il est de la nature de la pensée qu'elle se pense pensante, il y aura une troisième pensée qui se pensera pensée pensante, et ainsi de suite. Le petit problème n'a jamais été résolu; à lui tout seul il suffit à démontrer l'insuffisance du fondement du sujet dans le phénomène de la pensée comme transparente à elle-même, mais ce n'est pas de cela du tout qu'il s'agit dans notre problème, il s'agit d'autre chose.

À partir du moment où nous sommes en face du phénomène vécu, éprouvé comme parasitaire, et que nous admettons que le sujet en a connaissance comme tel, c'est-à-dire comme étant quelque chose *d'objectivement immotivé** d'inscrit seulement dans la structure définie par l'appareil, dans la perturbation des voies supposées neurologiques de frayage; nous ne pouvons pas échapper à la notion que le sujet est structuré de façon telle qu'il a une endoscopie qui se passe en lui-même, nous entendons par là de *ce qui se passe réellement dans ses appareils, notion d'endoscopie qui surgit à tous les niveaux du texte, et c'est d'appréhender tous les phénomènes de discordance subjective comme telle à tous les moments, que toute théorie qui se pose, qui se précise comme centrant ce qui se passe dans le sujet, sur des phénomènes intra-organiques, est forcée.*

D'accord, Freud aborde ces choses plus subtilement que les autres auteurs, ou aussi bien d'une façon implicite qui ne

voit même pas d'autres problèmes, il est forcé d'admettre que le sujet est forcément quelque part dans un coin privilégié, où il lui est permis d'avoir une endoscopie *de ce qui se* passe en lui-même. La notion ne surprend personne quand nous parlons des endoscopies plus ou moins délirantes que le sujet a de ce qui se passe à l'intérieur de son estomac ou de ses poumons, ou de n'importe quoi d'autre, mais à partir

*La Tr. tranche sur l'existence du sujet psychotique.

p. 45, l. 31
... subjectivement immotivé, ...
p. 45,l. 34
[... ce qui se passe réellement dans ses appareils.]

*Leçon du 30 novembre 1955*

du moment où nous parlons de phénomènes intracérébraux, il est clair que ceci a des inclinations tout à fait spéciales, car là nous sommes forcés d'admettre que le sujet a quelque endoscopie qui se passe à l'intérieur du système des fibres nerveuses; c'est là le point sur lequel tous les auteurs, au passage, insistent, sans s'en apercevoir, mais au détour même de leur démonstration on ne peut pas ne voir que quand le sujet est l'objet d'un écho de la pensée, nous admettons avec de Clérambault que c'est là le fait d'une dérivation produite par une altération chronaxique qui fait que, en quelque point de concours, les messages intracérébraux, l'un des deux télégrammes si l'on peut dire, sont partis d'un point pour partir d'un côté dans une voie, et l'autre par une voie où il est freiné; l'un de ces messages *arrive en retard sur l'autre, et est noté par un sujet dont il faut bien qu'il soit quelque part, est enregistré comme arrivant en écho avec l'autre. Il* faut donc bien admettre qu'il y a un point privilégié d'où ce repérage peut être fait, en d'autres termes, de quelque façon qu'on construise la théorie organo-génétique si vous voulez, ou automatisante, on n'échappe pas à *la conséquence qu'il y a un point privilégié quelque part, d'où le sujet peut noter ses retards éventuels, cette discordance, ce non-accord simplement entre un système et un autre qui se manifeste comme apparaissant dans le désordre.* Bref, on est plus psychogénétiste que jamais, puisque enfin ce point privilégié n'est très exactement pas autre chose que l'âme, à ceci près que l'on est plus idolâtre encore que ceux qui lui donnent la réalité la plus grossière en la situant dans un point particulier, qui, fibre ou pas fibre, système ou quoi que ce soit d'autre, aboutira toujours à ce que le Président Schreber lui-même dans un discours, notait être la fibre unique, en fin de compte assez attachée à la personnalité, car rien ne peut lui donner ce caractère privilégié, sinon ce qu'on appelle d'habitude fonction de synthèse. Le propre d'une synthèse c'est d'avoir quelque part son point de concours, sont point de convergence; même s'il est idéal, *ce point existe.*

67

p. 46,1.9

[... arrive en retard sur l'autre], donc en écho avec lui.

p.46,1.10

[... qu'il y ait un point privilégié] d'où ce repérage puisse être fait, d'où le sujet note la discordance éventuelle entre un système et un autre.

p. 46,l. 21

[... - même idéal, ce point existe.]

LES PSYCHOSES

*Nous sommes donc exactement dans la même position du point de vue de l'analyse, que nous nous fassions organogénétiste ou que nous nous fassions psychogénétiste au sens je dirais impliqué, au sens non développé de ce terme, il y aura toujours quelque part un point privilégié ou quelque part une entité privilégiée que nous sommes forcés de supposer.* Est-ce que ceci suffit à expliquer maintenant le niveau des phénomènes de la psychose ? Il est tout à fait clair que, si la psychanalyse a apporté quelque chose de significatif, d'éclairant, d'illuminant dans le problème des psychoses, c'est justement dans la mesure où la stérilité est éclatante de ces sortes d'hypothèses, c'est justement dans la mesure où tout ce que l'analyse a révélé de plus fécond, d'abondant, de dynamique, de significatif dans la psychose, vient bousculer ces constructions minuscules qui ont été poursuivies pendant des décades à l'intérieur de la psychiatrie, autour de ces notions purement fonctionnelles, dont le moi en tant que camouflage de ces notions, était forcément le pivot essentiel. C'est dans toute cette mesure que la psychanalyse a apporté quelque chose de nouveau. Mais ce quelque chose de nouveau comment l'aborder pour ne pas retomber également par une voie différente et par une autre méthode, dans une multiplication de ces moi, également eux-mêmes diversement camouflés ? Le seul mode d'abord est de poser la question dans le registre même où le phénomène nous apparaît, c'est-à-dire dans le registre de la parole. Mais pour pouvoir le poser efficacement dans le registre de la parole dont la présence est tellement évidente que nous voyons que c'est cela qui crée toute la richesse de la phénoménologie de la psychose, c'est que nous en voyons tous les aspects possibles, toutes les décompositions, toutes les réfractions, que l'hallucination verbale en tant qu'elle y est fondamentale est un des phénomènes justement les plus problématiques de ce qu'est la parole.

N'y a-t-il pas moyen de s'arrêter un instant sur le phénomène de la parole en tant que tel, en nous demandant si, à simplement le considérer, nous ne voyons pas se dégager

p. 46,l. 22

[... que nous nous fassions organogénétistes ou psychogénétistes, nous serons toujours forcés de supposer quelque part une entité unifiante.

68

*Leçon du 30 novembre 1955*

une structure tellement essentielle, tellement première, tellement évidente, que c'est à l'intérieur de cette structure que nous allons pouvoir faire des distinctions autres que mythiques, c'est-à-dire autres que supposant cette chose qui s'appelle le sujet comme étant quelque part ?

Qu'est-ce que la parole ? Pourquoi ai-je demandé tout à l'heure: le sujet parle-t-il oui ou non ? La parole, arrêtons-nous un instant sur ce fait.

Qu'est-ce qui distingue une parole d'un enregistrement de langage ? La parole c'est exactement avant tout parler à d'autres. Ici je veux simplement vous rappeler ce que maintes fois j'ai amené au premier plan de mon enseignement, c'est la caractéristique qu'a cette chose qui paraît simple au premier abord: parler à d'autres. La notion depuis quelques temps est venue au premier plan des préoccupations de la science, de ce qu'est un message, de la fonction du message.

La structure de la parole vous ai-je dit chaque fois que nous avons eu ici à employer ce terme dans son sens propre, c'est que le sujet reçoit son message de l'autre sous une forme inversée: la parole, la parole essentielle, la parole qui en tout cas existe au niveau du terme engagé, sa parole est une parole *qui est fondée sur cette structure telle que je viens de vous le dire. Qu'est-ce que cela veut dire: le sujet reçoit de l'autre son message sous une forme inversée ? Nous* avons là deux formes absolument exemplaires; je vous ai dit: la première c'est fides, la parole en langage, la parole qui se donne, c'est le « tu es ma femme », ou le « *tu es mon maître », formule exemplaire sur laquelle j'ai maintes fois insisté,* ce qui veut dire: tu es ce qui est encore dans ma parole, et ceci je ne peux l'affirmer qu'en prenant la parole à ta place, cela vient de toi pour y trouver la certitude de ce que j'engage, cette parole est une parole qui t'engage. L'unité de la parole en tant que fondatrice pour la position des deux sujets, est là manifestée, mais si cela même ne vous paraissait pas pleinement évident, la contre-épreuve comme d'habitude l'est bien plus, c'est le signe auquel se reconnaît la relation de



p. 47,1.15

[... est fondée sur cette structure.] C'est que le sujet reçoit son message de l'autre sous une forme inversée.

p. 47, l. 18

... « Tu es mon maître»...

sujet à sujet, ce qui fait que vous êtes dans un rapport de sujet à sujet, et non pas de sujet à objet, est exactement ceci, il n'est que l'envers de ce que je viens de promouvoir, qui est la feinte. Vous êtes en présence d'un sujet dans la mesure où ce qu'il dit ou ce qu'il fait, c'est la même chose, peuvent être supposés avoir été faits pour vous feinter, avec naturellement tout ce que cela comporte de dialectique jusque y compris qu'il dise la vérité pour que vous croyiez le contraire. Vous connaissez l'histoire du personnage qui dit « je vais à Cracovie », et l'autre répond: « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie puisque tu y vas tous les jours, tu me le dis pour me faire croire que tu vas ailleurs », histoire juive mise en évidence par Freud.

La notion que ce que le sujet me dit est dans une relation fondamentale avec une feinte possible, est exactement la même chose, là aussi il m'envoie, *j'en reçois la parole, c'est-à-dire le message dont il s'agit, sous une forme inversée, car très exactement il s'agit bien entendu de «j'appréhende ce qui est vrai », et ce qui est le contraire du vrai est précisément ce que] en reçois.*

Voici la structure sous ses deux faces, de paroles fondatrices et de paroles menteuses, de paroles trompeuses en tant que telles; voici à quel niveau s'originalisent toutes les formes de communication possible, car nous avons généralisé la notion de communication. C'est tout juste si, au point où nous en sommes, nous n'allons pas refaire toute la théorie de ce qui se passe chez les êtres vivants, en fonction de la communication. Vous verrez à lire tant soit peu M. Norbert Wiener, que ça mène excessivement loin. Parmi les nombreux paradoxes qu'il met en évidence, il introduit ce mythe curieux, construction qui consisterait à supposer le temps où tout ce qui peut être transmis, on pourrait avec des moyens suffisamment amples, télégraphier un homme à New York, c'est-à-dire en envoyant la succession des repérages de tout ce qui constitue son organisme recréé automatiquement, puisqu'il n'y a pas de limites à ce que nous pouvons supposer de transmission possible, la resynthèse

p. 47,l. 36
... je reçois le message sous une forme inversée.

*Leçon du 30 novembre 1955*

point par point de toute son identité réelle dans un point aussi éloigné. Il est bien évident que des choses comme celle-ci sont une espèce de curieuse poudre aux yeux dont chacun s'émerveille en voyant toutes sortes de mirages subjectifs, sur lesquels d'ailleurs il est curieux qu'il suffise pour le faire s'effondrer, de faire remarquer que le miracle ne serait pas plus grand dans ces conditions, de télégraphier à deux centimètres, et par conséquent il s'agit de rien d'autre que du fait que nous faisons tous les jours en nous déplaçant de la même distance. Cette sorte de prodigieuse confusion des termes montre assez que les notions comme celle de la communication, doivent être maniées avec prudence. Néanmoins la notion de communication en tant que généralisée, vous le savez bien car d'autre part c'est certainement une fonction puisqu'on l'avait même fait intervenir dans les notions générales de la physique - je spécifie à l'intérieur de ces communications ce que c'est que la parole en tant que parler à l'autre. C'est en fin de compte faire parler l'autre comme tel, cet autre si vous le voulez bien nous le mettrons l'Autre avec un A. *C'est sans doute pour des raisons différentes, comme chaque fois qu'on est forcé d'apporter des signes supplémentaires à ce que nous donne le langage, cette raison différente est la suivante: c'est ce qui fonde tout ce que je viens de vous dire, aussi bien qu'il s'agisse de la voix, à savoir: « tu es ma femme ».* Après tout qu'en savez-vous ? « tu es mon maître », après tout êtes-vous si sûrs que cela ? Ce qui fait précisément la valeur fondatrice de ces paroles, c'est justement que ce qui est visé dans son message, aussi bien que ce qui est manifesté dans la feinte, c'est que l'Autre est là en tant qu'Autre absolu, c'est-à-dire en tant justement *qu'il est reconnu, mais il n'est pas connu, ceci est essentiel de même que ce que signifie la feinte,* c'est que vous ne savez pas en fin de compte si c'est une feinte, à savoir si c'est là pour de bon ou si c'est là justement pour vous feinter. C'est essentiellement cet élément, *cette inconnue directe dans l'altérité de l'autre,* qui caractérise le rapport de la parole au niveau où elle est parlé à l'autre.

71

p.48,1.24

Pour une raison sans doute délirante, comme chaque fois qu'on est forcé d'apporter des signes supplémentaires à ce que donne le langage. Cette raison délirante est ici la suivante. « Tu es ma femme ».

p. 48,l. 32

[... qu'il est reconnu mais qu'il n'est pas connu.] De même, ce qui constitue la feinte...

p. 48,l. 34

cette inconnue dans l'altérité de l'Autre, ...

LES PSYCHOSES

je vais vous maintenir un certain temps au niveau de cette description structurale, parce qu'il n'y a qu'à partir de là qu'on peut poser les problèmes. Est-ce que c'est là seulement ce qui différencie, ce qui distingue la parole ? Peut-être, nous n'en savons rien, assurément elle a d'autres caractères, elle ne parle pas seulement à l'Autre, elle parle de l'autre en tant qu'objet. C'est bien de cela qu'il s'agit quand un sujet vous parle de lui. Observez bien que lorsque votre paranoïaque de l'autre jour, celle à laquelle je me référais, celle qui employait le mot « galopiner » vous parle, il y a deux niveaux: *vous savez qu'elle est un sujet, c'est une application tout à fait immédiate de ce que je viens de vous dire, vous savez qu'elle est un sujet, c'est-à-dire que c'est ce que vous exprimez dans la mesure où vous dites que sa Personnalité est encore saine, à savoir que vous avez affaire simplement à un délire partiel, à ceci que justement elle essaie de vous blouser,* c'est-à-dire que vous reconnaissez cliniquement un délire partiel, ça fait partie des hypothèses de la situation, c'est justement dans la mesure où l'autre jour j'ai mis une heure et demie à lui faire sortir son « galopiner », c'est-à-dire que pendant une heure et demie elle m'a tenu en échec, et que pendant une heure et demie elle s'est montrée saine, c'est dans toute cette mesure que ce n'était qu'une malade à la limite de ce qui peut être perçu cliniquement, comme délire, c'est dans toute cette mesure que vous maintenez qu'il y a dans ce sujet ce que vous appellerez dans notre jargon, *la partie saine de sa personnalité, c'est bien en tant que justement elle parle de l'autre, qu'elle est capable de se moquer de lui, qu'elle existe comme sujet.*

Maintenant elle parle d'elle, et il arrive qu'elle en parle justement un petit peu plus qu'elle ne voudrait, c'est-à-dire que nous nous apercevons qu'elle délire, elle parle donc là de quelque chose, elle parle de ce qui est notre objet commun, elle parle de l'autre avec un petit a; c'est bien elle qui parle toujours mais c'est la une autre structure, c'est une structure qui d'ailleurs ne livre pas absolument sa simplicité, *ce n'est pas tout à fait comme si elle me parlait de n'importe*

p.49,1.2

... vous savez qu'elle est un sujet à ceci qu'elle essaie de vous blouser.

p. 49, l 9

... la partie saine de la personnalité, tient à ce qu'elle parle à l'autre, qu'elle est capable de se moquer de lui.

*Leçon du 30 novembre 1955*

*quel objet reçu, elle me parle de quelque chose qui est très intéressant et très brûlant,* et elle parle de quelque chose où elle continue tout de même à s'engager, bref elle témoigne.

Cette notion de témoignage, c'est cela que nous allons essayer un peu de pénétrer. Le témoignage est-il lui aussi purement et simplement communication ? Sûrement pas, il est bien clair pourtant que tout ce à quoi nous accordons une valeur en tant que communication, est de l'ordre du témoignage, et la communication en fin de compte désintéressée à la limite, n'est tout de même concevable pour tout ce qui est de l'ordre humain, que comme un témoignage en fin de compte raté si on peut dire, c'est-à-dire quelque chose sur lequel tout le monde est d'accord. Chacun sait que c'est l'idéal de la transmission de la connaissance, et que toute la pensée même de la communauté scientifique est fondée là-dessus, sur la possibilité d'une communication dont le terme se tranche dans une expérience dans laquelle tout le monde peut être d'accord. Il *faut tout de même voir que le départ, ne serait-ce qu'au moment où on va vous demander de l'instaurer, cette expérience, porte quand même sur la fonction du témoignage.*

Ici nous avons affaire - je veux vous le faire remarquer une sorte d'altérité, je ne peux pas reprendre ici tout ce que j'ai dit autrefois, parce qu'aussi bien j'aurais à le reprendre sans cesse à l'intérieur de mon discours de cette année sur ce que j'ai appelé la connaissance paranoïaque - ce que j'ai désigné ainsi *dans la première communication dans les temps encore plus anciens de ma thèse* au groupe de l'« Évolution psychiatrique », qui à ce moment-là avait une assez remarquable originalité - la connaissance paranoïaque veut dire ceci: c'est les affinités paranoïaques de toute connaissance d'objet en tant que tel, c'est la référence au fait que toute connaissance humaine prend sa source, sa racine, son origine dans ce qu'on peut appeler la dialectique de la jalousie, dans le fait que nous la voyons comme manifestation primordiale de communication. Il s'agit là d'une notion générique observable, behaviouristiquement observable: ce qui



p. 49,1.17

Ce n'est pas tout à fait comme si elle me parlait de n'importe quoi, elle me parle de quelque chose qui est pour elle très intéressant, brûlant, ...

p. 49, l. 31

L'instauration même de l'expérience est fonction du témoignage.

p. 49,l. 37

... dans ma première communication...

se passe entre deux jeunes enfants confrontés à l'intérieur suffit à montrer que c'est quelque chose qui comporte ce transitivisme fondamental de celui qui s'exprime, dans le fait qu'un enfant qui a battu un autre dise: « l'autre m'a battu », non pas parce qu'il ment, mais parce qu'il est l'autre littéralement. C'est ce qui est la base, le fondement sur lequel s'articule, *se différencie le monde humain du monde animal. Ce qui distingue les objets humains par leur collection dans leur neutralité, dans leur extension, dans leur prolifération indéfinie, dans le fait qu'ils peuvent être des objets d'un intérêt complètement neutre au point de vue besoin, mais être néanmoins objet humain,* dans le fait que l'objet humain n'est pas dépendant de la préparation instinctuelle, du fait que le sujet peut se coapter à lui comme dans la coaptation d'une valence chimique ou d'un terme quelconque, avec un autre qui cependant s'emboîte à lui. Ce qui fait que le monde humain est un monde couvert d'objets, est fondé sur ceci: c'est que l'objet d'intérêt humain, c'est l'objet du désir de l'Autre. Pourquoi ceci est-il possible ? C'est parce que *le moi humain comme tel, c'est l'autre, que du surgissement de sa propre tendance, que dans le rapport à cette image de l'autre il est ensemble et collection incohérente de désirs qu'il est littéralement.* C'est cela le vrai sens du terme corps morcelé, et la première synthèse de l'ego est essentiellement alter, elle est alter-ego, elle est aliénée. Le centre de constitution du sujet humain désirant comme tel, c'est l'autre en tant qu'il lui donne son unité, et *le premier abord qu'il a avec les objets, c'est de l'objet en tant que vu comme objet du désir de l'autre.*

Ceci, vous le voyez, définit à l'intérieur du rapport de la paranoïa le quelque chose qui provient d'une autre origine, c'est exactement là la distinction de l'imaginaire et du réel; à tout objet dont on parle quand on parle de l'autre, est impliquée une autre altérité primitive incluse dans cet objet, en tant que l'objet est primitivement objet de rivalité et de concurrence, que l'objet est intéressant dans la fonction où il est objet du désir de l'autre.

p.50,L6

[... se différencie le monde humain du monde animal.] L'objet humain se distingue par sa neutralité et sa prolifération indéfinie.

p.50,1.12

[... le moi humain, c'est l'autre], et qu'au départ le sujet est plus proche de la forme de l'autre que du surgissement de sa propre tendance. Il est à l'origine collection incohérente de désirs

p. 50,l. 19

[... et le premier abord qu'il a de l'objet], c'est l'objet en tant qu'objet du désir de l'autre.

*Leçon du 30 novembre 1955*

*La connaissance paranoïaque* dans ce premier tableau de la connaissance, est une connaissance instaurée dans la rivalité de la jalousie; dans l'identification première que j'ai essayé de définir dans le stade du miroir. Cette base rivalitaire, cette base concurrentielle au fondement de l'objet, c'est cela qui est surmonté précisément dans la parole, pour autant qu'elle intéresse le tiers; la parole est toujours pacte, accord, on s'entend sur quelque chose à propos de cette rivalité et de cette concurrence. On est d'accord: ceci est à moi, ceci est à toi, ceci est ceci, ceci est cela. Il reste que le terme agressif de cette concurrence primitive continue à laisser sa marque dans tout espèce de discours sur le petit autre, sur l'autre en tant que tiers, sur l'objet. Le témoignage, il suffit d'en laisser se développer les résonances, ce n'est pas pour rien que ça s'appelle en latin testis, et que lorsqu'on témoigne, on témoigne sur ses couilles, c'est qu'il s'agit toujours d'un engagement du sujet dans quoi que ce soit qui porte la marque du témoignage, l'organisme reste toujours latent. En fin de compte il y a toujours une lutte virtuelle dans tout ce qui est de l'ordre du témoignage; nous retrouvons dans toute la dialectique présente, dans toute la dialectique de la constitution de l'objet la possibilité virtuelle d'être mise en demeure d'annuler l'autre pour une simple raison, c'est que le départ de cette dialectique étant mon aliénation dans l'autre, il y a un moment où je ne peux être mis en posture d'être moi-même annulé, parce que l'autre n'est pas d'accord. La dialectique de l'inconscient implique toujours comme une de ses possibilités, l'impossibilité de la coexistence avec l'autre, c'est-à-dire la lutte.

La dialectique du maître et de l'esclave réapparaît là. avec, si on peut dire, sa valeur psychogénique; ce n'est peut-être pas totalement décisif, la « Phénoménologie de l'esprit » n'épuise probablement pas tout ce dont il s'agit quant au développement de l'esprit, mais assurément on ne peut pas ne pas voir sa valeur psychologique, à savoir que c'est dans une rivalité fondamentale, dans une lutte à mort première et essentielle, que se passe ce quelque chose qui a le plus étroit

75
p. 50, l. 25
La connaissance dite paranoïaque...

rapport avec sa constitution *du monde humain comme tel, à ceci près que dans sa forme c'est bien en effet ce dont il s'agit, de rivalité qui est tellement essentielle,* que ce que nous voyons à la fin c'est la réapparition, si on peut dire, des enjeux: le maître a pris à l'esclave sa jouissance, c'est-à-dire qu'il s'est emparé de l'objet du désir en tant qu'il était l'objet du désir de l'esclave, mais que du même coup il a perdu son humanité, c'est-à-dire que ce n'était pas du tout l'objet de la jouissance qui était en cause, c'était la rivalité en tant que telle, et cette humanité désormais à qui la doit-il ? Uniquement à la reconnaissance de l'esclave; seulement comme lui ne reconnaît pas l'esclave, cette reconnaissance n'a littéralement aucune valeur, c'est-à-dire que le maître devient comme il est habituel dans l'évolution concrète des choses, celui qui a triomphé et qui a conquis la jouissance devient complètement idiot, c'est-à-dire incapable d'autre chose que de jouir pendant que celui qui en a été privé garde tout le rapport humain, car lui a reconnu le maître et il a donc la possibilité d'être reconnu par lui, c'est-à-dire qu'il engagera la lutte à travers les siècles pour être reconnu par celui qui peut efficacement le reconnaître.

Cette distinction de l'Autre avec un grand A, c'est-à-dire de l'Autre en tant qu'il n'est pas connu, et de l'autre avec un petit a, c'est-à-dire de l'autre qui est moi, qui est la source de toute connaissance, c'est dans cet écart, *c'est dans l'angle ouvert de ces deux relations que toute la dialectique du désir doit être situé*',* car la question est

1) Est-ce que le sujet vous parle ? 2) De quoi parle-t-il ?

Il est tout à fait clair que je ne vais pas répondre à la première question puisque c'est justement celle qui est posée à l'origine. Est-ce que c'est une vraie parole ? Nous ne pouvons pas le savoir au départ, mais par contre il vous parle de quelque chose, et il vous parle de quoi ? De lui, mais vous

*Tout le développement de Lacan vise à démontrer comment se déploie le délire et comment le situer.

p.51,18

... du monde humain comme tel. À ceci près qu'...

p. 51,1 26

... dans l'angle ouvert de ces deux relations, que toute la dialectique du délire doit être située.

76

*Leçon du 30 novembre 1955*

voyez très bien dès le départ et dès l'origine que justement il vous parle d'un objet qui n'est pas un objet comme les autres, un objet que je n'ai pas fait entrer jusqu'à présent en jeu parce que, en quelque sorte, c'est le prolongement de cette dialectique duelle : il vous parle de quelque chose qui lui a parlé. Le fondement même de la structure paranoïaque c'est ceci: *le sujet a compris quelque chose qu'il formule, quelque chose dont je vous parlais tout à l'heure à propos de la signification, il y* a quelque chose qui a pris forme de parole, qui lui parle, personne ne doute bien entendu que ce soit un être fantastique, même pas lui car *le sujet est toujours en posture de formuler* le caractère parfaitement ambigu de la source de ses paroles, *c'est de la structure de cet être* qui parle au sujet, et à propos duquel le sujet va vous apporter son témoignage, qu'il va s'agir dans la paranoïa.

Vous devez voir déjà à quel point il y a une différence de niveau entre tout ce qui est du terme de l'aliénation qui est une forme absolument générale de l'imaginaire, et la question précise de ce qu'est cette aliénation dans la psychose, puisque je laisse ouvert le point qui peut être qu'il ne s'agisse pas simplement d'identification, qu'il ne s'agit que de ce décor *qui a basculé du côté de l'alter, mais du moment que le sujet parle, il peut y avoir l'existence, la manifestation que le sujet en tant que parlant, c'est-à-dire parlant non pas à l'autre avec un petit a, ou de l'autre avec un petit a, mais parlant avec l'Autre avec un grand A, parlant vraiment et personne n'en doute, sans cela il n'y aurait pas de problème de la psychose,* les psychosés seraient des machines à paroles.

C'est précisément en tant qu'il vous parle que vous prenez en considération son témoignage. La question est de savoir *quelle est la structure de cet être* dont tout le monde est d'accord pour dire qu'il est fantastique[77]? C'est précisément le S au sens où l'analyse l'entend, en tant que c'est un S plus point d'interrogation, quelle est cette part dans le sujet qui parle ? L'analyse a dit c'est l'inconscient. Naturellement il faut que vous ayez d'abord admis, pour que même la question ait un sens, que cet inconscient c'est

77
p. 51,l. 35
... le sujet a compris quelque chose qu'il formule, ...
p.52,1.2
[... il est toujours en posture] d'admettre... p.52,1.2
C'est à propos de la structure...
p.52,1.8
... basculant du côté du petit autre. Du moment que le sujet parle, il y a l'Autre avec un A. Sans cela, il n'y aurait pas de problème de la psychose.
p.52,1.1
... quelle est la structure de cet être qui lui parle; et dont tout le monde est d'accord pour dire qu'il est fantasmatique.

LES PSYCHOSES

... - « ce n'est pas moi qui l'aime, c'est elle », ...

justement, peut-on dire, quelque chose qui parle dans le sujet; nous l'avons admis, il y a quelque chose qui parle dans le sujet, au-delà du sujet et même quand le sujet ne le sait pas; ça en dit plus qu'il ne croit. L'analyse pour les psychoses dit: c'est cela qui parle. Est-ce que ça suffit ? Absolument pas, car toute la question est de savoir comment ça parle, quelle est la structure du discours paranoïaque ? Freud nous a apporté là-dessus quelque chose qui est tout à fait satisfaisant, et dont je veux aujourd'hui simplement vous rappeler les termes pour vous montrer comment s'ouvre le problème.

Freud nous a dit: la tendance fondamentale qui pourrait dans une névrose avoir à se faire reconnaître, c'est «Je l'aime », l'autre, « tu m'aimes ». Nous ne sommes pas au niveau de «Je t'aime » ou de « tu m'aimes ». *Sa dialectique est saisissante et nous restons ensuite embarrassés pendant une bonne décade sur ce que je vais vous dire maintenant.*

Il nous dit: il y a trois façons de nier cela, il ne va pas par quatre chemins, il ne nous dit pas pourquoi l'inconscient des psychotiques est si bon grammairien et si mauvais philologue, parce que du point de vue du philologue *tout cela est extrêmement suspect*, parce que la fonction du sujet est le complément du verbe.* Ne croyez pas que ça aille comme dans les grammaires de français de la classe de sixième, c'est le sujet de toutes sortes de discussions, il y a selon les langues bien des façons de dire « je l'aime ». Freud ne s'est pas arrêté à tout cela, il dit qu'il y a *trois moi, trois fonctions, et il y a trois types de délires* et ça réussit. Il dit: la première façon de nier cela, c'est de dire: « *ce n'est pas moi qui l'aime, c'est elle qui l'aime,* c'est-à-dire ma conjointe, mon double, c'est elle qui l'aime. La deuxième façon c'est de dire « ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle». Freud nous explique ceci: c'est que, à ce niveau-là la défense n'est pas suffisante et que précisément parce que le sujet est paranoïaque et

*La transcription introduit une difficulté car, savoir que le sujet est complément du verbe, lève l'ambiguïté grammaticale.

p. 52, l. 23
... dialectique tout à fait saisissante.
p. 52, l. 29
... tout cela est en effet extrêmement suspect.
p. 52, l. 3
... il y a trois fonctions, et trois types de délires, ... [passages sautés]
p. 52, l. 36

*Leçon du 30 novembre 1955*

parce que le mécanisme de projection entre en jeu, en d'autres termes, comme ce n'est pas le sujet qui est hors du coup, mais au contraire le complément, le déguisement n'est pas suffisant, il *faut que la projection entre en jeu*, a *savoir qu'il ne suffit pas qu'il dise « ça n'est pas lui que j'aime », mais « c'est elle qui m'aime ».*

Troisième possibilité: «je ne l'aime pas, je le hais » ; il faut croire que là non plus l'inversion n'est pas suffisante, c'est tout au moins ce que nous dit Freud, il faut aussi que là intervienne le mécanisme de projection, à savoir « il me hait », et nous voilà dans le délire de persécution.

Il est bien certain que ceci pour la haute synthèse que cela comporte, nous apporte quelques lumières, mais vous voyez bien en même temps aussi ce que cela laisse ouvert comme questions. Signalons que le mécanisme de la projection doit intervenir comme mécanisme supplémentaire chaque fois qu'il ne s'agit pas de l'effacement du je lui-même, n'est pas complètement inadmissible, encore, aimerions-nous avoir un supplément d'information. D'autre part il n'est que trop clair que le « ne », la négation prise sous sa forme la plus formelle appliquée à chacun de ces termes, n'a absolument pas la même valeur, mais ce qui est intéressant c'est de voir que quand même en gros, ça approche quelque chose, en d'autres termes ça réussit. Autrement dit, il faut bien que par quelque côté ça situe les choses à leur véritable niveau, en se situant sur le plan de principielle logomachie. Nous regarderons ceci de plus près.

Peut-être que ce que je vous ai apporté ce matin pourra vous faire entrevoir dès l'abord, que nous pouvons poser le problème autrement : « je l'aime » qu'est-ce que c'est ? Est-*ce un message ? Je veux dire quelque chose sur quoi nous laissons l'interrogation problématique.* Est-ce un témoignage ? Est-ce la reconnaissance brute d'un fait ? Autrement dit le fait à son état neutralisé. La question vaut qu'on se la pose. D'autre part, laissons simplement les choses en termes de message: il est clair que dans le premier cas, « c'est elle qui l'aime » ; ce que nous pouvons dire, c'est

p. 52, l. 38
... il faut que la projection entre en jeu.

Est-ce une parole ? est-ce un message ?
79

que c'est par un autre ici qu'on fait porter son message, c'est cela la différence, et que cette aliénation elle, assurément, nous met sur le plan du petit autre, c'est l'ego qui parle par l'alter ego qui dans l'intervalle a changé de sexe. Nous nous limiterons à cette constatation: l'aliénation invertie, et nous nous demanderons pourquoi nous saurons qu'au premier plan dans le délire de la jalousie, *cet élément de l'identification à l'autre comme tel, avec ce signe de sexualisation qui n'est pas donné dans la directive première de l'identification à l'autre,* est un élément sur lequel nous nous poserons la question. D'autre part je vous fais bien toucher du doigt au passage que, à analyser ainsi la structure, vous voyez que en tout cas il *ne s'agit pas là de projection, car autrement il est tout à fait impossible d'appliquer le même terme de projection ce à quoi Freud l'applique, quand il parle du délire de jalousie,* projection plus ou moins intégrée à un mécanisme de névrose, et qui est *d'imputer à l'autre ses propres infidélités, à savoir -Freud le distingue parfaitement parce que ça se distingue parfaitement dans la clinique* - à savoir que quand on est jaloux de sa femme, c'est parce que soi-même on a quelques petites peccadilles à se reprocher. Ce n'est pas forcément et absolument pas le même mécanisme, on ne peut pas faire intervenir le même mécanisme dans le délire de jalousie, probablement psychotique lui, que nous tenons soit dans le registre de Freud, soit dans le registre où je viens moi-même d'essayer de l'insérer, où c'est le sujet auquel vous êtes identifié par une aliénation invertie, à savoir votre propre femme que vous faites la messagère de vos serments à l'endroit, non pas même d'un autre homme, car la clinique montre qu'il ne s'agit pas de cela, mais d'un nombre d'hommes à peu près indéfini, car chacun sait que le délire de jalousie proprement paranoïaque est indéfiniment répétable, qu'il rejaillit à tous les tournants de l'expérience, et qu'il peut être impliqué à peu près pour tous les sujets qui viennent dans l'horizon, ou qui n'y viennent même pas.

Dans l'autre cas. nous prenons la chose sous la forme du message, « ce *n'est pas lui que j'aime, c'est elle qui m'aime ».*

p. 53, l. 21
[... cette identification à l'autre] avec interversion du signe de sexualisation.
p. 53, l. 24
... il ne s'agit pas de la projection...
p. 53, l. 26
... imputer à l'autre ses propres infidélités -. ..
p. 53,l. 39
... « ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle ».
80

*Leçon du 30 novembre 1955*

*D'une certaine façon nous dirons que l'érotomanie est en effet quelque chose où un certain message parvient, mais cela c'est un autre type d'aliénation, non plus invertie mais divertie, car ce n'est plus celui auquel je m'étais adressé à qui je m'adresse quand je me crois lié par un lien mystique ineffable, tellement singulier qu'il a posé tous les problèmes, qu'on a parlé d'amour platonique, ce lien avec l'autre très particulier qu'est cet objet, est le lien avec lequel il n'y a encore pas la moindre relation concrète,* qui est très souvent un objet très éloigné avec lequel il se contente de communiquer par une correspondance dont il ne sait même pas si elle parvient à son adresse, et qui est quelque chose d'une structure très singulière. Assurément le moins qu'on puisse dire, c'est que s'il y a aliénation divertie du message, ceci s'accompagne de quelque chose dont le terme de dépersonnalisation de l'autre est d'autant plus manifeste que ce qu'il pourrait en apparence comporter si on peut dire, d'héroïque, à savoir cette espèce de résistance à toutes les épreuves comme ils s'expriment eux-mêmes, caractérise le délire érotomaniaque qui s'adresse bien à quelque chose d'un autre tellement neutralisé, qu'on peut dire qu'il est grandi aux dimensions mêmes du monde, puisque l'intérêt universel attaché à l'aventure, comme s'exprimait de Clérambault, est un trait essentiel de ce délire érotomaniaque.

Dans le troisième cas nous avons *affaire à quelque chose de beaucoup plus proche de la dénégation, et comme telle nous tenons probablement la clef qui va nous permettre la prochaine fois de centrer vraiment sous sa forme authentique le point où se situe véritablement lé problème.* C'est une aliénation convertie, en ce sens que l'amour est devenu la haine, que la dénégation y est essentielle et que l'altération profonde de tout le système de l'autre, à savoir sa démultiplication, le caractère extensif en réseau des interprétations sur le monde, vous montre ici la perturbation proprement imaginaire portée à son maximum.

*Le caractère fondamental des relations de tous les délires, est quelque chose qui, vous le voyez, est maintenant ce qui se*

p. 53, l. 40

[... un autre type d'aliénation, non plus inverti, mais diverti.] L'autre auquel s'adresse l'érotomane est très particulier, puisque le sujet n'a avec lui aucune relation concrète, si bien qu'on a pu parler de lieu mystique ou d'amour platonique.

p. 54J 12

... quelque chose de beaucoup plus proche de la dénégation.

p.54,1.17

Les relations à l'Autre dans les délires se proposent maintenant à notre investigation.

81

*propose à notre investigation. Nous* pourrons d'autant mieux le faire que cette distinction du sujet, de celui qui parle, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, du petit a imaginaire, de l'autre en tant que le sujet est avec lui dans la relation imaginaire, et que cet autre c'est la racine, la base, le centre de gravité de son moi individuel, qui n'est autre que celui *dans lequel il n'y a absolument pas de parole, quelle que soit la présence du langage, le grand Autre avec un grand A.* C'est autour de ces termes que nous essayerons de nous repérer, pour faire la distinction essentielle de ce qui se passe dans la psychose et dans la névrose.

82

p. 54,l. 21
... dans lequel il n'y a absolument pas de parole.

Leçon 4

*7 décembre 1955*

Freud, dans deux articles intitulés respectivement « La perte de la réalité dans les névroses et dans les psychoses », et « Névroses et psychoses », a fourni des renseignements intéressants sur la question. Je vais essayer de mettre l'accent sur ce qui différencie la névrose de la psychose quant aux perturbations qu'elles apportent dans les rapports du sujet avec la réalité. C'est une occasion de rappeler de façon très fine et très structurée, ce qu'il faut entendre par refoulement dans la névrose.

C'est là qu'il nous fait remarquer qu'il doit y avoir une raison profonde structurale à l'organisation très différente, des rapports du sujet avec la réalité, dans l'une et l'autre. Il est bien clair qu'un névrosé n'a pas les mêmes rapports avec la réalité qu'un psychotique dont le caractère clinique est précisément de vous donner, de vous communiquer, de vous rendre compte de la relation avec la réalité profondément pervertie, c'est ça que l'on appelle le délire. Ce dont il s'agit donc dans Freud, c'est de voir comment il faut articuler dans notre explication cette différence: précisément quand nous parlons de névrose, nous faisons jouer un certain rôle à une fuite, à un évitement, à un conflit de la réalité, à une certaine part, et la part dans le déclenchement c'est la notion de traumatisme,

LES PSYCHOSES

tension initiale de la névrose, c'est une notion étiologique, la fonction de la réalité dans le déclenchement de la névrose est une chose, autre chose est le moment de la névrose où il va y avoir chez le sujet une certaine rupture avec la réalité, Freud le souligne au départ, la réalité qui est sacrifiée dans la névrose est une partie de la réalité psychique, nous entrons déjà dans une distinction très importante, *réalité n'est pas synonyme de réalité extérieure;* le sujet au départ, au moment où il déclenche sa névrose, élide, scotomise comme on a dit depuis, une partie de sa réalité psychique, où dans un autre langage de son « id », ceci est oublié. Il n'y a pas de raison pour que ceci ne continue pas à se faire entendre d'une façon qui est celle sur laquelle tout mon enseignement met l'accent, à se faire entendre d'une façon articulée, d'une façon symbolique, *et, à ce propos, on ne peut pas manquer de citer au passage parmi d'autres témoignages, l'indication qu'il y a dans Freud, et ceci aurait gagné à être mieux articulé, j'entends que dans l'un de ses articles, celui de « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », il insiste, il articule des différences, il précise la façon dont le monde fantastique dit-il, c'est ici qu'il le désigne, qui est cette sorte de magasin* que le sujet met à part dans la réalité et dans lequel il conserve des ressources à l'usage de constructions du monde extérieur, ce magasin, c'est là que la psychose va emprunter le matériel dont nous verrons ce qu'elle a à faire tout à l'heure, *mais à ce propos il dit que la névrose est quelque chose de bien différent de cette réalité que le sujet à un moment élidait, il tentera de la faire surgir en lui prêtant une signification particulière et un sens secret que nous appelons symbolique, sans y mettre toujours l'accent convenable. Il souligne bien là, que la façon en quelque sorte impressionniste dont nous usons du terme symbolique, n'a jamais été précisée d'une façon qui soit vraiment conforme à ce dont il s'agit.*

je vous signale au passage - *qu'aussi bien pour le désir de vous donner ce que certains souhaitent, c'est-à-dire des références dans le texte, je n'ai pas toujours la possibilité de le*

84

*p. 56, l. 4*

... réalité n'est pas *homonyme* de réalité extérieure.

*p. 56, l. 9*

... d'une façon symbolique. Freud dans le premier article que je citais, évoque ce magasin...

*p.56, l.13*

La névrose, dit Freud, est quelque chose de bien différent, car la réalité que le sujet élidait un moment, il tente de la faire ressurgir en lui prêtant une signification particulière, un sens secret, que nous appelons symbolique. *Mais Freud n'y met pas tout l'accent convenable.* D'une manière générale, la façon impressionniste dont on use du terme du symbolique, n'a jamais été précisée jusqu'ici d'une façon vraiment conforme à ce dont il s'agit.

*Leçon du 7 décembre 1955*

*faire* - parce qu'il faut que mon discours n'en soit pas rompu, et que néanmoins je vous apporte les citations quand il est nécessaire.

Il y a d'autres passages dans Freud qui sont significatifs l'appel, la nécessité ressentie par lui à une pleine articulation de cet ordre symbolique, c'est bien de cela qu'il s'agit dans la névrose, à laquelle il oppose la psychose pour autant que dans la psychose c'est avec la réalité extérieure qu'il y a eu un moment trou et rupture, *et que là c'est le fantastique qui va être appelé à remplir la béance.*

Pouvons-nous nous contenter entièrement d'une définition, d'une opposition aussi simple ? Il faut bien voir que c'est en somme dans la névrose, au second, temps et pour autant que la réalité ne parvient pas à être pleinement réarticulée d'une façon symbolique dans le monde extérieur, qu'il y aura chez elle cette fuite partielle de la réalité, qui prend ici une forme différente, qui prend la forme de ne pas pouvoir toujours affronter cette partie de la réalité, ce vide mène à cette réorganisation d'une façon secrète de la réalité conservée. Est-ce que nous pouvons nous contenter de cela comme division entre névrose et psychose ? D'ailleurs dans la psychose, c'est bel et bien la réalité qui est elle-même pourvue d'abord d'un trou qui est, ensuite comblé avec ce monde fantastique.

Sûrement pas, et Freud lui-même précise à la suite de la lecture du texte de Schreber, qu'il ne nous suffit pas de voir comment sont faits les symptômes, il nous faut voir le mécanisme de cette formation. Sans doute mettons-nous au premier plan la possibilité de remplacer un trou, une faille, un point de rupture dans la structure du monde extérieur, par la pièce rapportée du fantasme psychotique. Pour l'expliquer nous avons le mécanisme de la projection. Je commence par là aujourd'hui, non par hasard, certes, puisque c'est la suite de mon discours, mais en y mettant un point d'insistance tout à fait particulier, pour la raison qu'il me revient de certains d'entre vous qui travaillent sur les textes freudiens que j'ai déjà commentés, et qui en revenant sur un passage dont



p. 56, l.21

Je vous signale au passage que je n'ai pas toujours la possibilité de vous donner ces références dans le texte que certains souhaitent, ...

p.56,1.28

... qu'un moment il y a eu trou, rupture, déchirure, béance.

j'ai souligné l'importance, sont restés hésitants sur le sens à donner à un morceau pourtant très clair du texte, à propos de cette hallucination épisodique où se montrent les virtualités paranoïaques de l'Homme aux loups, et tout en saisissant fort bien ce que je veux dire, ce que j'ai articulé, ce que j'ai souligné en disant: « ce qui a été rejeté du symbolique réparait dans le réel ». Là-dessus la discussion peut s'élever sur la façon dont le traduis: le malade n'en veut rien savoir. Agir avec le refoulé par le mécanisme du refoulement, c'est en savoir quelque chose, car le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose qui est exprimée ailleurs que dans le langage conscient du sujet. Ce qui a fait difficulté pour certains d'entre eux c'est qu'ils ne saisissent pas ce dont il s'agit, que c'est à la façon dont il y a un savoir.

Mais je vous apporterai un autre fait qui est emprunté au Président Schreber, au moment où Freud nous expliquait le mécanisme propre de la projection, qui bien entendu est immédiatement suggéré comme mécanisme de cette réapparition du fantasme dans la réalité. Freud ici s'arrête expressément et remarque que nous ne pouvons pas purement et simplement parler de projection, comme il n'est que trop évident à regarder combien la projection a quelque chose qui s'exercerait d'une façon différente dans le délire de jalousie, par exemple, dit projectif, et qui consiste à imputer à son conjoint des infidélités *dont on se sent soi-même plus ou moins réellement coupable,* imaginativement coupable, et autre chose est l'apparition du délire de persécution qui se manifeste bien en effet par des intuitions interprétatives dans le réel, *quand ce dont il s'agit est la fameuse pulsion homosexuelle que notre théorie met à la base du délire,* et c'est là qu'il s'exprime: « Il n'est pas correct et exact que la sensation intérieurement réprimée - la Verdrängung est une symbolisation, c'est le retour du refoulé, au contraire Unterdrückung c'est simplement l'indication qu'il y a quelque chose qui est intérieurement réprimé -, il n'est pas exact de la dire projetée de nouveau vers l'extérieur, bien plutôt nous devons dire que ce qui est (vous vous rappelez



p. 57, l. 24

... qui consiste à imputer à son conjoint des infidélités dont on se sent soi-même, imaginativement coupable.

p. 57, l. 27 ... intuitions interprétatives dans le réel.

*Leçon du 7 décembre 1955*

peut-être l'accent d'insistance qu'il a mis sur l'usage de ce mot *et qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, personne ne me fera croire que Freud ne savait pas soulever l'euphémisme isolé) rejeté,* revient de l'extérieur ».

Voilà je pense un texte de plus avec ceux que j'ai déjà cités dans le même registre, qui sont vous le savez les textes pivots, et c'est précisément le texte de la Verneinung que nous a commenté M. Hippolyte, et qui nous a permis d'articuler de façon précise cette notion qu'il y a un moment qui est si l'on peut dire le moment d'origine de la symbolisation, entendez bien que cette origine n'est pas un point du développement, qu'il faut un commencement à la symbolisation, et que c'est à tout moment du développement qu'il peut se produire ce quelque chose qui est le contraire de la Bejahung, dans la théorie que développe Freud, qui est une Verneinung primitive, dont la Verneinung dans ses conséquences cliniques est une suite. Bref, cette distinction essentielle, ces deux mécanismes de la Verneinung et de la Bejahung met? le rattachement de la « projection » désormais entre guillemets, et qu'il vaudrait mieux abandonner puisque aussi bien c'est quelque chose qui apparaît d'une nature essentiellement différente de la projection psychologique, de celle qui fait qu'à ceux auxquels nous ne portons que des sentiments fort mélangés, nous accueillerons toujours d'eux tout ce qu'ils feront avec au moins une attitude de doute perplexe quant à leurs intentions. Cette projection dans la psychose ce n'est pas la même chose, elle n'est que le mécanisme qui fait que ce qui est pris dans la Verwerfung, ce qui a été mis hors de la symbolisation générale structurant le sujet, revient du dehors.

Qu'est-ce que c'est que le jeu de la muscade, ce singulier jeu de bateleur auquel nous serions en proie, qui fait que ce qui pour vous dans la façon dont s'enregistre tous ces phénomènes, s'inscrit très bien, il y a la symbolique, il l'imaginaire et le réel ? comme nous ne connaissons pas le bateleur, *nous pouvons poser la question que je mets cette année à l'ordre du jour à propos du Président Schreber.* Pourquoi



p. 57, l. 33

rejeté - vous vous rappelez peut-être de l'accent d'insistance qu'a mis l'usage sur ce mot- revient de l'extérieur.

p.58, l. 16

... nous pouvons nous poser la question. Je la mets cette année à l'ordre du jour.

LES PSYCHOSES

est-ce que je la mets à l'ordre du jour ? Parce que c'est elle qui nous permettra d'articuler d'une façon qui évite les confusions perpétuellement faites dans la théorie analytique, au sujet de ce qu'on appelle relation à la réalité, parce que c'est elle qui nous permettra du même coup de concevoir et d'articuler quel est le but de l'analyse, et quand on parle d'adaptation à la réalité, de quoi parle-t-on, car personne n'en sait rien tant qu'on n'a pas défini ce que c'est que la réalité, ce qui n'est pas quelque chose de simple.

Pour introduire la voie dessinée au problème, je vais partir de quelque chose de tout à fait actuel, car il ne peut être dit tout, ceci est purement et simplement un commentaire de texte au sens où il s'agirait d'une pure et simple exégèse, ces choses vivent pour nous tous les jours dans notre pratique, sujet dont nous avons affaire dans nos contrôles, dans la façon dont nous dirigeons notre interprétation, notre idée, la façon dont il convient d'en agir avec les résistances. je vais prendre un exemple, celui d'une chose dont une partie d'entre nous ont pu entendre vendredi dernier à ma présentation de malade, où j'ai présenté deux personnes dans un seul délire, ce qu'on appelle un délire à deux.

L'une d'elles, la plus jeune, la fille qui pas plus que la mère n'a été très facile à mettre en valeur, elle avait dû être examinée et présentée avant que je m'en occupe, - vu la fonction que jouent les malades dans un service d'enseignement - une bonne dizaine de fois, on a beau être délirant ces sortes d'exercices vous viennent assez rapidement par-dessus la tête, et elle n'était pas particulièrement bien disposée: néanmoins certaines choses ont pu être manifestées, ne serait-ce que ceci: par exemple que le délire paranoïaque, puisque c'était une paranoïaque, est quelque chose qui loin de supposer cette base caractérielle d'orgueil, de méfiance, de susceptibilité, de rigidité comme on dit, psychologique, *présentait, au moins chez la jeune fille, un sentiment au contraire extraordinairement bienveillant,* je dirais même presque qu'elle avait un sentiment, à côté de la chaîne d'interprétations difficiles à mettre en évidence dont elle se



p.59,1.11

Cette jeune fille [...] avait le sentiment qu'elle ne pouvait que bénéficier d'une bienveillance, ...

*Leçon du 7 décembre 1955*

sentait victime, le sentiment qu'elle ne pouvait au contraire n'être qu'une personne aussi gentille, aussi bonne, et que par-dessus le marché, qu'au milieu de tant d'épreuves subies, elle ne pouvait que bénéficier de la sympathie générale, et en vérité dans le témoignage qu'on voyait sur elle, son chef de service qui avait eu affaire à elle, ne parlait pas autrement d'elle que comme d'une femme charmante et aimée de tous.

Bref, après avoir eu toutes les peines du monde à aborder le sujet et ses rapports avec les autres, j'ai approché du centre qui était là, manifestement présent, car bien entendu son souci fondamental était bien de me prouver qu'il n'y avait aucun élément sujet à des réticences, et de ne pas le livrer à la mauvaise interprétation dont elle était assurée à l'avance qu'aurait pu en prendre le médecin. Tout de même elle m'a livré qu'un jour, dans son couloir, au moment où elle sortait, elle avait eu affaire à une sorte de mal élevé dont elle n'avait pas à s'étonner, puisque c'était ce vilain homme marié qui était l'amant régulier d'une de ses voisines aux mœurs, légères, et à son passage, celui-là, elle ne pouvait quand même pas me le dissimuler, elle l'avait encore sur le cœur, lui avait dit un gros mot, un gros mot qu'elle n'était pas non plus disposée à me dire, parce que comme elle s'exprimait, cela la dépréciait. Néanmoins je crois qu'une certaine douceur que j'avais mise dans son approche, avait fait que nous en étions après cinq minutes d'entretien, quand même à une bonne entente, et là elle m'avoue avec en effet un rire de concession, qu'elle n'était pas là-dedans elle-même tout à fait blanche, c'est-à-dire qu'elle avait quand même, elle, dit quelque chose au passage, et ce quelque chose elle me l'avoue plus facilement que ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a dit c'est: « je viens de chez le charcutier ».

Naturellement je suis comme tout le monde, je tombe dans les mêmes fautes que vous, je veux dire que je fais tout ce que je vous dis de ne pas faire, je n'en ai pas moins tort, même si ça me réussit, une opinion vraie n'en reste pas moins purement et simplement une opinion, du point de

vue de la science, c'est quelque chose qui a été développé par Spinoza. Si vous comprenez tant mieux, gardez-le pour vous, l'important n'est pas de comprendre, l'important est d'atteindre le vrai: si vous comprenez par hasard, même si vous comprenez, vous ne comprenez pas. Naturellement je comprends, ce qui prouve que nous avons tous en commun avec les délirants un petit quelque chose, c'est-à-dire que *j'ai en moi, comme nous tous, ce qu'il y a de délirant dans l'homme normal. «* je viens de chez le charcutier », si on me dit qu'il y a quelque chose à comprendre, je peux tout aussi bien articuler qu'il y a là une référence au cochon, je n'ai pas dit cochon, j'ai dit porc, mais elle était bien d'accord et c'était ce qu'elle voulait que je comprenne, c'était peut-être ce qu'elle voulait que l'autre comprenne. Seulement c'est justement ce qu'il ne faut pas faire parce que ce à quoi il faut s'intéresser, c'est à savoir pourquoi elle voulait justement que l'autre comprenne cela, seulement pourquoi elle ne le lui disait pas clairement, pourquoi *s'exprimait-elle par allusion ? C'est cela qui est l'important,* et si je comprends ce n'est pas à cela que je m'arrêterai puisque j'aurais déjà compris. Voilà donc ce qui vous manifeste ce que c'est d'entrer dans le jeu du patient, que collaborer à sa résistance, car la résistance du patient c'est toujours la vôtre, et quand une résistance réussit c'est parce que vous êtes dedans jusqu'au cou, parce que vous comprenez. Vous comprenez, vous avez tort, car ce qu'il s'agit précisément de comprendre c'est pourquoi on donne quelque chose à comprendre. *C'est à cela qu'il faut que nous arrivions, c'est là le point essentiel,* c'est pourquoi elle a dit: « je viens de chez le charcutier » et non pas cochon.

*Comprenez d'abord que vous avez là la chance unique de toucher du doigt ce que je n'ai pas eu la chance d'avoir dans beaucoup d'autres expériences dans l'examen des malades, et j'insistais sur le moment même* - c'est à cela que j'ai limité mon commentaire car à ce moment-là le temps me manquait pour faire le développement de cet élément - je vous faisais remarquer qu'il s'agissait là d'une perle, et en effet je vous ai



p.60,1.1
J'ai en moi comme vous tous, ce qu'il y a de délirant dans l'homme normal.
p. 60,1.11
... mais par allusion.
p. 60,l. 17
... c'est pourquoi il y a quelque chose qu'on donne à comprendre.
p. 60,l. 19
... « Je viens de chez le charcutier», et non pas « cochon ? »

*Leçon du* 7 *décembre* 1955

montré l'analogie très évidente avec cette découverte qui a consisté à s'apercevoir un jour que certains malades qui se plaignaient d'hallucinations auditives, faisaient manifestement des mouvements de gorge, des mouvements de lèvres, autrement dit que nous saisissions que c'étaient eux-mêmes qui les articulaient. Là c'est quelque chose qui n'est pas pareil, qui est analogue, c'est intéressant parce que c'est analogue, c'est encore plus intéressant parce que ce n'est pas pareil. Tâchez de voir et de vous intéresser un instant à ceci cette perle consiste en ce qu'elle nous dit: j'ai dit « je viens de chez le charcutier », et alors là elle nous lâche le coup, qu'a-t-il dit lui ? il a dit « truie ». C'est la réponse comme on dit du berger à la bergère, fil, aiguille, mon âme, ma vie, c'est comme cela que ça se passe dans l'existence.

Il faut nous arrêter un petit instant là-dessus: le voilà bien content vous dites-vous, c'est en ce qu'il nous enseigne dans la parole: le sujet reçoit son message sous une forme inversée. Détrompez-vous, ce n'est justement pas cela, il y a même une différence, je crois que c'est en y regardant de près que nous pourrons voir que le message dont il s'agit n'est pas tout à fait identique, bien loin de là, à la parole, tout au moins au sens où je vous l'articule comme cette forme de médiation par où le sujet reçoit son message de l'Autre sous une forme inversée. D'abord quel est ce personnage ? Nous avons dit que c'est un homme marié, *l'amant d'une fille qui est elle-même très impliquée dans le délire dont le sujet est victime,* de cette voisine, elle en est, non pas le centre mais le personnage fondamental. Ses rapports avec ses deux personnages sont ambigus: assurément ce sont des personnages persécuteurs et hostiles, mais sous un mode qui n'est pas tellement revendiquant, comme ont pu s'en étonner ceux qui étaient présents à l'entretien, c'est plutôt la perplexité, comment ces commères ont-elles pu arriver à faire sans doute cette pétition d'amener les deux patientes à l'hôpital ? C'est là quelque chose qui caractérise plutôt les rapports de ce sujet avec l'extérieur, c'est une tendance à répéter le motif de l'intérêt universel qui leur est accordé, c'est là sans doute ce



p. 60,1.40

... l'amie de notre malade est très impliquée dans le désir dont celle-ci est victime...

qui permet de comprendre les ébauches d'éléments érotomaniaques que nous saisissons dans l'observation, qui ne sont pas à proprement parler des érotomanies, mais c'était en effet des sentiments comme celui qu'on s'intéressait à elles.

Cette « truie » dont il s'agit, qu'est-ce que c'est ? C'est son message en effet, mais est-ce que ce n'est pas plutôt son propre message ? Si nous voyons en effet quelque chose qui s'est passé au départ de tout ce qui est dit, et le sentiment que la voisine poussait deux femmes isolées qui sont restées étroitement liées dans l'existence, qui n'ont pas pu se séparer lors du mariage de la plus jeune, qui ont fui soudain une situation dramatique qui semblait être créée dans les relations conjugales de la plus jeune, qui est partie au maximum semble-t-il, de la peur d'après les certificats médicaux, devant des menaces de son mari qui ne voulait rien moins que de la couper en rondelles: nous avons là le sentiment que l'injure dont il s'agit - puisque le terme d'injure est vraiment là essentiel, il a toujours été mis en valeur dans la phénoménologie clinique de la paranoïa - *s'accorde avec le procès de défense, voire d'expulsion* auquel les deux patientes se sont senties commandées de procéder par rapport à la voisine, considérée comme primordialement envahissante, elle venait toujours frapper pendant qu'elles étaient à leur toilette, ou au moment où elles commençaient quelque chose, pendant qu'elles étaient en train de dîner, de lire, c'était une personne essentiellement portée à l'intrusion et donc il s'agissait avant tout de l'écarter. Les choses n'ont commencé à devenir problématiques qu'à partir du moment où cette expulsion, ce refus, ce rejet de la patiente a pris force de plein exercice, au moment où elles l'ont vraiment vidée.

Est-ce donc quelque chose que nous allons voir plus ou moins sur le plan de la projection, d'un mécanisme de défense, que les patientes dont la vie intime s'est déroulée en dehors de l'élément masculin, qui a toujours fait de l'élément masculin un étranger avec lequel elles ne se sont jamais accordées, pour qui le monde est essentiellement féminin, et cette relation avec les personnes de leur sexe, est-ce là



p. 61, l. 21
... -s'accorde avec le procès de défense, voie d'expulsion, ...

*Leçon du 7 décembre 1955*

quelque chose du type d'une projection dans le besoin, dans la nécessité de rester elles-mêmes, de rester en couple, bref de quelque chose que nous sentons apparenté à cette fixation homosexuelle au sens le plus large du terme, en tant qu'il est la base de ce que nous a dit Freud, des relations sociales qui, dans un monde féminin isolé où vivent ces deux femmes, ont fait qu'elles se trouvent, non pas dans la posture de recevoir leurs propres rapports de l'Autre, *que de le dire à l'autre elles-mêmes.* L'injure est-elle le mode de défense qui revient en quelque sorte par réflexion dans cette relation dont nous voyons combien il est compréhensible qu'elle s'étende à partir du moment où elle s'est établie à tous les autres, quels qu'ils soient en tant que tels ? Ceci bien entendu est concevable, et déjà laisse entendre que c'est bien de, non pas le message reçu sous une forme inversée, mais du propre message du sujet qu'il s'agit. Devons-nous là nous arrêter ? Non certes, il ne suffit pas, car ceci peut en effet nous faire comprendre qu'elle se sente entourée de sentiments hostiles, la question n'est pas là, *la question est la suivante:* « *truie » a été entendu réellement, dans le réel, le personnage en question a dit: « truie ». C'est la réalité qui parle.*

*Qui est-ce qui parle ? C'est bien le cas où nous saisissons que c'est dans ce terme que se pose la question,* puisqu'il y a hallucination, c'est la réalité qui parle, ça fait partie des prémisses, nous avons posé la réalité comme ce qui est constitué par une sensation, une perception, il n'y a pas là-dessus d'ambiguïté, elle ne dit pas: « j'ai eu le sentiment qu'il me répondait truie », elle dit: « j'ai dit, je viens de chez le charcutier, et il m'a dit truie ».

Ou bien nous nous contentons de nous dire: voilà, elle est hallucinée d'accord: ou nous essayons - ce qui peut paraître une entreprise insensée, mais n'est-ce pas le rôle des psychanalystes, jusqu'à présent de s'être livrés à des entreprises insensées ? - nous essayons d'aller un petit peu plus loin, de voir ce que ceci veut dire. *Est-ce que d'abord la réalité dans la façon dont nous l'entendons, la réalité des objets, presque quelque chose de réel au sens vulgaire du mot, est-ce que c'est*

93

p. 61,1.42

... dans la posture, non pas de recevoir leur message de l'autre, mais de le dire elles-mêmes à l'autre.

p. 62, l. 9

... la question n'est pas là. L'important est que « truie » ait été entendu réellement, dans le réel.

Qui est-ce qui parle

p. 62, l. 22

Et d'abord, est-ce de la réalité des objets qu'il s'agit? Qui d'habitude parle dans la réalité, pour nous ?

*cela? D'abord qui parle ?Est-ce que avant de nous demander qui parle, nous ne pouvons pas nous demander qui d'habitude parle dans la réalité pour nous ?* Est-ce justement la réalité quand quelqu'un nous parle ? je crois que l'intérêt des remarques que je vous ai faites la dernière fois sur l'autre et l'Autre, l'autre avec un petit a et l'Autre avec un grand A, c'est de vous faire remarquer que si c'est l'Autre qui parle [avec un grand A], l'Autre n'est pas purement et simplement la réalité devant laquelle vous êtes, à savoir l'individu qui articule, l'autre est au-delà de cette réalité puisque dans la vraie parole, l'Autre c'est ce devant quoi vous vous faites reconnaître, parce que cette parole... mais vous ne pouvez strictement vous en faire reconnaître que parce qu'il est d'abord reconnu, il doit être reconnu pour que vous puissiez vous faire reconnaître. Cette réciprocité, cette dimension supplémentaire qui est nécessaire pour que ce soit un Autre avec qui la parole dont je vous ai donné des exemples typiques, avec qui la parole donnait le « tu es mon maître », ou « tu es ma femme », comme d'autre part la parole mensongère qui en est, tout en étant le contraire, l'équivalent, suppose précisément ce quelque chose qui est reconnu comme un Autre absolu, quelque chose qui est visé au-delà de tout ce que vous pourrez connaître, quelque chose pour qui la reconnaissance n'a justement à valoir que parce qu'il est au-delà du connu, que parce que c'est en le reconnaissant et dans la reconnaissance que vous l'instituez, non pas comme un élément pur et simple de la réalité, un pion, une marionnette, mais quelque chose qui est irréductible, quelque chose de l'existence duquel comme sujet dépend la valeur même de la parole dans laquelle vous vous faites reconnaître, quelque chose qui naît, que ce soit en disant à quelqu'un « tu es ma femme », vous lui disiez implicitement « je suis ton homme », mais vous lui dites d'abord « tu es ma femme », c'est-à-dire que vous l'instituez dans la position d'être par vous reconnue, moyennant quoi elle pourra vous reconnaître.

Cette parole est donc toujours un au-delà du langage, même à travers le discours, et les choses sont tellement



p. 63, l. 30

«Truie» est donné du tac au tac, et on ne sait plus quel est le premier tac.

Leçon du 7 décembre 1955

vraies qu'à partir d'un tel engagement, comme d'ailleurs à partir de n'importe quelle autre parole, fut-ce un mensonge, tout le discours qui va suivre, et là j'entends discours y compris des actes, des démarches, un acte de contorsion, qui dès lors prendront en effet la marionnette, mais la première de celles qui seront prises dans le jeu c'est vous-même, et à partir d'une parole, c'est à partir d'une parole que s'institue ce jeu, en tout comparable à ce qui se passe dans « Alice au Pays des Merveilles », quand serviteurs et autres personnages de la Cour de la Reine se mettent à jouer aux cartes en s'habillant de ces cartes, et en devenant eux-mêmes le roi de cœur, la dame de pique et le valet de carreau, vous êtes engagés à partir d'une parole non pas simplement à la soutenir ou à la renier, ou la récuser, ou à la réfuter, ou à la confirmer par votre discours, mais la plupart du temps à faire toutes sortes de choses qui soient dans la règle du jeu, et quand bien même la Reine changerait à tout moment la règle, que ça ne changerait en rien la question, c'est à savoir qu'une fois introduit dans le jeu des symboles, vous êtes tout de même toujours forcés de vous comporter selon une certaine règle. En d'autres termes, chacun sait que quand une marionnette parle, ce n'est pas elle qui parle, c'est quelqu'un qui parle derrière. La question est de savoir quelle est la fonction du personnage rencontré en cette occasion, et ce que nous pouvons dire pour le sujet, c'est qu'il est, lui, manifestement quelque chose de réel qui parle, et c'est cela qui est intéressant, elle ne dit pas que c'est quelqu'un derrière elle qui parle, elle en reçoit sa propre parole, non pas inversée, mais sa propre parole dans l'autre qui est elle-même, son reflet dans le miroir, son semblable, sans, même discuter la question. « Truie » est donnée du tac au tac, et on ne sait pas quel est le premier tac *avec le « je viens de chez le charcutier ».*

La parole s'exprime dans le réel, elle s'exprime dans la marionnette, l'Autre dont il s'agit, dans cette situation n'est pas au-delà du partenaire, il est au-delà du sujet lui-même, et c'est cela qui est le signe, la structure de l'allusion, elle s'indique elle-même dans un au-delà de ce qu'elle dit. En

d'autres termes, si nous plaçons dans un schéma le jeu des quatre qu'implique ce que je vous ai dit la dernière fois, le S, le A, le petit a, le petit a', le petit a c'est le monsieur qu'elle rencontre dans le couloir, il n'y a pas de grand A, il y a quelque chose qui va de a à a', a' c'est ce qui dit «Je viens de chez le charcutier», et de qui dit-on « je viens de chez le charcutier » ? de S. Petit a lui dit « truie », a' la personne qui nous parle et qui a parlé en tant que délirante, reçoit sans aucun doute son propre message de quelque part sous une forme inversée, elle le reçoit du petit autre, et ce qu'elle dit concerne l'au-delà qu'elle est elle-même en tant que sujet, et dont par définition, simplement parce qu'elle est sujet humain, elle ne peut parler que par allusion, il n'y a qu'un seul moyen de parler de ce S, de ce sujet que nous sommes radicalement, c'est soit de s'adresser vraiment à l'Autre grand A et d'en recevoir le message qui vous concerne sous une forme inversée, soit, autre moyen, d'indiquer sa direction, son existence sous la forme de l'allusion. C'est en cela qu'elle est proprement une paranoïaque, le cycle pour elle comporte une exclusion de ce grand Autre, le circuit se ferme sur les deux petits autres qui sont la marionnette en face d'elle qui parle, et dans laquelle résonne son message à elle, et elle-même qui, comme moi, est toujours un autre et qui parle par allusion. C'est même cela qui est important, elle en parle tellement bien par allusion qu'elle ne sait pas ce qu'elle en dit, car en fin de compte, si nous regardons les choses de près, que dit-elle ? Elle dit: « je viens de chez le charcutier », qui vient de chez le charcutier ? un cochon découpé, elle ne sait pas qu'elle le dit, mais le dit quand même. Cet autre à qui elle parle, elle lui dit d'elle-même « moi la truie, je viens de chez le charcutier », « je suis déjà disjointe, corps morcelé, membra dispecta, délirante, de sorte que mon monde s'en va en morceaux, comme moi-même », c'est cela qu'elle lui dit, et en effet cette façon déjà de s'exprimer si compréhensible qu'elle nous paraisse, quand même le moins qu'on puisse dire, est un tout petit peu drôle.

*Leçon du 7 décembre 1955*

Vous croyez que c'est tout ce qu'on peut en tirer, non il a encore autre chose, il y a quelque chose dans l'ordre d'une certaine temporalité, d'une certaine succession des temps, il est tout à fait clair dans les propos de la patiente, qu'on ne sait pas qui a parlé le premier, selon toute apparence ce n'est pas notre patiente, ou tout au moins ça ne l'est pas forcément, en tout cas nous n'en saurons jamais rien, nous n'allons pas chronométrer les paroles déréelles avec une articulation, mais je vous fais remarquer que, si le développement que je viens de faire est correct, si la parole du sujet est bel et bien dans l'ordre, le moins que nous puissions dire, c'est que l'allocution, à savoir le « je viens de chez le charcutier », présuppose la réponse « truie *»,justement parce que la réponse est l'allocution (avec l'), c'est-à-dire ce que vraiment la patiente dit.*

*J'ai fait remarquer qu'il y a quelque chose de tout à fait différent de ce qui se passe dans la parole vraie, dans le « tu es ma femme » ou le «tu es mon maître »,* où tout au contraire l'allocution est la réponse, ce qui répond à la parole c'est en effet cette consécration de l'autre comme ma femme, ou comme mon maître, et donc ici la réponse, contrairement à l'autre cas, présuppose l'allocution.

Voilà donc la situation dans le cas du sujet et de la parole délirante, l'Autre est exclu véritablement, il n'y a pas de vérité derrière cette parole délirante *en tant que telle, et reçue de lui,* aussi bien d'ailleurs il y en a si peu que le sujet lui-même n'y met aucune vérité, il est vis-à-vis de ce phénomène dans la perplexité, du phénomène brut en fin de compte, et il faut longtemps pour qu'il essaie autour de cela de reconstituer un ordre que nous appellerons l'ordre délirant, il le restitue non pas comme on le croit par déduction et construction, mais d'une façon dont nous verrons ultérieurement qu'elle ne doit pas être sans rapport avec le phénomène primitif lui-même.

L'Autre donc est exclu véritablement, et ce qui concerne le sujet est dit par l'autre réellement, mais par quel autre ? Par le petit autre, par une ombre d'autre, comme s'exprimera le

97

p. 64, l. 29
... le «Je viens de chez le charcutier» présuppose la réponse «Truie ».
p. 64, l. 33
Dans la parole délirante [...] il n'y a pas de vérité derrière, ...

sujet, notre Schreber, par exemple quand il nous dira que tous ces partenaires depuis quelque temps, tous les êtres humains qu'il rencontre sont des bonshommes « foutus à la six-quatre-deux ». *Marquons bien aussi cette espèce de caractère irréel tendant à l'irréel que ce petit autre des ombres donne, mais ce n'est pas tout de même dans le texte.* Donc des hommes bâclés à la six-quatre-deux, je ne suis pas encore capable de vous donner une traduction valable complètement, il y a des résonances en allemand que j'ai essayé de vous donner dans le « foutu ». Mais alors nous allons peut-être nous apercevoir ici de quelque chose, c'est qu'après nous être intéressés à la parole, nous allons maintenant nous intéresser au langage. Il apparaît clairement que la répartition triple du symbolique, de l'imaginaire et du réel s'applique justement au langage, car le soin qu'il prend d'éliminer l'articulation motrice de son analyse du langage, montre bien qu'il en distingue l'autonomie, et que le langage réel c'est le discours concret, parce que le langage ça parle, et c'est sûrement dans une relation qui est de l'autre, celle du symbolique et de l'imaginaire, que se trouve la distinction des deux autres termes dans lesquels il articule la structure du langage, c'est-à-dire le signifiant, il faut entendre le matériel signifiant tel qu'il est. Et je vous dis au passage que si vous n'y voyez pas bel et bien de matériel signifiant comme quelque chose dont je vous dis toujours ce que c'est, c'est-à-dire le matériel signifiant est là sur la table, dans ces livres, il est là, vous n'y pouvez rien et vous n'y pouvez rien comprendre, et les langues artificielles sont toujours faites en essayant de se relier sur la signification. Comme je le disais récemment à quelqu'un qui me rappelait les formes de déduction qui règlent l'espéranto, quand on connaît bœuf, on peut déduire vache génisse, veau, et tout ce qu'on voudra, et je lui répondais: « demandez donc comment on dit « mort aux vaches » en espéranto, ça doit se déduire de « vive le roi ». Et ceci seul suffit à réfuter l'existence des langues artificielles qui ont pour propriété de morceler la signification, c'est pour cela qu'elles sont stupides et généralement inutilisées.



p. 65, l. 3

... des bonshommes «foutus », ou «bâclés à la six-quatre-deux ». Le petit autre présente en effet un caractère irréel, tendant à l'irréel.

*Leçon du 7 décembre 1955*

Donc il y a le signifiant, le symbolique, c'est le matériel et puis il y a la signification, laquelle renvoie toujours à la signification, et bien entendu, le signifiant peut être pris là-dedans à partir du moment où vous lui donnez une signification, que vous créez un autre signifiant en tant que signifiant quelque chose dans cette fonction de signification. C'est pour cela qu'on peut parler du langage, mais la partition signifiant-signifié se reproduira toujours: que la signification d'autre part soit de la nature de l'imaginaire, ce n'est pas douteux, car en fin de compte elle est comme l'imaginaire, toujours évanescente, elle est strictement liée comme on dit à ce qui vous intéresse, c'est-à-dire à ce en quoi vous êtes pris, et que vous sauriez que la faim et que l'amour c'est la même chose, vous seriez comme tous les animaux véritablement motivés, mais ce qui, grâce à l'existence du signifiant vous entraîne beaucoup plus loin, c'est toujours votre petite signification personnelle, à la fois d'une généricité absolument désespérante, humaine, trop humaine qui vous entraîne. Seulement comme il y a ce sacré système du signifiant dont vous n'avez pas encore pu comprendre, ni comment il est là, ni comment il existe, ni a quoi il sert, ni a quoi il vous mène, c'est par lui que vous êtes amenés. *Que se passe-t-il ? Nous avons plusieurs remarques à faire dans cette distinction essentielle.*

*D'abord il y a une modification qui se produit dans le signifiant: le signifiant présente des espèces de phénomènes du type de précipitation, alourdissement subit de certains de ses éléments, qui justement donnent le poids, la force d'inertie qui prennent de façon surprenante dans le système des structures, dans l'ensemble synchronique de la langue en tant que donnée. Quoi* qu'il fasse quand il parle, le sujet a à sa disposition l'ensemble du matériel de la langue, et c'est à partir de là que se forme le discours concret, il y a d'abord un ensemble synchronique qui est la langue en tant que système simultané des groupes d'opposition structurés qui la constituent, et puis il y a ce qui se passe diachroniquement dans le temps qui est le discours. On ne peut pas ne pas



p.66,1.6
... c'est par lui que vous êtes emmené.

mettre le discours dans un certain sens du temps et dans un sens qui est défini d'une façon linéaire, nous dit M. de Saussure. Je lui laisse la responsabilité de cette affirmation, non pas que je la crois fausse, car c'est fondamentalement vrai, il n'y a pas de discours sans un certain ordre temporel et par conséquent sans une certaine succession concrète, même si elle est virtuelle. Il est bien certain que si je lis cette page en commençant par le bas et en remontant à l'envers, ça ne fera pas la même chose que si je lis dans le bon sens, et dans certains cas ça peut engendrer une très grave confusion: *je suis le* fils *de mon père et dire en même temps mon père est mon* fils, *ça n'a pas le même sens, il suffit de renverser la phrase,* ce n'est pas tout à fait exact que ce soit une simple ligne, nous dirions que c'est plus probablement une portée, mais il y a des lignes. Diachroniquement donc c'est dans ce diachronisme que s'installe le discours: ce signifiant comme existant synchroniquement le voilà déjà suffisamment caractérisé dans le parler délirant par quelque chose qu'il faut noter, à savoir que certains de ces éléments s'isolent, prennent une valeur, se chargent de signification, mais une signification tout court, qui caractérise avant tout le sens, le poids particulier que prend le mot comme par exemple Nervenanhang [adjonction de nerfs], dans ce cas ce mot est lui-même un mot de la langue fondamentale, c'est-à-dire que le sujet, Schreber, distingue parfaitement les mots qui lui sont venus d'une façon inspirée précisément par la voie des Nervenanhang, et qui sont des mots qui lui sont venus et qui lui ont été répétés dans leur signification élective qu'il ne comprend pas toujours bien: assassinat d'âme par exemple est pour lui problématique, mais il sait que ça a un sens particulier, et en quelque sorte le livre en est fleuri, parsemé, mais il en parle dans un discours qui est bien le nôtre, c'est-à-dire que son livre est remarquablement écrit, clair, aisé et est quelque chose d'aussi cohérent que bien des systèmes philosophiques, par rapport à ce qui se passe de notre temps où nous voyons perpétuellement tout d'un coup un monsieur se piquer au détour d'un chemin d'une



p. 66, l. 21
une très grave confusion.

*Leçon du 7 décembre 1955*

tarentule qui lui fait apercevoir le Bovarysme et aussi bien la durée comme étant tout d'un coup la clé du monde, et qui se met à reconstruire le monde entier autour d'une notion alors qu'on ne sait pas pourquoi c'est celle-là qu'il a choisie et qu'il a été ramasser. je ne vois pas que le système de Schreber soit d'une moindre valeur que celle de ces philosophes dont je viens de vous profiler le thème général, je dirai même que, comme vous le verrez certainement, il y a quelquefois plus à apprendre dans le texte de Schreber, car il va extrêmement loin et ce qui en fin de compte apparaît dans Freud au moment où il termine son développement, c'est au fond que ce type a écrit des choses tout à fait épatantes, cela ressemble à ce que j'ai écrit dit Freud.

Ce livre, qui est écrit dans un discours qui est le discours commun, nous signale les mots qui ont pris ce poids *dont on peut dire que déjà il dissocie, il rompt l'ensemble du système signifiant comme tel;* nous appellerons cela érotisation, et nous éviterons les explications trop simples. Il *s'agit d'analyser ce qui se passe:* le signifiant est chargé de quelque chose et le sujet s'en aperçoit très bien, il y a même un moment où Schreber emploie pour définir les diverses forces articulées du monde auquel il a affaire, le terme instance, lui aussi a ses petites instances et il dit cela, « instance c'est de moi, ce ne sont pas les autres qui me l'ont dit, c'est mon discours ordinaire ».

*La parole la voilà au niveau du signifiant;* ce qui se passe au niveau de la signification, vous *êtes justement en train de voir aussi ce qui se passe incontestablement et qui se situe au niveau du rêve* comme une injure et c'est toujours une rupture du système du langage, le mot d'amour aussi. De toute façon que « truie » soit chargé de sens obscur, ce qui est probable, ou qu'il ne le soit pas, nous avons déjà l'indication de cette dissociation, la signification comme toute signification qui se respecte, renvoie à une autre signification, c'est même cela qui caractérise dans le cas du sujet, l'allusion: elle a dit « je viens de chez le charcutier », elle nous indique que ça renvoie à une autre signification, naturellement ça oblique un peu, c'est-à-dire qu'elle préfère que ce soit moi qui



p. 67,l. 9

Ce livre, écrit donc dans le discours commun, signale les mots qui ont pris pour le sujet ce poids si particulier. p. 67,1.10

Nous appellerons cela une érotisation, et nous éviterons les explications trop simples.

p. 67, l. 15

... «c'est mon discours ordinaire ».

p. 67,l. 16

... au niveau de la signification ?

comprenne - méfiez-vous toujours des gens qui vous diront: vous comprenez, c'est toujours pour vous envoyer ailleurs que là où il s'agit d'aller, là aussi elle le fait, elle m'indique, vous comprenez bien - ça veut dire qu'elle-même n'en est pas très sûre et que sa signification renvoie, non pas tellement à un système de signification qui soit continu, accordable, mais à la signification en tant qu'ineffable, à la signification de sa réalité, à elle, foncière, et comme je vous l'ai dit à son morcelage personnel. *Et puis il y a le réel bel et bien de l'articulation,* et c'est cela la muscade en tant qu'elle est passée dans l'autre. Ce qui est important de voir c'est en quoi la parole réelle, j'entends la parole en tant qu'articulée, apparaît en un autre point du champ et en un point qui n'est pas n'importe lequel, qui est l'autre, la marionnette en tant qu'élément du monde extérieur.

Je crois que je vais vous laisser là aujourd'hui, je pensais pousser plus loin ce discours, et je ne dis pas qu'il fasse ainsi un système clos, mais je ne veux pas vous renvoyer trop tard.

Cette analyse de structure a une fin: c'est de vous montrer, de vous amorcer ce dans quoi j'entrerai la prochaine fois, c'est à savoir que la parole en tant qu'elle est le médium du sujet, du grand S, qui est toujours ce qui est pour nous le problème et dont l'analyse nous avertit qu'elle n'est pas ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire qu'il y a la personne réelle qui est devant vous en tant qu'elle tient de la place, en tant qu'à la rigueur vous pouvez en mettre dix dans votre bureau et que vous ne pouvez pas en mettre cent-cinquante, il y a cela dans la présence d'un être humain, ça tient de la place, et puis il y a ce que vous voyez qui n'est pas n'importe quoi qui est quelque chose qui manifestement vous captive et qui est capable de vous faire tout d'un coup vous faire vous jeter à son cou - acte inconsidéré qui est de l'ordre de l'imaginaire et puis il y a' autre chose, l'Autre dont nous parlions qui est aussi bien le sujet qui n'est pas ce que vous croyez, ce n'est pas le reflet de ce que vous voyez en face de vous, ce n'est pas purement et simplement ce qui se produit en tant que vous vous voyez vous voir. Si ce n'est pas vrai



p.67,1.32
... il y a le réel, l'articulation bel et bien réelle, ...

*Leçon du 7 décembre 1955*

cela veut dire que Freud n'a jamais rien dit de vrai, car l'inconscient veut dire cela.

Il s'agit avec cette parole de voir ce qui se passe dans ce rapport du grand S au grand A, ce dont il s'agit pour nous c'est de voir où, dans tout cela, se situe la réalité, mais pour le savoir il faut que nous parlions de ce qui est le matériel : il y a le sujet, et puis il y a le a, l'autre de l'altérité: dans cette altérité il y a plusieurs altérités possibles. Nous allons voir comment va se manifester cette altérité dans un délire complet comme celui de Schreber. je vous indique déjà que là, l'autre de l'altérité en tant que correspondant à cet S, c'est-à-dire à ce grand Autre, est quelque part, il y a dans cette altérité des Autres qui sont des sujets, mais qui ne sont pas connus de nous, et dans cette altérité il y a d'abord la base, l'ordre du monde, le jour et la nuit, le soleil et la lune, les choses qui reviennent toujours à la même place, ce que Schreber appelle l'ordre naturel du monde, on ne peut pas marcher sans cela. Il y a une altérité qui est de la nature du symbolique, c'est l'autre auquel on s'adresse au-delà de ce qu'on voit, et puis dans le milieu il y a les objets, nous avions les trois dans la parole : signifiant, signification et discours [réel] concret, et puis nous avons au niveau du S quelque chose qui est au niveau de l'imaginaire, le moi et le corps morcelé ou pas, mais plutôt morcelé.

Si vous prenez ce petit tableau général, nous verrons la prochaine fois et nous essaierons de comprendre ce qui se passe chez Schreber, le délirant parvenu à l'épanouissement complet, le délirant parfaitement adapté en fin de compte, car c'est cela qui caractérise le cas Schreber, il n'a jamais cessé de « débloquer à plein tuyau » mais quand même il s'était si bien adapté que le directeur de la maison de santé disait : « il est tellement gentil ». Nous avons la chance d'avoir là un homme qui nous communique tout le système, et à un moment où il est arrivé à son plein épanouissement. Avant de nous demander comment il y est entré, avant de faire l'histoire de la « phase prépsychotique », avant de nous demander les choses dans le sens du développement, nous



p. 68, l. 6
. car l'inconscient veut dire cela.

allons rendre les choses telles qu'elles nous sont données, et il y a bien quelques raisons pour cela, telles qu'elles nous sont données dans l'observation de Freud qui n'a jamais eu que le livre, il n'a jamais vu le patient: nous allons partir comme on le dit toujours, ce qui est la source d'inexplicables confusions, d'une idée de la genèse, nous en arriverons peut-être ensuite à prendre le texte, le premier, le deuxième chapitre du délire de Schreber. Nous allons tâcher à l'intérieur de cela de voir ce qui se passe, de voir comment l'affaire est pleinement développée: vous verrez comment se modifient les différents éléments d'un système construit en fonction des coordonnées du langage, ce qui est quand même légitime quand il s'agit de quelque chose qui ne nous est donné que par un livre: c'est peut-être ce qui nous permettra de reconstituer efficacement la dynamique du cas, mais pour commencer, partons de la dialectique.



p. 68, l. 32
... qui n'a jamais vu le patient.

Leçon 5 *14 décembre 1955*

L'autre jour nous avons eu un malade grave, cas clinique que je n'ai certainement pas choisi, mais qui était extrêmement intéressant parce qu'il faisait en quelque sorte jouer à ciel ouvert la relation d'inconscient dans sa difficulté d'arriver à passer dans le discours analytique: il le faisait jouer à ciel ouvert parce qu'en raison de circonstances exceptionnelles, tout ce qui chez un autre sujet comparable eut pu passer dans le mécanisme du refoulement, se trouvait chez lui supporté par un autre langage, un langage de portée assez réduite qu'on appelle dialecte, nommément le dialecte corse, avait fonctionné pour lui dans des conditions extrêmement particulières, en forçant si on peut dire la fonction de particularisation propre au dialecte, à savoir qu'il avait vécu depuis son enfance à Paris, enfant unique avec un père et une mère, personnages extraordinairement refermés sur leurs lois propres, il avait vécu avec ces deux personnages parentaux, enfermé dans un usage exclusif du dialecte corse.

Il s'était passé des choses assez extraordinaires entre ces deux personnages parentaux, à savoir perpétuellement des manifestations ambivalentes de leur extrême attachement et de la crainte de voir pénétrer la femme que l'on appelle l'objet étranger, ces querelles se poursuivaient à ciel ouvert, c'est-à-dire le plongeant de la façon la plus directe dans

LES PSYCHOSES

.. c'était supporté par le langage des autres.

l'intimité conjugale de ses parents, mais tout cela s'était passé dans le dialecte corse; rien ne se concevait de ce qui se passait à la maison, sinon en dialecte corse, il y avait deux mondes: le monde de l'élite, celui du dialecte corse, *et puis ce qui se passait en dehors qui était un autre registre;* et la séparation entre les deux était maintenant encore présente dans la vie du sujet de la façon dont il nous a raconté la différence de ses relations au monde, entre le moment où il était en face d'elle et le moment où il se promenait dans la rue.

Qu'en résultait-il ? C'est là le cas le plus démonstratif, il en résultait deux choses: une chose qui était apparente dans l'interrogatoire, la difficulté que le sujet avait à réévoquer quoi que ce soit dans l'ancien registre, c'est-à-dire purement et simplement à l'exprimer dans le dialecte de son enfance, c'était toujours le seul qui parlait avec sa mère, donc il nous l'a exprimé dans toute la mesure où vous me parliez: «je ne peux pas le sortir », c'était bien à savoir ce que je lui demandais, de s'exprimer dans le dialecte corse, de me répéter les propos qu'il avait pu échanger avec son père. Mais d'autre part on voyait chez lui une névrose, nous avions *les traces d'un comportement qui laissait voir* le mécanisme qu'on peut dire à proprement parler, régressif - terme que j'emploie toujours avec prudence -, on voyait comment d'une certaine façon de pratiquer sa génitalité qui était très singulière, c'était sur le plan imaginatif, venait là aussi d'une façon très visible à une sorte d'activité régressive des fonctions excrémentielles. Mais d'autre part, tout ce qui était de l'ordre du contenu habituellement refoulé, c'est-à-dire exprimé par l'intermédiaire des symptômes de la névrose, était là parfaitement présent et je n'avais aucune peine, il s'exprimait d'autant plus facilement que *c'était supporté par l'autre langage.*

J'ai fait cette comparaison de l'exercice d'une censure sur un journal, non seulement d'un tirage extrêmement limité, mais dans une langue, un dialecte qui ne serait compréhensible qu'à un nombre archiminime de personnes; la fonction du langage comme telle, c'est-à-dire l'intervention du dis-



p. 71, l. 20
... et puis ce qui se passait au dehors.
p. 72, l. 5
... les traces d'un comportement qui laissait *devi*ner...
p. 72,1 14

*Leçon du 14 décembre 1955*

cours commun, l'établissement du discours commun, je dirais presque du discours public, *chez le sujet* est un facteur important pour la fonction propre du mécanisme de refoulement qui en soi-même est quelque chose qui relève de l'impossibilité d'accorder *un certain passé de la parole du sujet, lié à une certaine fonction dont la primaire, la parole liée au monde propre de ses relations infantiles, comme Freud l'a souligné, et qui de ce fait ne peuvent passer dans le discours commun, continue pourtant à fonctionner dans le champ de la reconnaissance,* continue à fonctionner comme parole dans cette langue primitive *distincte qui est déjà donnée là au sujet,* par distinction de son dialecte corse dans lequel il pouvait dire les choses les plus extraordinaires, c'est-à-dire à son père: « si tu ne t'en vas pas, je vais te foutre dans le mal », toutes les choses qui auraient été les mêmes choses à dire chez un sujet névrosé ayant dû construire la névrose de façon différente, étaient là, visibles, pourvu qu'il eût dans le registre de son autre langage qui était la langue non seulement dialectale, mais inter-familiale.

Qu'est-ce que le refoulement pour le névrosé ? C'est qu'il fabrique cette autre langue avec ses symptômes, c'est-à-dire si c'est un hystérique, un obsessionnel, avec la dialectique imaginaire de lui et de l'autre. Vous voyez donc que le symptôme névrotique dans sa construction joue le rôle de la langue qui permet d'exprimer le refoulement, c'est bien ce qui nous fait toucher du doigt que le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose, l'endroit et l'envers d'un seul et même processus.

Ceci n'est pas complètement étranger à notre problème, puisque vous le savez du point où nous étions parvenus, quelle va être notre méthode à propos du Président Schreber, *c'est bien de voir dans un discours qui n'est pas sans participer du discours commun, puisque comme vous allez le voir aujourd'hui,* c'est dans le discours commun qu'il s'exprime pour nous expliquer ce qui lui est arrivé, et ce qui dure encore, *d'un mode de relations au monde que nous considérons comme réel, et comprenez bien qu'il s'agit*

107

p. 72, l.19
... du discours public.
p. 72, l. 20
[relève en soi de l'impossibilité d'accorder] au discours un certain passé de la parole du sujet, lié, comme Freud l'a souligné, au monde propre de ses relations infantiles.
p. 72, l. 22
[au monde propre de ses relations infantiles] ...
p. 72, l. 23
[... la langue primitive]. Or, pour ce sujet, ...
p. 73, l. 1
... [à propos du Président Schreber ?]
p. 73, l. 3
... [qui durait encore] lors de la rédaction de son ouvrage.

*de voir l'analyse dans son discours même, en tant qu'il témoigne de transformations qui sont sans aucun doute de la réalité, comme nous disons, d'une réalité qui non seulement en lui témoigne, mais c'est à travers son témoignage et dans la structure réelle,* ce témoignage donnant bien entendu des modifications de la structure, une attestation où le verbal est dominant, puisque c'est *par l'intermédiaire de ce témoignage écrit du sujet que nous en avons la preuve.*

*C'est à partir du moment où nous connaissons l'importance, dans la structuration des symptômes psychonévrotiques, de la parole,* que nous avançons en procédant méthodiquement: nous ne disons pas que la psychose a la même étiologie que la névrose, nous ne disons pas même qu'elle est comme la névrose un pur et simple fait de langage, loin de là, mais nous savons que la psychose dans le mode de ce qu'elle peut exprimer dans le discours, est très féconde, nous en avons une preuve dans ce morceau que nous lègue le Président Schreber, et que, promue à notre attention, à l'attention quasiment fascinée de Freud aussi, et sur la base de ces témoignages par une analyse interne il nous montre ce monde structuré. Nous *nous demandons jusqu'où nous pourrons aller dans le discours du sujet,* et ce qui nous permettra de définir, d'approcher les mécanismes constituants de la psychose. Entendez bien qu'il faudra *à tout instant que vous vous mainteniez dans une démarche de pas à pas méthodique, que vous ne sautiez pas à tout instant les reliefs,* en voyant d'une façon superficielle l'analogie avec un mécanisme de la névrose, *combien je vous en donnerai des exemples! Ceci est finalement fait dans la littérature,* spécialement sous la plume d'un auteur, Katan, qui s'est tout spécialement intéressé au cas Schreber; il est tenu pour acquis que c'est en quelque sorte dans la lutte contre la masturbation menaçante provoquée par les investissements érotiques et homosexuels, qui serait manifestée entre Schreber et le personnage qui a formé le prototype et en même temps, le noyau de son système persécutif, à savoir le Professeur



p. 73, l. 4

... [de son ouvrage.] Ce témoignage...

p. 73, l. 6

C'est par l'intermédiaire du témoignage écrit du sujet que nous en avons la preuve.

Procédons méthodiquement. C'est à partir du moment où nous connaissons l'importance, dans la structuration des symptômes psychonévrotiques, que nous avançons dans l'analyse de ce territoire, la psychose.

p. 73, l. 20

... [monde était structuré]. C'est ainsi que nous procéderons, à partir du discours du sujet...

p. 73, l. 23

[Entendez bien qu'il faudra] aller méthodiquement, pas à pas, ne pas sauter les reliefs, ...

p. 73, l. 25

[mécanisme de la névrose] ...

p. 73, l.26

Bref, ne rien faire de ce qui est si souvent fait dans la littérature.

*Leçon du 14 décembre 1955*

Flechsig, *que c'est là que serait le point central de la lutte dans laquelle le Président Schreber aurait, non seulement engagé toutes ses forces, tous ses investissements, mais même aurait été jusqu'à subvertir la réalité,* c'est-à-dire après une courte période de crépuscule du monde, aurait été jusqu'à reconstruire un monde nouveau irréel dans lequel il n'aurait pas eu à céder à cette masturbation considérée comme tellement menaçante - est-ce que chacun ne sent pas que le mécanisme de lutte de cette espèce, si elle s'exerce à un certain point d'articulation dans les névroses, est quelque chose dont les résultats seraient là, vraiment tout à fait disproportionnés.

S'il n'apparaît pas au contraire que quand le Président Schreber nous donne le récit fort clair des antécédents, des phases premières de sa psychose quand il nous donne l'attestation que entre la première poussée psychotique, la phase prépsychotique, non sans un certain fondement, et l'établissement progressif de la phase psychotique au milieu de laquelle, à l'apogée de stabilisation de laquelle il a écrit son ouvrage, il y a un fantasme qui s'exprime: ce serait une belle chose, dit-il, pensée qui le surprend, *dont il souligne le caractère d'indignation en même temps avec lequel cette pensée est accueillie, «* ce serait une belle chose que d'être une femme subissant l'accouplement », il devrait être vraiment beau d'être une femme qui subirait l'accouplement.

*Est-ce que nous n'avons pas le sentiment qu'il y a là une sorte de conflit moral ? Nous* nous trouvons en face de phénomènes *qui sont trop oubliés dans la psychanalyse depuis quelques temps,* parce qu'on n'emploie plus jamais le terme, alors on ne sait plus non plus classer les choses, c'est un phénomène de l'ordre de ce que Freud fait intervenir dans la dynamique du rêve et qui a tellement d'importance dans la Traumdeutung, qui s'appelle un phénomène préconscient. *Bien loin de distinguer cela d'un conflit d'entre l'id et l'ego, on a beaucoup plus le sentiment qu'il s'agit de quelque chose avec lequel on part au moins de l'ego.* L'accent qui est mis « il serait beau... », a bien le caractère de pensée séduisante, et que l'ego est loin de méconnaître.

109

p. 73, l. 33

... le professeur Fleschsig. C'est ce qui aurait conduit le président Schreber à aller jusqu'à subvertir la réalité, ...

p. 74,1.10

[Cette pensée qui le surprend] il en souligne le caractère *d'imagination,* en même temps qu'il précise l'avoir accueillie avec indignation.

p. 74, l. 12

... [indignation]. Il y a là une sorte de conflit moral. p. 74, l. 13

... [en présence d'un phénomène] ...

p. 74,1 18

On a bien le sentiment que ça part du moi.

LES PSYCHOSES

Dans la Traumdeutung, dans un passage que je vous lirai et qui est situé au niveau de la critique des rêves de châtiment, Freud admet très précisément que puissent intervenir au même niveau, où interviennent dans le rêve, les désirs de l'inconscient: il admet que *dans une sorte bien définie, bien limitée, beaucoup plus rare que ces rêves qu'on appelle rêves de châtiment, nous* ayons affaire à un autre mécanisme, d'une façon générale:

« Le mécanisme de formation devient bien plus transparent lorsqu'on substitue à l'opposition du conscient et de l'inconscient, celle du moi et du refoulé. »

C'est écrit au moment de la Traumdeutung, au moment où la notion du moi n'est pas encore dominée, mais vous voyez pourtant qu'elle est déjà présente dans l'esprit de Freud.

« Notons ici seulement que les rêves de châtiment ne sont pas nécessairement liés à la persistance de rêves pénibles, ils naissent au contraire le plus souvent, semble-t-il, lorsque ces rêves du jour sont de nature apaisante, mais expriment des satisfactions intérieures, Toutes ces pensées interdites sont remplacées dans le contenu manifeste du rêve par leur contraire, le caractère essentiel des rêves de châtiment me parait donc être le suivant: ce qui les produit n'est pas un désir inconscient survenu du refoulé, mais un désir de sens contraire se réalisant contre celui-ci, désir de châtiment qui bien qu'inconscient, plus exactement préconscient, appartient au moi. »

Je pense que tous ceux qui suivent la voie où je vous mène peu à peu, en attirant votre attention sur le mécanisme distinct qui émerge à tout instant dans le discours de Freud, distinguent cela de la Verneinung; vous retrouvez là une fois de plus que c'est dans le sens de la distinction entre quelque chose qui a été symbolisée, et quelque chose qui ne l'a pas été, que nous sommes amenés à propos de l'incidence qui révèle la possibilité de l'apparition tout au début de la maladie dans l'ego, et d'une façon, je le répète, non conflictuelle, à savoir qu'« il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement », révèle cette première émergence de



p. 74, l. 21

[Dans ce passage de la «Traumdeutung» consacré] aux rêves de châtiment, ...

*Leçon du 14 décembre 1955*

quelque chose bel et bien dans le moi. Quelle est la relation de cela *avec le développement d'un délire qui va très précisément aboutir à faire concevoir au Président Schreber lui-même que l'homme serait, si l'on peut dire, la femme permanente de Dieu, car c'est là que va s'épanouir en fin de compte le délire parvenu à son degré d'achèvement.*

À rapprocher ces deux formes, cette première apparition de la pensée qui a traversé Schreber dans le premier intervalle sain apparemment à ce moment-là, de son processus, rapprochement de cela et de l'état terminal, l'établissement d'un délire qui le motive et le situe en face d'un personnage tout-puissant et avec lequel il a ses relations érotiques permanentes, comme un être complètement féminisé, *peut se concevoir comme étant réellement, je dirais psychiquement, autant que son discours peut l'exprimer, une femme,* c'est ce qu'il dit. *Je dirais que la relation n'est pas trop simple pour que nous la voyions bien, néanmoins elle n'est pas pour autant résolue; il est clair qu'une pensée fugitive, l'entre vision de quelque chose qui sans aucun doute, légitimement nous apparaît comme devoir révéler quelque chose qui mérite que nous nous arrêtions aux stades, aux étapes, aux crises qui peuvent faire passer une pensée aussi fugitive à l'établissement d'un discours et d'une conduite aussi délirante qu'est la sienne. Mais c'est dans ce sens que se pose la question, dans le sens de l'analyse de mécanismes qui ne sont pas, tout au moins il n'est pas dit à l'avance qu'ils soient homogènes* aux mécanismes auxquels nous avons affaire habituellement dans les névroses, à savoir proprement le mécanisme du refoulement, c'est-à-dire qu'il est lui-même tout entier structuré comme un phénomène de langage.

Ce que je suis en train de vous faire entrevoir, c'est que nous nous trouvons là, à *propos du paranoïaque, du psychotique qu'est Schreber,* devant la question qui est peut-être que domine dans le mécanisme de la psychose un autre mécanisme proprement imaginaire, celui qui va de cette première entre vision d'une identification de lui-même, d'une première capture de lui-même dans l'image féminine,

111

*p. 75,l. 3*

.. [« une femme subissant l'accouplement »], avec la conception où s'épanouira le délire parvenu à son degré d'achèvement, à savoir que l'homme doit être la femme permanente de Dieu ?

*p. 75,l. 10*

.. [un être complètement féminisé], une femme, ... *p. 75, l. 10*

.. [une femme, c'est ce qu'il dit]. La pensée du début nous apparaît légitimement comme l'entrevision du thème final. Mais nous ne devons pas pour autant négliger les étapes, les crises qui l'on fait passer d'une pensée aussi fugitive à une conduite, un discours aussi *fermement* délirants que les siens.

*p. 75, l. 15*

Il n'est pas dit à l'avance que les mécanismes en cause soient homogènes...

*p. 75,l. 21*

... [nous nous trouvons] ...

jusqu'à l'épanouissement de tout un système du monde vraiment identique à cette imagination d'identification féminine. Bien; *dans quelle direction se pose notre question, nous n'avons aucun moyen, sauf hypothétique, de la résoudre, sauf si nous pouvons en saisir manifestement les traces dans le seul élément que nous possédions,* dans le document lui-même, dans le discours du sujet; c'est pourquoi la dernière fois je vous ai introduits à ce qui doit *au premier plan poser des termes, des fondements, des lignes directrices,* l'orientation de notre investigation, à savoir la structure du discours lui-même, c'est pourquoi la dernière fois j'ai commencé à distinguer les trois sphères de la parole comme telle, et vous vous rappelez combien nous pouvons, à l'intérieur du phénomène lui-même de la parole, intégrer les trois plans du symbolique, de l'imaginaire comme représenté par le signifiant et la signification, et le troisième terme, réel, est dans le discours bel et bien tenu dans sa dimension diachronique: à savoir que le sujet non pas simplement en tant qu'il dispose de tout un matériel signifiant qui est sa langue maternelle ou pas, mais que le sujet qui s'en sert l'exprime pour faire passer dans le réel des significations, car bien entendu ça n'est pas la même chose d'être plus ou moins captivé, capturé dans une signification, ou d'exprimer cette signification dans un discours qui par nature est destiné à la communiquer, à la mettre en accord avec les autres significations diversement reçues. Dans « reçu » tient le ressort de ce qui fait du discours un discours commun, un discours communément admis, vous *ne pouvez pas ne pas savoir à quel point* cette notion de discours est fondamentale, car même pour ce que nous appelons l'objectivité, le monde objectivé par la science, *l'élément de ce discours de communication, c'est-à-dire du fait que ce qui est exprimé de l'ordre des objets scientifiquement affirmés,* est avant tout communicable, s'incarne dans des communications scientifiques, est absolument essentiel, encore qu'on perde toujours de vue ce monde de la science, car quand même auriez-vous construit l'expérience la plus sensationnelle, et l'auriez-vous



*p. 75, l. 27*

... [d'identification féminine.]

Ce que je dis qui est *presque* trop artificiel, vous indique bien dans quelle direction nous devons chercher à résoudre notre question. Nous n'avons aucun moyen de le faire, sinon à en suivre les traces...

*p. 75, l. 32*

... [je vous ai introduit la dernière fois à ce qui doit] ...

*p. 76, l. 10*

... [un discours communément admis].

*p. 76, l. 12*

... [le monde objectivé par la science], le discours...

*Leçon du 14 décembre 1955*

réussie, si un autre n'est pas capable de la refaire après la communication que vous lui en faites, elle ne sert à rien, c'est à ce critère qu'on constate qu'une chose n'est pas reçue scientifiquement.

Quand je vous ai fait le tableau à trois entrées, je vous ai localisé les différentes relations dans lesquelles nous pouvons analyser le discours du délirant; je ne vous ai pas pas fait le schéma du monde, je vous ai fait un schéma qui est la condition fondamentale de tout rapport. Je vous ai dit: dans le sens vertical il y a le registre du sujet, de la parole et de l'altérité comme telle, de l'Autre; le point pivot dans la fonction de la parole est la subjectivité de l'Autre, c'est-à-dire le fait que *l'Autre est essentiellement celui qui est capable comme le sujet, de feindre et de mentir.* Quand je vous ai dit dans cet Autre il doit y avoir un secteur qui est le secteur des objets tout à fait réels, il est bien entendu que ceci, cette introduction de la réalité est toujours fonction de cette parole, c'est-à-dire que pour que quoi que ce soit puisse se rapporter par rapport au sujet et à l'Autre, à quelque fondement dans le réel, il faut qu'il y ait quelque part quelque chose qui ne trompe pas, c'est une corrélative dialectique de cette structure fondamentale de la parole de sujet à sujet, comme devant être une parole qui peut tromper. Il faut qu'il y ait aussi quelque chose qui ne trompe pas. Cette fonction, observez-le bien, est remplie très diversement selon les aires culturelles dans lesquelles la parole, sa fonction éternelle, vient à fonctionner; vous auriez tout à fait tort de croire que ce soit les mêmes éléments dans le monde, et mêmement qualifiés, qui aient toujours rempli: cette fonction, à *savoir que ce qui remplit cette fonction pour vous, personnage ici présent et contemporain, ce soit la même chose que ce qu'il remplissait pour quelqu'un avec qui nous pouvons parfaitement communiquer, qui est par exemple Aristote.*

Il est tout à fait clair que tout ce que nous dit Aristote est parfaitement communicable, et que néanmoins il y a une différence absolument essentielle dans la qualité, dans la position dans le monde, de ce qu'il en était pour lui de cet



p. 76,l. 26

... l'Autre est essentiellement celui qui est capable, comme le sujet, de convaincre et de mentir.

p. 76,l. 39

... rempli cette fonction. Prenez Aristote.

élément non trompeur. Quoi que puissent en penser les esprits qui s'en tiennent aux apparences, ce qui est souvent le cas des esprits forts, vous auriez tout à fait tort de croire même disons ceux qui constituent les esprits les plus positivistes d'entre vous, voire les plus affranchis de toute idée religieuse, vous auriez tout à fait tort de croire que du fait que vous viviez à ce point précis de l'évolution des pensées humaines, les éléments stables ne participent pas de ce qui s'est très franchement et très rigoureusement formulé dans la méditation de Descartes, comme Dieu en tant qu'il ne peut pas nous tromper. Et ceci est tellement vrai -je l'ai déjà rappelé - qu'un personnage aussi lucide quand il s'agissait du maniement de l'ordre symbolique, qui était essentiellement le sien, Einstein l'a bien rappelé, « Dieu, disait-il, est malin, mais il est honnête ». Le fait que tout repose sur la notion que le sens du réel ne peut pas, si délicat qu'il soit à pénétrer, jouer au vilain avec nous, qu'il ne fera pas des choses exprès pour nous mettre dedans, est, encore que personne ne s'y arrête absolument, essentiel à la constitution du monde de la science.

Ceci dit, ce que j'admets, ce que j'appelle la référence au Dieu non trompeur comme tel, c'est que pour nous le seul principe considéré comme admis, je dirais fondé sur des résultats qui ont été obtenus de la science-on sait qu'en effet nous n'avons jamais rien constaté qui puisse nous montrer qu'il y ait quelque part au fond de la nature un démon trompeur, mais ce que vous ne réalisez pas, c'est en quelque sorte, première approximation, à quel point il a été nécessaire de faire cet acte de foi pour franchir les premiers pas de la science et de la constitution de la science expérimentale -, ce qui est pour nous passé à l'état de principe, à savoir la matière même, allons plus loin, n'est pas tricheuse, elle ne nous montre pas des choses exprès pour écraser nos expériences et nous faire faire des machines qui sautent, ça arrive, mais c'est nous qui nous trompons, elle, il n'est pas question qu'elle nous trompe. Néanmoins ça n'est pas du tout cuit, il n'y faut rien moins que la tradition judéo-chrétienne pour

*Leçon du 14 décembre 1955*

que ce pas puisse être franchi d'une façon aussi assurée; ce n'est pas pour rien que le développement de la science telle que nous l'avons constitué, avec la ténacité, l'obstination et l'audace qui en caractérisent le développement, s'est produit à l'intérieur de cette tradition. Ceci d'ailleurs se renverse: si la question a été posée de façon aussi radicale, c'est justement aussi que c'est dans la tradition judéo-chrétienne qu'un principe unique étant non seulement à la base de tout, *j'entends non seulement accordé aux lois de l'univers, mais vous savez que c'est la question qui a tourmenté, et, qui tourmente encore les théologiens de l'existence même de ces lois,* à savoir que ce n'est pas simplement l'univers qui a été créé ex-nihilo, mais que c'est aussi la loi, c'est là que joue le débat théologique d'un certain rationalisme et d'un certain volontarisme, c'est que même le critère du bien et du mal est-il en fin de compte relevant de ce qu'on pourrait appeler le caprice de Dieu.

*Ce n'est pas que la question ait été portée à ce point aussi radical par la pensée judéo-chrétienne,* qu'a pu être fait de façon tout à fait, décisive ce quelque chose pour lequel le terme acte de foi n'est pas de trop, qu'il est quelque chose qui est absolument non trompeur. Mais que ce quelque chose soit réduit précisément à cet acte et à rien d'autre, c'est une chose tellement essentielle que vous n'avez qu'à réfléchir à ce qui arriverait du train où l'on va maintenant, si nous nous apercevions que non seulement il y a un proton, un méson, etc. mais qu'il y a un plus avec lequel on n'avait pas compté, un membre de trop, un personnage qui mentirait dans la mécanique atomique, et nous commencerions à ne plus rire du tout.

Mais quand j'ai dit que pour Aristote les choses étaient complètement différentes, c'est bien clair car pour lui il n'y avait dans la nature qu'une seule chose qui pouvait l'assurer de ce non-mensonge de l'Autre en tant que réel, c'était les choses *qui elles ne mentent pas* parce qu'elles reviennent toujours à la même place, à savoir les sphères célestes; la notion des sphères célestes comme étant ce qui dans le



p. 77,l. 30
... [un principe unique à la base], non seulement de l'univers, mais de la loi.
p. 77, l. 35
... [le caprice de Dieu?] C'est de la radicalité de la pensée judéo-chrétienne sur ce point...
p. 78, l. 5
... [les choses]

monde est incorruptible, et qui d'ailleurs comme telles étaient considérées comme une autre essence et qui sont restées extrêmement tard dans la pensée, cette notion habite encore la pensée chrétienne elle-même parce que justement elle est indispensable jusqu'au moment où on a consenti, et comme vous le voyez, très tard, à prendre la position judéo-chrétienne au pied de la lettre, c'est-à-dire à vraiment s'interroger sur les paroles de Dieu et du monde. jusque-là il est impossible de décoller de la pensée des philosophes comme des théologiens, l'idée que la fonction des sphères célestes est d'une essence supérieure, et la mesure est le témoin matérialisé, mais c'est nous qui disons cela, c'est en soi la mesure qui est le témoin de ce qui ne trompe pas, en elles-mêmes ces sphères sont incontestablement pour Aristote, divines, et chose très curieuse, le sont restées très longtemps dans la tradition chrétienne médiévale, très précisément pour autant qu'elle héritait de cette pensée antique, et qu'en en héritant ce n'était pas seulement d'un héritage scolastique qu'il s'agissait, mais de quelque chose qui était si naturel à l'homme, que nous, nous sommes dans une position tout à fait exceptionnelle à ne pas plus nous préoccuper justement de ce qui se passe dans la sphère céleste. jusqu'à une époque tout à fait récente, cette présence mentale chez tous les hommes de ce qui se passe au ciel comme d'un élément de référence absolument essentiel pour la réalité, est quelque chose dont nous avons dans toutes les cultures, le témoignage, sauf dans la nôtre; il n'y a vraiment que notre culture qui présente cette propriété qui est je crois la caractéristique à peu près commune qui est ici, sauf pour certains qui peuvent avoir eu quelques curiosités astronomiques, le fait que nous ne pensons absolument jamais au retour régulier des astres, ni des planètes, ni aux éclipses, ça n'a pour nous aucune espèce d'importance, on sait que ça marche tout seul. *Néanmoins voyez la marge et la différence qui peut exister* dans ce qu'on appelle du mauvais mot que je n'aime pas, « la mentalité » de gens pour qui la garantie de tout ce qui se passe dans les relations de la nature est

116

p. 78,l. 29

... [ça marche tout seul]. Il y a un monde...

*Leçon du 14 décembre 1955*

simplement un principe, qu'elle ne saurait nous tromper, c'est-à-dire en fin de compte l'affirmation du Dieu non trompeur, qu'il y a quelque part quelque chose qui garantit la vérité de ce qui se présente comme réel.

Il y a un monde entre cela et la position normale naturelle, la plus connue, celle qui apparaît dans l'esprit de la très grande majorité des cultures, et j'entends les plus avancées, celles pour qui l'observation astronomique nous témoigne depuis toujours l'état très avancé, non seulement de la réflexion, mais pour lesquelles cette garantie de la réalité est dans le ciel, de quelque façon qu'on se le représente.

Ceci n'est pas du tout sans rapport avec notre propos, car nous voilà tout de suite dans le bain avec notre premier chapitre du Président Schreber, qui nous met tout de suite dans la synthèse des étoiles, ce qui comme article essentiel de la lutte contre la masturbation, est tout de même plutôt inattendu, ou *bien ça n'a aucun lien, ou bien si ça en a un, il n'est peut-être pas mal de le comprendre.* [Lecture du texte du président Schreber, chap. 1, pp. 23 à 27.]Il semble qu'il y ait des rapports de sorte que chaque nerf de l'intellect en particulier représente l'entière individualité spirituelle de l'homme, dans chaque nerf de l'intellect la totalité des souvenirs est pour ainsi dire inscrite.

Il s'agit là d'une théorie extrêmement élaborée dont la position ne serait pas malaisée à rencontrer, ne serait-ce qu'à titre d'étape de la discussion, dans des ouvrages scientifiques par ailleurs reçus. Nous touchons là la notion chez notre névrosé, et sans doute non pas par un mécanisme de l'imagination qui soit exceptionnel, nous touchons là le lien de la notion d'âme avec celle de la perpétuité des impressions. Le fondement du concept d'âme dans l'exigence, les besoins d'une conversation des impressions imaginaires, est là sensible; je dirais presque qu'il y a là le fondement, je ne dis pas la preuve, mais le fondement de la croyance à l'immortalité de l'âme, de ce qu'il y a d'irrépressible dans ce qui se passe



p. 78, l. 42
... [lutte contre la masturbation].

quand le sujet se considérant lui-même, ne peut pas concevoir son existence, mais bien plus considère qu'il ne se peut pas qu'une impression ne participe pas du fait qu'elle est pour toujours quelque chose qui n'est pas ailleurs. Jusque-là notre délirant ne délire pas plus qu'un secteur véritablement extrêmement étendu, pour ne pas dire extensif de l'humanité.

[Lecture du texte de Schreber]

Nous ne sommes pas loin de l'univers spinozien, pour autant dire qu'il est essentiellement fondé sur la *coexistensibilité* de l'attribut de la pensée et de l'attribut de l'étendue ? Nous sommes là dans cette dimension qui d'ailleurs est fort intéressante, pour situer si l'on peut dire la qualité imaginaire de certains stades ou de certaines étapes de la pensée philosophique.

[Lecture du texte de Schreber]

Il pose donc cette question au moment où il est parti de cette notion d'un Dieu, *nous verrons après pourquoi il lui est nécessaire,* ce qui est certainement lié à son discours le plus récent, à celui dans lequel il systématise son délire pour nous le communiquer; il approche de l'expérience et se trouve ainsi devant ce dilemme : *Dieu dont il s'agit qui est le dieu si je puis dire de mon délire, comme il le dit presque, il parle de son expérience individuelle,* de ce dieu avec lequel il a cette perpétuelle relation érotique, qui, comme vous allez le voir, consiste à savoir qui va tirer à lui le plus de rayons, à savoir si c'est Schreber qui va gagner à l'amour de Dieu jusqu'à mettre en danger son existence, ou si c'est Dieu qui va posséder Schreber, et ensuite le planter là. je vous l'esquisse là d'une façon assez humoristique, mais ça n'a rien de drôle, puisque c'est le texte du délire d'un malade. Il *pose là le dilemme de la question de savoir si* Dieu est toujours ce quelque chose qui pour lui est en quelque sorte l'envers du

118

*. 79, l. 20*
... [l'univers spinozien, pour autant qu'il est fondé sur la] *coexistence...*
*p. 79,l. 25*
.. [Schreber est parti de la notion de Dieu].
*p. 79,1.28*
... [par ce dilemme]
*p. 80, l. 3*
... le texte du délire d'un malade. II y a divergence dans son expérience...

*Leçon du 14 décembre 1955*

monde, et vous voyez que ça n'est pas tout à fait le Dieu dont je vous parlais tout à l'heure, celui-là est lié à toute une certaine conception de l'équivalence de Dieu et de l'étendue, mais qui en est quand même la garantie que l'étendue n'est point illusoire; c'est le dilemme entre ce dieu-là qu'il pose, et puis ce quelque chose dont il témoigne comme dans une expérience la plus crue, à savoir que Dieu avec lequel il a des relations comme avec un organisme vivant, un dieu vivant comme il s'exprime.

La contradiction entre ces deux termes, si elle lui apparaît, vous pensez bien que ce n'est pas sur un plan que nous puissions considérer comme purement de logique formelle, car notre malade, pas plus que personne d'ailleurs, n'en est pas là; les fameuses contradictions de la logique formelle n'ont aucune raison d'être plus opérantes chez ce malade, qu'elles ne le sont chez nous qui faisons parfaitement bien coexister, en dehors des moments où on nous provoque à la discussion, et où là nous devenons très chatouilleux sur la logique formelle, dans notre esprit, les systèmes les plus hétérogènes, voire les plus discordants, dans une simultanéité pour laquelle la logique formelle semble complètement oubliée; que chacun fasse appel à son expérience personnelle. Il n'y a donc pas là une contradiction de la logique formelle, il y a une question très sérieusement posée par le sujet, vivement éprouvée par lui; *et qui est justement une dimension de son expérience:* le Dieu dont il maintient l'ombre, l'esquisse imaginaire sous la forme d'un dieu que je vous ai qualifié être presque spinozien, est en contradiction vécue, vivante avec ce Dieu qu'il ressent lui-même comme ayant avec lui cette relation érotique qu'il lui témoigne perpétuellement.

C'est là que nous posons la question, non pas métaphysique, à savoir qu'en est-il réellement du vécu du psychosé ? Nous n'en sommes pas là, et d'ailleurs la question n'a peut-être pour nous à aucun moment, de sens, *la question est de savoir: qu'est-ce qui nous permet de situer structuralement dans les relations du sujet, le fait qu'un discours s'exprime ainsi, lequel témoigne lui-même d'une relation structurée*

119

p. 80, l. 21

... [vivement éprouvée par le sujet] ...

p. 80, l. 27

.. [n'a peut-être pour nous de sens à aucun moment]. Notre travail est de situer structuralement le discours qui témoigne des rapports érotiques...

d'une façon par l'égal, le personnage avec lequel il a ses rapports, et ses rapports érotiques, le dieu vivant dont il s'agit; c'est le même qui par l'intermédiaire de toutes ces émanations, de tous ces rayons divins, car il y a toute une procession de formes, lui parle et s'exprime avec lui dans cette langue à la fois déstructurée au point de vue passage commun de la langue, mais aussi restructurée sur des relations plus fondamentales, *et qui sont celles sur lesquelles nous aurons à nous interroger,* et qui est ce qu'il appelle la langue fondamentale.

[Lecture du texte de Schreber]

Et là-dessus nous entrons dans une émergence tout à fait saisissante par rapport à l'ensemble du discours, des plus vieilles croyances au fait que Dieu est le maître du soleil et de la pluie; il *n'y a pas moins qu'à nous interroger.*

[Lecture du texte de Schreber]

Nous ne pouvons pas ne pas noter là le lien de la relation imaginaire avec les rayons divins, parce qu'elle présente cette remarque avec ce que par exemple nous trouvons exprimé. J'ai l'impression qu'il y a eu référence littéraire de Freud, parce que ce sur quoi Freud insiste, c'est à savoir que *dans tout mécanisme de refoulement, il y* a cette double relation de quelque chose qui sans aucun doute est réprimé, *c'est-à-dire poussé dans un sens, mais attiré dans l'autre,* par ce qui est déjà et précédemment refoulé, *l'accent de la dynamique propre, de l'intention, avec cette double polarité qui est certainement dans le même sens,* est quelque chose dont nous ne pouvons pas au passage ne pas reconnaître l'analogie saisissante dans le sentiment exprimé dans l'articulation de son expérience, que nous donne Schreber, de même qu'au moment où tout à l'heure je vous signalais cette sorte de divergence qu'il éprouve entre deux exigences pour lui de la présence divine, *celle qui est destinée à lui répondre,* à



p. 80, l. 33
... [des relations fondamentales], ...
p. 80, l. 38
... [Dieu est le maître du soleil et de la pluie].
p.81,1..Il
... [entre deux exigences de la présence divine], ...

*Leçon du 14 décembre 1955*

justifier le maintien du décor du monde extérieur autour de lui, et vous verrez à quel point cette expression est fondée pour lui, et celle du dieu qu'il éprouve comme le partenaire de cette oscillation de cette force vivante qui va devenir désormais la dimension dans laquelle il vit, souffre et palpite, est quelque chose dont le caractère d'écart se résout pour lui en ces termes: « La vérité totale se trouve peut-être à la façon d'une quatrième dimension, sous forme d'une diagonale de ces lignes de représentation qui est inconcevable pour l'homme ».

Il s'en tire comme lorsqu'on use couramment dans le langage de cette communication trop inégale à son objet, *qui s'appelle la communication métaphysique,* quand on en sait absolument pas concilier ces deux termes - la liberté et la nécessité transcendante - et qu'on se contente de dire qu'il y a une quatrième dimension et une diagonale quelque part, soit qu'on tire chacun des deux bouts de la chaîne, *qu'est la distinction des deux plans, la relation aussi avec cette dialectique des deux autres,* qui, elle, est parfaitement manifeste dans tout exercice du discours, ne peut pas vous échapper.

[Lecture du texte de Schreber]

Nous arrivons à un point sur lequel je reviendrai avec un plus d'accent la prochaine fois: c'est qu'en fin de compte Dieu n'a de rapport tout à fait complet, réel et authentique, malgré son expérience, qu'avec des cadavres. *Ceci est extrêmement remarquable, surtout après les prémisses que nous venons d'entendre, c'est-à-dire que Dieu comme il s'exprime aussi quelque part, ne comprend rien aux êtres vivants, ou* encore que Dieu, l'omniprésence divine, ne saisissent jamais les choses que de l'extérieur, jamais de l'intérieur.

Voilà des propositions qui ne semblent pas aller de soi non plus ni devoir être attendues par une cohérence, je dirais préjugées ou préconçues, telle que nous pourrions la préconcevoir nous-mêmes du système, et sur laquelle nous aurons à revenir la prochaine fois.

LES PSYCHOSES

Simplement, voyez aujourd'hui *dans ces premiers pas que nous faisons dans le texte et dans l'amorce que vous voyez se dessiner,* à savoir la relation psychotique à son degré ultime de développement qui se présente comme comportant l'introduction de cette dialectique fondamentale de la tromperie dans une dimension si on peut dire transversale par rapport à celle qui se présente dans le rapport authentique. Le sujet peut parler à l'autre en tant qu'il est avec lui question de foi ou de feinte; ici c'est dans l'ordre d'un imaginaire subi, c'est la caractéristique fondamentale de l'imaginaire qui se produit comme phénomène passif, comme expérience vécue du sujet, quelque chose qui va subvertir le terme même de quelque ordre qu'il soit, mythique ou pas, dans la pensée elle-même, et qui fait que le monde, comme vous allez le voir encore bien plus se développer dans le discours du sujet, se transforme dans ce que nous appelons cette fantasmagorie, mais qui est lui, le plus certain de son vécu, qui est justement non pas avec un autre, mais avec cet être premier, avec ce garant même du réel, un rapport de jeu de tromperie, c'est à savoir *que ce dieu de Schreber, tel qu'il le reconstruit dans une expérience dont il remarque très bien lui-même quelle est tout à fait loin de ces catégories premières,* à savoir qu'il était jusque-là un personnage pour lequel ces questions n'avaient aucune espèce d'importance, d'existence, et beaucoup mieux qu'un athée de ce point de vue, un indifférent; *que ce personnage, Dieu, est avant tout éprouvé par lui comme le terme infini, non pas un autre, non pas quelque chose de semblable à lui, mais l'exercice de la tromperie en permanence,* et si l'on peut dire que dans son délire Dieu est essentiellement le terme opposé, le terme polaire par rapport à sa propre mégalomanie, mais en tant - si l'on peut s'exprimer ainsi - ce terme, par sa nature est pris à son propre jeu, car c'est cela que va nous développer le délire de Schreber : Dieu est pris à son propre jeu, Dieu pour avoir voulu *le tenter,* capter ses forces, faire de lui, Schreber, le déchet, l'ordure, la charogne de tous les exercices de destruction qu'il a permis à son mode intermédiaire à lui, Dieu,

122

p. 81,1.35
... [voyez déjà] ...
p. 82
…[ses catégories antérieures] à cette expérience vivante du Dieu infini.
p. 82
…[un indifférent]
p. 82
… [pour avoir voulu] capter ses forces…

*Leçon du 14 décembre 1955*

d'exercer en fin de compte sur Schreber, Dieu est pris à son propre jeu, c'est-à-dire qu'en fin de compte le grand danger de Dieu c'est de trop aimer Schreber, cette zone transversement transversale, *c'est entre la transformation de ce qui garantit le réel dans l'autre,* c'est-à-dire la présence et l'existence du monde stable de Dieu, c'est la relation de cela avec Schreber, le sujet en tant que réalité organique, que corps morcelé, une grande partie de ses fantasmes, de ses hallucinations, de sa construction miraculeuse ou merveilleuse, est faite d'éléments où se reconnaissent clairement toutes sortes d'équivalences corporelles, même de certains éléments que nous emprunterons à la littérature analytique, nous montrerons jusqu'où va l'hallucination des petits hommes, nous verrons ce qu'elle représente organiquement.

C'est donc ici que s'établit le pivot, c'est la relation significative de cette loi tout entière dans cette dimension imaginaire, je l'appelle, transversale parce que précisément elle est dans le sens diagonal opposé à la relation de sujet à sujet, qui est celui considéré comme de la parole par son efficacité. Ce n'est qu'une amorce, cette analyse, et nous la continuerons la prochaine fois.

123

Leçon 6
*21 décembre 1955*
LECON 6

21 DECEMBRE 1955

je me suis rendu compte que vous aviez eu une petite difficulté semble-t-il, au passage de la différence de potentiel entre mon discours en particulier et la lecture, pourtant passionnante, des écrits du Président Schreber, difficulté technique qui m'a suggéré de peut-être dans l'avenir, moins me fier à une espèce de commentaire courant du texte, j'ai cru qu'on pouvait le lire d'un bout à l'autre et cueillir au passage les éléments de structure, d'organisation, sur lesquels je veux vous faire progresser. L'expérience prouve qu'il faudra que je m'arrange probablement autrement, *c'est-à-dire que je fasse moi-même, le choix de ce qui est articulé dans l'ensemble du texte. Reste le problème de savoir s'il ne faudrait pas d'une façon quelconque, vous donner quelques communications de choix, mais vous voyez le travail que cela représente pour moi.*

Cette considération méthodique conjuguée avec le fait que je n'étais pas absolument décidé à faire le séminaire d'aujourd'hui, que je ne l'ai fait qu'entraîné par ma grande affection pour vous, par le fait aussi qui est de tradition, qu'à la veille des vacances il arrive que dans les établissements d'études secondaires qui correspondent à peu près à votre niveau on fasse à la dernière leçon une petite lecture, je me suis



p. 83,1.8
[autrement]. Je ferai d'abord le choix.

LES PSYCHOSES

dit qu'aujourd'hui il ne serait peut-être pas inopportun ni inutile à bien réfléchir, que je vous fasse une lecture choisie, et choisie dans quelque chose de récent, en tout cas d'inédit, qui est de moi mais qui restera dans la ligne de notre sujet. Au *moins une partie d'entre vous qui n'a pas assisté à mes séminaires des années précédentes, pourra prendre des repères.*

II s'agit du discours que j'ai fait à Vienne, où que je suis censé avoir fait, à la clinique psychiatrique du Dr Hoff, *qui correspond exactement à la clinique psychiatrique d'ici**. J'ai fait ce discours sur le thème suivant: «Sens d'un retour à Freud dans la psychanalyse», histoire de leur faire part un peu du mouvement parisien et du style, sinon de l'orientation générale de notre enseignement. J'ai fait ce discours, je dois vous le dire, dans les mêmes conditions d'improvisations, même plutôt accentuées, que ceux que je fais ici, en ce sens que ceux que je fais ici je les prépare: il n'y a rien de semblable pour un sujet qui m'apparaissait assez général pour que je me fie à l'adaptation de mon auditoire, de sorte que je vais vous communiquer une sorte de reconstitution écrite, aussi fidèle que j'ai pu, à l'esprit d'improvisation, et à la modulation de ce discours. J'ai été de ce fait probablement amené un peu à développer certains passages, ce qui lui donne une longueur plus grande que celle qu'il occupera probablement ici; peut-être aussi y ai-je adjoint certains développements, que j'ai été amené à y ajouter dans une seconde séance plus réduite qui a eu lieu après et où je me trouvais en face du cercle limité des techniciens analystes qui avaient assisté à la première conférence, et où j'ai parlé plutôt de questions techniques : la signification de l'interprétation en général. Ça n'en a pas moins été pour eux le sujet, au moins au premier abord, de certains étonnements, ce qui prouve qu'il y a toujours lieu d'essayer d'établir le dialogue.

Vous allez voir dans cette aventure, une lecture que je vais essayer de vous donner autant que possible avec le ton parlé

*En fait, c'était le lieu où Lacan faisait son séminaire chez Delay [lieu d'où Lacan prend son expérience].

*Leçon du 21 décembre 1955*

que mon texte s'efforce de reproduire et qui, je l'espère, cette fois soutiendra mieux votre attention que la lecture de la dernière fois. Je vous avertis déjà, ne serait-ce que pour stimuler votre curiosité, qu'il m'est arrivé au milieu de ce discours une assez curieuse aventure, elle ne pourra pas se reproduire ici, sinon de la façon en quelque sorte simulée qui l'inscrit dans le texte, puisque je dirais presque que le matériel me manque: j'avais devant moi, là-bas, une sorte de pupitre avec des choses pour le bouger, il était plus perfectionné que celui-là, pupitre à taille humaine. C'était probablement à un moment où, sinon l'intérêt de l'auditoire, du moins le mien fléchissait un peu, car le contact n'est pas toujours aussi bon que celui au milieu duquel je me sens ici avec vous. Il m'est arrivé que ledit pupitre est, venu à mon aide, *puisqu'il faut croire que j'avais certainement tendance à profiter de cette aide, voire à en abuser;* finalement il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, et à tout bien prendre si nous le comparons à des paroles récentes que nous avons entendues d'un de mes anciens amis à la Sorbonne, qui nous a raconté des choses étonnantes samedi dernier, à savoir la métamorphose de la dentellière en cornes de rhinocéros, et finalement en chou-fleur, eh bien ce pupitre a commencé à parler, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui reprendre la parole. C'est peut-être un élément qui va introduire un léger déséquilibre de composition dans mon discours.

*J'ai commencé par parler sur Vienne, et j'en profite pour dessiner d'un bref crayon le schéma de pulsation qui a présidé à l'extension de l'analyse en fonction des deux guerres, et de la persécution anti-analytique qui a sévi dans les pays de langue germanique, et de ce qui est arrivé quand elle est allée frapper aux limites de notre monde, c'est-à-dire là-bas quelque part aux Amériques, nommément où je souligne au passage, je ne veux pas trop m'attarder sur cela, la fonction tout à fait essentielle certainement qu'a joué l'élément de ces étrangers, voire de ces émigrants, aux nouvelles américaines, de dimension proprement américaine, anhistorisme foncier, car dans toutes les entreprises de son style, ceci est absolument*

127

p. 84, l. 12
... [est venu à mon aide] ...
p. 84,l. 20
... déséquilibre de composition dans mon discours.

LES PSYCHOSES

*essentiel pour comprendre l'adaptation qu'a prise la technique analytique à des exigences d'un autre genre, et qui sont certes peut-être comme toute exigence, de milieu légitime, mais qui pour autant tentaient à couper le groupe de la profonde signification historisante de l'analyse, qui a exercé certainement une influence déviatrice dont nous pouvons, je ne dirais pas sentir les contrecoups, car après tout la présence américaine se caractérise surtout en Europe d'une façon négative, et jusqu'à nouvel ordre par des degrés faibles, retour peut-être d'une certaine façon, Dieu merci, et j'en viens à indiquer, après avoir brièvement rappelé ce que nous faisons ici, horaire et ampleur de notre travail, à m'interroger sur la façon dont je vais aborder cette question, du sens authentique d'un retour à Freud, pour autant qu'il est nécessité par cette base de départ et la déviation américaine, et par un certain trust, une certaine dépression centrale qui s'est creusée ici, et je leur signale que tout de même il se passe ici un petit quelque chose qui commence à faire sa remontée.*

[Lecture de l'article pp. 401-436, sous le titre « La chose freudienne »]

128

Leçon 7

*11 janvier 1956*

Je voudrais aujourd'hui vous rappeler quel est, non pas seulement mon dessein général pour ce qui est du cas Schreber, mais le propos fondamental de ces séminaires, l'un ne va pas sans l'autre et il est toujours bon de ne pas laisser se rétrécir son horizon. Bien sûr, comme on poursuit une marche pas à pas un certain temps, nous aurons des murs devant notre nez, mais enfin, comme je vous emmène dans des endroits difficiles, nous manifestons peut-être un peu plus d'exigences qu'ailleurs, dans cette sorte de promenade. *Il paraît aussi nécessaire de vous rappeler à l'intérieur de quel plan cette marche se situe.*

Je dirais que le propos de ce séminaire, il faudrait l'exprimer de diverses manières qui se recoupent et qui toutes reviennent au même. Je pourrais vous dire que je suis ici pour vous rappeler qu'il convient de prendre au sérieux notre expérience, que le fait d'être psychanalyste ne vous dispense pas d'être intelligents et sensibles; il ne suffit pas qu'un certain nombre de clés vous aient été données, pour que vous en profitiez pour ne plus penser à rien, *et pour dire les choses tout cru,* pour vous efforcer, ce qui est le penchant général des êtres humains, à laisser tout en place, *précisément à l'aide de ces quelques mots-clefs qui vous ont été donnés. Il* est bien certain qu'il y a une certaine façon d'user des

129

p. 85,l. 8

II me paraît également nécessaire de vous rappeler le plan qui situe cette marche.

p. 85, l. 16

.. penser à rien, et vous efforcer, ...

p. 85, l. 17

... le penchant général des êtres humains à tout laisser en place.

LES PSYCHOSES catégories telles que l'inconscient, pulsion, ou si vous voulez relations préœdipienne, défense, et en quelque sorte de n'en tirer aucune des conséquences authentiques qu'elles comportent. C'est une affaire qui concerne les autres en général (c'est toujours facile de prendre les choses sous ce registre, c'est une complication du monde des objets), mais à la vérité ça ne touche pas au fond de vos rapports avec le monde, et pour être psychanalyste, vous n'êtes, sauf à vous secouer quelque peu, nullement obligés de maintenir présent à l'esprit que le monde n'est pas tout à fait fait comme tout un chacun le conçoit, qu'il est pris dans ces prétendus mécanismes et prétendument connus de vous.

D'un autre côté il ne s'agit pas non plus - ne vous y trompez pas - que je fasse ici la métaphysique de la découverte freudienne, que je me propose comme programme d'en tirer ce qui pourrait assez justement être fait, toutes les conséquences qu'elle comporte par rapport à ce qu'on peut appeler au sens le plus large, l'être. Ce n'est pas là mon propos (je ne me le fixe pas comme objet), ce ne serait pas inutile, ça peut être indiqué de le faire, je crois que cela peut être aussi laissé à d'autres; je dirais que ce que nous faisons ici en indiquera, plus facilement que sur d'autres travaux, la voie d'accès.

Il ne faut pas croire non plus pourtant qu'il vous soit interdit de faire quelques battements d'ailes dans ce sens, chacun de vos battements d'ailes intérieurs - cette méta-physique de la condition humaine telle qu'elle nous est révélée par la découverte freudienne, vous ne perdrez jamais rien quand même à vous interroger là-dessus, mais enfin je dirai qu'après tout ce n'est pas là le point essentiel, cette métaphysique, vous ne l'oublierez pas, vous la recevez toujours sur la tête, on peut faire confiance aux choses *telles qu'elles sont structurées, telles que nous pouvons effectivement les toucher d'une façon un peu plus profonde, par l'intermédiaire de la découverte, de l'expérience freudienne,* elles sont là, vous êtes dedans, ce n'est pas pour rien que c'est de nos jours que cette découverte freudienne a été faite, et que vous vous trouvez par une série de hasards des plus confus, en

*Leçon du 11 janvier 1956*

être personnellement les dépositaires, mais cette métaphysique qui peut tout entière s'inscrire dans le rapport de l'homme au symbolique, vous y êtes immergé à un degré qui dépasse de beaucoup votre expérience de techniciens, et dont je vous indique quelquefois que ce n'est pas par hasard que nous nous trouvons dans toutes sortes de disciplines, *de systèmes ou d'interrogations qui sont voisines à la psychanalyse, que nous en trouvons, les traces et la présence.*

*Ici nous nous limitons à quelque chose mais qui est essentiel, vous* êtes techniciens, mais techniciens de choses qui existent à l'intérieur de cette découverte. Cette technique se développe à travers la parole, essayons au moins ici de structurer correctement le monde dans lequel vous avez à vous déplacer dans votre expérience, en tant qu'il est structuré, qu'il est incurvé, pour employer un terme pour lequel je pense à un certain nombre de commentaires, dans la perspective de la parole, *et pour autant que la parole y est centrale.* C'est pour cela, et c'est par rapport à cela que mon petit carré qui va du sujet à l'Autre, et d'une certaine façon ici du symbolique vers le réel, sujet, moi, corps, ici dans le sens contraire, le grand Autre en tant qu'il est l'Autre de l'intersubjectivité, qu'il est *l'Autre que vous appréhendez qu'en tant qu'il est sujet, c'est-à-dire qu'il peut mentir,* de l'Autre, par contre qu'on retrouve toujours là, à sa place que j'ai appelé l'Autre des astres, ou si vous voulez le système stable du monde, de l'objet, et entre les deux, de la parole avec ses trois étapes du signifiant, de la signification et du discours.

Ce n'est pas un système du monde, c'est un système de repérage de notre expérience, c'est comme cela qu'elle se structure. C'est à l'intérieur de cela que nous pouvons situer les diverses manifestations phénoménales auxquelles nous avons à faire. Si nous ne prenons pas au sérieux cette structure, nous n'y comprendrons rien. Bien entendu l'histoire du sérieux est au cœur même de la question, les caractéristiques d'un sujet normal, c'est que pour lui un certain nombre de réalités existent, mais justement sa caractéristique aussi est de ne jamais les prendre tout à fait au sérieux;

131

p. 86,l. 20

... dans toutes sortes de disciplines...

p. 86, l. 24

p. 86, l. 30

L'Autre que vous n'appréhendez pas tant qu'il est sujet, c'est-à-dire qu'il peut mentir, ...

LES PSYCHOSES vous êtes entourés de toutes sortes de réalités dont vous ne doutez pas, dont certaines sont particulièrement menaçantes, vous ne les prenez pas pleinement au sérieux, vous pensez, avec le sous-titre de Paul Claudel « que le pire n'est pas toujours sûr », *et vous vous maintenez dans un état d'heureuse incertitude* qui rend possible pour vous l'existence, suffisamment étendue. La certitude est non seulement la chose la plus rare pour le sujet normal: mais même la chose sur laquelle il peut s'interroger légitimement, il s'apercevra alors qu'elle est strictement corrélative d'une action, il est engagé dans une action qu'il approche, je ne dis pas qu'il touche. *Mais qu'advient cette catégorie de la certitude.*

Je ne m'étendrai pas là-dessus puisque nous ne sommes pas là précisément pour faire la psychologie de la phénoménologie du plus prochain, mais conformément à ce qui se passe toujours à essayer de l'atteindre par un détour, et notre plus lointain aujourd'hui, c'est le fou Schreber.

Il convient de prendre dans son ensemble notre fou Schreber, puisqu'il est le plus lointain. Gardons un peu nos distances, et nous allons nous apercevoir à faire cette remarque, qu'il a ceci de commun avec les autres fous, et cela vous le retrouverez toujours, et c'est pour cela que je vous fais des présentations de malades, c'est pour que vous en ayez l'appréhension, les données les plus immédiates de ce qu'il nous fournit, le fou, il nous fournit celle-ci contrairement aux faux problèmes que se posent les psychologues, à ne pas le voir avec des yeux directs, à ne pas vraiment le fréquenter, c'est que contrairement au problème qu'on se pose, à savoir pourquoi est-ce qu'il croit à la réalité de son hallucination, on voit bien quand même que ça ne colle pas, et alors on se fatigue le tempérament à cette sorte de genèse de la croyance, Il faudrait d'abord un tout petit peu la préciser, il n'y croit pas à la réalité de son hallucination, il y a là-dessus mille exemples, et je dirais que je ne veux pas m'y étendre aujourd'hui parce que je reste contre mon texte, c'est-à-dire contre le fou Schreber, mais enfin c'est à la portée même de gens qui ne sont pas psychiatres, et le hasard m'ayant fait

*Leçon du 11 janvier 1956*

ouvrir ces temps ci la « Phénoménologie de la perception » de Maurice Merleau-Ponty, à la page 386 sur le thème de la chose et du monde naturel, vous aurez des remarques excellentes sur ce sujet, c'est à savoir combien il est facile de s'apercevoir que rien n'est plus accessible à obtenir du sujet que ce qu'on lui fait remarquer qu'il est en train d'entendre, et qu'on ne l'a pas entendu, Il dit: « oui, d'accord, c'est que je l'ai entendu tout seul ». La réalité n'est pas ce qui est en cause, le sujet admet bien qu'il s'agit de choses fondamentalement irréelles, il admet par tous les détours explicatifs verbalement développés qui sont à sa portée, qu'il s'agit là de choses d'une autre nature que celle de l'ordre réel, et même l'irréalité il l'admet jusqu'à un certain point; il *faut qu'on le pousse pour qu'il aille vers le contrôle, quant à la réalité; la vérité, il n'y a même pas besoin qu'on le pousse, lui aussi il pousse dans ce sens, il sait bien que cette réalité est en cause.* Par contre, contrairement au sujet normal pour qui la réalité vient dans son assiette, il y a par contre une certitude quant au fait que ce dont il s'agit, et ceci va de l'hallucination à l'interprétation, *jusqu'aux phénomènes les plus fins, les plus subtils, les phénomènes de signification générale, il* est sûr que cela le concerne, ce n'est pas de cette réalité qu'il s'agit chez lui, mais de certitude, même quand il s'exprime dans le sens de dire que ce qu'il éprouve n'est pas de l'ordre de ce qui concerne la réalité, mais non pas la certitude que cela le concerne, cette certitude est quelque chose de radical, la nature de ce dont il est certain peut rester d'une ambiguïté parfaite, et va de toute la gamme qui s'étend de la malveillance à la bienveillance, *les deux peuvent même rester d'une ambiguïté totale à propos d'un phénomène particulier.* Il n'en reste pas moins que le fait que cela signifie quelque chose d'inébranlable pour lui, c'est cela qui constitue ce qu'on appelle à tort ou à raison, soit le phénomène élémentaire, soit le phénomène plus développé de la croyance délirante.

Vous pouvez en toucher un exemple, simplement en feuilletant l'admirable condensation que Freud nous a donnée, du livre de Schreber. Et enfin il reste qu'à travers Freud,



p. 88,1.2
p. 88, l. 4
p. 88, l. 11

vous pouvez en avoir le contact, la dimension, Freud le donne en même temps qu'il l'analyse, ce qui n'empêchera pas de recourir à certaines parties du texte.

L'un des phénomènes les plus centraux, les plus clés du développement de son délire, c'est ce qu'il appelle l'assassinat d'âme. Cet assassinat d'âme dont nous verrons qu'à lui tout seul, dans sa formulation, il comporte une montagne de problèmes, il n'en reste pas moins que ce phénomène tout à fait initial pour son délire et pour la conception qu'il a de cette retransformation du monde qui constitue son délire, il le présente lui-même comme totalement énigmatique. J'insiste, ce n'est pas seulement le chapitre 111 du livre des Mémoires, qui nous donne les raisons de sa névropathie, qui est censuré, on nous avertit que le contenu ne peut pas être publié, et nous savons néanmoins *que ce chapitre comportait des remarques concernant la propre famille de Schreber, c'est-à-dire probablement ce qui nous permettrait de voir de* ou à quelqu'un de ses *beaucoup plus près comment se sont manifestées les relations fondamentales, peut-être inaugurales, du délire de Schreber, par rapport à son frère ou à son père, ou à quelqu'un se ses proches,* et quelque chose qui assurément nous permettrait d'aller plus sûrement dans notre analyse de ce qu'on peut appeler communément les éléments significatifs, transférentiels qui ont pu jouer à tel moment de ce délire.

Mais ceci après tout n'est pas tellement à regretter, car là encore il faut bien voir que quelquefois trop de détails, trop de surcharges, nous empêchent de voir des caractéristiques formelles qui ne sont pas moins fondamentales, et, ce qui est *essentiel, ce n'est pas que nous comprenions à travers telle ou telle expérience affective à l'endroit de ses proches; nous devons, nous, comprendre ce que ledit assassinat d'âme peut être, c'est que nous voyons ceci: c'est que lui le sujet ne le comprend pas,* et que néanmoins qu'il le formule, qu'il le distingue comme étant un moment décisif de cette expérience nouvelle à laquelle il a accédé, et qu'il nous communique par l'énoncé du développement, compte rendu des différents modes relationnels dont l'étagement, la perspective lui a été

*Leçon du 11 janvier 1956*

progressivement donnée dans un effort d'élaboration qui a été le sien, Il lui en a peu à peu livré le sens, cet assassinat d'âme, il le considère lui-même comme énigmatique, qu'il soit comme étant un ressort à un moment absolument certain, et qui comporte, fout de même à un moment, si énigmatique qu'il soit pour lui-même, cette articulation. Il s'agit d'un assassinat, il n'y a pas de trace d'âme; *d'autre part, parler d'une âme avec certitude n'est pas non plus très commun,* savoir distinguer ce qui est âme et tout ce qui s'attache autour d'elle, la distinguer avec autant de certitude, c'est aussi quelque chose qui n'est pas donné à tout un chacun, et qui semble donnée justement à ce délirant avec un caractère de certitude qui donne à son témoignage un relief essentiel.

Nous devons nous arrêter à ces choses et n'en pas perdre le caractère distinctif tout à fait primordial, si nous voulons comprendre quoi que ce soit à ce qui se passe vraiment, et non pas simplement à l'aide de quelques mots-clefs, nous débarrasser du phénomène de la folie comme désormais expliqué par cette opposition entre la réalité et la certitude, En d'autres termes, la question de ce qu'est la certitude délirante, c'est quelque chose dont il faut que vous vous rompiez à la retrouver partout où elle est, et à vous apercevoir par exemple à quel point est différent le phénomène de la jalousie, dans ce qu'il est ou ce qu'il peut être quand il se présente chez un sujet normal, et lorsqu'il se présente chez un délirant. Il n'y a pas besoin de faire une évocation bien rapide du côté humoristique, voire comique de la jalousie du type normal qui est ce quelque chose dont on peut dire qu'elle se refuse le plus naturellement du monde à la certitude, quelles que soient les réalités qui s'en offrent. C'est la fameuse histoire du jaloux normal qui poursuit vraiment jusqu'à la porte de sa chambre où est enfermée sa femme avec un autre, est tout de même quelque chose qui contraste assez avec le fait que le délirant qui lui se dispense de toute référence réelle, *enjambe presque immédiatement la certitude autour des thèmes de son délire, pour que vous compreniez la différence qu'il y a entre une jalousie normale et*

135
p. 88,1.41
Qu'est-ce que ça peut bien être qu'assassiner une âme ?
p. 89,l. 17
... le délirant, lui, se dispense de toute référence réelle.

*une jalousie délirante.* Ceci est tout de même fait pour vous inspirer quelque méfiance dans le recours à des mécanismes eux, normaux, comme celui qui s'appelle par exemple, projection, quand il s'agira de le transférer à la genèse d'une jalousie délirante. C'est pourquoi communément ce que vous verrez faire, cette extrapolation, alors il suffit de lire le texte de Freud lui-même dans cet exemple du Président Schreber, pour voir que justement il exclut comme une question, je dirais presque qu'il n'a pas le temps d'aborder à ce moment-là, mais dont il montre tous les dangers de faire intervenir à quelque moment que ce soit d'une façon imprudente, le terme de projection, c'est-à-dire la relation du moi à l'autre comme tel, ou du moi à moi comme tel dans la genèse d'une étape ou d'un ressort quelconque de la paranoïa. Ceci écrit noir sur blanc n'empêchera pas quiconque de se servir à tort et à travers du terme de projection quand il s'agit de la genèse et de l'explication des délires.

Je dirais plus: le délirant, à mesure qu'il monte l'échelle des délires, et en somme c'est cela qui en est la caractéristique, est de plus en plus sûr de choses posées comme telles, comme de plus en plus irréelles, et dans le cas précis de la paranoïa c'est ce qui la distingue de la démence précoce, il les articule avec une abondance, avec une richesse qui est justement une des caractéristiques cliniques les plus essentielles, et qui pour être des plus massives, ne doit tout de même pas être négligée, qui caractérise l'ordre et le registre des paranoïas au cours des productions discursives, qui la plupart du temps d'ailleurs s'épanouissent en productions littéraires, au sens où littéraire signifie simplement feuilles de papier couvertes avec de l'écriture; *c'est une caractéristique de ce développement de la psychose paranoïaque.*

*Jusqu'à quelques extrêmes dans l'ordre du délire fantasmagorique que nous arrivions à en fixer les limites,* c'est bien cela qui milite en faveur du maintien d'une certaine unité entre les délires qu'on a peut-être un peu prématurément isolés comme paranoïaques à proprement parler, et les formations dites, dans la nosologie classique, paraphréniques

p. 89,1.37
... feuilles de papier couvertes avec de l'écriture.

*Leçon du 11 janvier 1956*

mais il y a aussi quelque chose dont il convient de vous *apercevoir, c'est que le fou, tout écrivain qu'il soit, et il l'est dans ce registre,* il faut quand même en faire la remarque, même dans un cas comme celui du Président Schreber qui apporte une oeuvre si saisissante par son développement, par ses caractères complets, fermés, pleins, achevés, et certainement très attachante pour nous qui nous intéressons à ce problème, il y a quelque chose qui frappe, c'est que ce personnage qui en somme est venu après le développement, à se faire de ce délire la conception de relation essentielle qu'il a à Dieu, et celle de correspondant féminin de Dieu, d'être la femme de Dieu, de savoir à ce fait, que l'idée qu'il se fait de lui-même est dans l'idée qu'en somme tout est compréhensible, tout est arrangé, et je dirais plus: tout s'arrangera pour tout le monde, puisqu'il joue là un rôle d'intermédiaire entre une humanité menacée jusqu'au fin fond de son existence, et un pouvoir divin avec lequel il a ses attaches à lui si particulières, tout est arrangé dans cette réconciliation.

Ceci est pour marquer le tournant de sa maladie qui se situe entre le moment du symptôme inexpliqué de la profonde perturbation de son expérience, qui a été une perturbation extrêmement cruelle et douloureuse, la période du début de sa psychose et la période où il commence à l'élever à la compréhension, et du même coup à une certaine maîtrise de sa psychose; c'est la Versöhnung, cette réconciliation qui le situe comme femme de Dieu, et qui donne tous les développements que cela comporte, un monde extrêmement riche, complexe et articulé, dont nous ne pouvons pas ne pas être frappés du fait que cela ne comporte rien qui nous indique la moindre présence, la moindre effusion, la moindre communication réelle d'aucune façon, une assomption qui nous donne l'idée qu'il y a vraiment là, rapport de deux êtres, et sans recourir-ce qui serait discordant à propos d'un texte comme celui-là - à la comparaison avec un texte d'un grand mystique. Tout de même si l'épreuve vous amuse, ouvrez n'importe quelle page de Saint-Jean de la Croix, qui dans l'expérience de la montée de l'âme,

137

p. 89,1.41

Il convient néanmoins que vous vous aperceviez de ce qui manque ici au fou, tout écrivain qu'il soit, ...

n'exprime pas dans le fond quelque chose qui soit absolument impossible à évoquer à ce propos, lui aussi se présente dans une attitude d'offrande, de réception, et il va même, jusqu'à la comparaison avec le fait d'épousailles de l'âme avec la présence divine. Il n'y a absolument rien de commun entre l'accent qui nous est donné d'un côté et de l'autre, et je dirais même qu'à propos du moindre témoignage d'expérience religieuse authentique, vous verrez toute la différence

disons que derrière tout ce long discours par lequel Schreber nous témoigne quelque chose qu'il s'est enfin résolu à admettre comme solution de sa problématique, nous n'avons nulle part le sentiment de quelque chose qui nous soit communiqué d'une expérience originale, de quelque chose dans lequel le sujet lui-même soit pris et inclus, c'est un témoignage vraiment objectivé.

Nous posons là le problème de ce dont il s'agit dans ces sortes de témoignages de ces délirants, ne disons pas que le fou est quelqu'un qui se passe de la reconnaissance de l'autre, puisqu'en fait Schreber écrit cet énorme ouvrage pour que nul n'en ignore à propos de ce qu'il a éprouvé, et même pour qu'à l'occasion, les savants viennent sur son corps rechercher le témoignage de la présence de ces nerfs féminins dont il a été progressivement pénétré, et qui pourront permettre d'objectiver ce rapport unique qui a été le sien avec la réalité divine.

Tout ceci se propose bien comme un effort pour être reconnu, et puisqu'il s'agit d'un discours et d'une chose publiée, nous dirons que là un point d'interrogation se soulève de ce que peut vouloir dire pour ce personnage, si isolé par son expérience, qu'est le fou, ce besoin de reconnaissance.

Nous voyons bien qu'il y a là une question qui rend plus complexe que ne va l'apparaître au premier abord, ce qui pourrait être jeté comme une distinction, soit que le fou, puisqu'il est fou, est justement le personnage qui n'a pas besoin d'être reconnu, cette non-reconnaissance, cette suffisance qu'il a de son propre monde, cette auto compréhension qui le distingue, qui nous semble le distinguer au

*Leçon du 11 janvier 1956*

premier abord, ne va pas sans présenter elle-même quelques contradictions, *dont la clé est peut-être tout entière dans qu'il dit quand il nous apporte le témoignage de son délire.* C'est là quelque chose qui se dérobe à nous, et nous permet de résumer la situation par rapport à son discours quand nous en prenons connaissance, en ceci comme je l'ai dit tout à l'heure, il est assurément écrivain, il n'est pas poète, il ne nous introduit pas à de nouvelles dimensions de l'expérience que nous avons chaque fois que, dans un écrit, nous sommes introduits à un monde qui est à la fois quelque chose auquel nous accédons et qui est autre que le nôtre, mais qui nous donne la notion de présence d'un être, d'un certain rapport fondamental qui devient aussi bien de par là même désormais le nôtre, qui fait que dans Saint-Jean de la Croix, nous ne pouvons plus douter de l'authenticité de l'expérience mystique, comme aussi bien que quelqu'un d'autre, Proust, Gérard de Nerval, qui assurément est la poésie qui s'appelle création par un sujet qui là assume un nouvel ordre *de relation symbolique au monde.*

Tout au contraire est notre personnage, dans tout son de Schreber.

texte, à chaque instant on touche du doigt le phénomène de sa transformation, à s'observer, à nous expliquer comment il est violé, manipulé, transformé, siège de toutes sortes de phénomènes, parlé, jacassé de toutes les manières, terme qui n'est pas absolument choisi, mais c'est bien de cela qu'il s'agit, car vous verrez au détail de ces choses, une espèce de pépiement de ce qu'il appelle les oiseaux du ciel, c'est bien de cela qu'il s'agit, le siège de toute une volière, de phénomènes, il n'est pas tout cela et pourtant c'est tout cela qui est pour lui le plus important, puisque c'est pour tout cela qu'il fait cette Qu'allons-nous donc dire en fin de compte du délirant ? Est-il seul ? Ce n'est pas non plus le sentiment que nous

avons, il est habité par toutes sortes d'existences improbables certes, idéentielles, mais dont le caractère significatif est certain comme donnée première, et dont le caractère articulé s'élabore de plus en plus à mesure qu'avance son délire, le doute porte au départ et à tel moment, justement sur ce à quoi elle renvoie, mais elle renvoie sûrement à quelque chose, ceci pour lui ne fait aucun doute. Chez un sujet comme Schreber les choses vont aussi loin que le monde entier est pris dans ce délire de signification, et l'on peut dire que, loin d'être seul, il n'est à peu près rien de ce qui l'entoure qu'il ne soit d'une certaine façon, mais par contre tout ce qu'il fait être dans ses significations, est en quelque sorte vide de lui-même, et ceci est expliqué et articulé de mille façons, spécialement par exemple quand il remarque et quand il dit que Dieu, c'est-à-dire son interlocuteur imaginaire, ne comprend rien à tout ce qui est de l'intérieur, à tout ce qui est des êtres vivants, Dieu n'a jamais affaire qu'à des ombres ou à des cadavres, et aussi bien tout son monde s'est transformé en une fantasmagorie de ce qu'on a traduit plus ou moins proprement en français, par ombres d'hommes bâclés à la six quatre deux.

Je vous dirai aujourd'hui ce sur quoi va porter notre démonstration, qu'une telle construction, qu'une telle transformation, qu'une telle création se produise chez un sujet, nous avons à la lumière des perspectives analytiques plusieurs voies qui s'ouvrent à nous pour le comprendre, Les voies toujours faciles sont les voies déjà connues, nous avons une catégorie qui a été introduite très tôt dans l'analyse, dont vous savez qu'elle est tout à fait au premier plan, présente dans tout ce qui s'en dit actuellement, c'est la notion de défense. Tout ceci est fait pour quelque chose, et le quelque chose dont il s'agit est quelque chose contre quoi le sujet veut se défendre; vous savez que les névroses, sont ainsi expliquées, vous savez aussi combien j'insiste sur le caractère incomplet de cette référence, sur son caractère scabreux en ce sens qu'il prête à toutes sortes d'interventions précipitées, et comme telles nocives, vous savez d'autre part

*Leçon du 11 janvier 1956*

combien il est difficile de s'en débarrasser, puisque aussi bien cela touche à quelque chose d'objectivable. C'est précisément pour cela que la catégorie et le concept est à la fois si insistant, si tentant, et vous offre un tel penchant, peur diriger selon lui nos interventions, le sujet se défend, aidons-le à comprendre qu'il ne fait que se défendre, c'est-à-dire à lui montrer ce contre quoi il se défend, Plan et point dans lequel, dès que vous entrez, vous vous trouvez devant des dangers multiples, le premier danger étant celui que vous manquez très exactement, le plan sur lequel doit se faire votre intervention, qui doit toujours seulement distinguer l'ordre où se manifeste cette défense, si cette défense est manifestement dans l'ordre symbolique, c'est là qu'est toute la différence de ce que je vous enseigne, avec ce que vous pourrez trouver ailleurs, c'est-à-dire qu'il s'agit de quelque chose que vous pouvez élucider dans le sens d'une parole au sens plein, c'est-à-dire de quelque chose qui intéresse dans le sujet, signifiant et signifié, et dont vous avez dans l'actualité, dans ce que vous présente le sujet, les deux, signifiant et signifié. Alors en effet, là, vous pouvez intervenir en lui montrant la conjonction de ce signifiant et de ce signifié, et pour autant qu'il les a tous les deux présents dans son discours: si vous ne les avez pas tous les deux, si vous avez l'impression que le sujet se défend contre quelque chose que vous voyez vous, et que lui ne voit pas, c'est-à-dire que vous voyez de la façon la plus manifeste et la plus claire, que le sujet aberre quant à la réalité, la notion de défense est pour vous insuffisante vous permettre de mettre le sujet en face de la réalité.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit dans un temps ancien à propos d'une observation très jolie de Kris, le personnage qui était hanté par la notion qu'il était plagiaire, et par la culpabilité de son plagiat; l'intervention de Kris, il la considère comme géniale au nom de la défense, car depuis quelque temps comme nous n'avons plus que cette notion de défense, il est bien clair qu'en effet ce moi a à faire la lutte sur trois fronts, c'est-à-dire du côté de l'id, du côté du surmoi et du

côté du monde extérieur, alors nous nous croyons autorisés à intervenir sur l'un quelconque de ces trois plans, et de faire remarquer au personnage dont il s'agit, parce que tout d'un coup ça vient à la portée de notre main, que nous nous permettons de lire l'ouvrage auquel le sujet a fait allusion, à savoir l'ouvrage d'un de ses collègues auquel une fois de plus il aurait fait des emprunts, et nous nous apercevons qu'il n'y a rien du tout dans l'ouvrage du collègue qui mérite d'être considéré comme une idée originale que le sujet aurait empruntée, nous le lui faisons remarquer, considérant que ceci fait partie de l'analyse, heureusement nous sommes à la fois assez honnêtes et assez aveugles comme preuve du bien-fondé de notre interprétation, le fait que le sujet à la séance suivante nous apporte la jolie petite histoire suivante: en sortant de la séance il a été dans un restaurant quelconque pour y déguster son plat préféré, des cervelles fraîches. On est enchanté, ça a répondu, mais qu'est ce que ça veut dire ? Ca veut dire d'abord que le sujet, lui, n'a absolument rien compris à la chose, et qu'il ne comprend rien non plus à ce qu'il vous apporte, de sorte qu'on ne voit pas très bien où est le progrès réalisé du fait qu'on a appuyé sur le bon bouton, c'est un acting-out dans ce sens que j'entérine l'acting-out comme étant quelque chose de tout à fait équivalent à un phénomène hallucinatoire du type délirant, il s'agit de ceci précisément dans ce sens où vous avez symbolisé prématurément quelque chose qui est de l'ordre de la réalité, où vous n'avez pas abordé la question à l'intérieur du registre symbolique: l'aborder à l'intérieur du registre symbolique pour un analyste dans une occasion comme celle du plagiariste, doit être centré sur l'idée que d'abord le plagiarisme n'existe pas, à savoir qu'il n'y a pas de propriété symbolique, que le symbole est à tous, c'est à partir de là que l'analyste doit se poser la question: pourquoi d'abord est-ce que les choses de l'ordre et du registre du symbole ont pris pour le sujet cet accent, et ce poids *de l'apparence ou de la non-apparence 2 C'est là qu'est le problème,* c'est là que l'analyste doit attendre ce que le sujet va lui fournir pour lui permettre de

p. 93, l. 25
... ont-elles pris pour le sujet cet accent, ce poids?
142

*Leçon du 11 janvier 1956*

faire entrer en jeu son interprétation. Vous avez en effet toutes les chances pour que ce plagiarisme soit fantasmatique, parce que c'était un grand névrosé résistant déjà à une tentative certainement pas négligeable d'analyse, puisqu'il avait eu avant de venir à Kris, une analyse certainement efficace, Par contre en portant l'intervention sur le plan de la réalité, c'est-à-dire en fin de compte en retournant, à travers les catégories analytiques, à la psychothérapie la plus primaire, vous avez commencé à lui dire la réalité, et ça ne colle pas, à savoir qu'il n'est pas réellement plagiaire, que fait le sujet ? Le sujet répond de la façon la plus claire, c'est-à-dire en renouvelant à un niveau plus profond de la réalité, pour bien montrer que c'est là qu'est la question, à savoir que quelque chose surgit de la réalité qui est obstinée, et que tout ce qu'on pourra lui dire ne changera rien au fond du problème, c'est-à-dire qu'il s'impose à lui quelque chose, puisque vous lui démontrez qu'il n'est pas plagiaire, il va vous montrer de quoi il s'agit en vous faisant manger des cervelles fraîches, c'est-à-dire qu'il renouvelle son symptôme sur un point plus éloigné qui n'a pas plus de fondement ni plus d'existence que le point sur lequel il l'a montré tout d'abord. Montre-t-il même quelque chose ? J'irai plus loin, je dirai qu'il ne montre rien du tout, ce quelque chose se montre, et c'est là que nous sommes au cœur de ce que je vais cette année essayer de vous démontrer au niveau du Président Schreber, à propos de toute cette observation qui montre d'une façon en quelque sorte dilatée, façon qui nous permet de voir les choses microscopiques à une dimension énorme, cette observation du Président Schreber et le rôle fondamental de ce que j'ai à vous démontrer à propos de cette observation et de la façon même dont Freud, tout en ne la formulant pas jusqu'à l'extrême, parce que le problème n'était pas venu à un état d'acuité, d'urgence à propos de la pratique analytique dans son temps, comme il l'est dans le nôtre, de ceci qui est formulé par Freud de la façon la plus claire, c'est que quelque chose qui a disparu, a été rejeté de l'intérieur, reparaît à l'extérieur, phrase que j'ai déjà maintes

fois citée, et qui est la phrase absolument essentielle; je la commente et j'y reviens.

Il s'agit de ceci : c'est que préalablement - et il s'agit d'une antériorité qui est logique et qui n'est pas chronologique préalablement à toute symbolisation, il existe, et les psychoses en sont la démonstration, la possibilité de ceci, qu'une part de la symbolisation ne se fasse pas, en d'autres termes qu'il y a une étape antérieure à tout ce qui est à proprement parler dialectique de la névrose en tant que la dialectique de la névrose est tout entière liée à ceci, que le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose, autrement dit que toute la névrose est une parole qui s'articule. Mais il y a quelque chose qui existe aussi, c'est à savoir que quelque chose qui est tout à fait primordial dans l'être du sujet, n'entre pas dans la symbolisation, est non pas refoulé, mais rejeté.

je vous propose ceci, disons de fixer les points qui sont à démontrer, ça n'est pas une hypothèse non plus, c'est une articulation du problème, il y a une première étape qui n'est pas une étape que vous avez à situer quelque part dans la genèse, encore que bien entendu les questions de la situation de cette étape dans la genèse, à savoir de ce qui se passe au niveau des premières articulations symboliques du sujet, l'apparition essentielle du sujet, qui commence à jouer avec un objet qu'il fait disparaître, tout ceci nous posera des questions, mais ne vous laissez pas fasciner par l'existence de ce moment génétique qui forcément ne vous laisse apparaître qu'un phénomène dans le développement au niveau d'un objet limité qui est ce jeune enfant que vous voyez jouer, et qui est en train, en effet, de commencer à s'exercer à la première appréhension du symbole, mais qui, si vous vous laissez fasciner par lui, vous masque tout simplement ce fait, que le symbole est déjà là, énorme, l'englobant de toute part, que le langage existe déjà, qu'il remplit les bibliothèques, les dictionnaires, mais pas simplement de là, qu'il déborde à travers toutes vos actions, qu'il les encercle, qu'il leur fait faire ce que vous faites, que vous êtes engagé, et qui

*Leçon du 11 janvier 1956*

peut vous requérir à tout instant de vous déplacer, vous mener quelque part: vous oublierez tout cela devant cet enfant qui est en train d'inventer les éléments, de s'introduire dans la dimension essentielle du symbole, c'est-à-dire là où il est; c'est-à-dire partout où nous sommes en tant qu'êtres humains immergés dans le symbole, il y a la possibilité d'une Verwerfung primitive, de quelque chose qui n'est pas symbolisé, Ce quelque chose qui n'est pas symbolisé, c'est cela qui va se manifester dans le réel, c'est pour cela que cette catégorie du réel est essentielle à introduire, elle est partout, elle est impossible à négliger dans les textes freudiens, je lui donne ce nom en tant qu'il définit par rapport à l'acte de la parole un champ différent, de lui, du symbolique, parce qu'à partir de là il est possible d'éclairer l'évolution du phénomène psychotique comme tel.

Arrêtons-nous donc un moment à cette première distinction, à ce quelque chose qui se produit au niveau d'une possibilité de non-possibilité d'une Bejahung primitive à partir de laquelle une première dichotomie s'établit dans laquelle d'un côté tout ce qui aura été soumis à la Bejahung pure peut avoir divers destins, et tout ce qui d'un autre côté est tombé sous le coup de cette Verwerfung primitive en aura un autre *qui est constitué par ceci: c'est qu'il y a un fossé beaucoup plus profond entre tout ce qui est et tout ce qui a été admis dans la symbolisation primitive**.

je vais en avant aujourd'hui, mais sous ce registre, j'éclaire ma lanterne, simplement pour que vous sachiez en tout cas où je vais, ce que je veux vous faire toucher du doigt, ce que je veux prouver devant vous, en d'autres termes, ne prenez pas cela pour une construction, ni arbitraire, ni simplement comme le fruit d'un commentaire plus ou moins littéral de Freud, de soumission à son texte, car ce que je dis là, c'est très précisément ce que nous avons lu dans ce texte extraordinaire de la Verneinung; c'est M. Hyppolite qui il y



p. 95, l. 10
... sous le coup de la « Verwerfung » primitive en aura un autre.

* Dans ce passage sauté, il y avait un blanc dans la dactylographie qu'on peut remplir par: forclos ou rejeté.

LES PSYCHOSES

a deux ans a bien voulu le lire pour nous, Il ne s'agit ni de soumission au texte, ni d'une construction qui soit en quelque sorte arbitraire, Il s'agit maintenant de vous dire que si je pose ceci, c'est parce que c'est la seule façon d'introduire une rigueur, une cohérence, une rationalité dans ce qui se passe dans la psychose, et très précisément dans celle dont il s'agit ici, c'est-à-dire celle du Président Schreber. Donc ce que je dirai par la suite sera à mesure que nous le rencontrerons, toujours orienté du côté de la démonstration des difficultés que fait toute autre compréhension du cas, en d'autres termes de *ce qui fait qu'il est obligé de le comprendre à partir de cette hypothèse primitive.*

Il y a donc à l'origine, Bejahung, c'est-à-dire affirmation de ce qui est, ou Verwerfung; l'évolution ultérieure de cette Bejahung, c'est occasionnellement et en somme toujours tout ce que nous allons voir, il ne suffit pas que le sujet ait choisi dans le texte de ce qu'il y a à dire une partie et une partie seulement, pour qu'au moins avec une partie ça colle à l'intérieur de cela, il y a des choses qui ne collent pas, c'est trop évident si nous ne partons pas de l'idée que contrairement à ce qui est l'inspiration de toute la psychologie classique et académique, tout doit coller, à savoir que les êtres humains sont des êtres, comme on dit adaptés, puisqu'ils vivent. Vous n'êtes pas psychanalystes si vous admettez cela, car être psychanalyste c'est simplement ouvrir les yeux sur cette évidence qu'il n'y a rien de plus cafouilleux que la réalité humaine, c'est-à-dire que contrairement ce qu'on dit, dans toute la mesure où vous croyez avoir un moi, comme on dit bien adapté, raisonnable, qui sait naviguer, qui sait reconnaître ce qu'il y a à faire, qui sait ce qu'il y a à ne pas faire, et tenir compte des réalités que la psychanalyse vous montre, et si vous ne voyez pas que la psychanalyse c'est cela, il n'y a plus qu'à vous envoyer loin d'ici. La psychanalyse vous montre et rejoint là l'expérience qu'il n'y a rien de plus bête qu'une destinée humaine, à savoir qu'on est toujours blousé, même quand on fait quelque chose qui réussit, ce n'est justement pas ce qu'on voulait, et qu'il n'y a rien

p. 95,l. 21
... et la nécessité de cette articulation de départ.
146

*Leçon du 11 janvier 1956*

toujours de plus déçu qu'un monsieur qui arrive soi-disant au comble de ses vœux, il suffit de parler trois minutes avec lui, franchement, comme peut-être il faut uniquement l'artifice du divan psychanalytique pour le savoir, pour qu'on sache qu'en fin de compte, ce truc-là c'est justement le truc dont il se moque, et qu'il est à côté de cela particulièrement ennuyé par je ne sais quoi, par toutes sortes de choses, l'analyse c'est cela, c'est de s'apercevoir de cela et d'en tenir compte, c'est-à-dire que ce n'est pas comme cela par accident, que cela pourrait être autrement, c'est-à-dire qu'en fin de compte par une chose bizarre nous ne traversons la vie qu'en ne rencontrant que des malheureux, mais c'est un destin qui nous est particulier, « les gens heureux doivent être quelque part », si vous ne vous ôtez pas cela de la tête, c'est que vous n'avez rien compris à la psychanalyse, et c'est cela que j'appelle prendre les choses au sérieux, quand je vous ai dit qu'il fallait prendre les choses au sérieux, c'est pour que vous preniez au sérieux justement ce fait que vous ne les prenez jamais au sérieux.

Donc à l'intérieur de cette Bejahung, il va arriver toutes sortes d'accidents, d'abord parce que le retranchement primitif, rien ne nous indique qu'il a été fait d'une façon propre, et je dirais qu'il y a de fortes chances que d'ici longtemps nous ne sachions rien de ses motifs, précisément parce que là c'est au-delà de tout mécanisme de symbolisation, de sorte que si quelqu'un en sait un jour quelque chose, il y a peu de chance que ce soit l'analyste. Mais avec ce qui reste, et ce avec quoi il s'agit qu'il se compose un monde, et surtout ce avec quoi il s'agit qu'il se situe dans ce monde, c'est-à-dire qu'il s'arrange pour être à peu près du sexe masculin, ou une femme inversement. *Ceci pose des problèmes, ce n'est pas pour rien que je mets ceci tout à fait au premier plan, puisque justement l'analyse souligne bien que c'est là un des problèmes essentiels: c'est à l'intérieur de cela que vont se produire un certain nombre de phénomènes dans lesquels, puisque c'est là proprement le champ de l'analyse, il est essentiel que vous n'oubliiez jamais* que rien de ce qui

147

p. 96, l. 23

... Si je mets cela au premier plan, c'est que l'analyse souligne bien que c'est là un des problèmes essentiels.

touche au comportement de l'être humain comme sujet, à quelque chose dans lequel il se réalise, dans lequel il est tout simplement, ne peut échapper de quelque façon à être soumis aux lois de la parole.

S'il y a autre chose dans l'expérience, c'est ce que la découverte freudienne nous montre, c'est que les adéquations naturelles, sont chez l'homme, profondément déconcertées, ce n'est pas simplement parce qu'il est un mammifère pour qui la bisexualité joue chez lui un rôle essentiel, cette bisexualité fondamentale est en effet, il n'y a pas grand chose de surprenant au point de vue biologique, étant donné l'état soumis à des voies d'accès, de normalisation, de régulation, chez lui, qui sont plus complexes et différentes de ce à quoi elles sont soumises chez les mammifères et chez les vertébrés en général, d'une façon plus complexe, parce que la symbolisation qui y joue, autrement dit la loi qui y joue un rôle primordial, c'est également ce que veut dire l'expérience et la découverte freudienne, le complexe d'œdipe est là « ab origine », à savoir que dans l'existence de cette loi primordiale, c'est cela le sens qu'il faut donner au fait que Freud a tellement insisté sur l'œdipe qu'il en a été jusqu'à construire une sociologie de totems et de tabous; c'est manifestement qu'on trouvait à l'avance, puisque ce n'est observable que là où la loi existe, par conséquent il n'est pas question de se poser la question des origines, puisque justement elle est là depuis le début, et depuis les origines et qu'il n'est pas question d'articuler quelque chose sur la sexualité humaine, s'il n'y a pas ceci, qu'elle doit se réaliser par et à travers une certaine loi fondamentale qui est simplement une loi de symbolisation, c'est ce que cela veut dire.

Donc à l'intérieur de ceci va se produire tout ce que vous pouvez imaginer, sous ces trois registres de la Verdichtung, de la Verdrängung et de la Verneinung. C'est simplement la loi du malentendu, grâce à laquelle nous survivons, ou encore grâce laquelle nous faisons plusieurs choses à la fois, ou encore grâce laquelle nous pouvons par exemple satisfaire, quand nous sommes un homme, nos tendances féminines

*Leçon du 11 janvier 1956*

dans une relation symbolique où nous occupons précisément la position féminine, *tout en restant parfaitement sur le plan imaginaire et sur le plan réel, un homme pourvu de sa virilité.* Cette fonction qui peut très bien rester avec plus ou moins d'intensité, peut-être de féminité, est quelque chose qui se trouvera à se satisfaire à cette réceptivité essentielle qui est l'un des rôles existants fondamentaux, qui n'est pas métaphorique, nous recevons quelque chose quand nous recevons la parole.

Au même instant de manifestation de quelque chose dans notre comportement, il se peut qu'il y ait une façon de participer à la relation de la parole qui ait à la fois plusieurs sens, et que l'une de ces significations intéressées, soit précisément celle de se satisfaire dans cette occasion, je prends cela comme exemple, dans cette position féminine, comme essentielle à notre être.

La Verdrängung, ce n'est pas la loi du malentendu, c'est ce qui se passe quand ça ne colle pas, à savoir quand deux chaînes différentes symboliques, car dans chaque chaîne symbolique nous sommes liés à une cohérence interne à cette chaîne, qui fait *que nous sommes forcés à tel moment de rendre ce que nous avons donné** à tel autre, il y a des fois où ça ne colle pas, où nous ne pouvons pas rendre à la fois sur tous les plans, en d'autres termes où une loi nous est intolérable, non parce qu'elle est intolérable en soi, mais parce que nous nous sommes mis dans une position telle que pour nous, mettre la note sur ce sujet, est quelque chose qui nous paraît à proprement parler comporter un sacrifice qui ne peut pas être fait sur le plan des significations; mais la chaîne court toujours, c'est-à-dire que lorsque *nous la refoulons* de nos actes, de nos discours, de notre comportement, la chaîne continue à courir dans les dessous, c'est-à-dire à exprimer ses exigences, à faire valoir sa créance par l'intermédiaire du symptôme névrotique, et c'est pour cela que le refoulement est ce qui est au ressort de la névrose, il

*Lapsus probable de Lacan: « donné » au lieu de « reçu ».



p. 98,l. 8

... tout en restant parfaitement un homme, pourvu de sa virilité, sur le plan imaginaire et sur le plan réel.

p. 97, l. 21

... que nous avons reçu ...

p. 97,l. 25

... nous refoulons ...

LES PSYCHOSES

y a que ce quelque chose qui s'appelle la Verneinung qui est probablement quelque chose de l'ordre du discours, c'est-à-dire que de tout cela nous sommes capables de faire venir au jour par une voie articulée, ce quelque chose qui a le plus grand rapport avec l'émergence *de ce qui dans l'analyse s'appelle «principe de réalité »,* et qui intervient strictement à ce niveau [c'est-à-dire au niveau où Freud l'articule de la façon la plus claire, en trois ou quatre endroits qui sont ceux que nous avons parcourus, de son oeuvre, dans les différents moments de notre commentaire qui est celui-ci], il s'agit de savoir, non pas ce sur quoi nous faisons Bejahung, mais ce à quoi nous attribuons valeur d'existence, et attribuer à une chose valeur d'existence, dans le vocabulaire de Freud, je veux dire dans ce qu'il appelle lui jugement d'existence, c'est quelque chose dont il a, avec une profondeur mille fois en avance sur ce qu'on disait de son temps, donné la caractéristique suivante, qu'il s'agit toujours de retrouver un objet. Qu'est-ce que cela comporte et qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que toute appréhension de la réalité chez l'homme est soumise à une condition primordiale, c'est-à-dire que le monde humain consiste en ceci, que le sujet est à la recherche de l'objet de son désir, mais rien ne l'y conduit, La réalité, pour autant qu'elle est soutenue par le désir, est au départ hallucinée, la théorie de la naissance du monde objectal, la réalité telle que nous la voyons exprimée à la fin de la Traumdeutung par exemple, et qu'elle est reprise chaque fois qu'il s'agit d'elle essentiellement, le sujet reste en suspension à l'endroit de ce qui fait son objet fondamental, l'objet de sa satisfaction et je dirai que c'est cette partie de l'œuvre de la pensée freudienne qui est reprise abondamment dans tout le prétendu développement sur l'interrogatoire qui nous est fait pour l'instant, de la relation préœdipienne. En fin de compte ceci consiste à dire que le sujet cherche toujours à retrouver la satisfaction de la primitive relation maternelle.

Mais en d'autres termes, là où Freud a introduit la dialectique de deux principes qui ne sont jamais séparables, qui

*Leçon du 11 janvier 1956*

ne peuvent jamais être pensés l'un sans l'autre, principe de plaisir et principe de réalité, on choisit l'un d'entre eux, le principe de plaisir et c'est à lui qu'on donne tout l'accent en montrant qu'il domine et englobe le principe de réalité, on le méconnaît dans son essence, et dans son essence il est exactement ceci: le sujet doit, non pas trouver l'objet, c'est-à-dire y être conduit par les canaux, *les rails naturels d'une adaptation vitale, plus ou* moins préétablie et plus ou moins achoppant d'ailleurs, telle que nous la voyons dans le règne animal, il doit au contraire retrouver le surgissement qui est fondamentalement halluciné de l'objet de son désir: il doit retrouver cet objet, c'est-à-dire que bien entendu il ne le retrouve jamais, et c'est précisément là en quoi consiste le principe de réalité dans lequel Freud écrit: le sujet ne retrouve jamais qu'un autre objet qui peut se trouver, de façon plus ou moins satisfaisante, répondre aux besoins dont il s'agit, mais qu'il ne trouve jamais qu'un objet, *puisqu'il doit retrouver par définition quelque chose qui est répété,* et comme objet, qui est quelque chose qui est également distinct, et c'est là le point essentiel autour duquel tourne tout le jeu de l'introduction dans la dialectique freudienne, du principe de réalité.

Ce qu'il faut concevoir, parce que ceci nous est donné par l'expérience clinique, c'est qu'il y a autre chose qui apparaît dans le réel, que ce qui est ainsi mis à l'épreuve, recherché par le sujet, ce vers quoi le sujet est conduit par l'appareil de réflexion ou par l'appareil de maîtrise qu'est son moi, il y *a autre chose qui sort des cadres de cette recherche, qui sort de l'appareil de recherche qu'est le moi,* c'est-à-dire avec tout ce que le moi comporte d'aliénations fondamentales: il y a autre chose qui a tel moment de son existence peut surgir, soit sous la forme sporadique, à savoir le petit type d'hallucination sporadique dont il est fait état à propos de l'homme aux loups, soit d'une façon beaucoup plus menaçante, extensive, élastique, comme ce qui se produit dans le cas du Président Schreber, il y a autre chose qui peut surgir dans la réalité, à savoir une signification énorme qui n'a l'air de rien,

151
p. 98, l. 20
... les rails naturels d'une adaptation instinctuelle...
p. 98,l. 29
... puisqu'il doit par définition retrouver quelque chose qui est prêté.
p. 98, l. 34

d'autant plus qu'on ne peut la relier en rien, puisqu'elle n'est jamais entrée dans le système de la symbolisation, mais qui peut dans certaines conditions menacer tout l'édifice, et ceci s'appelle à proprement parler le phénomène psychotique. En d'autres termes, dans le cas du Président Schreber, ce qui est manifestement rejeté, et ce dont le resurgissement à tel moment de son existence, et déjà la question du tel moment va nous poser la question de ce qui détermine l'invasion psychotique, et à la prendre comme cela, vous verrez à quel point ce qui la détermine est différent de ce qui détermine l'invasion névrotique, ce sont des conditions qui sont strictement opposées.

Quelque chose fait qu'une signification quelconque qui concerne le sujet, et qui ne se dessine que de la façon la plus estompée dans son horizon, son éthique reparaît, qui est précisément dans le cas du Président Schreber, quelque chose qui a le plus étroit rapport avec cette bisexualité primitive dont je vous parlais tout à l'heure: le Président Schreber n'a jamais intégré d'aucune façon, et c'est là quelque chose que nous essayerons aussi de voir dans le texte, aucune espèce de forme féminine, et *c'est justement quelque chose qui chez lui a une extrême importance;* on voit difficilement comment ce serait purement et simplement pour le rejet ou le refoulement des pulsions plus ou moins vaguement transférentielles, qu'il aurait éprouvé à l'égard du Docteur Flechsig, ou même pour réprimer telle ou telle tendance, que le Président Schreber aurait construit cet énorme délire, il y a quelque chose qui doit être tout de même une instance un tout petit peu plus proportionnée au résultat dont il s'agit, Il s'agit de cela: la fonction féminine dans sa signification symbolique essentielle dont je vous indique déjà que nous ne pouvons la retrouver qu'au niveau du terme de procréation, vous verrez pourquoi nous serons amenés à la mettre à ce niveau là, nous ne dirons ni émasculation ni féminisation, ni fantasme de grossesse, ça va jusqu'à la procréation, c'est quelque chose qui, à un point non pas du tout déficitaire de son existence, mais au

*Leçon du 11 janvier 1956*

contraire à un moment sommet de son existence, se manifeste à lui sous la forme de cette irruption dans le réel, de quelque chose qu'il n'a jamais connu, qui surgit avec une étrangeté totale, qui va amener progressivement pour lui, une submersion absolument radicale de toutes ses catégories, et le forcer à un véritable remaniement de son monde.

Il s'agit de savoir si oui ou non nous pouvons parler à ce sujet, en quelque sorte, de processus de réconciliation, ou de compensation, ou de guérison, comme certains n'hésiteraient pas à le produire, manifestant qu'au moment de stabilisation de son délire, il y a un état plus calme qu'au moment de l'irruption du délire. Est-ce ou non une guérison? C'est tout de même une question qui mérite d'être posée, je crois tout de même que ce n'est qu'abusivement qu'on peut l'employer dans ce sens.

Que se passe-t-il donc au moment où ce qui n'est pas symbolisé reparaît dans le réel ? Il se passe quelque chose bien sûr, et il n'est pas vain d'apporter à ce propos le terme de défense; en d'autres termes, si des coordonnées apparaissent dans le réel par rapport à toute symbolisation, il est clair que ceci apparaît sous le registre de la signification, d'une signification qui ne vient de nulle part et qui ne renvoie à rien, mais d'une signification essentielle, et *même d'une certitude de cette signification: le sujet est concerné.* Qu'est-ce qui se passe ? Il se passe à ce moment certainement la mise en branle de quelque chose qui intervient chaque fois qu'il y a conflit d'ordre chez le sujet, à savoir du refoulement. Pourquoi le refoulement ne colle-t-il pas ici, à savoir n'aboutit pas à ce qui se produit quand il y a névrose ? Avant de savoir pourquoi il faut d'abord bien étudier le comment, et justement mettre l'accent sur ce qui fait la différence de structure entre la névrose et la psychose: c'est que quand *une pulsion, disons féminine ou passivante,* apparaît chez un sujet pour qui la dite pulsion a déjà été mise en jeu dans différents points de sa symbolisation préalable, à savoir dans sa névrose infantile par exemple, elle trouve à s'exprimer dans un certain nombre de symptômes, c'est-à-dire que ce qui est

153
p. 100, l. 7
... mais une signification essentielle, ...
p.100,1.15
... une pulsion, disons féminine ou pacifiante...

refoulé s'exprime quand même, c'est-à-dire que le refoulement et le retour du refoulé étant une seule et même chose, il y a possibilité à *l'intérieur du refoulement du désir de s'en tirer avec qui arrive de nouveau, il y* a compromis. En d'autres termes, et c'est ce qui caractérise la névrose, le fou montre que c'est à la fois la chose la plus évidente du monde, et en même temps celle qu'on ne veut pas voir, car la Verneinung n'est pas du même niveau que la Verwerfung, et il y aura des réponses du côté du mécanisme de la Verneinung qui seront inadéquates à répondre à ce qui reparaît dans le réel au niveau du début de la psychose, et sur cette question de début nous aurons aussi à revenir, à savoir qu'est-ce que le début d'une psychose, est-ce qu'une psychose a comme une névrose une préhistoire, c'est-à-dire une psychose infantile ? Je ne dis pas que nous répondrons à cette question, mais au moins nous la poserons, tout laisse apparaître au contraire qu'elle n'en a pas, à savoir que c'est pour des raisons qui méritent au moins d'être recherchées, que dans des conditions spéciales quelque chose apparaît de ce qui n'a pas été symbolisé primitivement dans le monde extérieur, et que quand ce qui a été Verworfung fait apparition, surgit dans le monde extérieur, le sujet se trouve absolument démuni quant à faire réussir la Verneinung, à l'égard de ce qui se passe. La question est alors de comprendre pourquoi tout ce qui va pouvoir se produire à ce moment-là, et qui a le caractère d'être absolument exclu du compromis symbolisant de la névrose, et qui va se traduire dans un autre registre, à savoir dans ce qu'on peut appeler une véritable réaction en chaîne, qui se passe au niveau de l'imaginaire, c'est-à-dire dans la contre diagonale de notre petit carré magique, c'est à savoir qu'au moment où le sujet va être complètement absorbé dans une sorte de prolifération de l'imaginaire, faute d'aucune façon de pouvoir rétablir le pacte du sujet à l'Autre, de pouvoir faire une médiation quelconque entre ce qui est nouveau, ce qui apparaît, et lui-même, va entrer dans un autre mode de médiation, mais qui est complètement différent du premier, substituant à la

*Leçon du 11 janvier 1956*

médiation symbolique ce qu'on peut appeler une espèce de fourmillement, de prolifération imaginaire, dans lequel s'introduit de façon déformée, d'une façon profondément asymbolique, le point, *le signe central d'une médiation Possible* dans lequel le signifiant lui-même comme tel, va subir ces profonds remaniements qui donnent cet accent si particulier aux intuitions les plus signifiantes pour le sujet, celles sur lesquelles j'ai déjà insisté, ce poids que prennent certains mots, et que vous verrez dans ce qu'on appelle la langue fondamentale du Président Schreber, mais ceci marquant le signe de la subsistance, de l'exigence du signifiant à l'intérieur d'un monde imaginaire, ou autrement dit d'une complète relativation du rapport du sujet au monde dans une relation en miroir, c'est-à-dire que le monde du sujet, nommément celui du Président Schreber, celui qui pour lui à ce moment-là devient le mot significatif, va se composer essentiellement du rapport entre cet être qui pour lui, est l'autre; c'est-à-dire Dieu lui-même dans lequel quelque chose est prétendument réalisé, qui s'appelle la relation d'homme à femme, ou quelque chose est prétendument réalisé qui lui permet d'assumer cette position. Vous le verrez quand nous étudierons en détail ce délire, vous verrez que tout au contraire les deux personnages, c'est-à-dire Dieu, ou autrement dit tout ce qu'il comporte, car avec Dieu il y a l'univers, c'est l'idée de la sphère céleste qui est incluse, et lui en tant qu'il est lui-même, littéralement décomposé en une multitude d'êtres imaginaires qui poursuivent à l'intérieur d'eux-mêmes leur va-et-vient, leur montée et leur descente, leurs transfictions diverses, l'un et l'autre, à savoir que le monde et ce qu'il conçoit dès lors comme lui-même, sont deux structures qui se relaient strictement et qui portent de façon tout à fait attachante pour nous, de façon développée, ce qui n'est jamais qu'élidé, voilé, domestiqué à proprement parler dans la vie de l'homme normal, à savoir que toute cette dialectique du corps morcelé par rapport à l'univers imaginaire qui est sous-accent dans la structure normale, est une des valeurs de l'examen de ce délire, et nous permet de

155
p.101,L5
... le signal central d'une médiation possible. p.101,1.8

LES PSYCHOSES voir d'une façon développée prenant toute la place, la dialectique imaginaire comme telle, c'est-à-dire de voir ce en quoi elle se distingue de tout ce que nous pouvons présumer d'une relation instinctuelle si on peut dire, naturelle, en raison d'une structure générique qui est justement celle que nous avons déjà marquée à l'origine, et au ressort du stade du miroir, c'est celle-là qui fait d'avance du monde imaginaire de l'homme, quelque chose de décomposé, Là nous le trouvons à son état développé, c'est un des intérêts de l'analyse du délire comme tel, c'est toujours ce qu'ont souligné les analystes, c'est-à-dire qu'ils nous montrent ce qu'on appelle le jeu des fantasmes dans son caractère absolument développé de duplicité, c'est-à-dire *ces deux autres auxquels se réduit le monde,* dans le Président Schreber sont fait l'un par rapport à l'autre, car c'est tout au plus que l'un offre à l'autre son image inversée, mais l'important est l'intérêt de voir comment et pourquoi ceci répond à la demande, c'est-à-dire à l'exigence qui n'est certainement faite que de biais et de façon non réussie. À la demande d'intégrer ce qui est surgi dans le réel, et ce qui représente pour le sujet ce quelque chose de lui-même qu'il n'a jamais symbolisé, en d'autres termes de comprendre comment une exigence de l'ordre symbolique, pour ne pouvoir d'aucune façon être intégrée dans ce qui a déjà été mis en jeu dans le passé, mouvement dialectique sur lequel a vécu le sujet, entraîne toute cette espèce de désagrégation en chaîne, de soustraction de la trame dans la tapisserie qui s'appelle un délire, et c'est un délire par rapport à un discours normal, vous le verrez, il n'est pas forcément absolument sans rapport, et ne serait-ce que pour ceci c'est que le sujet est fort capable de lui-même de s'en satisfaire, et à l'intérieur d'un monde de communication où tout n'est pas absolument rompu.

*Telles sont les questions, c'est-à-dire au joint précisément de cette Verwerfung avec la Verneinung qui va être la première réponse que nous poursuivrons la prochaine fois dans notre examen.*

p. 101, l. 35

Les deux personnages auxquels le monde se réduit...

p. 102, l. 6

C'est au joint de la « Verwerfung » et de la « Verdrängung » avec la «Verneinung» que nous poursuivrons la prochaine fois notre examen.

156

LEÇON 8, 18 JANVIER 1956

J'avais l'intention de pénétrer dans l'essence de la folie, et j'ai pensé qu'il y avait là une folie, mais je me suis rassuré en me disant que ce que nous faisons n'est pas une entreprise aussi isolée et donc aussi hasardeuse, mais que nous avons dans ce sens quelques exemples. Ceux-ci nous ont appris qu'il y a quelque chose à tirer du phénomène, et que c'est donc aussi dans une prise en charge de cette recherche sur le phénomène, que se situe notre voie, ce qui tout de même nous rassure; ce n'est pas pourtant que le travail soit si facile, pourquoi ? Parce que dans une sorte de singulière fatalité, toute entreprise humaine et spécialement les plus difficiles, tendent toujours à une sorte de retombée, autrement dit à ce quelque chose de mystérieux qu'on appelle la paresse. Il suffit, pour le mesurer, sans préjugés, avec un oeil et un entendement lavés de tout le bruit que nous entendons autour des concepts analytiques, le texte de Freud, pour m'apercevoir une fois de plus que c'est un texte extraordinaire, et qui ne fait guère que nous livrer la voie de l'énigme en fin de compte toute l'explication qu'il nous donne du délire du Président Schreber, vient confluer et faire de cette notion de narcissisme, qui n'est assurément pas quelque chose qu'on puisse considérer, au moins à l'époque où il l'écrit, comme élucidée, quelque chose qui nous prouve que

ça n'est pas à réduire le problème, à faire comme si tout ceci était admis, comme si le narcissisme était quelque chose qui se comprenne de soi-même: avant d'aller vers les objets extérieurs il y aurait une étape où le sujet prend son propre corps comme objet. Voilà en effet une dimension et un registre dans lesquels le terme de narcissisme prend son sens, est-ce bien à dire pour autant que ce soit uniquement et sous ce biais et dans ce sens, que le terme de narcissisme soit employé ? Pourtant l'autobiographie du Président Schreber telle que Freud la fait venir à propos de cette notion, nous montre que ce qui répugnait en somme à son narcissisme, c'était l'adoption d'une position féminine à l'endroit de son père, laquelle comportait la castration; c'est quelque chose qui trouve mieux à se satisfaire dans cette relation fondée sur ce qu'on peut appeler fondamentalement délire de grandeur, à savoir que la castration ne lui fait plus rien à partir du moment où son partenaire est Dieu.

En somme le schéma que Freud nous donne pourrait se résumer d'une façon conforme aux formules qui nous ont été données dans ce texte même: je ne l'aime pas lui, c'est [p.104,1.6... « c'est Dieu qui m'aime ».] Dieu que j 'aime, et par renversement c'est Dieu qui m'aime. *Nous ne ferions là qu'appliquer strictement les formules données par Freud de la notion générale de la paranoïa dans ce texte même, pour résumer ce qui advient enfin, ce qui est en somme l'épanouissement et la signification de ce délire.* je vous ai déjà fait suffisamment remarquer la dernière fois, que ceci n'est peut-être tout de même pas complètement satisfaisant pas plus que les formules de Freud ne le sont plus complètement, si éclairantes soient-elles, car de même que nous constatons dans le délire de la persécution que le renversement: je ne l'aime pas, je le hais, avec par renversement, il me hait, est quelque chose qui donne une clé, une sorte de cryptogramme qui nous permet de concevoir quelque chose dans le mécanisme de la persécution : il est bien clair que c'est devenu entre temps ce « il » qui maintenant me hait. C'est là qu'est tout le problème, car le caractère démultiplié, neutralisé, vidé, semble-t-il, de je ne sais

*Leçon du 18 janvier 1956*

quoi que nous allons essayer de dire, et qui n'est autre que sa subjectivité, le caractère de signes indéfiniment répétés que prend le phénomène persécutif, et le persécuteur, pour autant qu'il est son support, *est quelque chose qui en désigne l'énigme, à savoir ce qu'est devenu l'autre, le partenaire au cours de la transformation.* [Le persécuteur est devenu ombre de l'objet persécuteur].

Ceci n'est pas moins vrai pour ce dieu dont il s'agit dans l'épanouissement du délire du Président Schreber, et je vous ai fait, remarquer au passage quelle distance presque ridicule à être évoquée tellement elle est manifeste, il y a entre la relation Président Schreber et Dieu, et n'importe quoi que nous connaissions tant soit peu approchant à une telle relation du sujet à un être transcendant, par le regard si superficiel soit-il, avec la moindre production de l'expérience mystique. Dieu, là aussi s'il est nommé Dieu, élaboré, décrit comme tel, et même avec une très grande minutie, ne nous laisse pas moins perplexe sur la nature de *ce partenaire divin et unique qu'il se donne à la fin de son délire. Nous* sentons donc dès l'abord que le problème dont il s'agit, sans s'éloigner effectivement de ce que nous a dit Freud, à savoir de ce retrait de l'intérêt de la libido de l'objet extérieur, est bien en effet au cœur du problème, mais encore qu'il s'agisse pour nous de tâcher d'élaborer ce que cela peut vouloir dire, sur quel plan s'exerce ce retrait, puisque d'un côté nous sentons bien qu'il y a quelque chose qui atteint profondément l'objet, mais que d'autre part il ne suffit pas purement et simplement de nous dire qu'il y a retrait de la libido, puisque nous parlons sans cesse des déplacements de la libido, c'est cela même qui est au fond des mécanismes de la névrose. Comment le concevoir, quels sont les plans et les registres qui peuvent nous permettre d'entrevoir ces modifications du caractère de l'autre, qui sont toujours, nous le sentons bien, le fond de l'essence de l'aliénation, de la folie ?

Ici je vais me permettre un petit retour en arrière, pour essayer de poser le problème, pour voir aussi d'un oeil neuf certains aspects de phénomènes déjà familiers. Prenons

159
p. 104,l. 14
... et le persécuteur, pour autant qu'il est son support...
p. 104,l. 22
... ne nous laisse pas moins perplexes sur sa nature.

quelque chose qui n'est pas une psychose, prenons le cas, on peut presque dire inaugural de l'expérience proprement psychanalytique élaborée par Freud, c'est le cas de Dora. Dora est quelqu'un qui est une hystérique, comme telle elle a des rapports singuliers à l'objet, et vous savez quel embarras fait dans son observation, et aussi bien dans la poursuite de la cure, l'ambiguïté qui reste sur cette notion, à savoir *qu'elle* est justement son objet d'amour. Freud en fin de compte a vu son erreur, en disant que c'est sans doute pour avoir méconnu: ce qui était son objet d'amour que toute l'affaire a échoué, c'est-à-dire que la cure s'est rompue prématurément sans permettre une résolution suffisante de ce qui était en question. En d'autres termes, le rapport conflictuel que Freud a cru entrevoir, à savoir une impossibilité pour elle de se détacher de l'objet premier de son amour, à savoir son père, pour aller, vers un objet plus normal, à savoir un autre homme, que ce n'est absolument pas là la question, à savoir que l'objet pour Dora n'était personne d'autre que cette femme que dans l'observation on appelle Mme K... et qui est précisément la maîtresse de son père.

Partons de l'observation, je commenterai après. Vous savez qu'en somme l'histoire est constituée dans une sorte de menuet occupé par quatre personnages: Mme K..., le père, Dora et M. K... M. K... sert en somme à Dora de moi, d'ego, en d'autres termes c'est par l'intermédiaire de M. K... qu'elle peut effectivement soutenir le rapport de Mme K..., toute l'observation le montre. je demande simplement qu'on me suive, qu'on me fasse confiance, j'ai suffisamment écrit dans une intervention à propos du rapport du Dr Lagache sur le transfert, pour qu'il vous soit déjà facile de vous y reporter.

*Cette position a un caractère significatif en ceci, qu'elle permet à Dora de soutenir une relation supportable, ce qui est tout à fait claire, car elle ne consent à se faire soigner qu'à partir du moment où quelque chose est modifié dans ce que j'appelais le menuet à quatre et on peut concevoir que la situation est beaucoup plus soutenable sans rien dire de plus*

p. 105, l. 21
... pour qu'il vous soit facile de vous y reporter.

*Leçon du 18 janvier 1956*

*pour l'instant-il y a des raisons beaucoup plus profondes pour le motiver, mais d'une façon générale, je formulerai les choses ainsi-qu'elle est beaucoup plus soutenable dans ce rapport en quadrilatère, que s'il n'y avait pas M. K..* En d'autres termes, ce n'est pas parce que l'objet de son affection est du même sexe qu'elle, que ce quart médiateur est essentiel au maintien de la situation, c'est parce que, si elle était en rivalité avec son père, vis-à-vis duquel elle a les relations les plus profondément motivées qui sont justement des relations d'identification encore accentuées par le fait que la mère dans le couple parental est un personnage tout à fait effacé, c'est parce que quelque chose est tout spécialement insoutenable dans ce rapport triangulaire, que la situation s'est maintenue dans un rapport - non seulement supportable, mais soutenu effectivement dans cette composition de groupe.

Ce qui le prouve, c'est ce qui advient en effet le jour où est prononcée par M. K... cette parole en quelque sorte fatidique: « ma femme n'est rien pour moi », *la situation devient à proprement parler intolérable et non tolérée à partir du moment où une formulation expresse de M. K.. vient dans le jeu avertir Dora que ce M. K.., n'est pas un support suffisant, il ne s'intéresse pas du tout à Mme K..,* c'est exactement comme si, à ce moment là, tout se passait comme si elle lui répondait: alors que pouvez vous bien être pour moi ?, elle le gifle instantanément après cette phrase, alors que jusque-là elle avait maintenu avec lui une sorte de relation ambiguë qui était justement celle qui était nécessaire pour maintenir le groupe à quatre: c'est là exactement que se produit la rupture d'équilibre de la situation.

Et, ce sur quoi je veux insister, c'est que l'une des faces la plus évidente - car Dora n'est qu'une petite hystérique, elle a peu de symptômes, ils s'interprètent très légèrement dans ses registres, je pense que vous vous souvenez de l'accent que j'ai mis sur cette fameuse aphonie qui ne se produit que dans les moments de tête à tête et de confrontation avec l'objet de son amour, et qui est certainement liée à ce moment-là à une érotisation très spéciale du rapport oral

161
p. 105,l. 33
... «Ma femme n'est rien pour moi ».

comme tel, la fonction orale se trouve soustraite à ses usages habituels dans toute la mesure où elle approche de trop près l'objet de son désir, c'est-à-dire Mme K..., mais tout cela est peu de choses, une petite aphonie pendant les absences de M. K... ce n'est pas quelque chose qui la précipiterait chez Freud et qui non plus aurait fait considérer la situation comme suffisamment intolérable à son entourage, pour qu'il l'y pousse, c'est qu'il se produit nettement à partir du moment où la situation se décompense, où le quatrième personnage s'en va, un petit syndrome de persécution tout simplement, de Dora par rapport à son père, car enfin il est bien clair que jusque-là la situation était un peu scabreuse, mais elle ne dépassait pas la mesure où ce n'était pas appréhendé autrement que dans la mesure de ce que nous appellerons l'opérette viennoise; Dora se comportait admirablement, comme toutes les observations ultérieures le soulignent, pour qu'il n'y ait pas d'histoires, pour que son père ait avec cette femme aimée, car la question de la nature des relations avec cette femme reste assez dans l'ombre, des relations normales, Dora se comportait de façon à ce que les choses se passent bien, elle couvrait l'ensemble de la situation et elle n'en faisait pas tant d'histoires, elle y était assez à l'aise en fin de compte. Mais à partir du moment où la situation se décompense, elle formule, elle revendique, elle affirme que son père veut la prostituer et la livre à ce M. K... en échange du maintien des relations ambiguës qu'il a avec Mme K...

Vais-je dire que Dora est une paranoïaque ? Je n'ai jamais dit cela et je suis assez scrupuleux en matière de diagnostic de psychose. Je me suis dérangé ici pour venir voir une patiente qui a évidemment un comportement tout à fait difficile, conflictuel avec son entourage: on me faisait venir en somme pour dire que c'était une psychose et non pas purement et simplement comme il apparaît au premier abord, une névrose obsessionnelle. Je me suis refusé à porter le diagnostic de psychose pour une raison tout à fait décisive, et qui est je crois ce que nous devons exiger pour porter ce diagnostic, c'est qu'il est certaines perturbations, celles qui sont

*Leçon du 18 janvier 1956*

précisément l'objet de notre étude cette année, et auxquelles j'essaie de vous introduire et de vous montrer qu'il faut savoir les distinguer, qui sont les troubles de l'aliénation dans l'ordre du langage, la formule générale qui nous permettrait tout de même de délimiter une frontière, de saisir une limite: il ne suffit pas d'avoir saisi, par la revendication contre les personnages qui sont censés agir contre vous, d'entrer dans le conflit revendicatif à l'endroit d'un personnage du milieu extérieur, pour que nous soyons pour autant dans la psychose, cela peut être une revendication injustifiée de participer du délire de la présomption, ce n'est pas pour autant une psychose, mais ce n'est pas sans rapport avec elle, la preuve c'est que jusqu'à ce que je vous dis aujourd'hui, jusqu'à cette limite que je vous propose d'adopter provisoirement comme une convention, on a parfaitement fait la continuité entre les uns et les autres, et qu'on a toujours su définir le paranoïaque comme un monsieur susceptible, intolérant, méfiant et en état de conflit verbalisé avec son entourage: en d'autres termes il y a autre chose, il y a un petit délire, car on peut aller jusqu'à l'appeler ainsi.

Dora éprouve à l'endroit de son père un phénomène significatif, il reste dans certaines limites un phénomène interprétatif, voire hallucinatoire, il ne va pas jusqu'à produire un délire, mais néanmoins c'est quelque chose qui est extrêmement sur la voie de ce rapport ineffable, intuitif, de l'hostilité, de la mauvaise intention d'autrui concernant précisément la situation où le sujet a véritablement participé de la façon élective la plus profonde, *essentielle au maintien de cette situation, c'est quelque chose dont le phénomène est bien là fait pour nous retenir.*

Qu'est-ce que ceci veut dire ? Ceci veut dire que par le défaut des éléments du quadrilatère dont il s'agit, que quelque chose vient de se modifier dans ce qu'on peut appeler le niveau d'altérité d'un tel personnage, la situation se dégrade en raison de l'absence d'un des composants qui lui permettait de se soutenir. Nous pouvons en effet si nous savons la manier avec prudence, faire usage de cette notion

163
p. 107,l. 2
... le sujet a véritablement participé, de la façon élective la plus profonde.

de distanciation dont on fait un usage à tort et à travers, mais dont ce n'est pas non plus une raison de nous en refuser l'usage, à condition que nous essayions de lui donner précisément une application plus conforme à ce que nous pouvons voir et juger dans les faits, et ceci nous mène au cœur du problème du narcissisme.

Quelle notion pouvons-nous nous faire du narcissisme, à partir du moment où tout notre travail nous l'a fait élaborer. Nous considérons la relation du narcissisme comme la relation imaginaire centrale pour le rapport interhumain. Qu'est-ce qui ressort de tout cela, qu'à concentré, cristallisé autour de cette notion, l'expérience de l'analyste ? C'est avant tout son ambiguïté, c'est à la fois une relation érotique, c'est par la voie de la relation narcissique que se fait toute identification érotique, toute prise, toute saisie par l'image de l'autre dans un rapport de capture ou de captivation érotique, c'est aussi la même relation qui nous est donnée pour être à la base de ce qu'on peut appeler de la tension agressive.

*Ceci ne peut pas manquer de frapper, et je dirais même que maintenu à cet état d'élaboration, si on peut dire élémentaire, sans plus approfondir ce qu'est cette relation agressive, quel mode particulier elle prend dans le registre humain, nous avons là d'ores et déjà quelque chose d'incontestable,* c'est à partir du moment où la notion du narcissisme intervient dans la théorie analytique, que de plus en plus et progressivement la note de l'agressivité est mise au centre des préoccupations des analystes, et je dirais même des préoccupations techniques des analystes. L'important je crois est d'essayer d'aller plus loin, vous le savez c'est très exactement ce à quoi sert le stade du miroir, c'est mettre en évidence quelle est la nature particulière de cette relation agressive, ce qu'elle signifie, c'est de montrer que cette relation agressive n'intervient pas pour rien dans l'affaire et dans l'ordre de ce qui s'appelle le moi, c'est qu'elle est constituante de la formation de ce qui s'échelonne, s'appelle le moi, c'est que le moi est par lui-même et déjà un autre, et que le moi s'instaure dans une dualité interne au sujet, c'est

p. 107, l. 18
... la base de la tension agressive.
164

*Leçon du 18 janvier 1956*

que le moi est cette sorte de maître que le sujet trouve dans un autre et qu'il instaure à l'état de fonction de maîtrise au cœur de lui-même. C'est donc que dans tout ce rapport avec l'autre, il y aura cette ambiguïté pour le sujet qu'il s'agit en quelque sorte de choisir, c'est lui ou moi, que dans toute relation avec l'autre, même érotique, il y aura quelque écho qui se produira de cette relation d'exclusion qui s'établit, à, partir du moment où l'être humain est un sujet qui, sur le plan imaginaire est constitué d'une façon telle que l'autre est toujours près de reprendre cette place de maîtrise par rapport à lui, alors qu'en lui il y a un moi qui est toujours en partie quelque chose qui lui est en quelque sorte étranger, qui est une sorte de maître implanté en lui par-dessus l'ensemble de ses tendances, de ses comportements, de ses instincts, de ses pulsions. Ceci n'est rien d'autre que d'exprimer d'une façon un peu plus rigoureuse, en mettant en évidence le paradoxe, à savoir qu'il y a des conflits entre les pulsions et le moi, et qu'il faut faire un choix entre eux, il y en a de bons, il y en a de mauvais, il y en a qu'il adopte, il y en a qu'il n'adopte pas, et ce qu'on appelle fonction de synthèse du moi, on ne sait pas pourquoi puisque justement cette synthèse ne se fait jamais, c'est quelque chose qu'on ferait mieux d'appeler fonction de maîtrise. Et ce maître où est-il ? À l'intérieur, à l'extérieur ? Il est toujours à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, et c'est pour cela que tout équilibre purement imaginaire à l'autre est toujours frappé d'une sorte d'instabilité fondamentale.

En d'autres termes, faisons ici un tout petit rapprochement avec la psychologie animale. Nous savons que les animaux, tout au moins le croyons-nous par ce que nous voyons, ça parait porter en soi une suffisante évidence pour que depuis toujours les animaux servent aux hommes de point de référence, les animaux ont une vie beaucoup moins compliquée que nous, ils ont des rapports avec l'autre quand l'envie les en prend. Il y a deux façons d'en voir envie: 1°) les manger, 2°) les baiser; ceci se produit selon un rythme qu'on appelle naturel, c'est ce qu'on appelle le rythme des

comportements instinctuels. Le rapport des animaux à leurs semblables se maintient dans un rapport imaginaire très exactement: bon gré, mal gré; on l'a porté au jour en mettant en valeur le caractère fondamental de l'image, précisément dans le déclenchement de ces cycles, il a été mis particulièrement en évidence dans ces deux registres et on nous a montré que les poules et autres volailles, entrent dans un état d'affolement à la vue d'un certain profil qui est celui du rapace auquel elles peuvent être plus ou moins sensibilisées; ce profil pourra provoquer la réaction de fuite, de pépiement et de piaillement chez les dites volailles, alors qu'un profil légèrement différent ne les produit pas. *La mise en évidence même de ces profils nous montre assez à quel point le caractère imaginaire est essentiel.* Même remarque pour le comportement des déclenchements sexuels, à savoir qu'on peut fort bien tromper aussi bien le mâle que la femelle de l'épinoche. La partie dorsale de l'épinoche qui est un poisson, prend une certaine couleur chez l'un des deux partenaires, au moment de la parade, et peut déclencher chez l'autre tout le cycle des actions de comportements qui permettent leur rapprochement final, *mais on peut pousser beaucoup plus loin, jusqu'à une espèce d'aide donnée à la couvade de la femelle, qui constitue l'ensemble du comportement sexuel.*

Ce point limitrophe entre l'éros et la relation agressive n'a pas de raison de ne pas exister chez l'animal; *personne ne semble encore avoir tiqué avec l'accent qui convient sur la parade. Lorenz commence par une très jolie image où l'épinoche est devant le miroir, l'épinoche mâle a en effet été confrontée par Lorenz à sa propre image, et elle a un comportement bien étrange, tous les éléments sont dans le livre, pour les éclairer je dois simplement dire que Lorenz ne le met pas en évidence pour n'avoir pas participé à mes séminaires, il est très curieux néanmoins qu'il ait cru devoir mettre en évidence cette image, la plus énigmatique, en tête du livre. Par contre si on regarde le texte, on trouve l'explication, voici en effet ce qu'on peut lire dans le livre.*

p.108, l. 23

Un profil légèrement différent ne provoque rien.

p. 108, l. 28 Sauté

p. 109,l. 32

... il s'agit de plaire à la femelle.

Il est curieux que Konrad Lorenz, bien qu'il n'ait pas participé à mes séminaires, ait cru devoir placer en tête de son livre l'image, très jolie et énigmatique, de l'épinoche mâle devant le miroir.

Leçon du 18 janvier 1956

Cette limite entre l'éros et l'instinct d'agression est tout à fait possible à manifester et même à extérioriser dans l'étendue chez l'épinoche; l'épinoche en effet a un territoire, elle ne l'a pas toujours mais elle l'a tout particulièrement quand cette période de parade suivie de cette période de frai dont je vous parlais tout à l'heure, arrive, c'est à savoir que dans un certain espace, un certain champ, il se passe tout ce que je vous ai indiqué avec la femelle, et il y a une chose certaine, c'est que tout ceci demande une certaine place dans les fonds de rivière plus ou moins herbus, dans lesquels ceci se passe. Alors supposons que cette place soit là-dedans, il y a une chose qui parait sûre, c'est qu'il ne semble pas avoir de rapports directs, même avec l'acte de cette sorte de vol nuptial, car en effet il y a une véritable danse, tout ce qui se passe à l'intérieur de cela a sa fonction; il s'agit d'abord de charmer la femelle, puis ensuite de l'induire doucement à se laisser faire, puis ensuite à l'aller nicher dans une sorte de petit tunnel que le mâle lui a préalablement confectionné. Mais il y a quelque chose qui ne s'explique pas bien, c'est que tout ceci étant fait, ce mâle trouve encore le temps de faire des tas de petits trous par-ci, par-là. Je ne sais pas si vous vous souvenez de la phénoménologie du trou dans « L'Être et le néant », mais vous savez quelle importance lui a donnée Sartre dans la psychologie de l'être humain et dans le bourgeois en train de se distraire sur la plage en particulier, il y a vu quelque chose qui n'est pas loin de confiner à une des manifestations factices de la négativité. Je crois que là-dessus l'épinoche n'est pas en retard, lui aussi fait ses petits trous et imprègne de sa négativité à lui le milieu extérieur, je dirais même que ces trous nous laissent tout lieu de penser que c'est bien en effet de cela qu'il s'agit, d'une impression de l'animal dans ce que on appelle ce quelque chose dont il s'approprie d'une façon tout à fait manifestée, il n'est pas question qu'un autre mâle entre dans l'aire marquée par ses petits trous, car aussitôt là se déclenchent les réflexes de combat.

Toute manifestation érotique, de la négativité que sont les trous de l'épinoche, nous frappe encore d'une autre façon,

167
p. 109, l. 11
Or, les expérimentateurs,...

LES PSYCHOSES

c'est que les expérimentateurs pleins de curiosité ont essayé de se rendre compte jusqu'où fonctionnait la dite réaction de combat, ils l'ont essayé de deux façons: selon le plus ou moins d'approche de sujets mâles, rival mâle; et puis ils l'ont essayé en donnant à ce rival mâle en le réduisant essentiellement à une réduction du semblable mâle éventuel, c'est-à-dire qu'ils ont remplacé le personnage attaquant par des leurres. Voilà donc les deux façons qu'il y a d'essayer de marquer la limite de la réaction d'attaque, et dans l'un et l'autre cas ils ont observé quelque chose qui est frappant, c'est que ces trous sont faits pendant la parade et même avant, c'est un acte essentiellement lié au comportement érotique et au comportement sexuel. *Quand le mâle est vrai mâle,* celui qui vient envahir le champ de l'épinoche s'approche à une certaine distance du lieu défini comme territoire, la réaction d'attaque se produit; quand il est à une certaine autre distance, elle ne se produit pas. Il y a donc une sorte de point-limite où l'épinoche sujet va se trouver entre le « attaquer» et le « ne pas attaquer » ; *peut-être en effet le passage, le franchissement du « ne pas attaquer » à « l'attaquer » n'est pas ce qui se produit, ce n'est pas simplement le passage du plus au moins, la présence d'un certain comportement-limite, ou son absence, nous l'avons définie ainsi par la différence de distance, ou nous l'avons aussi définie par une caractérisation suffisante, et à la limite où la caractérisation est justement un peu insuffisante, il se produit la chose singulière qui est fuite du déplacement de cette partie du comportement érotique qui est justement, lui, de creuser des trous.* Autrement dit quand le mâle de l'épinoche ne sait pas que faire sur le plan de ce qui est sa relation normale avec son semblable du même sexe, quand il ne sait pas s'il faut

attaquer ou ne pas attaquer*, il se met à faire quelque chose qu'il fait alors il s'agit de faire l'amour.*

Je vous ai donné cette réaction à propos de l'épinoche, elle n'est pas du tout spéciale à l'épinoche, il est très fréquent chez les oiseaux qu'un combat s'arrête brusquement pour qu'un oiseau se mette à lisser ses plumes éperdument,

*Leçon du 18 janvier 1956*

comme il le fait d'habitude quand il s'agit de plaire à la femelle. Cette sorte de déplacement qui n'a pas aussi manquer de frapper l'ethnologiste, est quelque chose qui a exactement la même valeur, ce qui est ce sur quoi, sans y mettre plus d'accent, je voulais que vous vous arrêtiez, c'est que c'est très exactement sur l'image, ce qu'était en train de faire l'épinoche mâle devant le miroir, il baisse le nez, il est dans cette position oblique, la queue en l'air et le nez en bas qui est très exactement la position qu'il n'a jamais au cours de toutes ces images nombreuses que nous fournit ce comportement, que quand il va piquer du nez dans le sable pour y faire ses trous. En d'autres termes son image dans le miroir n'est assurément pas quelque chose qui le laisse indifférent, ce n'est pas non plus quelque chose qui l'introduit à l'ensemble du cycle du comportement érotique, qui aurait très exactement pour effet de le mettre dans cette sorte de réaction-limite entre l'éros et l'agressivité qui est justement signalée par ce creusage du trou. Ce quelque chose d'important est cette réaction qui vous le voyez est si curieusement illustrée même chez l'animal, et pour autant qu'il est accessible à l'énigme d'un leurre, je veux dire mis dans une situation nettement artificielle, ambiguë, qui comporte chez lui déjà cette sorte de dérèglement, de déplacement des comportements qui se manifeste d'une façon singulière. Nous avons probablement beaucoup moins à nous étonner à partir du moment où nous avons saisi *l'importance pour l'homme de l'image dans le miroir, pour autant que cette image est pour lui une image fonctionnellement essentielle.*

Vous savez pourquoi je vous ai dit que cette image devenait fonctionnellement essentielle, c'est pour autant que c'est sous cette forme, et d'une façon aliénée, que lui est donné si on peut dire, le complément orthopédique d'une sorte d'insuffisance, de déconcert, de désaccord constitutif lié à son essence d'être animal prématuré quant à la naissance, et jamais complètement unifié en raison du fait précisément que cette unification s'est faite par une voie aliénante sous la forme d'une image étrangère qui constitue une fonction

psychique originale à l'intérieur du principe d'activité que donne le désaccord, le conflit, la tension agressive de ce « moi ou l'autre » qui est absolument intégré à toute espèce de fonctionnement imaginaire chez l'homme. C'est de cela qu'il s'agit, c'est là le point que nous devons essayer de nous représenter ce que cela implique comme conséquence pour le comportement humain d'une façon mythique, elle-même complètement imaginaire, pour la raison que le comportement humain n'est jamais purement et simplement réduit à la relation imaginaire. Mais supposons un instant qu'un être humain dans une sorte d'Eden à l'envers où il serait entièrement réduit pour ses relations avec ses semblables, à cette capture assimilante et en même temps dissimilante, voire occupée à la fois par les deux pôles de ses deux fonctions à l'image de son semblable, qu'en résulte-t-il ? Pour bien l'illustrer il m'est déjà arrivé de prendre ma référence dans le domaine des petites machines, à savoir que depuis quelques temps nous nous amusons à faire des machines qui ressemblent à des animaux, elles ne leur ressemblent pas du tout bien entendu, il y a tout une série de mécanismes qui sont très heureusement montés pour étudier un certain nombre de comportements et voir ce qui se passe, et là-dessus vous avez une petite peau de renard, cela ne change rien à l'ordre de la machine, néanmoins on nous dit que ça ressemble à des comportements animaux. C'est vrai dans un certain sens, et même une part de ce comportement peut être étudiée comme quelque chose d'imprévisible, et ceci a un certain intérêt pour recouvrir les conceptions que nous pouvons nous faire d'un fonctionnement qui s'auto-alimente lui-même. Prenons-le et c'est à partir de là que nous pourrions imaginer ce que pourrait être la représentation de ce rapport humain imaginaire tel que nous devons le concevoir, si nous nous mettons à faire une machine, et qui est aussi d'ébaucher un modèle suffisamment établi. Dans ce sens ce serait très évidemment quelque chose qui ne pourrait qu'aller à un blocage général du système, en d'autres termes, il faudrait supposer une machine qui n'aurait pas ses

*Leçon du 18 janvier 1956*

dispositifs d'autorégulation, à l'intérieur, si ce n'est d'une façon fragmentée, qui ne pourrait prendre son harmonie, à savoir si vous voulez, l'organe destiné à faire marcher la patte droite, ne pourrait s'harmoniser avec l'organe destiné à faire marcher la patte gauche, que si quelque appareil de réception plus ou moins photo-électrique, mettait à l'instant même où ceci doit fonctionner, l'image d'un autre en train de fonctionner harmonieusement, comme étant la condition essentielle pour qu'à l'intérieur du sujet déterminé les choses fonctionnent harmonieusement. En d'autres termes, si nous en supposions un certain nombre dans le circuit à la façon de ce qui se passe dans les foires, quand nous voyons de petites automobiles lancées à toute pompe dans un espace vide, et dont le principal amusement est de s'entrechoquer, ce n'est sans doute pas pour rien que ces sortes de manèges font tellement de plaisir, c'est qu'en effet le coup de s'entrechoquer doit être quelque chose de bien fondamental chez l'être humain; mais ce qui se passerait dans le cas d'un certain nombre de petites machines comme celles-là, chacune étant en quelque sorte unifiée et réglée par la vision de l'autre, il ne serait pas absolument impossible d'en établir l'équation mathématique générale, en concevant que ceci ne peut aboutir qu'à une concentration au centre d'un manège de toutes les petites machines respectivement bloquées dans une sorte de conglomérat unique qui n'aurait d'autres limites à sa réduction que la résistance extérieure des machines, à savoir que ça devrait aboutir à une sorte d'écrabouillement général dans une collision fondamentale à la situation elle-même.

Ceci n'a qu'une valeur d'apologue destinée à vous montrer que dans cette ambiguïté essentielle, soutenue fondamentalement dans un rapport imaginaire de l'être humain à l'autre, il est inscrit dans la nature même de cette déficience ou béance de la relation imaginaire, il est essentiel qu'il y ait quelque chose d'autre qui permette précisément de conserver ce qui ne serait pas conservé, jusqu'où mon apologue serait juste ou non, pour vous faire comprendre ce dont il

s'agit, qu'il est essentiel que quelque chose d'autre maintienne relation, fonction et distance. Ceci n'est encore rien dire de nouveau, c'est le sens même du complexe d'œdipe; le complexe d'œdipe veut dire ceci: toute relation est fondamentalement incestueuse et tendue en elle-même, conflictuelle sur le plan imaginaire, la relation naturelle chez l'être humain est en elle-même vouée au conflit et à la ruine; pour que l'être humain puisse établir la relation la plus naturelle, celle du mâle et de la femelle, il faut que quelque chose se fasse par l'intermédiaire d'un tiers fonctionnant comme image, comme modèle de quelque chose de réussi qui représente une harmonie, qui elle permet d'établir une relation naturelle au sens de simplement viable, mais qui justement n'est pas naturelle en ce sens qu'elle comporte en elle-même une loi, une chaîne, un ordre symbolique, et pour tout dire l'intervention dans l'ordre humain de ce quelque chose qui s'appelle l'ordre de la loi, autrement dit ce qui est strictement la même chose, l'ordre de la parole, c'est-à-dire *parce que le père* non pas est le père naturel mais s'appelle le père, et qu'un certain ordre est fondé sur l'existence *de ce nom « père* » et c'est à partir de là que quelque chose est possible, qui n'aboutit pas toujours à la collision, à l'éclatement et à la fracture de la situation dans l'ensemble.

je redis cela parce qu'après tout c'est quelque chose de tout à fait essentiel, ce qui est essentiel à vous mettre en évidence, c'est à quel point l'ordre symbolique doit être conçu comme quelque chose de superposé, comme quelque chose sans quoi il n'y aurait pas de vie animale simplement possible pour cette sorte de sujet biscornu qu'est l'homme, que c'est en tous les cas comme cela que les choses nous sont données, que tout laisse à penser qu'il en a toujours été ainsi pour des raisons qui sont absolument manifestes, à savoir qu'à chaque fois que nous trouvons quelque chose qui ressemble à un squelette humain plus ou moins parent de l'humanité, nous l'appelons humain quand nous le trouvons dans un sépulcre, c'est-à-dire dans quelque chose qui est complètement « cinglé », c'est-à-dire quelle raison peut-il y

p. 111,l. 16
... [c'est-à-dire du père.] Non pas le père naturel, mais de ce qui s'appelle le père.
p. 111,l. 19
... la situation dans l'ensemble est fondée sur l'existence de ce nom du père.
172

*Leçon du 18 janvier 1956*

avoir de mettre cette sorte de débris *de la vie qu'est un cadavre* dans une sorte d'enceinte de pierre, il faut déjà pour cela qu'il y ait instauré tout un ordre symbolique, à savoir qu'un monsieur a été monsieur Untel dans l'ordre social; ce fait nécessite qu'on lui mette autour quelque chose qui rappelle simplement cela, comme il se doit sur la pierre des tombes, à savoir qu'il s'est appelé Untel, et que le fait qu'il s'est appelé Untel est quelque chose qui dépasse en soi, ça ne suppose aucune croyance à l'immortalité de l'âme, ça suppose que son nom n'a rien à faire avec son existence vivante, et que son nom en lui-même est quelque chose qui se perpétue par rapport à cette existence.

Ceci méritait d'être rappelé, parce que si vous ne voyez pas là que c'est *l'originalité de l'analyse* d'en avoir mis la chose en relief, on se demande ce que vous faites dans l'analyse; seulement à partir du moment où on a bien marqué que c'est là le ressort essentiel, à partir de ce moment-là, peut devenir intéressant comme celui que nous avons à lire, qui est tel qu'il va nous montrer d'une façon exemplaire quelque chose qu'il faut savoir prendre dans la phénoménologie structurale telle qu'elle se présente, parce qu'on ne s'arrête aux choses que quand on les considère comme possibles, je veux dire qu'autrement on dit: c'est comme cela, mais après tout on cherche à ne pas voir que c'est comme cela. Si vous avez d'abord ce schéma dans la tête, à savoir du caractère fondamental pour son existence même mais distincte de son existence, de ce caractère fondamental de l'articulation de la loi, d'un ordre symbolique qu'il faut considérer d'une certaine façon comme subsistant hors de chaque sujet, vous ne serez pas frappé quand vous verrez une longue observation, sans doute exceptionnelle, remarquable, mais qui n'est certainement pas unique, elle n'est en fin de compte unique probablement qu'en raison d'un certain nombre de hasards du fait que le Président Schreber était en mesure de faire publier son livre quoique censuré, du fait aussi que Freud s'y est intéressé, vous y verrez la corrélation de quelque chose qui est un véritable envahissement

173

p.111, l. 25

Quelle raison peut-il y avoir de mettre ce débris dans une enceinte de pierre ?

p.111, l. 33

Si vous ne voyez pas que c'est l'originalité de Freud d'avoir mis la chose en relief, on se demande ce que vous faites dans l'analyse.

LES PSYCHOSES

de tout ce qu'on peut appeler la subjectivité imaginaire par une dominance tout à fait frappante d'un rapport en miroir, par une dissolution tout à fait frappante de l'autre en tant qu'identité, car vous verrez à chaque instant que cela s'accentue, c'est que tous les personnages dont il parle à partir du moment où il peut en parler, car il y a un long moment où il n'a pas le droit d'en parler - nous reviendrons sur la signification de ce long moment - à partir du moment où il nous en parle, il va nous parler de ses semblables sous forme de deux catégories dont vous allez voir qu'elles sont malgré tout d'un même côté d'une certaine frontière: ceux qui en apparence vivent, se déplacent, ses gardes, ses infirmiers, sont des ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux, comme l'a dit Pichon qui est à l'origine de cette traduction, et les personnages qui sont plus importants, qui eux jouent un rôle, qui sont envahissants *au point de s'introduire dans le corps de Schreber,* à un certain moment, sont des âmes, et la plupart des âmes, et plus ça va plus toutes les âmes sont en fin de compte des morts, *peu importe qu'ils restent là quelquefois, qu'on les rencontre, qu'ils montrent leur apparence, ce ne sont que des apparences, des substituts;* pour parler par exemple de Flechsig: Flechsig est mort, le sujet lui-même n'est qu'une espèce d'exemplaire second de sa propre identité, il a à un moment la révélation qu'il a dû se passer quelque chose l'année précédente, qui n'est rien d'autre que sa propre mort, qui d'ailleurs lui a été annoncée par les journaux, et de cet ancien collègue, Schreber s'en souvient comme de quelqu'un qui était plus doué que lui, il est un autre. Cette dissolution de l'identité, cette fragmentation de l'identité, car il est un autre, mais il est quand même le même, il se souvient de l'autre, tout ceci marque de son sceau tout ce qui est sur le plan imaginaire, la relation avec ses semblables. Il parle également à d'autres moments de Flechsing, il est mort lui aussi et il est donc monté là où seules existent à proprement parler les âmes et les âmes en tant qu'elles sont humaines, c'est-à-dire dans un au-delà où elles sont peu à peu assimilées à la grande unité divine, mais

p. 112,1.20

... ce sont des âmes, la plupart des âmes, et plus ça va, plus ce sont en fin de compte des morts.

*Leçon du 18 janvier 1956*

bien entendu non pas sans avoir progressivement perdu leur caractère individuel, et pour y arriver il faut qu'elles subissent une sorte d'épreuve qui les libère d'une impureté qui n'est rien d'autre que celle de leurs passions, tout ce qui est en eux signifiant de tout ce qui est leur désir à proprement parler, car c'est de cela qu'il s'agit, est nommément articulé par Schreber, et n'est que pour arriver à cette accession aux hautes sphères de libération, ce détachement de ce qu'il y a d'impur dans les dites âmes, ne se produit pas quand il est littéralement fragmentation, c'est-à-dire le sujet, d'ailleurs sans excuse, voulait sans doute être choqué de cette atteinte portée à la notion de la self identité, l'identité de soi-même, mais c'est comme cela, je ne peux porter témoignage, dit-il, que des choses dont j'ai eu révélation, et c'est pour cela que nous voyons au long de son histoire un Flechsig fragmenté, un Flechsig supérieur, le Flechsig lumineux. Je vous passe beaucoup de choses pleines de relief auxquelles j'aimerais que vous vous intéressiez assez pour, que nous puissions le suivre dans le détail, et puis une espèce de partie inférieure qui elle à un moment, va jusqu'à être fragmentée entre quarante et soixante petites âmes, bref cette sorte de style se prend extrêmement formulé avec cette grande force d'affirmation dont je vous donnais l'autre jour les caractéristiques essentielles du discours délirant, c'est quelque chose qui ne peut pas manquer de nous frapper par le caractère convergeant avec la notion qu'il y a quelque chose dans l'identité imaginaire de l'autre qui est profondément en relation avec la possibilité d'une fragmentation, un morcellement, une conception de l'autre comme étant quelque chose de structurellement dédoublable et démultipliable, qui est là manifesté, affirmé dans le délire. Il y a quelque chose qui est beaucoup plus loin et qui est beaucoup plus frappant, c'est que l'idée même, l'image de ce qu'on pourrait appeler le télescope de ces images entre elles dans cette sorte d'interrelation purement imaginaire qui est développée dans le délire, et donné de deux façons: les rapports que Schreber a avec ces images morcelées, ces identités multiples au même personnage, ou

au contraire ces petites identités tout à fait énigmatiques sur lesquelles, encore qu'il témoigne de leur présence et même de leur opération, diversement taraudante et nocive à l'intérieur de lui-même, ce qu'il appelle par exemple les petits hommes, image qui a beaucoup frappé l'imagination des psychanalystes qui ont cherché si c'étaient des enfants ou des spermatozoïdes, ou bien quelque chose d'autre, pourquoi ne serait-ce pas tout simplement de petits hommes ?

Tout ce qui se passe à l'endroit de ces identités toutes conçues comme une fantasmatique, et qui ont par rapport à sa propre identité une valeur d'instance ou de fonction, qui peuvent essentiellement le pénétrer, le diviser lui-même, l'envahir, l'habiter, la notion qu'il a de ses rapports avec ces images est telle que cela lui suggère que ces images de par elles-mêmes, et pour beaucoup d'entre elles, il en note le phénomène, doivent en quelque sorte de plus en plus se résorber, s'amenuiser, être en quelque sorte absorbées par sa propre résistance à lui, Schreber, et pour qu'elles se maintiennent dans leur autonomie, ce qui veut dire d'ailleurs pour lui, qu'elles puissent continuer à lui nuire car elles sont en général des images extrêmement nocives, il faut qu'elles réalisent l'opération qu'il appelle lui-même l'attachement aux terres. Il s'agit de choses qui ont une valeur fondamentale, l'attachement aux terres, ce n'est pas seulement le sol, c'est aussi bien les terres planétaires, les terres astrales et très précisément le registre que dans mon petit carré magique je vous appelais des astres et que je n'ai pas inventé pour la circonstance. Il y a bien longtemps que je vous parle dans la réalité humaine de la fonction des astres, ce qui n'est certainement pas pour rien, que depuis toujours et dans toutes les cultures, le nom donné aux constellations joue un rôle tout à fait essentiel dans l'établissement d'un certain nombre de rapports symboliques fondamentaux qui sont parfois extrêmement loin, qui sont d'autant plus évidents que nous nous trouvons en présence d'une culture que nous appellerons « plus primitive » ; c'est pour autant que tel ou tel fragment d'âme va s'attacher quelque part, Cassiopée joue un très

*Leçon du 18 janvier 1956*

grand rôle, il y a les frères de Cassiopée, ce n'est pas du tout une idée en l'air, car tout cela est lié aux histoires de confédérations d'étudiants, les frères de Cassiopée étaient en même temps des gens qui faisaient partie de confédérations d'étudiants au temps où il faisait des études, et le rattachement à ces confraternités dont le caractère narcissique, voire homosexuel, semble être très suffisamment mis en évidence dans l'analyse, pour que nous y reconnaissions une marque caractéristique des antécédents imaginaires dans l'histoire de Schreber, et ceci nous montre assez de quelle nature sont les choses, mais ce qui est intéressant c'est très précisément de voir que jusque dans le schéma socialisant de l'imagination, l'idée pour que tout d'un coup ne se réduise pas à rien, pour que toute la toile de la relation imaginaire qui aurait été développée dans les délires ne se renroule pas tout d'un coup, et ne disparaisse pas dans une sorte de noir béant dont Schreber au départ n'était pas très loin, avec une fin totale, du moins d'effacement de tout ce voile. Ceci me paraît assez suggestif, car on peut dire la façon dont elle recouvre l'ébauche, le réseau comme étant absolument essentiel à la conservation d'une certaine sensibilité de l'image dans les rapports interhumains sur le plan imaginaire. Mais ce qui est de beaucoup le plus intéressant, ce n'est pas cela, ceci est-ce sur quoi sans aucun doute les psychanalystes se sont le plus penchés, ils ont même fignolé toutes ces relations comportant la dissolution, la fragmentation des sujets, ils ont épilogué avec je ne sais combien de détails pendant extrêmement longtemps sur la signification que pouvait avoir à l'intérieur de ce qu'on suppose être les investissements libidinaux du sujet, le fait qu'à tel moment Fleschig soit dominant dans le délire, qu'à tel autre moment c'est une image divine diversement située dans les étages de Dieu, car Dieu aussi a ses étages, il y en a un antérieur et un postérieur, combien tout cela a pu intéresser les psychanalystes, et tout ce qu'on a pu en déduire! Mais bien entendu tout cela n'est pas insusceptible d'un certain nombre d'interprétations, mais il y a quelque chose qui semble n'avoir attiré l'attention de personne, c'est que si

riche que soit cette fantasmagorie, si amusante soit-elle à développer, si souple soit-elle aussi à ce que nous y retrouvions les différents objets avec lesquels nous poursuivions notre petit jeu analytique, le fait que, écrasant par rapport à tous ces phénomènes, il y ait d'un bout à l'autre du délire de Schreber des phénomènes d'audition extrêmement nuancés, qualifiés depuis le chuchotement léger, un frémissement, jusqu'à la voix des eaux quand il est confronté la nuit avec Ahriman, il rectifie par la suite qu'il n'y avait là que Ahriman, il devrait y avoir Ormuzd aussi, les deux Dieux du bien et du mal ne pouvant pas être dissociés, isolés, et avec Ahriman il y a un instant de confrontation qu'il voit avec 1'œil de l'esprit et non pas à la façon d'un certain nombres d'autres de ces visions, d'une façon qui comporte cette netteté photographique. Il est donc face à face avec Dieu, et Dieu lui dit la parole significative, il met les choses à leur place, comme le message divin par excellence, Dieu dit à Schreber, Schreber, le seule homme qui soit resté après ce crépuscule total du monde: « charogne ». Prenons ce mot dans un sens allemand, c'est le mot dont on se sert dans la traduction française, mais c'est un mot plus familier en allemand qu'il ne l'est en français, il est rare qu'en français, entre copains on se traite de charogne, sauf dans des moments particulièrement expansifs, d'autres mots nous servent: il est plus utilisé en allemand, il ne comporte pas cette face d'annihilation, il y aurait des sous-jacences qui l'apparenteraient à quelque chose qui serait mieux dans la note avec la convergence vers la féminisation du personnage, ce serait peut-être mieux traduit en français par ce mot qui en effet peut être plus facile à rencontrer dans les conversations amicales, celui de douce pourriture.

L'important est que ce mot de « charogne » qui a dominé le moment unique de la rencontre face à face de Dieu avec Schreber, n'est pas du tout quelque chose d'isolé mais qui est très fréquent dans tout ce qui se passe entre Schreber et ce qu'on appelle l'autre face de ce monde imaginaire, *la contrepartie si l'on peut dire, qui est absolument essentielle, celle*

p.11 ??, l. 4
... la contrepartie du monde imaginaire.
178

*Leçon du 18 janvier 1956*

*dans laquelle se passe alors tout ce qui est une relation érotique, si nous ne voulons pas nous y engager d'emblée, tout de suite pathétique, tout ce sur quoi porte la lutte, le conflit de Schreber, tout ce qui vraiment lui importé, tout ce à quoi il est en butte, tout ce dont il est l'objet, à savoir les rayons divins avec l'immense développement, c'est là qu'est sa certitude, et c'est là le point où je vais conclure et introduire la leçon de la prochaine fois, où se retrouve sous une forme elle aussi composée, mais aussi décomposée avec la richesse absolument extraordinaire, tout le domaine du langage, là vous avez trouvé le point maximum de la parole, car enfin l'injure annihilante, c'est un des pics de l'acte de la parole,* autour de ce pic toutes les chaînes de montagnes de ce champ verbal vont vous être développées en une perspective magistrale par Schreber, et c'est cela sur quoi je voudrais attirer votre attention, c'est à savoir que tout ce qu'on peut imaginer du point de vue linguistique comme décomposition de la fonction du langage, se rencontre dans ce que Schreber éprouve et qu'il différencie avec une délicatesse de touche dans les nuances, qui ne laisse rien à désirer quant à l'information quand il nous parle de choses qui appartiennent à proprement parler à la langue fondamentale, c'est-à-dire ce qui va régler les véritables rapports qu'il a avec à la fois le seul et unique être qui dès lors existe, à savoir ce Dieu singulier. Il les appelle et il les distingue quand ils ont ce qu'il appelle d'un côté « echt », qui est presque intraduisible pour autant qu'il veut dire authentique, vrai, et qui lui est toujours donné sous des formes verbales qui méritent à elles seules de retenir l'attention, parce qu'il y en a plusieurs espèces et elles ne sont pas sans être très suggestives, car nous pouvons les concevoir sur la fonction du signifiant: à côté de cela il y en a d'autres dont il nous dit avec beaucoup de nuances et de détails, que ce sont des formes apprises par cœur, qui à certains de ses éléments périphériques de la puissance divine, voire déchus de la puissance divine, sont inculquées, inoculées, et qui sont là données avec une absence totale de sens, au seul et unique titre de ritournelle destinée nettement à le

cacher; entre les deux il ajoute une variété de modes d'un flux oratoire qui nous permettent de voir isolément, de nous arrêter un instant puisque nous n'avions jamais l'occasion de le faire, à moins que nous soyons linguiste, sur les différentes dimensions dans lesquelles se développe le phénomène de la phrase, je ne dis pas le phénomène de la signification, car là nous pouvons toucher du doigt la fonction de la phrase en elle-même, pour autant qu'elle n'est pas forcée de porter sa signification avec soi, le phénomène par exemple de la phrase interrompue est très souvent, je dirais presque toujours dans une période de sa vie, constamment surgi dans cette subjectivité comme de quelque chose qui est bel et bien donné comme tel, comme phrase interrompue, c'est-à-dire pour laisser une suspension de sens, lequel est donné en même temps, mais ce qui est auditivité, c'est une phrase coupée dans le milieu, le reste qui n'est nullement dans la lettre de la phrase est impliqué en temps que signification, et comme chute de la phrase; qu'il y avait là une mise en valeur de la chaîne symbolique dans sa dimension de continuité, *c'est-à-dire dans le sens d'une phrase interrompue qui appelle une certaine chute, et cette chute peut être d'une très grande gamme indéterminée, mais elle ne peut pas non plus être n'importe laquelle. Dans l'autre cas, c'est de l'autre dimension, celui de l'assimilation aux oiseaux du ciel identifiés aux jeunes filles, c'est tout à fait autre chose; avec elles les choses continues n'ont aucune espèce de sens. Freud est sûr à partir de là qu'il s'agit bien d'un dialogue avec les femmes, avec elles pas besoin de se fatiguer, ce dont il s'agit c'est simplement de produire un doux murmure, et ce qui est absolument frappant c'est cette sorte de décomposition.*

Ceci aussi mérite de nous retenir dans son détail, l'évolution en tant que telle de la relation du sujet au langage, le fait pendant longtemps qu'il y a là pour lui la même chose que dans le monde imaginaire, un danger perpétuellement su, que toute la fantasmagorie ne se réduise à une unité qui en fin de compte annihile, non pas son existence, mais justement l'existence de Dieu qui est essentiellement langage – il

p.115,l. 33
... dans sa dimension de continuité.
180

*Leçon du 18 janvier 1956*

l'écrit formellement - il dit: les rayons doivent parler. Le fait qu'il faut donc qu'il se produise à tout instant des phénomènes de diversion pour que Dieu soit Schreber, fait d'une complète résorption dans l'existence centrale du sujet, n'est pas non plus quelque chose qui mérite pour nous d'être tenu comme allant de soi, et qui va en tout cas nous illustrer *ce qu'il y a de fondamentalement vrai dans les rapports créateurs,* c'est-à-dire aussi bien du moment que c'est créateur le fait d'en retirer la fonction et l'essence, nous fait en effet aboutir à la conception d'une sorte de néant corrélatif qui est sa doublure. La parole se produit ou ne se produit pas, si elle se produit, c'est aussi dans une certaine mesure par l'arbitraire du sujet et d'une certaine façon le sujet est créateur, et fortement dans la relation de l'autre, non pas en tant qu'objet, voire non pas en tant qu'image, ni en tant qu'ombre d'objet, ni en tant que corrélatif imaginaire, mais à l'autre vraiment dans sa dimension essentielle toujours plus ou moins élidée par nous, tout de même décisif pour la constitution du monde humain, à savoir à cet autre en tant qu'il est irréductible à quoi que ce soit d'autre qu'à la notion d'un autre sujet, à savoir à l'autre en tant que lui, car ce qui caractérise le monde de Schreber, c'est que ce « lui» est perdu, le tu subsiste. C'est là quelque chose de très important, mais c'est certainement quelque chose de très insuffisant. La notion du sujet corrélatif à l'existence comme telle de quelque chose dont on peut dire: c'est lui qui fait cela, non pas celui que je vois là, qui bien entendu fait mine de rien, mais le « c'est lui », l'existence d'une dimension dans l'Autre comme tel, l'existence de cet être qui est le répondant de mon propre être, et sans lequel son propre être lui-même ne pourrait même pas être un je: ce rapport à lui pour autant que son drame sous-tend toute la dissolution du monde de Schreber, cette sorte de réduction du lui à un seul partenaire, en fin de compte de Dieu à la fois asexué et polysexué, et englobant en lui tout ce qui existe encore dans le monde auquel Schreber est affronté, et qui présente sur ce sujet deux faces très énigmatiques. Assurément grâce à lui

181
p. 115,1.41
Cela ne va pas de soi, mais illustre très bien le rapport du créateur à ce qu'il crée.

subsiste quelqu'un qui peut dire une vraie parole, et c'est de lui à lui qu'elle est suspendue; mais cette parole a pour propriété d'être toujours extrêmement énigmatique, c'est là la caractéristique de toutes les paroles de la langue fondamentale. Mais d'autre part ce Dieu paraît lui aussi l'ombre de Schreber, à savoir qu'il est atteint par cette dégradation imaginaire de l'altérité qui fait que c'est un personnage qui est comme Schreber, qui est frappé de cette espèce de féminisation qui est à l'origine.

C'est là que nous devons centrer notre étude du phénomène, nous n'avons bien entendu aucun moyen *puisque nous ne connaissons pas ce sujet, et que nous ne pouvons y entrer autrement d'une façon approfondie que par la phénoménologie de son langage,* c'est donc autour du phénomène du langage, des phénomènes de langage, plus ou moins hallucinés, parasitaires, étranges, intuitifs, persécutifs, dont il s'agit dans le cas de Schreber, *que nous avons la voie d'amorcer par là ce qui peut nous éclairer, c'est par là qu'il apporte une dimension nouvelle non éclairée jusqu'ici dans la phénoménologie des psychoses.*

p.116,l. 24

Puisque nous en connaissons pas le sujet Schreber, nous devons de toute façon l'étudier par la phénoménologie de son langage.

p. 116,l. 28

... dans le cas de Schreber, que nous allons éclairer une dimension nouvelle dans la phénoménologie des psychoses.

182

Seminaire 3

LEÇON 9, 25 JANVIER 1956

On pourrait quand même entrer ensemble dans ce texte de Schreber, parce qu'aussi bien pour nous le cas Schreber, c'est le texte de Schreber.

Qu'est-ce que j'essaie de faire cette année ? J'essaie que nous comprenions un peu mieux ce qu'on peut appeler l'économie du cas, la façon dont son évolution peut se comprendre, simplement se concevoir. Vous devez bien sentir qu'il y a dans cet ordre une espèce de glissement qui se fait tout doucement dans les conceptions psychanalytiques. Je vous ai rappelé l'autre jour qu'en somme l'explication que donne Freud, c'est essentiellement le passage au registre narcissique: il est évident que c'est le glissement du malade dans une économie essentiellement narcissique, c'est très riche, si on s'y arrêtait bien on en tirerait toutes les conséquences; seulement il est tout à fait clair que l'on ne les tire pas; d'un autre côté, parce qu'on oublie, parce qu'après tout rien n'articule d'une façon bien nette ce que cela veut dire de mettre l'accent sur le narcissisme au point où Freud est parvenu de son oeuvre quand il écrit le cas Schreber, on ne situe plus non plus ce que représente à ce moment-là, la nouveauté d'explication, c'est-à-dire par rapport à quelle autre explication elle se situe.

Maintenant si vous prenez un auteur qui reprend la même question, la question des psychoses, c'est évidemment la

LES PSYCHOSES

notion de défense qu'il mettra en avant, et pour prendre un de ceux qui ont dit les choses les plus élaborées sur les cas de psychose, il suffit de citer Katan, je reviendrai sur ce qu'a écrit Katan, je ne veux pas que nous procédions par commentaires sur les commentaires; il *faut partir du cas et voir comment on l'a compris et commenté, et nous sommes dans la voie de ce qu'a dit Freud en commentant le cas, car au début de son analyse du cas Schreber, il* nous recommande d'abord de prendre connaissance du livre. Comme nous sommes psychiatres ou du moins gens diversement initiés à la psychiatrie, il est bien naturel que nous lisions avec nos yeux de psychiatres, que nous essayions déjà de nous faire une idée de ce qui se passe dans le cas.

*La première approche de l'économie du cas, c'est de voir la masse des faits qui viennent en avant, qui tout de même ont leur importance, et en quoi ça a cette importance. Dans quoi se situe l'introduction de la notion de narcissisme dans l'ensemble de la pensée de Freud ? Il ne faut tout de même pas oublier les étapes,* on parle de défense maintenant et à tout propos, et on croit là répéter quelque chose de très ancien dans l'œuvre de Freud; c'est vrai, c'est très ancien, la notion de défense joue un rôle très précocement, et dès 1884-1885 il propose le terme de neuro-psychose de défense, mais il emploie ce terme avec un sens tout à fait précis, quand il parle *d'Abwehrhystérie, il* la distingue de deux autres espèces d'hystéries, c'est-à-dire une première tentative de faire une nosographie proprement psychanalytique, et si vous voulez bien vous reporter à cet article auquel je fais allusion, il distingue les hystéries pour autant qu'elles doivent être conçues à la mode bleulérienne comme dépendantes, comme une production secondaire de ce qui se passe dans les états hypnoïdes, comme dépendantes d'un certain moment fécond qui correspond à un trouble de la conscience dans l'état hypnoïde. Il *l'a abandonné à la nosologie en tant que c'est une nosologie psychanalytique, il n'a pas nié les états hypnoïdes, il* a simplement dit: « nous ne nous intéressons pas à cela, ce n'est pas cela que nous prendrons comme caractère



p.117,1.18

... il faut partir du livre comme le recommande Freud.

p.117, l. 24

II ne faut pas oublier les étapes de l'introduction de la notion de narcissisme dans la pensée de Freud.

p.118, l. 12

... [conscience dans l'état hypnoïde.] Freud ne nie pas les états hypnoïdes, ...

*Leçon du 25 janvier 1956*

différentiel»; car c'est cela qu'il faut bien comprendre quand nous faisons de la classification. Il se passe dans toutes les classifications ce qui se passe dans toutes les sciences: vous commencez par faire de la botanique tout à fait primitive en comptant le nombre de ce qui se présente apparemment comme ces organes colorés d'une fleur, vous appelez ça pétales parce que c'est toujours pareil dans une fleur qui présente un certain nombre d'unités qu'on peut compter, c'est quelque chose de tout à fait primitif, il s'agit de voir et de comprendre si la fonction de ce qui se voit peut s'appeler au premier abord pour l'ignorant, pétales, et en approfondissant vous vous apercevez quelquefois que ceux prétendus pétales n'en sont pas du tout, ce sont des sépales et ça n'a pas la même fonction du tout. En d'autres termes, les registres divers d'analogie anatomique, génétique, donc embryologique, des éléments physiologiques aussi, fonctionnels, peuvent entrer en ligne de compte, et même peuvent faire pendant un certain temps chevaucher les registres classificatoires différents. Pour que la classification signifie quelque chose, il faut que ce soit une classification naturelle, ce naturel, comment allons-nous le chercher ?

*Pour l'instant nous sommes au niveau de l'hystérie,* Freud n'a pas repoussé les hystéries qui sont les états hypnoïdes; il a dit: à partir de maintenant nous n'en tiendrons pas compte parce que dans le registre de l'expérience analytique, ce qui importe c'est autre chose, cette autre chose était déjà présente dans ce premier débrouillage, c'est en cela que consiste la notion de *l'Abwehrhystérie,* strictement comme référence du souvenir traumatique.

Nous sommes au moment où pour la première fois apparaît la notion de défense dans le registre, il faut bien l'appeler par son nom, nous sommes dans le registre de la remémoration, je n'ai même pas dit de la mémoire, nous sommes dans les troubles de la remémoration, c'est-à-dire de ce que le sujet peut articuler verbalement, de ce dont il se souvient qui est l'élément essentiel, c'est la sortie de ce qu'on peut appeler les petites histoires du patient, et le fait que

- 185 -

p. 118, l. .27

Freud n'a donc pas repoussé les états hypnoïdes, il a dit qu'il n'en tiendrait pas compte...

p. 118,138

L'« Abwehrhysterie » est une hystérie où les choses sont formulées dans les symptômes, ...

p.119,16

... non seulement ce n'est jamais ce qu'on attendait, mais ce n'est jamais que très simple, admirablement clair. Et pourtant, il n'en est pas un qui ne soit nourri de ces énigmes que sont les pierres d'attente.

p.119,1.11

... le champ nouveau qu'il découvrait.

- 186 -

Seminaire 3

cette petite histoire il est capable ou non de la sortir, et c'est le fait de la sortir. Anna O. dont une personne m'a rapporté ici le portrait qui était sur un timbre-poste, car elle a été la reine des assistantes sociales, a appelé cela la « *talking cure* ».

*L'Abwehrhystérie* est une hystérie *dans laquelle il suffit de lire le texte de Freud pour voir que c'est tout à fait proche et tout à fait ouvert à la formulation que] e vous en donne: les choses ne sont plus formulables parce qu'elles sont formulées ailleurs dans les symptômes,* et il s'agit de relibérer ce discours, nous sommes absolument sur ce registre, il n'y a pas trace à ce moment-là de régression, de théorie des instincts, et déjà pourtant toute la psychanalyse est là, et il distingue une troisième espèce d'hystérie qui elle a pour caractéristique qu'elle a aussi quelque chose à raconter, mais qui n'est racontée nulle part. Bien sûr à l'étape où nous sommes de l'élaboration de la théorie, il serait bien étonnant qu'il nous dise où peut être ce jeu, mais c'est déjà parfaitement dessiné. L'œuvre de Freud est pleine comme cela de pierres d'attente qui, si on peut dire, me réjouissent, on peut s'apercevoir chaque fois qu'on prend un article de Freud, *que ce n'est jamais non seulement ce qu'on attendait, mais que ce n'est jamais quelque chose de très simple, d'admirablement clair, mais il n'y a pas un texte de Freud qui ne soit en quelque sorte nourri d'énigmes qui correspondent à ce que j'appelle les pierres d'attente,* que les choses se sont trouvées d'une façon telle qu'on peut dire qu'il n'y a véritablement que lui qui ait amené de son vivant les concepts originaux pour attaquer, ordonner ce nouveau champ qu'il *nous découvrait.* Et comment nous en étonnerions-nous ? Ces concepts, il les traite chacun avec un monde de questions, ce qu'il y a de bien dans Freud, c'est qu'il ne nous les dissimule pas, ces questions, c'est-à-dire que chacun de ses textes est un texte problématique, de telle sorte que *lire Freud c'est rouvrir les questions.*



*Contresens.( dans le texte AFI il n'y a pas d'étoiles à quoi renverraient celles-ci)
** C'est le rapport du sujet à Freud qui est évacué.

*Leçon du 25 janvier 1956*

Alors *troubles de la mémoire, c'est de là qu'il faut tout de même toujours partir* pour savoir que ça a été le terrain de départ, mettons que ce soit même dépassé, il faut mesurer le chemin parcouru, dans une affaire comme la psychanalyse il serait bien étonnant que nous puissions nous permettre de méconnaître l'histoire, ce n'est pas pour faire ici l'histoire du chemin parcouru entre ce que nous appellerons l'étape « troubles de la mémoire », et l'étape « régression des instincts », j'en ai tout de même assez fait dans les années qui ont précédé pour dire que c'est à l'intérieur de ce mécanisme découvert à l'intérieur de l'exploration et de la mise en jeu du trouble de la remémoration, que se découvrent les mécanismes de la régression des instincts en tant qu'ils dépendent eux-mêmes du travail par lequel on s'efforce primitivement dans la psychanalyse de restituer le vide de l'histoire du sujet, que nous nous apercevons alors que ces événements vont se nicher là où on ne les attendait pas, c'est-à-dire qu'il se produit ce dont je vous parlais la dernière fois, sous la forme de déplacement dans le comportement, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas purement et simplement là de retrouver la localisation mnésique des événements, autrement dit chronologique, de restituer une part du temps perdu, mais qu'il y a aussi des choses qui se passent sur le plan topique, c'est-à-dire de la distinction de registres complètement différents dans la régression est là implicite. En d'autres termes ce qu'on oublie tout le temps, c'est que ce n'est pas parce que une notion est venue au premier plan que l'autre ne garde pas aussi son prix et sa valeur, à l'intérieur de cette régression topique, c'est-à-dire là où les événements prennent leur sens comportemental fondamental, c'est là que se fait la découverte à un moment donné d'un narcissisme, c'est-à-dire qu'on s'aperçoit qu'il y a des modifications dans la structure imaginaire du monde, et qu'elles interfèrent avec les modifications dans la structure symbolique, il faut bien l'appeler comme cela puisque la remémoration est forcément dans l'ordre symbolique.

Qu'est-ce que cela veut dire au point où Freud en est par

- 187 -

p. 119, l.16

Les troubles de la remémoration, c'est là qu'il nous faut toujours revenir...

venu? Au *point où Freud en est parvenu quand il nous parle du délire et quand il nous l'explique par une régression narcissique de la libido, cela veut dire quand il s'agit de restaurer pour comprendre, il s'est passé quelque chose qui est une différence de nature, que le désir qui avait à se faire reconnaître ou à se manifester, se manifeste, et ceci est tout entier dans un plan de la réalisation si claire soit-elle de ce qui est à reconnaître dans le délire, se situe sur un plan qui très fondamentalement est changé par rapport à ce qu'il s'agit de reconnaître, il y a un transfert de plan, le retrait de la libido des objets représente une désobjectalisation de ce qui va se présenter de façon plus ou moins licite dans le délire, comme représentant le délire quia à se faire connaître.* Si on ne comprend pas cela, on ne voit absolument pas ce qui distingue une psychose d'une névrose, ni pourquoi non plus on a tant de peine à restaurer ce qu'on peut appeler la relation du sujet à la réalité, puisqu'en principe c'est tout au moins ce qu'on lit dans certains passages de Freud, d'une façon loin d'être aussi sommaire qu'on se la représente et qu'on la traduit tout d'abord, puisque le délire est tout entier là, lisible, il est en effet lisible et il est aussi transcrit dans un autre registre, et comment ceci peut-il se faire, comment ce qui dans la névrose ce qui reste toujours dans l'ordre symbolique, c'est-à-dire toujours avec cette duplicité du signifié et du signifiant qui est ce que Freud traduit sous le terme du compromis de la névrose, comment dans l'ordre du délire ceci se passe-t-il sous un tout autre registre, où il est encore lisible mais où il est sans issue ? C'est cela le problème économique qui reste ouvert au moment où Freud termine le cas Schreber.

Je dis des choses massives là, je pense qu'elles sont faites en tout cas pour être reçues par vous comme telles, pour situer vraiment où est le problème. En d'autres termes le refoulé dans le cas des névroses, reparaît in loco, là où il a été refoulé, c'est-à-dire dans le milieu même de symboles pour autant que l'homme s'y intègre et y participe comme agent, mais aussi comme acteur; le refoulé dans la névrose reparaît

p.119,l. 41

... forcément dans l'ordre symbolique.

Quand Freud explique le délire par régression narcissique de la libido, son retrait des objets aboutissant à une désobjectivation, cela veut dire, au point où il en est parvenu, que le désir qui est à reconnaître dans le délire se situe sur un tout autre plan que le désir qui a à se faire reconnaître dans la névrose.

*Leçon du 25 janvier 1956*

*in loto sous un masque;* le refoulé dans la psychose si nous savons lire Freud, reparaît dans un autre lieu, in altéro, *dans l'imaginaire, et là en effet sans masque.* Ceci est tout à fait clair, ça n'a rien de nouveau ni d'hétérodoxe, simplement il faut s'apercevoir que c'est là le point principal qui évite qu'on se pose des problèmes inutiles.

Cette leçon essentielle qui ne peut pas être considérée comme le point final au moment où Freud met le point final sur son étude sur Schreber, c'est au contraire à partir de ce moment-là que les problèmes commencent à se poser. Cette transmutation peut se faire, chacun a essayé depuis de prendre la relève, *c'est bien pour cela que Katan nous donne certaines théories des psychoses avec leurs étapes prépsychotiques, etc. - nous y reviendrons en détail - mais en gros on peut dominer le sujet et lire tout ce que Katan a écrit sur le cas Schreber, il* a essayé de donner une théorie analytique de la schizophrénie (tome V recueil annuel sous le titre de « La psychanalyse de l'enfant »).

On voit très bien le chemin parcouru dans la théorie analytique à lire Katan car on s'aperçoit que l'acte dynamique complexe qui laisse toujours chez Freud tellement ouverte la question du centre du sujet, c'est-à-dire qui par exemple dans l'analyse de la paranoïa s'avance pas à pas, nous montre l'évolution d'un trouble essentiellement libidinal, d'un jeu complexe, d'un agrégat de désirs qui sont transférables, transmutables, qui peuvent régresser, de toute une dialectique dont le centre nous paraît essentiellement problématique, comme à partir du moment où *un certain doute* s'est opéré dans l'analyse, c'est-à-dire à peu près vers le temps de la mort de Freud, car les articles dont je vous parle sont postérieurs à la notion de défense, prend le sens d'une défense menée, dirigée à partir de quelque chose qu'on a retrouvé, ce bon vieux centre de toujours, le moi qui est là pour manier les leviers de commande. La psychose est très formellement interprétée, non plus dans le registre d'une dynamique des pulsions, d'une économie complexe, mais de procédés employés par le moi pour s'en tirer avec des exi-

189

p. 120,1.27

Lisez Katan par exemple, qui essaie de nous donner une théorie analytique de la schizophrénie, ...

p. 120, l. 37

... le virage qui s'est opéré dans l'analyse...

gences diverses, et lui qui redevient non seulement le centre mais la cause du trouble, le moi a à se défendre d'une certaine façon contre des pulsions.

La notion de défense n'a pas d'autre sens que celui qu'elle a dans le sens de se défendre contre une tentation, et toute la dynamique du cas Schreber nous est expliquée à partir du besoin pour lui d'en agir, de s'en tirer avec une pulsion dite homosexuelle *qui comporte pour le moi des menaces qui sont comprises, perçues, senties en tant que menaces faites au moi, à savoir de sa complétude,* la castration n'a plus d'autre sens symbolique que celui d'une perte d'intégrité physique, et on nous dit formellement que le moi n'étant pas assez fort, comme on s'exprime, pour trouver ses points d'attache dans le milieu extérieur, et à partir de là exercer sa défense contre la pulsion qui est dans « l'id », trouve une autre ressource qui est de fomenter, de créer puisque c'est un appareil, cette nouvelle chose, cette néoproduction qui s'appelle l'hallucination et qui est une autre façon d'en agir, de transformer ses instincts, elle va se voir dans l'hallucination d'une façon transformée, c'est une sublimation à sa manière qui a de gros inconvénients, et c'est à ce titre que la défense du moi est conçue dans ce registre.

Ne voyons-nous pas là qu'il y a un rétrécissement, une réduction de la perspective ? Les insuffisances cliniques de la chose sautent aux yeux, en fin de compte la notion qu'il y a une façon de satisfaire à la poussée du besoin qui est imaginaire, c'est une notion qui est latente, fondée même, articulée dans la doctrine freudienne, mais qui n'est jamais prise que comme un élément du déterminisme du phénomène, jamais Freud n'a eu une définition de la psychose hallucinatoire qui soit purement et simplement comparable au fantasme de satisfaction de la faim par un rêve de satisfaction de la faim: il n'est que trop évident, il suffit de regarder l'aspect clinique des choses pour s'apercevoir qu'un délire ne répond en rien à une telle fin. Seul le besoin de nous satisfaire nous rend la retrouvaille qui n'est pas difficile: certains groupes imaginaires qui nous sont familiers par l'étude des névroses

p. 121, l. 6
... pulsion dite homosexuelle qui menacerait sa complétude.

de l'être humain, il est toujours agréable de retrouver un objet. Freud nous apprend même que c'est comme cela, par cette voie que passe la création du monde des objets humains, par conséquent nul étonnement à ce qu'on soit toujours content quand on retrouve ce qu'on s'est déjà représenté, comme nous retrouvons une vive satisfaction de retrouver certains des thèmes symboliques de la névrose dans la psychose. Ce n'est pas du tout illégitime, seulement il faut bien voir que ceci ne couvre qu'une toute petite partie du tableau.

C'est de mesurer à quel point dans le cas Schreber on peut, à condition d'y faire un choix, schématiser comme je vous l'ai déjà indiqué, schématiser comme pour les homosexuels, la transformation même en ajoutant imaginaire, de cette poussée homosexuelle dans un délire qui fait que Schreber est la femme de Dieu, le réceptacle du bon vouloir et des bonnes manières divines. C'est un schéma qui a une assez grande valeur convaincante, car on peut trouver dans la portée même du texte de Schreber, toutes sortes de modulations véritablement même raffinées, qui justifient cette conception. Il en est de même de l'articulation d'une telle théorie de la psychose, nous trouvons là l'explication que ce n'est pas quelque chose que nous allons manier tout à fait à notre guise, comme on manie une névrose, puisque nous avons fait une très grande distinction fondamentale entre la réalisation du désir refoulé - sur le plan symbolique dans la névrose, et sur le plan imaginaire dans la psychose. Rien que cette distinction que je vous ai apportée la dernière fois, comme position de principe pour distinguer ces deux plans, cette distinction est déjà assez satisfaisante, mais elle ne nous satisfait pas, pourquoi ? Parce, qu'une psychose, ça n'est pas simplement cela, ça n'est pas le développement d'un rapport imaginaire, fantasmatique au monde extérieur, c'est autre chose, et je voudrais simplement aujourd'hui vous faire mesurer la masse du phénomène, à savoir qu'étant admis ce que je viens de vous dire, qu'en effet la conception si on peut dire schrébérienne, pour parler comme Schreber parle lui-même de la naissance d'une

nouvelle génération schrébérienne d'hommes, c'est-à-dire l'humanité va être régénérée à partir de lui qui a gardé une véritable existence.

Parlons du dialogue de l'unique, de Schreber avec le partenaire énigmatique qui est son Dieu, le Dieu schrebérien lui aussi, est-ce là tout le délire ? Mais non; non seulement ce n'est pas là tout le délire, mais il est tout à fait impossible de le comprendre dans ce registre; on peut s'en désintéresser, mais il est tout de même assez curieux de se contenter d'une explication très partiale d'un phénomène massif et complet comme est la psychose, en n'y retenant que ce qu'il y a de clair dans les événements imaginaires; si nous voulons vraiment avoir le sentiment que nous avançons, que nous comprenons quelque chose à la psychose, il faut tout de même aussi que nous puissions articuler une théorie qui justifie la masse des phénomènes dont je vais vous donner ce matin quelques échantillons *ce qui va me forcer à des lectures. Il faut que nous nous rendions compte de la dimension que nous pouvons appeler dans l'ensemble l'aliénation verbale, de l'importance énorme en un point qui est un état avancé du délire.* Nous allons commencer par la fin et nous tâcherons de comprendre en remontant; j'adopte cette voie, pas simplement par un artifice de présentation, c'est conforme à la matière que nous avons, entre les mains, et qui est un texte: voilà un malade qui a été malade de 1883 à 1884, qui a eu ensuite huit ans de répit, et c'est au bout de la neuvième année depuis le début de la première crise, que les choses ont recommencé sur le plan pathologique, en octobre 1893 les choses repartent, il entre dans la même clinique où il avait été soigné la première fois, la clinique du Docteur Flechsig où il va rester jusqu'à la mi-juin 1894. Là il se passe beaucoup de choses, l'état dans la clinique de Flechsig est un état complexe dont on peut caractériser l'aspect clinique sous la forme de ce qu'on peut appeler une confusion hallucinatoire, et même un état de stupeur hallucinatoire, *le sujet est très loin pendant ce moment de ne pas avoir, comme nous le savons des déments précoces, non seulement orientation,*

p. 122,l. 10

... la masse de ces phénomènes dont je vais vous donner ce matin quelques échantillons.

p. 122, l. 22

... et même une stupeur hallucinatoire.- 192 -

*repérage des phénomènes normaux, mémoire, plus* tard il nous fera un rapport de tout ce qu'il a vécu, certainement distordu pour une part, cette confusion s'applique pour désigner la façon brumeuse dont il se souvient de certains épisodes; d'autres éléments, les éléments spécialement délirants de ses rapports avec différentes personnes qui l'entourent à ce moment-là, seront conservés assez pour qu'il puisse en apporter un témoignage valable, c'est néanmoins la période la plus obscure du délire et de la psychose. Car c'est à travers ce délire seulement que nous pouvons avoir connaissance de ce témoignage, puisque aussi bien nous n'y étions pas, et que sur cette première période les certificats des médecins ne sont pas excessivement riches. Cette période en tout cas est assez bien retenue dans la mémoire du sujet au moment où il va en témoigner, pour qu'il puisse y établir des distinctions. Il s'est passé des choses et en particulier un déplacement du centre de l'intérêt sur des relations que nous pourrions appeler - tête de chapitre empruntée au texte même de Schreber - les relations où dominent les rapports personnels avec ce qu'il appelle des âmes; ces âmes ne sont pas des êtres humains, c'est même très éloigné d'être les ombres des êtres humains auxquelles il a à faire à ce moment-là, ce sont des êtres humains morts qui ont des propriétés particulières, avec qui il a des relations particulières, et dans lequel il donne toutes sortes de détails, qui sont très liées à toutes sortes de sentiments de transformation corporelle, d'échange corporel, d'intrusion corporelle, d'inclusion corporelle, c'est un délire où la note douloureuse joue un rôle très important, je ne parle pas encore à ce moment-là d'hypocondrie, ce n'est encore qu'un terme trop vague pour notre vocabulaire,) je suis en train de désigner les grandes lignes. Donc ce qu'on peut dire du point de vue phénoménologique, et à rester prudent, c'est qu'il y a certainement à ce moment-là quelque chose qui est noté comme caractéristique, et qu'on pourrait appeler crépuscule du monde; c'est-à-dire qu'il n'est plus avec des êtres réels, n'être plus avec est tout à fait un élément caractéristique,

mais qu'il est avec d'autres éléments qui sont peut-être beaucoup plus encombrants que des êtres réels, ils le sont même tellement plus que le mode de relation douloureuse est ce qui domine, et que ce mode de relations douloureuses comporte une véritable perte de l'autonomie étant donné le sentiment qu'il a d'envahissement, d'inclusion, d'intrusion, c'est quelque chose qui est ressenti par lui comme source de perturbation profonde de son existence et comme ayant un caractère à proprement parler intolérable qui motive aussi chez lui toutes sortes de comportements qu'il ne nous indique que d'une façon forcément ombrée, mais dont nous voyons assez l'indication dans la façon dont il est traité: il est surveillé; la nuit il est mis en cellule, il est privé de toute espèce d'instrument pouvant rester à sa portée. Il est clair qu'il apparaît à ce moment-là dans un état aigu très grave comme un malade dans un état très grave.

Il y a un moment de transformation qui est à peu près vers février-mars 1884, c'est lui qui nous le dit, transformation de l'accent aux âmes, ces sortes d'êtres avec lesquels il a ses échanges du type de registre de l'intrusion somatique, ou d'une fragmentation somatique. Nous voyons apparaître autre chose, c'est le moment où se substituent aux dites âmes, pour des raisons qu'il appelle plus tard les âmes examinées, les royaumes proprement divins, ce qu'il appelle les royaumes de Dieu postérieurs, Ormuzd et Ahriman, car ils apparaissent sous une forme dédoublée; l'apparition aussi de ce qu'il appelle les rayons purs, c'est-à-dire quelque chose qui se comporte d'une façon tout à fait différente des âmes dites examinées qui sont celles des rayons impurs, *c'est ce que signifie que les unes ont des intentions impures qui sont manifestées par des craintes de viol, d'empoisonnement, de transformations corporelles; déjà des émasculations sont apparues dans la première période.* Les autres ont un autre mode de relation avec lui, ce ne sont pas non plus des relations sans ambiguïté. Schreber poursuivra toute sa confidence pour nous dire dans quelle profonde perplexité le laissent les effets de cette prétendue pureté qui est elle-même


p. 123,l. 24
... qui sont des rayons impurs.

celle qu'on ne peut qu'attribuer à une intention divine, et qui tout de même laisse apercevoir dans son texte de singulières complicités, une singulière façon d'être troublée, d'être atteinte, cette prétendue pureté, par toutes sortes d'éléments qui partent d'abord des âmes examinées, qui jouent à ces rayons divins, à ces rayons purs toutes sortes de tours, qui par toutes sortes de moyens essaient d'en capter toute la puissance à leur profit, et qui aussi s'interposent entre Schreber et leur action bénéfique. Il y a là description très précise de toute une tactique de la majeure partie de ces âmes dites examinées, qui sont essentiellement les âmes animées de bien mauvaises intentions, nommément celle qui est le chef de file, donc de Flechsig, de la tactique par laquelle Flechsig fractionne son âme pour en répartir les morceaux dans cet hyperespace que vous développe Schreber, et qui est celui qui s'interpose entre lui et le Dieu éloigné dont il s'agit.

*Cette notion d'éloignement: je suis celui qui est éloigné, nous trouvons cette formule dans une note qui nous rapporte ce que Dieu lui confie, qui rend une sorte d'écho biblique, « je suis celui que je suis ».* Dieu pour Schreber, n'est pas ce Dieu qui est, c'est celui qui est bien loin. Et cette notion de distance jouera son rôle, néanmoins l'entrée des rayons purs s'annonce avec des caractéristiques tout à fait spéciales, ces rayons purs parlent; qu'ils parlent, qu'ils soient essentiellement parlants, qu'il y ait une équivalence entre rayons, rayons parlants, nerfs de Dieu, et toutes les formes particulières qu'ils peuvent prendre, jusque y compris les formes diversement miraculées sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, nommément les oiseaux, c'est là quelque chose de tout à fait essentiel, et ceci correspond à une période où domine ce qu'il appelle la *Grundsprache,* c'est-à-dire cette langue qui est une sorte de très savoureux haut allemand, qui a une très grande tendance à s'exprimer par euphémismes et par antiphrases: on appelle par exemple la punition une récompense; c'est son mode de parler, la punition est à sa façon en effet une récompense, et le style de cette langue fondamentale sur laquelle nous aurons à revenir, car elle

-195
p. 123, l. 34
«Je suis celui qui est éloigné», nous trouvons cette formule qui rend un écho biblique dans une note où Schreber nous rapporte ce que Dieu lui confie.

nous permettra de reposer le problème du sens antinomique des mots primitifs sur lesquels bien entendu il reste un grand malentendu entre ce que Freud en a dit avec simplement le tort de prendre comme référence un linguiste qu'on trouvait un peu avancé, mais qui touchait quand même quelque chose de juste, à savoir Abel. Et là-dessus, M. Benveniste nous a apporté l'année dernière quelque chose qui a toute sa valeur au point de vue signifiant, à savoir qu'il n'est pas question dans un système signifiant qu'il y ait des mots qui désignent à la fois deux choses contraires, parce qu'ils sont justement faits pour distinguer les choses; là où il existe des mots, ils sont forcément faits par couples d'opposition, les mots ne peuvent pas joindre en eux-mêmes deux extrêmes en tant que signifiants, mais que nous passions à la signification, c'est autre chose, comme il nous a expliqué par exemple qu'il n'y a pas à s'étonner qu'on appelle altus un puits profond, parce que nous dit-il, dans la perspective, le point de départ mental où est le latin, c'est du fond du puits que ça part, mais ça va très loin et il nous suffit de réfléchir qu'en allemand on appelle « *Jüngstes Gericht »* le jugement dernier, le jugement le plus jeune, et on peut en être saisi, l'image de la jeunesse à propos du jugement dernier n'est pas ce qui en France est employé, pourtant on dit « votre petit dernier » pour désigner le plus jeune, mais ce n'est pas ce qui se présente à l'esprit d'abord quand on parle du jugement dernier, tout nous suggère tout de suite quelque chose qui s'inscrit dans le registre de la vieillesse plutôt que dans celui de la jeunesse. C'est donc une question à laquelle il faut quand même s'arrêter, et cette *Grundsprache* nous en donnera de beaux exemples.

En 1894, il est transporté à la maison de santé privée du Dr Pierson à Koswitz; il y reste quinze jours : c'est une maison de santé privée, la description qu'il en donne nous indique que c'est une maison de santé, si je puis dire, fort piquante, on y reconnaît du point de vue du malade toutes sortes de traits qui ne manqueront pas de réjouir ceux qui ont gardé quelque sens de l'humour, ce n'est pas que ce soit

mal, c'est assez coquet, ça a le côté bonne présentation de la maison de santé privée, avec ce caractère de profonde négligence dont rien ne nous est épargné. Il n'y reste pas très longtemps et on l'envoie dans le plus vieil asile au sens vénérable du mot, qui est à Pirna.

Il était d'abord à Chemnitz, avant sa première maladie, il est nommé à Leipzig, puis c'est à Dresde qu'il est nommé Président de la Cour d'appel juste avant sa rechute: de Dresde c'est à Leipzig qu'il va se faire soigner. Koswiz se trouve quelque part de l'autre côté de l'Elbe par rapport à Leipzig, mais le point important où il va rester dix ans de sa vie en amont de l'Elbe, c'est Pirna.

Quand il rentre à Pirna il est encore très malade et il ne commencera à écrire ses mémoires qu'à partir de 1897-1898, à une époque où, étant donné qu'il est dans un asile public, et que les décisions peuvent y avoir quelque retard, à une époque entre 1896-1898, on le met encore la nuit dans une cellule dite « cellule de dément», et à une époque où dans cette cellule il emporte dans une petite boîte de fer blanc un crayon, des bouts de papier sous diverses formes d'alibis, et où il commence à prendre des petites notes, où ses petites études comme il les appelle, car il y a ce qu'il nous a légué, le livre des mémoires, mais il y a paraît-il une cinquantaine de petites études auxquelles il se réfère de temps en temps, et qui sont des notes qu'il a prises à ce moment-là, qui lui ont servi de matériaux. Alors il est assez légitime pour un texte qui en somme n'a pas été rédigé plus haut que 1898, et qui s'étale quant à la rédaction jusqu'à l'époque de sa libération puisqu'il comprend la procédure de cette libération, c'est-à-dire en 1903, que nous ayons là un texte qui témoigne de façon beaucoup plus sûre et beaucoup plus ferme de l'état terminal, pour ce que nous connaissons de la terminaison de la maladie: nous ne savons même pas quand il est mort, nous savons seulement qu'il a fait une rechute en 1907 et qu'il a été réadmis dans une maison de santé, ce qui est très important.

Nous allons donc partir de cette perspective qui est celle

de la date où il a écrit des mémoires. Il y a des choses dont il peut témoigner naturellement à partir de cette date-là, mais c'est déjà très suffisamment problématique pour nous intéresser, même si nous ne résolvons pas le problème de la fonction économique de ce que j'ai appelé tout à l'heure « les phénomènes d'aliénation verbale », appelons-les provisoirement « des hallucinations verbales », ce qui nous intéresse c'est ce qui distingue le point de vue analytique dans l'analyse d'une psychose, du point de vue je dirais psychiatrique courant, c'est-à-dire sur un point où nous sommes tout gros-Jean comme devant car il est tout à fait clair que pour ce qui est de la compréhension réelle de l'économie des psychoses, un rapport fait sur la catatonie en 1903, est quelque chose que nous pouvons lire maintenant. Faites l'expérience, prenez naturellement un bon travail, on peut dire maintenant qu'on n'a pas fait un pas dans l'analyse de ces phénomènes, *alors qu'il y a quelque chose qui doit distinguer le point de vue de l'analyste, je n'en vois strictement rien, si ce n'est d'autres éléments distinctifs dans l'analyse de structure, je ne vois absolument pas quelle autre originalité on peut apporter, sinon celle-ci* qu'à propos d'une hallucination verbale, au lieu de nous demander si le sujet entend un petit peu ou beaucoup, ou si c'est très fort, ou si ça éclate, ou si c'est bien avec son oreille qu'il entend, ou si c'est de l'intérieur, ou si c'est du cœur, ou du ventre, choses qui sont évidemment très intéressantes, mais qui partent en fin de compte de cette idée assez enfantine, que nous sommes très épatés qu'un objet entende des choses que nous n'entendons pas, comme si aussi d'une certaine façon il ne nous arrivait pas à nous à tout instant, d'avoir ce qu'on appelle des visions, c'est-à-dire qu'il nous descend dans la tête des formules qui ont pour nous une certaine valeur saisissante, orientante, voire quelquefois fulgurante, illuminante, *qui nous avertissent; point de vue* évidemment dont nous ne faisons pas le même usage que le psychotique, mais quand même il arrive des choses dans l'ordre verbal qui sont ressenties par le sujet d'une certaine façon comme quelque chose

p. 126, l. 33
Il est un fait que ce ne peut être que pour nous, ...
p. 126, *haut de page* Passage sauté

qu'on a reçu, c'est quelque chose qui commence vraiment à nous saisir à partir du moment où nous partons de l'idée de principe que ce qui est intéressant c'est de savoir comme on nous l'a appris à l'école si c'est une sensation ou une perception, ou une aperception, ou une interprétation, bref, si nous restons dans un registre académique ou scolaire concernant cette question du rapport élémentaire à la réalité, tel que nous le construisons dans une théorie de la connaissance qui est manifestement tout à fait incomplète, car l'élément qui s'étage de la sensation en passant par la perception pour arriver au domaine de la causalité et de l'organisation du réel, et en tout cas depuis quelque temps la philosophie s'efforce à tue-tête de nous avertir depuis Kant qu'il doit y avoir des *choses* et des registres différents de la réalité à propos desquels ces problèmes s'expriment, s'organisent et se posent dans des registres d'interrogation également différentes, et que ce n'est pas peut-être le plus intéressant de savoir si oui ou non une parole a été entendue.

Nous sommes encore « le bec dans l'eau », c'est-à-dire que les trois-quarts du temps, que nous apportent les sujets ? Ce n'est rien d'autre que ce que nous sommes en train de leur demander, c'est-à-dire de leur suggérer de nous répondre, c'est-à-dire d'introduire dans ce qu'ils éprouvent des distinctions et des catégories qui n'intéressent que nous, et non pas eux, ce qui les intéresse eux, c'est bien évidemment tout autre chose, le rapport d'étrangeté de caractère imposé, extérieur de l'hallucination verbale à quelque chose d'extrêmement intéressant mais qui est à considérer précisément dans le rapport en tant que tel, car nous ne le voyons bien qu'à la façon dont les malades réagissent, c'e n'est pas là où il entend le mieux comme on dit au sens où on croit qu'entendre c'est entendre avec les oreilles, ce n'est pas là où il entend le mieux qu'il est le plus frappé, il y a des malades qui sont atteints de certaines formes d'hallucinations qui paraissent extrêmement vivides, et qui ne restent que des hallucinations, et il y en a d'autres chez qui ces hallucinations au contraire, ont un caractère peu vivide, extrêmement

endophasique, et chez qui l'hallucination a au contraire le caractère le plus décisif pour le sujet, à savoir qu'il lui donne tout le caractère d'une certitude. Comme j'introduisais cette distinction à l'orée de notre propos, quand il s'agissait des psychoses, distinction des certitudes et des réalités, c'est là ce qui est important, c'est ce qui nous introduit dans des différences structurelles à l'intérieur de ces phénomènes, c'est que nous sommes mieux placés que quiconque pour nous apercevoir que ce sont des différences qui en aucun cas ne sont superstructurales pour nous, c'est curieux que ce ne soit que pour nous, mais il est un fait parmi les cliniciens, que ça ne peut être que pour nous, *la parole est d'extrême poids et d'importance,* puisqu'à la différence des autres cliniciens, nous savons que cette parole est toujours là, articulée ou pas, elle est présente et enregistrante à l'état articulé, c'est-à-dire déjà historisée, c'est-à-dire déjà prise dans le réseau des couples et des oppositions symboliques; tout le vécu indifférencié du sujet, j'entends par là cette succession que nous aurions qualifiée d'image projetée sur un écran, du vécu du sujet dont la restauration totale selon Bergson, serait indispensable pour permettre de saisir et de comprendre le sujet dans sa durée.

Il est tout à fait clair que ce que nous touchons cliniquement n'est jamais quelque chose comme cela, nous trouvons par une analyse interminable que ce serait quelque chose qui serait inscrit dans le fond des phénomènes, et malheureusement ça ne nous intéresse absolument pas, ça ne tend jamais à surgir, la continuité de tout ce qu'a vécu un sujet depuis sa naissance; ce sont les points décisifs du point de vue de l'articulation symbolique, du point de vue de l'histoire dans le sens où vous appelez l'histoire, l'Histoire de France, c'est-à-dire que tel jour Mlle de Montpensier était sur les barricades, et elle y était peut-être par hasard, et ça n'avait peut-être pas d'importance dans une certaine perspective, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a que cela qui reste dans l'Histoire, c'est qu'elle était là et on lui a donné un sens, et que ce sens soit vrai ou pas vrai, sur le moment d'ailleurs

p. 126,l. 33

Ou bien ça vient d'un remaniement postérieur, ou bien ça commence déjà à avoir une articulation sur le moment même.

il est toujours un peu vrai, et c'est ce qui est devenu vrai dans l'Histoire qui compte et qui fonctionne, mais quand même comme il faut que ça vienne de quelque part, ou bien que ça vienne d'un remaniement postérieur, ou bien ça commence déjà à avoir une ébauche d'articulation sur le moment même. *C'est là quelque chose d'important à voir, mais ce qui est également très important,* c'est que ce que nous appelons sentiment de réalité quand il s'agit de restauration des souvenirs, est ce quelque chose d'ambigu qui consiste essentiellement en ce que oui ou non une réminiscence - c'est-à-dire une résurgence d'impression - peut ou non s'organiser dans la continuité historique, ce n'est pas l'un ou l'autre qui donne l'accent de la réalité, c'est l'un et l'autre, c'est un certain mode de conjonction des deux registres qui donne aussi le sentiment d'irréalité, car du point de vue du registre sentimental, ce qui est sentiment de réalité est sentiment d'irréalité, ou à « un quart de poil près » le sentiment d'irréalité n'est vraiment là que comme un signal qu'il s'agit d'être dans la réalité, et qu'il manque encore un petit quelque chose. Autrement dit, le sentiment de déjà vu qui a fait tellement de problèmes pour les psychologues, est quelque chose que nous pourrions désigner comme une homonymie, c'est toujours dans la clé symbolique que s'entrouvre le ressort, c'est pour autant que quelque chose est vécu avec une signification symbolique pleine, quelque chose qui reproduit une situation symbolique homologue déjà vécue, mais oubliée et qui à ce titre revit sans que le sujet comprenne les tenants et les aboutissants, et donne à ce sujet le sentiment que le contexte, l'actuel, le tableau du moment présent, est quelque chose qu'il a déjà vu. Le déjà vu est quelque chose d'excessivement près de ce que l'expérience de l'analyse nous apporte sous le registre du déjà raconté, à part que c'est l'inverse, que ce n'est justement pas dans l'ordre du déjà raconté que ça se place, parce que c'est même dans l'ordre du jamais raconté, mais c'est du même registre.

En d'autres termes, ce que nous devons supposer si nous admettons l'existence de l'inconscient tel que Freud l'arti



p. 127, l. 10

.. ou bien ça commence déjà à avoir une articulation sur le moment même.

cule, c'est que cette phrase symbolique, cette construction symbolique permanente qui recouvre de sa trame tout le vécu humain, est quelque chose qui est toujours là, plus ou moins latent, qui est en quelque sorte un des éléments nécessaires de l'adaptation humaine, c'est que ça passe sans qu'on y pense. Cela aurait pu être qualifié pendant longtemps d'énormité, mais il n'y a que pour nous que ça ne peut pas en être une, car l'idée même de pensée inconsciente qui est en effet le grand paradoxe concret, pratique qu'a apporté Freud, veut dire cela et ne veut pas dire autre chose; quand Freud formule le terme de pensée inconsciente en ajoutant dans sa « *Traumdeutung, sit venta verbo* » pour que l'excuse soit en contradiction de la parole, il ne formule pas autre chose que ceci: c'est que pensée veut dire la chose qui s'articule en langage, il n'y a pas d'autre interrogation au niveau de la *Traumdeutung* à ce terme que celle-là, et que ce langage que nous pourrions appeler « intérieur » (ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, c'est pour vous faire comprendre comme je l'entends), car justement le terme d'intérieur fausse déjà tout. Ce monologue intérieur est en parfaite continuité avec le dialogue extérieur, et c'est bien pour cela que nous pouvons dire que l'inconscient est aussi le discours de l'Autre, mais quand même il y a quelque chose de cet ordre-là, c'est-à-dire de continu, mais non pas à chaque instant, là aussi il faut commencer à dire ce qu'on veut dire, aller dans le sens où on va et en même temps savoir le corriger, c'est-à-dire que ce n'est justement pas à chaque instant qu'il y a des lois d'intervalle, de suspension, de scansion, de résolution proprement symbolique, de l'ordre des suspensions et scansions qui marquent la structure de tout calcul qui font que justement ce n'est pas d'une façon continue que s'inscrit, disons cette phrase intérieure, c'est en raison d'une structure qui est déjà tout à fait attachée aux possibilités ordinaires, ce qui est la structure même ou inertie du langage, et que donc ce dont il s'agit pour l'homme, c'est justement de s'en tirer avec cette modulation continue de façon telle que ça ne l'occupe pas trop, c'est bien pour

cela que les choses s'arrangent de façon à ce que sa conscience s'en détourne, mais admettons l'existence de l'inconscient, ça veut dire que même si sa conscience s'en détourne, la modulation dont je parle, *la phrase intérieure* avec toute sa complexité, n'en continue pas moins, il n'y a là aucune espèce d'autre sens possible à donner à l'inconscient que ce sens-là, s'il n'est pas cela il est absolument un monstre à six pattes, quelque chose d'absolument incompréhensible, et en tout cas incompréhensible dans la perspective de l'analyse. Il s'agit bien entendu de l'inconscient freudien.

L'une des occupations du moi, puisqu'on cherche les fonctions du moi comme tel, est très précisément de ne pas en être empoisonné de cette phrase qui continue à circuler et à nous occuper, et qui ne demande qu'à répondre et à resurgir sous mille formes plus ou moins camouflées et dérangeantes. En d'autres termes la phrase évangélique: « ils ont des oreilles pour ne point entendre » est à prendre au pied de la lettre; c'est une fonction du moi que nous n'ayons pas perpétuellement à entendre ce quelque chose d'articulé qui organise comme telles nos actions, comme des actions parlées. Ceci n'est pas tiré de l'analyse de la psychose, *ceci n'est que la mise en évidence une fois de plus des postulats de la notion freudienne de l'inconscient*,* mais ça devient quand même très intéressant si nous avons ces phénomènes, appelons-les provisoirement tératologiques des psychoses, et où nous voyons que ça joue en clair, et où effectivement il se produit quelque chose dont je ne dois pas à mon tour faire le phénomène essentiel, pas plus que je n'admettais tout à l'heure qu'on fasse de l'élément imaginaire le phénomène central et essentiel, mais il faut quand même voir qu'il y a là un phénomène oublié, *c'est-à-dire l'importance de la mise au jour de la sortie de la révélation dans les cas de psychoses, de ce que j'appelais à l'instant « monologue », phrase, discours intérieur.*

*Je ne cherche pas à introduire de nouveaux mots, il vau-*

*Contresens.



p. 128, l. 22

... la phrase avec toute sa complexité, n'en continue pas moins.

p.128, l. 34

... ce n'est pas la mise en évidence, une fois de plus, des postulats, de la notion freudienne de l'inconscient. p. 128, l. 39

... dans les cas de psychose, nous voyons se révéler, et de la façon la plus articulée, cette phrase, ce monologue, ce discours intérieur dont je vous parlais. Nous sommes...

*drait mieux plutôt vous faire ébaucher le sens de la recherche mais l'important c'est que nous voyons dans la psychose de la façon la plus formulée, la plus articulée, exactement ce que je viens de vous dire:* nous sommes les premiers à pouvoir voir, justement parce que dans une certaine mesure nous sommes déjà prêts à l'entendre, mais alors nous n'avons pas de raison de nous refuser à le reconnaître au moment où le sujet en témoigne comme de quelque chose qui fait partie du texte même de son vécu.

[Lecture du texte du Président Schreber, p. 248:« Les voix se font remarquer... »]

*Voilà ce qu'il nous dit dons un appendice à ce qu'il écrit, c'est-à-dire que çà n'est pas dans le texte, c'est quelque chose qui a la valeur d'un témoignage rétrospectif très important.*

*Il s'agit d'un phénomène très important qui est le ralentissement de cette phrase ou cours des années, nous allons voir ce que veut dire ce ralentissement qui dès lors a pour lui un sens qu'il a introduit sous la forme métaphorique de l'éloignement, c'est une très grande distance où les rayons de Dieu se sont retirés, et c'est pour lui une explication suffisante du ralentissement, ou plus exactement du délai de l'ajournement dans lequel il se sent par rapport au mode sous lequel ces phrases lui parviennent.* Il y a non seulement ralentissement mais, vous ai-je dit, délai, suspension, comme moyen de suspension à ce délai qui est souligné par Schreber.

Ne voyez-vous pas qu'il y a là déjà des questions très intéressantes qui se soulèvent ? La phénoménologie même sous laquelle ce discours se continue, se présente et évolue au cours des années, le passage d'un sens très plein au début à des éléments de caractère insensible, vidé de son sens, avec d'ailleurs des commentaires extrêmement curieux de la part des voix dans le genre de celui-ci: par exemple alors que l'on traduit par « tout non-sens s'annule », ce n'est pas une mauvaise traduction, mais il est certain que le non-sens prend ici toute sa portée, le caractère donc de suspension de ces paroles,

p. 129,l. 4

Voilà ce que le sujet nous dit dans un complément rétrospectif à ses « Mémoires ». Le ralentissement de la phrase au cours des années, est par lui rapporté métaphoriquement à la très grande distance où les rayons de Dieu se sont retirés. Il y a non seulement ralentissement, mais délai, suspension, ajournement.

pour ne parler que de celles-ci, c'est-à-dire du discours de la trame continue qui va vers l'accompagnement perpétuel de la maladie de notre sujet, à partir d'une période qui est celle des premiers mois d'entrée dans la maison de Sonnenstein à Pirna, la structure de ce qui se passe n'est pas quelque chose qui mérite que nous la négligions, je vous en donne un exemple: le début d'une de ces phrases, « il nous manque maintenant »..., et puis ça s'arrête là, il n'entend rien d'autre, c'est son témoignage, mais une telle phrase interrompue a pour lui le sens implicite de: « il nous manque » - ce sont les voix qui parlent - « La pensée principale » : dans une phrase interrompue comme telle toujours finement articulée grammaticalement, la signification est présente d'une double façon, comme attendue puisqu'il s'agit d'une suspension, comme répétée d'autre part puisque c'est toujours à un sentiment de l'avoir déjà entendue qu'il se rapporte.

Vous me direz, oui, c'est très bien, mais croyez-vous que c'est une chose un peu plus forte, acquise d'emblée, qu'une phrase, même si nous la supposons complète, s'exprime comme ceci: « il me manque la pensée principale » ? Il est évident qu'à partir du moment où l'on entre dans l'analyse du langage, il conviendrait de s'intéresser aussi à l'histoire du langage, à considérer que le langage n'est pas une chose aussi naturelle que cela, les expressions qui nous paraissent aller de soi doivent s'étager en expressions plus ou moins fondées, que le discours continu des voix qui l'occupent soit psychologue, c'est-à-dire qu'une grande part de ce qu'il raconte concerne ce qu'il appelle « conception des âmes », c'est-à-dire qu'elles ont toute une théorie psychologique, et je dois dire qu'on peut, à peu près tout ce que pourrait appeler d'une façon courante, projeter la psychologie de l'être humain, ces voix apportent des catalogues de registre de pensée, les pensées de toutes les pensées, d'affirmation, de réflexion, de crainte, les signalent comme tels, les articulent comme tels, et surtout disent quelles sont celles d'entre elles qui sont en quelque sorte régulières, elles ont en quelque sorte leur psychologie, leurs conceptions des âmes, et elles

vont plus loin, elles ont leurs conceptions des patterns, elles sont au dernier point de la théorie behaviouriste, celle qui de l'autre côté de l'Atlantique cherche à expliquer à chacun quelle est la façon d'offrir un bouquet de fleurs à une jeune fille, quelle est la façon régulière de le faire, elles aussi elles ont des idées précises sur la façon dont l'homme et la femme doivent s'aborder, et même se coucher dans le lit, et Schreber en est un peu interloqué, « c'est comme cela » dit-il, « mais je ne m'en étais pas aperçu ».

*Le texte même est réduit à ces phrases purement formelles,* je veux dire à des serinages ou à des ritournelles qui nous paraissent même quelquefois tant soit peu embarrassants, et c'est pour nous permettre de nous poser ces questions, par exemple, je me souviens d'une chose qui m'avait frappé en lisant M. Saumaize qui a écrit vers *1660-70* le « Dictionnaire des précieuses ». Naturellement les précieuses sont ridicules, mais le mouvement dit des précieuses, est un élément au moins aussi important pour l'histoire de la langue, des pensées, des mœurs, que notre cher surréalisme dont chacun sait quand même que ça n'est pas rien, et qu'assurément nous n'aurions pas le même type d'affiches s'il ne s'était pas produit vers *1920,* un mouvement de gens qui manipulent d'une façon curieuse les symboles et les signes. Le mouvement des précieuses est probablement beaucoup plus important du point de vue de la langue, qu'on ne peut le penser. Évidemment il y a tout ce qu'a raconté ce personnage génial qu'est Molière, mais qui sur le sujet des précieuses en a fait dire un peu plus qu'il ne voulait en dire probablement; mais il y a une chose par exemple que vous apprenez, à lire ce petit dictionnaire, vous n'imaginez pas le nombre de locutions qui semblent maintenant toutes naturelles, et il y en a une qui est tout à fait frappante, qui semble aller de soi et qui à cette époque était saisissante, c'est-à-dire qu'elle entrait bien peu dans la cervelle des gens, et que M. Saumaize note et nous dit qui l'a inventée, il nous dit que c'est le poète Saint-Amand qui a été le premier à dire: « le mot me manque ». Naturellement si on n'appelle pas le fau-

p. 130, l. 4

.., « C'est ainsi », dit-il, « mais je ne m'en étais pas aperçu ». Le texte même est réduit à des serinages...

teuil aujourd'hui « les commodités de la conversation », c'est par un pur hasard: il y a des choses qui réussissent et d'autres qui ne réussissent pas, on pourrait dire « les commodités de la conversation » pour un fauteuil, comme on dit « le mot me manque », et c'est simplement à cause d'un tour de conversation qui a pour origine les salons où on essayait de faire venir un langage un peu plus raffiné. L'état d'une langue se caractérise aussi, bien par ses absences que par ses présences, de même quand vous trouvez dans le dialogue des choses telles que ces fameux oiseaux miraculés, des drôleries comme celles-ci, qu'à elles on peut parler un peu n'importe comment, on leur dit quelque chose comme « besoin d'air » et elles entendent cela comme « crépuscule ». C'est quand même assez intéressant, parce qu'en fait combien de gens parmi vous n'ont pas entendu dans un parler qui n'est pas spécialement populaire, confondre d'une façon courante « amnistie » et « armistice » ? Mais si je vous demandais à chacun à tour de rôle ce que vous entendez par superstition par exemple, je suis sûr qu'on arriverait à une assez jolie idée du caractère confus que peut avoir dans votre esprit ce mot dont vous faites couramment usage: il apparaîtrait au bout d'un certain temps le terme de superstructure!

De même les épiphénomènes ont une signification assez spéciale en médecine, les épiphénomènes communs à toutes les maladies, la fièvre, c'est ce que Laennec appelle les épiphénomènes.

L'origine du mot superstition nous est donnée par Cicéron, que vous feriez bien de lire car il apprend beaucoup de choses, vous y mesurerez par exemple la distance et le rapprochement aussi dans lequel les problèmes que les anciens posaient sur la nature des dieux, suscitent le problème de l'expression même à propos d'un cas comme celui-là, où il s'agit quand même des dieux. Dans le « de natura deorum », Cicéron nous dit ce que veut dire superstition: les gens qui étaient superstitieux (superstitiosi), c'étaient des gens qui priaient toute la journée et faisaient des sacrifices pour que leur descendance leur survive, c'est-à-dire que

Cette donnée primordiale est nécessaire à qui veut pénétrer l'économie du Pr. Schreber, ...

c'était l'accaparement de la dévotion pour un but qui devait bien leur paraître fondamental. Cela nous apprend beaucoup sur la conception que pouvaient se faire les anciens de cette notion si importante dans toute culture primitive, de la continuité de la lignée. Cette référence est une chose assez importante à connaître, et qui pourrait peut-être nous donner la meilleure prise sur la véritable définition à donner de la notion de superstition, c'est-à-dire justement une mise en valeur, une extraction, une partie de tout un texte d'un comportement aux dépens des autres, c'est-à-dire de son rapport avec tout ce qui est formation parcellaire, avec tout ce qui est à proprement parler déplacement méthodique dans le mécanisme de la névrose.

Ce qui est important, c'est de comprendre ce qu'on dit, et pour comprendre ce qu'on dit il est important d'en voir en quelque sorte les doublures, les résonances, les superpositions significatives, quelles que soient ces superpositions, et nous pouvons admettre tous les contresens, ce ne sont jamais que des contresens faits au hasard'. Mais ce qui est important, c'est pour qui médite sur l'organisme du langage, d'en savoir le plus possible, c'est-à-dire de faire tant à propos d'un mot que d'une tournure, que d'une locution, le fichier le plus plein possible, car il est bien entendu que le langage joue entièrement dans l'ambiguïté, c'est-à-dire que la plupart du temps vous ne savez absolument rien de ce que vous dites, c'est-à-dire que dans votre interlocution la plus courante, le langage a une valeur purement fictive, vous prêtez à l'autre le sentiment que vous êtes bien toujours là; c'est-à-dire que vous êtes capable de donner la réponse qu'on attend, qui n'a aucun rapport avec quoi que ce soit de possible à approfondir. Les neuf-dixièmes du langage et des discours effectivement tenus, sont à ce titre des discours complètement fictifs.

Si nous ne partons pas de cette sorte de donnée primordiale, nous ne pouvons pas comprendre ce qui se passe dans

Lapsus de Lacan corrigé par le rédacteur.

p.131,1.18
... les contresens, ce n'est jamais un hasard.
p. 131,l. 29
- 208 -

*Leçon du 25 janvier 1956*

*l'économie du Président Schreber, à* savoir ce que veut dire la part de non-sens que lui-même décrit dans ses relations avec ses interlocuteurs imaginaires. *En fin de compte c'est sans prétendre jamais épuiser le sujet d'une espèce de restitution du problème du langage dans leur milieu naturel, dans leur valeur ordinaire destinée à pouvoir repérer leur valeur extraordinaire,* c'est en cela que consiste l'invite que je vous fais *à* un examen plus attentif de l'évolution des phénomènes dans les relations verbales dans l'histoire du Président Schreber, pour l'articuler avec le reste des déplacements libidinaux.

209

p. 131, l. 32

... ses interlocuteurs imaginaires. C'est pourquoi je vous invite à un examen plus attentif...

LEÇON 10, 1ER FÉVRIER 1956

Je rappelle qu'à propos d'une expression employée par Schreber, concernant le fait que les voix lui signalent qu'il leur manque quelque chose, je faisais remarquer que des expressions comme celle-là, ne vont pas tellement toutes seules puisque nous pouvons en voir la naissance précisément notée au cours de l'histoire de la langue, et déjà à un niveau de création assez élevé pour que ce soit précisément dans un cercle intéressé par les questions de l'expression; expressions qui nous paraissent découler tout naturellement de l'arrangement donné du signifiant, et que ce soit en effet quelque chose d'historiquement vérifié. Je disais que: « le mot me manque », qui nous paraît si naturel, est noté dans Saumaize comme étant sorti des ruelles des précieuses, et était considéré à cette époque comme si remarquable que l'auteur même en a noté l'apparition en *le restituant* à Saint-Amand. Et je vous disais en même temps que j'avais relevé également presque une centaine d'expressions, pas tout à fait, comme: « c'est la plus naturelle des femmes: il est brouillé avec un tel: il a le sens droit: tour de visage: tour d'esprit: je me connais un peu en gens: c'est un coup sûr: jouer à coup sûr: il agit sans façon: il m'a fait mille amitiés: cela est assez de mon goût: il n'entre dans aucun détail: il s'est embarqué en une mauvaise affaire: il pousse les gens à bout: sacrifier ses amis: cela est fort: faire



p. 133, l. 12
... en l'attribuant à Saint-Amand.

des avances: faire figure dans le monde». Tout ceci vous semble des expressions qui vont de soi et des plus naturelles, tout ceci est cependant noté dans Saumaize, et aussi dans la rhétorique de Berry qui est de 1663, comme des expressions créées dans le cercle des précieuses. C'est vous dire combien il ne faut pas s'illusionner sur le caractère allant de soi, modelé sur une appréhension simple du réel que pourrait peut-être nous donner l'idée qu'une locution sait devenue tournure usuelle, bien loin de là, elles supposent toutes plus ou moins une longue élaboration dans laquelle des implications, des possibilités de réduction du réel, sont prises, elles supposent en quelque sorte ce que nous pourrions appeler un certain progrès métaphysique du fait que les gens en ont agi d'une certaine façon avec l'emploi de certains signifiants, ce qui suppose toutes sortes de présuppositions, et en effet « le mot me manque » est quelque chose qui suppose à soi tout seul. beaucoup, et d'abord que le mot est là.

Aujourd'hui nous allons reprendre notre propos, et selon les principes méthodiques que nous avons posés, essayer d'aller un petit peu plus avant dans le délire du Président Schreber. Pour essayer d'y aller plus avant, nous allons procéder en prenant le document, nous n'avons d'ailleurs pas autre chose, et je vous ai fait remarquer que le document était rédigé à une certaine date, à une date assez avancée de sa psychose pour qu'il ait pu formuler son délire. À ce propos et légitimement, j'émets des réserves, bien entendu quelque chose que nous pouvons supposer comme plus primitif, antérieur, originaire, va nous échapper, le vécu, le fameux vécu ineffable et incommunicable de la psychose dans sa période primaire ou féconde, est quelque chose sur lequel nous sommes évidemment libres de nous hypnotiser, c'est-à-dire de penser que nous perdons le meilleur, le fait qu'on perd le meilleur de quelque chose est en général une façon de se détourner de ce qu'on a sous la main, et qui vaut peut-être la peine qu'on le considère.

Pourquoi après tout un état terminal serait-il moins instructif qu'un état initial, à partir du moment où nous ne

sommes pas sûrs que cet état terminal représente forcément une sorte de moins-value ? Pour tout dire, à partir du moment où nous posons le principe qu'en matière d'inconscient le rapport du sujet au symbolique est fondamental, c'est-à-dire à partir du moment où nous abandonnons l'idée implicite en beaucoup de systèmes, qu'après tout ce que le sujet arrive à mettre dans les mots est une élaboration en quelque sorte impropre et toujours fatalement distordue, d'un vécu qui lui-même serait une réalité irréductible, *auquel il faudrait que le sujet adapte le discours,* de sorte que c'est bien l'hypothèse qui est au fond de « la conscience morbide » de Blondel, qui est un bon point de référence dont je me sers quelquefois avec vous. Blondel nous montre bien cela. c'est quelque chose d'absolument original, d'irréductible dans ce vécu du psychosé et du délirant et par conséquent il nous donne quelque chose qui ne peut que nous tromper, grâce à quoi nous n'avons plus qu'à renoncer à pénétrer ce vécu, impénétrable, puisque malheureusement d'ailleurs, c'est une supposition psychologique implicite à ce qu'on peut appeler la pensée de notre époque - l'espèce d'emploi à la fois usuel et abusif du mot intellectualisation ne représente pas autre chose. Il y a toujours au delà de l'intellectualisation, ceci que tout spécialement pour une espèce d'intellectuels modernes il y a quelque chose d'irréductible que l'intelligence par définition est destinée à manquer. Bergson a tout de même fait beaucoup pour établir cette sorte de position dont nous avons certainement un préjugé, et un préjugé dangereux, en effet, de deux choses l'une: ou le délire, c'est-à-dire la psychose n'appartient à aucun degré à notre domaine à nous analystes, c'est-à-dire qu'il n'a rien à faire avec ce que nous appelons l'inconscient ou bien l'inconscient étant ce que nous avons cru ces dernières années pouvoir élaborer - nous l'avons fait ensemble - l'inconscient est dans son fond structuré, tramé, chaîné de langage, c'est-à-dire que le signifiant, non seulement y joue un aussi grand rôle que le signifié, mais il joue le rôle fondamental, car ce qui caractérise le langage c'est le système du



p. 135,l. 25

... d'un vécu qui serait une réalité irréductible. C'est bien l'hypothèse...

signifiant comme tel, et son jeu complexe qui pose toutes sortes de questions au bord desquelles nous nous maintenons, parce que nous ne faisons pas ici un cours de linguistique. Mais vous en avez assez entrevu jusqu'ici à travers le discours pour savoir que ce rapport du signifiant et du signifié, est un rapport qui est loin d'être comme on dit, dans la théorie des ensembles, biunivoque. entre le signifiant et le signifié même: et le signifié, nous l'avons vu, ce ne sont pas les choses toutes brutes comme si elles étaient déjà là données dans un ordre ouvert à la signification, la signification c'est le discours humain en tant qu'il renvoie toujours à une autre signification, c'est le discours tel que le représente M. Saussure dans ses cours de linguistique célèbres, et au dessus dans son schéma, il représente aussi comme un flux, un courant lui aussi, c'est la signification du discours pour autant qu'elle soutient un discours dans son ensemble d'un bout à l'autre: et cela c'est le discours, ce que nous entendons, c'est-à-dire qu'il nous donne bien le fait qu'il y a déjà une certaine part d'arbitraire dans le découpage d'une phrase entre ses différents éléments, ce n'est pas facile, il y a tout de même ces unités que sont les mots, mais quand on y regarde de près, ils ne sont pas tellement unitaires, *peu importe, c'est ainsi qu'il l'a représentée. La seule chose caractéristique est qu'il pense que ce qui permettra le découpage du signifiant, ce sera une certaine corrélation entre les deux, c'est-à-dire le moment où l'on peut découper en même temps le signifiant et le signifié, quelque chose qui fasse intervenir en même temps une pause, une unité.*

Le schéma lui-même est discutable, *parce que par rapport à l'ensemble et aux données de la somme du système du langage,* on voit bien que dans le sens diachronique, c'est-à-dire avec le temps, il se produit des glissements, c'est-à-dire qu'à tout instant le système en évolution des significations humaines se déplace et modifie le contenu des signifiants, c'est-à-dire que le signifiant prend des emplois différents, ce n'est rien d'autre que viser à vous faire sentir les exemples que je vous donnais tout à l'heure sous les mêmes signifiants,

p. 135,1.22

Peu importe ici. Eh bien, M. de Saussure pense que ce qui permet le découpage du signifiant, c'est une certaine corrélation entre signifiant et signifié. Évidemment, pour que les deux puissent être découpés en même temps, il faut une pause.

p. 135,l. 25

Ce schéma est discutable. On voit bien...

au cours des âges, il y a ces glissements de signification qui prouvent qu'on ne peut pas établir cette correspondance biunivoque entre les deux systèmes.

*L'essentiel pour nous donc est ceci, c'est que le système du signifiant, c'est-à-dire le fait qu'il existe une langue avec un certain nombre d'unités individualisables a certaines particularités qui le spécifie dans chaque langue, qui font que n'importe quelle syllabe ne peut équivaloir à n'importe quelle syllabe; ce n'est pas la même chose: certaines syllabes ne sont pas possibles dans telle ou telle langue, les emplois des mots sont différents. Autrement dit les locutions avec lesquelles ils se groupent,* que tout cela existe déjà c'est quelque chose qui dès l'origine, conditionne jusque dans sa trame la plus originelle, ce qui se passe dans l'inconscient, c'est ce que j'illustre de temps en temps. Si l'inconscient est tel que Freud nous l'a dépeint, un calembour en lui-même peut être la cheville essentielle qui soutient un symptôme, c'est-à-dire aussi bien un calembour qui, dans un autre système de linguistique, dans une langue voisine, n'existe pas: *bien entendu ce n'est là qu'un de ces cas particuliers qui mettent bien en valeur quelque chose de fondamental. Ce n'est pas dire que le symptôme soit toujours fondé sur l'existence du signifiant comme tel,* mais sur le mode de rapport complexe de totalité à totalité, ou plus exactement de système entier à système entier, d'univers du signifiant à univers du signifiant. Qu'il y ait toujours ce rapport fondamental dans le symptôme, c'est tellement la doctrine de Freud qu'il n'y a pas d'autre sens à donner au terme de surdétermination, et la nécessité qu'il a posée: pour qu'il y ait symptôme il faut au moins qu'il y ait duplicité, c'est-à-dire qu'au moins il y ait deux conflits en cause, un actuel et un ancien, cela ne veut rien dire d'autre. En effet sans la duplicité fondamentale du

*Si dans la névrose, le symptôme est le plus souvent fondé sur le modèle du mot d'esprit ou des formations de l'inconscient, dans la psychose, du fait de la démétaphorisation et que le sujet reçoive son message sous une forme directe, on n'est plus dans le cas précédent.

- 215 -

p. 135, l. 35

Un système du signifiant, une langue, a certaines particularités qui spécifient les syllabes, les emplois des mots, les locutions dans lesquelles ils se groupent...

p. 135,l. 41

Ce n'est pas dire que le symptôme est toujours fondé sur un calembour, mais il est toujours fondé sur l'existence du signifiant comme tel, ...*

signifiant et du signifié, du matériel conservé dans l'inconscient comme lié au conflit ancien, et qui vit là conservé à titre de signifiant en puissance, de signifiant virtuel, pour être pris dans le signifié du conflit actuel et lui servir de langage, c'est-à-dire de symptôme, il n'y a pas de déterminisme proprement psychanalytique concevable.

Dès lors quand nous abordons les délires avec l'idée qu'ils puissent être compris dans le registre psychanalytique dans l'ordre de la découverte freudienne et du mode de pensée qu'elle nous permet concernant ces symptômes, dès lors vous voyez bien qu'il n'y a aucune raison de rejeter comme non valable, comme le fait d'un compromis purement verbal, comme on dirait encore, comme une fabrication secondaire, la façon dont le délire va se présenter à l'état terminal, dont un Schreber va nous expliquer son système du monde, après quelques années d'épreuves extrêmement pénibles, où sans aucun doute bien entendu il ne pourra pas toujours nous donner une relation qui soit pour nous au delà de toute critique, de ce qu'il a expérimenté.

Alors sans aucun doute nous savons aussi analyser et reconnaître sur le fait que le paranoïaque à mesure qu'il avance, reprojette rétroactivement, repense son passé, et va jusque dans des années très anciennes voir l'origine des persécutions, des complots, dont il est l'objet: quelquefois il a la plus grande peine à situer un événement et on sent bien sa tendance à le renouveler par une sorte de répétition de jeu de miroir qui le reprojette dans un passé qui devient lui-même assez indéterminé, un passé de retour éternel, comme il l'écrit. *Sans doute aussi certaines choses, on le voit bien dans un écrit comme celui de Schreber, peuvent être à peu près restituées parle sujet, mais sans doute aussi et plus encore ce à quoi le sujet vient actuellement dans le déploiement du système délirant, l'organisation signifiante dans laquelle il couche* un écrit aussi étendu que celui du Président Schreber garde pour nous une valeur entière du seul fait que nous supposons cette solidarité continue et profonde des éléments signifiants du début jusqu'à la fin du délire, quelque

p. 136,l. 27
Mais ce n'est pas là l'essentiel. Un écrit aussi étendu...

chose non seulement qu'il n'est pas impensable de penser, mais il est dès lors tout à fait cohérent de le penser, quelque chose dans l'ordonnance finale du délire garde toute sa valeur indicative pour nous des éléments primaires qui étaient en jeu. Nous pouvons en tout cas légitimement tenter la recherche, il nous paraît possible que l'analyse de ce délire comme tel nous livre le rapport fondamental du sujet au registre dans lequel s'organisent et se déploient toutes les manifestations de l'inconscient quand elles se produisent, et peut-être même pourrons-nous lorsque nous verrons que l'évolution du sujet parvient à un certain degré, nous rendre compte d'une certaine façon, sinon du mécanisme dernier de la psychose, du moins de ce que comporte l'évolution d'une psychose par rapport à la relation la plus générale du sujet à cet ordre constitutif de la réalité humaine qu'est le symbolique comme tel.

En d'autres termes, peut-être dans l'évolution pourrons nous toucher du doigt comment par rapport à l'ordre du symbolique, le sujet au cours de l'évolution de sa psychose, autrement dit depuis le moment d'origine jusqu'aux différentes étapes et jusqu'à la dernière, pour autant qu'il y ait une étape terminale dans la psychose, comment le sujet se situe par rapport à l'ensemble de cet ordre symbolique considéré comme ordre original considéré comme milieu distinct du milieu réel, considéré comme milieu avec lequel l'homme a toujours affaire, comme un ordre essentiellement distinct de l'ordre du réel et de l'imaginaire.

*À partir de là nous nous sentons beaucoup plus solides pour travailler avec ce que j'appellerais le plus grand sérieux dans le détail du délire du sujet, c'est-à-dire que nous devons nous demander ce que cela veut dire, et ne pas partir d'avance de l'idée que sous* prétexte que le sujet est bien entendu un délirant, son système est bien entendu discordant, inapplicable, c'est l'un des signes distinctifs: inapplicable dans ce qui se communique dans la société de ses semblables, que c'est absurde comme on dit, et même après tout fort gênant. C'est la première réaction, même du psychiatre en présence d'un

sujet qui commence à lui en raconter de toutes les couleurs, c'est qu'il est fort désagréable d'entendre un monsieur qui vous donne sur ses expériences des affirmations si péremptoires et contraires à ce qu'on est habitué à retenir comme l'ordre normal de causalité. Ce sont trop souvent les interrogatoires du psychiatre lui-même qui devant son malade tient à rentrer les petites chevilles dans les petits trous comme disait Péguy dans ses derniers écrits en parlant de l'expérience qu'il assumait et de ces gens qui veulent encore au moment où la grande catastrophe est déclarée, que les choses conservent le même rapport qu'auparavant : ils veulent toujours que les petites chevilles restent dans les mêmes trous. Il y a une façon de pousser l'interrogatoire du psychopathe, qui est cela: « procédez par ordre. Monsieur » disent-ils au malade, et les chapitres sont déjà faits: *pour les psychiatres, bien souvent il faudrait partir de la notion d'ensemble, à savoir qu'un délire, comme le reste, est à juger d'abord comme champ de signification* ayant organisé un certain signifiant, de sorte que les premières règles d'un bon interrogatoire, d'un bon examen, d'une bonne investigation des psychoses, pourraient être de laisser parler le plus longtemps possible, après on se fait une idée. Il *ne semble pas justement que dans cette belle histoire de la psychose dont vous voyez les étagements sur ce tableau (ils sont maintenant effacés) on prenne les choses autrement, c'est de cette façon-là que les choses ont toujours été prises,* je ne dis pas que dans l'observation des cliniciens il en soit toujours ainsi, cependant ils ont pris les choses assez bien dans leur ensemble, mais la notion des phénomènes élémentaires, les distinctions de l'hallucination, des troubles de l'attention, de la perception, des divers grands niveaux dans l'ordre des facultés de ces phénomènes, ont certainement contribué à obscurcir notre rapport avec les délirants.

Quant à Schreber on l'a laissé parler, pour une bonne raison qu'on ne lui disait rien, il a eu tout le temps d'écrire son grand livre, *et c'est ce qui va nous permettre de nous poser des questions de la façon méthodique dont je parlais.*

p. 137, l. 17

... et les chapitres sont déjà faits.

Ainsi que tout discours, un délire est à juger d'abord comme un champ de signification...

p. 137, l. 22

Après, on se fait une idée. p.137,l 29

... tout le temps de nous écrire son grand livre.

*Nous avons commencé la dernière fois, et je vous ai lu tel passage où déjà apparaissaient la conjonction et l'opposition de ce que nous avons appelé le non-sens de cette activité des voix dans ce que j'appellerai pour aborder les choses, leur courant principal,* pour autant qu'elles sont le fait de ces différentes entités qu'il appelle les royaumes de Dieu, il y introduit des distinctions, vous verrez de plus en plus avec notre progrès, que cette pluralité d'agents du discours est quelque chose qui pose en soi tout seul un grave problème, car cette pluralité n'est pas conçue par le sujet pour autant, comme une autonomie. Il y a des choses de toute beauté dans ce texte: il y a une certaine pour parler des différents acteurs, de ces voix, pour nous faire sentir le rapport avec le fond divin, d'où il ne faudrait pas nous laisser glisser à dire qu'il émane, parce que c'est nous qui commencerions déjà à faire une construction, il faut suivre le langage du sujet: lui n'a pas parlé d'émanation. Dans l'exemplaire que j'ai entre les mains, il y avait la trace dans la marge des notations d'une personne qui devait se croire très lettrée parce qu'elle avait mis telles ou telles explications en face du terme de Schreber de « procession»: c'était une personne qui sans doute avait entendu parler de loin de M. Plotin, mais je crois que la «procession» est un terme proprement néo-platonicien pour expliquer les rapports des âmes avec le Dieu de l Gnose, ce sont de ces sortes de compréhensions hâtives avec lesquelles il faudrait tout de même être un tout petit peu plu prudent. Je ne crois pas qu'il s'agisse de quelque chose comme d'une procession, mais pour me permettre de telle notes, il faudrait d'abord bien comprendre ce qu'est la procession plotinienne, ce qui était hors du champ d'information de la personne en question.

Ce passage et ses divers supports, le sujet nous a bien précisé qu'il est la caractéristique d'un discours qui est indiscontinu. Dans le passage que je vous ai lu, il y a quelque chose de très insistant dans le sujet, c'est que le bruit que fait le discours est quelque chose de si modéré dans sa sonorisation, que le sujet l'appelle un chuchotement, c'est quelque



p. 137, L. 31

Nous avons déjà vu la dernière fois que Schreber introduit des distinctions dans le concert de ses voix, pour autant qu'elles sont le fait...

chose par contre qui est tout le temps là, que le sujet peut couvrir, et c'est ainsi même qu'il s'exprime, par ses activités et par ses propres discours, mais qui est toujours prêt à prendre ou à reprendre *la même sonorité de quelque chose qui est au milieu de ses phrases. C'était de là que nous étions parti la dernière fois, eh bien !reprenons cela, et demandons-nous quel est ce discours.*

*Bien entendu ce n'est pas l'état hypothétique, même comme principe de départ de nos jours, comme on dit, comme hypothèse de travail,* posons qu'il n'est pas impossible que ce soit là pour le sujet sonorisé, c'est déjà beaucoup en dire, c'est peut-être trop en dire, mais laissons-le pour l'instant. *Pour le sujet c'est quelque chose qui a un rapport avec ce que nous supposons être le discours continu, mémorisant pour tout sujet sa conduite à chaque instant, doublant en quelque sorte la vie du sujet* pour autant que nous sommes non seulement obligés d'admettre cette hypothèse en raison de ce que nous avons supposé tout à l'heure être la structure et la trame de l'inconscient, mais ce que nous avons toutes raisons même, et certaines possibilités de saisir comme étant quelque chose que l'expérience la plus immédiate nous permet de saisir.

Il n'y a pas très longtemps, quelqu'un m'a raconté avoir fait l'expérience suivante: une personne surprise par la brusque menace d'une voiture ou d'une moto sur le point de lui passer sur le corps, a eu - tout le laisse à penser- les gestes qu'il fallait pour s'en écarter, mais la chose qui est intéressante et qui est bien la plus frappante, c'est que le terme a surgi, vocalisé si on peut dire mentalement, et isolé, de « traumatisme crânien ». On ne peut pas dire que ce soit là une opération qui fasse à proprement parler partie de la chaîne comme on dit, des bons réflexes, pour éviter une rencontre, un choc qui pourrait entraîner le traumatisme crânien: cette

* S'agissant d'automatisme mental, le contexte impose de considérer que « mémorisant » est une erreur de sténographie reprise telle quelle par le rédacteur dans son édition, là où il aurait fallu lire « sonorisant », selon toute vraisemblance: en effet, l'automatisme mental ne mémorise rien, il sonorise.

p. 138, l. 15

... la même sonorité. A titre d'hypothèse de travail, ...

p. 138, l. 20

Ce discours a en tout cas un rapport avec ce que nous supposons être le discours continu, mémorisant pour tout sujet sa conduite à chaque instant, et doublant en quelque sorte sa vie.

verbalisation est légèrement distante de la situation, outre qu'elle suppose chez la personne toutes sortes de déterminations qui pour elle, font du traumatisme crânien quelque chose de particulièrement redoutable, ou peut-être simplement de particulièrement significatif, mais on voit bien là surgir la latence si on peut dire de ce discours toujours prêt à émerger, et qui en effet intervient sur son plan propre dans une autre portée par rapport à la musique de la conduite totale du sujet, et à ce moment-là se fait entendre.

Ce discours donc, avec lequel le sujet a à faire, et qui se présente à lui, à l'étape de la maladie dont il nous parle, dans cet *Unsinn* dominant, mais cet *Unsinn* qui est bien loin d'être un *Unsinn* tout simple, à *savoir quelque chose que nous pouvons concevoir comme purement et simplement subi par le sujet, il est dépeint comme subi par le sujet qui l'écrit, mais ce quelque chose qui parle dans le registre de cet* Unsinn *(Dieu), se manifeste d'une façon tout* à *fait claire, et la dernière fois je vous l'ai rappelé, et je vous l'ai montré en vous donnant le texte d'une des choses qui sont dites dans ce discours insensé, ou encore* Unsinn, c'est que le sujet qui parle et celui qui écrit et qui nous fait sa confidence, en tant que nous savons bien qu'ils ne sont pas sans rapport, sans cela nous ne le qualifierions pas de fou: ce sujet [qui parle] dit des choses comme: « tout non-sens se soulève, s'annule, se transpose », c'est un terme fort riche et fort complexe comme sens où s'élabore, où se contredit, où se transforme le *Aufheben,* c'est bien le signe d'une implication d'une recherche, d'un recours propre à cet *Unsinn* et cette affirmation, le sujet nous la donne bien comme étant à l'égard de tout ce qui est dit dans le registre de ce qu'il entend, l'allocution, la chose qui lui est adressée par son interlocuteur comme permanent.

Donc nous voyons bien que ce non-sens est loin d'être purement et simplement comme dirait Kant, dans le registre de son analyse des valeurs négatives, une pure et simple absence de sens, une pure et simple privation, c'est un *Unsinn* très positif, c'est un *Unsinn* très organisé, ce son des



p. 138, l. 41

.. caractère dominant d'« Unsinn ». Mais cet « Unsinn » n'est pas tout simple.

contradictions qui s'articulent, et bien entendu tout le sens, toute la richesse du délire de notre sujet est bien là *ce qui rend passionnant le discours, le roman délirant que nous transmet Schreber, c'est ce qui s'oppose, ce qui se compose, ce qui se poursuit, ce qui s'articule de ce délire, et cet* Unsinn *qui est* Unsinn *par rapport à quelque chose (nous allons voir par rapport à quoi), est très loin de composer à soi tout seul un discours vide de sens, ça n'est pas une privation, bien loin de là.*

*Pour essayer d'aller plus loin et d'aborder l'analyse de ce sens, nous allons essayer de voir par quel bout nous allons prendre l'analyse de ce discours. Nous pouvons commencer de diverses façons :* je pourrais par exemple continuer en insistant sur le texte de ce discours, les demandes et les réponses puisque je viens de vous dire que c'est articulé à un certain niveau de réflexion du sujet qui parle dans les voix de façon parfaitement repérable dans le discours lui-même et prise d'ailleurs par le sujet qui nous rapporte ces choses comme signifiantes, ce serait nous introduire dans une très grande complexité, supposant au reste un système déjà prédéterminé d'organisation du sens. Ce ne serait pas impossible à faire, mais j'ai déjà commencé d'amorcer cette voie la dernière fois en insistant sur le caractère tout à fait significatif de la suspension du sens du fait que dans leur rythme, les voix laissent attendre, et même n'achèvent pas leurs phrases. Il y a là un procédé particulier d'évocation de la signification qui sans doute nous réserve la possibilité de la concevoir comme une structure.

*Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce que je vous ai dit quand nous avons parlé de l'hallucination de l'une des malades que nous avions vue à une présentation : celle qui au moment même où elle entendait qu'on lui disait « truie »,* murmurait entre ses dents «je viens de chez le charcutier », et vous vous souvenez l'importance que j'avais donnée à cette voix allusive, à cette visée indirecte du sujet qui est bien quelque chose que nous retrouvons là, et combien déjà nous avions pu entrevoir quelque chose qui est tout à fait près du schéma que nous donnons des rapports entre le sujet qui

p. 139,1.13

... qui rend si [passionnant son roman]. Cet « Unsinn » est ce qui s'oppose, ce qui se compose, ce qui se poursuit, ce qui s'articule de ce délire. La négation n'est pas ici une privation, et nous allons voir par rapport à quoi elle vaut.

p.139,l. 25

... [structure], celle que j'ai accentuée à propos de cette malade qui, au moment où elle entendait qu'on lui disait « Truie », ...

parle concrètement, qui soutient le discours, et le sujet inconscient, qui est là littéralement dans ce discours même hallucinatoire, *et dans sa structure même que nous voyons comme essentiellement visée, comme on ne peut pas dire un au-delà puisque justement l'autre lui manque dans le délire,* mais un en deçà, si on peut dire, une espèce d'au-delà intérieur. C'est introduire je crois, et trop vite peut-être si nous voulons procéder en toute rigueur, les hypothèses, les schémas qui doivent bien former peut-être quelque chose qui est considéré par rapport à la donnée, comme préconçu: nous avons déjà dans le contenu du délire assez de données encore plus simples d'accès, pour pouvoir peut-être procéder autrement et en prenant notre temps, car à la vérité. c'est bien de cela qu'il s'agit, le fait de prendre son temps indique déjà une attitude de bonne volonté qui est celle dont je soutiens ici la nécessité pour avancer dans la structure des délires. Je dirais que le fait de le mettre tout de suite d'emblée dans la parenthèse psychiatrique, est bien ce que je visais tout à l'heure comme source de l'incompréhension dans laquelle on s'est tenu jusqu'à présent par rapport au délire: on pose d'emblée qu'il s'agit d'un phénomène anormal, et comme tel on se condamne à ne pas le comprendre, *c'est d'ailleurs là une très forte raison, et qui est tout à fait sensible quand on s'avance dans quelque chose d'aussi séduisant que le délire du Président Schreber, c'est que tout bonnement comme disent les gens, ils demandent: « est-ce que vous n'avez pas peur de temps en temps de devenir fou 2 ».* Mais c'est que c'est tout à fait vrai, c'est que pour tel ou tel des bons maîtres que nous avons connus, Dieu sait que c'est le sentiment qu'il pouvait avoir: où cela les mènerait de les écouter, ces « types qui vous débloquent toute la journée » des choses d'un ordre aussi singulier, si *l'on prenait tout cela au sérieux. Nous n'avons pas, nous psychanalystes, une idée aussi sûre que celle que chacun a de son bon équilibre, pour ne pas comprendre le dernier ressort de tout cela, à savoir que le sujet normal* c'est quelqu'un qui très essentiellement se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus

- 223 -

p. 139,l. 32

... [discours hallucinatoire. Il est là, visé, on ne peut pas dire dans un au-delà, puisque justement l'autre manque dans le délire, ...] p. 140, l. 3

... on se condamne à ne pas le comprendre. On s'en défend, on se défend ainsi de sa séduction, si sensible chez le président Schreber, qui interroge tout bonnement le psychiatre: « Est-ce que vous n'avez pas peur de devenir fou ? »

p. 140, l. 9

.. [des choses si singulières.]

Ne savons-nous pas, psychanalystes, que le sujet normal...

grande part de son discours intérieur, observez bien cela chez les sujets normaux, et par conséquent chez vous-mêmes, le nombre de choses essentielles dont c'est vraiment votre occupation fondamentale que de n'en rien savoir. Ce n'est peut-être effectivement rien d'autre que ce qui fait la première différence entre vous et l'aliéné, c'est que pour beaucoup l'aliéné incarne sans même qu'il se le dise, là où ça nous conduirait si nous commencions à prendre les choses, qui pourtant se formulent en nous sous forme de questions, à les prendre au sérieux.

Prenons donc sans trop de crainte notre sujet au sérieux, notre Président Schreber, et puisqu'il y a là ce singulier non-sens qui n'est pas privation de sens, mais qui est quelque chose dont nous ne pouvons pas pénétrer ni le but, ni les articulations, ni les fins, tâchons d'aborder par un certain côté ce que nous en voyons, et qui n'est pas tout de même quelque chose dans lequel d'emblée nous soyons sans boussole *et là nous avons des conditions particulièrement favorables, particulièrement saisissables à saisir ce discours délirant;* et d'abord, y a-t-il un interlocuteur? Il y a un interlocuteur qui va même, et c'est cela qui va conditionner l'accès que nous allons nous y permettre, qui dans son fond est unique, cette *«Einheit»* qui est, je vous l'avoue, très amusante quand même pour un philosophe à considérer, si nous pensons que le texte que j'ai traduit et que vous allez voir, sur le logos, dans la première revue de notre psychanalyse, qui identifie le logos avec le « En » héraclitéen, *puisque justement la question que nous nous posons c'est de savoir si le délire de Schreber n'est pas purement et simplement quelque chose qui peut être précisé d'une façon que je ne précise pas tout de suite, parce qu'il faut d'abord la brosser, mais un mode de rapport très particulier du sujet avec l'ensemble du langage comme tel.* II faut voir, d'ores et déjà aux premières pages que l'on ouvre, des formules comme celle-là, c'est-à-dire que ce sujet par rapport au monde du langage, dont il n'est pas en quelque sorte, lui-même qui nous raconte, dont il se sent comme aliéné devant ce discours

p. 140, l. 23

... et où nous sommes pas sans boussole. D'abord, y a-t-il un...

p.140, l. 30

... [le « En » héraclitéen]. Et précisément nous verrons que le délire de Schreber est à sa façon un mode de rapport du sujet à l'ensemble du langage.

permanent dans lequel il nous exprime quelque chose qui déjà nous montre un rapport foncier, fondamental entre une unité qu'il ressent comme telle dans celui qui tient ce discours, et en même temps une pluralité dans les modes et dans les agents secondaires auxquels il en attribue les diverses parties, mais l'unité est là, bien fondamentale, elle domine et, je vous l'ai dit, cette unité il l'appelle Dieu. Là on s'y reconnaît, il dit que c'est Dieu, il a ses raisons, pourquoi lui refuser ce vocable dont nous savons l'importance universelle ? C'est même une des preuves de son existence pour certains, et nous savons par ailleurs combien il est difficile de saisir ce qu'est pour la plupart de nos contemporains le contenu précis, alors pourquoi refuserions nous au délirant plus spécialement de lui faire crédit quand il en parle, d'autant plus qu'après tout il y a là quelque chose de très saisissant, et dont lui-même souligne l'importance ? C'est qu'il nous le dit bien: il est un disciple de l'Aufklerung, il est même un des derniers fleurons, il a passé son enfance dans une famille où il n'était pas question de ces choses-là: et il nous donne la liste de ses lectures: et il nous donne cela aussi comme l'une des preuves - non pas de l'existence de Dieu, il ne va pas si loin - du sérieux de ce qu'il éprouve, c'est-à-dire qu'après tout il n'entre pas dans la discussion s'il s'est trompé ou pas, il dit: «c'est un fait qui est comme cela et dont j'ai des preuves des plus directes, ça ne peut être que Dieu si ce mot de Dieu a un sens, mais je n'avais jamais pris ce mot Dieu au sérieux jusque-là, et à partir du moment où j'ai éprouvé ces choses, j'ai fait l'expérience de Dieu » : et ce n'est pas là l'expérience qui est la garantie de Dieu, mais c'est Dieu qui est la garantie de son expérience puisqu'il vous parle de Dieu: « il faut bien que je l'aie pris quelque part, et comme je ne l'ai pas pris dans mon bagage de préjugés d'enfance, mon expérience est vierge » et c'est bien là qu'il introduit les distinctions, et là il est très fin, car non seulement il est en somme un bon témoin, il ne fait pas d'abus théologiques, mais il est en plus quelqu'un de bien informé, je dirais même qu'il est bon psychiatre classique et je vous



p. 140,1.37

Là on s'y reconnaît. S'il dit que c'est Dieu, il a ses raisons, cet homme. Pourquoi lui refuser le maniement d'un vocable dont nous savons l'importance universelle ?

p. 141,1.18

... mon expérience est vraie.

en donnerai les preuves, je vous montrerai dans son texte une citation de la 6me édition de Kraepelin qu'il a épluchée de sa main, et ça lui permet *des distinctions comme celle-ci par exemple, qui est très fine,* ça lui permet de rire de certaines expressions kraepeliniennes, par exemple de dire que c'est étonnant de voir un homme comme Kraepelin marquer comme une étrangeté que ce qu'éprouve le délirant ait cette haute puissance convaincante *qui n'est en rien réductible à ce que peut dire l'entourage.*

Attention, dit Schreber, ce n'est pas cela du tout, on voit bien là que je ne suis pas un délirant comme disent les médecins parce que je suis tout à fait capable de réduire les choses, non seulement à ce que dit l'entourage, mais même au bon sens: ainsi par exemple je distingue fort bien, naturellement il y a des phénomènes d'une nature extrêmement différente, dit Schreber, il arrive que j'entende des choses comme le bruit du bateau à vapeur qui avance à l'aide de chaînes, ce qui fait énormément de bruit: c'est tout à fait valable ce que nous disent ces psychiatres qui prétendent y trouver quelque chose d'explicatif, bien entendu les choses que je pense viennent en quelque sorte s'inscrire dans les intervalles réguliers du bruit monotone de la chaîne du bateau, ou même du bruit du train, comme tout le monde je module les pensées qui me tournent dans la tête sur le bruit que nous connaissons bien, quand nous sommes dans un wagon de chemin de fer, mais bien entendu cela prend beaucoup d'importance, à un moment les pensées que j'éprouve trouvent là une sorte de support qui leur donne ce faux relief, mais je distingue très bien les choses. Cela je l'ai, *mais ce que j'ai et dont je vous parle, ce sont des voix qui elles ne peuvent pas être quelque chose à laquelle vous n'accordiez pas sa portée et son sens, c'est tout à fait différent, ce sont des choses que je distingue comme telles.*

Dans cette analyse du sujet, nous avons l'occasion de critiquer de l'intérieur certaines théories génétiques de l'interprétation ou de l'hallucination. Je vous donne cet exemple, il est presque grossier, mais il est très bien souligné dans le

p. 141, l. 23
... épluchée de sa main, et ça lui permet de rire...
p. 141, l. 25
... ce qu'éprouve le délirant ait une haute puissance convaincante.
p. 141, l. 35
Mais je distingue très bien les choses et les voix que j'entends sont autre chose, à quoi vous n'accordez pas sa portée et son sens.
- 226 -

texte de Schreber, mais il y en a d'autres et au niveau où nous allons essayer de nous déplacer maintenant je crois que nous pouvons introduire des distinctions aussi qui n'ont pas une moindre importance.

Ce Dieu donc, s'est révélé à lui, qu'est-il? Il est d'abord présence, *mais je crois que dans l'analyse de cette présence, de ce qui est fonction de cette présence, nous pouvons commencer d'y voir ou d'y reconnaître quelque chose, nous avons cru à son propos tout à l'heure une confusion que les esprits non cultivés font, des multiples incarnations qu'ils ont dans la matière, ou des divers engagements qu'ils ont dans la matière, ce sont des choses que nous voyons aussi bien faire dans des domaines aussi différents de la psychiatrie, sans pouvoir s'engager dans une voie d'analogie dans ce qui se passe au niveau du pathologique et au niveau du normal, on finit par tout mêler alors il faut être prudent.*

D'abord remarquons quand même une chose: je n'aurai pas besoins d'aller chercher très loin mes témoignages pour évoquer qu'une certaine idée de Dieu est quand même quelque chose qui se place sur le plan que nous pourrons appeler providentiel, je ne dis pas que ce soit du point de vue théologique la meilleure façon d'aborder la chose, mais enfin j'ai ouvert un peu par hasard un livre qui essaie de nous parler des dieux d'Épicure, la personne qui introduit la question commence à partir - est-ce d'un point de vue apologétique ? - de la remarque suivante

« Depuis que l'on croit aux Dieux on est persuadé qu'ils règlent les affaires humaines, que ces deux aspects de la foi sont connexes... La foi est née de l'observation mille fois répétée de ce que la plupart de nos actes n'atteignent pas leur but, il reste très nécessairement une marge entre nos desseins les mieux conçus et leur accomplissement, et ains[i] nous demeurons dans l'incertitude mère de l'espérance et d la crainte. »

Cette chose fort bien écrite est du Père Festugière, très bon écrivain et excellent connaisseur de l'Antiquité grecque et dont on comprend que le style de cette introduction sur



p.. 141, l. 42

Ce Dieu, donc, qui s'est révélé à lui, quel est-il? Il est d'abord présence. Et son mode de présence est le mode parlant.

la constance de la croyance aux dieux, est peut-être plutôt inclinée par son sujet, à savoir par le fait que c'est autour de cette question de la présence des dieux dans les affaires humaines, que tout l'épicurisme s'est construit, autrement on ne pourrait pas manquer d'être frappé sur l'aspect bien partial de cette réduction de l'hypothèse divine à la fonction providentielle, c'est-à-dire au fait que nous devons être récompensés de nos bonnes intentions.

*Il y a quelque chose de tout à fait frappant, c'est que ce sujet quia un rapport constant, permanent avec le Dieu de son délire, n'a pas la trace d'une absence* - l'annotation d'une absence est moins importante, moins décisive que l'annotation d'une présence - mais je veux dire que dans l'analyse du phénomène, le fait qu'il n'y ait pas quelque chose est toujours sujet à caution. En d'autres termes, si nous avions un petit peu plus de précisions sur le délire du Président Schreber, nous aurions quelque chose qui viendrait contredire cela, mais d'un autre côté l'annotation d'une absence est aussi extraordinairement importante pour la localisation d'une structure, disons simplement que nous ne pouvons pas manquer de noter qu'à tout le moins nous avons sous la main le point de départ de la définition que nous pouvons commencer à donner, comme de ce en quoi il est présent devant nous: nous n'aurons pas à tenir compte de quoi que ce soit de ce registre, étant donné que nous savons combien, théologiquement valable ou pas, cette notion de la providence, de cette instance qui rémunère, est essentielle au fonctionnement de l'inconscient et à l'affleurement au conscient. Le sujet ne manque jamais de manifester combien est essentiel pour lui ce registre, quand ils sont bien gentils, il doit leur arriver de bonnes choses, c'est tout à fait absent à tous les moments de l'élaboration d'un délire qui se présente essentiellement comme un délire avec un contenu théologique, avec un interlocuteur divin, il n'y a pas trace de cela, ce n'est pas dire grand-chose, c'est quand même dire beaucoup, c'est quand même faire remarquer que cette érotomanie divine, comme on peut l'appeler dans le cas de

p. 142, l. 21
... récompensés de nos bonnes intentions...

Schreber, est quelque chose qui, disons pour aller vite, n'est pas certainement tout de suite à prendre dans le registre du surmoi. Donc ce Dieu le voici: donc quels sont les modes de relation de Schreber avec lui ?

Nous savons déjà que c'est celui qui parle tout le temps, je dirais même que c'est celui qui n'arrête pas de parler pour ne rien dire, c'est tellement vrai que Schreber consacre à cela beaucoup de pages où il s'attache, où il considère ce que cela peut vouloir dire que ce Dieu qui parle pour ne rien dire, et qui parle pourtant sans arrêt, et c'est là-dedans en effet que nous allons un tout petit peu plus entrer.

Ce Dieu qui parle pour ne rien dire, a pourtant des rapports avec Schreber, et qui sont loin de se limiter à cette fonction importune, il a des rapports extrêmement précis dont la motivation ne peut pas être distinguée un seul instant de ce mode de présence qui est le sien, c'est-à-dire du mode parlant, c'est dans la même dimension que Dieu est là présent et jaspinant sans cesse par ces divers représentants, et qu'il se présente à Schreber dans un mode de relation ambigu qui est celui-ci. je crois pouvoir dire que sa relation fondamentale peut être dite comme je vais maintenant vous l'exprimer, parce qu'elle est en quelque sorte présente depuis l'origine du délire, en d'autres termes je vais vous dire en quoi consiste le mode de rapport avec cette présence divine, c'est quelque chose que nous trouvons noté dès le départ au moment où Dieu ne s'est pas encore dévoilé, au moment où le délire a pourtant des supports extrêmement précis, ce sont les personnages du type Flechsig et au début Flechsig lui-même, dont j'ai parlé, à savoir son premier thérapeute, et l'expression allemande que je vais employer, qui est l'expression qui vaut pour exprimer par le sujet le mode de rapport avec l'interlocuteur fondamental, *c'est même grâce à cette expression que nous ferons là, et seulement après Freud car Freud lui-même l'a faite, une continuité* entre les premiers interlocuteurs du délire, et les derniers, à savoir une continuité que nous reconnaissons qu'il y a quelque chose de commun entre Flechsig, puisqu'il a appelé ensuite

- 229 -
p. 143,l. 12
... [avec l'interlocuteur fondamental, et permet d'établir une continuité...

les âmes examinées, et ensuite les royaumes de Dieu, avec leurs diverses significations antérieures et postérieures, supérieures et inférieures, et enfin le Dieu dernier où tout paraît à la fin se résumer avec une sorte d'installation mégalomaniaque de la position de Schreber.

Il s'agit de l'expression suivante: la relation du Dieu. du personnage fondamental du délire, avec le sujet est celle-ci. sait qu'il s'agisse de la présence de Dieu dans un mode de relations voluptueuses avec le sujet auquel les choses aboutissent, sait qu'il s'agisse au début dans cette imminence colorée érotiquement d'une sorte de viol ou de menace spécialement à sa virilité, sur laquelle Freud a mis tout l'accent, qui était à l'origine du délire, c'est que quoi qu'il arrive de cette conjonction, elles sont considérées comme tout à fait révoltantes au début, et en tout point comparables à un viol quand il s'agit de Flechsig ou d'une autre âme comme il s'exprime, sait à la fin quand il s'agit d'une sorte d'effusion voluptueuse où Dieu est censé trouver satisfaction beaucoup plus encore que notre sujet. Ce qui se passe c'est quelque chose qui au début est la menace, c'est cela qui est considéré comme révoltant dans le viol, à la fin et aussi à la réalisation, c'est-à-dire quelque chose que le sujet ressent comme particulièrement douloureux et pénible, et qui est que Dieu ou n'importe quel autre va - ce que les traducteurs français ont traduit, non sans quelque fondement, par laisser en plan - le laisser en plan. La traduction n'est pas mauvaise parce qu'elle implique toutes sortes de sonorités sentimentales féminines: en allemand c'est beaucoup moins accentué et aussi beaucoup plus large que le laisser tomber qu'implique la traduction française, c'est laisser gésir qui est vraiment là comme une espèce de thème musical, d'une présence vraiment extraordinaire, c'est presque le fil rouge qu'on retrouve dans tel ou tel thème littéraire ou historique. Tout au long du délire schrebérien, la menace de ce « laisser en plan » est quelque chose qui revient comme vraiment l'élément essentiel, tout au début cela fait partie des noires intentions des violateurs persécuteurs, mais c'est à tout prix

ce qu'il faut éviter. En d'autres termes on ne peut pas éviter l'impression d'un rapport global du sujet avec l'ensemble des phénomènes étrangers auxquels il est en proie, qui consiste essentiellement dans cette sorte de relation ambivalente, que quel que soit le caractère douloureux, pesant, importunant, insupportable de ces phénomènes, le maintien pour lui de sa relation à eux, ou plus exactement de sa relation à une structure, constituait une espèce de nécessité dont l'abolition, la disparition, la rupture, est conçue par le sujet comme absolument intolérable: elle l'est parce qu'elle finit par s'incarner, et le sujet nous donne mille détails sur ce qui se produit au moment où se produit l'état initial pour ce *« ligen lassen »,* c'est-à-dire chaque fois que le Dieu avec lequel il est en rapport sur ce double plan de l'audition, et un rapport plus mystérieux qui le double, et qui est celui de sa présence, de la présence de Dieu liée à toutes sortes de phénomènes qui sont ambigus, mais qui assurément sont liés à ce qu'il appelle la béatitude des partenaires, et plus encore celle de son partenaire que la sienne, que lorsque quelque chose se produit qui interrompt cet état de réalisation plus ou moins accentué, et quand se produit le retrait de la présence divine, il éclate toutes sortes de phénomènes internes de déchirement, de douleur, diversement intolérables qu'il nous décrit avec une grande richesse.

Ce personnage auquel il a affaire est à la fois un des plus rares, et avec lequel il a cette relation si particulière prise dans son ensemble comme étant la caractéristique permanente du mode de relation qui est établi, comment se présente-t-il autrement à lui? Il y a une chose dont le sujet donne aussi une explication extrêmement riche et développée, c'est ceci: ce personnage avec lequel il est dans cette double relation séparée, distincte et pourtant jamais disjointe, une sorte de dialogue, et un rapport érotique, il est également caractérisé, et précisément il est caractérisé en ceci, que cela se voit dans ses exigences, et très précisément dans ses exigences de dialogue, il est caractérisé par ceci qu'il ne comprend rien à rien de ce qui est proprement humain.

C'est là un trait qui ne manque pas d'être souvent fart piquant sous la plume de Schreber, que l'idée que pour que Dieu lui pose les questions qu'il lui pose, l'incite surtout au mode de réponses qui sont impliquées dans ces questions, et que Schreber ne se laisse jamais aller à donner parce qu'il dit: « ce sont des pièges trop bêtes qu'on me tend ». C'est là vraiment quelque chose de tout à fait caractéristique et fondamental, ce Dieu nous dit-il, et je dirai même qu'il fait toutes sortes de développements assez agréablement rationalisés, pour bien nous en montrer à la fois les dimensions de la certitude, et le mode d'explication, comment peut-on arriver à concevoir que Dieu sait tel qu'il ne comprend vraiment rien, dit-il aux besoins humains ? Comment peut-on, dit-il à tout instant, être aussi bête, croire par exemple que si je cesse un instant de penser, que si j'entre dans ce néant dont la présence divine n'attend que l'apparition pour se retirer définitivement, comment peut-on croire parce que je cesse de penser à quelque chose que je sois devenu complètement idiot, même que je sois retombé dans le néant ? Mais je vais lui faire voir, et d'ailleurs c'est bien ce qui se passe chaque fois que ça risque de se produire, je me remets à une occupation intelligente et à manifester ma présence, et alors il développe et commente: comment peut-il malgré ses mille expériences croire qu'il suffirait d'un instant où je me relâche, à savoir pour que le but soit obtenu ?

Il est absolument inéducable ce Dieu, par aucune espèce de chose qui puisse sortir de l'expérience. Et ce côté d'inéducabilité de Dieu, d'imperfectibilité radicale par l'expérience est très amusant à voir, c'est quelque chose sur laquelle il appuie, et sur laquelle il apporte des développements qui sont loin d'être sots: il émet différentes hypothèses, il va jusqu'à émettre des arguments qui ne détonneraient pas dans une discussion proprement théologique, car à la vérité il part de l'idée que Dieu étant parfait et imperfectible, et que quelque chose d'imperfectible ne peut pas être perfectionné, et que par conséquent même la notion d'un progrès dans les niveaux de l'expérience est tout

à fait impensable dans les registres divins. Il trouve néanmoins cela un peu sophistiqué, parce qu'il reste cette chose irréductible que cette perfection que nous supposons, est tout à fait inapte et bouchée aux choses humaines, et que cela malgré tout ça fait un trou. Alors il nous explique de nouveau comment Dieu ne comprend rien, et qu'en particulier il est tout à fait clair que Dieu ne connaît les choses que de surface, nous sommes là exactement à l'opposé du Dieu sondant les reins et les cœurs, ils ne sonde ni reins ni cœurs, il ne voit que ce qu'il voit et il ne note que les choses dont on accuse réception, qui sont recueillies par le système de notation, c'est toujours ce qui est exposé, mais pour ce qui est de l'intérieur, il ne comprend rien, il n'y retrouve quelque chose que parce que tout est inscrit quelque part, c'est par la fonction d'une totalisation que tout se retrouve, c'est-à-dire qu'à la fin, comme tout ce qui est à l'intérieur sera progressivement passé à l'extérieur, et que d'autre part c'est noté quelque part sur de petites fiches, à la fin au bout de la totalisation, il sera quand même parfaitement au fait. De même qu'il explique très bien qu'il est bien évident que Dieu ne peut pas s'intéresser à lui-même, ne peut pas avoir le moindre accès à des choses aussi contingentes, puériles, que l'existence par exemple, sur la terre, des machines à vapeur ou le fonctionnement des locomotives: mais, dit-il, comme les âmes après la mort montent vers les béatitudes et doivent subir un certain temps de purification, elles ont enregistré tout ça sous forme de discours, et c'est cela que Dieu recueille, puisqu'il va les intégrer progressivement par l'intermédiaire de ces âmes qui rentrent dans le sein de Dieu. Dieu a quand même quelque idée de ce qui se passe sur la terre en fait de menues inventions, celles qui vont depuis le diabolo jusqu'à la bombe atomique. C'est très joli parce que c'est un système à la fois cohérent et on a l'impression qu'il est découvert par une espèce de progrès extraordinairement innocent, par l'intermédiaire de l'établissement du développement des conséquences signifiantes de quelque chose qui est harmonieux et continu à travers les diverses phases du

développement, *mais ce qu'il y a de sérieux, ce qui est bien fait pour nous suggérer une direction de recherche, c'est que la question gît essentiellement dans une sorte de rapport dérangé entre le sujet et quelque chose qui intéresse le fonctionnement total du langage de l'ordre symbolique et du discours comme tel.* Les richesses que cela comporte, il y en a beaucoup plus que je ne peux vous en dire, il y a une discussion des rapports de Dieu avec les jeux de hasard qui est d'un brio extraordinaire: Dieu peut-il prévoir le numéro qui va sortir à la loterie ? Ce n'est pas une question idiote, et il y a des personnes ici qui ont une très forte croyance en Dieu, elles peuvent également se poser la question, à savoir l'ordre d'omniscience que suppose le fait de remuer toutes sortes de petits numéros sur des petits morceaux de papiers, dans une très grande boule très bien faite, cela pose des difficultés insurmontables, pour expliquer que la prescience divine doit savoir dans toute cette masse qui est si bien équilibrée, pour être strictement équivalente sur le plan du réel, quel est le bon numéro, suppose un rapport de Dieu au symbolique dont après tout la question n'a jamais été soulevée pleinement comme telle, puisque c'est justement pour cela qu'est faite la boule, c'est pour qu'il n'y ait aucune différence du point de vue du réel, entre les différents petits numéros, alors cela suppose que Dieu entre dans le discours, car il ne reste plus dans ces billets de loterie, qu'une différence symbolique entre les uns et les autres. C'est un prolongement de la théorie du symbolisme, de l'imaginaire et du réel.

Mais la question pour nous est plus complexe, car tout cela n'est que découverte de l'expérience pénible et douloureuse, mais il y a une chose que cela comporte, c'est à savoir les intentions de Dieu. Ces intentions ne sont pas claires, il n'y a rien de plus saisissant que de voir comment une espèce de voix délirante, c'est-à-dire cette chose qui est surgie d'une expérience originale, incontestablement comporte chez ce sujet cette sorte de brûlance de langage qui se manifeste par le respect avec lequel il maintient l'omniscience et aussi les bonnes intentions qu'il est bien forcé sur un certain

p. 144,l.42

... [ses diverses phases], dont le moteur est le rapport dérangé que le sujet entretient avec quelque chose qui intéresse le fonctionnement total du langage, de l'ordre symbolique, et du discours.

plan de maintenir comme lui étant véritablement trop substantielles, et le fait qu'il ne peut pas ne pas voir, et ceci particulièrement dans les débuts de son délire, où les phénomènes pénibles lui venaient par toutes sortes de personnages nocifs, que Dieu même a permis tout cela, *mais il permet encore toutes sortes d'abus, à la vérité, de ces abus ont surgi des abus tellement plus grands qu'à la fin le remède finit par devenir plus dur que le mal, puisque la présence divine est tellement engagée dans une sorte de conjugaison avec lui-même, que finalement elle devient dépendante de son objet qui n'est autre que le Président Schreber lui-même.* En fin de compte il y a là quelque chose qui progressivement introduit une sorte de perturbation fondamentale dans l'ordre universel.

Il y a des choses extrêmement belles dans ce propos du rapport avec le monde, il y a une phrase très belle: « souvenez-vous que tout ce qui est mondialisant comporte une contradiction en soi » (ce sont les voix qui disent cela). C'est d'une beauté dont je n'ai pas besoin de vous signaler le relief. Le Dieu dont il s'agit mène incontestablement une politique absolument inadmissible, il y a là une sorte de politique de demi-mesure, c'est aussi une demi-taquinerie, il emploie le mot « perfidie », *la perfidie divine il la glisse, mais il met une note pour dire ensuite ce qu'il entend par là; c'est particulièrement ambigu, avec la présence divine, mais c'est quelque chose qui ne manquera pas de soulever des questions.*

*Puisque nous nous sommes limités aujourd'hui à la relation de Dieu en tant que sujet parlant et en tant qu'interlocuteur essentiel,* nous nous arrêterons là et vous verrez le pas suivant, à savoir ce que nous pouvons entrevoir à partir du moment où nous analysons la structure même de cette personne divine, autrement dit aussi, la relation de tout l'ensemble de la fantasmagorie avec le réel lui-même, *pour autant que le sujet en maintient à tout instant la présence et l'accord, au moins à la fin de son délire, d'une façon qui n'a rien de spécialement perturbée dans ce mode de rapport;* en d'autres termes, avec le registre symbolique tel qu'il se

- 235 -

p. 145,l. 23

... que Dieu a tout de même permis tout cela.

p. 145,l. 25

... Schreber glisse à ce propos le mot de perfidie.

p. 145, l. 33

... suivant consistera à analyser la relation de 1 ensemble de la fantasmagorie avec le réel lui-même.

présente ici, avec le registre imaginaire, avec le registre réel, nous ferons un nouveau progrès qui nous permettra de découvrir je l'espère, la nature de ce dont il s'agit *dans le mécanisme lui-même, dans la structure et la constitution elle-même de ce sujet, de l'interlocution délirante.*

p. 145,l. 36
... [la nature de ce dont il s'agit] dans l'interlocution délirante.
236

LEÇON 11 8 FÉVRIER 1956

Il semble qu'on trouve que j'ai été un peu vite la dernière fois en faisant état d'une remarque du Président Schreber, et en paraissant sanctionner son opportunité: il s'agissait de la toute-puissance divine et de l'omniprésence divine. je faisais remarquer que cet homme pour qui l'expérience de Dieu est toute entière discours, se posait précisément des questions à propos de ce qui dans les événements peut se trouver le plus au joint de l'usage de ce que nous appelons le symbole, en l'opposant au réel, c'est-à-dire de tout ce qu'y introduit l'opposition symbolique. En d'autres termes je m'arrêtais un instant, vite d'ailleurs, et peut-être sans trop préciser, sur le fait qu'il était remarquable que ce fût justement là ce qui arrêtait l'esprit du patient, c'est à savoir que dans son registre, dans son expérience il lui paraît difficile à saisir que Dieu - puisque c'est l'exemple qu'il choisit - prévoit le numéro qui sortira à la loterie.

Cette remarque n'exclut pas bien entendu toute critique qu'une telle objection peut amener chez celui qui se trouve disposé à lui répondre: quelqu'un m'a en effet fait remarquer que ces numéros se distinguent par des coordonnées spatiales qui ne sont rien d'autre que ce sur quoi, à la limite on se fonde pour distinguer les individus quand on se pose

le problème de l'individualisation. *Autrement dit, pourquoi y a-t-il au monde deux individus qui réunissent le même type, et qui par conséquent dans une certaine perspective peuvent passer pour être de double emploi ? C'est une perspective aussi spatiale qu'une autre, et là encore pour soulever la question il faut poser le principe de la primauté des essences comme justification de l'existence.*

Ce que j'ai simplement voulu faire remarquer, c'est qu'une certaine sensibilité du sujet dans sa partie raisonnante, a quelque chose qu'il faut bien qu'il distingue, de l'ordre du dialogue qui est son dialogue intérieur permanent, ou plus exactement cette sorte de balancement où s'interroge et se répand à soi-même un discours qui pour lui-même est ressenti comme étranger, et qui comme tel manifeste pour lui une présence. Ceci est indiscutable lorsqu'il nous communique son expérience, puisque c'est de là dit-il que s'est engendrée pour lui une croyance à laquelle rien ne le préparait, et quand il s'agit de percevoir quel ordre de réalité peut répondre, à cette présence, cette présence qui pour lui couvre une partie de l'univers, et non pas tout, car je vous ai indiqué qu'il distinguait l'ordre dans lequel Dieu et sa puissance s'avancent, et celui où ils s'arrêtent, que c'est précisément dans ce Dieu de langage qui ne connaît rien de l'homme, qu'à partir du moment où cela est dit, où il nous dit même que rien de l'intérieur de l'homme, rien de son sentiment de la vie, rien de sa vie elle-même, n'est compréhensible ni pénétrable à Dieu qui ne le recueille, qui ne l'accueille aussi, qu'à partir du moment où tout est transformé dans une notation infinie, c'est précisément pourtant dans le même personnage, le personnage fort raisonnant confronté ici à une expérience qui pour lui a tous les caractères d'une réalité, qu'il en distingue toujours le poids propre, efficace, de la présence indiscutable, que c'est le même personnage qui, raisonnant sur les futurs, y introduit cette distinction frappante du fait qu'il s'arrête précisément à quelques exemples où c'est d'un maniement humain. artificiel du langage qu'il s'agit, pour dire que là, sans aucun

p.147,1.18 [Passage sauté.]

doute, Dieu n'a pas à s'en mêler. Il s'agit là d'un futur contingent à propos duquel vraiment la question peut se poser de la liberté humaine et du même coup de l'imprévisibilité par Dieu de ses effets.

Il s'agit bien en effet là d'une question *rédactionnelle,* et d'une distinction que l'on fait entre des plans incontestablement pour lui fort différents de l'usage du langage, qui font surgir pour lui cette question. Le seul point de perspective où cette question puisse prendre effectivement un sens pour nous dans le caractère radicalement premier de la distinction symbolique, de l'opposition symbolique du plus et du moins, en tant qu'ils n'ont aucun poids, encore qu'il faille qu'ils aient un support matériel, et qu'ils ne puissent être distingués très strictement par rien d'autre que par leur opposition, par conséquent que si rien ne permet de les penser en dehors d'un support matériel, il y a là tout de même quelque chose qui échappe à tout espèce d'autres coordonnées réelles, qu'à la loi de leur équivalence dans le hasard, c'est-à-dire à ce quelque chose qui pose en premier lieu qu'à partir du moment où nous instituons un jeu d'alternance symbolique, nous devons également supposer que rien ne les distingue dans l'efficience réelle, autrement dit qu'il est prévu non pas du fait d'une loi « a priori », que nous ayons d'égales chances de sortir le plus et le moins, et que le jeu sera considéré comme correct, justement en tant qu'il réalisera ce qui est prévu à l'avance: c'est le critère de l'égalité des chances, c'est une loi à proprement parler. « a priori », et sur ce plan nous pouvons en effet dire que au moins à un niveau de l'appréhension *gnoséologique ",* du terme, le symbolique ici donne une loi a priori, introduit même dans le réel par sa définition même, un mode d'opération qui échappe à tout ce que nous pouvons faire surgir d'une déduction si composée que nous arrivions à la recomposer, *d'une déduction des faits et de l'ordre réel.*

*En fin de compte, il est certain que si nous nous avancions sur le plan de ce délire, bien entendu il ne s'agit pas de le* Erreur typographique.

-239
p. 148,1.27
... au niveau noséologique...
p. 148,l. 30
... d'une déduction des faits dans le réel.

*commenter comme délire, avec tout son caractère partiel, fermé, il* faut à tout instant nous reposer la question de savoir *en quoi le délire nous intéresse. Il nous intéresse, il faut le rappeler tout de même, si nous sommes si attachés à ces questions de délire, c'est parce qu'il apparaît qu'il y a quelque chose de radical, et pour ne pas le raviver à chaque instant il n'en reste pas moins que c'est tout de même là son relief premier, il* n'y a pour le comprendre qu'à le rapprocher de la formule employée souvent par certains imprudemment, dans la compréhension du mode d'action de l'analyse, que nous prenons appui sur la partie saine du moi. N'y a-t-il pas d'exemple plus manifeste de l'existence contrastée d'une partie saine et d'une partie aliénée du moi ? Ceci sans aucun doute les délires à savoir ces phénomènes singuliers qu'il est classique depuis toujours d'appeler les délires partiels, n'y a-t-il pas d'exemple plus saisissant que l'ouvrage même de ce président Schreber qui nous donne un exposé si communicable, si sensible, si attachant, en tout cas si tolérant de sa conception du monde et de ses expériences, et qui ne manifeste pas avec une moindre force d'assertion le mode tout à fait inadmissible de ses expériences hallucinatoires ? Qui donc ne sait pas - c'est là je dirai le fait psychiatrique premier qu'aucun appui sur la partie saine du moi ne nous permettra de gagner d'un millimètre sur la partie manifestement aliénée ?

C'est là le fait psychiatrique premier de laisser toute espérance de l'aperçu de ce point curatif, grâce à quoi le débutant s'initie à l'existence même de la folie comme telle. Aussi bien en a-t-il toujours été ainsi jusqu'à l'arrivée de la psychanalyse, qu'on recoure à quelque autre force plus ou moins mystérieuse, qu'on appelle affectivité, imagination, cœnesthésie, pour expliquer cette résistance à toute réduction raisonnante, à apporter à ce qui se présente pourtant comme le délire comme pleinement articulé, et en apparence accessible aux lois une cohérence du discours. Ce que nous apporte la psychanalyse, c'est quelque chose qui apporte au délire du psychotique cette sanction particulière qu'elle le légitime sur le même plan où l'expérience analytique opère

p. 148,l. 31

Il faut à tout instant nous reposer la question de savoir pourquoi nous sommes si attachés à la question du délire.

- 240 -

habituellement, c'est-à-dire qu'elle retrouve dans le discours du psychotique, précisément ce qu'elle découvre d'ordinaire comme discours de l'inconscient, elle n'apporte pas pour autant le succès *dans l'expérience, et c'est bien là que commence le problème, c'est qu'il s'agit précisément d'un discours* qui a émergé dans le moi, qui y apparaît par conséquent sous quelque forme qu'il soit, et même l'admettrions-nous pour une grande part renversé, pourvu du signe de la négation *mis sous la parenthèse de la* Verneinung, il *n'en reste pas moins qu'il est là articulé, et tout articulé qu'il soit, il est irréductible, il* est non maniable, il est non curable.

Nous pourrions faire cette remarque pour essayer de mettre en relief l'originalité de ce dont il s'agit, qu'en somme le psychotique est un témoin, sinon un martyr de l'inconscient, et nous donnons au terme martyr son sens qui est celui d'être témoin mais bien plus, ce serait en effet un martyr au sens où il s'agit d'un témoignage ouvert bien entendu. Le névrotique est aussi un témoin de l'existence de l'inconscient, mais c'est un témoin couvert, il faut aller chercher de quoi il témoigne, il faut le déchiffrer. Le psychotique, semble-t-il, dans une première approximation, est un témoin ouvert, or c'est précisément dans ce sens qu'il semble fixe, immobilisé dans une position qui le met hors d'état de restaurer authentiquement le sens de ce dont il témoigne, et d'aucune façon de partager ce dont il témoigne avec le discours des autres.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Si vous voulez, pour essayer de vous y faire prendre un intérêt un peu plus proche, il s'agit d'une homologie, d'une transposition qui n'est pas de l'ordre de celles qu'on fait habituellement, de ce que veut dire discours ou témoignage couvert opposé à discours ou témoignage ouvert, et vous verrez par l'exemple que nous allons prendre, que nous allons apercevoir une certaine dissymétrie qui existe déjà dans le monde normal du discours, qui amorce en quelque sorte la dissymétrie dont il s'agit dans l'opposition de la névrose à la psychose.

Nous vivons dans une société où l'esclavage est aboli, c'est-à-dire n'est pas reconnu: il est clair qu'au regard de

- 241 -
p. 149, l. 21
... [dans l'expérience]. Ce discours, ...
p. 149, l. 24
... mis dans la parenthèse de la « Verneinung » - irréductible...

tout sociologue ou philosophe, la servitude pour autant n'y est point abolie, cela fait même l'objet de revendications assez notoires, mais il est clair aussi que si la servitude n'y est pas abolie, elle y est si on peut dire généralisée, que *le rapport de ceux qu'on appelle les exploiteurs dans le monde du travail,* n'est pas moins un rapport de serviteurs par rapport à l'ensemble de l'économie, que celui du commun. En d'autres termes, que la généralisation de la duplicité maître esclave à l'intérieur de chaque participant de notre société, que la servitude foncière de la conscience comme on l'a dit, est quelque chose qui frappe assez les yeux pour nous faire comprendre qu'il y a un rapport entre cet état malheureux de la conscience et un discours qui est un discours secret, qui est celui qui a provoqué cette profonde transformation sociale, qui est un discours que nous pourrons appeler le message de fraternité, quelque chose de nouveau qui est apparu dans le monde, pas seulement avec le christianisme, mais qui a été déjà préparé avec le stoïcisme par exemple, bref que derrière la servitude généralisée il y a un discours secret qui est celui inclus dans un nouveau message, un message de libération qui est en quelque sorte à l'état de refoulé ?

Le rapport est-il tout à fait le même avec ce que nous appellerons le discours patent de la liberté ? Certainement pas tout à fait le même. Il y a quelque temps on s'est aperçu d'une sorte de discorde, d'opposition entre le fait pur et simple de la révolte et de l'efficacité transformante de l'action sociale, je dirais même que toute la révolution moderne s'est instituée sur cette distinction pour s'apercevoir que le discours de la liberté était par définition non seulement inefficace, mais profondément aliéné par rapport à son but et à son objet, que tout ce qui se lie à lui de démonstratif, est à proprement parler l'ennemi de tout progrès dans le sens de la liberté, pour autant qu'elle peut tendre à animer quelque mouvement continu dans la société. Il n'en reste pas moins que ce discours de la liberté est quelque chose qui s'articule au fond de chacun comme représentant un certain droit de l'individu à l'autonomie, comme constituant au

moins sur quelques chances, une certaine affirmation d'indépendance de l'individu par rapport, non seulement à tout maître, mais on dirait aussi bien à tout dieu, puisque aussi bien un certain champ semble indispensable à la respiration mentale de l'homme moderne, celui tout au moins de son autonomie irréductible comme individu, comme existence, que c'est bien là quelque chose qui en tous points, mérite d'être comparé à un discours, nous dirons délirant, non pas qu'il ne sait pour rien dans la présence de l'individu moderne au monde, et dans ses rapports avec ses semblables, mais qu'assurément si on demandait à chacun de formuler, d'en faire la part exacte de ce que par exemple je vous demanderais ce qui vous semble à chacun représenter la part de liberté imprescriptible dans l'état actuel des choses, et même me répondriez-vous par les droits de l'homme ou par les droits au bonheur, ou par mille autres réponses, que nous n'irions certainement pas loin avant de nous apercevoir que c'est essentiellement et chez chacun, un discours que je dirais intime, personnel, qui est bien loin de rencontrer sur quelque point que ce soit le discours du voisin, bref que l'existence à l'intérieur de l'individu moderne d'un discours permanent de la liberté, est quelque chose qui pour chacun pose à tout instant des problèmes à proprement parler décourageants, de son accord non seulement avec le discours de l'autre, mais de son accord avec la conduite de l'autre, pour peu qu'il tente de la fonder si on peut dire, abstraitement sur ce discours, et qu'à tout instant non seulement composition se fait avec ce qu'effectivement apportait chacun, sollicitation, nécessité d'agir dans le réel, mais que c'est bien plutôt à l'attitude résignée du délirant qui est bien forcé de reconnaître, comme notre patient, Schreber, et à un moment le fait de l'existence permanente de la réalité à l'extérieur, il ne peut guère justifier en quoi cette réalité est là, mais il doit reconnaître que le réel est bien toujours là, il faut bien admettre que rien n'a sensiblement changé ni vieilli, et que c'est là pour lui le plus étrange, puisqu'il y a là un ordre de certitude inférieure à ce que

lui apporte son expérience délirante, mais il s'y résigne. Assurément nous avons en chacun de nous beaucoup moins de conscience sur le discours de la liberté, mais sur beaucoup de points, et dès qu'il s'agit d'agir. au nom de la liberté, notre attitude vis-à-vis de ce qu'il faut supporter de la réalité, ou de l'impassibilité d'agir en commun dans le sens de cette liberté, a tout à fait le caractère d'un abandon résigné, d'une renonciation à ce qui pourtant est une partie essentielle de notre discours intérieur, à savoir que nous avons, non seulement certains droits imprescriptibles, mais que ces droits sont fondés sur le fait que certaines libertés premières sont essentiellement exigibles *pour tout être humain dans notre culture.*

*Ce discours ne nous laisse pas tranquilles, je dirais même que si nous cherchions d'une façon concrète, non pas seulement dans les reconstructions de théoriciens, à savoir ce que veut dire penser, il y* a quelque chose de dérisoire dans cet effort à tout instant des psychologues, quand il s'agit de donner un sens au mot pensée, pour la réduire par exemple à une action commencée ou à une action élidée ou représentée, à la faire ressortir de quoi que ce soit qui mettrait l'homme perpétuellement au niveau d'une expérience contre un réel élémentaire, un réel d'objet qui serait le sien, alors qu'il est trop évident que la pensée pour chacun constitue quelque chose peut-être de peu estimable, que nous appellerons une rumination, mentale plus. ou moins vaine, mais pourquoi la déprécier vainement ? Chacun se pose des problèmes qui ont à tout instant des rapports avec cette notion de la libération intérieure, de la manifestation de quelque chose qui est inclue en lui par son existence et autour de cela très vite en effet il arrive à une sorte d'impasse de son propre discours où le jeu de manège, cette façon de tourner en rond de son discours, qu'il y a dans toute espèce de réalité vivante immergée dans l'esprit de l'âme culturelle du monde moderne, aboutit à une nécessité de toujours revenir sur certains problèmes qui lui apparaissent indiscutablement au niveau de son action personnelle comme toujours bornée, toujours hésitante, et qu'il ne commence à

p. 151,1.21
... dans notre culture pour tout être humain.

appeler confusionnels qu'à partir du moment où vraiment il prend les choses en main en tant que penseur, ce qui n'est pas le sort de chacun, au niveau de quoi chacun reste, c'est au niveau de cette contradiction insoluble entre un discours toujours nécessaire sur un certain plan, et une réalité à laquelle en principe et d'une façon prouvée par l'expérience ce discours ne se compte pas.

Dès lors ne voyons-nous pas d'ailleurs que toute référence de l'expérience analytique a quelque chose de si profondément lié, attaché à un double discursif si discordant, qu'est le moi de tout sujet que nous connaissions, de tout homme moderne en tant que c'est à lui que nous avons à faire dans notre expérience analytique, à quelque chose de profondément dérisoire, n'est-il pas justement manifeste que *l'expérience analytique, son instrument, ses principes,* se soit engagée toute entière sur ce fait qu'en fin de compte personne dans l'état actuel des rapports interhumains dans notre culture, ne se sent à l'aise, ne se sent honnête, à simplement avoir à faire face à la moindre demande de conseil empiétant d'une façon si élémentaire qu'elle soit les principes, que ce n'est pas simplement parce que nous ignorons trop la vie du sujet pour pouvoir lui répondre qu'il vaut mieux se marier ou ne pas se marier dans telle circonstance, que nous serons, si nous sommes honnêtes, portés à la réserve, c'est que la question même de la signification du mariage est pour chacun de nous une question qui reste ouverte, et ouverte de telle sorte que pour son application à chaque cas particulier, nous ne nous sentons pas en tant que nous sommes appelés comme directeur de conscience, complètement en mesure de répondre.

Ce fait commun que chacun peut éprouver chaque fois qu'il ne se délaisse pas lui-même au profit d'un personnage, qu'il ne se pose pas lui-même en tant que personnage omniscient ou moraliste, ce qui est aussi la première condition à exiger de ce qu'on peut appeler légitimement un psychothérapeute, dès lors que la psychothérapie lui a appris les risques d'initiatives aussi aventurées, c'est précisément sur


p. 152,l. 3
... l'expérience analytique...

un renoncement de toute prise de parti sur le plan du discours commun avec ses déchirements profonds, quant à l'essence des mœurs, quant au statut de l'homme comme tel, de l'individu dans notre société, c'est précisément de l'évitement de ce plan que *l'analyse est partie d'abord pour trouver ailleurs, pour se limiter à quelque chose qui est ailleurs, à savoir la présence d'un discours qu'elle appelle à tort ou à raison plus profond, qui est assurément en tout cas différent* et qui est inscrit dans la souffrance même de l'être qui est en face de nous, dans quelque chose qui est déjà articulé, qui lui échappe dans ses symptômes, dans sa structure, pour autant que la névrose obsessionnelle n'est pas simplement des symptômes, mais qu'elle est aussi une structure, ce n'est qu'en visant ailleurs l'effet, à l'intérieur du sujet, du discours que la psychanalyse s'avance: elle se risque, mais ce n'est jamais en se mettant sur le plan des problèmes patents, sur le plan du discours de la liberté, même s'il est toujours présent, constant à l'intérieur de chacun avec ses contradictions et ses discordances, avec son côté personnel, tout en étant commun avec cette espèce de réunion de tous dans un discours intérieur qui se présente toujours comme imperceptiblement délirant.

Dès lors est-ce que l'expérience d'un cas comme celui de Schreber, ou de tout autre malade qui nous donnerait un compte rendu aussi étendu de la structure discursive, est quelque chose qui nous permettrait d'approcher d'un peu plus près ce problème de ce que signifie véritablement le *moi, à savoir non pas simplement cette fonction de synthèse, ce quelque chose de coordonnant sous lequel nous nous plaisons à. le définir toujours par quelque voie d'abstraction, mais comme étant toujours lié indissociablement* à l'intérieur de chacun avec cette sorte de mainmorte, de partie énigmatique qu'est le discours à la fois nécessaire et insoutenable, que constitue pour une part le discours de l'homme réel à qui nous avons affaire dans notre expérience ?

Assurément celui de Schreber est différent de ce discours étranger au sein de chacun en tant qu'il se conçoit comme

p. 152,l. 24
... que l'analyse est partie. Elle s'en tient à un discours différent, ...
p.152, l. 39
Le moi ne se réduit pas à une fonction de synthèse. Il est indissolublement lié...
- 246 -

individu autonome, il a une structure différente: quelque part Schreber note au début de l'un de ses chapitres, et très humoristiquement: « on dit que je suis un paranoïaque » - et en effet à l'époque on est encore assez mal dégagé de la première classification kraepelinienne, pour le classer tout de même comme paranoïaque, malgré ses symptômes qui vont très évidemment beaucoup plus loin, mais quand Freud dit qu'il est paraphrène, il va beaucoup plus loin encore car paraphrène, c'est le nom que Freud propose pour la schizophrénie. Revenons à Schreber lui-même qui dit: « on dit que je suis un paranoïaque, et on dit que les paranoïaques sont des gens qui rapportent tout à eux, dans ce cas ils se trompent, ce n'est pas moi qui rapporte tout à moi, c'est lui qui rapporte tout à moi, c'est ce Dieu qui parle sans arrêt à l'intérieur de moi par ses divers agents, acteurs et prolongements, c'est lui qui a la malencontreuse idée, quoi que j'expérimente, pour aussitôt me faire la remarque que cela me vise, ou même que cela est de moi. je ne peux pas jouer - car Schreber est musicien - tel air de La Flûte enchantée, sans qu'aussitôt lui qui parle m'attribue les sentiments correspondants, mais je ne les ai pas moi ». En d'autres termes bien différents, pour prendre un autre exemple, le président Schreber, non seulement n'y songe pas, mais s'indigne fort que ce soit la voix qui intervienne pour lui dire que *c'est lui qui est concerné par ce qu'il est en train dire, en d'autres termes cet élément phénoménologique important,* bien entendu sommes-nous dans un jeu de mirages, mais ça n'est tout de même pas un mirage ordinaire que cette intervention de l'Autre considéré comme radicalement étranger sur ce point, comme errant même, qui intervient effectivement pour provoquer à la deuxième puissance une sorte de convergence vers le sujet, d'intentionnalisation du monde extérieur que le sujet lui-même en tant qu'il lutte, qu'il s'affirme, qu'il dit: « je », repousse avec une grande énergie.

Assurément le fait que ceci nous sait présenté comme autant d'hallucinations, je veux dire qu'elles ne nous sont pas présentées comme telles quand nous en écoutons le



p. 153,l. 22

... il est concerné par ce qu'il est en train de dire.

récit: nous parlons d'hallucinations, avons-nous absolument le droit de parler d'hallucinations dans l'état actuel, la définition du terme « hallucination », c'est-à-dire la notion généralement reçue qu'il s'agit de quelque chose qui surgit dans le monde extérieur puisque aussi bien le terme de perception fausse toute représentation exagérée s'imposant comme perception, est quelque chose qui pose toujours l'hallucination purement et simplement comme étant un trouble, une rupture dans le texte du réel, il situe en d'autres termes l'hallucination dans le réel. La question préalable est de poser la question de savoir si une hallucination verbale ne demande pas en tout état de cause certaines remarques préalables, une certaine analyse de principe qui mette en suspicion. qui interroge la légitimité elle-même de l'introduction des termes d'hallucination tels qu'on les définit habituellement, tels que nous les sentons profondément à propos de l'hallucination verbale.

Ici bien entendu, nous remarquons soudain un chemin où peut-être je vous ai déjà un peu fatigués, c'est-à-dire en vous rappelant les fondements mêmes de l'ordre du discours en mettant en question sa référence pure et simple comme superstructure à la réalité, en réfutant le caractère purement et simplement de signe, à savoir l'équivalence qu'il y aurait *entre la nomination et le monde des objets, c'est-à-dire tout ce que déjà à tout instant] e vous rappelle quant à la fonction fondamentale du langage; voilà une fois de plus que nous allons être ici forcés de la reprendre,* essayons de la reprendre sous un jour un peu différent, un peu plus proche de l'expérience. Il s'agit d'un malade, nous savons que rien n'est ambigu comme l'hallucination verbale: déjà les analyses classiques nous font entrevoir qu'au moins pour une partie des cas d'hallucination verbale, on peut percevoir la partie d'initiative, création du sujet, je veux dire que c'est quelque chose que l'on a appelé l'hallucination verbale psychomotrice ces ébauches d'articulation qui ont été recueillies avec joie par les observateurs, pour qu'ils puissent apporter l'espoir d'un abord essentiel combien satisfaisant pour la

p. 154,l. 4
... entre la nomination et le monde des objets.
-248-

raison que le phénomène de l'hallucination... Bref, nous voyons déjà que ces problèmes méritent d'être abordés, c'est bien dans ce domaine de la relation de bouche à oreille qui n'existe pas simplement de sujet à sujet, mais aussi bien pour chaque sujet lui-même, qui, remarquons-le dans ces cas les plus généraux, en même temps qu'il parle s'entend. Quand on a déjà été jusque-là on croit déjà avoir fait un pas et pouvoir entrevoir bien des choses: à la vérité je crois que la stérilité très remarquable de l'analyse du problème de l'hallucination verbale, tient au fait que cette remarque est insuffisante: que le sujet entende ce qu'il dit, c'est très précisément ce à quoi il convient de ne pas s'arrêter, c'est à savoir de revenir à l'expérience de ce qui se passe quand il entend un autre, ou simplement réfléchir à ce qui arrive si vous vous mettez à vous attacher à l'articulation de ce que vous entendez, à son accent, voire à ses expression dialectales, à quoi que ce soit qui soit littéralement de l'enregistrement du discours de votre interlocuteur: il est tout à fait clair qu'il suffit d'accentuer un peu les choses dans ce sens, disons qu'il faut y ajouter un peu d'imagination, car bien entendu jamais peut-être ceci ne pourra-t-il être poussé pour personne jusqu'à l'extrême, si ce n'est pour une langue étrangère, dans ce cas le problème est déjà résolu, ce que vous entendez dans un discours c'est autre chose que ce qui est enregistré acoustiquement et ici réfléchi au niveau acoustique du phénomène. Cette remarque paraît extrêmement simple si nous la prenons au niveau du sourd-muet, qui lui aussi est susceptible de recevoir un discours par des signes visuels donnés par le jeu classique de l'alphabet sourd-muet au moyen de ses doigts, combiné à d'autres signes: il est bien clair que pour le sourd-muet la question se pose et il faut choisir: «il fait attention aux jolies mains de son interlocuteur ou s'il est fasciné par le fait qu'il a un "~*" dans la main, il est clair que ce n'est pas le discours véhiculé par ces mains qu'il enregistre à ce moment là. je dirais plus: ce qu'il enregistre, c'est-à-dire la succession de ces signes comme tels, leur opposition sans laquelle il n'y a pas *de succession, donc leur organisation*



p. 154,l. 35

... [de succession] des ces signes, ...

*proprement parlée comparable à celle que nous avons prise à la base de la langue, l'opposition phonématique élémentaire. Peut-on dire qu'a proprement parler il la voit? Naturellement nous avons ici un support temporel et visuel comme ailleurs nous avons un support vocal, mais nous voyons que quelque chose se passe, et ce qui est entendu c'est cette succession, c'est donc toujours sur le plan d'une synthèse temporelle articulée, d'une synthèse temporelle qui n'est point un continu, en tout comparable à cette succession de signes.* Encore ne pouvons-nous pas nous arrêter là, car assurément le sourd-muet peut tout en enregistrant la succession qui lui est proposée, très bien ne rien comprendre si on lui adresse ce discours de sourd-muet dans une langue qu'il ne comprend pas, il aura parfaitement comme celui qui écoute le discours dans une langue étrangère entendu la dite phrase, mais cette phrase sera une phrase morte, *la phrase devient vivante à partir du moment où on l'entend au sens vrai, c'est-à-dire au moment où elle présente une signification.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Si nous avons bien évité de nous mettre dans l'esprit en principe que la signification se rapporte toujours à quelque chose, si nous sommes bien persuadés que la signification ne vaut que pour autant qu'elle renvoie à une autre signification, il est bien clair que le fait que la phrase vit, est très profondément lié à ce fait que le sujet si l'on peut dire, écoute, est à l'écoute, et entend avec cette signification qu'il se destine: autrement dit que s'il distingue la phrase en tant qu'elle est comprise, de la phrase en tant qu'elle ne l'est pas, ce qui n'empêche pas qu'elle soit entendue, c'est très précisément ce mécanisme que l'autre jour la phénoménologie du cas délirant mettait si bien en relief, c'est à savoir que c'est une phrase que le sujet peut toujours plus ou moins anticiper, il est de la nature de la signification en tant qu'elle se dessine, de tendre à tout instant à se former pour celui qui l'entend, autrement dit que la participation de l'auditeur, j'entends de l'auditeur du discours, à celui qui en est l'émetteur, est absolument permanente, autrement dit qu'il y a un lien entre l'ouïr et le parler

p. 154,l. 35

... peut-on dire qu'à proprement parler il le voit ?

p. 154,1.. 41

La phrase ne devient vivante qu'à partir du moment où elle présente une signification.- 250 -

qui n'est pas simplement externe, comme c'est le point d'où nous étions partis tout à l'heure, à savoir qu'on s'entend parler, mais qui n'est qu'au niveau propre du phénomène du langage, c'est-à-dire au moment où le signifiant entraîne la signification, l'ouïr et le parler sont à ce niveau et non pas au niveau sensoriel du phénomène, comme l'endroit et l'envers, que déjà écouter des paroles, y accorder son ouïe, c'est déjà y être plus ou moins obéissant: obéissant n'est pas autre chose, c'est aller au-devant dans une audition.

Où allons-nous avec cette analyse que le mouvement, autrement dit le sens, va toujours vers quelque chose, vers une autre signification, vers la clôture de la signification, elle renvoie toujours à quelque chose qui est avant ou qui revient sur elle-même, mais il y a un sens au sens de direction. Là encore est-ce à dire que nous n'ayons pas de point d'arrêt? Ceci est important car à la vérité je suis sûr que quelque chose reste toujours incertain dans votre esprit, dans cette insistance que je mets à dire que la signification renvoie toujours à la signification, qu'il y aurait là-dedans je ne sais quoi qui en fin de compte serait irrémédiablement manquer le but du discours, qui est: non pas simplement recouvrir, ni même de receler le monde des choses, mais de temps en temps d'y prendre appui.

Là où il s'arrête depuis longtemps, est réfuté le fait que d'aucune façon, nous puissions considérer comme point d'arrêt fondamental l'indication de la chose, bien entendu nous avons vu l'absolue non-équivalence du discours avec aucune indication. Si réduit que vous supposiez l'élément dernier du discours. Jamais vous n'y pourrez vous y substituer, ni substituer simplement l'index, se rappeler la remarque très juste de St-Augustin: il suffit de rappeler qu'en désignant quelque chose, en faisant un geste qui à quelque moment que ce soit pourrait se poser comme équivalent du terme dernier du discours, on ne saura jamais si ce que mon doigt désigne est la couleur de l'objet, ou l'objet simplement comme matière: ou si c'est une tache, une fêlure, bref à quelque niveau dont il s'agit quant à ce qui est

de l'ordre de l'indication, il faut bien que quelque chose d'autre dans le mot le discerne, qui fasse la propriété originale du discours par rapport à toute indication. Mais ce n'est pas là que nous pouvons seulement nous arrêter, la référence fondamentale du discours, si nous cherchons là où il s'arrête, c'est tout de même toujours au niveau de ce terme problématique qu'on appelle l'être, que nous devons le trouver.

je ne voudrais pas ici faire un discours trop profondément philosophique, mais pour nous arrêter simplement à un exemple, pour vous montrer ce que je veux dire quand je dis que le discours essentiellement vise et n'est pas dans son terme de référence référable à autre chose qu'à quelque chose sur lequel nous n'avons pas d'autre terme qu'être, je vous prierais de vous arrêter simplement un instant à ceci vous êtes au déclin d'une journée d'orage et de fatigue, et vous considérez l'heure qui décline et l'ombre qui commence d'envahir *ce qui vous entoure. Est-ce que quelque chose selon les cas ne peut pas vous venir à l'esprit, et qui s'incarne dans la formulation « la paix du soir» ?* En fin de compte, est-ce que ça a une existence ou est-ce que ça n'en a pas ? Que ça en ait une, je ne pense pas que quiconque a une vie affective normale ne sache pas que ce soit là quelque chose qui a une valeur, et qu'assurément c'est là tout autre chose que l'appréhension phénoménale du déclin des éclats du jour, de l'apaisement en soi, de l'atténuation des lignes des passions qu'il y a dans « la paix du soir », quelque chose qui est déjà à la fois une présence et un choix dans l'ensemble de ce qui vous entoure, autrement dit que la question tout au moins se pose de savoir quel lien il y a entre la formulation « la paix du soir » et ce que vous éprouvez, qu'il n'est pas absurde de se demander si en dehors de cette formulation, la paix du soir peut pour quelques êtres que nous supposerions pour un instant ne pas la faire exister comme distincte cette paix du soir, depuis tout ce qui peut être tiré de différent de ce moment de déclin dans lequel vous l'apercevez, et qu'à ce moment sans la formulation même verbale, qui la soutient, elle pourrait être distinguée de n'importe

p.156,l. 6

... ce qui vous entoure, et quelque chose vous vient à l'esprit, qui s'incarne dans la formulation «la paix du soir».

- 252 -

quel registre sous lequel à ce moment la réalité temporelle peut être appréhendée, ou d'un sentiment panique par exemple, de la présence du monde, de ce que je ne sais quoi de spécialement agitant que vous verrez très exactement au même moment dans le comportement de votre chat qui aura l'air de chercher dans tous les coins la présence de quelque fantôme, de l'angoisse, que nous attribuons sans en rien savoir, aux primitifs devant le coucher de soleil, quand nous pensons qu'ils peuvent peut-être bien penser que le soleil ne reviendra pas, mais qui n'est pas non plus quelque chose d'impensable, bref de toute insertion dans ce moment d'une inquiétude, *d'une quête, d'une angoisse, d'une signification qui peut être tout à fait différente* et qui laisse toute entière la question de savoir quel rapport à cet ordre d'être, qui a bien son existence largement équivalente à toutes sortes d'autres existences dans notre vécu et qui s'appelle « la paix du soir», avec sa formulation verbale. *Mais même laisserions-nous, et nous le laissons, à savoir la constitution de cet être qui s'appelle la paix du soir et de son rapport avec la formulation verbale, non tranchée, il n'en reste pas moins que* nous pouvons observer chez nous quelque chose de tout à fait différent qui se passe selon que c'est nous qui l'avons appelée, qui plus ou moins dans notre discours l'avons préparée avant de la donner, ou selon qu'elle nous surprend, qu'elle nous interrompt, qu'elle nous apaise, le mouvement des agitations qui à ce moment-là nous habitent, et où justement nous nous apercevons que c'est à partir du moment où nous ne l'articulons pas, où nous ne sommes pas à son écoute, où en d'autres termes elle est hors de notre champ puisque soudain elle nous tombe sur le dos, que c'est à ce moment-là que nous tendons à entendre, c'est-à-dire à ce qu'elle nous surprenne avec cette formulation plus ou moins endophasique, plus ou moins inspirée qui nous vient comme un murmure de l'extérieur, qui est cette manifestation du discours en tant qu'il nous appartient à peine, et qu'il vient là en écho à ce qu'il y a de signifiant tout d'un coup pour nous dans cette présence, à savoir l'articulation dont



p. 156,l. 25 ... une quête. p. 156,l. 29
Nous pouvons observer...

nous ne savons si elle vient du dehors ou du dedans: « la paix du soir ».

Assurément ce que nous voyons, c'est le fait d'expérience qui sans trancher sur le fond, à savoir du rapport foncier du signifiant en tant que signifiant de langage, *avec quelque chose qui autrement pour nous ne serait jamais nommé, ce qui est appréhendé, c'est que moins nous l'articulons, plus il nous parle, plus* même nous sommes étrangers à ce dont il s'agit dans cet être, plus il a tendance à se présenter à nous avec cet accompagnement plus ou moins pacifiant d'une formulation qui pour nous se présente comme indéterminée, comme à la limite du champ de notre autonomie matrice et de ce quelque chose qui nous est dit du dehors, de ce par quoi à la limite le monde nous parle.

Quand j'ai posé la question du point d'arrêt du discours, ceci nous donne une notion, c'est qu'est-ce que veut dire l'être ou non de langage qu'est « la paix du soir » ? Assurément quelque chose qui va retourner singulièrement sa valeur de conviction dans notre discours, si nous faisons la remarque que dans toute la mesure où nous ne l'attendons ni ne le souhaitons, ni même depuis longtemps n'y avons plus pensé, ce sera essentiellement comme un signifiant qu'il se présentera à nous, c'est là justement quelque chose dont l'analyse en aucun cas ne peut nous justifier l'existence comme supportée par aucune construction expérimentaliste : il y a là une donnée, une certaine façon de prendre ce moment du soir comme signifiant qui est quelque chose par rapport à quoi nous sommes ouverts ou fermés, et que c'est justement dans toute la mesure où nous y étions fermés que nous le recevons avec ces singuliers phénomènes d'écho, ou avec cette amorce du phénomène d'écho qui consistera dans l'apparition de ce quelque chose d'entendu à la limite de notre saisissement par ce phénomène, et qui se formulera pour nous le plus communément par ces mots: « la paix du soir ». Bref, ce que ceci vise maintenant que nous sommes arrivés à la limite où le discours s'il débouche sur quelque chose au-delà de la signification, débouche sur du signifiant

p.157,12

... jamais nommé, il est sensible que moins nous l'articulons, moins nous parlons, et plus il nous parle.

dans le réel dont nous ne saurons jamais dans la parfaite ambiguïté où il subsiste, ce qu'il doit au mariage avec le discours, mais ce qui déjà s'amorce de par cette analyse, c'est que plus ce signifiant nous surprend, c'est-à-dire en principe nous échappe, plus déjà il va se présenter à nous avec une frange plus ou moins adéquate de phénomène de discours, autrement dit que si en présence de la paix du soir, ce terme qui viendra ne nous parait pas trop inadéquat, ce dont il s'agit pour nous, ce que nous visons, c'est de chercher - c'est là l'hypothèse de travail que je vous propose- ce qu'il y a au centre, de l'expérience du Président Schreber, ce qu'il sent sans le savoir, pour que la limite du champ de cette expérience en frange, comme l'écume provoquée par ce signifiant qu'il ne perçoit pas comme tel, mais qui organise à sa limite tous ces phénomènes dont je vous ai parlé la dernière fois, à savoir que cette ligne continue de discours est perpétuellement sentie par le sujet comme mise à l'épreuve de ses capacités de discours, non seulement comme mise à l'épreuve, mais comme un défi, comme une exigence hors de quoi le sujet se sentirait soudain en proie à cette rupture d'avec la seule présence qui existe encore au moment de son délire, au monde, celle de cet Autre absolu, de cet interlocuteur *qui a vidé le monde de toute présence authentique et réelle en réduisant tous ceux qui l'entourent, qui sont ses compagnons, à des ombres d'hommes*. Qu'est-ce que veut dire ce discours, et la volupté ineffable qui s'y attache en tant qu'elle est le fondement, la tonalité fondamentale de la vie du sujet ? *C'est un repérage de ce dont il s'agit, d'une sorte d'analyse telle qu'elle peut être tentée dans un cas qui se montre comme spécialement tératologique, dont je me propose de soutenir devant vous l'interrogation, et pour l'ouvrir vous faire la remarque que ce sujet d'une observation* particulièrement vécue qui est d'un infrangible attachement à la vérité, note ce qui se passe quand ce discours auquel il est véritablement suspendu non sans douleur, s'interrompt: quand ce discours s'interrompt, il se produit d'autres phénomènes que ceux du discours continu intérieur avec son ralentissement



p.158,l.1
... qui a vidé l'univers de toute présence authentique.
p 158,l. 4
Dans cette observation...

angoissant, ses suspensions, ses interruptions auxquelles le sujet est forcé d'apporter le complément des phrases commencées, il arrive que le Dieu ambigu et double dont il s'agit, qui se présente habituellement sous sa forme dite inférieure, se retire et ceci est accompagné pour le sujet de sensations douloureuses intolérables, mais surtout de quatre connotations qui elles, sont de l'ordre du langage.

Il y a en premier lieu le fait que le sujet est sujet à ce moment-là à ce qu'il appelle le miracle de hurlement, c'est-à-dire qu'il ne peut incidemment s'empêcher de laisser échapper *un cri subit, prolongé, assez inquiétant, voire angoissant,* qui le saisit avec une telle brutalité qu'il note lui-même que si à ce moment-là il a quelque chose dans la bouche, ça peut aussi bien le lui faire cracher, qu'il faut vraiment qu'il se retienne pour que cela ne se produise pas en public et qu'il est bien loin de pouvoir toujours le contenir: phénomène donc assez frappant si nous voyons dans ce cri le bord le plus extrême, le plus réduit de la participation motrice de la bouche à la parole, s'il y a quelque chose par quoi la parole vienne la combiner à une fonction vocale absolument a-signifiante, et qui pourtant contient en elle tous les signifiants possibles, c'est bien quelque chose qui nous fait frissonner dans le hurlement du chien devant la lune.

Autre phénomène, c'est l'appel au secours qui est censé être entendu d'une part plus ou moins éloignée, des nerfs divins qui à ce moment-là se sont séparés de lui, mais qui peuvent tout en se séparant de lui, abandonner derrière eux comme une sorte de *queue de comète, une espèce de parcelle de ces rayons divins, ce quelque chose qui ressemble beaucoup à ces intuitions de totalité inorganique qui sont tout au long de son délire évoqués et sur lesquels il incarne ce qu'il appelle les âmes,* qui dans un temps premier, celui qu'il définit par l'attachement aux terres, qui fait qu'il ne se pouvait à cette date qu'il ait cette sorte de communion effusive avec les rayons divins, sans que sautassent dans sa bouche dit-il, une ou plusieurs des âmes qui étaient à ce moment-là le « *God Hass ».* Mais depuis quelques temps, depuis une

p. 158,1.. 14
... un cri prolongé...
p. 158, 1.. 27
... une queue de comète.

certaine stabilisation du monde imaginaire, cela ne se produit plus: par contre, il se produit encore des phénomènes angoissants à l'intérieur de ce monde des entités animées, au milieu desquelles il vit, et certaines dans cette retraite de Dieu sont laissées à la traîne et poussent le cri au secours.

Ceci est bien distingué du phénomène du hurlement, c'est autre chose, ce phénomène de l'appel au secours, qui lui est articulé, a un sens: le hurlement n'est qu'un pur signifiant, la signification si élémentaire qu'elle soit de l'appel à l'aide est quelque chose qui, à cette occasion, est entendu.

Ce n'est pas tout: toutes sortes de bruit de l'extérieur, quels qu'ils soient, qu'il s'agisse de n'importe quoi qui se passe dans son couloir, dans la maison de santé ou un bruit au dehors, un aboiement, un hennissement, mais toujours quelque chose qui a un sens humain, sont, dit-il, miraculés, parce que ces bruits sont faits exprès à ce moment pour lui, en d'autres termes, nous observons entre une signification évanescente qui est celle du hurlement, et cette espèce d'émission obtenue qui est celle de l'appel qui n'est même pas pour lui un appel, qui est quelque chose qui le surprend de l'extérieur, nous avons toute une gamme de phénomènes qui se caractérisent par une sorte d'éclatement de la signification, c'est-à-dire de cette combinaison singulière qui fait qu'il aperçoit tout à fait bien que ce sont des bruits réels, qu'il ne saurait même s'agir d'autre chose, il s'agit bien de bruits tout à fait catalogués de ce qu'il a l'habitude de vivre dans *son entourage, à savoir de ce qu'il entend passer sur l'Elbe, les bateaux à vapeur, les personnages dans le corridor, mais il a l'intuition ou la conviction* qu'ils ne se produisent pas à ce moment-là par hasard mais pour lui, en relation même avec ces moments intermédiaires de l'absorption dans le monde délirant, au retour de la déréliction dans le monde extérieur. Les autres miracles, ceux pour lesquels il construit toute une théorie de la création divine, les autres miracles se produisent, et ces autres miracles consistent en ce qu'un certain nombre d'êtres vivants qui sont en général des oiseaux [à distinguer des oiseaux parlants qui font partie de l'entourage



p.159,1.6
... son entourage, néanmoins il a la conviction...

divin], il s'agit d'appels d'oiseaux qu'il voit dans le jardin, de petits oiseaux en général, des oiseaux chanteurs dont il reconnaît que ce ne sont pas d'autres espèces que celles habituelles, il s'agit également d'insectes qui ne sont pas de nouvel les espèces. Ceci a son importance car il y a quelque chose qui se rapporte à cela dans les antécédents familiaux du sujet qui a eu un arrière grand-père entomologiste. Il s'agit donc d'un sentiment que ces oiseaux dans ces cas-là, sont créés tout exprès aussi pour la circonstance, *que cette toute-puissante parole divine qui a le pouvoir de créer des êtres en a créé là à son usage, autrement dit qu'une sorte d'évanouissement de retour rétrospectif de la signification et de cette suspension à la signification qui faisait jusque-là toute l'activité, mi pénible, mi-érotisée du rapport à l'interlocuteur intérieur, qui tout d'un coup se met à éclairer d'une série de petites taches tout son, entourage;* entre ces deux pôles extrêmes du miracle de hurlement et de l'appel au secours, tout se passe donc comme si nous touchions là du doigt une sorte de passage, de transition qui définit elle-même une frontière, et où l'on verrait le passage d'une absorption du sujet dans un lien incontestablement érotisé. Les connotations y sont données, c'est un rapport féminin masculin avec un exercice que le sujet avec le temps a fini par neutraliser extrêmement, par réduire à son exercice même d'un jeu continu de significations, qu'il appelle lui-même *Unsinnig* insensé, mais qui dans leur mise en exercice à l'intérieur, jouent au contraire sur le sens contraire, puisqu'il s'agit de combler des phases, et que c'est le côté insoumis dans cet exercice qu'il ne peut pas faire autrement que de subir cette exigence, tout autre façon de répondre étant considérée par lui comme quelque chose qui ne serait pas de jeu, mais si même il pouvait leur demander: «que me demandez-vous là? », ou simplement leur répondre par une grossièreté, mais il faut que je sais lié à cette activité des êtres parlants, et tout spécialement du Dieu lui-même qui m'interroge dans sa langue fondamentale, quel que soit le caractère absurde, humiliant de cette interrogation, dit-il.

p. 159,l. 17
... la parole divine.
- 258 -

Au moment où le sujet sort de ce champ de signification érotisé, énigmatique qui est celui où s'est stabilisé semble-t-il, le phénomène fondamental de son délire, quand un répit s'établit, quand le sujet douloureusement s'en ressent comme détaché et revient à ce dont il semble qu'il puisse souhaiter la venue comme un état de répit, il *se produit toujours une sorte d'hallucination en marge du monde extérieur* qui le parcourt de tous les éléments *comme dissociés, et dont on peut aussi penser que par cet intermédiaire il retrouve une nouvelle cohérence qui va vers le sujet comme parlant en son propre nom,* des différents éléments composants du langage, à savoir l'activité vocale sous sa forme la plus élémentaire, voire accompagnée d'une sorte de désarroi lié chez le sujet à une certaine honte: d'autre part d'une signification reçue par lui et qui se connote comme étant celle d'un appel au secours comme strictement corrélatif et parallèle à *l'abandon dont il est à ce moment-là sujet, puis* ensuite avec ce quelque chose qui après notre analyse, nous apparaîtra comme beaucoup plus hallucinatoire en fin de compte que ce phénomène de langage qui reste en somme entier dans son mystère, aussi bien ne les appelle-t-il jamais que des paroles intérieures, et décrit-il tout un trajet très singulier des rayons divins qui précède l'induction de ces paroles divines, un des phénomènes les plus étranges de ce qu'il nous manifeste, n'est-ce pas un témoin étrange, n'est-ce pas ce qu'il décrit comme la venue des rayons divins qui ici se sont transformés en fils dont il a une certaine appréhension visuelle, ou tout au moins spatiale, et qui viennent toujours le prendre par un mouvement, qui viennent vers lui du fond de l'horizon, ils font le tour de sa tête pour l'envahir, pour venir pointer en lui par derrière, et c'est là le phénomène qui prélude à ce qui va être chez lui la mise en jeu du discours divin comme tel.

Ce phénomène dont tout nous laisse penser qu'il se déroule dans ce qu'on pourrait appeler un trans-espace qu'il nous conviendrait de définir comme étant lié à ces éléments structuraux du signifiant et de la signification, à savoir dans



p. 159,l. 32
... il se produit une illumination en frange du monde extérieur, ...
p. 159,l. 33
... comme dissociés. p. 159,l. 37
... l'abandon dont il est à ce moment-là l'objet, ...

une certaine spatialisation préalable à tout espèce de concept de dualisation possible du phénomène du langage comme tel. Il y a là quelque chose de différent de ce qui se passe au moment où ce phénomène cesse, et où est la réalité avec précision dénoncée par le sujet comme support d'autres phénomènes tout à fait distincts des premiers, et qui sont des phénomènes que classiquement on réduit à la croyance, *on dirait qu'il croit que Dieu a créé cela pour lui,* et ce terme - si le terme d'hallucination doit être rapporté à une transformation de la réalité - c'est bien plutôt à ce niveau seulement que nous avons le droit de le maintenir si nous voulons conserver une certaine cohérence au langage, à savoir à la façon dont nous-mêmes plaçons les phénomènes morbides, à savoir que c'est bien plutôt dans le sentiment particulier à la limite du sentiment de réalité et d'irréalité, à ce sentiment de proche naissance de nouveauté, et qui n'est pas n'importe laquelle, de nouveauté à son usage, *d'irruption dans le monde extérieur, même si elle se rapporte à une réalité qui pour le sujet ne semble pas avoir fait tellement défaut, mais en elle-même simplement il lui apparaît à ce moment-là comme étant justement ces nouveautés à lui destinées, ce quelque chose qui est d'un autre ordre* que ce qui nous apparaît en rapport avec la signification ou la signifiance, jusqu'alors ce qui est vraiment comme tel une hallucination ce que nous imaginons nous comme une hallucination, c'est-à-dire cette réalité créée et qui vient bel et bien à l'intérieur de la réalité comme quelque chose de neuf, l'idée même que nous nous faisons de l'hallucination en tant qu'elle est une invention de la réalité, c'est là ce qui constitue le support de ce que le *sujet éprouve,* alors qu'on est tant attaché à un élément de son monde extérieur.

Je pense vous avoir fait saisir le schéma que j'ai essayé d'évoquer chez vous aujourd'hui, avec tout ce qu'il peut comporter de problématique, c'est-à-dire d'interrogation sur le sens qui est à donner à proprement parler au terme d'hallucination, à savoir que pour arriver à les classer d'une façon qui soit conforme, je crois que c'est bien plutôt à les

p.160,1.12
... phénomènes, ceux que classiquement on réduit à la croyance.
p. 160,l. 19
... faisant irruption dans le monde extérieur. Ce n'est pas du même ordre...
- 260 -

observer dans leurs contrastes réciproques, dans leurs oppositions complémentaires que le sujet lui-même apporte à leurs phénomènes, qui n'est pas l'événement ni par hasard car elles font partie d'une même organisation subjective, et comme telle, d'être faite par le sujet, cette opposition a une plus grande valeur que d'être faite par l'observateur, mais en outre de suivre leur succession dans le temps, et si nous définissons d'une façon qui n'a rien d'incompatible, puisque, à partir d'une façon d'appréhender notre propre champ subjectif, puisque j'ai essayé de vous faire voir ce dont il s'agit chez Schreber, de ce quelque chose toujours prêt à le surprendre et qui finalement pour lui, jamais ne se dévoile, mais dont nous avons la notion que c'est dans l'ordre de ses rapports au langage qu'il se situe pour autant qu'il est toujours accompagné, c'est-à-dire autant qu'il est révélé par un phénomène qui globalement l'entoure, de ce personnage intérieur, ce phénomène de langage qui est pris par le sujet, saisi, manié, auquel le sujet reste attaché par une compulsion très spéciale et qui constitue le centre auquel aboutit enfin la résolution de son délire. Et je crois qu'il n'est pas vain dans le registre d'une sorte de topologie subjective que nous essayons de faire, qui repose toute entière sur ceci qui nous est donné par l'analyse, qu'il peut y avoir un signifiant inconscient, et qu'il s'agit de savoir comment ce signifiant inconscient se situe dans la psychose; il parait bien là extérieur au sujet mais cette extériorité est une autre extériorité que celle dont il s'agit quand on nous présente l'hallucination et le délire comme étant une perturbation de la réalité, c'est une extériorité à laquelle le sujet reste attaché par quelle fixation érotique ? C'est ce qui nous restera à tenter de comprendre, mais c'est une question de l'espace parlant que nous devons concevoir comme tel, qu'aucun retour ne peut s'en passer sans une sorte de transition dramatique où à proprement parler apparaissent les phénomènes hallucinatoires, c'est-à-dire où la réalité elle-même se présente comme atteinte, signifiante aussi, où le sujet y est impliqué, cette notion topographique qui vient dans le sens de la question

- 261 -

.161,l. 4

... car le sujet lui reste attaché par une fixation érotique.

p.161,1.8

... où la réalité elle-même se présente comme atteinte, comme signifiante aussi.

*déjà posée sur la différence entre la Verwerfung comme pouvant être à l'origine des phénomènes proprement psychotiques, et la Verdrängung pour autant qu'elle se situe ailleurs, pour autant qu'elle est au plus intérieur de ce que le sujet peut éprouver du langage sans le savoir, que c'est dans cette opposition de la localisation subjective de la Verwerfung et de la Verdrängung, c'est dans une première approximation de cette opposition que se situe le sens que j'ai essayé de vous faire comprendre aujourd'hui.*

p. 161, l. 10

... la question déjà posée sur la différence entre la «Verwerfung» et la « Verdrängung » quant à leur localisation subjective. Ce que j'ai essayé de vous faire comprendre aujourd'hui constitue une première approche de cette opposition.

262

LEÇON 12 15 FÉVRIER 1956

Nous avons abordé le problème des psychoses sous l'aspect «structures freudiennes des psychoses». Ce titre est, si j e puis dire, modeste, j e veux dire qu'il ne va pas même là où pointe réellement notre investigation, ce que nous cherchons à tout instant, ce qui sera évidemment l'objet de notre recherche, c'est l'économie des psychoses; nous recherchons cette économie par la voie d'une analyse de la structure. La structure apparaît dans ce qu'on peut appeler au sens propre le phénomène, dans la façon dont le délire, par exemple dans la psychose, se présente lui-même. Il est tout à fait concevable, il serait même surprenant que quelque chose de la structure n'y apparaisse pas. La confiance que nous faisons à cette analyse du phénomène est tout à fait distincte de celle du point de vue phénoménologique qui s'applique à voir, disons en gros, dans le phénomène ce qui s'attache, ce qui subsiste si on peut dire dans le phénomène de réalité en soi, le phénomène comme tel est à prendre et à respecter dans son existence. Il est bien clair que ce n'est pas le point de vue qui nous guide, nous ne faisons pas cette confiance a priori au phénomène, pour une simple raison, c'est que notre démarche est scientifique et que c'est le point de départ même de la science moderne que de ne pas faire confiance aux phénomènes, de chercher derrière

quelque chose de plus subsistant qui l'explique, il ne faut pas reculer devant le mot, si nous avons fait un certain temps en psychiatrie cette sorte de marche en arrière qui a consisté à nous dire que nous nous méfions de l'explication, que nous préférons d'abord comprendre, c'est sans aucun doute parce que la voie explicative s'était engagée dans de fausses voies, dans des impasses, mais nous avons quand même pour nous le témoignage de l'efficacité explicative de l'investigation analytique, et c'est dans ce sens que nous avançons dans ce domaine des psychoses, avec la présomption que là aussi une analyse convenable du phénomène nous mènera, à la structure et à l'économie.

Je rappelle une fois de plus que ce n'est pas pour de simples satisfactions de nosographie que nous nous attaquons à la distinction des névroses et des psychoses, comme si d'ailleurs il était nécessaire d'y revenir, alors que cette distinction n'est que trop évidente, c'est bien entendu *en rapprochant l'une de l'autre au contraire, pour autant que dans la perspective structurale de l'analyse,* des symétries, des oppositions, des rapports structuraux essentiellement peuvent nous apparaître qui nous permettront d'échafauder ce qui dans la psychose peut nous apparaître comme une structure recevable; le départ est: là l'inconscient se présente dans la psychose. Les psychanalystes l'admettent, à tort ou à raison, nous l'admettons avec eux que c'est en tout cas là un point de départ possible, l'inconscient est là et pourtant ça ne fonctionne pas, c'est-à-dire que le fait qu'il soit là ne comporte par lui-même aucune résolution, bien au contraire, mais une inertie toute spéciale. Ceci à soi tout seul, et déjà depuis longtemps, nous posait *la question qu'il y a dans l'analyse autre chose qu'une poussée qu'il s'agit de rendre consciente;* ceci bien entendu on s'en doutait depuis quelque temps, c'est autre chose même qu'un ego dont il s'agit de rendre les défenses moins paradoxales, c'est-à-dire d'obtenir ce qu'on appelle imprudemment un renforcement de l'ego. Ces deux points, ces deux rejets des deux voies qui ont été celles où s'est engagée la psychanalyse à son état

p.164,l. 1
... en rapprochant l'une de l'autre, ...
p. 164, l. 11
... La psychanalyse ne consiste pas à rendre consciente une pensée, ...
- 264 -

naissant, ensuite la psychanalyse à son état actuel dévié, vont presque de soi *lorsqu'on approche les psychoses, c'est-à-dire qu'ils nous suggèrent qu'il faut à propos de la psychose chercher ailleurs une formulation plus complexe, plus conforme à ce que nous présente le phénomène.*

Vous allez avoir la revue annoncée et le numéro sur le langage et la parole, vous y verrez quelque part cette formule du liminaire: « Si la psychanalyse habite le langage, elle ne saurait sans s'altérer le méconnaître en son discours ». C'est tout le sens de ce que je vous enseigne depuis quelques années, et c'est là que nous sommes à propos des psychoses, la promotion, la mise en valeur dans la psychose des phénomènes de langage *ne peut pas ne pas être pour nous* la plus féconde source d'enseignement.

Vous le savez, autour de cela est la question de l'ego qui est manifestement primordiale dans les psychoses, puisque l'ego dans sa fonction de relation au monde extérieur est ce qui est paradoxalement mis en échec dans la psychose, au point qu'on va donner à l'ego à proprement parler, le pouvoir de manier ce rapport à la réalité, de le transformer, ceci dans des fins qu'on définit, dans des fins dites de défense, c'est aussi la défense sous la forme sommaire dans laquelle on l'appréhende actuellement d'une façon générale qui serait à l'origine de la paranoïa, pour autant qu'ici cet étrange ego qui gagne tellement et de plus en plus en puissance dans notre conception, dans la conception moderne de l'analyse, aurait ici le pouvoir de faire jouer le monde extérieur de façons diverses, et en particulier ici dans le cas de psychose, de faire surgir du monde extérieur sous la forme de l'hallucination quelque signal destiné à prévenir. Nous retrouvons ici la conception archaïque de surgissement *d'une poussée, que lui aussi, l'« ego », perçoit comme dangereuse. Nous voici donc tout-puissants.*

*Je vous rappelle, puisque dans mon dernier discours certaines choses ont paru trop vagabondes, et d'autres trop énigmatiques, que le sens de ce que je dis* quand il s'agit de l'« ego », je vais le reprendre encore d'une autre façon. Quoi

- 265 -

p. 164,1 15

... dès qu'on approche les psychoses.

p. 164,136

... qu'une poussée surgit, que l'« ego » perçoit comme dangereuse.

p. 165,1.1

Je voudrais ici vous rappeler le sens de ce que je dis...

qu'il en soit du rôle qu'il convient d'attribuer à l'« ego » dans l'économie, un « ego » n'est jamais tout seul; qu'est-ce que cela veut dire ? cela veut dire qu'il comporte toujours avec lui, un jumeau, cet étrange jumeau, le moi idéal dont j'ai parlé dans mes séminaires d'il y a deux ans, ce moi idéal n'est pas épuisé, ce moi idéal nous indique dans la phénoménologie la plus apparente de la psychose qu'il parle, qu'il est identique à cette part de la fantaisie qu'il convient tout de même de distinguer de la fantaisie ou du fantasme que nous mettons en évidence d'une façon plus ou moins implicite dans les phénomènes de la névrose, que c'est une fantaisie qui parle, ou plus exactement que c'est une fantaisie parlée de ce *personnage qui fait écho aux pensées du sujet, qui intervient, qui le surveille qui dénomme au fur et à mesure la suite de ses actions,* qui les commente, est quelque chose qui mérite attention et *dont les données ne sont pas simplement apportées par la théorie de l'imaginaire, du rejet du sujet du moi spectaculaire. C'est bien pour cela que nous pouvons en faire sentir la dynamique et aussi l'intérêt général,* et que la dernière fois j'ai essayé de vous montrer que le moi, quoi qu'il en soit que nous pensions de sa fonction, et je n'irai pas plus loin qu'à lui donner la fonction d'un discours de la réalité, comporte toujours un corrélatif, à savoir un discours qui n'a rien à faire avec la réalité, et avec l'impertinence qui comme chacun sait me caractérise, *je n'ai pas été le choisir nulle part ailleurs que dans ce que j'ai appelé la dernière fois* le discours de la liberté pour autant qu'il est fondamental pour l'individu prétendu autonome, pour l'homme moderne pour autant qu'il est structuré par une certaine conception de son autonomie.

Ce discours de la liberté, *le vous ai indiqué sans pouvoir plus m'y étendre, son caractère fondamentalement partiel et partial, inexplicable * parcellaire, fragmentaire, différencié, chacun est en même temps supposé comme fondamental pour tous,* le caractère profondément délirant du discours de la transcriptrice remplace « inexplicable » par « inexplicitable ».

p. 165,1.12

... dénommé au fur et à mesure la suite de ses actions, les commande... p. 165, l. 13

... n'est pas suffisamment expliqué par la théorie de l'imaginaire et du moi spéculaire.

p. 165,l. 21

Je vous ai indiqué le caractère fondamentalement partiel et partial, inexplicitable, parcellaire, différencié et profondément délirant.

liberté. C'est de là que je suis parti pour vous donner une sorte de catalogue général de ce que peut être par rapport au moi, ce quelque part où est susceptible chez le sujet en proie à la psychose, *de proliférer en délire. C'est aller loin je le sais;* bien entendu je ne dis pas que c'est la même chose, je dis que c'est à la même place, je dis que c'est le corrélatif de l'ego, je dis qu'il n'y a pas d'ego sans ce jumeau, disons gros de délire, je dis avec notre patient qui de temps en temps nous fournit ces *précieuses images, que cette sorte d'avance, d'exploration, de pénétration de la zone interdite par le psychotique, qu'il nous livre quelque part au début d'un des chapitres de son livre, il* se dit être un cadavre lépreux qui traîne après lui un autre cadavre lépreux, belle image pour le moi; il y a dans le moi quelque chose de fondamentalement mort, et toujours aussi doublé de ce jumeau qui est le discours.

La question que nous nous posons est celle-ci: que ce double, ce corrélatif du moi, cette image répond dans cette ombre qui fait que le moi n'est jamais que *la moitié du sujet, cette fantaisie qui en fait se manifeste dans la psychose,* de devenir parlante, comment cela peut-il se faire ? Qui est-ce qui parle ? Est-ce vraiment cet autre au sens du reflet tel que je vous ai exposé sa fonction dans la dialectique du narcissisme, l'autre de cette partie imaginaire de la dialectique du maître et de l'esclave que nous avons été chercher dans le transitivisme enfantin, dans le jeu de prestance où s'exerce dans une première étape de ce qu'on appelle l'intégration du socius, du semblable, cet autre qui ici se conçoit si bien par l'action captante de l'image totale dans le semblable ? Est-ce bien de cet autre, de cet autre reflet, de cet autre imaginaire, de cet autre qu'est pour nous tout semblable en tant qu'il nous donne de notre propre image, qu'il nous capte par cette apparence qu'il nous fournit la projection de notre totalité, *est-ce cela qui parle ?*

C'est une question qui vaut la peine d'être posée, car en fait elle est toujours plus ou moins résolue implicitement chaque fois qu'on parle plus ou moins prudemment du mécanisme de la projection, car c'est là qu'est la différence.



p. 165, l. 25
... proliférer en délire.
p. 165,l. 29
... précieuses images, ...
p. 165,l. 34
... que la moitié du sujet, ...
p.166,L2
... est-ce lui qui parle ?

Les mécanismes enjeu dans la psychose ne se limitent pas au registre imaginaire.

je m'efforce de faire saillir devant vos yeux que cette projection n'a pas toujours le même sens, la projection doit ou ne doit pas être limitée à un sens, mais peu importe, c'est une question de convention, il faut choisir si nous entendons par projection le transitivisme imaginaire qui fait qu'au moment où l'enfant a battu son semblable, il dit sans mentir: il m'a battu, parce que pour lui c'est exactement la même chose; ceci définit un ordre de relation qui est la relation imaginaire, nous la retrouvons sans cesse, nous la saisissons dans toutes sortes de mécanismes, il y a jalousie par projection en ce sens, celle qui projette chez l'autre les tendances à l'infidélité, ou les accusations d'infidélité que le sujet a à porter sur lui-même. Voilà un exemple de mécanisme de projection

qui donc ne sait pas que c'est le B, A, ba de l'analyse de la jalousie délirante, de s'apercevoir qu'à tout le moins le mécanisme de la projection délirante, et on peut peut-être aussi l'appeler mécanisme de projection en ce sens que quelque chose paraît à l'extérieur qui a son ressort à l'intérieur du sujet, mais par ailleurs la jalousie délirante n'est certainement pas la même que celle de la jalousie que nous appellerons provisoirement commune ou normale qui est *beaucoup plus proche de la projection telle que je viens d'abord de la définir, du transitivisme si on peut dire, de la mauvaise intention; ce n'est pas la même chose parce qu'il suffit* de se pencher sur les phénomènes pour la voir, et que d'ailleurs ceci est strictement et parfaitement distingué dans les écrits de Freud lui-même *sur la jalousie.*

*Par conséquent il s'agit de savoir ce qui se passe quand ce n'est pas de la projection au premier sens, limitons la projection au transitivisme imaginaire et tâchons de savoir ce qui véritablement joué dans l'autre cas.*

*Dans la psychose ce qu'il s'agit de distinguer des mécanismes imaginaires, où allons-nous le chercher* puisque ces mécanismes se dérobent, se dérobent à l'investissement libidinal, ce qui signifie assurément quelque chose. Nous suffit-il dans ce réinvestissement sur le corps propre de la libido qui est celui qui est communément reçu pour être le méca

p. 166, G 21
... beaucoup plus proche. Il suffit...
p. 166, l. 23
... sur la jalousie.
- 268 -

nisme du narcissisme qui est expressément invoqué par Freud lui-même pour expliquer le phénomène de la psychose, nous avons là quelque chose qui sous un certain aspect explique, recouvre un certain nombre des phénomènes intéressés, il s'agirait en somme pour que pût être mobilisé le rapport délirant, de rien d'autre que de lui permettre comme on dit avec aisance, de redevenir objectal, et c'est bien entendu ce qui est supposé par chacun quand il emploie le vocabulaire du narcissisme.

je vous fais remarquer que c'est justement là ce quelque chose qui, même si nous l'admettons, n'épuise pas le problème puisqu'en somme depuis longtemps tout un chacun sait, à condition qu'il soit psychiatre, et c'est une vérité quasi reçue pour une évidence, que chez un paranoïaque bien constitué comme tel, il ne sera justement pas question de mobiliser cet investissement quel qu'il soit, alors que chez les schizophrènes en principe ça va beaucoup plus loin dans le désordre proprement psychotique que chez le paranoïaque. Pourquoi ? N'en verrions-nous pas quelque chose précisément en ceci, que dans l'ordre de l'imaginaire il n'y a pas d'autre moyen de donner une signification précise *au terme de narcissisme, de même que tout à l'heure ce n'était que par rapport à l'imaginaire que nous pouvions donner une signification précise à la projection ?* Et dans l'ordre de l'imaginaire, l'aliénation est si je puis dire, un début. pour la simple raison qu'elle est constituante, l'aliénation c'est l'imaginaire en tant que tel. En fin de compte c'est précisément dans la mesure où c'est sur le plan de l'imaginaire que nous tenterions d'apporter la résolution de la psychose, à soi tout seul ce mode nous indique qu'il n'y a rien à en attendre, puisque le mécanisme imaginaire est ce qui donne sa forme à l'aliénation psychotique, mais non sa dynamique, et de savoir où elle est. C'est toujours et encore le point où nous arrivons ensemble, si nous n'y sommes pas sans armes, si nous ne donnons pas notre langue au chat, c'est précisément parce que dans nos prémisses, dans notre exploration a temps de la technique analytique de l'année dernière, de



p. 166,l. 39
... au terme de narcissisme ?

l'au-delà du principe du plaisir avec tout ce qu'il implique comme définition et structure de l'ego, nous avons justement la notion que derrière ce petit autre de l'imaginaire, nous devons admettre l'existence d'un autre Autre, qui bien entendu ne nous satisfait pas seulement parce que nous lui donnons une majuscule, mais parce que *nous le situons comme corrélatif nécessaire de quelque chose qui est la parole nous ne l'identifions pas, nous le situons quelque part au-delà du petit autre, c'est pour cela que nous lui mettons un grand A pour le distinguer.*

je laisse ici littéralement, et c'est toujours la visée littérale que nous avons, le fait que ces prémisses à elles toutes seules suffisent à mettre en cause la théorie de la cure analytique qui, de plus en plus, avec insistance, se formule et se réduit à celle de l'analyse d'une relation à deux, toute la voix va être captée dans le rapport du moi à un autre qui pourra varier de qualité sans doute, mais qui comme tel sera toujours le seul et unique autre qui comme tel, sera toujours capté comme l'expérience le prouve, dans la relation imaginaire, dans la ration du moi du sujet au moi idéal dans quelque chose qui comme tel quant à la prétendue relation d'objet qu'il s'agit de restituer s'inscrit dans l'imaginaire, qui comme tel le ramène à une curieuse expérience de ce qu'on pourrait appeler les soubassements kleiniens de l'imaginaire, à savoir du complexe oral et d'un objet de dévoration qui bien entendu ne saurait se soutenir chez un sujet qui n'est pas à proprement parler porté à l'aliénation par lui-même, que sur la base d'un malentendu, le malentendu étant en effet constitué par une sorte d'incorporation ou de dévoration imaginaire, mais qui ne peut être que ceci avec ce qui est mis en cause dans l'analyse, à savoir une relation de parole, une incorporation du discours de l'analyste.

L'analyse telle qu'elle se dévie dans l'analyse de relation à deux, et si loin que puisse en être poussée la limite, l'analyse ne peut être autre chose en fin de compte que l'incorporation du discours suggéré, voire supposé de l'analyste, c'est-à-dire très exactement tout le contraire de l'analyse.

p. 167,l. 11
... nous le situons comme le corrélat nécessaire de la parole.
p.167,1.12 ... la parole.
- 270 -

J'éclaire ma lanterne, je vous dis que je fais aujourd'hui pointer, pour que vous ne restiez pas dans le vague, ce dont il s'agit, je vais donc dire ma thèse, je vais la dire par le mauvais bout, sur ce plan génétique qui vous semble si nécessaire pour que vous vous trouviez à l'aise, et après cela je vous dirai que ce n'est pas cela, mais enfin disons d'abord: si c'était cela ce serait comme je vais vous dire, c'est une thèse extrêmement importante pour toute l'économie psychique, c'est une thèse extrêmement importante pour la compréhension aussi de toutes sortes de débats extrêmement confus qui se poursuivent autour de ce que j'ai appelé tout à l'heure la fantasmatique kleinienne, pour la réfutation de certaines objections qui lui sont faites, mais aussi pour la meilleure situation de ce qu'elle peut apporter de vrai ou de fécond pour la compréhension de la précocité des refoulements que cette théorie implique d'abord, alors que Freud nous a dit qu'il n'y a pas avant le déclin de l'Œdipe de refoulement à proprement parler. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire que le refoulement impliqué par la façon de concevoir les premières étapes pré-œdipiennes dans la théorie kleinienne ? Cette thèse est très importante pour la distinction de ce qu'on peut appeler auto-érotisme ou objet primitif et vous savez que par là-dessus il y a vraiment deux versants, il y a vraiment contradiction entre ce qu'il pose quand il nous parle de l'objet primitif de la première relation enfant-mère, il y a une véritable opposition entre cette thèse et l'opposition qu'il formule comme telle, la notion de l'auto-érotisme primordial, c'est-à-dire d'une étape si courte et si passagère que nous la supposions, où il n'y a pas pour l'enfant de monde extérieur. Bref, ce qui paraît insoluble dans ces conditions opposées, peut je crois être éclairé par ce que j'appelle maintenant ma thèse.

Je répète des choses, mais je m'aperçois qu'il vaut mieux toujours les répéter. Cette thèse consiste en ceci: de la question de la nature de ce qu'on peut appeler l'accès primordial de l'être humain à sa réalité en tant qu'elle lui est corrélative, je veux dire que nous supposons qu'il y a une réalité qui lui

est corrélative. C'est une supposition qui, je dirais, est impliquée par tout départ sur le sujet, c'est une supposition aussi dont nous savons qu'il nous faudra toujours quelque part l'abandonner, parce que d'abord il n'y aurait pas de question à propos de cette réalité, si justement ce n'était pas une réalité perpétuellement mise en question, cet accès primordial existe-t-il à un moment quelconque sous la forme d'un corrélatif biologique, d'un *Umwelt,* au sens où nous le supposons dans l'articulation de l'animal à son milieu ?

Y a-t-il quelque chose qui ait ce caractère enveloppant, coapté à la fois, qui fait que nous inventons pour l'animal la notion de *l'Umwelt* ?je vous ferai remarquer en passant que c'est là une hypothèse qui nous sert pour l'animal, pour autant que l'animal est pour nous un objet, qu'il y a des conditions en effet rigoureusement indispensables pour qu'un animal existe, et que nous nous plaisons à rechercher comment l'animal fonctionne, pour être toujours en accord avec ces conditions primordiales. C'est cela, que nous appelons un instinct, un comportement, un cycle instinctuel, s'il y a des choses qui ne sont pas là-dedans, il faut croire que nous ne les voyons pas, et du moment que nous ne les voyons pas, nous sommes tranquilles, et en effet, pourquoi ne pas l'être ? Ce qui est bien certain c'est que pour l'homme il est évident que ceci ne suffit pas, tout le monde l'accorde, le caractère ouvert, proliférant du monde de l'homme est quelque chose qui peut se livrer à nous par la notion de la pluralité de ses accès. C'est là que j'essaie de distinguer pour vous, parce que ça semble assez cohérent et assez pratique, dans les trois ordres du symbolique, de l'imaginaire et du réel, tout laisse apparaître que tout ce que nous montre notre expérience analytique se satisfait de se ranger dans ces trois ordres de rapports; toute la question est marquée de savoir à quel moment chacun de ces rapports s'établit.

Ma thèse est caractérisée en ceci, et c'est cela qui va peut-être donner à certains la solution de l'énigme que semble avoir constitué pour eux mon morceau de bravoure de la dernière fois sur la paix du soir. La réalité est marquée

d'emblée de la néantisation symbolique. Je crois qu'ici le mot a un sens assez démontré, assez mis en exercice par tout notre travail de l'année dernière, pour que vous sachiez ce que cela veut dire, je vais quand même l'illustrer une fois de plus, ne serait-ce que pour rejoindre cette paix du soir si diversement accueillie.

D'abord ce n'est pas une excursion qui, comme le dit Platon, fait une sorte de discordance et manque au ton analytique; je ne crois pas du tout innover, si vous lisez avec attention le Président Schreber, vous y verrez à un moment Freud y aborder comme un argument clinique pour la compréhension du dit Président Schreber, la fonction qu'a joué chez un autre de ses patients la prosopopée de Nietzsche quand il fait parler Zarathoustra, et qui s'appelle « Avant le lever du soleil ». Vous pouvez vous rapporter à ce morceau, c'est précisément pour ne pas vous le lire que je me suis livré moi-même l'autre jour à quelque invocation à la paix du soir; vous lirez « Avant le lever du soleil », vous y verrez fondamentalement représentée la même chose que ce que je voulais vous y faire sentir l'autre jour, et la même chose que ce que je vais simplement essayer de vous proposer maintenant, cette réflexion *que le jour par exemple est très tôt sans aucun doute posé comme un être,* puisque je parlais d'être l'autre jour, et simplement que vous ne vous arrêtiez pas ainsi ? Je veux dire qu'il est distinct de tous les objets qu'il contient, ce jour, qu'il manifeste et qu'il présente à l'occasion, qu'il est même probablement plus pesant et plus présent qu'aucun d'entre eux, et qu'il est tout à fait dans l'expérience humaine, fût-ce la plus primitive, impossible à penser comme simplement le retour d'une expérience, *que s'il fallait même aller chercher les choses dans le détail,* et ce n'est certes pas ce à quoi je vise, car c'est au contraire d'une position a priori qu'il s'agit, mais rien qu'à se rapporter au détail il suffirait d'évoquer la prévalence dans la vie humaine des premiers mois, d'un rythme du sommeil et qui garde cette première appréhension du jour, pour que nous ayons toutes les raisons de penser que ce n'est pas une appréhension empirique

-273-

p.169, l. 15
Le jour est un être...

qui fait que à un moment je dis, nous le supposons - c'est ma thèse - je dis, c'est ainsi que j'illustre ce que j'appelle l'appréhension des premières néantisations symboliques que le jour soit quelque chose dans l'être humain se détache, dans lequel l'être humain n'est pas simplement immergé comme tout nous laisse à penser que l'animal l'est dans un phénomène comme celui de l'alternance du jour et de la nuit, mais que l'être humain pose le jour comme tel que le jour vient à la présence du jour et sur un fond qui n'est pas un fond de nuit concrète, mais d'absence possible de jour, où la nuit se loge, et inversement d'ailleurs, *le jour et la nuit sont là très tôt comme signifiants et non pas comme alternance de l'expérience, ils sont très tôt comme connotation,* et le jour empirique et concret n'y vient que comme corrélatif imaginaire, à l'origine, très tôt.

C'est là ma supposition, du moment que je parle du point de vue génétique *je n'ai pas autrement à la justifier dans l'expérience. Je dis ce que l'expérience de nos malades et de ce qu'il nous faut penser de ces relations, en ce qu'elles signifient, impliquent une étape primitive d'apparition de signifiant comme tel dans le monde qui est ce qui est en question, et comme je vous le dis, comme nécessité structurale.* Cela vous laisse dans un certain désarroi, je vais donc en illustrer les choses et dire que avant que l'enfant apprenne à articuler le langage, nous supposons parce que il nous faut supposer, tout simplement déjà des signifiants apparaissent qui sont déjà de l'ordre symbolique, *autrement dit devant l'hésitation de certains de vos esprits, j'éclaire si vous voulez ma lanterne, je propose aujourd'hui de façon dogmatique ce que je déteste précisément de proposer comme telle puisqu'il m'apparaît fécond de l'introduire d'une façon dialectique,* mais justement nous allons y revenir tout à l'heure, pour l'instant je veux vous dire que quand je parle d'une certaine apparition primitive du signifiant, c'est de quelque chose qui déjà implique le langage. Ceci ne fait que rejoindre cette apparition d'un être qui n'est nulle part, le jour; ce n'est pas un phénomène, le jour en tant que jour, c'est déjà quelque

p. 169,1.30

Le jour et la nuit sont très tôt codes signifiants, et non pas des expériences. Ils sont des connotations.

p. 169,l. 34

... je n'ai pas autrement à la justifier dans l'expérience. II y a nécessité structurale à poser une étape primitive où apparaissent dans le monde des signifiants comme tels.

p. 169,137

Je vous propose les choses d'une façon dogmatique, ce que je déteste - vous savez que ma manière est dialectique.

-274-

chose qui implique cette connotation symbolique en elle-même, c'est déjà quelque chose qui suppose cette alternance fondamentale du vocal en tant qu'il est connotation de présence et d'absence sur laquelle Freud fait pivoter toute sa notion de l'au-delà du principe du plaisir qui est exactement la même zone, le même champ d'articulation symbolique qui est celui que je vise à présent dans mon discours.

*C'est ici dans cette zone que se produit ce terme dont je me sers, à tort ou à raison, qui s'appelle Verwerfung.* Je me réjouis qu'un certain nombre d'entre vous pour l'instant, se tourmentent au sujet de savoir si cette *Verwerfung* dont après tout Freud ne parle pas trop souvent, que j'ai été attraper dans deux au trois coins où elle montre le. bout de l'oreille, même quelquefois où elle ne le montre pas, mais où je crois que, pour la compréhension du texte, il *faut la supposer là, parce que sinon on ne comprend rien à ce que dit Freud à ce moment-là. À* propos de la *Verwerfung,* Freud dit que le sujet ne voulait rien savoir de la castration même au sens du refoulement. *je donne à cette phrase saisissante son sens, c'est-à-dire que, au sens du refoulement,* on sait encore quelque chose de ce quelque chose même dans on ne veut d'une certaine façon rien savoir, mais que justement c'est toute l'analyse de nous avoir montré qu'on le sait fort bien, mais que puisqu'il y a des choses dont le patient peut ne vouloir comme il dit, rien savoir, même au sens du refoulement, ceci suppose peut-être un autre mécanisme encore qui peut entrer en jeu, et comme le mot *Verwerfung* apparaît deux fois, la première fois quelques pages auparavant, et l'autre fois en connexion directe avec cette phrase, je m'empare de cette *Verwerfung* à laquelle je ne tiens pas spécialement, je tiens surtout à ce qu'elle veut dire, je crois que Freud a voulu dire cela pour la simple raison que ceux qui m'objectent de la façon la plus pertinente que dans la critique de texte, en y regardant de façon très serrée, et plus vous vous rapprochez du texte moins vous arrivez à le comprendre, bien entendu il faut faire vivre un texte par ce qui suit et par ce qui précède, et c'est là justement la question,



p. 170, l. 8
... et c'est là que se produit la « Verwerfung ».
p. 170, l. 13
... exige qu'on la suppose. p. 170,l. 15
En effet, au sens du refoulement, ...

c'est que c'est toujours par ce qui suit qu'il faut comprendre un texte. Et ceux qui me font le plus d'objections me proposent par ailleurs d'aller trouver dans tel autre point d'un autre texte de Freud, quelque chose qui ne serait pas la *Verwerfung* mais qui serait par exemple la *Verleugnung,* car il est curieux de voir le nom de « ver » qui prolifère dans Freud, je ne vous ai jamais fait de leçon purement sémantique sur ce qui est dans Freud, mais je vous assure que je vous en servirais tout de suite une bonne douzaine, *et pourtant dans une première étape Freud n'y a rien vu de moins que la clé de la différence qu'il y a entre l'hystérie, la névrose obsessionnelle et la paranoïa.*

L'hystérie est une espèce de métamorphose, de conversion, chose curieuse tous ces termes quand ils sont rapprochés, tant des espèces de connotations bancaires: la conversion, le virage, sont là derrière d'une façon très saisissante quand on les rapproche, car on voit qu'ils sont choisis parmi des termes qui ont des sens de cette espèce. Ceci nous mènerait loin, et c'est dans les implications premières de cette sorte d'approche directe que Freud a eu des phénomènes de la névrose, *et il y aurait beaucoup à en tirer. Nous* ne pouvons pas nous éterniser sur ces sortes d'abord; faites-moi un peu confiance pour ce qui est de ce travail de sens, et si je vous apporte ici, quand je choisis *Verwerfung* pour me faire comprendre, c'est que justement le fruit de ce mûrissement et de ce travail m'y conduit, prenez au moins pour un temps mon miel tel que je vous l'offre, tâchez d'en faire quelque chose.

Cette *Verwerfung* qu'il faut concevoir comme c'est impliqué dans ce texte de la *Verneinung,* comme absolument capital, qui a été commenté ici il y a deux ans par M. jean Hippolyte, et dans ce commentaire donne je crois la meilleure compréhension, et c'est pour cela que j'ai choisi pour le publier dans le premier numéro de la dite revue qui va sortir, parce que là vous pourrez voir, texte en main, si oui au non nous avions raison Hyppolite et moi de nous engager dans cette voie de la *Verneinung. À* mon avis ce texte est incontestablement éclatant.

p.170,l. 33 Passage sauté.
p. 170, l. 37 Passage sauté.
- 276 -

Mais je crois que c'est loin d'être satisfaisant, *ça confond tout car ça n'a rien à faire avec une Verdrängung, il implique bien cette Verwerfung, ce rejet d'une partie d'un signifiant primordial sans aucun doute essentiel pour le sujet déterminé, pour chaque sujet, pour un sujet particulier,* ce rejet d'une partie du signifiant dans les ténèbres extérieures, dans quelque chose qui va manquer à ce niveau-là, qui devra être reconquis ensuite par une voie qui n'est pas la voie ordinaire et qui caractérise le mécanisme fondamental que je suppose, où je veux vous conduire comme étant à la base de la paranoïa. Processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif qui n'est pas le dedans du corps, qui est un premier corps de signifiant, qui est une première position d'un certain système signifiant, comme étant celui qui est supposé primordial et indispensable, c'est de cela qu'il s'agit quand je parle de *Verwerfung.* C'est à l'intérieur de ce premier choix de signifiant que si nous suivons le texte de la *Verneinung,* est supposé par Freud se constituer le monde de la réalité, c'est à l'intérieur d'un monde déjà ponctué, déjà structuré en termes de signifiant, que va se faire tout ce jeu du rapprochement de la représentation avec des objets, c'est-à-dire des objets déjà constitués où Freud va décrire la première appréhension de la réalité par le sujet, le jugement d'existence, autrement dit à savoir: ceci n'est pas simplement mon rêve ou mon hallucination ou ma représentation, mais un objet, quelque chose où Freud - c'est Freud qui parle ici, ce n'est pas moi - cette mise à l'épreuve de l'extérieur par l'intérieur, cette constitution de la réalité du sujet dans une retrouvaille de l'objet que le sujet appelle, désir d'objet, comme étant toujours l'objet retrouvé dans une quête, et dans d'ailleurs on ne retrouve jamais le même objet, cette dialectique, la reconstitution de la réalité si essentielle pour l'explication de tous les mécanismes de répétition, s'inscrit sur la base d'une première birépartition qui recouvre curieusement *certains mythes primitifs du signifiant entre le signifiant qui a été appréhendé et le signifiant qui a été radicalement rejeté,* donc de quelque chose de primordialement boiteux qui a été



p. 171,l. 8

Ça confond tout, ça n'a rien à faire avec une « Verdrängung».

De quoi s'agit-il quand je parle de « Verwerfung ? » Il s'agit du rejet d'un signifiant primordial...

p. 171,l. 28

.. certains mythes primitifs, ...

introduit dans cet accès du sujet à la réalité en tant qu'humaine. C'est cela qui est supposé par cette singulière antériorité que dans la *Verneinung* Freud donne à ce qu'il explique analogiquement comme un jugement d'attribution par rapport à un jugement d'existence. Il y a une première division du bon et du mauvais qui ne peut se concevoir dans la dialectique de Freud, que si nous là supposons *et l'interprétons comme un rejet d'une partie d'un signifiant primordial.*

Qu'est-ce que veut dire le signifiant primordial ? Dans cette occasion il est tout à fait clair bien entendu que ça ne veut rien dire très exactement, et que tout ce que je vous explique là a tous les caractères du mythe que je me sentais tout prêt à vous glisser à cette occasion, que M. Marcel Griaule vous a rapporté l'année dernière: la division en quatre du placenta primitif, le premier cas est le renard qui arrache sa part de placenta et qui, introduisant un déséquilibre originel et fondamental du système, introduit tout le cycle qui va intéresser la division des champs, les liens de parenté, etc., nous sommes dans le mythe et ce que je vous raconte c'est aussi un mythe bien entendu, car je ne crois nullement que nulle part il y ait un moment, une étape, où le sujet acquiert d'abord le signifiant, ce signifiant primitif au sens où là je vous l'indique, et puis qu'après cela s'y introduise le jeu des significations, et puis qu'après cela ce signifiant et la signification s'étant donné le bras nous entrions dans le domaine du discours. Il y a partant là une espèce de nécessité de représentation qui est tellement nécessaire que je suis assez à l'aise pour le faire, ce n'est pas simplement pour satisfaire vos exigences, c'est parce que Freud lui-même va aussi dans ce sens, mais il faut voir comment.

Il y a une lettre à Fliess qui est la lettre 52. Dans la lettre 52, Freud reprenant le circuit de ce qu'on peut appeler l'appareil psychique, pas de n'importe quel appareil psychique, pas de l'appareil psychique tel que le conçoit un professeur derrière une table et devant un tableau noir, et qui vous donne modestement un modèle, *c'est-à-dire quelque chose* qui à tout prendre a l'air de pouvoir marcher, ça

p. 171,l. 35
... nous l'interprétons comme le rejet d'un signifiant primordial.

marche ou ça ne marche pas, peu importe; l'important c'est d'avoir dit quelque chose qui sommairement paraît ressembler à ce qu'on appelle la réalité; il s'agit pour Freud de l'appareil psychique de ses malades, et c'est pour cela que ça l'introduit à cette espèce de fécondité vraiment fulgurante qui est celle plus encore que partout dans aucune de ses oeuvres, *on voit dans cette fameuse lettre à Fliess qui nous a été livrée par l'intermédiaire de quelque main fidèle pour aboutir entre mes mains, plus ou moins testamentaire ou testimoniale,* et nous a été livrée je dois dire avec une série de coupures et d'expurgations dont quelle que soit la justification, il peut vraiment apparaître à tout lecteur qu'elles sont strictement scandaleuses, car rien dans cette lettre 52, vous voyez à quel moment le texte est coupé, rien ne peut justifier qu'un texte soit coupé au point précis où un complément, même s'il est considéré comme caduc au plus faible, nous éclairerait *sur la pensée et la recherche de Freud lui-même. Qu'est-ce que Freud dit dans cette lettre 52 ? D'abord il y a une chose claire,* c'est que la chose qu'il cherche à expliquer ce n'est pas n'importe quel état psychique, la chose qui l'intéresse parce que c'est de là qu'il est parti, parce qu'il n'y a que cela qui est accessible et qui se révèle comme fécond dans l'expérience de la cure, ce sont des phénomènes de mémoire, c'est cela qu'il s'agit d'expliquer. Le schéma de l'appareil psychique dans Freud, c'est fait pour expliquer des phénomènes de mémoire, c'est-à-dire ce qui ne va pas. Ce n'est pas si simple en soi, il ne faut pas croire que les théories de la mémoire qui ont été données, toujours en elles-mêmes, soient quelque chose de particulièrement satisfaisant, les psychologues l'ont abordé et ont fait des choses sensées, ont trouvé dans des expériences qui valent, des discordances singulières, ce n'est pas parce que vous êtes psychanalystes que vous êtes dispensé de lire les travaux des psychologues, par exemple vous verrez l'embarras, la peine, les tortillements que se donnent les psychologues pour essayer d'expliquer le phénomène de la réminiscence. Ce sont des phénomènes de mémoire.

- 279 -

p. 172,1.12

Vous connaissez, je l'espère, les lettres à Fliess, qui nous ont été livrées par quelques mains testamentaires ou testimoniales.

p. 172,l. 18

... sur la pensée de Freud.

Il y a autre chose qui sort de toute l'expérience freudienne, c'est que cette mémoire, la mémoire qui nous intéresse nous psychanalystes, c'est une mémoire qui est absolument distincte de ce dont par exemple les psychologues parlent quand ils nous montrent le mécanisme de la mémoire chez l'être animé en proie à l'expérience. Je vais illustrer ce que je veux dire.

Vous avez une pieuvre qui est le plus bel animal qui soit, il a joué un rôle fondamental dans les civilisations méditerranéennes; de nos jours on le pêche très facilement, on le met au fond d'un petit bocal, on y introduit en particulier des électrodes et on voit ce que la pieuvre va en faire: elle avance ses membres et il en résulte quelque chose de fulgurant qui fait qu'elle les retire extrêmement vite, nous apercevons que très vite la pieuvre se méfie, alors nous disséquons la pieuvre et nous nous apercevons dans ce qui lui sert de cerveau une espèce de nerf considérable, pas simplement d'aspect, mais considérable par le diamètre des neurones tels qu'on peut les regarder au microscope, et nous nous apercevons que c'est cela qui lui sert de mémoire, c'est-à-dire que si on le coupe, l'appréhension de l'expérience va beaucoup moins bien, c'est-à-dire que la mémoire de l'expérience, le fait que ce soit la section d'une voie de communication qui provoque une altération dans les enregistrements de la mémoire, est de nature de nos jours à nous faire penser que la mémoire chez la pieuvre fonctionne peut-être comme une petite machine, à savoir que c'est quelque chose qui tourne en rond, en quoi je ne suis pas en train de vous distinguer l'homme tellement de l'animal, car ce que je vous enseigne, c'est que la mémoire aussi chez l'homme est quelque chose qui tourne en rond, seulement c'est constitué en messages. Ce que j'appelle être constitué en messages, veut dire que c'est une succession de petits signes, de plus ou moins, qui s'enfoncent à la queue leu-leu, et qui tournent là comme sur la place de l'Opéra les petites lumières électriques *s'allument et s'éteignent, ça tourne indéfiniment. La mémoire humaine c'est cela, seulement c'est une vérité*



p. 173,1..28

... s'allument et s'éteignent. La mémoire humaine, c'est cela. Seulement, le processus primaire, ...

*complètement inaccessible à l'expérience, le propre de la mémoire telle que Freud l'appréhende, c'est ceci, le processus primaire,* le principe du plaisir ça veut dire que la mémoire psychanalytique dont Freud parle, ce n'est pas n'importe quelle mémoire, c'est justement quelque chose de complètement inaccessible à l'expérience.

Je vous demande autrement ce que ça peut vouloir dire que par exemple les désirs dans l'inconscient ne s'éteignent jamais, parce que ceux qui s'éteignent par définition on n'en parle plus ? Cela veut dire qu'il y en a qui ne s'éteignent jamais, c'est-à-dire qu'il y a des choses qui continuent à circuler dans la mémoire et qui font que au nom du principe de plaisir, l'être humain recommence indéfiniment. les mêmes expériences douloureuses, dans certains cas, précisément dans les cas où *les choses se sont connotées* dans la mémoire de façon telle qu'elles nous viennent sous le jour et sous l'aspect de ce qui persiste dans l'inconscient. Si ce que je dis là n'est pas la simple articulation de ce que en principe vous savez déjà, mais qui est bien entendu ce que vous savez comme si vous ne le saviez pas, je me demande ce que c'est d'autre, simplement j'essaie non seulement que vous le sachiez, même que vous reconnaissiez *que vous le savez.*

*Autre chose aussi est tout à fait clair dans ce texte, c'est que le processus de défense n'est pas un processus en tant qu'il intéresse la pensée analytique, c'est quelque chose de tout autre, c'est le passage de quelque chose qui est un processus de mémoire au sens où nous avons bien limité le champ d'un registre dans un autre, car en fin de compte à partir du moment où* la mémoire n'est pas quelque chose qui se situe dans une sorte de continu de la réaction à la réalité considérée comme source d'excitation, mais où c'est quelque chose d'autre, il faut en être pleinement conscient, et ce qui est tout à fait frappant, c'est que nous nous donnions tellement de mal alors que Freud ne parle que de cela, désordre, restriction, enregistrement, ne sont pas simplement les termes de cette lettre, il dit très exactement que c'est de cela qu'il s'agit. Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans sa théorie, c'est

- 281 -
p. 173,l. 39
... les choses se sont connectées...
p. 174,l. 2
... que vous le savez.

l'affirmation que la mémoire n'est pas simple, elle est enregistrée en diverses façons. Quels sont alors ces divers registres ? C'est là que la lettre 52 apporte de l'eau à mon moulin, je le regrette parce que vous allez vous précipiter sur cette lettre et vous allez vous dire: oui, c'est comme cela dans cette lettre, mais dans la lettre voisine ça ne l'est pas, et vous n'allez pas voir que dans la réalité c'est dans toutes les lettres, dans l'âme même du développement de la pensée freudienne, que si il n'y a pas cela à la base, une foule de choses ne seraient pas explicables, qu'il serait devenu jungien par exemple. Alors, la suite de ces registres qu'est-ce que c'est ? Vous allez voir apparaître quelque chose que vous n'avez jamais vu, parce que jusqu'à présent pour vous il y a l'inconscient, le préconscient et le conscient, *on sait depuis longtemps comment les choses se passent, l'accès par ce système de la conscience où c'est un élément essentiel de la pensée de Freud, que le phénomène de conscience* et le phénomène de mémoire s'excluent, cela il l'a formulé, pas seulement dans cette lettre, il l'a formulé dans son système de procès de l'appareil psychique qu'il donne à la fin de la Science des rêves, il le prend à la fois comme une vérité, on ne peut pas dire absolument expérimentale, comme une nécessité qui s'impose à lui par le maniement de la totalité du système, et en même temps on sent bien qu'il y *a là un premier « a priori » signifiant de sa pensée, en tout cas je ne m'attarderai pas à pleinement élucider jusqu'où va cette affirmation, elle est fondamentale.*

Premièrement, si nous prenons dans le circuit de l'appréhension psychique, il y a la perception, et cette perception qui implique parce que nous l'appelons perception, la conscience, c'est quelque chose comme tel pour Freud dans son système, implique que ce doive être comme il nous le montre dans la fameuse métaphore du bloc magique fait d'une sorte de substance plus au moins ardoisée sur laquelle il y a une lame de papier transparent, vous écrivez sur la lame de papier, et quand vous soulevez il n'y a plus rien, elle est toujours vierge, par contre tout ce que vous avez écrit dessus



p. 174,l. 21
[On sait depuis longtemps] que le phénomène de conscience...
p. 174, l. 27
... il y a là un premier a priori» signifiant de sa pensée.

reparaît en surcharge sur la surface légèrement adhérente qui a permis l'inscription de ce que vous écrivez par le fait que le papier là où la pointe de votre crayon marque, fait coller ce papier à ce fond qui apparaît momentanément comme en le noircissant légèrement; c'est là, vous le savez, la métaphore fondamentale par où Freud explique ce qu'il conçoit du mécanisme du jeu de la perception dans ses relations avec la mémoire. Quelle mémoire ? La mémoire qui l'intéresse. Alors dans cette mémoire qui l'intéresse il va y avoir deux zones: celle de l'inconscient et celle du préconscient; et après le préconscient on voit surgir une conscience achevée qui ne saurait être qu'une conscience articulée.

Ce que je veux faire remarquer, c'est que les nécessités de sa propre conception des choses se manifestent en ce qu'entre la *Verneinung* essentiellement fugitive, disparue aussitôt qu'apparue, et la constitution de ce qu'il appelle le système de la conscience, et même déjà l'ego, et même déjà il l'appelle déjà l'ego officiel, et officiel en allemand veut bien dire officiel en français, dans le dictionnaire il n'est même pas traduit, on renvoie à ce qui regarde les préposés, alors entre les deux il y a les Niederschrift, il y en a trois et c'est là ce qui est intéressant dans le témoignage que nous donne cette lettre, l'élaboration par Freud de cette première appréhension de ce que peut être la mémoire *dans son fonctionnement analytique.*

*Au centre il y a bien entendu le système de l'Unbewust qui est même appelé là une Unbewusstsein et puis le système du Vorbewust est à part de la perception, ça va là à l'Unbewust et au Vorbewusstsein.*

Vous voyez, il manque quelque chose ? De quoi s'agit-il dans ce texte ? Tout au moins il s'agit de partir réellement, c'est-à-dire que d'abord nous donnons son sens à tout cela, il faut bien comprendre que contrairement à l'ordre de ce que je vous ai exposé tout à l'heure, et bien que Freud donne ici des recoupements chronologiques, qu'il dise qu'il nous faut admettre qu'il y a des systèmes qui se constituent par exemple ici entre 0 et un an et demi, après cela un an et



p. 175,l. 11
... dans son fonctionnement analytique.

demi/4 ans, et après 4 ans/8 ans, et après cela et au-delà de 15 ans, malgré qu'il nous donne ces connotations, et qu'il nous dise que ça réponde à quelque chose qu'il faut aller chercher dans ces périodes le matériel des registres, etc., nous n'avons pas à penser, pas plus que je vous le disais tout à l'heure, que ces registres se constituent successivement. Pourquoi les distingue-on et comment nous apparaissent-ils ? Ils nous apparaissent dans le phénomène psychanalytique pour ne pas dire pathologique, et en ceci que le système de la défense consiste à ce qu'il ne réapparaisse pas dans un système de la mémoire des choses qui ne nous font pas plaisir. *Donc nous sommes là dans l'économie officielle, et c'est dans l'économie officielle qu'il s'agit que nous ne nous rappelions pas de ce qui ne nous plaît pas, et ceci veut simplement dire: 1 °) qu'il s'agit de ne pas se rappeler des choses qui ne nous font pas plaisir, et que* 2°) *ceci est tout à fait normal,* appelons ceci défense. ce n'est pas pathologique que je ne m'en souvienne pas, c'est même essentiellement ce qu'il faut faire, oublions les choses qui nous sont désagréables, nous ne pouvons qu'y gagner. La notion de défense qui ne part pas de là, fausse déjà toute la question qui est intéressante et ce qui donne à ce terme de défense son caractère pathologique. c'est qu'il va se produire autour de la fameuse régression affective la régression topique, *une défense pathologique quand ce qui a été repoussé, exclu normalement dans un de ces systèmes de registration, dans un de ces discours du sujet, ça ne peut pas avoir d'autre sens,* la défense est pathologique quand elle se traduit d'une façon immaitrisée, par ce qui a été censuré tout à fait à juste titre dans le discours, au bon niveau, est passé dans un autre registre, c'est que dans cet autre registre il se traduit un certain nombre de phénomènes qui n'ont plus donc le droit au titre de défense que du fait qu'ils ont des retentissements sur tout le système et des retentissements qui par eux-mêmes sont injustifiables, parce que ce qui vaut dans un système ne vaut pas dans un autre, et que c'est en quelque sorte de cette confusion des mécanismes que ressort tout le désordre, c'est à partir de là



p. 175,1..28
Une défense pathologique, ...

que nous parlons de système de défense pathologique; mais que veut dire ceci ? Pour le comprendre nous allons partir du phénomène le mieux connu, de celui dont Freud est toujours parti, de celui qui explique l'existence du système *Unbewusstsein.* Pour le système *Unbewusstsein,* ici le mécanisme de la régression typique est tout à fait clair au niveau d'un discours achevé, celui qui est le discours de l'officiel ego, il y a dans l'ensemble cette sorte de superposition d'accord, de cohérence entre le discours, le signifiant et ce qui est signifié, c'est-à-dire les intentions, les gémissements, l'obscurité, la confusion dans laquelle nous vivons tous, et qui nous est habituelle, et grâce à laquelle nous avons toujours ce sentiment de discordance quand nous exposons quelque chose de ne jamais être tout à fait à ce que nous voulons dire, c'est cela la réalité du discours, ça consiste dans ce jeu qu'en fin de compte quand même nous savons bien que le signifié est assez pris dans notre discours suffisamment pour notre usage de tous les jours, quand nous voulons faire un peu mieux, c'est-à-dire aller à la vérité, nous sommes en plein désaccord à juste titre, et c'est pour cela d'ailleurs que la plupart du temps nous abandonnons la partie, mais il y a un rapport entre la signification et le signifiant qui est justement celui qui est fourni par la structure du discours. Alors pour ce qui se passe au niveau de l'inconscient, c'est que tout ce qui se passe au niveau des névroses qui nous ont fait découvrir le domaine de l'inconscient freudien en tant que registre de mémoire, qui consiste en ce que au niveau du discours, c'est-à-dire à ce que vous entendez quand vous m'écoutez et qui est quand même quelque chose qui existe même plus que ce que je peux vous dire, puisqu'il y a de nombreuses fois où vous ne comprenez pas, donc ça existe, et ce discours en tant que chaîne temporelle signifiante, une névrose consiste en ce qu'au lieu de se servir des mots, le bonhomme se sert de tout ce qui est à sa disposition, il vide ses poches, il retourne son pantalon, il y met ses fonctions, ses inhibitions, il y entre tout entier, il s'en couvre lui-même dans le cas du signifiant, c'est lui qui devient le signifiant,

c'est son réel au son imaginaire qui entre dans le discours. Si les névroses ne sont pas cela, si ce n'est pas cela que Freud a enseigné, j'y renonce. *Donc là, c'est tout à fait clair et ça définit parfaitement le champ hystérique et des névroses obsessionnelles.*

Ce qui se passe ailleurs dans un champ qui est le champ qui nous surprend, qui est le champ problématique, qui est le champ où apparaissent essentiellement les phénomènes de la *Verneinung,* c'est quelque chose qui traditionnellement, toujours par Freud, a été situé au niveau du [...]. Ici il traduit des choses qui doivent venir elles aussi de quelque part, d'une chute de niveau, d'un passage quelque part d'un registre dans un autre, et ici curieusement, singulièrement elle se manifeste avec le caractère du nié, du désavoué, du passé comme n'étant pas existence, nous avons tout au moins la notion que quelque chose de tout autre est utilisé, des propriétés du langage, d'une propriété qui sans aucun doute nous apparaît comme très première, puisque le langage est le symbole comme tel, et connotation de la présence et de l'absence, il l'est en tant que matériel signifiant. Mais ça n'épuise pas la question de la fonction de la négation *à l'intérieur du langage, car c'est dans ce cas que gît leur duplicité, au moment où on vous dit loin, parce que pour l'instant il est là, au moment où vous le rappelez c'est parce que justement il est parti. Ici bien entendu nous avons cette fondamentale relation à la négation de ce qui est là, mais autre chose est son articulation cohérente dans la négation, il y a là quelque chose qui pose en lui-même son problème, et tout le problème est peut-être* dans cette espèce d'illusion de privation qui naît de l'usage commun répandu qui est le premier usage de la négation, toutes les langues comportent toute une gamme de négations possibles, et certainement importantes, qui vaudraient une étude spéciale: la négation en français, la négation en chinois, etc. L'important c'est que ce qui paraît être une simplification dans le discours, recèle une dynamique, mais que cette dynamique nous échappe, qu'elle est secrète, que le degré d'illusion qu'il y a dans le fait



p. 176,l. 28
... à l'intérieur du langage.

qu'une *Verneinung,* c'est simplement constater l'accent qu'il y a à propos de quelque chose qui apparaît par exemple dans un rêve, « ce n'est pas mon père », en tout cas chacun sait ce qu'en vaut l'autre, le sujet qui vous dit cela accuse le coup, et dit: nous sommes habitués à le prendre comme tel, que c'est là son père, et comme nous sommes contents, *nous n'allons pas plus loin. Il n'en est pas moins frappant que ce qui est là une sorte d'aveuglement, une difficulté d'interprétation,* le sujet vous dit: «)e n'ai pas envie de vous dire une chose désagréable », là c'est tout à fait autre chose, il le dit tout à fait gentiment bien entendu, tout le monde aussi est habitué à considérer qu'il y a là une dynamique dans l'immédiateté est sensible, qu'il est en train effectivement de dire quelque chose de désagréable: c'est parce que nous le ressentons que nous nous éveillons au mystère que peut représenter cette illusion de privation, il y a ce que Kant a appelé une grandeur négative dans sa fonction, non pas seulement de privation, mais dans sa fonction de positivité véritable de soustraction.

La question de la *Verneinung* reste tout entière non résolue, l'important c'est de nous apercevoir que Freud *n'a pu la concevoir, et c'est là l'importance du texte sur la Verneimung,* qu'en la mettant en relation avec *quelque chose de plus primitif de la* Verdrängung *telle que je vous l'ai exposée tout à l'heure, c'est-à-dire d'admettre formellement, et il le fait dans cette lettre, l'existence ici pour que puisse avoir lieu le développement de ces premiers nœuds de signification qui seront ceux auxquels se reportera le refoulement dans sa fonction significative, il* faut qu'il admette que la *Verneinung* primordiale comporte une première mise en signes *Wahrnehmungzeichen,* c'est-à-dire qu'il admet l'existence d ce champ que je vous appelle le champ du signifiant primordial, tout ce qu'il va dire ensuite dans cette lettre comportant la dynamique des trois grandes neuro-psychoses auxquelles il s'attache: hystérie, névrose obsessionnelle, paranoïa: cela suppose et impose l'existence de cet état, de ce stade primordial qui est le lieu élu de ce que je vous appelle la *Verwerfung*



p. 176,1.38
*... nous n'allons pas plus loin.*
p. 177,l. 6
*... n'a pu la concevoir...*
p. 177,l. 7
*... quelque chose de plus primitif.*
p. 177,l. 7
*Il admet formellement dans la lettre 52...*

Pour le comprendre vous n'avez qu'à vous reporter *à ce dont Freud fait constamment état, c'est-à-dire que toute historisation, si primitive soit-elle, c'est-à-dire toute organisation en système mnésique,* c'est-à-dire qu'il faut supposer toujours une organisation qui est déjà une organisation au moins partielle de langage dans l'antériorité pour que le langage puisse fonctionner, et tout ce qui passe dans l'ordre de la mémoire est toujours, dans ces phénomènes de mémoire auxquels Freud s'intéresse, phénomènes de langage: qu'en d'autres termes il faut déjà avoir le matériel signifiant pour faire signifier quoi que ce soit, qu'en d'autres termes ce que Freud fait entrer en ligne de compte par exemple dans le cas de « l'homme aux loups » : dans « l'homme aux loups » il est admis que l'impression primitive est restée là pendant des années, ne servant à rien, et que partant elle est déjà signifiante, que c'est au moment où *elle a à dire son mot dans l'histoire du sujet reconstruite, c'est-à-dire* où *elle ne joue pas à titre de refoulement,* où *elle intervient dans la construction si difficile à ressaisir des expériences du sujet entre un an et demi et quatre ans, et c'est justement un peu avant qu'avec toutes les précisions historiques qu'y apporte Freud, l'enfant a vu* la fameuse scène primordiale, le signifiant est donné primitivement, il n'est rien tant que le sujet ne fait pas entrer dans son histoire, dans une histoire qui prend son importance entre un an et demi et quatre ans et demi, non pas parce que le désir sexuel serait moins là qu'un autre, parce que le désir sexuel est ce qui sert à un homme à s'historier pour autant que c'est au niveau du désir sexuel que s'introduit *pour la première fois et sous toutes ses formes, la loi.*

Vous voyez donc l'ensemble de l'économie de ce que nous apporte Freud, avec ce simple schéma de cette petite lettre. Ceci est confirmé par mille autres textes, dans un texte que l'un d'entre vous, que je louais d'apporter la contradiction autour de ce qui est en train ici d'essayer d'être élaboré, me faisait remarquer, que par exemple à la fin du texte du fétichisme, on peut très bien voir aussi là quelque chose qui se rapporte très directement à ce que je



p.177,l. 15
*... à ce dont Freud fait constamment état, ...*
p.177,l. 23
*... avant d'avoir son mot à dire dans l'histoire du sujet.*
p.177, l. 27
*... pour la première fois la loi.*

viens de vous expliquer, il y apporte une révision essentielle à la distinction qu'il a faite des névroses et des psychoses, en disant que dans les psychoses c'est la réalité qui est remaniée, *qu'une partie de la réalité est supprimée, et là il dit des phrases extrêmement frappantes, il* dit que *la réalité n'est jamais véritablement scotomisée, il distingue deux choses qui se rapportent très précisément au sujet dont nous parlons, c'est-à-dire que les fonctions peuvent être là présentes, prêtes à s'exprimer, prêtes à surgir du désir manifeste qui est en relation avec cette réalité,* bien loin que la réalité soit trouée, mais que c'est dit-il, la vraie idée qui manque dans le cas de la psychose, que c'est en fin de compte à une déficience du symbolique qu'il se rapporte, même si dans le texte allemand dont je vous parle, *c'est le terme de réalité qui reste, terme qui est utilisé pour la part oubliée dans la psychose,* je veux dire qu'il manque dans la psychose, car vous le verrez d'après le contexte, *se révèle expressément, ne peut vouloir dire justement qu'un manque, un trou, une déficience du symbolique. Aussi* bien n'avez-vous pas vu que le phénomène primordial, quand je vous montre des cas concrets, des patients, des gens qui commencent à nager dans la psychose, qu'est-ce que c'est? Je vous en ai montré un qui croyait avoir reçu une invite d'un personnage qui était devenu l'ami, le point d'attache essentiel de son existence, ce personnage se retire dit-il, et il le montre dans son histoire, simplement *dans cette perplexité liée à un corrélatif de certitude* qui est ce par quoi s'annonce, l'entrée, l'abord de ce que j'appelais tout à l'heure le champ interdit dans l'approche constitue par elle-même l'entrée dans la psychose.

Comment y entre-t-on ? Comment le sujet est-il amené, non pas à s'aliéner dans le petit autre, dans son semblable, mais à devenir ce quelque chose qui de l'intérieur du champ où rien ne peut se dire, fait appel à tout le reste, au champ de tout ce qui peut se dire, c'est-à-dire qu'il évoque tout ce que vous voyez manifesté dans le cas du Président Schreber, à savoir ces phénomènes que j'ai appelé de frange, au niveau de la réalité qui s'organise d'une façon qui est nettement

289
p. 177,1.37
... qu'une partie de la réalité est supprimée, ...
p. 177,l. 37
... la réalité n'est jamais véritablement scotomisée.
p. 177,l. 39
... terme de réalité qui est employé.
p. 177,l. 39
... à une déficience, à un trou du symbolique qu'il se rapporte, ...
p. 178,l. 5
... dans une perplexité liée à un corrélat de certitude, ...

lisible: dans l'ordre imaginaire, et qui l'aide bien, qui est devenu significatif *pour le sujet, c'est le rapport au signifiant de la relation érotique que le désir fondamental de la psychose,* que ce à quoi qui fait que le sujet, leurs délires, ils les aiment, les psychotiques, comme ils s'aiment eux-mêmes. À ce moment-là il n'a pas fait le narcissisme, il touche du doigt quelque chose, il ajoute d'ailleurs très rapidement que c'est *là que gît le mystère, celui même dont il s'agit.* La question est *là:* qu'est-ce que ce rapport dans lequel le sujet entre, qui est toujours signalé de quelque façon par les phénomènes eux-mêmes dans la psychose, ce rapport du sujet au signifiant, cette sorte de rapport du sujet vivant au domaine du signifiant ? Quelles sont les frontières de l'expérience qui font que le sujet tout entier verse dans cette problématique ? C'est *là* la question que nous nous posons cette année, et c'est *là* aussi la question où j'espère que je vous ferai faire avant les grandes vacances, quelques pas supplémentaires.

p. 178, l.14
... pour le sujet.
p. 178,1.17...
que gît le mystère dont il s'agit. C'est vrai.
290

LEÇON 13, 14 MARS 1956

Nous allons reprendre notre propos un petit peu en arrière. Je vous rappelle que nous en sommes arrivés au point où, par l'analyse au sens courant du mot du texte de Schreber nous avons mis de plus en plus fortement l'accent sur l'importance des phénomènes de langage dans l'économie de la psychose. C'est dans ce sens qu'on peut parler de structures freudiennes des psychoses.

Mais la question présente est: quelle fonction ont, dans les psychoses, ces phénomènes de langage qui y apparaissent si fréquemment ?

Il serait bien surprenant que - si vraiment l'analyse est ce que nous disons ici, à savoir si étroitement liée aux phénomènes du langage en général, et à l'acte de la parole - il serait très surprenant qu'elle ne nous apporte pas une façon d'apercevoir l'économie du langage dans la psychose d'une façon qui ne soit pas absolument la même que celle dont on le comprenait dans l'abord classique, celui qui ne pouvait faire mieux que de se référer à des théories psychologiques classiques, le langage et ses différents niveaux.

Nous sommes arrivés à quelque chose qui pour se référer à notre schéma fondamental de la *communication analytique, qui se révèle au sujet S qui est en même temps ce S où le 1 doit devenir S à l'autre, qui est ce qu'essentiellement la*

291
p. 181, l. 12
... la communication analytique.

*parole du sujet doit atteindre, puisqu'il est aussi ce dans quoi ce message doit lui venir, puisque c'est bien la réponse de l'autre qui est essentielle à la parole** , à la fonction fondatrice de la parole: entre S et A, la parole fondamentale que doit révéler l'analyse, nous avons le détour où la dérivation où le circuit imaginaire, qui vient résister au passage de cette parole, sous la forme de ce passage par ce a et ce a' qui sont les pôles imaginaires du sujet, ce qui est suffisamment indiqué par la relation dite spéculaire, celle du stade du miroir, ce par quoi le sujet dans sa corporéité, dans sa multiplicité, dans son morcellement naturel, qui est en a', qui est l'organisme et qui se réfère à cette unité imaginaire qui est le moi, c'est-à-dire ce a, où il se connaît, où il se méconnaît aussi, et qui est ce dont il parle... il ne sait pas à qui, puisqu'il ne sait pas non plus *qui parle en lui, qui est donc ce dont il est parlé en a', quand le sujet commence l'analyse* comme je le disais schématiquement dans les temps archaïques des séminaires, le sujet commence par *parler de lui*** quand il aura parlé de lui, qui aura sensiblement changé dans l'intervalle, à vous, nous serons arrivés à la *fin de l'analyse.*

*Qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'ai pas ici à m'étendre sur ce sujet, Cela veut dire que l'absence de l'analyste en tant que moi* *** - car l'analyste si nous le plaçons maintenant dans ce schéma, qui est le schéma de la parole du sujet, nous pouvons dire qu'ici *l'analyste est quelque part en A, et que la position étant strictement inversée, nous avons ici le a'. là où l'analyste pourrait parler, pourrait répondre au sujet, s'il entre dans son jeu, s'il* entre dans le couplage de la résistance, s'il fait justement ce qu'on lui apprend à ne pas faire, ce qu'on essaie tout au moins de lui apprendre à ne pas faire. C'est là donc lui qui sera en a'. C'est ici, c'est-à-dire dans le sujet, qu'il se verra de la façon la plus naturelle, c'est à savoir, s'il n'est pas analysé, cela arrive de temps en temps, je dirai

*La phrase de Lacan est plutôt obscure, et probablement le résultat d'une transcription malencontreuse, raison vraisemblable de son élimination.

** rajout

*** rajout

292

p. 181, l.19
... qui parle en lui.
p.181, l. 21
... il ne parle pas à vous
p.182, l. 3
... fin de l'analyse.
p.182, l. 5
... l'analyste dans ce schéma de la parole du sujet, on peut dire qu'il est quelque part en A. Du moins il doit y être.

*Leçon du 14 mars 1956*

même que d'un certain côté l'analyste n'est jamais complètement analyste, pour la simple raison qu'il est homme, c'est-à-dire qu'il partage lui aussi aux mécanismes imaginaires qui font obstacle au passage de la parole du sujet: très précisément, en tant qu'il saura ne pas s'identifier au sujet, ne pas entrer dans la capture imaginaire, c'est-à-dire ici être assez mort pour ne pas être pris dans cette relation imaginaire, que là il saura, à l'endroit où sa parole est toujours sollicitée d'intervenir, ne pas intervenir, assez pour ne pas permettre cette progressive migration de l'image du sujet en S, vers ce quelque chose qui est le S, la chose à révéler, la chose aussi qui n'a pas de nom, qui ne peut trouver son nom, justement pour autant que le *circuit de la migration s'achevant directement de S vers A, c'est ce qui était sous le discours du sujet,* c'est ce que le sujet avait à dire à travers son faux discours, qui finira par s'achever et trouver ici un passage, d'autant plus facilement que l'économie aura été progressivement amenuisée de cette relation imaginaire.

je vais vite je ne suis pas ici pour refaire toute la théorie du dialogue analytique, mais simplement pour vous indiquer que le mot, que cette « parole » - avec l'accent que comporte la notion du mot comme solution d'une énigme, comme solution d'un problème, comme fonction problématique - se situe là, dans l'Autre. C'est toujours par l'intermédiaire de l'Autre que se réalise toute parole pleine, toujours dans le « tu es » que le sujet se situe et se reconnaît lui-même.

La notion à laquelle nous sommes arrivés en analysant la structure du délire de Schreber, au moment où il s'est constitué, je veux dire au moment où à la fois le système corrélatif qui lie le moi à cet autre imaginaire, à cet *étrange Dieu auquel Schreber a affaire, ce Dieu qui ne comprend rien, qui le méconnaît, qui ne répond pas, qui est ambigu, qui le trompe, système donc où s'est achevé son délire corrélativement à une sorte de précipitation, de localisation, je dirai, très précisément des phénomènes hallucinatoires, nous a fait aboutir, tout au moins voisiner avec la notion qu'il y a quelque chose qu'on peut,* dans la psychose, reconnaître et

293
p. 182,1.18
... que le circuit s'achèvera directement de S vers A.
p. 182,l. 28
... cet étrange Dieu...
p. 182,1 29
... qui trompe le sujet...

qualifier comme une exclusion de cet Autre au sens où l'être s'y réalise dans cet aveu de la parole, que les phénomènes dont il s'agit dans l'hallucination verbale, ces phénomènes qui, dans leur structure même, manifestent la relation d'écho intérieur où le sujet est par rapport à son propre discours, ces phénomènes hallucinatoires qui arrivent à devenir de plus en plus, comme s'exprime le sujet, « insensés », comme on dit, purement verbaux, vidés de sens, faits de seringages divers, de *ritournelles sans objet; ils nous donnent le sentiment que la structure qui est à rechercher est précisément dirigée vers ceci:* qu'est-ce que c'est que ce rapport spécial à la parole ? Qu'est-ce qui manque pour que le sujet, puisse en quelque sorte arriver à être nécessité dans la construction de tout ce monde imaginaire, en même temps que de l'intérieur de lui-même il subit une sorte d'automatisme, à proprement parler, de la fonction du discours qui devient pour lui non seulement quelque chose d'envahissant, de parasitaire, mais quelque chose dont la présence devient en quelque sorte pour lui ce à quoi il est suspendu ?

C'est là que nous en sommes arrivés. Et le dois dire qu'ici, pour faire un pas de plus, nous devons, comme il arrive souvent, faire d'abord un pas en arrière; que le sujet, en somme, ne puisse dans la psychose se reconstituer que dans ce que j'ai appelé l'allusion imaginaire, ceci à propos d'autres phénomènes que je vous ai montrés « in vivo » dans une présentation de malade. C'est le point précis où nous en arrivons. Et c'est de la relation, de cette constitution du sujet dans la pure et simple allusion imaginaire, celle qui ne peut jamais aboutir, qu'est le problème, c'est-à-dire le pas que nous devons faire pour essayer de le faire avancer. Jusqu'à présent on s'en est contenté. L'allusion imaginaire paraissait très significative, on y retrouvait tout le matériel, tous les éléments de l'inconscient. On ne semble s'être jamais à proprement parler demandé ce que signifiait, au point de vue économique, le fait que cette allusion en elle-même n'eut aucun pouvoir résolutif, et comme tout de même on y a insisté, mais en y mettant comme une espèce de mystère, et

p·182, l. 37
ritournelles sans objet.
294

*Leçon du 14 mars 1956*

je dirai presque, avec le progrès du temps, en s'efforçant d'effacer les différences radicales qu'il y a dans cette structure par rapport à la structure des névroses. À Strasbourg, on m'a posé les mêmes questions qu'à Vienne. Des gens qui paraissaient assez sensibles à certaines perspectives que j'avais abordées, finissaient par me dire « Comment opérez-vous dans les psychoses ? » [comme s'il n'y avait pas assez à faire quand on a affaire à des auditoires aussi peu préparés que ceux-là, et de mettre l'accent sur le ba-ba de la technique]. Et je répondais

« La question est un petit peu en train. Il faudra essayer de trouver quelques repères essentiels, avant de parler de la technique, voire de la recette psychothérapique. »

On insistait encore :

« On ne peut quand même pas ne pas faire quelque chose pour eux !

- Mais oui. Mais attendons pour en parler que certaines choses soient dégagées. »

Avant de faire ce pas, je voudrais tout de même - puisqu'en quelque sorte le caractère fascinant de ces phénomènes de langage dans la psychose est quelque chose qui peut renforcer ce que j'ai appelé tout à l'heure un *malentendu - je voudrais y revenir; et même d'une façon assez insistante, pour que je puisse espérer qu'après cela quelque chose sera, pour moi et pour ceux qui m'entendent aujourd'hui, sur ce point définitivement mis au point.*

Je vais faire parler quelqu'un. Bien souvent je suis censé dire que j'entends situer et même reconnaître dans son discours, *il articule verbalement,* tout *ce que le sujet a à nous communiquer sur le plan de l'analyse.*

Bien entendu, la position extrême ne manque pas d'entraîner chez ceux qui s'y arrêtent des abjurations assez vives, qui se produisent dans deux attitudes: celle de la main sur le cœur, et, par rapport à ce que nous appellerons l'attestation authentique d'un déplacement vers le haut, l'autre attitude c'est l'inclinaison de la tête qui est censée venir peser dans le plateau de la balance que je déchargerai trop au gré *de mon interpellateur.*

295

[ p.183, l. 27 un malentendu.]

[p.183, l. .28... ce que le sujet a à nous communiquer, ...]

[p.183, l. 29 [il l'articule verbalement] , et qu'ainsi je nierais l'existence, à quoi on est fort attaché du préverbal.]

[p. 183,l. 37 il arrive aussi qu'on me dise -...]

LES PSYCHOSES

*D'une façon générale, on me fait confiance. Il y a ce:* « heureusement vous n'êtes pas tout seul dans la Société de psychanalyse. Et il existe d'ailleurs une femme de génie Françoise Dolto, qui nous montre dans ses séminaires la fonction tout à fait essentielle de l'image du corps, de la façon dont le sujet y prend appui dans ses relations avec le monde. Nous retrouvons là cette relation substantielle sur laquelle, sans doute, se broche la relation du langage mais qui est infiniment plus concrète, plus sensible. »

je ne suis pas du tout en train de faire la critique de ce qu'enseigne Françoise Dolto, car très précisément, en tant qu'elle fait usage de sa technique, de cette extraordinaire appréhension, de cette sensibilité imaginaire du sujet, *elle en fait très exactement, quoique sur un terrain différent et dans des conditions différentes, au moins quand elle s'adresse aux enfants, exactement le même usage.* C'est-à-dire que de tout cela elle parle, autrement dit qu'elle apprend aussi à ceux qui l'écoutent à en parler.

Mais ceci ne peut pas simplement résoudre la question que de faire *cette remarque. Cela laisse encore quelque chose d'obscur. Et c'est bien là ce que je voudrais vous faire entendre. Il est clair que,* je ne suis pas non plus surpris - j'ai encore à y revenir - si je disais que quelque chose persiste d'un malentendu à dissiper même chez des gens qui croient me suivre. je ne m'exprimerai pas de la façon qui convient. Dire cela voudrait dire que puisque je [...] de la croyance de ceux qui me suivent, j'exprime là une espèce de déception. Ce serait tout de même être en désaccord avec moi-même que d'éprouver, si peu que ce soit, une déception semblable, si comme c'est strictement au fond de la notion que je vous enseigne du discours, je me mettrais tout d'un coup à méconnaître le mien, que le fondement même du discours interhumain est le malentendu. je ne vois donc pas pourquoi je serais moi-même surpris. Mais ce n'est pas seulement pour cela que je n'en suis pas surpris qu'il *puisse susciter* une certaine marge de malentendu. C'est qu'en plus si quand même on doit être cohérent avec ses propres notions dans sa

p. 184, l. 7
Elle en fait un excellent usage...
p;184,l. 10
... cette remarque.
p. 184,1.17
... que mon discours puisse susciter...
296

*Leçon du 14 mars* 1956

pratique, si tout espèce de discours valable doit justement être jugé sur les propres principes qu'il produit, je dirai que c'est avec une intention expresse, sinon absolument délibérée, que d'une certaine façon je poursuis ce discours, d'une façon telle que je vous offre l'occasion de ne pas tout à fait le comprendre: grâce à cette marge tout au moins, il restera toujours la possibilité que vous-même vous disiez que vous croyez me suivre, c'est-à-dire que vous restiez dans une position par rapport à ce discours problématique qui laisse toujours la porte ouverte à une progressive rectification.

En d'autres termes, si je m'arrangeais de façon à être très facilement compris, c'est-à-dire à ce que vous ayez tout à fait la certitude que vous y êtes, en raison même des prémices concernant le discours interhumain, le malentendu serait irrémédiable, *grâce à la façon* dont je crois devoir approcher les problèmes. Il y a donc toujours pour vous la possibilité d'être ouverts à une révision de ce qui est dit d'une façon d'autant plus aisée que le fait que vous n'y avez pas été plutôt me revient entièrement, c'est-à-dire que vous pouvez vous en décharger sur moi. C'est bien à ce titre que je me permets de revenir aujourd'hui sur *quelque chose qui est tout à fait essentiel et qui signifie très exactement ceci:*

je ne dis pas que ce qui est communiqué dans la relation analytique passe par le discours du sujet. je n'ai donc absolument pas à distinguer dans le phénomène même de la communication analytique le domaine de la communication verbale de celui de la communication préverbale; que cette communication pré ou même extra-verbale soit en quelque sorte permanente dans l'analyse, *ceci n'est absolument pas douteux.* Il s'agit de voir ce qui dans l'analyse constitue le champ proprement analytique. C'est identique à ce qui constitue le phénomène analytique comme tel, à savoir le symptôme. Et un très grand nombre de phénomènes dits normaux ou subnormaux, qui n'ont pas été jusqu'à l'analyse élucidée quant à leur sens, ces phénomènes s'étendent bien au-delà du discours et de la parole, puisque ce sont des choses qui arrivent au sujet *dans la vie quotidienne d'une*

297
p. 184, l. 30
Au contraire, étant donné la façon...
p. 184, l. 37
... sur un point essentiel.
p. 185,l. 1
... cela n'est pas douteux, ...
p. 185,l. 8
... dans sa vie quotidienne.

*façon extrêmement étendue, et qui étaient restées non seulement problématiques mais inattaquées*. Puis les phénomènes de lapsus, troubles de la mémoire, les rêves, plus encore quelques autres que l'analyse a permis d'éclairer, en particulier le phénomène du mot d'esprit qui a une valeur si essentielle dans la découverte freudienne, parce qu'il fait vraiment sentir, il permet de toucher du doigt la cohérence parfaite qu'avait dans l'œuvre de Freud cette relation du phénomène analytique au langage.

Commençons par dire ce que le phénomène analytique n'est pas. Ce préverbal dont il s'agit est quelque chose sur lequel précisément l'analyse a apporté d'immenses lumières.

*En d'autres termes, pour la compréhension duquel, pour la reconnaissance duquel elle a apporté un instrument de choix. Il faut distinguer ce qui est éclairé par un instrument, par un appareil technique, et cet appareil technique lui-même. Il faut distinguer le sujet de l'objet, l'observateur de l'observé*. Ce préverbal c'est quelque chose qui est essentiellement lié dans la doctrine analytique au préconscient. C'est cette somme des impressions internes et externes dont le sujet peut supposer, à partir des relations naturelles, et si tant est qu'il y ait des relations chez l'homme qui soient tout à fait naturelles, mais il y en a, si perverties soient-elles. Tout ce qui est de l'ordre de ce préverbal participe à ce que noms pouvons appeler, si je peux dire, d'une *Gestalt* intramondaine. Les informations dans le sens large du terme que le sujet en reçoit, si particulières qu'elles soient, restent des informations du monde où il vit. Là-dedans tout est possible: là il a fallu les [...] et la poupée infantile qu'il a été et qu'il reste: il est l'objet excrémentiel, il est égout, il est ventouse. C'est l'analyse qui nous appelé à explorer ce monde imaginaire.

Tout ceci participe d'une espèce de poésie barbare que l'analyste n'a pas été du tout le premier à faire sentir et qui donne son charme à certaines oeuvres poétiques. Nous sommes là dans ce que j'appellerai le chatoiement innombrable de la grande signification affective. Pour exprimer tout cela, les mots justement qui lui viennent en abondance,

p.185, l. 9... rêves, ...
p.185, l. 14 ... d'immenses lumières...
298

*Leçon du 14 mars 1956*

au sujet, sont là tous à sa disposition, et aussi parfaitement accessibles, aussi inépuisables dans leurs combinaisons que la nature à laquelle ils répondent. C'est ce monde de l'enfant dans lequel vous vous sentez tout à fait à l'aise, d'autant plus que vous avez été familiarisés avec tous ces fantasmes: le haut vaut le bas, l'envers vaut l'endroit, et la plus grande et universelle équivalence en est la loi. C'est même ce qui nous laisse assez incertains pour y fixer les structures.

En fin de compte, ce discours de la signification affective atteint d'emblée aux sources de la fabulation. Il y a un monde entre celui-là et le discours de la revendication passionnelle, par exemple, pauvre à côté de lui qui déjà radote, mais c'est que là il y a déjà le heurt de la raison. Le travail de ce discours qui est en fin de compte que ce discours est beaucoup plus couramment atteint que même son apparence peut le faire soupçonner.

Mais, pour revenir à notre discours de la communication imaginaire en tant que justement, son support préverbal tout naturellement s'exprime en discours et plus et mieux qu'un autre, nous voyons aussi qu'à lui tout seul c'est le discours le plus fin, de celui que rien ne canalise. Ici nous nous trouvons dans le domaine depuis toujours exploré, et par la déduction empirique, et par la déduction même *a priori* catégorielle, nous nous retrouvons dans un terrain absolument familier. La source et le magasin de ce préconscient de ce que nous appelons imaginaire est même pas mal connu je dirai qu'il a été abordé assez heureusement déjà dans une tradition philosophique. On peut dire que les idées-schèmes de Kant sont quelque chose qui se situe à l'orée de ce domaine, tout au moins c'est là qu'il pourrait trouver ses plus brillantes lettres de créance. Quant à la pensée, il n'en reste pas moins que la *théorie de l'image et de l'imagination sont dans la tradition classique d'une insuffisance surprenante. Et que c'est bien justement un des problèmes qui s'offrent à nous, de savoir pourquoi il a fallu attendre si longtemps pour même en ouvrir, avant même d'en structurer la phénoménologie. Nous* savons bien en fin de compte ce

299

p.186,1.6

La théorie de l'image et de l'imagination est évidemment d'une insuffisance surprenante.

LES PSYCHOSES

domaine à proprement parler insondable, que si nous avons fait des progrès remarquables dans sa phénoménologie *nous ne le maîtrisons pas encore et que le problème de l'image fondamentale n'est pas pour autant résolu* parce que l'ana lyse a permis d'y mettre en ordre le problème de l'image dans sa valeur formatrice qui se confond avec les problèmes qui sont ceux des origines, voire même de l'essence de la vie, qui, si l'on peut espérer un jour aller plus loin, *c'est certainement bien plutôt du côté des biologistes, des éthologistes *, de l'observation du comportement animal* qu'il faut espérer des progrès, que l'inventaire analytique n'épuise absolument pas la question de la fonction imaginaire, s'il permet d'en montrer certains traits d'économie essentielle.

Donc, *ce monde préconscient en tant qu'il est le corrélatif du discours de la* Bewusstsein *en tant qu'il recèle tout ce monde intérieur, qui est là, accumulé, prêt à resurgir,* prêt à sortir au jour de la conscience, à la disposition du sujet, sauf contre ordre, ce monde, je n'ai jamais dit qu'il avait en lui-même une structure de langage. je dis, parce que c'est l'évidence, qu'il s'y inscrit, qu'il s'y refond. Mais il garde toutes ses voies propres, ses communications. *Ce n'est absolument pas là que l'analyse a apporté sa découverte essentielle, son appareil structural, ni même ce par quoi elle a permis de découvrir quelque chose dans ce monde.* Il est évidemment très surprenant de voir dans l'analyse l'accent mis sur la relation d'objet comme telle, la proposition au premier plan de la relation d'objet venir en somme à l'actif d'une prépondérance [p.186,l. 23... la relation imaginaire, ...] exclusive de ce monde de la *relation imaginaire - et c'est là-dessus que j'insiste - comme telle, masquer, mettre au second plan, faire rentrer dans l'ordre, effacer,* élider, ce qui est à proprement parler le champ de la découverte analytique.

je reviendrai sur les responsabilités qu'il convient de rapporter à chacun. Il est certain qu'il est très surprenant qu'un

*Le terme « étiologiste » est présent sur les différentes versions en circulation; c'est assurément une faute de frappe d'origine, reprise par l'édition du Seuil; le contexte impose le terme « éthologistes ».



p. 186,l. 8
... nous sommes loin de le maîtriser.
p. 186,1.12
... c'est certainement des biologistes et des étiologistes...
p. 186,l. 15
... ce monde préconscient...
p. 186,l. 20
... ce n'est pas à ce niveau que l'analyse a apporté sa découverte essentielle.

*Leçon du 14 mars 1956*

nommé Kris par exemple, marque bien dans le développement de ce qu'il produit depuis quelque temps la progressive dominance de cette perspective en remettant au premier plan, ce qui a bien entendu tout son intérêt, l'accent essentiel dans l'économie des progrès de l'analyse sur ce qu'il appelle nommément - car il a lu Freud - les procès mentaux préconscients, en mettant l'accent sur le caractère fécond de la régression du moi, en remettant d'une façon tout entière sur le plan de l'imaginaire les voies d'accès à l'inconscient, ce qui est d'autant plus surprenant que si nous suivons Freud il est tout à fait clair qu'aucune exploration, si profonde, si exhaustive qu'elle soit, du préconscient ne mènera absolument jamais à un phénomène inconscient comme tel. Qu'en d'autres termes cette espèce de mirage auquel une prévalence tout à fait démesurée de la psychologie de l'« ego » dans la nouvelle école américaine amène à peu près quelque chose comme ceci, comme si un mathématicien que nous supposons idéal, qui aura fait tout d'un coup la découverte des valeurs négatives, se mettait soudain à espérer en divisant indéfiniment une grandeur positive par deux, espérer au bout de cette opération franchir la ligne du zéro et entrer dans le domaine rêvé de ces grandeurs entr'aperçues. C'est une erreur d'autant plus surprenante, voire grossière, qu'il n'y a rien sur quoi Freud insiste plus que sur cette *différence radicale de l'inconscient et du préconscient. Seulement, comme malgré tout on considère que tout cela c'est un grand fourre-tout et qu'il n'y a pas entre l'un et l'autre de différence structurale, encore que Freud y insiste d'une façon tellement claire que je m'étonne qu'on ne puisse pas y reconnaître très précisément ce que je vais vous dire maintenant.* On s'imagine que quand même on a beau dire qu'il y a une barrière c'est comme quand on a mis dans un magasin à grains quelque chose qui sépare deux endroits, les rats finissent par y passer: en fin de compte l'imagination fondamentale qui semble régler actuellement la pratique analytique, c'est qu'il y a quelque chose qui doit communiquer entre la névrose et la psychose, entre le préconscient et



p. 186, l.41

... différence radicale de l'inconscient et du préconscient.

l'inconscient. Il s'agit de pousser dans un sens pour arriver à perforer la paroi.

C'est une idée dont la poursuite amène les auteurs eux-mêmes qui sont tant soit peu cohérents, à développer, dans des surajouts ou adjonctions théoriques qui sont tout à fait surprenantes, le retour de la sphère non conflictuelle, du moins comme on s'exprime, ce qui est une notion tout a fait exorbitante, pas simplement régressive, mais transgressive, On n'avait jamais entendu une chose pareille, même dans le domaine de la psychologie la plus néospiritualiste des facultés de l'âme, jamais *personne n'avait songé à faire de la volonté quelque chose* qui se situât dans une sorte d'empire *non* conflictuel. Ce n'est *à* rien moins que cela *qu'amènent les théoriciens de cette nouvelle école de l'« ego », pour expliquer comment, dans leur propre perspective, quelque chose peut encore rester l'instrument du progrès analytique.*

*En effet, si nous nous trouvons pris entre une notion* du moi qui devient le cadre prévalent des phénomènes, c'est le cadre essentiel lui-même où il n'est pas question de ne pas recourir. *Tout passe par le moi. 11 est bien certain qu'on voit mal comment la régression du moi devenue elle, à son tour, la voie d'accès à l'inconscient, est quelque chose qui peut conserver quelque part, où que ce soit, un élément médiateur qui est absolument indispensable* pour concevoir l'action du traitement analytique, si on ne le met pas dans cette espèce de « moi » véritablement « idéal » [ici entre guillemets] et au pire sens du mot, qu'est la sphère dite non-conflictuelle, laquelle devient le lieu mythique des entifications les plus incroyablement réactionnelles.

Qu'est-ce que l'inconscient opposé à ce domaine du préconscient, tel que nous venons de le situer

Si je dis que tout ce qui est de la communication analytique a structure de langage, ça ne veut justement pas dire que l'inconscient s'exprime *dans le discours. Je dis ce qui est de l'ordre de l'inconscient. Et ceci, la lecture de Freud* la *Traumdeutung,* la « Psychologie de la vie quotidienne » et le « mot d'esprit », le rendent absolument clair, évident,

p. 187,1 12

Jamais personne n'avait songé à faire de la volonté une instance... p.187,1.12

... dans un empire non conflictuel. On voit bien ce qui les y conduit.

p.187,1.14

... tout passe par le moi, la régression du moi est la seule voie d'accès à l'inconscient. Où situer dès lors l'élément médiateur indispensable...

p. 187, l. 24

... dans le discours.

302

*Leçon du 14 mars 1956*

transparent. Rien n'est explicable des *détours, du relief qu'il donne à mesure qu'il s'avance dans l'exploration de ces questions à sa recherche, si cela ne s'explique pas de la façon suivante:* c'est que le phénomène analytique comme tel, et quel qu'il soit, n'est pas un langage au sens où ça voudrait dire que c'est un discours, mais je n'ai jamais dit que c'était un discours; le *phénomène analytique est structuré comme le langage.* C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'il est une variété phénoménale et non pas la moindre, mais justement la plus importante, la plus révélatrice des rapports, comme tels, de l'homme au domaine du langage, le phénomène analytique.

Tout phénomène analytique, tout phénomène qui participe comme tel du champ analytique, de la découverte analytique, de ce à quoi nous avons affaire dans le symptôme et dans la névrose nommément est structuré comme le langage.

Qu'est-ce que ceci veut dire ? Ceci veut dire que c'est un phénomène qui a présenté toujours cette duplicité essentielle du signifiant et du signifié. Ceci veut dire que le signifiant y a sa cohérence propre qui participe des caractères du signifiant dans le langage, c'est-à-dire que nous saisissons le point où ce signifiant se distingue de tout autre espèce de signe. Nous allons le suivre dans l'ordre du domaine préconscient imaginaire à la trace.

Nous partons du signe biologique, l'expérience de la psychologie animal nous a montré son importance. Il y a dans la structure même, dans la morphologie des animaux quelque chose qui a cette valeur captante grâce à quoi celui qui en est le récepteur, celui qui voit le rouge du rouge-gorge, par exemple et celui qui est fait pour le recevoir, entrent dans une série de comportements, dans un comportement désormais unitaire, qui lie le porteur de ce signe à celui qui le perçoit, qui est quelque chose qui nous donne une idée tout à fait précise de ce qu'on peut appeler la signification naturelle. Et de là, et sans chercher autrement comment ceci s'élabore pour l'homme, il est bien clair que nous pouvons en fait arriver par une suite de transitions à toute une épuration, à toute une neutralisation du signe naturel.

p.187, l. 26 ...des détours...

p. 181, l. 29 C'est en ce sens qu'on peut dire qu'il est une variété phénoménale, et la plus révélatrice, des rapports de l'homme au domaine du langage.

303

LES PSYCHOSES

Il y a un point où ce signe se sépare de son objet, c'est la trace, le pas sur le sable du personnage inconnu qui deviendra le compagnon de Robinson sur son île. C'est là un signe à quoi Robinson ne se trompe pas. je dirai que là nous avons la séparation du signe avec l'objet, la trace dans ce qu'elle comporte de négatif et de séparé est quelque chose qui nous mène à ce que j'appelais l'ordre et le champ du signe naturel, à la limite du point où il est à proprement parler le plus évanescent. La distinction ici du signe et de l'objet est tout à fait claire, puisque la trace c'est justement ce que l'objet laisse et il est parti ailleurs. je dirai même qu'objectivement il n'y a besoin d'aucune espèce de sujet, de personne qui reconnaisse le signe pour que ce signe et cette trace soient là. La trace existe même s'il n'y a personne pour la regarder.

À partir de quand passons-nous à ce qui est de l'ordre du signifiant ? Le signifiant est en effet là quelque part. Il peut s'étendre à beaucoup des éléments de ce domaine du signe. Mais le signifiant est un signe qui ne renvoie pas à un objet, même à l'état de trace, et dont pourtant la trace annonce le caractère essentiel. Il est lui aussi signe d'une absence. Mais le signifiant, en tant qu'il fait partie du langage, c'est un signe *qui renvoie à un autre signe, En d'autres termes pour s'opposer à lui dans un couple dont l'élément essentiel est le caractère du couple, c'est-à-dire dont l'élément essentiel est l'accord.*

Et je suis revenu assez souvent ces temps-ci pour avoir surpris sur un thème comme celui du jour déjà dans le signifiant, à partir du moment où il y a le jour et la nuit, il ne s'agit pas de quelque chose qui soit d'aucune façon définissable par l'expérience. L'expérience ne peut rien indiquer qu'une série de modulations, de transformations, voire une pulsation, une alternance de la lumière et de l'obscurité, avec toutes ses transitions. Le langage commence à l'opposition le jour et la nuit. Et à partir du moment où il y a le jour comme signifiant, ce jour est livré à toutes les vicissitudes d'un *jeu où, à l'intérieur de signifiants et par des lois d'économie qui sont celles propres au signifiant,* le jour arrivera à signifier des choses assez diverses.

p. 188, l. 21

... qui renvoie à un autre signe, qui est comme tel structuré pour signifier l'absence d'un autre signe, en d'autres termes pour s'opposer à lui dans un couple.

p. 188, l. 23

... dans un couple.

p. 188, l. 30

... d'un jeu par où ...

304

*Leçon du 14 mars 1956*

Ce caractère du signifiant marque d'une façon absolument essentielle tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient: l'œuvre de Freud avec son énorme armature philologique, qui est là à jouer jusque dans l'intimité des phénomènes, est absolument impensable, si vous ne mettez pas au premier plan la *prédominance, la dominance du signifiant dans tout ce qui est impliqué du sujet* dans les phénomènes analytiques comme tels.

Ceci doit nous mener à un pas plus loin dont il est question aujourd'hui.

Je vous ai parlé de *l'Autre en tant que fondamental de la parole, en tant que le sujet avoue, s'y reconnaît, s'y* fait reconnaître. C'est là qu'est le point essentiel. Dans une névrose l'élément déterminant, l'élément qui sort, ce n'est pas telle ou telle relation perturbée, comme on dit, orale, anale, voire génitale, tel lien homosexuel, comme tel. Nous ne savons que trop combien nous sommes gênés au maniement par exemple de cette relation homosexuelle, que nous mettons en évidence d'une façon permanente chez des sujets *dont la diversité ne permet pas de faire intervenir, sur le plan proprement des relations instinctuelles et d'une façon uniforme, de relation homosexuelle.*

Ce dont il s'agit c'est littéralement et à proprement parler d'une question, d'un problème par où le sujet a à se reconnaître sur le plan du signifiant, sur le plan du *to be or not to be* ce qui est ou ce qui n'est pas, sur le plan de son être. Et ceci je veux vous l'i illustrer par un exemple.

Je n'ai pas eu besoin d'en chercher un particulièrement favorable. J'ai pris une vieille observation d'hystérie, ce qui fait que j'ai choisi celle-là, c'est une hystérie traumatique, c'est qu'elle met au premier plan ce fantasme de grossesse, de procréation, qui est absolument dominant dans l'histoire de notre Président Schreber, puisqu'en fin de compte tout le délire aboutit à ceci: c'est que tout doit être *réengendré par lui, quand enfin il sera arrivé au bout, à sa féminisation par rapport à Dieu;* enfin une nouvelle humanité d'esprit schrebérien, une série d'enfants schrebériens naîtront.

305
p. 188,l.36
... la dominance du signifiant...
p. 189, l. 1
de l'Autre de la parole, en tant que le sujet s'y reconnaît...
p. 189,l. 6
... [dont la diversité] est grande sur le plan des relations instinctuelles.
p. 189,l. 15
... réengendrées par lui.

LES PSYCHOSES

*Et bien, je veux parler de ce cas d'hystérie, parce que justement il nous servira à serrer de près la différence qu'il y a entre une névrose et une psychose. Ici pas trace d'éléments hallucinatoires du discours. Nous sommes en plein dans un symptôme hystérique.* Il s'agit d'une observation de Hasler joseph qui était un psychologue de l'école de Budapest, qui a publié une observation qu'il a recueilli à la fin de la guerre 19141918. Il s'agit de la Révolution hongroise, et il nous raconte l'histoire d'un type qui est conducteur de tramway. Il a 33 ans, il est protestant hongrois, austérité, solidité, tradition paysanne et il a quitté sa famille à un âge qui est celui de la fin de l'adolescence pour aller à la ville. Il a mené une vie professionnelle déjà assez marquée par des changements qui ne sont pas sans signification. D'abord boulanger, puis dans un laboratoire de chimie. puis enfin conducteur de tramway. Il est conducteur au sens où on dit: c'est celui qui tire la sonnette et qui poinçonne les billets. Il a été aussi au volant.

Enfin, un jour, il descend de son véhicule, il trébuche et tombe par terre, se fait un peu traîner. Il a une bosse, un peu mal dans le côté gauche. On l'emmène à l'hôpital où on s'aperçoit qu'il n'a rien du tout. *On lui fait une piqûre au cuir chevelu* pour fermer la plaie. Tout se passe bien ? Il ressort après avoir été examiné sous toutes les coutures. On est bien sûr qu'il n'y a rien. On y a beaucoup radiographié, lui-même y a mis du sien. Et puis, progressivement *s'établissent une série de crises qui se caractérisent par la montée d'une douleur tout à fait spéciale à la première côte, une crise vraiment très spéciale, mystérieuse,* qui diffuse à partir de ce point et qui mène le sujet à un état de malaise de plus en plus croissant. Il se couche sur le côté gauche, s'étend. Il se couche sur un oreiller qui le bloque. Et puis les choses persistent et s'aggravent avec le temps d'une façon toujours plus marquée, ces crises douloureuses qui durent quelques jours, reviennent à périodes régulières. Elles vont de plus en plus loin, elles entraînent de véritables pertes de connaissance chez le sujet.

On repose toutes les questions: on l'examine sous toutes les coutures. On ne trouve absolument rien. On pense à une

p. 189, l. 16 Passage sauté.
p.189,l. 30
On lui fait une petite piquète du cuir chevelu...
p. 189,l. 34
... il devient sujet à des crises...
306

*Leçon du 14 mars 1956*

hystérie traumatique et *on l'envoie à Hasler qui l'analyse. Cette observation est extrêmement instructive, par ce qu'elle va nous montrer. Nous avons un matériel abondant.* L'homme participe à la première génération analytique. Il voit les phénomènes avec beaucoup de fraîcheur. Il les explore en long et en large. Néanmoins cette observation est publiée en 1921 et elle participe déjà de quelque chose qui est l'espèce de systématisation qui commence à frapper à ce moment-là corrélativement, semble-t-il, l'observation et la pratique; puisque c'est le tournant qui provient à ce moment dans la pratique, d'où va naître tout ce renversement qui va mettre l'accent, dans la suite, sur l'analyse des résistances.

Du point de vue historique aussi, Hasler est extrêmement impressionné à ce moment-là par la nouvelle psychologie de l'« ego ». Par contre il connaît bien les choses plus anciennes, à savoir les premières analyses de Freud sur le caractère anal, c'est-à-dire la notion que les éléments économiques de la libido peuvent jouer un rôle décisif sur la formation du moi. Et on sent qu'il s'intéresse beaucoup au moi de son sujet, à son style de comportement, aux choses qui traduisent chez lui ces éléments régressifs, pour autant qu'ils s'inscrivent non pas seulement dans les symptômes, mais dans la structure. Il marque avec beaucoup de pertinence l'importance de certains phénomènes tout à fait frappants des premières séances, à savoir d'une attitude du sujet qui le laisse assez déconcerté: après la première séance le sujet tout à coup s'assoit sur le divan et se met à le regarder avec des yeux en boule de loto, la bouche béante, comme s'il découvrait un monstre inattendu et énigmatique. À d'autres reprises le sujet marque des manifestations de transfert assez surprenantes: en particulier, une fois, il se redresse brusquement, pour retomber dans l'autre sens du divan, met le nez contre le divan, et en offrant à l'analyste ses jambes pendantes d'une façon qui, dans sa signification générale, *n'échappe pas non plus à l'analyste. Bref des éléments comme le caractère profondément significatif de la relation imaginaire, la précipitation tout de suite de tendances... qui posent la question*

307
p. 190,l. 6
... on l'envoie à notre auteur, qui l'analyse.
p. 190, l. 6
... qui l'analyse.
p.190,l. 29
... n'échappe pas à l'analyste.

*des tendances instinctuelles du sujet, d'une homosexualité latente, réelle même et accompagnée de toutes sortes d'éléments régressifs que l'observateur a mis en valeur; c'est quelque chose qui en quelque sorte s'organise et donne son sens, son dessin général à ce qui est observé.*

*Observons les choses de plus près.*

Ce sujet est un sujet qui a été assez bien adapté. Il a des relations avec ses camarades qui sont celles d'un syndicaliste militant, un petit peu leader, et il s'intéresse beaucoup à ce qui le lie à ses camarades Il jouit là d'un prestige incontestable. Et notre auteur de noter aussi la façon très particulière dont son auto didactisme s'exerce: tous ses papiers sont bien en ordre. Il essaie de trouver les traits du caractère anal et il progresse. Mais en fin de compte l'interprétation qu'il donne au sujet de ses tendances, n'est ni admise ni repoussée: c'est accueilli, ça ne fait ni chaud ni froid. Rien ne bouge. Nous nous trouvons devant cette même butée devant quoi Freud se trouve aussi avec l'«homme aux loups » quelques années auparavant, et dont Freud ne donne pas dans l'« homme aux loups » - puisqu'il a un autre objet dans sa recherche toute la clé.

Regardons de plus près cette observation parce qu'elle est extrêmement significative. Ce qui va apparaître, c'est que dans le déclenchement de la névrose, je veux dire dans son aspect symptomatique, dans celui qui a rendu l'intervention de l'analyse nécessaire, qu'est-ce que nous trouvons ? On peut dire, nous trouvons effectivement qu'il y a un trauma, et que ce trauma a dû réveiller quelque chose. Nous trouvons des traumas à la pelle dans l'enfance du sujet, quand il était tout petit et qu'il commençait à se mettre à grouiller sur le sol, sa mère lui a marché sur le pouce. On ne manque pas de marquer qu'à ce moment-là quelque chose de décisif avait dû se produire, puisque même, au gré de la tradition familiale il aurait, après cela, commencé à sucer son pouce. Vous voyez: castration-régression. On en trouve d'autres. Seulement, il y a un tout petit malheur. C'est qu'on s'aperçoit de ceci avec la sortie du matériel, c'est que ce qui a été

*Leçon du 14 mars 1956*

décisif dans le déclenchement, dans la *décompensation de la névrose (parce que naturellement le sujet était névrosé avant d'avoir son accident, sinon ça n'aurait pas produit d'hystérie), dans la décompensation de sa névrose, ce qui a joué le rôle essentiel, ça n'est pas apparemment le choc, l'accident. Les choses se sont compliquées, aggravées, déclenchées, révélées symptomatiquement, à partir des examens radiographiques, les examens radiographiques comme tels.* Et l'auteur ne voit pas toute la portée de ce qu'il nous apporte et que s'il a une idée préconçue, c'est précisément dans l'autre sens, c'est en somme à cette preuve interrogative qui le met sous le feu d'instruments mystérieux à connaître qu'est l'appareil de radio, que le sujet déclenche ses crises. Et ces crises, le mode de ces crises, leur périodicité, leur style, apparaissent liés très évidemment par tout le contexte également du matériel, avec le fantasme d'une grossesse. Ce qui domine donc dans le symptôme, dans la manifestation symptomatique du sujet, c'est dans doute ces éléments relationnels qui colorent pour lui d'une façon imaginaire ses relations aux objets, d'une façon qui permet d'y reconnaître la relation anale, ou ceci, ou cela, ou *homosexuelle, mais ce à quoi se rapporte le symptôme, ce justement dans quoi* ces éléments même son pris, c'est dans la question qui est posée: « est-ce que je suis ou non quelqu'un qui est capable de procréer ? » et de procréer selon le registre féminin. *C'est au niveau de l'Autre, au niveau du mot, au niveau de l'élément symbolique, pour autant que nous devons comme analystes assez bien savoir* que toute l'intégration de la sexualité chez le sujet humain est liée à une reconnaissance symbolique. Si la reconnaissance de la position sexuelle du sujet, comme telle n'est pas liée à l'appareil symbolique, l'analyse et le freudisme n'ont plus qu'à disparaître, ils *ne veulent absolument rien dire, si ce n'est pas la relation, comme Freud y a insisté dès le début et jusqu'à la fin, comme nous ne devons jamais l'oublier,* du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire du sujet en tant qu'il trouve sa place dans un *appareil symbolique préformé, qui donne la loi, qui instaure la loi dans la sexualité, et une loi qui*

309
p. 191,l.12
... dans la décompensation de la névrose, n'a pas été l'accident, ...
p. 191,l. 12
l'accident, mais les examens radiographiques.
p. 191,l. 21
... ou homosexuelle, ...
p. 191,l. 24
... au niveau de l'Autre, ...
p. 191,l. 28
.. Ils ne veulent absolument rien dire.
p. 191,l. 29
... qui instaure la loi dans la sexualité.

*désormais deviendra constituante, qui prend toute cette sexualité et ne l'établit et ne l'instaure* et ne permet au sujet même de l'atteindre et de la réaliser que sur ce plan, la loi symbolique, l'analyse si elle ne savait pas ça, n'aurait absolument rien découvert.

Ce dont il s'agit chez ce sujet, c'est de la question *«qui suis-je ? » ou «* suis-je ? » *C'est d'une relation d'être. C'est d'une relation essentielle,* c'est d'un signifiant fondamental qu'il s'agit. Et c'est pour autant *que cette question est réveillée, elle était là bien sûr et nous l'avons maintenant, avec cette clé-là, retrouvée tout au long de l'observation.* C'est pour autant que cette question est *réveillée en tant que symbolique et non pas en tant que phase de la relation intersubjective, que réactivation imaginaire de quelque type que ce soit, c'est en tant qu'un au-delà, quelque chose qui suppose qu'il veut arriver au mot de ce qu'il essaie en tant que question,* qu'est entré le nouveau déclenchement décompensant dans sa névrose, que les symptômes eux-mêmes s'organisent: et quels que soient leurs qualités, leur nature, le matériel auquel ils sont empruntés, ils prennent valeur eux-mêmes de formulation, de reformulation, d'insistance même de cette question.

Cette clé bien entendu ne se suffit pas à elle-même. Elle se confirme du fait qu'il ressort à ce moment-là que des éléments de la vie passée du sujet gardent pour lui tout leur relief. Un jour où il a pu observer, caché, une femme du voisinage de ses parents qui poussait des cris, des gémissements qui n'en finissaient plus, il l'a surprise dans une attitude qui était celle des contorsions et des douleurs, les jambes élevées, et il a su de quoi il s'agissait; ceci d'autant plus que l'accouchement n'aboutissant pas, le médecin doit intervenir, morcelant, et qu'il voit partir quelque part dans un couloir

l'enfant en morceaux, qui est *tout ce qu'on a pu tirer. Ceci survient en connexion avec l'analyse de sa reconnaissance des troubles, lesquels troubles eux-mêmes ont là deux*

*valeurs. Car la valeur significative,* à savoir le caractère féminisé du discours du sujet, par exemple quand il parle,

310
p.191, l. 34
c'est d'une relation d'être, ...
p. 191,1.. 35
... que cette question a été réveillée...
p. 191,l.36
... réveillée en tant que symbolique, et non pas réactivée comme imaginaire, ...
p. 192,l. 6

*Leçon du 14 mars 1956*

quand il demande l'appui du médecin, est quelque chose qui est tellement saisissable et immédiatement saisissable quand notre analyste fait part au sujet des premiers éléments, il obtient du sujet cette remarque que le médecin qui l'a examiné a été sensible à quelque chose qui ressemble à cela, et qu'il a dit à sa femme: « Je n'arrive pas à me rendre compte de ce qu'il a; il me semble que si c'était une femme je comprendrais bien mieux. » Il a perçu le côté significatif, mais il n'a pas pu, pour la simple raison qu'il n'avait pas l'appareil analytique, qui n'est concevable que dans la registre des structurations de langage, s'apercevoir que tout ceci n'est encore qu'un matériel adéquat, favorable dont on peu user, mais on userait aussi bien de n'importe quel autre pour exprimer quelque chose qui est au-delà de toute relation actuelle ou inactuelle, qui est la question du sujet sur ce qui est pour lui en cause, c'est-à-dire un « qui suis-je ? Est-ce que le suis un homme ou une femme ? ». « Est-ce que le suis particulièrement capable d'engendrer ? »

Quand on a cette clé, *toute sa vie paraît, se réordonne dans une perspective qui devient d'une fécondité incroyable, c'est-à-dire que par exemple* on parle de préoccupations anales chez ce sujet, de fonctions excrémentielles et on donne beaucoup d'éléments de l'importance que ça pouvait prendre pour lui. Mais autour de quoi jouait cet intérêt porté à ses excréments ? Autour de ceci: s'il pouvait y avoir dans les excréments des noyaux de fruits qui fussent encore capables de lever une fois mis en terre.

Le sujet a une grande ambition, c'est de s'occuper de l'élevage de poulets et tout spécialement du commerce des neufs. Il s'intéresse à toutes sortes de questions de botanique, qui sont toutes centrées autour des questions de germination ou de couvée. On peut même dire que toute une série d'accidents qui lui sont arrivés dans sa profession de conducteur de tramway sont liés à quelque chose de fondamental qui se relie à un certain nombre de faits qui sont liés au morcelage, qui sont liés à son appréhension d'une naissance qui l'a frappé dans son caractère dramatique. Ce n'est pas l'origine

-311-
p. 192,l.19
... toute la vie du sujet se réordonne dans sa perspective.

dernière, que nous pouvons trouver de ce qui est la question pour le sujet, mais c'en est une particulièrement expressive. D'autres éléments encore nous permettent de voir ces accidents et tout spécialement le dernier, comme quelque chose aussi dans quoi le sujet s'intègre par le fait que c'est tout à fait manifeste. Il tombe du tramway qui est devenu pour lui une espèce d'appareil significatif, il choit; il accouche lui-même, c'est tout le thème et le thème unique du fantasme de grossesse avec tout ce qui est corrélation, et la fin spécialement dramatique. Mais il est dominant en tant que quoi ? En tant que signifiant de quelque chose dont tout le contexte nous montre que c'est ce dont il s'agit pour lui, à savoir son intégration ou sa non-intégration à la fonction virile comme telle, à la *fonction de père, ce à quoi il n'arrive précisément jamais.*

Quand il a épousé une femme, il s'est arrangé pour que ce soit une femme qui avait déjà un enfant et avec laquelle il n'a pu avoir que des relations insuffisantes. Et le caractère problématique pour lui de la question de son identification symbolique est là ce qui soutient toute compréhension possible de l'observation.

En d'autres termes, tout ce qui est dit, tout ce qui est exprimé, tout ce qui est gestualisé, tout ce qui est manifesté, ne prend son sens qu'en fonction de quelque chose qui est la réponse à formuler sur cette relation fondamentalement symbolique: « Suis-je un homme ou suis-je une femme? » Vous ne pouvez pas manquer quand je vous expose les choses ainsi, à propos de cette observation, en vous la résumant, de faire le rapprochement avec ce sur quoi j'ai mis l'accent dans le cas de Dora: et à quoi aboutit-elle, si ce n'est à une question fondamentale sur le sujet de son sexe, quand je dis de son sexe, c'est non pas quel sexe elle a, mais « qu'est ce que c'est que d'être femme? ». Les deux rêves de Dora sont absolument transparents. On ne parle que de cela: « qu'est-ce qu'un organe féminin ? ».

Nous nous trouvons là devant *quelque chose de singulier. C'est très exactement que le sujet mâle se trouve dans la même position, à savoir* que la femme s'interroge sur ce que

p.192,l. 37... fonction de père.
p.193, l. 72... quelque chose de singulier -...

*Leçon du 14 mars 1956*

c'est qu'être une femme, de même que le sujet mâle s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme.

C'est là que nous reprendrons la prochaine fois. *Car ça nous introduira à mettre en valeur des éléments qui sont tout à fait essentiels dans toute compréhension de cette valeur signifiante du symptôme dans la névrose,* ce sont les dissymétries que Freud a toujours soulignées dans la relation du complexe d'Œdipe. En d'autres termes, si pour la femme la réalisation de son sexe ne se fait pas dans le complexe d'Œdipe d'une façon symétrique à celle de l'homme, c'est-à-dire non pas par une identification à la mère par rapport à l'objet maternel, mais au contraire par identification à l'objet paternel, comme Freud le souligne, il faut qu'elle fasse, ce qui lui assigne une espèce de détour supplémentaire dont il n'a jamais démordu, quelque chose qu'on a pu aborder depuis du côté des femmes spécialement, pour rétablir cette symétrie, ce n'est pas sans motif, et c'est quelque chose aussi qui confirme cette distinction de l'imaginaire et du symbolique que j'ai reprise aujourd'hui: mais vous le verrez, cette espèce, d'un autre côté, de détour supplémentaire, de désavantage où se trouve la femme dans l'accès à l'identité de son propre sexe, à sa sexualisation comme telle, est quelque chose qui se retourne d'un autre côté dans l'hystérie en un avantage, puisque grâce à cette identification imaginaire au père, qui est pour elle absolument accessible en raison spécialement de sa place, de sa situation dans la *compétition de l'œdipe, lui permet d'interroger tout naturellement pour elle dans l'hystérie les choses deviennent excessivement faciles à concevoir et à schématiser; vous le verrez pour l'homme, précisément dans la mesure où le complexe d'Œdipe, fait d'une certaine façon pour lui permettre de réaliser et d'accéder à ce à quoi il est le plus difficile d'accéder, c'est-à-dire à une virilité effective, justement à cause de cela dans la névrose et dans le détour névrotique pour lui le chemin sera plus complexe.*

Leçon 14, 21 mars 1956

*Je compléterai mon propos d'hier soir, la formation de l'analyste, de ce qui constituerait ses lieux propres, avec transmission de cette science que j'ai nommée très précisément, et dont la caractéristique générale est d'être ordonnée par la linguistique. Je n'avais bien entendu dans ce sens pas beaucoup plus de choses à dire, étant donné que nous n'y sommes pas...* Le sens de ce que j'ai dit, à savoir de la conférence, *était bien que la formation de l'analyste est d'abord de se bien pénétrer de ce qui est articulé de la façon la plus énergique possible pour des gens dont une partie est extrêmement loin de nos études.*

*Vous allez voir au contraire qu'à travers une espèce de réfraction qui est celle si vous voulez de ce mauvais symbolisme, de cette notion confuse du symbolisme* qui mêle dans le symbolisme à proprement parler, et celui dans lequel nous nous entendons ici, le symbolisme en tant que structuré dans le langage, et ce qu'on peut appeler le symbolisme naturel que j'ai appelé alors hier soir sous une formule sous le chef de laquelle j'ai mis mon développement: lire dans le marc de café n'est pas lire dans les hiéroglyphes.

*C'est donc bien là qu'était l'essentiel. S'il y a quelque chose qui a pu, dans ce que j'ai dit hier soir, être partiel, laisser à désirer, mais aussi bien entendu c'est la partie concomitante de ce*

315
p. 195,l.1

Quel est le sens de ma conférence d'hier soir sur la formation de l'analyste? C'est que l'essentiel consiste à distinguer soigneusement le symbolisme.

LES PSYCHOSES

*que j'avais d'abord voulu pleinement développer.* Je crois que quand même pour un auditoire tel qu'il était, il fallait faire vivre un peu cette différence du signifiant et du signifié. J'ai même donné des exemples, certains humoristiques; j'ai donné le schéma et je suis passé aux applications analytiques.

*Je ne crois pas même qu'il y ait des chances suffisantes pour que les gens aient seulement entendu tout le soin que j'ai essayé de prendre, de donner une espèce de dimension concrète, de faire un bâti qui permette de saisir ce sur quoi nous mettons l'accent, en rappelant que la pratique freudienne tend en quelque sorte à promouvoir au premier plan,* à fasciner en quelque sorte l'attention des analystes dans ce qu'elle nous montre de séduisant dans les formes imaginaires, les rapports de signification de sujet à sujet, la valeur significative de son monde sur le plan imaginaire, *sur le plan intuitif,* et surtout j'ai rappelé que tout ce que Freud nous dit, tout ce sur quoi il met l'accent, tout ce qui permet en somme l'organisation, le progrès, ce qui permet de définir *ce champ* comme quelque chose que nous pouvons déplacer, mais dans lequel nous avons à proprement parler une entrée, nous pouvons à proprement parler le mettre en jeu. Contrairement, la dynamique des phénomènes est liée à ce caractère *d'ambiguïté,* de duplicité fondamentale qui résulte de la distinction du signifiant et du signifié dans tout ce qui est des phénomènes du champ analytique.

Vous avez pu voir combien c'est autour de la problématique du mot, combien ce n'est pas par hasard que c'est un jungien qui est venu apporter ce terme. Au fond du mythe jungien, il y a en effet ceci que le symbole est conçu comme ce que j'ai appelé une espèce de fleur qui monte du fond; c'est un épanouissement de ce qui est au fond de chacun, de l'homme en tant que typique. La distinction est là, de savoir si le symbole est cela, ou si c'est au contraire quelque chose qui enveloppe, contient, intervient, forme ce que mon interlocuteur appelait assez joliment la création.

La seconde partie concernait cet infléchissement de l'analyse ou ce qui résulte dans l'analyse de cet oubli *de la vérité*

p. 195, l. 10 J'ai rappelé que la pratique.

*Leçon du 21 mars 1956*

*fondamentale* de la structuration du signifiant - signifié, et là bien entendu, je n'ai indiqué comme j'espère l'avoir assez fortement articulé dans l'ensemble, je n'ai pu qu'indiquer ce en quoi la théorie de l'analyse qui se reflète sur l'ego, *la façon dont elle se désigne elle-même, dont l'exprime dans cette doctrine* la théorie promue actuellement dans les cercles new-yorkais, *indiquant bien qu'il y a là quelque chose* qui change tout à fait la perspective dans laquelle sont abordés les phénomènes analytiques. J'ai essayé d'indiquer en quoi ceci participait *de la même dégradation,* de la même oblitération de la distinction essentielle. Cela aboutit à mettre au premier plan, en effet, *un des ressorts dynamiquement très effectifs dans l'ordre de l'imaginaire,* et qui est celui de la relation de moi à moi. Et, *je n'ai pu qu'esquisser ce qui peut même en l'occasion en résulter. Je veux dire que j'ai mis l'accent sur ceci, c'est que s'il y a quelque part,* ce qu'on appelle « renforcement du moi », c'est-à-dire mise de l'accent sur la relation fantasmatique en tant qu'elle est toujours reliée, qu'elle est corrélative de la relation du moi, c'est précisément et plus spécialement chez le névrotique - tous les sujets ne sont pas des névrotiques - caractérisé par une structure typique. Il y *a bien d'autres façons, de modes d'intervention: l'extension des névroses du côté des névroses de caractère, des autres modes de manifestations significatives de l'inconscient. Il y en a d'autres, mais tout spécialement dans la névrose, ce mode d'intervention* va dans le sens qui est exactement opposé à celui de la dissolution, non seulement des symptômes, qui, sont à proprement parler dans leur signifiance, mais qui à l'occasion peuvent être pourtant mobilisés, mais de la structure de la névrose.

*J'ai indiqué ici que ce que nous devons appeler dans la névrose obsessionnelle, structure de la névrose,* c'est justement cela le sens de ce que Freud a apporté quand il fait sa nouvelle topique, quand il a mis l'accent sur la fonction du moi en tant que fonction imaginaire, et là, j'ai indiqué aussi *pour ceux qui étaient là, qu'il ne semble pas que la simple inspection massive, montre immédiatement par sa disposition*

317

p. 195,l. 24
ce qui résulte dans l'analyse de l'oubli
p. 195, l. 24
ce en quoi la théorie de l'ego
p. 196,l. 8
Chez le névrotique de structure typique
p. 196,l. 12
mais de la structure même.

*générale, que le moi n'est absolument rien de ce qu'on en fait spécialement dans l'usage analytique.*

*J'ai indiqué hier soir les points les plus significatifs. Vous* voyez que Freud met le moi en relation avec le caractère à proprement parler fantasmatique de l'objet; et que *le moi en tant que mirage, ce qu'il a appelé « idéal du moi »,* c'est-à-dire justement la fonction d'illusion, d'irréalisation, la fonction fondamentalement narcissisante du moi, dit-il en toutes lettres, a le privilège de l'exercice, de l'épreuve de la réalité. C'est elle qui atteste pour le sujet la réalité; c'est-à-dire, le contexte n'est pas douteux, il *s'agit très précisément de dire que c'est à la fonction du moi en tant que fonction du moi qu'aboutit le fait que le sujet valorise, accentue, donne l'accent de la réalité à quoi que ce soit, c'est la fonction fondamentalement illusoire, exprimée comme telle.*

De cette topique ressort *que quelque chose, ai je indiqué, devait normalement se produire* à *partir de* là, c'est à savoir quelle est dans les névroses typiques l'utilisation que prend précisément comme élément du sujet, c'est à dire comment à l'aide du moi, pour ne pas dire l'homme pense, il ne faut pas dire l'âme pense, dit Aristote, mais l'homme pense avec son âme, nous dirons que le névrosé pose sa question névrotique, sa question secrète, sa question bâillonnée, sa question qui n'est pas formulée; il pose sa question avec son moi, dans Freud, c'est de nous montrer comment un ou une hystérique use de son moi, comment un obsessionnel use de son moi pour poser la question, c'est-à-dire justement pour ne pas la poser, pour la maintenir, pour la soutenir dans la présence, la structure d'une névrose étant justement ce qu'elle est pour nous, elle a dans sa nature ce qu'elle est; pour nous elle a été longtemps une pure et simple question; *elle était un problème parce qu'elle est un problème dans sa nature;* le névrosé est dans une position de symétrie, il est la question que nous nous posons; comme ce sont des questions qui nous touchent tout autant que lui, c'est bien pour cela que nous avons la plus grande répugnance à la formuler toujours plus précisément.

p. 196,l. 3

Et la simple inspection des articles de Freud entre 1922 et 1924 montre que le moi n'est rien de ce qu'on en fait actuellement dans l'usage analytique.

p. 196,l. 19

Le moi est là comme un mirage, ce que Freud a appelé «l'idéal du moi * ».

p.196, l. 23

De cette topique ressort...

p. 196,l. 33

... pour nous une pure et simple question...

*Dans l'Au-delà du principe de plaisir, Freud à ce stade emploie encore indifféremment moi-idéal et idéal du moi, car les concepts n'en sont pas encore fixés.

*Leçon du 21 mars 1956*

Je vous rappelle que ceci illustre tout simplement dans la façon dont depuis toujours je vous pose le problème de l'hystérie; c'est celui auquel Freud a donné l'éclairage le plus éminent, celui du cas de Dora. Qu'est-ce que Dora ? C'est quelqu'un qui est en effet pris dans un état symptomatique bien clarifié, dans ce cas, à ceci près que Freud, de son propre aveu fait une erreur sur ce qu'on peut appeler l'objet; très précisément il fait cette erreur sur l'objet dans toute la mesure où il est trop centré sur la question de l'objet, c'est-à-dire où il ne fait pas intervenir la foncière duplicité subjective qui est impliquée; il est tout centrés sur ce qui peut être l'objet du désir de Dora. Il ne se demande pas avant tout et d'abord, non seulement ce que Dora désire, mais même qui désire dans Dora. *Et le ressort de son erreur la critique de sa technique, est donnée par lui-même dans la reconnaissance du fait qu'il s'est trompé sur l'objet, c'est-à-dire quelque chose qui est dans toute la topique générale de la relation subjective. C'est bien ici qu'il nous l'indique,* puisque aussi bien dans ce ballet à quatre de Dora, de son père, de M. K. et de Mme K Freud s'aperçoit que l'objet qui intéressait vraiment Dora est Mme K.

*Mais ceci qu'est-ce que ça veut dire ? Nous le savons. La configuration du cas Dora se présente donc ainsi.* C'est en tant qu'identifiée à M. K, c'est en tant que la question de savoir où est le moi de Dora est résolue par ceci: le moi de Dora est M. K.; la fonction remplie, si vous voulez, dans le schéma du stade du miroir par l'image spéculaire quand elle est là où le sujet situe son sens pour le reconnaître *le type de la reconnaissance dans le semblable* là où pour la première fois le sujet situe son moi, ce point externe d'identification imaginaire, c'est dans M. K. qu'elle le situe. C'est à partir de

là, et en tant qu'elle est M. K., que tous ses symptômes prennent leur sens définitif, *à savoir que s'ils demandaient des conversions explicatives, quelquefois un tout petit peu tirées par les cheveux à Freud, devient toujours infiniment plus simple;* l'action de l'aphonie de Dora qui se produit pendant les absences de M. K. que Freud explique d'une façon assez

p. 197,l. qui désire dans Dora
p. 197,l.10 c'est Mme K. l'objet qui intéresse vraiment Dora
p.197,l. 14 où le sujet situe son sens pour se reconnaître
p. 197,l.18 C'est en tant qu'elle est M. K que tous ses symptômes prennent un sens définitif
p. 197,l. 20 Freud l'explique d'une façon assez jolie
319

LES PSYCHOSES

jolie, *mais qui ne laisse pas sans quelque doute, parce qu'elle parait presque trop belle;* elle n'a plus besoin de parler puisqu'il n'est plus là. Il n'y a plus qu'à écrire; cela laisse tout de même un peu rêveur. Pour qu'elle se tarisse, c'est que le mode d'objectivation n'est posé nulle part ailleurs. L'aphonie survient parce que Dora est laissée directement en la présence de Mme K. à *propos de quoi toute son expérience, semble-t-il* de ce qu'elle a pu entendre des relations entre son père et Mme K *est liée* à *une appréhension d'un mode d'exercice de la sexualité qui dégage très certainement,* qui est celui de la fellation de Mme K. par le père de Dora: c'est quelque chose qui paraît infiniment plus significatif pour l'intervention de symptômes oraux *dans la confrontation, le tête* à *tête de Dora avec* Mme K.. Mais *ceci d'ailleurs est tout* à *fait accessoire dans mon exposé.*

*L'important c'est que c'est en tant qu'identifiée* à M.K. *que toute la situation fondamentale, celle d'ailleurs* à *laquelle Dora participe effectivement* jusqu'au moment de la décompensation névrotique; c'est elle qui rend possible toute cette situation dont par ailleurs elle se plaint. Et ceci fait partie de la situation. C'est en tant que Dora est identifiée à M. K. Mais *il s'agit de savoir ce que cela veut dire et pourquoi'? C'est très exactement que sa façon d'interroger sur ce qu'est son sexe, ce qu'est sa féminité, qu'est-ce que dira Dora ? Qu'est-ce que dit l'hystérique femme fondamentalement par sa névrose ? La question est* là *un point sur lequel nous touchons quelque chose d'essentiel. C'est en cela que nous voyons la fécondité* de l'appréhension freudienne des phénomènes, *c'est qu'ils ne savent pas nous montrer les plans de structure du symptôme, c'est qu'une vérité qui nous met tout de suite beaucoup plus loin; s'il y a quelque chose qui ressort de tout ce sur quoi Freud a toujours insisté* malgré le mouvement d'enthousiasme pour les phénomènes imaginaires remués dans l'expérience analytique, les bonnes volontés à trouver immédiatement les symétries, les analogies; le complexe d'Œdipe, comme c'est clair, comme on l'a bien expliqué pour le garçon, alors ça doit bien être la même

p.197,l.24

Dora est laissée directement en présence de Mme K. - tout ce qu'elle a pu entendre des relations de celle-ci avec son père tourne autour de la fellation.

p. 197, l. 27

l'intervention de symptômes oraux

p. 197,131

identifiée à M. K. qu'elle se plaint; que dit Dora pour sa névrose? Que dit l'hystérique-femme ?

p. 197, l. 36

l'appréhension freudienne des phénomènes c'est qu'elle montre toujours les plans de structure du symptôme

p. 197,138

malgré le mouvement d'enthousiasme des psychanalystes pour les phénomènes imaginaires*

*Rajout.

*Leçon du* 21 *mars 1956*

chose pour la fille; et d'ailleurs comme Freud lui-même l'a indiqué, beaucoup de choses jouent aussi; Freud a toujours insisté sur l'essentielle dissymétrie du complexe d Œdipe.

*Est-ce que ceci précisément ne va pas être quelque chose qui nous permette d'entrer plus loin dans cette dialectique de l'imaginaire et du symbolique ? Est-ce que ça n'est pas là que gît assurément ce côté paradoxal? Pourquoi en effet, ne pas admettre tout simplement que dans la rivalité de la fille avec la mère à l'égard du père il ne s'agit là que d'objet du désir ?* Vous me direz: il y a la relation d'amour primaire avec la mère, c'est quelque chose, c'est quelque chose qui introduit une dissymétrie. Mais comme loin d'en être là à l'époque où Freud commence à ordonner les faits qu'il constate dans l'expérience et qui le forcent à affirmer qu'il y a pour la fille (et il y a bien d'autres éléments de dissymétrie) l'élément anatomique sur lequel Freud insiste, qui fait que pour la femme les deux sexes dans leur organisation anatomique sont identiques, est-ce que c'est simplement là qu'est la raison de la dissymétrie ? C'est cela qui nous est en quelque sorte proposé, imposer par les études de détail très serrées que fait Freud sur ce sujet.

Je n'ai qu'à en nommer quelques unes: « les considérations sur la différence anatomique des deux sexes » sont *un des titres des travaux qui ont été faits sur ce registre. Il y en a d'autres.* Il y a l'article sur « la sexualité féminine » qui est de 1931, (l'autre étant de 1925). Puis le « déclin du complexe d'Œdipe » qui est de 1924, je crois.

Ce que nous voyons, c'est qu'une dissymétrie essentielle apparaît au niveau du signifiant, au niveau du symbolique. Et il n'y a pas dirons-nous, à proprement parler de symbolisation du sexe de la femme comme tel; la symbolisation en tout cas n'en est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas le même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme et ceci pour une raison qu'il ne faut pas même chercher au-delà de ce quelque chose de simple, c'est que l'imaginaire ne fournit qu'une absence là où il y a ailleurs un symbole très prévalent, que c'est de la prévalence de la Gestalt phallique

321

p. 198, l. 1

Il n'a jamais cessé d'insister sur la dissymétrie essentielle de l'Œdipe chez l'un et l'autre sexe. A quoi tient cette dissymétrie ?

p. 198, L. 10

considérations sur la différence anatomique entre les deux sexes.

que dépend quelque chose d'essentiel dans ce qui force la femme, dans la réalisation du complexe oedipien, à ce détour par l'identification au père, ce *qui est tout à fait dissymétrique par rapport à ce qui se passe chez le garçon,* et la force à prendre les mêmes chemins que le garçon pendant un temps. L'accès de la femme au complexe oedipien se fait du côté du père. C'est son identification imaginaire qui se fait en passant par le père, exactement comme chez le garçon, et elle le fait précisément en fonction d'une prévalence de la forme imaginaire, mais en tant qu'il est pris lui-même comme élément symbolique central, de l'Œdipe.

En d'autres termes, si le complexe de castration prend une valeur pivot dans la réalisation de l'Œdipe, -et ceci pour les deux sujets, aussi bien le garçon que la fille, - c'est très précisément en fonction du père que le phallus est un symbole dont il n'y a pas de correspondant, d'équivalent. C'est d'une dissymétrie dans le signifiant qu'il s'agit, et cette dissymétrie dans le signifiant détermine les voies par où passeront chez les uns et les autres sujets le complexe d'Œdipe. Les deux voies les font passer par le même sentier: le sentier de la castration *chez le garçon, et exactement de la même façon chez la fille avec ce qu'il détermine comme étant le pivot de la réalisation de l'Œdipe dans la sexualité féminine, à savoir le pénis.*

*Nous avons donné là justement un instrument tout à fait caractéristique et tout à fait frappant* de la prédominance du signifiant dans les voies d'accès de la réalisation subjective: celle de l'expérience d'Œdipe. Là où l'assomption imaginaire de la situation n'est nullement impensable, il y a en effet une sorte de compensation, il y a tous les éléments pour une expérience de la position féminine qui soit en quelque sorte directe, symétrique à la réalisation de la position masculine, si c'était simplement quelque chose qui se réalise dans l'ordre de l'expérience vécue, comme on dit, dans l'ordre de quelque chose qui serait de l'ordre de la sympathie de l'ego, des sensations; il y eu au contraire quelque chose que l'expérience nous montre qui se manifeste dans

p. 198,l. 23
détour par l'identification au père
p. 198,l. 27
une prévalence de la forme imaginaire du phallus *
p. 198,l. 35
le sentier de la castration
*Rajout.

*Leçon du 21 mars 1956*

une différence frappante, *singulière, c'est pourquoi l'un des sexes, pour arriver à sa pleine réalisation dans le sujet* est-il en quelque sorte nécessité à se supporter, au moins à prendre comme support, comme base de son identification, le support formel, l'image de l'autre sexe.

*Ceci à soi tout seul est quelque chose qui ne peut littéralement que trouver sa place - je veux simplement vous faire remarquer que le seul fait que les choses soient ainsi pose une question qui ne peut s'ordonner, qui* ne peut rester une pure et simple bizarrerie de la nature, ne peut s'interpréter que dans le fait que c'est l'ordonnance symbolique, en tant qu'elle existe qui règle tout. Que là où il n'y a pas de matériel symbolique, il y a obstacle, défaut à la réalisation de l'identification essentielle, de voie essentielle pour la réalisation de la sexualité du sujet; et que ce défaut provient du fait que le symbolique pour un point manque de matériel, parce qu'il lui en faut un, et qu'il y a quelque chose qui se trouve à proprement parler être moins désirable que le sexe masculin dans ce qu'il a de provoquant, c'est le sexe féminin qui a ce caractère d'absence, ce vide, ce trou qui fait qu'une dissymétrie essentielle apparaît dans quelque chose où il semble que, si tout était à saisir dans l'ordre d'une dialectique des pulsions, on ne verrait pas pourquoi un tel détour, une telle anomalie serait nécessitée.

Cette remarque est loin de nous suffire quant à la question qui est en jeu, c'est à savoir de la fonction du moi chez les hystériques mâles et femelles. Ici, *nous devons nous apercevoir de quelque chose qui, si l'on peut dire, est au fond des questions qui vont être soulevées* c'est à dire des questions liées non pas seulement au matériel, au magasin-accessoire du signifiant, mais au rapport du sujet avec le signifiant dans son ensemble; c'est-à-dire avec ce à quoi peut répondre le signifiant. Car, bien entendu, j'ai parlé hier soir d'êtres de langage, c'était pour bien frapper mon auditoire. Les êtres de langage ne sont pas des êtres organisés. Qu'ils soient des êtres ce n'est pas douteux; qu'ils soient des êtres qui impriment leurs formes dans l'homme, et que ma comparaison

323
p. 199,l. 1
une différence frappante
p. 199,l. 3
l'image de l'autre sexe. Que les choses soient ainsi
p. 199,1 17
... la fonction du moi chez les hystériques mâles et femelles.

avec les fossiles soit jusqu'à un certain point tout à fait indiquée, *qu'il y ait dans l'homme des êtres qui sont à proprement parler des êtres de signifiant, ceci est certain, mais il* reste qu'ils n'y ont pas pour autant une existence substantielle en soi, s'il y *a une problématique, c'est bien de cela qu'il s'agit.*

*Pour revenir à notre fonction du moi dans la névrose, il faut partir de ceci: nous avons deux plans: le plan du symbolique et le plan de l'imaginaire. Considérons le paradoxe qui résulte de ce que je pourrais appeler certains entrecroisements, une sorte de croisement fonctionnel qui apparaît aussitôt tout à fait frappant. Qu'est-ce qu'évoque le symbolique dans sa fonction chez l'homme ?* Il semble que le symbolique c'est ce que qui nous livre tout le système du monde. C'est parce que l'homme a des mots qu'il connaît des choses. Et le nombre des choses qu'il connaît correspond au nombre des choses qu'il peut nommer. Ceci n'est pas douteux.

D'autre part, ce que nous appelons l'imaginaire, et que la relation imaginaire soit liée à tout le domaine de l'éthologie, à la psychologie animale, aux fonctions de la relation sexuelle, de la capture par l'image de l'autre, *qu'elle soit l'un des ressorts essentiels de cette spécificité du choix, à l'intérieur de la même espèce du partenaire sexuel qui se trouve être en même temps le partenaire fécond, c'est aussi quelque chose qui semble aller de soi.* En d'autres termes, qu'un des domaines soit ouvert à toute la neutralité de l'ordre de la connaissance humaine et que l'autre soit précisément le domaine même de l'érotisation de l'objet, c'est ce qui semble au premier abord manifesté à nous.

Or, si les choses sont telles, ce que nous voyons c'est que la réalisation de la position sexuelle chez l'être humain est liée, nous dit Freud - et nous dit l'expérience - à l'épreuve, à la traversée d'une relation fondamentalement symbolisée, celle de l'Oedipe, que ce n'est que par l'intermédiaire d'une position intermédiaire aliénant le sujet, c'est-à-dire le faisant désirer l'objet d'un autre et le posséder par la procuration d'un autre, c'est en tant que nous nous trouvons dans une

p. 199,l. 24

ma comparaison avec les fossiles était donc jusqu'à un certain point tout à fait indiquée

p. 199,l. 26

... existence substantielle en soi. Considérons le paradoxe qui résulte de certains entrecroisements fonctionnels entre les deux plans du symbolique et de l'imaginaire.

p. 199,l. 29

Il semble que le symbolique soit ce qui nous livre tout le système du monde.

p. 199,l. 35

la capture par l'image de l'autre

*Leçon du 21 mars 1956*

position structurée dans la duplicité même du signifiant et du signifié, c'est en tant qu'est symbolisé à proprement parlé la fonction de l'homme et de la femme, c'est en tant qu'elle est littéralement arrachée au domaine de l'imaginaire pour être située dans le domaine du symbolique, que se réalise toute position sexuelle normale, achevée. C'est dans le domaine du symbolique, c'est un passage dans le domaine du symbolique, c'est à la symbolique qu'est soumise, comme une exigence essentielle la réalisation génitale, que l'homme se virilise, et que la femme accepte véritablement sa fonction féminine.

Inversement, chose non moins singulière et paradoxale, c'est dans l'ordre de l'imaginaire que se situe cette relation d'identification à partir de quoi l'objet se réalise comme objet de concurrence. Le domaine de la connaissance a ce caractère fondamentalement inséré dans la primitive dialectique paranoïaque de l'identification au semblable. C'est de là que partent les premières possibilités, la première, ouverture d'identification à l'autre, à savoir un objet. Un objet s'isole et se neutralise comme tel, s'érotise particulièrement. C'est ce qui fait entrer dans le champ du désir humain infiniment plus d'objets élémentaires, matériels, qu'il n'en entre dans l'expérience animale.

C'est dans cet entre-croisement qui, bien entendu, n'est pas sans profonds motifs, que gît la source de ce que nous devons considérer comme étant la fonction essentielle que joue le moi dans la structuration de la névrose.

Qu'est-ce qui se passe en effet quand dora se trouve poser sa question, s'interroger sur : qu'est-ce qu'une femme ? Cela a le sens - et pas un autre- d'une interrogation, une tentative de symboliser l'organe féminin comme tel. Nous dirons que dans cette occasion son identification à l'homme lui est littéralement un moyen de connaître si elle identifiée à l'homme en tant précisément que porteur de pénis. C'est que ce pénis à elle lui sert littéralement d'instrument imaginaire pour appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser.

En ce sens, on peut dire que l'hystérique-femme, s'il y a beaucoup plus d'hystériques-femmes, que d'hystériques-

LES PSYCHOSES

hommes, c'est un fait d'expérience clinique, c'est parce que le chemin de la réalisation symbolique de la femme comme telle est beaucoup plus compliqué, *inversement pour ce qui est d'en poser le problème, c'est-à-dire en quelque sorte de s'arrêter à mi-chemin, car* devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses essentiellement différentes; je dirai même plus, que c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge, et, jusqu'à un certain point s'interroger est le contraire de le devenir. La métaphysique de sa position est le détour imposé à la réalisation subjective chez la femme. C'est parce que sa position est essentiellement problématique, et jusqu'à un certain point inassimilable, *qu'elle fera plus facilement une hystérie qu'un sujet du sexe opposé.* Mais d'un autre côté, une hystérie sera précisément aussi une solution plus adéquate, quand la question prend forme sous cet aspect de l'hystérie. Elle prend cette forme par la voie la plus courte, c'est à dire qu'il lui est très facile de poser la question simplement par l'identification au père. *C'est ce qui fait la particulière clarté de la position féminine à l'intérieur de l'hystérie.* En ce sens et à ce titre, c'est une position qui présente une espèce de stabilité particulière envers elle-même, de sa simplicité structurale. Plus une structure est simple, moins elle a d'occasions de montrer des points de rupture.

Pour ce qui est de la question de ce qui se passe dans l'hystérie masculine, la situation sera beaucoup plus complexe, justement dans la mesure où chez l'homme la réalisation oedipienne est mieux structurée, la question qui est la question dans l'hystérie féminine aura moins de chance de se poser pour lui. Mais cette question justement, qu'elle est *Car dire que quelque chose manque si l'on peut dire* est-elle? *dans le matériel signifiant qui aide à la réalisation de la position masculine, il n'y a rien de correspondant au phallus.* C'est là qu'on le voit, ce n'est absolument pas épuiser la question de la dissymétrie entre le garçon et la fille dans la position de l'Œdipe. Il y a la même dissymétrie dans le cas de la réalisation de l'hystérie, qui se manifeste en ceci, c'est

326
p. 200,136
la réalisation symbolique de la femme est plus compliquée.
p. 200,l. 42
et jusqu'à certain point inassimilable
p. 201, l.6.... l'identification au père
p. 201,l. 10 Mais si elle se pose quelle elle ?

*Leçon du 21 mars 1956*

que l'hystérique homme et femme, se pose la même question; c'est-à-dire que le quelque chose autour de quoi est la question de l'hystérique mâle - c'est *le sens de l'observation que j'ai donné la dernière fois* - c'est quelque chose qui concerne la position féminine.

Déjà, je vous l'ai dit, c'est quelque chose qui tourne autour du fantasme de la grossesse dans cette observation. Est-ce que cela suffit à épuiser la question ?

*C'est quelque chose qui n'est pas spécifiquement non plus féminin, c'est à savoir la question de la procréation, c'est quelque chose qui tourne, nous l'avons vu, aussi autour des thèmes de morcelage, les fantasmes de corps morcelé, et à proprement parler le morcellement fonctionnel, ou* même le morcellement anatomique, fantasmatique, dont on a vu depuis longtemps qu'il donne les points de rupture, sont des phénomènes hystériques comme tels. Cette anatomie fantasmatique dont depuis longtemps les auteurs ont souligné le caractère structural dans le phénomène de l'hystérie, c'est à savoir qu'on ne fait pas une paralysie ni une anesthésie selon les voies et la topographie des branches nerveuses. Rien dans l'anatomie nerveuse ne recouvre quoi que ce soit de ce qui s'est produit dans les symptômes hystériques. C'est toujours une anatomie imaginaire dont il s'agit.

*Tout cela forme la constellation des phénomènes hystériques.*

Est-ce que nous n'allons pas pouvoir tout de même préciser ce qui, au-delà du signifié, donne le sens de ce qui pour l'hystérique, sans aucun doute, se situe au niveau du symbolique, au niveau du signifiant, mais qui n'en reste pourtant pas moins jusqu'à un certain point... Il y a quelque chose qui est le facteur commun de la position féminine comme de la position masculine; c'est à savoir pour tous les deux se pose, sans aucun doute, dans des voies et dans des termes différents, la question de la procréation. Ceci déjà paraît être un accès auquel il est difficile de soustraire ce côté problématique de l'essence de la paternité comme de la maternité. C'est quelque chose qui ne se situe pas purement

327
p. 201,l. 12
la question de l'hystérique mâle
p. 201,l. 15
cela suffit-il à épuiser la question ?
p. 201,l. 21
C'est toujours d'une anatomie imaginaire dont il s'agit

et simplement au niveau de l'expérience. Qu'il y *ait en effet une expérience féminine de la maternité, et qu'elle soit essentiellement différente de la paternité, laquelle pose justement à la lumière de l'analyse toute une variété de phénomènes, de manifestations, et du même coup de problèmes, qui sont ceux sur lesquels pour la première fois l'analyse a permis d'apporter quelques lumières.*

Récemment je m'entretenais avec quelqu'un de mes élèves des problèmes depuis longtemps soulevés de la couvade. Et il me rappelait là-dessus les éléments que les ethnographes ont pu apporter récemment sur ce problème qui restait problématique. Il est clair que là-dessus des faits qui sont des faits d'expérience, d'investigation dans le domaine à proprement parler du symbolique, le fait de retrouver dans un usage, dans quelque chose qui n'est manifestable que là, parce que c'est simplement là que cela apparaît d'une façon claire, à savoir dans telle ou telle tribu d'Amérique centrale, permet à certains moments de trancher certaines questions qui se posent sur la signification de la couvade, *qui est restée très ambiguë et très énigmatique; jusqu'à une époque récente on hésitait sur ses relations avec les éléments divers de croyance concernant le sens du mécanisme de la paternité, l'élément de contrecoup et de culpabilité des relations se réfléchit par l'intermédiaire de la femme.*

*On peut faire entrer un élément tout à fait précis* de mise en question de la fonction du père comme tel dans la procréation, c'est à dire de l'élément qu'apporte le père à la création d'un nouvel individu. *Je n'ai pas à vous dire sur quels faits peuvent se fonder cette affirmation qui apporte une précision essentielle dans le domaine du matériel signifiant qui permet de préciser que* la couvade se situe au niveau de la question concernant ce que c'est que la procréation masculine en tant qu'elle y participe.

Dans cette voie, par cette approche, il ne paraîtra peut-être pas forcé *de dire qu'en somme ce vers quoi nous amène cette question sur la question des névroses est ceci: réfléchissons à ce qu'est le signifiant, le* symbolique en tant qu'il

p. 201, l 28
purement et simplement au niveau de l'expérience
p. 201, l. 36
signification du phénomène
p. 201,l. 38
et de ce qu'il apporte à la création du nouvel individu
p. 201, l. 40
... ne vous paraîtra peut-être pas forcée
328

*Leçon du 21 mars 1956*

donne une forme dans laquelle puisse s'insérer ce qu'on peut à juste titre appeler à proprement parler le sujet au niveau de l'être, ce en quoi le sujet se reconnaît comme étant ceci ou cela. Beaucoup de choses s'expliquent dans ce registre en tant qu'explicatif, que causal, que coordonnant ce quelque chose qui dans le dernier ressort n'est pas autre chose que la chaîne des signifiants. La notion même de causalité n'est pas autre chose.

Il y a tout de même une chose qui échappe à la trame. Mais il n'y a pas à aller chercher très loin. Il y a deux choses qui échappent à la trame, c'est au niveau du symbolique entendons-le, l'explication de la succession, sortie des êtres les uns par rapport aux autres, c'est très précisément la procréation dans sa racine essentielle, c'est qu'un être naisse d'un autre. Il y a là quelque chose qui, dans l'ordre du symbolique est couvert par le fait qu'un ordre est instauré de cette succession entre les êtres; mais de leur essentielle individuation, c'est-à-dire du fait qu'il y en ait un autre qui sorte du premier, qu'il y ait création; et d'ailleurs il n'y a pas création, précisément tout le symbolisme est là pour affirmer que la créature n'engendre pas la créature, que la créature est impensable sans une fondamentale création. Dans le symbolique, rien n'explique la création.

En d'autres termes, rien n'explique, c'est la même chose, qu'il faille que des êtres meurent pour que d'autres naissent, et le rapport essentiel de la reproduction sexuée avec l'apparition de la mort, disent les biologistes, si c'est vrai, montre que les biologistes sont aussi autour de quelque chose qui est la même question. La question de savoir ce qui lie deux êtres dans l'apparition de la vie en tant que telle, est quelque chose qui ne va de soi que pour autant que l'être lui-même est intégré dans le symbolique, c'est-à-dire que pour lui la question ne se pose pas à partir du moment où il est dans le symbolique réalisé comme homme ou comme femme, mais dans toute la mesure où ce quelque chose arrive à la façon d'un accident, qui l'empêche d'y accéder. Et ceci peut arriver aussi bien par le fait des accidents biographiques de chacun.

LES PSYCHOSES

Ce qui surgit est la question foncière, ce en quoi est ce qui nécessite aussi la question que lui-même, Freud a posée dans « Au-delà du principe du plaisir ». De même, dit-il, que la vie va se reproduire, chaque fois qu'elle se reproduit, le même cycle qu'elle est forcée de répéter pour rejoindre le but commun de la mort, disons que ceci est en quelque sorte le reflet de son expérience. En fin de compte, ce que chaque névrose reproduit, c'est en effet un certain cycle dans l'ordre du signifiant, dans l'ordre de certaines questions particulières, les plus fondamentales sans doute, qui se produisent au niveau du signifiant, mais sur le fond de la question se pose le rapport de l'homme au signifiant comme tel, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui est radicalement inassimilable au signifiant, c'est tout simplement son existence singulière; pourquoi est-il là? d'où sort-il ? que fait-il ? Autrement dit la question de savoir pourquoi il va disparaître étant donné que le signifiant est incapable de lui donner un élément pour une simple raison que justement en tant que signifiant, il le met au-delà de la mort, parce qu'en tant que signifiant il le considère déjà comme mort; il l'immortalise par essence.

La question de la mort, c'est celle qui est au fond un autre mode de la création névrotique de la question, c'est celui de la névrose obsessionnelle. je l'ai indiqué hier soir. je le laisse de côté aujourd'hui, parce que nous n'allons pas faire les névroses obsessionnelles cette année. Les considérations que je vous propose là sont des considérations de structure générale qui sont encore préludes aux problèmes qui nous sont posés par le psychotique. je m'intéresse spécialement à la question telle qu'elle est posée dans l'hystérie parce qu'il s'agit justement de savoir en quoi le mécanisme de la psychose, nommément du Président Schreber, pour autant qu'il importe aussi que nous voyions s'y dessiner la question de la procréation féminine, tout spécialement... *Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est pour la situer par rapport à la façon dont la question se présente chez l'hystérique que je fais ce détour* qui est en même temps une illustration des points que j'ai remués hier soir.

p. 203, l. 2
... la procréation féminine tout spécialement
330

*Leçon du* 21 *mars* 1956

Je désire vous signaler que, illustrant les choses sur les quelles j'ai mis un accent assez fort hier soir, il y a des textes.

*Et je crois que, pour ceux d'entre vous qui savent l'allemand ou l'anglais, pour vous y reporter, pour vous montrer que ce ne sont pas là des choses déduites de ma part. Freud a compris les névroses et un certain nombre d'autres choses. Il a fait son travail. Ma position peut très bien s'exprimer en ceci que* mon travail à moi, c'est de comprendre ce qu'a fait Freud. Et par conséquent toute espèce d'interprétation, même de ce qui est implicite dans Freud, est absolument légitime. Donc, c'est vous dire que ce n'est pas pour reculer devant mes responsabilités que je vous prie de vous reporter à ce qu'ont puissamment articulé certains textes.

Il est quand même frappant de voir qu'en 1896, c'est-à-dire dans ces années où Freud lui-même nous dit qu'il a ordonné, monté sa doctrine, et qu'il a mis longtemps avant de sortir ce qu'il avait à dire, il marque bien le temps de latence, qui est toujours de trois ou quatre ans, qu'il y a eu entre le moment où il a composé ses principales oeuvres et celui où il les a fait sortir. La Traumdeutung a été écrite trois ou quatre ans avant sa sortie. De même la Psychologie de la vie quotidienne et notamment dans le cas de Dora. Pendant cette période, il est frappant que ce n'est pas après-coup qu'apparaît cette structuration double qui est celle du signifiant et du signifié, et de voir que dans une lettre comme la lettre 46, par exemple, Freud nous dit que c'est le moment où il commence à voir apparaître dans son expérience, à pouvoir construire et c'est très tôt les étapes du développement du sujet comme étant essentiellement à mettre en relation avec l'existence de l'inconscient et ses mécanismes. Il est extrêmement frappant de le voir employer le terme de « übersetzung » pour désigner telle ou telle étape des expériences du sujet, en tant qu'elle semble ou non traduite. «Traduite», qu'est-ce que cela veut dire ? Il s'agit de ce qui se passe au niveau défini par les âges du sujet, le premier âge qu'il distingue: de un à quatre ans, puis de là à huit ans, ensuite la période pré-pubertaire, et enfin la période de maturité.

p. 203,l. 4 … les textes de Freud justifient ce que je vous ai dit hier soir.

LES PSYCHOSES

Ce qui importe c'est de voir que la notion de « übersetzung », le fait que le sujet ait traduit, est mis au premier plan. Et d'après le contexte, il est curieux de se rapporter à ce qui dans Freud, met tant de force sur l'élément du signifiant. Le « Bedeutung » ne peut pas être traduite comme spécifiant le signifiant et non pas le signifié. De même que dans la lettre 52, à laquelle je vous prie de vous reporter, vous aurez exactement ce que j'ai déjà une fois relevé, c'est qu'il dit ceci: «Je travaille avec la supposition que notre mécanisme psychique est né d'après la mise en couches par un ordonnancement dans lequel de temps en temps le matériel que l'on a sous la main subit un remaniement d'après de nouvelles relations et un bouleversement dans l'inscription, une réinscription. »

Ce qui est essentiellement neuf dans la théorie, c'est l'affirmation que la mémoire n'est pas simple, mais qu'elle est plurale, multiple, et enregistrée sous diverses formes, sous diverses espèces. Je vous fait remarquer la parenté de ce qu'il dit là avec un travail beaucoup trop négligé; le schéma que je vous ai commenté l'autre jour, il l'explique comme ceci, et souligne que ce qui caractérise ces différentes étapes et ceci c'est justement la différence qui s'établit au cours de cette étape dans l'achèvement de la pluralité de ces inscriptions mnésiques; ces inscriptions mnésiques il les caractérisera pour chacune dans les différences de complexité qui sont les suivantes

D'abord, la « warhnehmung » (perception), c'est une position première, primordiale, qui reste simplement hypothétique, car en quelque sorte rien n'en vient au jour dans le sujet.

La « Bewusstsein » (conscience) et la mémoire sous cette forme simple s'excluant comme telles, c'est un point sur lequel Freud par la suite n'a jamais varié. Il a toujours semblé que le phénomène de mémoire pure en tant qu'inscription, en tant qu'il marque dans le sujet l'acquisition d'une nouvelle possibilité de réagir, est quelque chose qui devait rester complètement immanent au mécanisme, c'est-à-dire qu'il ne fasse intervenir aucune saisie du sujet par lui-même à aucune occasion.

*Leçon du 21 mars 1956*

L'étape « warhnehmung » qui est la véritable étape primaire purement hypothétique, elle est là pour marquer qu'il faut supposer quelque chose de simple à l'origine de ce dont il s'agit, c'est-à-dire de cette conception de la mémoire comme étant essentiellement faite d'une pluralité de registres. La première, c'est donc la première registration des perceptions tout à fait inaccessibles à la conscience elle aussi, et qui est ordonnée par des associations de simultanéité. Nous avons, là fondé et posé, comme l'exigence originelle d'une primitive instauration de simultanéité, c'est-à-dire de ce que je vous ai montré quand nous avons essayé l'année dernière, de faire des sortes d'exercices démonstratifs concernant les symboles *qui faisaient que les choses devenaient (+ +, + -, - -)* intéressantes à partir du moment où nous y établissions sa raison d'être dans la structure des groupes de trois.

Mettre des groupes de trois ensemble, c'est en effet les instaurer dans la simultanéité; la naissance du signifiant, c'est la simultanéité, et aussi bien l'existence du signifiant est une coexistence synchronique. Après cela, la « Bewusstsein » est le second mode qui est ordonné comme quelque chose qui est une relation de causalité. *Les inscriptions inconscientes correspondent à quelque choses, car il indique dans quel sens cette naissance primordiale d'une nouvelle dimension nous dirige. Elle est de l'ordre de quelque chose qui sera là* des souvenirs conceptuels, qui, dit-il, *« de la même façon est inaccessible à la conscience ».* La notion de relation causale qui apparaît là pour la première fois en tant que telle, c'est-à-dire le moment où le signifiant qui est constitué comme signifiant s'ordonne à quelque chose d'autre qui ne peut être et qui n'est à cette occasion que justement et secondairement l'apparition du signifié *avec ce qu'il comporte en effet, la prise, qui est quelque chose là impossible à méconnaître. C'est* seulement après qu'intervient la « vorbewusstsein », qui est le troisième mode de remaniement entre ces choses, lié à l'apparition consciente des investissements qui correspondent dès cette époque à ,

p. 204,l. 25 une coexistence synchronique. De Saussure met bien l'accent sur ce point *

p. 204,l. 27 la notion de relation causale

p. 204,l. 27- ... souvenirs conceptuels…

p. 204,l. 30 . ... l'apparition du signifié…

*Rajout.

notre mot officiel, dit-il. Et c'est à partir de ce préconscient que seront rendus conscients les investissements, selon certaines règles précises. Et cette seconde conscience de la pensée est liée, nous dit-il, vraisemblablement à l'expérience hallucinatoire des représentations verbales: l'émission des mots. Il y a là quelque chose dont l'exemple le plus radical est dans l'expérience de l'hallucination verbale, liée au mécanisme paranoïaque par lequel nous auditivons la représentation des mots. C'est à ceci qu'est liée l'apparition de la conscience qui autrement serait toujours sans lien avec la mémoire.

Et dans toute la suite qu'il manifeste, c'est que le phénomène de la « Verdrängung » (répression) consiste toujours dans la tombée de quelque chose qui est précisément de l'ordre de l'expression signifiante dans la tombée de ce qui est dans une de ces inscriptions, de ces illustrations au moment du passage d'une étape de développement à une autre, c'est-à-dire dans le fait que le signifiant de ce qui est enregistré à une de ces étapes en passant à une autre, ne franchit pas le mode de reclassement après-coup que nécessite une phase nouvelle d'organisation signifiant-signification où entre le sujet, et que c'est comme tel et ainsi qu'il faut expliquer l'existence de quelque chose qui est refoulé. *Cela reste dans un mode d'inscription qui est antérieur;* la notion d'inscription, d'insertion de tout ce qui est dans un signifiant, *qui lui-même domine tout,* qui domine l'enregistrement, est essentielle à la théorie de la mémoire, pour autant qu'elle est à la base, pour Freud, de sa première investigation du phénomène de l'inconscient.

p. 205,1 5
... l'existence du refoulé
p. 205,l. 6
... la notion d'inscription
p. 205,1 6
... dans un signifiant
334

LEÇON 15, 11 AVRIL 1956

« Ad usum autem orationis, incredibile est, nisi diligenter attenteris quanta opera machinata natura est ».

*Vous ne vous étonnerez pas que je vous donne cette phrase de Cicéron comme épigraphe à la reprise,* c'est-à-dire « combien de merveilles recèle la fonction du langage » si diligenter... si vous vouliez y prendre garde diligemment », vous savez que c'est ce à quoi nous nous efforçons ici. Par conséquent c'est aussi sur ce thème que nous allons reprendre ce trimestre, l'étude des structures freudiennes des psychoses.

Il s'agit en effet de ce que Freud a laissé dans les structures des psychoses. C'est pour cela que nous les qualifions de freudiennes.

La notion de structures mérite déjà par elle-même que nous nous y arrêtions, *non pas pour revenir sur son emploi courant, mais sur ce que veut dire qu'on précise, qu'on aborde un problème du point de vue structural.* Je veux simplement faire remarquer que la notion de structure telle que nous la faisons jouer efficacement dans l'analyse, implique

un certain nombre de coordonnées. *Déjà même la notion de coordonnée fait partie de la notion de structure.* La structure est une chose qui se représente d'abord comme un groupe

p 207,l. 12 l la notion de structure mérite que nous nous r arrêtions
p. 207, l. 13 implique un certain nombre de coordonnées
335

d'éléments formant un ensemble co-variant. Nous *n'en serions pas à la notion de structure si ce n'était pour repérer un phénomène, quelque chose qui constitue un ensemble covariant.* Je n'ai pas dit une totalité.

En effet, la notion de structure est une notion analytique. Et c'est toujours par rapport à une référence de ce qui est cohérent à quelque chose d'autre qui lui est complémentaire que la notion de structure se pose. La notion de totalité interviendra si nous avons affaire à une relation close avec un correspondant, dont la structure est solidaire. Il peut y avoir une relation ouverte que nous appellerions de supplémentarité. L'idéal a toujours paru, à ceux, qui d'une façon quelconque se sont avancés dans une analyse structurale de ce qui liait les deux, la close et l'ouverte, entrouvrant du côté de l'ouverture une circularité. incontestablement c'est la structure la plus satisfaisante.

Je pense que vous êtes ici déjà assez orientés pour comprendre du même coup que la notion de structure est déjà par elle-même, une manifestation du signifiant. Le peu que je viens de vous indiquer sur sa dynamique, sur ce qu'elle implique, vous dirige vers la notion de structure. Déjà, en elle-même, s'intéresser à la structure, c'est ne pouvoir négliger la question du signifiant; c'est-à-dire que, comme le signifiant, nous y voyons essentiellement des relations de groupe fondées sur la notion d'ensemble, ouverts ou fermés, mais qui essentiellement comportent des références réciproques, des éléments comme le synchronisme, comme le diachronisme, sur lesquels nous avons appris à mettre l'accent dans l'analyse du rapport du signifiant et du signifié, se retrouvent dans la structure.

C'est là quelque chose qui ne doit pas nous surprendre, puisque en fin de compte la notion de structure et celle de signifiant apparaissent inséparables à les regarder de près. En fait quand nous analysons une structure, nous nous apercevons qu'idéalement c'est du rapport du signifiant qu'il s'agit. C'est un dégagement aussi radical que possible du signifiant qui nous satisfait au mieux. La notion, distincte sur ce point,

p. 207, l.15
formant un ensemble covariant
p. 208, l. 8
... c'est ne pouvoir négliger le signifiant. Dans l'analyse structurale, nous trouvons, comme dans l'analyse du rapport du signifiant et du signifié *.

*Rajout.
336

*Leçon du 11 avril 1956*

des sciences naturelles, des sciences qui sont celles où nous nous situons, dont vous savez que ce n'est pas tout de les appeler les « sciences humaines»; et justement ceci est, -je crois que c'est la seule limite qu'on puisse se fixer, c'est que dans les sciences de la nature, je veux dire telles qu'elles se sont développées, pour nous, la physique à laquelle nous avons affaire, la physique dont nous avons, en quelque sorte à la fois à savoir dans quelle mesure nous devons nous rapprocher de ses idées, dans quelle mesure nous ne pouvons pas nous en distinguer. C'est par rapport à ces définitions du signifiant et de la structure que nous pouvons faire justement la démarcation et la limite. Nous dirons que nous nous sommes imposés comme loi, dans la physique de partir de cette idée que, dans la nature, personne ne se sert du signifiant pour signifier. Ce qui distingue notre physique d'une physique mystique, et même d'une physique qui n'avait rien de mystique, qui était la physique antique, qui ne s'imposait pas strictement cette méditation, (j'ai déjà fait assez d'allusions à la physique aristotélicienne pour que vous ne puissiez voir ce que je veux dire dans ce sens). Mais pour nous c'est devenu la loi fondamentale, exigible de tout énoncé de l'ordre des sciences naturelles qu'il n'y a personne qui se sert de ce signifiant, qui pourtant est bien là dans la nature; car si ce n'était pas le signifiant que nous y cherchions, nous n'y trouverions rien du tout. Dégager une loi naturelle, c'est dégager une formule *signifiante,* moins elle signifie quelque chose, plus nous sommes contents. C'est pourquoi nous sommes parfaitement contents de l'achèvement de la physique einsteinienne, c'est que littéralement, vous auriez tort de croire que les petites formules qui mettent en rapport la masse d'inertie avec une constante et quelques exposants, sont quelque chose qui ait la moindre signification. C'est un pur signifiant. Et c'est pour cela que grâce à lui nous tenons le monde dans le creux de la main.

La notion que le signifiant signifie quelque chose, à savoir qu'il y a quelqu'un qui se sert de ce signifiant pour signifier quelque chose, s'appelle la « signatura rerum ». Et c'est le titre

337
p. 208,l. 39
c'est dégager une formule insignifiante

d'un ouvrage d'un nommé Jakob Boehme, Cela voulait dire que c'est justement le nommé Dieu qui est là pour nous parler, avec tout ce qui est des phénomènes naturels, sa langue.

Il ne faut pas croire que cette supposée fondamentale qu'est notre physique implique la réduction de toute signification. A la limite, il y en a une, il n'y a personne pour la signifier. À l'intérieur de la physique, néanmoins, la seule existence d'un système signifiant implique au moins cette signification qu'il y ait un umwelt; c'est-à-dire la conjonction minimale des deux signifiants suivants: c'est-à-dire que toutes choses sont une, ou que l'un est toute choses.

Ces signifiants de la science, au sens le plus général, vous auriez tort de croire, si réduits qu'ils soient, même à cette dernière formule, qu'ils sont tout donnés, qu'un empirisme quelconque nous permette de les dégager. Aucune espèce de théorie empirique n'est susceptible de rendre compte de l'existence simplement des premiers nombres entiers. Quelque effort qu'ai fait M. Jung pour nous convaincre du contraire, l'histoire, l'observation, l'ethnographie nous montrent qu'à un certain niveau d'usage du signifiant, ce peut être dans telle ou telle communauté, dans telle ou telle peuplade, c'est une conquête que d'accéder au nombre « cinq » par exemple. On peut fort bien distinguer du côté de l'Orénoque entre la tribu qui a appris à signifier le nombre « quatre », et celle pour laquelle le nombre « cinq » ouvre des possibilités tout à fait surprenantes et cohérentes, d'ailleurs, avec l'ensemble précisément du système signifiant où elle s'insère.

Ne prenez pas cela pour de l'humour. Ce sont des choses qu'il faut prendre au pied de la lettre. L'effet fulgurant du nombre « trois » quand il est arrivé dans telle tribu de l'Amazone a été noté par des personnes qui savaient ce qu'elles disaient. Il ne faut pas croire que l'énoncé des séries des nombres entiers soit quelque chose qui aille de soi. Il est tout à fait concevable qu'au-delà d'une certaine limite, les choses se confondent, simplement dans la confusion de la multitude; l'expérience montre qu'il en est ainsi.

*Leçon du 11 avril 1956*

L'expérience montre également que le nombre « un » ne nécessitant son efficacité maxima que par un retour, ce n'est pas de lui que dans l'acquisition du signifiant, nous pouvions toucher du doigt dans l'expérience l'origine.

Ceci peut aller contre les remarques que je vous ai faites, que tout système de langage comporte la totalité des significations. Vous verrez que cela ne contredit pas puisque ce dont j'ai parlé, à savoir que tout système de langage puisse recouvrir la totalité des significations possibles ne veut pas dire que tout système de langage ait épuisé les possibilités du signifiant. C'est tout à fait différent. La preuve c'est l'allusion que je vous ai faite à ceci, par exemple que le langage d'une tribu australienne pourrait exprimer tel nombre avec le croissant de la lune. *Ceci vous indique suffisamment ce que je veux vous dire.*

Ces remarques peuvent paraître venir de loin, elles sont tout de même essentielles à reprendre au début de notre propos de cette année. Et chaque fois que nous reprenons au départ, c'est-à-dire au point où nous le reprenons toujours, car nous serons toujours au point de départ, c'est donc que tout vrai signifiant en tant que tel est un signifiant qui ne signifie rien.

L'expérience le prouve, car c'est précisément dans la mesure où plus il ne signifie rien, plus il est indestructible, l'expérience le prouve. Ce qui montre aussi la direction insensée dans laquelle s'engagent ceux qui critiquent ou font de l'humour sur ce qu'on peut appeler le pouvoir des mots en démontrant, ce qui est toujours facile, les contradictions où l'on entre avec le jeu de tel ou tel concept, le nominalisme, comme on dit, et dans telle ou telle philosophie. Disons par exemple, pour fixer les idées de montrer combien facilement on peut critiquer ce que peut avoir d'arbitraire ou fuyant l'usage d'une notion comme celle par exemple de société. Pourquoi pas ? Il n'y a pas tellement longtemps qu'on a inventé le mot de société. Et l'on peut s'amuser de voir à quelle impasse concrète, dans le réel, la notion de société, en étant responsable de ce qui arrive à l'individu, l'exigence qui

finalement s'est traduite par les constructions socialistes, manifeste en effet ce qu'il y a de radicalement arbitraire dans le surgissement de la notion de société comme telle. je *dis de société et non pas de cité, par exemple. Toutes ces choses ne vont pas de soi.*

Au niveau de notre ami Cicéron, et dans le même ouvrage, vous vous apercevrez que la nation c'est, si je puis dire, la déesse de la population, la nation c'est ce qui préside aux naissances, l'idée de nation n'est absolument pas même à l'horizon de la pensée antique; et ce n'est pas simplement le hasard d'un mot qui nous le démontre. Toutes ces choses ne vont pas de soi.

La notion de société c'est précisément, dirons-nous dans toute la mesure où justement nous pouvons la mettre en doute, c'est précisément aussi pour cela qu'elle est entrée comme une étrave, comme le soc d'une charrue dans notre réalité sociale. *La notion qui nous dirige, qui nous oriente ici quand nous essayons de comprendre ce qui se passe au niveau des psychoses doit partir de ceci, c'est que* quand je vous parle de subjectif, ou quand ici nous le mettrons en cause, toujours le mirage reste dans l'esprit de l'auditeur que le subjectif s'oppose à l'objectif, que le subjectif est du côté de celui qui parle, et de ce fait même par rapport à l'objectif, du côté des illusions, soit qu'il le déforme, soit qu'il le contienne. *C'est encore une autre façon de laisser le subjectif du côté de celui qui parle.*

Ce dont il s'agit pour nous, ce qui est la dimension omise jusqu'à présent ou plutôt mise entre parenthèses, élidée dans la compréhension du freudisme, c'est celle-ci: le subjectif est non pas du côté de celui qui parle, le subjectif est quelque chose que nous rencontrons dans le réel, non pas que le subjectif se donne à nous au sens où nous entendons habituellement le mot réel, c'est-à-dire qui implique l'objectivité. La confusion est sans cesse faite dans les écrits analytiques. Il apparaît dans le réel en tant que le subjectif suppose que nous avons en face de nous un sujet qui est capable de se servir du signifiant comme tel, et de se servir du signifiant

p. 210, l. 23 je ne dis pas de cité.
p. 210, L. 37 soit qu'il le contienne
340

*Leçon du 11 avril 1956*

comme nous nous en servons, de se servir du jeu du signifiant, non pas pour signifier quelque chose, mais précisément pour nous tromper sur ce qu'il y a à signifier, à se servir du fait que le signifiant est autre chose que la signification, pour nous présenter un signifiant trompeur. Cet état est tellement essentiel, que comme peut s'en assurer ceux d'entre vous qui ne savent pas déjà, comme j'espère que la plupart d'entre vous le savent, ceci est la première démarche de la physique moderne. Dans Descartes, la discussion du Dieu trompeur est le pas impossible à éviter de tout fondement d'une physique au sens où nous entendons ce terme.

Le subjectif est donc pour nous ce qui distingue le champ de la science où se base la psychanalyse, de l'ensemble du champ de la physique. C'est l'instance de cette subjectivité, comme présente dans le réel, c'est cela qui est le ressort essentiel qui fait que nous disons quelque chose qui est quelque chose de nouveau quand nous disons une série de phénomènes d'apparence naturelle qui s'appellent les névroses par exemple.

Il s'agit de savoir si les psychoses sont aussi une série de phénomènes naturels, s'ils sont dans un autre champ d'explication naturelle, si nous appelons naturel le champ de la science où il n'y a personne qui se sert du signifiant pour signifier. Ces définitions, je vous prie de les retenir, parce qu'après tout le vous les donne après avoir pris le soin de les décanter. En particulier, je crois que ce sont celles qui sont destinées à apporter la plus grande clarté sur le sujet, par exemple de la critique des causes finales.

L'idée de cause *finale qui nous répugne tellement, et dont nous faisons usage sans cesse* - je parle dans la science telle qu'elle est actuellement constituée, simplement d'une façon camouflée, dans la notion de retour à l'équilibre, par exemple, si la cause finale est simplement une cause qui réagirait trop activement, qui agit par anticipation, qui agit parce qu'elle tend vers quelque chose, qui est en avant, elle est absolument inéliminable de la pensée scientifique. Il y a tout autant de pas la question. La différence est très précisément ceci: c'est que dans ce

p. 211,l.21 des phénomènes que nous appelons névroses ou psychoses*
p. 211, L. 29 L'idée de cause finale répugne à la science

*Alors qu'il s'agit de la subjectivité, ceci implique une suite, «aussi» sauté à propos de la question des psychoses.

signifiant il n'y a là personne qui l'emploie pour signifier quoi que ce soit, si ce n'est ceci: il y a un univers. Les choses qui nous font rire... je lisais dans M. (...) qu'il s'émerveillait combien l'existence de l'élément eau était une chose merveilleuse, combien on voyait bien là les soins qu'avait pris de l'ordre et de notre plaisir le Créateur, parce que si l'eau n'était pas cet élément à la fois merveilleusement fluide, lourd et solide, nous ne verrions pas les petits bateaux voguer si joliment sur la mer. Ceci est écrit, et on aurait tort de croire que M. (...) fût un imbécile. Simplement il était encore dans l'atmosphère d'un temps pour qui la nature était faite pour parler. Ceci nous échappe à raison d'une certaine purification venue dans nos exigences causales. Mais cette purification n'est pas autre chose qu'il ne pouvait échapper à des gens pour qui tout ce qui se présentait avec une nature signifiante était fait pour signifier quelque chose. Et c'est là tout ce que voulait dire ces prétendues naïvetés. Remarquez que pour l'instant on est en train de se livrer à une très curieuse opération qui consiste à s'en tirer de certaines difficultés qui sont très précisément présentées par les domaines limitrophes, ceux où il faut bien faire entrer la question de l'usage du signifiant comme tel, avec précisément la notion de communication dont nous nous sommes entretenus ici de temps en temps.

Si j'ai mis dans ce numéro de revue, avec lequel vous vous êtes tous un peu familiarisés, je pense, l'article de Tomkins, c'est bien pour vous donner la façon naïve de se servir de la notion de communication. Vous verrez qu'on peut aller fort loin et on n'a pas manqué d'y aller; c'est à dire d'écrire l'histoire naturelle en termes de (...). Il y a eu des gens pour dire qu'à l'intérieur de l'organisme les divers ordres de la sécrétion interne s'envoient l'un à l'autre des messages sous la forme des hormones qui viennent avertir les ovaires que çà va très bien, ou au contraire que çà cloche légèrement.

Y a-t-il là un usage légitime de la notion de communication ? Il *n'est pas du tout absurde de se poser la question de savoir si c'est légitimement qu'on peut employer dans une*

*Leçon du 11 avril 1956*

*telle occasion la notion de message.* Pourquoi pas ? Si le message est simplement quelque chose de l'ordre de ce qui se passe quand nous envoyons un rayon, invisible ou pas, sur la cellule photoélectrique. En effet, pourquoi pas ? Cela peut aller fort loin, comme je vous l'ai déjà dit un jour, je crois. Si nous balayons le ciel avec le pinceau d'un projecteur, nous voyons apparaître quelque chose au milieu. Cela peut être considéré comme la réponse du ciel. Je pense qu'au fur et à mesure que vous voyez mieux l'usage que nous en faisons, la critique se fait elle-même. Mais c'est encore prendre les choses d'une façon trop facile effectivement.

Où pouvons-nous parler vraiment de la notion de communication ? Vous allez me dire que c'est évident, il faut une réponse. Cela peut se soutenir. C'est une question de définition. Définirons-nous qu'il y a communication à partir du moment où la réponse s'enregistre? Et il n'y a qu'une façon de définir la réponse, c'est qu'il revienne quelque chose au point de départ. Ceci est le schéma du feed-back. Toute espèce de machine qui comporte une autorégulation, c'est-à-dire un retour de quelque chose qui est enregistré quelque part et, comme tel, du fait de cet enregistrement, déclenche une opération qui, de quelque façon qu'elle agisse, pourra être appelée opération de régulation, ceci constitue une opération de réponse. Et la communication commence là.

Mais dirons-nous, pour autant qu'il s'agisse à proprement parler de quelque chose qui déjà nous mette au niveau du signifiant, et de sa fonction ? Je dirai non: une machine thermo-électrique soutenue par un feed-back n'est pas ce quelque chose à l'intérieur de quoi nous puissions dire qu'il y a un usage du signifiant, l'isolement du signifiant comme tel, nécessite qu'à parti - elle se présente d'abord d'une façon paradoxale, comme toute distinction dialectique - à partir du moment où au niveau du récepteur ce qui est important ce n'est pas l'effet du contenu du message, ce n'est pas l'hormone qui du fait qu'elle survient va déclencher quelque part dans l'organe telle ou telle réaction, c'est qu'au point d'arrivée du message, on prend acte du message.

LES PSYCHOSES

Est-ce que cela implique une subjectivité ? Regardons-y de bien près. Ce n'est pas sûr. Ce qui distingue l'existence du signifiant en tant que système corrélatif d'éléments qui prennent leur place synchroniquement et diachroniquement les uns par rapport aux autres. Cela implique pour qu'il y ait signifiant de supposer ceci: je suis dans la mer, capitaine de quelque chose, un petit navire. je vois quelque part des choses qui dans la nuit s'agitent d'une façon qui me laisse à penser qu'il peut s'agir d'un signe. Il y a là plusieurs façons de réagir. Si je ne suis pas un être humain encore, je réagis par toutes sortes de manifestations, comme on dit, modelées, motrices et émotionnelles. je satisfais aux descriptions des psychologues. je comprend quelque chose, je fais tout ce que je vous dit qu'il faut savoir ne pas faire. Si je suis un être humain, j'inscris sur mon tableau de bord : « à telle heure, par tel degré de longitude et de latitude, nous apercevons ceci et cela ». Et c'est cela qui est essentiel. je mets si je puis dire, mes responsabilités à couvert. La distinction du signifiant est là, le fait qu'on prend acte du signe comme tel, c'est l'accusé de réception qui est l'essentiel de la communication en tant qu'elle est non pas significative, mais signifiante. Et il faut fortement articuler cette distinction, car si vous ne l'articuler pas fortement, vous retomberez sans cesse aux significations, c'est-à-dire à quelque chose qui en soi ne peut que nous masquer, que nous laisser échapper le ressort original, propre, distinctif, du signifiant en tant qu'il exerce sa fonction propre.

*je vous le présente ici sous des formes imagées, voire humoristiques. Ceci est absolument essentiel.*

Retenons donc bien ceci, même quand à l'intérieur d'un organisme, quoi qu'il soit, vivant ou pas, même, quand des transmissions se passent qui sont fondées sur l'effectivité du tout ou rien, même quand grâce à l'existence d'un seuil, par exemple, nous avons quelque chose qui n'est pas jusqu'à un certain niveau, et puis qui, tout d'un coup, fait un certain effet (retenez l'exemple des hormones) nous ne pouvons pas encore parler de communication, si dans la communication

p. 213,l. 27
du signifiant en tant qu'il exerce sa fonction propre
344

*Leçon du 11 avril 1956*

nous impliquons l'originalité de l'ordre du signifiant, pour la raison que ce n'est pas en tant que tout ou rien que quelque chose est signifiant, c'est pour autant quelque chose, qui constitue un tout, le signe, est là justement pour ne signifier rien. C'est là que commence et que se distingue l'ordre du signifiant de l'ordre de la signification.

Et si la psychanalyse nous apprend quelque chose, si la psychanalyse constitue une nouveauté, c'est justement en ceci que le développement de l'être humain, que le fonctionnement de ce qui au maximum l'intéresse essentiellement n'est absolument d'aucune façon déductible d'une façon directe de la construction du développement des interférences de la composition des significations, c'est à dire des instincts, mais que leur fonctionnement à ces significations et à ces instincts, n'articule, ne s'organise de façon telle qu'un monde humain puisse en sortir, que le monde que nous connaissons dans lequel nous vivons, au milieu duquel nous nous orientons, implique non pas seulement l'existence des significations, mais de l'ordre d'un signifiant.

Si le complexe d'Œdipe qui est une chose dont l'ordre, le degré d'élaboration, est essentiel à la normativation sexuelle, - et c'est pour autant qu'il introduit comme tel et nommément le fonctionnement du signifiant comme tel, dans la conquête du dit homme ou femme, si le complexe d'Œdipe n'est pas l'introduction du signifiant, je demande qu'on m'en donne une conception quelconque

Ce n'est pas parce que le complexe d'Œdipe est contemporain de la dimension ou de la tendance génital qu'on peut un seul instant concevoir qu'il soit essentiel à un monde humain réalisé, à un monde achevé, à un monde humain qui ait sa structure de réalité humaine. Car en réalité, il suffit d'y penser un instant, s'il y a quelque chose qui n'est assurément pas fait pour introduire l'articulation et la différenciation dans le monde c'est bien précisément la fonction génitale. S'il y a quelque chose qui est bien ce qu'il y a de plus paradoxal, par rapport à toute structuration réelle du monde, c'est bien ce qui dans son essence propre va à la plus mystérieuse des

effusions. Ce n'est pas la dimension instinctuelle qui est opérante dans l'étape à franchir de l'Œdipe. À cet égard, il est bien clair ce sont justement les étapes prégénitales qui nous montrent toute la diversité, tout le matériel qui nous permet assurément plus facilement de concevoir comment, par analogie de signification, le monde de la matière, pour l'appeler par son nom, se relie à toutes sortes de choses que l'homme a immédiatement dans son champ; dans la somme du maniement à ses propres échanges, ses échanges corporels, excrémentiels, pré-génitaux sont bien suffisants pour structurer un monde d'objets, pour structurer un monde de réalité humaine complète, c'est-à-dire où il y ait des subjectivités.

Il n'y a pas d'autre définition justement scientifique des subjectivités que par cette possibilité de manier le signifiant à des fins purement signifiantes, et non pas significatives, c'est-à-dire qui n'expriment aucune relation directe de l'ordre de l'appétit *font jouer l'ordre du signifiant et non pas simplement à l'état de signifiant constitué.*

ce moment, les choses sont simples. Mais l'ordre du

signifiant en tant qu'il faut que le sujet le conquiert, l'acquiert, soit mis à l'endroit du signifiant dans un rapport d'implication qui touche à son être, en d'autres termes, que ce quelque chose se passe qui aboutit à la formation de ce que nous appelons dans notre langage *lequel tombe bien dans la définition, dans la définition du signifiant, qui est bien de ne rien signifier, qu'il est capable à tout moment de donner des significations diverses, à savoir les plus imbéciles,* à savoir ce que veut dire le surmoi; il n'est pas besoin d'aller bien loin dans la littérature analytique pour voir l'usage qui en est fait. Le surmoi est quelque chose, c'est précisément quelque chose qui nous pose la question de savoir quel est donc le schéma du surmoi, quel est l'ordre d'entrée, d'introduction, d'instance présente du signifiant qui est indispensable pour qu'un organisme humain fonctionne comme tel, c'est-à-dire un organisme humain qui n'est pas seulement dans un milieu naturel, mais qui a aussi à s'arranger, à fonctionner en raison, en fonction, en rapport avec un univers signifiant.

p. 214,l. 30

la possibilité de manier le signifiant à des fins purement signifiantes et non pas significatives

p. 214, l. 33

dans un rapport d'implication qui touche à son être

*Leçon du* 11 *avril 1956*

Nous retrouvons là le carrefour auquel je vous ai laissés la dernière fois à propos des névroses. Quant aux symptômes, c'est toujours une implication précisément de l'organisme humain dans quelque chose qui est structuré comme un langage, c'est-à-dire où tel ou tel élément de son fonctionnement va entrer en jeu comme signifiant.

J'ai été plus loin la dernière fois. J'ai pris l'exemple de l'hystérie *pour vous dire la structure d'une névrose hystérique.* C'est une question, c'est-à-dire c'est quelque chose qui est centré autour d'un signifiant qui, quant à sa signification, reste énigmatique; la question de la mort ou la question de la naissance étant les deux dernières très précisément qui n'ont justement pas de solution dans le signifiant. C'est ce qui donne aux névroses leur valeur existentielle par rapport à cette définition.

Que veulent dire les psychoses ? Quelle est la fonction de ces rapports du sujet au signifiant dans les psychose ? C'est ceci qu'à plusieurs reprises nous avons déjà essayé de cerner.

Que nous soyons forcés ainsi d'aborder les choses, d'une façon qui soit toujours périphérique, c'est quelque chose qui doit avoir sa raison d'être dans la question elle-même, telle qu'elle se pose. C'est quelque choses que nous sommes forcés de constater pour l'instant à la façon d'un obstacle, une résistance, au sens propre du terme, c'est qui nous livrera enfin sa signification dans la mesure où nous aurons porté les choses assez loin pour nous rendre compte de pourquoi il en est ainsi.

Une fois de plus nous réabordons le problème avec cette fois-ci le dessein de faire, comme nous l'avons fait à chaque fois un pas de plus. Je vous ai signalé dans la psychose cette sorte de schéma auquel nous sommes arrivés, qu'il devait y avoir à un moment quelque chose qui ne s'était pas réalisé dans le domaine du signifiant, qui avait été « verworfen », qui avait fait l'objet d'une « Verwerfung », et que c'est cela qui réapparaît dans le réel; cette notion, cette différence essentielle qui se distingue de tout autre mécanisme assumable dans ce que nous connaissons de l'expérience quant

347
p. 215,l. 63
en prenant l'exemple de l'hystérie

LES PSYCHOSES

aux rapports de l'imaginaire, du symbolique et du réel, c'est *qu'il y a quelque chose de tout à fait distinct dans les psychoses de ce qui se passe ailleurs.*

Dans la théorie analytique, Freud tout d'abord et le premier l'a puissamment articulé, il a bien marqué, et jusque dans les textes que nous travaillons, le Président Schreber, la distinction qu'il y a entre une projection intentionnelle, une jalousie où je suis jaloux dans l'autre de mes propres sentiments, où c'est moi qui signifie qu'en moi-même ce sont mes propres pulsions d'infidélité que j'impute à l'autre; la distinction radicale qu'il y a entre cette conviction passionnelle avec une conviction délirante, à propos de laquelle Freud essaie de nous apporter la formule que ce qui a été rejeté de l'intérieur réapparaît par l'extérieur, ou, comme on essaie de l'exprimer dans ce langage amplificateur, que ce qui a été supprimer dans l'idée réapparaît dans le réel. Mais justement, qu'est-ce que cela veut dire ? Car dans la névrose aussi nous le voyons ce jeu de la pulsion, et nous voyons ses conséquences. Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose d'essentiellement confus, directement impensable, quelque chose qui nous laisse à désirer, quelque chose dont le maniement est tout à fait défectueux et insensé dans cette simple formule ? Si nous nous limitons à celle-là, c'est celle à laquelle tous les auteurs se limitent. Quand je vous l'ai présentée sous cette forme, je ne voulais pas présenter quelque chose d'original, je pense trouver quelqu'un qui pourrait m'aider à y regarder de plus près dans les travaux de Katan, des cas analogues au président Schreber, où il a essayé de serrer de très près ce mécanisme de la néo-formation psychotique. Vous verrez, c'est en cela que ce sera très illustratif, à quelles difficultés conceptuelles, à quelle sorte d'impasse extravagante - d'où il sort - au prix de quelles formules contradictoires dans lesquelles on est forcé de s'engager, si on avance dans ce problème d'une réalisation distincte de l'épreuve du réel, ou d'une réalité, dans le sentiment du réel; dans quelles difficultés on s'engage si on confond, si peu que ce soit, la notion de réalité avec celle d'objectivité voire avec celle de signification.

*Leçon du 11 avril 1956*

Car toute une prétention phénoménologique, qui pour l'instant déborde largement le domaine de la psychanalyse, et qui n'y règne que pour autant qu'elle règne également ailleurs, est fondée sur ce quelque chose qui confond le domaine de la signifiance et le domaine de la signification; partant de travaux qui ont leur grande rigueur, qui sont précisément des élaborations dans la fonction du signifiant, elle a glissé - et c'est là la confusion fondamentale qui existe dans ce que nous appelons la phénoménologie prétendue psychologique - elle glisse au domaine de la signification, c'est-à-dire qu'elle est conduite comme une chienne à la piste, et que tout comme la chienne, çà ne la mènera absolument jamais à aucune espèce de résultat scientifique.

La prétendue opposition de l'« Erklären » et du « Verstehen ». Et là nous devons maintenir qu'il n'y a de structure scientifique que là où il a « Erklären », et le « Verstehen », c'est l'ouverture vers toutes les confusions.

L'«Erklären » n'implique pas du tout de signification mécanique, ni d'autre façon des choses de cet ordre. La nature de l'« Erklären » n'implique pas du tout de signification mécanique, ni d'aucune façon des choses de cet ordre. La nature de l'« Erklären » c'est la recherche et le recours essentiel au signifiant, comme étant le seul fondement de toute structuration scientifique concevable et possible.

*Abordons maintenant le problème de nos psychoses.* Par exemple dans le cas Schreber, nous voyons au départ une période de trouble, période, moment fécond, dans lequel il y a tout un ensemble symptomatique qui à la vérité, pour être en général passé à l'as, exactement pour nous avoir glissé entre les doigts, n'a pu être élucidé analytiquement, et n'est jamais la plupart du temps que reconstruit. Cette période nous pouvons en la reconstruisant y trouver, à très peu de choses près, toute l'apparence des significations et des mécanismes dont nous suivons le jeu dans la névrose. Rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique. *Au moment où nous nous intéressons à la psychose comme telle,* au moment où le

349
p. 216, l.32
de toute structuration scientifique concevable
p. 216,l. 40

diagnostic est fait, nous avons affaire à un moment où l'on nous dit tout ce qui est de l'inconscient est là, étalé au dehors, tout ce qui est de l'« Id » est passé dans le monde extérieur. Et ceci est si clair, les significations qui sont là ont pour effet véritablement paradoxal que nous ne pouvons précisément pas - c'est la position classique et qui garde sa valeur - intervenir analytiquement.

Le paradoxe de ceci n'a jamais échappé à personne, et simplement les raisons qu'on a données pour expliquer ce paradoxe, ont simplement toutes le caractère, -Je crois que c'est pour cela qu'il serait intéressant de faire l'analyse des textes tels que ceux que nous avons indiqués tout à l'heure, - de nous faire entrer dans les tautologies, dans des contradictions, dans des superstructurations d'hypothèses tout à fait insensées. Il suffit de s'intéresser un peu à la littérature analytique comme symptôme pour s'en apercevoir.

Où est le ressort ? Est-ce que c'est en effet que le monde de l'objet soit atteint, capturé, induit d'une façon quelconque par une signification en rapport avec les pulsions qui caractérisent les psychoses ? Est-ce que c'est, si vous voulez, l'édification du monde extérieur qui serait ce qui caractériserait les psychoses, si nous en croyons la définition qu'on nous donne ? Parce qu'en effet s'il y a bien quelque chose dont on pourrait également se servir pour définir la névrose, c'est cela: la névrose est bien ce quelque chose encore; à partir de quel moment décidons-nous le sujet a franchi les limites; il a franchi celle-là, il est dans le délire.

Prenons le cas de notre Président Schreber. Le Président Schreber pendant la période prépsychotique vit quelque chose qu'il nous donne à l'état vivant, c'est cette question dont je vous disais qu'elle est au fond de toute forme névrotique; c'est bien dans cette période après-coup, avec les petits morceaux, il nous montre qu'il a été en proie à d'étranges pressentiments; qu'il a été tout d'un coup envahi par cette image qui était celle vraiment semble-t-il la moins faite pour entrer dans l'esprit d'un homme de son espèce et de son style, qu'il devait après tout être fort beau d'être une

*Leçon du* 11 *avril 1956*

femme en train de subir l'accouplement. *Pour nous bien entendu, qui suivons tout le développement de la psychose, tout ceci ne nous paraît pas très surprenants.*

Alors, pourquoi allons-nous faire une limite entre le moment où il était encore à cette période de confusion panique et le moment où son délire a fini par construire effectivement qu'il était une femme et pas n'importe laquelle, qu'il était la femme divine, ou plus exactement la promise de Dieu, *ce qui a été la construction de son délire.*

[ p. 217,l.27 la femme divine ou plus exactement la promise de Dieu]

Est-ce que c'est là quelque chose qui suffit à donner la

définition de son cas, le franchissement, l'entrée dans la psychose ? Assurément pas. Katan rapporte un cas qu'il a vu se déclarer à une période beaucoup plus précoce que celle de Schreber. C'était le cas d'un jeune homme. Et il a pu avoir une notion tout à fait directe; il est arrivé à peine au moment où le cas virait. Il s'agit d'un jeune à l'époque de la puberté, dont il analyse fort bien toute la période pré-psychotique, en ceci que nous avons la notion que chez le sujet rien de l'ordre de son accession à quelque chose qui peut le réaliser dans le type viril, rien n'est là, tout a manqué; et que c'est par l'intermédiaire d'une sorte d'imitation, d'accrochage, à la suite d'un de ses camarades, (je résume la notion analytique que nous pouvons prendre du cas de ses symptômes) qu'en somme il essaie de conquérir la typification de l'attitude virile comme telle; c'est dans la mesure où, comme lui et à sa suite, il se livre aux premières manœuvres sexuelles, celles de la puberté, la masturbation nommément, qu'ensuite il y renonce sur l'injonction du dit camarade, qu'il se met à s'identifier à lui pour toute une série d'exercices qui sont appelés conquête sur soi-même, c'est-à-dire qu'il se comportait comme s'il était en proie à un père sévère, ce qui était le cas de son camarade; comme lui il s'intéressait à une fille qui, comme par hasard, est la même que celle à laquelle son camarade s'intéresse; et quand il sera allé assez loin dans cette identification à son camarade, la jeune fille lui tombera toute préparée dans les bras; c'est là manifestement le mécanisme du « comme si » que Mme Hélène Deutsch dans un

LES PSYCHOSES

article dont je vous donne le sens, a mis en valeur comme une dimension tout à fait significative dans la symptomatologie des schizophrénies, mécanisme de compensation, à proprement parler, imaginaire, (vous devez retrouver là l'utilité de la distinction de ces registres), une sorte de compensation imaginaire de l'Œdipe absent, de l'Œdipe en tant que qu'il lui aurait donné le signifiant, la virilité sous la forme non pas de l'image paternelle, mais du non-père.

*Nous retrouvons là le substitut, la tentative d'équivalence, une équivalence. Dans le cas dont il s'agit, - à force d'échouer, - la psychose, quand elle éclate* d'une façon qui ne va pas comporter de signification foncièrement différente de la période-psychotique, le sujet va toujours se comporter en homosexuel inconscient. Il s'y comportait déjà auparavant. Tout le comportement par rapport à l'ami qui est l'élément pilote de sa tentative de structuration au niveau de la puberté, va se retrouver dans son délire. À partir de quel moment délire-t-il ? Il délire à partir du moment où il dit que son père le poursuit pour le tuer, pour le voler également, pour le châtrer également. Le sujet comme on dit, est là par tous les contenus impliqués dans les significations névrotiques. Mais on ne met pas en relief ceci qui est pourtant le point essentiel, le délire commence à partir du moment où l'initiative vient d'un Autre, (avec un A), où l'initiative est là fondée sur une activité subjective. « L'Autre veut cela » et d'ailleurs il faut y mettre des réserves. Il veut cela, et il veut aussi surtout qu'on le sache, il veut le signifier.

Nous entrons, dès qu'il y a délire, à pleine voile dans le domaine d'une inter-subjectivité dont tout le problème est de savoir pourquoi elle est fantasmatique. Mais au nom du fantasme dont nous avons l'omniprésence dans la névrose, aussi attachés à la signification du fantasme, nous oublions la structure, à savoir qu'il s'agit de signifiants, et de signifiants comme tels, maniés par un sujet à des fins signifiantes, tellement purement signifiantes que la signification, elle reste très souvent problématique et d'autant plus que ce que nous avons rencontré dans cette symptomatologie implique

p. 218, l. 11 quand la psychose éclate
352

*Leçon du 11 avril 1956*

toujours *ce que je fais rentrer aujourd'hui dans le jeu de notre dialectique; parce que je vous l'avais promis, qu'il faut bien que chaque thème rentre à son moment, un thème,* que je vous ai déjà annoncé l'année dernière à propos du rêve de l'injection d'Irma, dans le mécanisme dit de l'immixtion des sujets, le propre de la dimension intersubjective, c'est-à-dire que vous avez dans le réel un sujet capable de se servir du signifiant comme tel, c'est-à-dire non pas pour vous informer, comme on dit, mais très précisément pour vous leurrer, que cette possibilité soit là essentielle, c'est cela qui distingue l'existence du signifiant. Mais ce n'est pas tout.

Dès qu'il y a sujet et usage du signifiant, il y a usage possible de l'entre-je; c'est-à-dire du sujet interposé. Cette immixtion des sujets, dont vous savez que c'est l'un des éléments les plus manifestes du rêve de l'injection d'Irma, à savoir les trois praticiens appelés à la queue leu leu par Freud, qui veut savoir ce qu'il y a dans la gorge d'Irma. Et ces trois personnages bouffonnant qui opèrent, qui parlent, qui sou-tiennent des thèses, qui ne disent que des bêtises. ces « entre-je » jouent là un rôle essentiel. Ils sont en marge de l'interrogation de Freud qui est celle-ci: qu'est-ce qui joue son rôle dans ce qui est à ce moment là sa préoccupation essentielle, sa préoccupation majeure, celle où lui-même dans une lettre à Fliess, rejoint ce que je suis en train de vous dire quand il parle de la défense qui est la préoccupation dont je parle, et qui dit à Fliess : «Je suis en train », à propos de la défense, «)e suis au beau milieu de ce qui est hors de la nature ».

La défense c'est en effet cela c'est quelque chose qui a un rapport tellement essentiel au signifiant, qui est tellement liée, non pas à la prévalence de la signification, mais à l'idolâtrie du signifiant comme tel, *qu'il est impossible de la concevoir autrement.* Ceci n'est qu'une indication. L'immixtion des sujets, est-ce que ce n'est pas très précisément là ce quelque chose qui nous apparaît à portée de la main dans le délire ? L'immixtion des sujets, cette chose qui est tellement essentielle à toute relation intersubjective qu'on peut dire

p. 218,l.31 *parce* ... implique toujours ...

LES PSYCHOSES
p. 219,l. 32
dans la symptomatologie de la psychose, au niveau de l'autre sujet

que je crois qu'il n'y a pas de langue qui ne comporte des tournures grammaticales tout à fait spéciales pour l'indiquer. Pour vous faire comprendre ce que je veux dire, je vais prendre un exemple. C'est toute la différence qu'il y a entre « le médecin-chef qui a fait opérer ce malade par son interne » et « le médecin-chef qui devait opérer ce malade, il l'a fait opérer par son interne ». Vous devez bien sentir, encore que là ça aboutisse à la même action, ça veut dire deux choses complètement différentes. Dans le délire, c'est de cela qu'il s'agit tout le temps. On leur « fait faire » ceci. C'est là qu'est le problème, loin que nous puissions dire tout simplement que l'« Id » est là tout brutalement présent, et réapparaissant dans le réel. Tout se passe comme si dans une sorte d'impasse ou de perplexité concernant le signifiant dont il s'agit au fond de la psychose, le sujet réagissait par cette tentative de restitution, de compensation de la crise déchaînée fondamentalement, là aussi, par quelque question sans doute. Qu'est-ce... ? Je n'en sais rien. Je suppose qu'il réagit à l'absence du signifiant par une affirmation d'autant plus appuyée d'un autre qui, lui, comme autre est essentiellement énigmatique. L'Autre (avec un A), le vous ai dit qu'il était exclu, qu'il était exclu en tant que porteur de signifiant. Il est d'autant plus puissamment affirmé qu'entre lui et le sujet, au niveau du petit autre, au niveau de l'imaginaire, se passent tous ces phénomènes d'entre-je qui, eux, vont constituer ce qui est apparent dans la symptomatologie de la psychose.

*La question est justement tellement sensiblement éclairée par la nature des phénomènes qui se passent au niveau de l'entre-je, au niveau de l'autre du sujet,* de celui qui a l'initiative dans le délire, du professeur Fleschig dans le cas de Schreber, du Dieu qui est tellement capable de séduire qu'il met en danger l'ordre du monde, en raison de l'attraction. *L'important, le révélateur aussi, le significatif, c'est le cas de le dire, est* de voir apparaître au niveau de l'entre-je, c'est-à-dire au niveau du petit autre, du double du sujet, de ce quelque chose qui est à la fois son moi et pas son moi, des paroles qui sont une espèce de commentaire courant de

*Leçon du 11 avril 1956*

l'existence, que nous voyons dans l'automatisme mental, *ce commentaire des actes, cet écho de la pensée.* Mais ceci est encore là bien plus accentué, puisqu'il y a une espèce, puisqu'il y a une espèce d'usage en quelque sorte taquinant du signifiant comme tel. Ce sont des phrases qui sont commencées, puis interrompues pour simplement (...) comme nécessaires; c'est-à-dire en tant qu'elles organisent et ne peuvent pas manquer à ce niveau de signifiant, qui est une phrase et qui comprend un milieu, un début et une fin *qui ne peut pas ne pas se terminer, et qui au contraire joue sur l'attente, la relation temporelle, le ralentissement, tout un jeu qui se produit lui, au niveau imaginaire du signifiant comme tel* comme si ici, l'énigme faute de pouvoir se formuler d'une façon vraiment ouverte, autrement d'abord que par l'affirmation de l'initiative de l'autre, donnait sa solution en montrant ce dont il s'agit; c'est d'un rapport de signifiant comme tel, c'est du signifiant qu'il s'agit.

Ce qui au fond du rêve de l'injection d'Irma apparaît comme la formule en caractères gras, à savoir quelque chose qui est là pour nous montrer la solution de ce qui est au bout du désir de Freud, c'est de s'apercevoir qu'il n'y a rien de plus important qu'une formule de chimie organique, de même dans le délire nous trouvons là l'indication dans ces phénomènes des commentaires, dans le bourdonnement du discours à l'état pur, qui se produit autour du phénomène, l'indication, dans le phénomène lui-même, que ce dont il s'agit c'est de la question du signifiant.

355
p. 219,1..40
Nous voyons ce phénomène dans l'automatisme mental.
p. 220, l. 1
.. exige donc un terme. C'est ce qui permet un jeu sur l'attente, un ralentissement qui se produit au niveau imaginaire du signifiant.

LEÇON 16, 18 AVRIL 1956

L'intérêt de la distinction sur laquelle j'insiste cette année, au premier plan de nos propos, entre le signifiant et le signifié, doit s'avérer être particulièrement justifié par la considération des psychoses. Je vous le montre par divers abords. Je voudrai aujourd'hui vous le faire sentir *par la lecture de quelques uns des morceaux du témoignage que nous a laissé Schreber.*

*Que ce sujet ait été « exceptionnellement doué », comme il s'exprime lui-même, pour l'observation des phénomènes dont il est le siège, et pour la recherche même de leur vérité, c'est quelque chose que nous ne pouvons pas négliger, et qui donne à ce témoignage sa valeur exceptionnelle.*

*Au moment où je vais choisir un de ces morceaux pour vous en faire part, je vous répète une fois de plus la question. Remarquez que ce que nous faisons dans l'exercice de notre mode de pensée analytique* dans l'abord d'une question en général de perturbation mentale, qu'elle s'avère d'une façon patente comme telle ou qu'elle soit latente, dans des symptômes ou des comportements, *c'est de chercher toujours la signification.* C'est ce qui nous distingue. C'est ce pourquoi l'on nous fait crédit. *C'est qu'en quelque sorte nous sachions la trouver plus loin et mieux que d'autres; je dirais plus, que nous en ayons vraiment le privilège. C'est là le crédit qui est*

357
p. 221,l. 3
Je voudrais aujourd'hui vous le faire sentir
p. 221l. 3
Je voudrais aujourd'hui vous le faire sentir, que cherchons-nous, analystes...*
p. 221,l. 8
C'est là ce qui nous distingue. L'on fait crédit au psychanalyste.

*Une partie de ce texte est intégrée dans la leçon 17 du 25 avril 1956.

LES PSYCHOSES

*attaché à la psychanalyse* de ne pas nous laisser tromper sur la véritable signification, quand nous décelons la portée que prend pour le sujet un objet quelconque, c'est toujours d'une signification qu'il s'agit, en ce sens que quelque chose dans le sujet est intéressé dans le registre de cette signification. C'est justement là que se produit, si l'on peut dire, la bifurcation, le point où je veux vous arrêter, pour vous montrer qu'il y a un carrefour, *c'est-à-dire qu'à partir du moment où nous arrivons à rechercher quel est l'ordre d'intérêt qui prend le sujet dans une signification quelconque, nous sommes tout naturellement menés sur le plan du désir, sur le plan de l'instinct, en fin de compte, comme représentant le type, le moule, préformation de ce désir, de cette appétence du sujet qui le prend dans cette signification, qui l'y fait corrélatif de l'objet, institué dès lors dans un certain* registre de relations instinctuelles, d'où toute la construction de la théorie des instincts, sur laquelle reposent les assises de la découverte analytique.

*Dès que ce champ est, si peu que ce soit, rempli, nous pouvons constater à l'intérieur de ce maniement que nous ferons des significations, nous pouvons nous poser des problèmes. Je dirai que nous ne les posons pas en raison même de la richesse du registre des significations auxquelles nous sommes par cette voie presque d'emblée parvenus.*

Il y a là tout un monde, je dirai même presque tout un labyrinthe relationnel, qui, déjà en lui-même comporte suffisamment de bifurcations, de communications, de retours, pour que nous nous en croyions satisfaits c'est à dire en fin de compte que nous y soyons à proprement parler perdus, le fait est sensible dans notre maniement quotidien de ces significations.

Prenons un exemple qui est très actuel dans notre sujet, *celui de la libido, de l'attachement homosexuel, pour autant qu'il entre comme participant, comme composant essentiel dans le drame de l'Œdipe. Qu'est-ce que nous dirons ? C'est que dans cette fixation, cette signification de la relation homosexuelle tend à se faire jour dans la relation de l'Œdipe,*

p. 221,l.14

L'intérêt, le désir, l'appétence qui prend le sujet dans une signification conduit à en rechercher le type, le moule, la préformation dans le registre des relations instinctuelles.

p. 221, l. 18

... assises sur lesquelles reposent la découverte analytique.

358

*Leçon du 18 avril 1956*

*dans l'Œdipe inversé:* nous expliquerons beaucoup de choses dans ce registre. La plupart du temps dans le cas de la névrose, nous dirons: le sujet se défend contre cet attachement, cette relation qui toujours tend à apparaître plus ou moins secrète, plus ou moins latente, dans ses comportements. Qu'est-ce que nous chercherons comme cause de défense, le fait que le sujet a plus d'une façon de se défendre, mais que d'une façon générale, il y a ces différents modes de se défendre, qui s'appellent déjà défenses. Et à cette défense nous attribuons une cause, et cette cause par exemple nous la définissons comme crainte de la castration

*Est-ce que vous ne sentez pas que cette chose que je prend comme le premier exemple qui est d'usage courant, nous la manions à tors et à travers, avec la plus grande simplicité 2* Nous ne manquons d'ailleurs jamais d'explications, parce que si nous n'avons pas celle-là ou que ce soit une autre, n'est-il pas sensible, et le moindre texte analytique le rend sensible, c'est que la question n'est jamais posée, de quel ordre de cohérence il peut bien s'agir ? À savoir en quoi l'orientions homosexuelle de l'investissement libidinal est-il posé ? Pourquoi admettons-nous tout simplement et d'emblée qu'elle comporte cette cohérence causale pour le sujet ? En quoi la capture par *l'image homosexuelle comporte-t-elle, même pour le sujet qu'il perdra son pénis ? Il faut pour cela ou bien que dans un cas donné nous déterminions une expérience spéciale, encore devrons-nous demander de quelle ordre elle a été,* et en fin de compte quel ordre de causalité implique ce qu'on appelle le processus primaire. Jusqu'où pouvons-nous y admettre la relation causale, quels sont les modes de causalité qui sont appréhendés par le sujet dans une relation de capture imaginaire quelconque ? Suffit-il que nous, qui la voyons du dehors, cette relation imaginaire, et toutes ses implications d'ailleurs puisqu'il s'agit de l'imaginaire, ce sont des implications elles-mêmes construites, soit donnée dans le sujet. Je ne dis pas que nous ayons tort de penser qu'automatiquement entre en jeu la crainte de la castration avec toutes ces conséquences chez un

359
p. 222, l. 0
nous définissons celle-ci comme crainte de la castration
p. 222,l. 19 comporte-t-elle pour le sujet qu'il perde son pénis ?

sujet mal pris dans la capture passivante de la relation homosexuelle, je dis que nous ne nous posons jamais la question, je dis qu'il est probable que la question aurait des réponses différentes selon les différents cas, qu'il ne va pas de soi que cette cohérence causale qui en somme est reconstruite et impliquée par une sorte d'extrapolation tout à fait abusive de ce que les choses de l'imaginaire comporteraient dans le réel. je *dis que nous ne nous posons jamais de questions sur ce plan, que nous pensons, quand nous en avons besoin que nous glissons tout naturellement à faire intervenir* là, où il s'agit du principe du plaisir, là où il s'agit de résolution, de retour à l'équilibre, d'exigence du désir, que nous faisons implicitement, au moment où nous le voulons, intervenir le principe de réalité, si ça sert à expliquer quelque chose; si ça ne sert à rien expliquer, nous faisons intervenir autre chose.

Ceci nous permet de revenir *comme à une question à la bifurcation, c'est-à-dire au moment où l'interrogation sur la signification nous a introduits à une nouvelle vue des intérêts que prend le sujet* dans une relation foncièrement imaginaire du désir, celle tout au moins que nous pouvons concevoir au premier abord comme essentiellement imaginaire.

*Avant de nous engager dans ce catalogue, dans ce labyrinthe, dans cette complication des instincts* et dans ses équivalences, dans leurs débouchés les uns dans les autres, c'est là qu'il faut nous arrêter et nous dire: *Est-ce que tout intérêt significatif du sujet humain, ne comporte pas la considération comme telle des lois,* seulement des lois biologiques qui font que pour le sujet humain un certain nombre de significations seront instinctivement, biologiquement, individuellement intéressantes. Il y a aussi, quelle est la part là-dedans de ce qui relève à proprement parler du signifiant.

*En d'autres termes, est-ce que pour tout ce qui est signification pour l'être humain ne se pose pas la question de l'insistance du jeu propre de la façon de l'intervention dans ses intérêts, tous, quels qu'ils soient, si profonds, si primitifs, si élémentaires que nous les supposions, des lois propres du signifiant étudiées comme telles.*

p. 222,l. 32

par une extrapolation abusive des choses de l'imaginaire dans le réel.

p. 222,l. 35

Ceci nous permet de revenir à notre carrefour. La relation du désir se conçoit au premier abord comme essentiellement imaginaire.

p. 222,l.36

C'est à partir de là que nous nous engageons dans le catalogue des instincts.

p. 222,l. 39 arrêtons-nous plutôt

p. 223,l. 1

En fait le signifiant, avec son jeu et son insistance propres, intervient dans tous les intérêts de l'être humain - si profonds, si primitifs, si élémentaires, que nous les supposions.

*Leçon du 18 avril 1956*

Pendant des jours et des leçons, j'ai essayé, par tous les moyens de vous faire entrevoir cette chose que nous pourrons appeler provisoirement autonomie du signifiant, c'est-à-dire qu'il y a des lois propres sans doute extrêmement difficiles à isoler, puisque ce signifiant nous le voyons et nous le mettons toujours en jeu dans les significations.

C'est là l'intérêt de la considération linguistique du problème, c'est que dans ce phénomène le plus fondamental des relations inter humaines, qui s'appelle le langage, je vous ai montré qu'il était impossible même de le saisir, de l'aborder, de s'apercevoir comment il fonctionne, si nous ne faisons pas fondamentalement et au départ de distinction du signifiant et du signifié, qui nous montre que le signifiant a ses lois propres, indépendamment du signifié, de sorte que s'il est vrai - c'est là le pas que je vous demande de faire dans ce séminaire - que le sens de la découverte psychanalytique çà n'est pas simplement d'avoir des significations, mais d'avoir été beaucoup plus loin qu'on n'a jamais été dans la lecture des significations *s'il est vrai qu'il y a autre chose que cela, que l'essentiel de la découverte analytique ce n'est pas cela, le fait de ne pas s'occuper que de ça représente justement, doit représenter, doit se retrouver exactement partout où notre recherche analytique se heurte* à des impasses, soit à des confusions, soit la plupart du temps à des sortes de cercles et de tautologies.

Or, je dis qu'il est vrai que la découverte analytique ce n'est pas cela. Et son ressort est dans ceci, non pas simplement, comme nous l'avions jusqu'ici méconnu, des significations dites libidinales, dites instinctuelles, à toute une série de comportements humains. C'est vrai, il y a ça! Mais c'est que ces significations, que toute une zone de significations - et qui sont des plus primordiales, des plus enracinées, des plus proches des besoins au sens de l'insertion la plus animale dans l'entourage en tant que nutritif et en tant que captivant; que ces significations pour l'être humain sont soumises dans leur suite, dans leur formation, je dirai plus dans leur instauration, dans leur venue au jour, à des lois qui sont celles du signifiant.

361

p. 223,l.17

d'avoir été beaucoup plus loin qu'on n'a jamais été dans leur lecture, à savoir jusqu'au signifiant

LES PSYCHOSES

Quand je vous ai parlé du jour et de la nuit, c'était pour vous faire sentir qu'au-delà de tout ce que recouvre le jour, la notion même de jour, le mot jour, la notion de la venue au jour est quelque chose d'à proprement parler insaisissable dans aucune réalité; il n'y a aucune définition, aucune limite si ce n'est que cette fonction de l'opposition du jour et de la nuit est quelque chose, comme une opposition signifiante, fondamentale, qui dépasse infiniment toute espèce de signification, qu'elle arrive à recouvrir. Et si j'ai pris le jour et la nuit, c'est parce que notre sujet, c'est bien entendu, l'homme et la femme. Et que le signifiant homme comme le signifiant femme sont autre chose qu'attitude passive ou qu'attitude active; qu'attitude agressive ou qu'attitude cédante; sont autre chose que des comportements, qu'il y a un signifiant caché là derrière, sans aucun doute, bien entendu qui n'est nulle part absolument incarnable, mais qui quand même est au plus, de la façon la plus proche, incarné dans l'existence du mot homme et du mot femme.

En fin de compte, si ces registres de l'être sont quelque part, c'est en fin de compte dans les mots. Il n'est pas forcé que ce soit des mots verbalisés. Il se peut que ce soit un signe sur une muraille, il se peut que pour le primitif ce soit une peinture, une pierre, mais quelque chose qui est ailleurs que dans *toute espèce de mode particulière de type de comportement, de relation, de pattern, qui s'appelle attitude ou comportement féminin ou masculin.*

*La réalité humaine - ceci n'est pas une nouveauté, parce qu'à partir du moment où je vous le dis vous devez reconnaître que nous ne disons absolument pas autre chose en disant par exemple que le complexe d'Œdipe* est absolument essentiel pour l'être humain pour accéder à une structure humanisée du réel; c'est cela que ça veut dire, et ça ne peut pas vouloir dire autre chose; car il faut que toute cette composition relationnelle avec la cristallisation de l'Œdipe où le sujet bien entendu ne peut pas être considéré comme purement et simplement pris dans un champ, et duquel, par les lignes de force d'une relation triangulaire où à tout instant

p. 224,l. 8

.. quelque chose qui est ailleurs que dans des types de comportement ou des patterns. Ce n'est pas une nouveauté. Quand nous disons que le complexe d'Œdipe...

362

*Leçon du 18 avril 1956*

nous ne pouvons articuler le complexe d'Œdipe et ses diverses modalités, ses divers résultats et toutes les conséquences que nous lui donnons que dans la mesure où le sujet est à la fois lui et les deux autres des partenaires. C'est ce que signifie exactement le terme d'identification que vous employez à tout instant.

Si cette intersubjectivité, avec ce qu'elle a à une certaine étape de vécu typiquement, avec cette crise que l'on appelle « déclin » et qui sanctionne par l'introduction dans le sujet d'une certaine nouvelle dimension que nous appelons plus ou moins proprement et avec toutes les discussions que cela comporte; si en somme, une crise dont nous avons défini et localisé le champ sous le nom de l'Œdipe, n'a pas simplement en elle-même cette structure, elle incontestablement et évidemment symbolique. On ne peut pas penser le complexe d'Œdipe autrement. S'il n'y a pas organisation dialectique dans le complexe d'Œdipe, nous ne savons plus ce que les pots veulent dire, si nous ne les disons pas comme une structure symbolique, mais si nous ajoutons que le passage du sujet par cette expérience symbolique ou dialectique est essentiel à son accès à la réalité, et par toutes nos voies, par tout ce qui court dans la littérature, dans la façon dont nous expliquons les choses, dont nous nous accordons sur un certain nombre de principes fondamentaux, cela implique donc que pour qu'il y ait réalité, qu'il y ait accès suffisant à la réalité, que la réalité ait son poids, que le sentiment de la réalité soit pour nous un juste guide, pour qu'il n'y ait pas réalité psychotique, c'est-à-dire franchissement de la réalité dans la psychose, il faut que le complexe d'Œdipe ait été vécu. je ne pense même pas que la question fasse doute.

Mais le fait que ce ne serait pas généralement reçu ne change rien à la question. Il suffit que certains le tiennent pour sûr pour que par là même soit posé cette question. C'est donc d'une certaine expérience purement symbolique, à un de ces niveaux tout au moins impliquant la conquête de la relation symbolique comme telle, que dépend l'équilibration, la juste situation du sujet humain dans la réalité, dans son ensemble.

LES PSYCHOSES

Et après tout, maintenant à y réfléchir, qu'avons-nous besoin même de la psychanalyse pour le savoir? Comment ne sommes-nous pas étonnés que depuis longtemps les philosophes n'aient pas mis l'accent sur le fait que la réalité humaine est irréductiblement structurée comme signifiante ?

C'est de là que je partais une fois de plus la dernière fois, que sont bâties si je puis dire ces arches, que ces lignes de force sont faites, du signifiant comme tel, qu'il y ait un certain nombre d'éléments.

je parlais tout à l'heure du jour et de la nuit, de l'homme et de la femme, de la paix et de la guerre. je pourrai encore énumérer un certain nombre de choses qui sont quelque chose qui ne se dégage pas du monde réel, qui lui donne son bâti, ses axes, sa structure, qui l'organise, qui font que l'homme s'y retrouve, qui font qu'il y a pour lui en effet une réalité, telle que nous la faisons intervenir dans l'analyse suppose à l'intérieur lui-même, cette trame, ces nervures de signifiant comme tel.

L'important d'attirer l'attention là-dessus, ce n'est pas de vous apporter cela comme quelque chose de nouveau. je veux dire que je vous l'apporte comme quelque chose de perpétuellement impliqué dans notre discours, mais de jamais isolé comme tel, ce qui pourrait jusqu'à un certain degré n'avoir pas d'inconvénient, mais qui en a, qui en a précisément par exemple quand vous lisez tout ce qui est écrit sur les psychoses. Et vous verrez que quand on parle des psychoses les mêmes mécanismes d'attraction, de répulsion, de conflit, de défense, sont mis en cause dans notre discours, que quand nous parlons des névroses; mais que les résultats quand même, phénoménologiquement et psychopathologiquement sont tout de même distincts *ne disons pas opposés, si le mot opposé en effet veut dire quelque chose dans notre propre registre. Mais pourtant nous ne donnons pas enfin de compte d'autre explication.*

Nous nous contentons des mêmes effets de signification. C'est là qu'est l'erreur. C'est là que quelque chose ne peut manquer de nous apparaître comme franchement insuffisant.

p. 225,l. 6
les résultats sont distincts pour ne pas dire opposés
364

*Leçon du 18 avril 1956*

C'est là que je vous prie de vous arrêter un instant sur l'existence de la structure du signifiant comme tel, pour tout dire, existe dans la psychose.

En effet, les significations apparaissent, je dirai même si proliférantes plus proliférantes qu'ailleurs. Cela n'est pas en raison d'un motif, d'un départ, d'une relation essentielle par où la psychose se distingue radicalement de la névrose qui est que ce dont il s'agit ce n'est pas de je ne sais quelle perte également du sujet dans le labyrinthe des significations, de je ne sais quel point mort où il s'est arrêté dans ce que nous appelons fixation dans l'ordre de ces relations significatives, mais qu'il s'agit de quelque chose qui arrive à un moment au jour, qui se manifeste dans les relations du sujet au signifiant. Qu'est-ce que ceci comporte et va pouvoir dire ?

Essayez ce que peut être l'apparition d'un pur signifiant, de ce signifiant que nous pouvons d'abord concevoir comme tellement distinct en lui-même de la signification. Il faut que nous pensions que ce qui distingue le signifiant c'est vraiment cela, d'être distinct. C'est-à-dire d'être en lui-même sans signification propre, l'apparition d'un pur signifiant, c'est là quelque chose bien entendu que nous ne pouvons même pas imaginer, par définition. Et pourtant dès que nous nous posons des questions d'origine, il faut quand même que nous nous approchions de ce que ça peut représenter.

Est-ce que vous ne voyez pas que ces signifiants de base sans lesquels l'ordre des significations humaines, l'ordre de ces intérêts - c'est notre expérience qui à tout instant nous le fait sentir - ne saurait s'établir, - est-ce que ce n'est pas justement cela que nous expliquent toutes les mythologies ? Est-ce que vous vous imaginez le terme de « pensée magique », avec lequel la connerie scientifique moderne s'exprime pour chaque fois qu'on se trouve devant quelque chose qui semble dépasser ces petites cervelles ratatinées de gens dont il semble que pour pénétrer dans le domaine de la culture, la condition première et indispensable est que rien d'eux-mêmes les prenne dans un désir quelconque qui les humanise. Est-ce que vraiment le terme de « pensée magique »

vous paraît suffire pour expliquer que des gens, des gens qui avaient toutes les chances d'avoir les mêmes rapports sur la naissance, qui nous ont interprété la naissance du monde comme le jour et la nuit, comme la terre, le ciel, comme des entités qui se conjuguent et qui copulent, et qui, dans une famille mêlée d'assassinats, d'incestes, d'éclipses extraordinaires, de disparitions, métamorphoses, mutilations de tel ou tel terme. Et vous croyez que pour ces gens-là, ces choses ils les prennent vraiment au pied de la lettre ? S'imaginer qu'ils expliquent quelque chose, c'est vraiment les mettre au niveau mental de l'évolutionnisme de nos jours qui, lui, croit expliquer quelque chose...

je crois que dans le mode de l'insuffisance de la pensée, nous n'aurions dans ce cas-là, absolument rien à envier aux Anciens.

N'est-il pas clair que ces mythologies c'est très précisément quelque chose qui veut dire ça, qui vise ce qui est en effet essentiel à la position, à l'installation, à la tenue debout de l'homme dans le monde. Savoir en effet quels sont les signifiants primordiaux. Comment on peut concevoir leurs rapports, leur généalogie. Il n'y a pas besoin d'aller les chercher dans les mythologies grecque, égyptienne. M. Griaule est venu nous expliquer la mythologie en Afrique. Ils s'imaginent qu'il s'agissait réellement d'un placenta divisé en quatre; et l'un arraché avant les autres, entraînant avec lui un morceau de placenta, introduisant la première dissymétrie avec la dialectique entre ces quatre éléments primitifs, sans cesse qui sert à expliquer aussi bien la division des champs, la façon dont on porte les vêtements, ce que signifiaient les vêtements, le tissage, tel ou tel art, etc...

C'est très précisément la généalogie des signifiants pour autant qu'elle est essentielle à un être humain pour s'y reconnaître, pour s'y retrouver, pour y découvrir, non pas seulement les poteaux d'orientation qui se plaquent comme une espèce de moule extérieur stéréotypée sur ces conduites; ça ne lui donne pas simplement des patterns; ça lui permet une libre circulation dans un monde désormais

*Leçon du 18 avril 1956*

mis en ordre. Est-ce *que ce n'est pas de cela justement qu'il s'agit quand, dans cette psychologie l'homme moderne, peut être bien moins loti, nous en savons le soupçon depuis quelque temps, qu'un primitif, pour s'y retrouver dans cette ordre de signifiances, et qui en est réduit sur beaucoup de choses, il* faut bien le dire, tout à fait à la différence du primitif qui a tout de même des clefs grâce à ses mythes, pour toutes sortes de situations extraordinaires, il y a des clefs pour le cas où il se met en rupture avec tout; il est encore pris, il retrouve encore la possibilité des signifiants qui le supportent à ce moment-là, qui lui disent par exemple très exactement la forme de la punition que comporte sa sortie qui peut produire à plus d'un niveau des désordres et de la règle qui lui impose son rythme fondamental. Nous, nous en sommes, me semble-t-il, plutôt réduits à rester très peureusement dans un conformisme, et à craindre de devenir un petit peu fous, dès que nous ne disons pas, en somme, exactement la même chose que tout le monde. C'est plutôt ça la situation de l'homme moderne.

Alors bien entendu, à partir du moment où nous incarnons tant soit peu cette présence du signifiant dans le réel nous pouvons peut-être nous imaginer aussi qu'en effet si quelque chose dont nous avons le sentiment de la sortie d'un signifiant, que ça s'est produit de la sortie d'un signifiant, avec tout ce que cela peut comporter de retentissement, jusqu'au plus intime des comportements et des pensées, il est certain que l'apparition de tel ou tel registre, comme celui d'une nouvelle religion, ça n'est pas quelque chose que nous puissions manipuler facilement, l'expérience le prouve. *Quand nous nous intéressons à ces problèmes en termes simplement de virage des significations, de changement du sentiment, de changement des rapports, du moins socialement conditionnés, que l'élément du nouveau symbole de la création d'un signifiant nouveau* que son apparition littéralement dans le monde, et dont on ne sait donc pas qu'elle s'accompagne de toutes sortes de phénomènes dits révélatoires, et qui peuvent chez ses porteurs, apparaître sous un mode

367

p. 226,l. 15

Cela lui permet une libre circulation dans un monde désormais mis en ordre. L'homme moderne est peut-être moins bien loti.

p. 226,l. 32

... l'expérience le prouve. Il y a virage des significations, changement du sentiment commun, des rapports socialement conditionnés, mais il y a aussi toutes sortes de phénomènes dits révélatoires.

souvent assez perturbant pour que les termes dont nous nous servons dans les psychoses nous paraissent absolument inappropriés pour désigner leurs réactions; *le caractère ravageant à son apparition de quelque chose qui est une nouvelle structure dans les relations entre les signifiants de base, c'est quelque chose que nous pouvons entrevoir comme devant être étudié en visant, recherchant, ce que peut être l'apparition d'un nouveau terme dans l'ordre du signifiant.*

Cela n'est pas notre affaire. *En fait, nous avons affaire à ce quelque chose tel que si nous le voyons à l'état résiduel, à l'état de noyau irréductible dans un certain nombre de phénomènes qui sont à notre portée, qui sont ceux que nous considérons chez des sujets pour lesquels nous touchons du doigt, avec évidence,* l'intervention de quelque chose qui se passe au niveau de la relation dite oedipienne, simplement la question supplémentaire que le vous invite à vous poser, est ceci si nous ne pouvons pas nous intéresser à ce que peut constituer l'apparition d'un signifiant, phénomène qu'à proprement parler nous n'avons jamais ou professionnellement à considérer comme tel, ce que tous nos propos jusqu'à présent nous poussent à mettre au premier plan, pour nous interroger là-dessus, est-ce qu'il n'est pas concevable, et plus concevable en effet que partout ailleurs, chez des sujets qui sont immédiatement accessibles, qui sont les psychotiques, de considérer les conséquences d'un manque essentiel d'un signifiant ?

Là encore, je ne dis rien de nouveau. je formule simplement d'une façon claire ce qui est perpétuellement impliqué dans notre discours quand nous parlons du complexe d'Œdipe, *nous disons qu'un cas ou une névrose, comme on s'exprime plus ou moins proprement - une névrose sans Œdipe, de temps en temps nous sommes amenés à penser qu'il y en a peut-être ? Ce n'est pas vrai, mais on l'a soulevé.* Dans une psychose nous admettons assez volontiers qu'il y a eu quelque chose qui n'a pas fonctionné, qui ne s'est pas complété dans l'Œdipe, essentiellement en essayant de voir, d'après un cas paranoïaque tout à fait homologue par certains

p. 226, l. 37

L'apparition d'une nouvelle structure dans les relations entre les signifiants de base, la création d'un nouveau terme dans l'ordre du signifiant, ont un caractère ravageant.

p. 226,l.40

Cela n'est pas notre affaire... Par contre, nous avons affaire à des sujets chez qui nous touchons du doigt à l'évidence quelque chose qui a lieu au niveau de la relation oedipienne, un noyau irréductible.

p. 227, l. 9

... quand nous parlons du complexe d'Œdipe. Une névrose sans Œdipe, ça n'existe pas. On en a soulevé la question, mais ce n'est pas vrai.

*Leçon du 18 avril 1956*

côtés au cas du président Schreber qu'un analyste, a eu à étudier in vivo. *C'est bien à cela qu'il arrive. Rien n'est concevable dans le déroulement depuis la période prépsychotique jusqu'à l'épanouissement de la structure psychotique qu'il nous présente comme une tentative de restitution, dont il voit très bien que ce n'est pas une restitution comme une autre,* dont il dit des choses qui vont en fin de compte être très proches de ce que je vais vous dire, à ceci près que manifestement il s'embrouille et se perd perpétuellement, parce qu'il ne peut arriver à formuler les choses comme celles-ci, comme je vous propose de les formuler: la psychose consiste en un manque quelque part, un trou, le manque au niveau du signifiant comme tel; cela peut vous paraître insuffisant, imprécis. Mais c'est tout de même assez suffisant pour se formuler, même si nous ne pouvons pas dire - *et pour cause* -, ce que c'est ce signifiant, ce que ça va être.

Nous allons au moins qu'est ce signifiant pouvoir le cerner par approximation dans un certain secteur, dans un certain champ; nous pouvons désigner, je dirai, l'ensemble des significations avec lequel apparaît, connoté dans son approche - si on peut parler de l'approche d'un trou, mais en effet, pourquoi pas ? Il n'y a rien de plus dangereux que l'approche d'un vide. Et il y a une autre forme de défense, peut-être que celle provoquée par une tendance ou une signification interdite, c'est la défense qui consiste à ne pas s'approcher de l'endroit par exemple où il n'y a pas de réponse à la question. Bien entendu, nous y sommes bien tranquilles. Et somme toute, on peut bien le dire, c'est la caractéristique des gens normaux. « Ne posons pas de questions ».

Nous l'avons appris, c'est pour cela que nous sommes là. *Mais du fait que nous sommes psychanalystes, il faut faire un tout petit retour sur cette conséquence primitive de l'éducation que nous avons eue*, il faut nous dire que nous sommes peut-être quand même faits pour justement, au moins dans la stricte mesure où cela peut nous servir à éclairer les malheureux qui, eux, se sont posés des questions. Car en fin de compte, nous sommes certains maintenant que chez les névrosés il y a une question; eux c'est sûr qu'ils se la sont

p. 227,l. 14
au cas du Président Schreber
p. 227,l. 19
même si nous ne pouvons pas dire tout de suite ce qu’est ce signifiant
p. 227,l. 28
on nous l'a appris, et c'est pour cela que nous sommes ici. Mais en tant que psychanalystes, nous sommes tout de mêmes faits pour essayer d'éclairer les malheureux.
369

posée; chez les psychotiques, ce n'est pas sûr; la réponse leur est peut-être venue avant que la question se soit posée, c'est une hypothèse. Ou bien la question s'est posée toute seule, ce n'est pas impensable.

Nous avons tout de même assez appris le maniement de ces choses pour savoir qu'une question n'est pas la question du sujet, qu'il n'y a pas de question sans qu'il y ait un autre à qui il la pose; quelqu'un me disait récemment dans une analyse: « en fin de compte, je n'ai rien à demander à personne ». C'est un aveu triste. je lui ai fait remarquer qu'en tout cas, s'il avait quelque chose à demander, il faudrait forcément qu'il le demande à quelqu'un. C'est l'autre face de la même question. Si nous nous mettons fortement cette relation dans la tête, il ne nous paraîtrait pas extravagant que je dise qu'il est aussi possible que la question se soit posée la première, que ce ne soit pas le sujet qui l'ait posée. Tout ce qui se passe à l'entrée d'une psychose, ce que je vous ai montré dans les présentations des malades -rappelez-vous, ceux qui y viennent, un petit sujet qui, à nous, nous paraissait très lucide. Il était bien clair que depuis longtemps, vu la façon dont il avait crû et prospéré dans l'existence au milieu de cette anarchie, simplement un peu plus patente que chez les autres, de la situation familiale, il s'était attaché, sans très bien savoir ce qui se passait à un ami; et que tout à coup il était arrivé quelque chose, et il n'était pas capable d'expliquer quoi. *Et nous avons très bien compris qu'il y avait eu quelque chose qui s'était passé quand la fille de son partenaire, à travers l'existence de celui qui était devenu vraiment son point d'enracinement dans l'existence, la fille lui était apparue: il se passait quelque chose d'inexplicable.* Nous, nous complétons dans ces cas-là, naturellement. Nous disons: il a senti cela comme incestueux, d'où défense; et puis tout cela naturellement, bien sûr. D'ailleurs nous ne sommes pas très sûrs quant à l'articulation exacte de ces choses. Nous avons appris grâce à Freud, que le principe de contradiction ne fonctionne pas dans l'inconscient. C'est une formule suggestive et intéressante, mais qui, si on s'arrête là, est un peu courte, *mais grâce*

p. 228,l.13

Nous avons très bien saisi que cela tenait à l'apparition de la fille de son partenaire

p. 228,1 19

formule, si on s'en tient là, un peu courte

*Leçon du 18 avril 1956*

*à cela ça nous évite à nous dans notre discours, de tenir moins de compte du principe de contradiction.* Quand une chose ne marche pas dans un sens, elle est expliquée par son contraire. C'est pourquoi les choses sont admirablement expliquées dans l'analyse. Voilà!

On retrouvait ce petit bonhomme « extrêmement lucide », lui parfaitement avait beaucoup moins bien compris que nous que ses manifestations étaient tout à fait frappantes, parce que littéralement il butait là devant quelque chose; et pourquoi ne pas dire que justement il lui manquait tout à fait la clef pour s'y retrouver, et que ce quelque chose qui s'est passé, c'est que littéralement, il est allé se mettre trois mois sur son lit pour comprendre ce qui se passait. Il était dans la perplexité.

Si on ne touche pas là justement du doigt ce quelque chose qui se retrouve, si on sait le regarder à chaque moment, qui s'appelle la prépsychose, à savoir le sentiment qu'en effet le sujet, lui, est arrivé à ce qui pour lui était le bord du trou. Si nous voyons, si nous savons retenir cela, justement, un minimum de sensibilité de notre part, que notre métier pourrait nous donner, nous pouvons prendre au pied de la lettre ce que nous voyons, au pied de la lettre ce que nous voyons, au pied de la lettre si nous savons le chercher et le regarder, et peut-être voir s'il ne s'agit pas de l'assomption, et de comprendre ce qui se passe là où nous ne sommes pas. Il ne s'agit pas de phénoménologie. Il s'agit de savoir que nous sommes capables de concevoir, non pas d'imaginer, de concevoir ce qui en résulte, si nous partons de cette idée: qu'est-ce qui se passe pour un sujet quand la question lui vient du trou, quand le départ vient de là où il n'y a pas de signifiant, quand c'est justement le manque qui se fait sentir comme tel, quand c'est du manque qu'il s'agit.

Je vous le répète, il ne s'agit pas de phénoménologie. Il ne s'agit pas de faire les fous. Nous le faisons assez croyez-moi d'habitude, parce qu'on a bien souvent cette impression dans notre dialogue interne. Il ne s'agit pas de cela du tout. Il s'agit littéralement, avec un cas pareil, d'approcher

certaines conséquences telles qu'elles sont concevables d'une situation ainsi déterminée.

Le sujet, l'ensemble signifiant implicite, tel qu'il lui suffit à faire son petit monde de petit homme solitaire dans la foule du monde moderne, est tout à fait clair. Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui se tiennent debout avec trois. je vous assure pour la plupart des gens dans notre monde moderne, les points d'appui sont excessivement réduits. Dès qu'on est arrivé à des tabourets sur trois pieds, il n'est plus question qu'il en manque un seul, parce que les choses vont tout de suite très loin. C'est peut-être tout simplement de cela qu'il s'agit. Il s'agit donc de savoir ce qui se passe quand le sujet est confronté à un certain carrefour de son histoire biographique avec une chose qui existe là depuis toujours, pour laquelle nous nous sommes, en suivant ces choses à la trace, contentés de la notion de Verwerfung, à savoir qu'il peut y avoir au départ pas assez de pieds pour le tabouret, et puis qu'il tienne quand même un certain moment.

*Il s'agit donc de savoir ce qui se passe quand le sujet se trouve affronté non pas à un conflit, bien entendu, cela pourra entraîner toutes sortes de conflits, et plus d'un; c'est justement là que nous nous apercevons de la structure particulière du conflit. Mais en ne nous laissant pas arrêter à cette constellation conflictuelle, en voyant si la structure des conflits est différente, que leur constellation ne se motive et ne s'explique que si on voit le problème, la question posée d'une façon toute différente, d'une sorte de décompensation significative, qui est celle de la névrose. Quand nous voyons que ce qui se passe est infiniment plus manifeste, plus ordonnant dans ce quelque chose que nous pouvons concevoir comme ce qui se passe, si tout d'un coup, parce que le signifiant est toujours solidaire, je veux dire que tout ce qui était éléments fondamentaux du signifiant ne forme jamais - parce que la signifiance même du signifiant - que quelque chose de cohérent, quand le sujet à propos du manque du signifiant doit être nécessairement amené à remettre en cause l'ensemble du signifiant.*

p. 229,l. 7

Cela peut entraîner plus d'un conflit mais il ne s'agit pas essentiellement des constellations conflictuelles qui, dans la névrose s'expliquent par une décompensation significative. Dans la psychose, c'est le signifiant qui est en cause, et comme le signifiant n'est jamais solitaire, comme il ne forme jamais que quelque chose de cohérent - c'est la signifiance même du signifiant - le manque d'un signifiant amène nécessairement le sujet à remettre en cause l'ensemble du signifiant*.

*signifiant solitaire: les versions en circulation comportent effectivement « solitaire », ce qui ne peut être qu'une erreur reprise par le rédacteur, car, par définition le signifiant n'existe que par rapport à d'autres signifiants. Il n'est donc pas « solitaire », mais « solidaire » des autres.

372

*Leçon du 18 avril 1956*

Je dis ceci est la clef fondamentale de la position du problème concernant l'entrée dans la psychose, concernant la succession des étapes dans la psychose, concernant la signification de la psychose.

À tout instant les questions sont posées dans la psychose dans des termes qui impliquent ce que je suis en train de vous dire. Qu'est ce par exemple qu'un Katan, quand il essaie de trouver le sens de l'hallucination, dit et formule? Il dit « l'hallucination c'est un mode défense comme les autres » Et il s'aperçoit d'ailleurs qu'il y a des phénomènes différents et très voisins les uns des autres. Il y a ce qu'on peut appeler simplement l'interprétation, cette certitude d'interprétation sans contenu. Je vous l'ai déjà fait sentir. Et puis l'hallucination, avec ce qu'elle comporte de différent, pour les deux, il admet les mêmes mécanismes qui sont destinés en quelque sorte à protéger à protéger le sujet, selon un mode différent de celui qui se passe dans les névroses. Dans les névroses, nous dirons que c'est la signification qui disparaît, qui va se nicher quelque part, qui est pour un temps éclipsé. Et puis la réalité, elle, tient le coup. Les défenses sous ces modes ne sont pas suffisantes dans le cas de la psychose. Et, pour protéger les sujets, quelque chose apparaît dans la réalité profondément perturbée. Il voit là du dehors d'où pourrait venir la menace, c'est-à-dire quelque chose qui éprouverait en lui la pulsion instinctuelle à laquelle il s'agit à tout prix de faire face. en somme, ici on ne va pas assez loin.

Le terme de réalité que nous employons vaguement paraît tout à fait insuffisant. Pourquoi ne pas oser dire - car nous avons une singulière prudence dans notre langage - que nous admettons comme mécanisme le « id ». Ici en somme il a le pouvoir de changer, modifier, perturber ce qu'on peut appeler la vérité de la chose, puisqu'il s'agit d'une chose qui justement l'intéresse, ou est censée, par définition, l'intéresser, puisque c'est de cela qu'il s'agit dans le cas de Schreber.

Par exemple, il s'agirait de le protéger contre les tentations homosexuelles il s'agit donc, non pas seulement qu'il ne voit pas la personne réelle. D'ailleurs, jamais personne

LES PSYCHOSES

n'a été à dire - et Schreber moins que les autres - que tout d'un coup c'est la face même de ses semblables mâles qui lui étaient tout d'un coup par la main de l'Éternel recouverte d'un manteau. Il les voyait toujours fort bien. Nous admettons simplement qu'il ne les voyait pas vraiment. C'est-à-dire pour ce qu'ils étaient pour lui, pour des objets effectifs d'une attraction amoureuse.

À partir du moment où nous osons en effet parler non pas de réalité, vaguement, comme si c'était la même chose, la réalité des murailles contre lesquelles nous nous cognons, mais signifiante, c'est-à-dire ce quelque chose qui se présente pour nous non pas simplement comme des arrêts, des butées, des obstacles, mais comme quelque chose qui se vérifie, qui s'instaure de soi-même comme orientant ce monde, comme y introduisant des êtres, pour les appeler par leur nom.

Pourquoi ne pas admettre aussi, puisque nous admettons des choses mystérieuses, qu'entre toutes le « id » est capable d'escamoter la vérité de la chose.

Nous pouvons aussi poser la question en sens inverse. À savoir: qu'est-ce qui se passe quand la vérité de la chose manque, quand il n'y a rien pour la représenter dans sa vérité, quand par exemple le registre du père, dans *sa fonction essentielle, dans ce qui fait qu'il est pensé comme père, avec toutes les* connotations *que ce terme implique - parce que le père n'est pas seulement le générateur, parce qu'il est beaucoup d'autres choses encore,* qu'il est celui qui possède la mère, qu'il est celui qui la possède de droit, qu'il est celui qui la possède en principe en paix; *que les registres et les fonctions de cette exigence, et surtout la façon dont il va intervenir dans la formation, pour le conflit, pour la réalisation de l'œdipe, où le* fils, *c'est-à-dire quelque chose qui est aussi une fonction, et corrélative de cette fonction du père, va prendre forme, avec tout ce que cela comporte, semble-t-il, si notre expérience existe, d'essentiel pour l'accession au type de la réalité - eh bien, qu'est-ce qui se passe, si, cela est pensable, concevable, et à quel moment ce quelque chose s'est produit, qui est un manque, dans la fonction formatrice du père, dans*

p. 230, l.10

quand par exemple le registre du père est en défaut. Le père n'est pas seulement le générateur.

p. 230,1 12

Sa fonction est centrale dans la réalisation de l'Œdipe et conditionne l'accession du fils - qui est aussi une fonction et corrélation de la première - au type de la virilité.

p. 230,l. 15

que se passe-t-il si un certain manque s'est produit dans la fonction formatrice du père ?

374

*Leçon du 18 avril 1956*

*sa présence, si* le père a eu un certain mode de relation et de rapport effectif *tel que ce n'est pas le conflit qui a caractérisé les choses, que ce n'est pas un effet du conflit, par une crainte de la castration par exemple, que le fils a pris la position féminine, si ce n'est par exemple (pour appeler les choses par leur nom) si le père lui-même pour des raisons tenant à de multiples causes, et qui ne sont pas du tout forcément des éléments qui soient en eux mêmes conflictuels, qui soient des modes de présentation du sujet dont il s'agit.* Nous avons tous connu ce qui résulte à un certain niveau de, si on peut dire, la prolifération des monstres socialement, ce qui résulte pour un fils d'un de ces personnages, que je n'appelle pas en vain monstres, monstres sociaux, monstres sacrés comme on dit, qui sont des personnages qui peuvent être très souvent marqués d'un certain style de rayonnement ou de réussite, mais d'une façon tellement unilatérale, tellement toute dans le registre d'une ambition effrénée, ou d'une domination, ou d'un autoritarisme, ou d'un talent, ou d'un génie; il n'est pas forcé que toutes les choses dont il s'agit se caractérisent ni par le génie, ni par le talent, ni par le médiocre, ni par le mauvais. Simplement par l'unilatéral et le monstrueux, parce que cela comporte de (...) dans les relations interpersonnelles. Nous savons très bien, nous connaissons ce type de psychotiques ou de délinquants qui prolifèrent dans l'ombre d'une personnalité paternelle d'un caractère exceptionnel. Cela n'est certainement pas par hasard si ce type de délinquant ou de subversion de personnalité psychotique se produit spécialement dans ces situations spéciales.

Supposons que ce soit justement ceci qui comporte pour le sujet l'impossibilité d'assumer la réalisation du signifiant père, au niveau symbolique, qu'est-ce qu'il reste ? Il reste évidemment tout de même la relation imaginaire, c'est-à-dire justement que c'est une image, que c'est quelque chose qui ne s'inscrit pas du tout dans une dialectique triangulaire quelconque, mais que comme la personne réelle est une image, la relation sera réduite à cette image: sa fonction essentielle d'aliénation spéculaire, de modèle, quelque chose

p. 230,l.17

Le père a pu avoir effectivement un certain mode de relations tel que le fils prend bien une position féminine, mais ce n'est pas par la crainte de la castration

p. 230, l. 19

- le fils prend bien une position féminine

375

à quoi le sujet peut s'accrocher, s'appréhender sur le plan imaginaire, existera quand même. Elle existera justement dans le rapport tout à fait démesuré d'un personnage ou d'un type qui se manifeste purement et simplement dans l'ordre de la puissance et non pas dans l'ordre du pacte.

Ce que nous verrons apparaître, c'est quelque chose dont nous parlons, la relation de rivalité, l'agressivité, la crainte, et tout ce que vous voudrez. Mais ce qu'il faut voir, c'est que ce qui peut se produire et ce qui se produit, c'est quelque chose qui va très loin, parce que dans la mesure où cela reste sur le plan de la relation imaginaire, et où cette relation imaginaire est prise dans un rapport purement duel et dans un rapport démesuré, elle va prendre une toute autre signification que la relation d'exclusion réciproque que comporte l'affrontement spéculaire. Elle va prendre l'autre fonction qui est celle de la capture imaginaire, biologiquement, elle va prendre en elle-même et d'emblée la fonction sexualisée, sans avoir besoin d'aucun intermédiaire, d'aucune identification à la mère ni à qui que ce soit. Le sujet va prendre, ce que nous voyons chez les animaux, la position intimidée, chez le poisson ou le lézard. La relation imaginaire va s'instaurer elle-même, toute seule, d'emblée, sur un plan qui n'a lui-même rien de typique, qui a simplement ceci de déshumanisant, il ne laisse pas place à la relation d'exclusion, réciproque, à la relation d'agressivité en tant qu'elle permet de fonder l'image du moi sur cet orbite que donne l'autre modèle, l'autre plus achevé comme tel.

Et nous aurons, d'ores et déjà, à ce niveau-là, la possibilité de concevoir quelque chose qui va introduire une sorte d'aliénation plus radicale qu'une autre dans les rapports entre les sujets, une relation d'aliénation sans aucun doute, mais qui ne sera pas celle, si l'on peut dire, liée à un signifié néantisant, comme cela se passe dans un certain mode de la relation rivalitaire avec le père, mais avec, si je puis dire, un anéantissement du signifiant, dont il faudra que le sujet porte la charge, assume la compensation, longuement, dans sa vie, par une série d'identifications purement conformistes

*Leçon du 1254 avril 1956*

à des gens qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut pour être un homme.

C'est ainsi que la situation se soutient longtemps, nous permet de voir que des psychotiques ont vécu compensés dans l'existence, ont eu apparemment tous les modes ordinaires de comportements considérés comme normalement virils, et que mystérieusement - et Dieu sait pourquoi - tout d'un coup ceux-ci se décomposent.

Est-ce que cela nous ne pouvons pas le concevoir au moment où quelque chose rend nécessaires les béquilles imaginaires qui ont pu permettre au sujet la compensation de cette absence du signifiant? Comment est-ce comme tel que le signifiant repose ses exigences ?

Comment ce qui est manque intervient, interroge comme tel ? *Et comment les réponses, si elles sont données comme cela, que le sujet va donner, doivent passer nécessairement par une série de phénomènes qui sont alors caractérisés comme phénomènes de signifiants, c'est-à-dire par cette grande perturbation de discours intérieur au niveau phénoménologique du terme, qui va se produire chez le sujet ? Comment est-ce que l'entrée de la question posée par un manque du signifiant va se manifester?*

D'abord par un phénomène qu'il faut considérer comme un phénomène de frange, c'est-à-dire une mise en jeu du signifiant comme tel, du rapport du sujet au discours, de la relation au discours intérieur, au discours masqué de l'autre qui est toujours en nous, et qui apparaît tout à coup éclairé, se révèle dans sa fonction propre, parce que c'est en quelque sorte la seule chose qui à ce moment peut retenir le sujet dans le niveau du discours, qui est tout entier menacé, tout entier menace de lui manquer, est là, prêt à disparaître, et qui constitue pour lui la véritable menace, le véritable crépuscule menaçant de la réalité, qui caractérise l'entrée dans les psychoses.

C'est le point que nous essaieront d'avancer un peu plus la prochaine fois.

377

p. 231, l. 22

Avant de tenter de résoudre ces problèmes, je voudrais vous faire remarquer comment se manifeste l'apparition de la question posée par un manque du signifiant

LEÇON 17, 25 AVRIL 1956

*« C'est de là que résultent les innombrables malentendus*

*que je dois présumer de la part de Dieu, en ont résulté les tortures intellectuelles presque insupportables que je devais subir pendant des années. Aussi longtemps que Dieu voit par mon intermédiaire, participe à mes impressions... ». Dans l'étude d'un cas quel qu'il soit, et celui-là en particulier, il me semble qu'on ne peut que toucher, vérifier ceci, qu'on ne trouve vraiment le rythme qui permet de s'y intéresser pleinement dans bien des cas. Dans cette analyse du président Schreber, l'essaie de refaire pour vous, de me reporter au texte allemand.*

« Aussi longtemps que la volupté d'âme dans mon cœur, permet la jouissance, ou aussi longtemps que mon activité intellectuelle fait sortir des pensées formulées en mots, aussi longtemps que ces trois choses parallèles se produisent; Dieu est pour ainsi dire satisfait et la tendance à se retirer de moi ne se fait ou bien pas du tout sentir, ou bien seulement dans le minimum..., qui comme je dois le supposer est conditionné dans un risque périodique par les dispositions que l'on avait prises une fois, il y a des années, et qui sont contradictoires à l'ordre de l'univers. C'est ce qui sert à maintenir à une juste distance tout ce qui tend à se précipiter vers lui, à

p. 233,l.1 Que Schreber ait été exceptionnellement doué, comme il l'exprime lui-même pour l'observation des phénomènes dont il est le siège et la recherche de leur vérité, donne à son témoignage sa valeur incomparable *.

* Rajout. Ceci étant dans la leçon du 18 avril 1956.

se concentrer dans une sorte de point central, par la vertu de la force d'attraction qu'exerce son propre être sur ce qui reste au monde d'existant.

...Mais d'un autre côté, l'homme n'est pas capable de jouir et de penser sans *cesse.* Donc aussitôt que je m'abandonne au rien penser, sans laisser se produire simultanément les soins de la volupté dans le sens précis...

... Le retrait des rayons réapparaît immédiatement avec ces phénomènes accessoires plus ou moins désagréables pour moi, sensation douloureuse, crise de hurlements, accompagnés par un vacarme quelconque dans ma proximité.

Il y ajoute:

« En ces occasions, on me ferme régulièrement les yeux, par miracle, pour me priver de mes impressions visuelles. Autrement, celles-ci maintiendraient leur effet attractif sur les régions... »

Nous pourrions, d'ores et déjà poursuivre cette lecture. Arrêtons-nous un instant. J'ai commencé par là pour bien vous indiquer ce que j'entends faire aujourd'hui, à savoir vous mener dans un certain nombre d'endroits que j'ai choisis, je pense, au mieux dans cette lecture assez énorme que représentent les quelques 400 ou 450 pages du livre de Schreber, pour vous montrer quelque chose qui, direz-vous, se trouve bien au niveau du phénomène.

En d'autres termes, nous allons apparemment nous contenter non seulement de nous faire les secrétaires de l'aliéné, comme on dit, *pour faire un reproche à l'impuissance des aliénistes; c'était ce à quoi se limitait pendant longtemps la recherche de la psychiatrie classique; mais je dirais que d'un autre côté le faire au point où nous nous trouverions, presque tomber sous d'autres reproches qui seraient plus graves,* non seulement d'en être les secrétaires, mais de prendre ce qu'il nous raconte au pied de la lettre - ce qui à la vérité est justement ce qui jusqu'ici a été considéré comme la chose à éviter.

*Enfin de compte, n'est-ce pas que c'était en raison d'une sorte de crainte qui arrêtait les prétendus secrétaires de*

p. 233,l. 11

On emploie d'habitude cette expression pour en faire grief à l'impuissance des aliénistes.

p. 233,l.14

... ce qui jusqu'ici a toujours été considéré comme la chose à éviter

*Leçon du 25 avril 1956*

*l'aliéné,* à savoir que les premiers et grands observateurs qui ont fait les premiers classements *dans les diverses formes de la maladie ?* Est-ce que ce n'est pas en somme de n'avoir pas été assez loin dans leur manière d'écouter l'aliéné qui leur avait desséché, si l'on peut dire, le matériel qui leur était offert au point qu'il *n'a pas pu leur apparaître* que comme quelque chose d'essentiellement problématique et fragmentaire ? *Car si nous nous reportons à l'expérience de tous les jours,* vendredi, j'ai une psychose hallucinatoire chronique. Je ne sais pas ci ceux qui étaient là n'ont pas été frappés combien est plus vivant ce qu'on obtient, plus *suggestives les questions posées par la nature du délire, si simplement,* au lieu d'essayer à tout prix de repérer si l'hallucination est verbale ou sensorielle, ou non sensorielle, on écoute simplement la malade. Celle dont il s'agissait l'autre jour nous faisait surgir l'invention dans sa vie d'une sorte de reproduction imaginaire de toutes sortes de questions dont on sentait qu'elles avaient été dans une situation antérieure impliquées par la suite même, sans que la malade l'ait formulé à proprement parler.

*Trouvez-vous que c'est une très mauvaise façon de résumer le sentiment qu'a pu donner l'autre jour la malade que j'ai présentée vendredi ?*

Bien entendu, il ne suffit pas que nous nous tenions là pour croire que nous avons tout compris. Il s'agit de savoir pourquoi les choses se passent ainsi. Mais si nous ne prenons pas en quelque sorte dans leur équilibre qui se situe à un niveau du phénomène signifiant-signifié, qui est très loin de pouvoir être épuisé par ce qu'on peut appeler la psychologie, ou la parapsychologie classique, traditionnelle, à savoir si nous sommes dans l'hallucination, l'interprétation, la sensation, la perception ou autre catégorie d'école, dont on sent bien que ce n'est pas du tout à ce niveau-là que se pose le problème, il semble que c'est déjà un très mauvais départ, même pour nous laisser le moindre espoir d'arriver à poser correctement le problème, ce n'est que le délire, à quel niveau se produit le déplacement, l'anomalie, l'aberration,

381
p. 233,l. 18
le matériel qui leur était offert au point qu'il leur est apparu...
p. 233, l. 19
... problèmatique et fragmentaire.
p. 234,l. 3
... combien ce qu'on obtient est plus vivant
p. 234, l. 8
sans que la malade l'ait formulé à proprement parler.

le changement de place du sujet, par rapport à des phénomènes de sens.

*Tout ceci est évidemment lié pour la plupart des auditeurs, aussi bien psychologues que médecins, aussi bien à un enseignement qu'à un exercice, ce qui après tout ne devrait pas tellement les effrayer, parce que à peu près rien n'a été fait dans ce genre, on ne saurait trop leur proposer de recourir à ce qui doit quand même être accessible à l'expérience de l'homme du commun.*

Je vais vous proposer un de ces exercices. Réfléchissez: par exemple, si *on vous posait des questions là-dessus,* à ce que c'est que la lecture ? Qu'est-ce que vous appelez lecture ? Qu'est-ce qui sera le moment où cela rend visible le moment optimum de la lecture ? Quand êtes-vous bien sûrs que vous lisez ? Vous me direz que ça ne fait aucun doute, on a le sentiment de la lecture. Nous *pensons que si nous nous mettons à saisir les caractères qui doivent être conscients pour qu'il n'y ait pas épelage, déchiffrage, il se produit quelque chose qui s'impose comme une sorte d'influence qui sera une certaine ligne de signification.*

*Voilà en effet le problème central.* Il est tout de même bien malheureux qu'il y ait beaucoup de choses qui aillent contre; à savoir que dans les rêves nous pouvons avoir le même sentiment, c'est-à-dire de lire quelque chose, alors que manifestement nous ne sommes pas capables d'affirmer qu'il y ait la moindre correspondance avec un seul signifiant. L'absorption de certains toxiques peut nous mener au même sentiment. Et ceci nous donnera l'idée que nous ne pouvons pas nous fier à l'appréhension sentimentale de la chose, qu'il faut donner une formule un tant soit plus précise, et qui fasse intervenir l'objectivité du rapport du signifiant et du signifié.

Engagez-vous dans cette voie, c'est à partir de ce moment là que la question commence. Vous verrez du même coup que les complications commencent avec. *Car il n'y a pas besoin d'imager par des cas extrêmes dans le genre* de celui qui fait semblant de lire.

*Évidemment nous avons tous vu cela.*

p. 234,l. 20

... par rapport aux phénomènes de sens. On ne saurait trop suggérer aux psychologues et médecins de recourir à ce qui doit être tout de même accessible à l'expérience de l'homme du commun.

p. 234,l. 27

... on a le sentiment de la lecture.

382

*Leçon du 25 avril 1956*

Dans un temps lointain où je faisais quelques petits voyages dans des pays qui ont, dans un temps lointain conquis leur indépendance, j'ai vu un monsieur m'introduisant, c'était l'intendant d'un seigneur de l'Atlas, il a pris le petit papier qui lui était destiné. J'ai aussitôt constaté qu'il ne pouvait rien apercevoir car il le tenait à l'envers. Mais, avec beaucoup de gravité, il articulait quelque chose, histoire de ne pas perdre la face devant l'entourage respectueux; lisait-il ou ne lisait-t-il pas ? Incontestablement, il lisait l'essentiel, savoir si j'étais accrédité. Il y a l'autre cas extrême; c'est celui où vous savez déjà par cœur ce qu'il y a dans le texte, même si vous savez lire, ça arrive plus souvent qu'on ne croit, car, mon Dieu, pour la plupart des textes de Freud, qui sont ceux de votre usage courant dans ce qu'on peut appeler la formation psychologique et médicale, on peut dire que vous savez déjà tout cela par cœur, *et qu'une grande partie du temps, vous passez à épuiser l'abondante littérature, vous* ne lisez que ce que vous savez déjà par cœur.

C'est ce qui fait relativer singulièrement ce qui fait le fond de ce qu'on appelle une *littérature scientifique au moins dans notre domaine, car il bénéficie de quelque privilège dans ce que je viens d'appeler la problématique du signifié et du signifiant.* En fin de compte, on a souvent l'impression que ce qui dirige au plus profond l'intention du discours scientifique, ce n'est peut-être justement rien d'autre que de rester bien exactement dans les limites de ce qui a été dit. Je veux dire qu'en fin de compte, il semblerait que la dernière tentation de ce discours serait simplement de prouver que le signataire est, si je puis dire, du point de vue du discours, comme un signe fait à ceux avec qui il communique, qu'il est non-nul. Il est capable d'écrire ce que tout le monde écrit par exemple.

Dans ces conditions, puisque aussi bien nous ne sommes pas sans attacher une certaine importance au discours, pourquoi accorder moins d'importance au témoignage en tout cas plus singulier, voire quelque fois plus original, que peut nous donner même un sujet présumé être dans l'ordre de l'insensé, puisque le décrochage nous est donné dans la vie

383
p. 235,l.10
la littérature dite scientifique, au moins dans notre domaine

scientifique la plus commune et la plus courante, le décrochage nous est donné tout à fait patent, et manifeste d'une sorte de manque flagrant de correspondance entre les capacités intellectuelles de tel ou tel auteur qui assurément, variant dans de très grandes limites, et la remarquable uniformité de ce qu'il nous apporte dans le discours ?

*Pourquoi frapper d'avance d'une sorte de caducité ce qui sortira d'un sujet dont nous pouvons en effet présumer que le psychisme, comme on dit, est dans une situation profondément perturbée dans ses relations au monde extérieur ? Peut-être ce qu'il nous dit garde-t-il quand même sa valeur?*

En fait, quand nous nous apercevons, pas simplement à propos d'un cas aussi remarquable que le Président Schreber, mais à propos du moindre des sujets, que si nous savons l'écouter, ce qui apparaît est principalement dans l'ordre du délire des P.H.C. quelque chose qui manifeste justement comme un rapport du sujet très spécifique et, dont lui seul peut témoigner, mais dont il témoigne avec la plus grande énergie, par rapport à l'ensemble du système du langage dans ses différents ordres, où *il se manifeste,* où *il se présentifie dans un sujet. Nous* n'avons vraiment aucune raison de ne pas recueillir comme tel, sous prétexte de je ne sais quoi qui serait ineffable, incommunicable, dans je ne sais quelle sensation affective du sujet, vous savez, quoi, tout ce qu'on échafaude sur les prétendus phénomènes primitifs, *élémentaires,* alors que ce dont nous voyons témoigner le sujet, c'est effectivement d'un certain virage dans le rapport de langage, dans quelque chose qu'on peut appeler dans l'ensemble une érotisation ou une passivation, ou une certaine façon de subir dans son ensemble le phénomène du langage, le phénomène du discours, d'une façon qui nous en révèle assurément une dimension à partir du moment où nous ne cherchons pas la commune mesure, le plus petit dénominateur des psychismes, *et où, justement nous avons à faire* la distance entre ce qu'il y a de vécu psychique, et l'usage, la situation en quelque sorte demi-externe où est non seulement l'aliéné mais tout sujet humain, par rapport à tout phénomène de langage.

p. 235,l.20

Pourquoi dès lors frapper d'avance de caducité ce qui sort d'un sujet qu'on présume être dans l'ordre de l'insensé.

384

*Leçon du 25 avril 1956*

Nous sommes en droit méthodologiquement d'accepter le témoignage de l'aliéné sur sa position par rapport au langage comme quelque chose dont nous devons tenir compte dans l'ensemble de l'analyse du phénomène des rapports du sujet au langage.

*Ce témoignage est quelque chose que nous trouvons* - c'est l'intérêt majeur pour quelqu'un qui lit l'histoire de Schreber. C'est l'intérêt majeur et permanent de ce leg qu'il nous a fait de ses mémoires, de ces choses mémorables et dignes d'être méditées.

Ceci n'est pas tout à fait perdu dans l'air pour nous avancer dans cette direction, nous avons déjà la notion, par lui-même, que quelque chose a été en lui et à un moment donné au moins s'est manifesté comme profondément perturbé, une certaine rupture, une certaine fissure est apparue, qui est à proprement parler de l'ordre des relations à l'autre; ce qu'il appelle mystérieusement « l'assassinat d'âme », qui reste dans une sorte de demi-ombre est quelque chose où notre expérience des catégories analytiques nous permet de nous repérer dans quelque chose qui essentiellement rapport dans l'image qui est là, aux origines du moi et à la notion même de ce qui est pour le sujet l'ellipse de son être, ce *quelque chose dans quoi il se réfléchit, sous le nom de moi.*

*Si il y a quelque chose qui s'est passé sur ce plan, si nous en avons le témoignage par le sujet, nous pouvons le relier à* une certaine problématique qui s'insère entre cette image du moi et une image de l'Autre surélevée, exhaussée par rapport à la première, celle du grand Autre, qu'est l'image paternelle, en tant qu'elle instaure la double perspective à l'intérieur du sujet, du moi et de l'idéal du moi, pour ne pas parler à cette occasion du surmoi, et que nous avons aussi l'impression que c'est dans la mesure où *il a ou non acquis ou à quelque moment perdu cet Autre, à l'intérieur duquel il peut pleinement s'affirmer dans son discours,* qu'il rencontre à un certain moment cet autre purement imaginaire, cet autre aminci, cet autre déchu, avec lequel il ne peut avoir d'autres

385
p. 236,l.17
... à cette image dans quoi il se réfléchit sous le nom de moi.
p. 236, L. 23
qu'il n'a pas acquis, ou qu'il a perdu cet Autre

rapports que d'un autre qui le frustre et qui fondamentalement le nie, qui littéralement le tue.

C'est quelque chose essentiellement réduit à ce qu'il y a de plus radical dans l'aliénation *purement imaginaire, dans la pure et simple capture, par cette sorte d'aliénation qui va très manifestement et aussitôt en résulter,* de ce qu'on peut appeler le discours permanent, sous-jacent à toute l'inscription au cours de l'histoire du sujet, ce quelque chose qui double tous les actes du sujet, *qui est ce qui est à la fois présent,* qui n'est pas du tout impossible à voir surgir chez le sujet normal. je vous en donnerai des exemples qui sont presque accessibles à une sorte d'extrapolation vécue, si je puis dire, celle du personnage isolé dans une île déserte qui est un des thèmes de la pensée moderne. Et ce n'est certainement pas pour rien depuis qu'on a inventé Robinson Crusoë, on n'a pas à remonter très haut les exemples.

Le premier à ma connaissance qu'il y a dans l'histoire c'est Balthasar Gracian qui l'a inventé. *On voit un personnage qui à un certain moment vit dans une île déserte.*

*Il est certain que* c'est un problème psychologique accessible sinon à l'imagination, du moins à l'expérience. Qu'est-ce qui va se passer quand le sujet humain vit tout seul? Qu'est-ce que devient le discours latent: je vais vendre du bois pour quelqu'un qui va vendre du bois ?

Si vous interrogez simplement ce que deviennent les vocalisations pour une personne, simplement qui se perd en montagne, *c'est-à-dire qui pendant un certain temps a le sentiment de ne plus savoir où elle est, d'être isolée* - et ce, n'est sans doute pas sans raison que le phénomène soit plus particulièrement en montagne - peut-être que ces lieux sont moins humanisés que les autres - ce qui se passe d'une sensible mobilisation du monde extérieur par rapport à une signification prête à surgir de tous les coins, c'est quelque chose qui peut nous donner assez l'idée de ce côté perpétuellement prêt à affleurer d'un discours mi-aliéné. Et l'existence permanente de ce discours *dans le sujet,* je crois qu'elle peut être considérée comme quelque chose dont ce qui se passe chez l'aliéné

p. 236, l. 27
... imaginaire. Or, la capture par le double est corrélative.
386

*Leçon du 25 avril 1956*

où les phénomènes de verbalisation chez un délirant comme Schreber, ne fait que nous donner en somme l'accentuation dont il s'agit, à partir de là, de nous poser le problème de savoir pourquoi - et, *dans la formule que je vous indique,* en marge de quoi - pour signifier quoi, mobilisé par quoi, le phénomène apparaît chez le délirant *et chez l'aliéné.*

Je prend un autre passage, également choisi au hasard. Parce qu'en fait tout ceci est tellement *accentué,* insistant, *répété* chez Schreber, qu'on trouve vraiment partout une confirmation du *témoignage* des phénomènes que j'indique.

« Chez moi, par contre... » - il parle des autres aliénés, (il a lu Kraepelin) pour qui les phénomènes sont intermittents. « Chez moi, par contre, ces phénomènes dans la conversation des voix n'existent point, depuis le début de mon contact avec Dieu l'Unique, exception faite des premières semaines, quand il y a eu à part les périodes sacrées, encore des périodes non sacrées. Donc depuis presque sept années, il n'y avait même pas un seul moment, sauf pendant le sommeil, où je n'aurais pas entendu des voix. Elles m'accompagnent à tout endroit et à toute occasion. Elles continuent à se faire entendre même si je suis en conversation avec d'autres gens; elles poursuivent librement leur cours, même si je m'occupe aussi attentivement que possible d'autres choses. Quand par exemple, je lis un livre ou un journal, je joue du piano, c'est seulement aussi longtemps que je parle moi-même à haute voix avec d'autres gens ou en étant seul qu'elles sont couvertes par le son plus puissant du mot parlé, et ne sont ainsi pas entendues par moi pendant ces moments. Mais le recommencement immédiat des phrases, reprises avec un son extrême du milieu de la phrase, me fait savoir de toute façon que le fil de la conversation n'a pas été interrompu, c'est-à-dire que les stimulations du sens ou l'oscillation de nerf, par lesquels les faits auditifs plus faibles correspondant aux voix se manifestent, ont continué aussi pendant que je parlais à haute voix ».

Après quoi, il y a quelques considérations sur le ralentissement de la cadence qui est effectivement un des phénomènes

387

p. 237,l. 18... une confirmation des phénomènes que j'indique

essentiels. C'est là-dessus que nous devons pousser plus loin notre analyse, à *savoir dans quelle mesure avec le progrès, l'avancement, une évolution des phénomènes tout* à *fait essentiel* à *la structure du signifiant comme tel,* à *savoir la possibilité -,* ce qui est absolument essentiel aux phénomènes de significations comme tels -, le fait si on peut dire que le signifiant n'est pas découpable. je veux dire qu'on ne sectionne pas un morceau de signifiant comme on sectionne une bande de magnétophone. Si vous sectionnez une bande de magnétophone, la phrase quant à son effet ne s'arrête pas au point où vous l'aurez interrompue, au milieu.

*En d'autres termes,* le signifiant comporte en lui-même toutes sortes d'implications qui feront que ce n'est pas seulement parce que vous serez écouteur ou déchiffreur de profession que vous pourrez dans certains cas compléter la phrase. *Dans d'autres cas limités* à *un certain nombre de possibilités très réduites, la façon dont la phrase doit se compléter en fin de compte, fait apercevoir ce qu'il faut introduire dans le signifiant,* l'unité de signification est quelque chose qui montre essentiellement d'une façon permanente le signifiant fonctionnant selon certaines lois *qui en sont l'élément essentiel,* le fait qu'à l'intérieur du délire les voix jouent sur cette propriété n'est pas quelque chose que nous puissions tenir pour indifférent *quant au fait qu'il s'agit d'interpréter, de ce pourquoi précisément, le sujet entre dans un certain rapport avec le signifiant comme tel; si vraiment tous les phénomènes d'une façon telle que ça soit de leur mise en évidence dans le phénomène du délire... que ce soit* là *un phénomène manifeste dans toutes ses extériorisations* que nous ne pouvons pas éliminer l'hypothèse que le motif fondamental soit justement un rapport plus radical et en quelque sorte plus global au phénomène du signifiant *comme tel qui soit ce qui est en jeu dans la psychose, première étape de l'esprit* à *partir de laquelle nous nous poserons la question de savoir pourquoi en effet,* à *une certaine étape de la vie d'un sujet, ce rapport considéré comme essentiel et fondamental au signifiant est le quelque chose qui, disons*

p. 237,l.20
nous devons pousser plus loin notre analyse
p. 237, l. 28
... vous pouvez dans certains cas compléter la phrase
p. 237,l. 32
... ne peut être tenu pour indifférent
p. 237, l. 35
.. au phénomène du signifiant. Nous nous poserons la question de savoir pourquoi c'est en effet dans le rapport au signifiant...

*Leçon du 25 avril 1956*

*pour nous limiter à ce que nous constatons, devient l'entière occupation,* l'investissement des capacités d'intérêt du sujet. Aborder le problème à ce niveau *n'est pas du tout nous limiter,* n'est pas du tout changer l'ordination de l'énergétique de la *dynamique analytique, n'est justement, absolument pas, en rien, repousser la notion de libido, ni de son économie comme telle. C'est justement de voir ce qu'il peut y avoir d'intéressé dans ce rapport global ou* articulé différemment *ou électif* au signifiant. Ce que signifie cet intérêt

en tant que tel dans le phénomène de la psychose *et comment s'est analysée la psychose à partir de là.* Une brève petite note à propos de l'intelligence divine et l'intelligence humaine. «Je crois pouvoir dire que l'intelligence divine est égale au moins à la somme de toutes les intelligences humaines qui existaient pendant les générations passées. Car Dieu assimile après la mort tous les nerfs humains. Il unit donc en soi l'ensemble des intelligences, en élevant progressivement tous les souvenirs qui n'avaient un intérêt que pour les individus respectifs et qui par conséquent ne sont pas considérés comme parties intégrantes d'une intelligence généralement de valeur. Il n'y a aucun doute pour moi, par exemple, que Dieu sait ce que sont les chemins de fer, connaît leur essence et leur but précis. D'où Dieu a-t-il acquis cette connaissance ? Dieu n'a en soi dans des conditions conformes à l'ordre de l'univers que une impression extérieure d'un train qui roule comme de tout autre événement sur terre. Il aurait eu la possibilité de procurer par la force d'une assomption sur quelqu'un... par les questions ferroviaires des renseignements d'état sur le but et le fonctionnement de ces phénomènes. Mais il n'avait guère de motifs pour prendre une telle mesure. Avec le temps, des générations entières, donc qui connaissaient couramment toute la signification des chemins de fer, revenaient à Dieu. Ainsi la connaissance des chemins de fer était acquise par Dieu même ». *Ceci pour vous rappeler la notion qui est une notion que nous devons prendre comme telle, si* élaborée qu'elle nous paraisse chez le sujet, elle est fondée

389

p. 237,137Aborder le problème à ce niveau, ce n'est pas du tout changer la fonction de l'énergétique, ce n'est en rien repousser la notion de la libido.

p. 237,l.39

LES PSYCHOSES sur l'expérience primitive, l'équivalence entre la notion de nerfs et les propos qui les personnifient. Les nerfs, c'est la somme de cet univers de verbiage, de ritournelle ou d'insistance verbalisée, qui sont devenus à partir d'un certain moment son univers, à partir d'un certain moment où par contre toutes les présences contingentes, accessoires, si on peut dire, de ce qui l'entoure, sont frappées d'irréalité, deviennent ces hommes bâclés à la 6-4-2. Les présences pour ce sujet sont devenues essentiellement présences verbales et la somme de ces présences verbales est effectivement pour lui identique à la totale présence divine, c'est-à-dire à la seule et unique présence qui devient pour lui son corrélatif et son répondant.

La notion donc que je vous donne là, au passage, celle qui fait de l'intelligence divine la somme des intelligences humaines a chez lui, encore que la formule en soit assez rigoureuse et assez élégante pour que nous ayons l'impression d'être là devant un petit bout de système philosophique. Il faudrait très peu de choses - que je vous demande: de qui est-ce ? Pour savoir si ce n'est pas Spinoza. La question est de savoir ce que vaut ce témoignage du sujet *dans un ensemble remarquablement cohérent de témoignages, il* nous donne son expérience, et comme une expérience qui s'impose comme étant devenue dès lors la structure même de la réalité.[ p. 238,l.18... ce témoignage du sujet]Le cinquième chapitre, entres autres, va concerner en particulier ce qu'on appelle la langue fondamentale. Cette langue fondamentale dont le vous ai dit, qu'au témoignage du sujet elle est faite d'une espèce de haut allemand, particulièrement savoureux et très légèrement truffé d'expressions archaïques puisées aux sous-jacences étymologiques de cette langue.*« À part la langue habituelle, il y a encore une sorte de langue des nerfs dont en général l'homme qui normalement se porte bien n'est pas conscient. Pour pouvoir comprendre au mieux ce phénomène, il faut, selon mon avis, se rappeler les procédés qui entrent en jeu quand un homme cherche à retenir dans sa mémoire certains mots dans un ordre*

*Leçon du 25 avril 1956*

*déterminé. Par exemple, l'enfant qui apprend par cœur un poème qu'il doit réciter à l'école, ou un prêtre le sermon qu'il veut tenir à l'église; on répète ces mots dans le silence. »*

Nous approchons. On sent qu'il y a quelque chose qui prouve que le sujet a certainement plus médité sur la nature du surgissement de la parole que peut-être nous l'avons fait jusqu'à présent.

*« Il en est de même avec l'oraison mentale à laquelle la communauté est invité du haut de la chaire, c'est-à-dire que l'homme incite ses nerfs à des privations conformes à l'usage des mots respectifs, les organes de la voix proprement dits n'entrent pas en fonction, ou seulement involontairement. »*

Il se rend bien compte que *le phénomène, la position d'exception de la parole, est quelque chose* qui se situe à un tout autre niveau que la mise en exercice des organes qui peuvent plus ou moins à ce moment là faire passer à la matérialisation.

*« L'application de cette langue de nerfs dépend dans des conditions normales, conformes à l'ordre de l'univers, uniquement de la volonté de l'homme dont les nerfs sont en cause. Aucun homme ne peut forcer un autre à se servir de la langue des nerfs. Par contre, il est arrivé dans mon cas, depuis le revirement critique de ma maladie nerveuse, que mes nerfs aient été mis en action de l'extérieur sans cesse et sans relâche. La qualité d'agir de telle façon sur les nerfs d'un homme est surtout propre aux rayons divins. C'est de là que provient le fait que Dieu a été depuis toujours en mesure d'inspirer des rêves aux hommes »*

Cette subite introduction du rêve comme appartenant, comme essentiellement, au monde du langage, il semble qu'il n'est pas vain de remarquer quel surprenant illogisme cela représentait de la part d'un aliéné qui, par définition, n'est pas censé connaître le caractère hautement signifiant que nous donnons au rêve depuis Freud. Il est bien certain que Schreber n'en avait aucune espèce de notion.

*«J'ai senti une certaine influence, comme d'une action provenant du Professeur Fleschig, je ne saurai expliquer ce fait*

LES PSYCHOSES

*que le Professeur Fleschig ait essayé d'assujettir les rayons divins. A part les nerfs du Professeur Fleschig, d'autres rayons divins se sont mis en contact avec mes nerfs de façon à agir à mes côtés, d'amener à des formes opposées à l'ordre de l'univers et des droits naturels de l'homme, à disposer de l'usage de ces nerfs, et, si j'ose dire, de plus en plus grotesque, cette action se fit donc remarquer assez tôt sous la forme d'une obligation de penser, d'une compulsion à penser, un terme employé par les voix intérieures mêmes, et qui ne saurait guère être connu par d'autres gens, parce que ce phénomène se trouve hors de toute expérience humaine. La nature de l'obligation à penser consiste en ce que l'homme est forcé de penser sans relâche. En d'autres termes le droit naturel d'un homme d'accorder de temps en temps à ses nerfs de l'intellect le repos nécessaire par un rien penser, me fut refusé depuis par des rayons qui me... entrer et qui désiraient savoir sans cesse ce que je pense. On me posa même la question en ces termes: à quoi pensez-vous ? A cet instant, puisque cette question représente déjà par sa forme un non-sens complet, un homme, comme tout le monde le sait, peut aussi bien à certains moments penser à rien, penser à mille choses à la fois. mes nerfs ne réagissaient pas à une telle question contradictoire en soi-même. j'étais donc obligé de recourir à un système de falsification de penser, en répliquant par exemple à la question posée: c'est l'ordre de l'univers auquel un tel désir essaie de penser. C'est-à-dire qu'on obligeait mes nerfs par l'action de la langue de me... aux vibrations qui correspondaient à l'usage de ces mots. Cela fut la cause que le nombre des points dont provenaient les adjonctions de nerfs augmentaient avec le temps. À part le Professeur Fleschig, le seul dont je savais avec certitude qu'il a été, au moins pendant un certain temps parmi les vivants; c'étaient surtout des âmes décédées qui commencèrent à s'intéresser de plus en plus à moi »*

Là-dessus, considérations et précisions dans une note: *« Dans cette réponse, le mot «penser» a été retranché. Les âmes avaient l'habitude déjà avant que les situations contradictoires à l'ordre de l'univers se fassent remarquer,*

*d'exprimer leurs pensées dans le commerce entre elles d'une façon grammaticalement incomplète, c'est-à-dire de retrancher certains mots dont on pouvait se passer sans changer le sens. Cette habitude dégénéra au cours du temps en un abus. On peut en faire moins parce que les nerfs de l'intellect de l'homme sont fortement dans la langue fondamentale, sont toujours excités par de telles phrases morcelées, parce qu'ils cherchent automatiquement à trouver le mot qui manque. Ainsi j'entends -pour mentionner un seul des innombrables exemples-depuis des années, toujours la même question cent fois: <,pourquoi ne le dites-vous pas ? où on retranche les mots qui sont nécessaires pour compléter la phrase. Les rayons se donnent eux-mêmes la réponse à peu près comme ceci: "parce que je suis bête" Depuis des années mes nerfs doivent supporter sans cesse de pareils non-sens affreux et monotones, qui sortent pour ainsi dire d'eux-mêmes. Je m'expliquerai plus tard en détail sur la raison qui fut décisive pour le choix des phrases respectives et les effets qu'on avait l'intention d'obtenir».* Cette phénoménologie *qui est celle d'une relation ambiguë, à savoir alternativement très significative, car toute la suite du chapitre est une chose* qui est d'une richesse quant aux significations ambiantes en un certain contexte culturel. *Ce n'est pas pour rien que ce délire s'épanouit chez un sujet* d'une bourgeoisie d'assez longue tradition. Les Schreber effectivement ont été des gens dont nous pouvons repérer l'histoire à partir du XVIe siècle comme ayant fait partie de la vie intellectuelle de leur pays d'une façon assez brillante. je reviendrai par la suite sur la personnalité particulière du père de Schreber.

Mais la sortie de délire, qui est celle qui surgit dans une sorte de deuxième premier temps du délire, est tellement liée à ce qu'on peut appeler le complexe d'encerclement culturel dont nous avons vu trop tristement à notre époque l'épanouissement avec le célèbre parti qui a lancé toute l'Europe dans la guerre, à savoir l'encerclement par les slaves, par les juifs, *tout cela y est intégralement,* chez ce brave homme qui ne semble pas jusque là avoir tellement participé à quelque

tendance politique passionnelle quelle qu'elle soit, sinon par son appartenance incontestable et affirmée pendant la période de ses études à ces corporations d'étudiants. D'autre part, nous avons toute la suite de phénomènes beaucoup plus profonds, singuliers, problématiques, et je vais vous indiquer là quelque chose sur quoi nous reviendrons par la suite, l'existence corrélative de ces représentations « l'existence des âmes » qui sont dès lors pour lui significatives, à savoir celles de tous ces supports de phrases qui dès lors l'incluent en quelque sorte perpétuellement dans leur tumulte. *Ces âmes qu'il se désigne, qu'il situe, autour desquelles il désorganise tout un univers* et qui viennent avec le temps à s'amenuiser dans ces fameux petits hommes qui ont beaucoup attiré l'attention des analystes et en particulier de Katan qui a consacré un article à ces petits hommes, qui sont peut-être la source de toutes sortes d'interprétation plus ou, *grâce à certains éléments de significations* moins ingénieuses *qui sont données par le sort de ces petits hommes qui viennent habiter sa tête, qui sont en quelque sorte la réduction en un seul nerf, avec le temps et à la suite des successives réductions, soustractions ou adjonctions de nerfs qui sont le processus de résorbation qu'il sent comme étant celui par où il s'intègre à lui-même à le détruire, sans de même coup les autres personnages de ces autres phantasmatiques, ces petits hommes ont été assimilés par les analystes, au nom des lois de la recherche de la signification appliquée dans l'analyse à l'équivalent* des spermatozoïdes que le sujet à partir d'un certain moment de sa maladie se refuse à perdre, si on peut dire, en se refusant, comme s'est indiqué dans l'histoire de sa maladie, à la masturbation.

Il n'y a pas lieu de refuser une pareille interprétation. À la vérité, ce qui nous semble, c'est que si nous l'admettons, elle n'épuise pas complètement le problème. Le fait que ces personnages soient en quelque sorte des personnages régressifs retournés à leur cellule procréatrice originelle, c'est cela qui est la question. Et à la vérité c'est très frappant de voir comment Katan dans l'interprétation qu'il donne de

p. 239, l. 15... dans leur tumulte

p. 239, l, 19... interprétations plus ou moins ingénieuses comme de les assimiler aux spermatozoïdes.

*Leçon du 25 avril 1956*

ces petits hommes semble oublier des travaux très anciens de Silberer, qui est le premier à avoir parlé des rêves où il s'agisse dans certaines images nettement soit du spermatozoïde, soit en effet de la cellule femelle primitive, l'ovule. Et à cette époque qui peut passer pour archaïque de l'analyse, Silberer avait très bien vu que la question n'était pas de savoir quelle fonction dans le rêve, le moment psychologique du sujet, jouaient les petites images, qu'elles fussent fantasmatiques ou qu'elles fussent oniriques.

Il est curieux de voir en 1908 faire entrer à propos la notion de ce que signifie leur apparition. Et si elle n'a pas très précisément le sens de l'apparition d'une signification mortelle, à savoir qu'il s'agit d'un retour aux origines qui est le terme des précédents, l'équivalent d'une manifestation de l'instinct de mort. Dans le cas présent, *nous ne pouvons pas ne pas le toucher du doigt, puisque ces significations concernant les petits hommes se produisent dans le contexte de cette sorte de crépuscule du monde qui va pour lui au début de son délire, et pour une phrase vraiment constitutive du mouvement du délire, à ce crépuscule, à cette réalisation totale et complète de tous les êtres humains qui l'entourent, qui est un des éléments les plus caractéristiques.* Quoiqu'il en soit, il est certain que nous ne pouvons pas à cette occasion ne pas nous faire la remarque, si ce n'est d'une certaine incomplétude, d'une réalisation de la fonction du père comme tel qu'il s'agit chez Schreber. Car c'est autour de cela que tournent les auteurs. Ils essaient d'expliquer l'éclatement, l'éclosion du délire de Schreber par le fait que, non pas que Schreber soit à ce moment là en conflit avec son père, parce qu'il y a longtemps qu'il a disparu de la scène, et que loin d'être à un moment d'échec de sa vie, de son accession à des fonctions pleinement paternelles, c'est justement au contraire au moment où il franchit d'une manière particulièrement brillante une étape de sa carrière qui le met en une position d'autorité et d'autonomie qui semble le solliciter à ce moment-là d'assumer vraiment cette position paternelle et se référer à elle.

395

p. 239, l. 35

Dans le cas présent, nous le touchons du doigt, puisque les petits hommes se produisent dans le contexte du crépuscule du monde, phase vraiment constitutive du mouvement du délire.

p. 240, l. 9

assumer vraiment une position paternelle, lui offrir un appui pour idéaliser cette position et se référer à elle*

*Rajout.

LES PSYCHOSES

C'est donc d'une espèce de vertige du succès, plus que du sentiment de l'échec que dépendrait le délire du Président Schreber. C'est bien autour de cela que tous les auteurs, *quels qu'ils soient, quelque diversité qu'ils essaient d'introduire par rapport à la première interprétation de Freud,* c'est autour de cela que tourne la compréhension qu'ils donnent du mécanisme déterminant, au moins sur le plan psychique, de la psychose.

Ne pouvons-nous pas justement, faire quelques remarques, que si effectivement nous posons la question des différents modes dont peut, si on peut dire chez un sujet en phase critique, emporter en général... aussi bien normal que pathologique.

Nous donnerons là, si on peut dire, trois réponses au sujet de la fonction du père. Normalement, *c'est-à-dire par l'intermédiaire du complexe d'Œdipe,* nous aurons la voie, je ne dis pas que c'est l'essentielle, de la conquête de la réalisation œdipienne, de l'intégration et de l'introjection de l'image oedipienne. Mais le moyen, la voie, *le médium que Freud nous dit,* sans aucune espèce d'ambiguïté, c'est la relation agressive, *c'est la relation de rivalité.*

En d'autres termes, *Freud nous apprend que normalement,* c'est par la voie d'un conflit imaginaire que se fait l'intégration symbolique.

Il y a une autre voie qui se manifeste comme étant d'une autre nature. *Elle nous est présente dans un certain nombre de phénomènes que nous connaissons.* L'expérience ethnologique nous montre l'importance; quelque résiduelle qu'elle soit *dans le plus grand nombre des critiques,* du phénomène de la couvade qui est celui par où la réalisation imaginaire se fait caractéristiquement par la mise en jeu symbolique de la conduite. Est-ce que ce n'est pas quelque chose de cette nature que nous avons pu situer dans la névrose ? *D'un autre côté, quand je vous ai parlé* du cas de cet hystérique décrit par Elssler qui à la suite d'une certaine rupture traumatique de son équilibre *se met à appréhender tous les symptômes*

p. 240,1.12... les auteurs...
p. . 240, l.16 .. la fonction du père. Normalement...
396

*Leçon du 25 avril 1956*

d'une espèce de grossesse symbolique; car il ne s'agit pas de grossesse imaginaire, dans ce phénomène du sujet dont je vous ai parlé il y a quelques semaines.

N'y a-t-il pas une troisième voie qui est en quelque sorte incarnée dans le délire ? *Et je crois qu'il y a quelque chose de tout à fait frappant.* Regardez ce que sont ces êtres. Ils *ont un corrélatif manifeste dans le délire du Président Schreber.* Ils sont des formes de résorption, mais ils sont aussi - *et là les analystes touchent à quelque chose de justes* - la représentation de ce qui va arriver dans l'avenir. Schreber le dit, le monde va être repeuplé par ce qu'il appelle des hommes Schreber, par des hommes d'esprit Schréberien, c'est-à-dire de menus êtres fantasmatiques qui *vont engendrer* une sorte de procréation d'après le déluge, qui est la perspective, le point de fuite vers l'avenir. N'êtes-vous pas frappés que, de même que nous venons d'apercevoir les deux formes précédentes, la forme normale et la forme névrotique ou paranévrotique, l'accent mis dans un cas sur la réalisation symbolique du père, par la voie du conflit imaginaire, dans l'autre cas par la réalisation imaginaire du père, par la voie d'un exercice symbolique de la conduite. Ici, qu'est-ce que nous voyons ? Nous voyons se réaliser dans l'imaginaire quelque chose de tout à fait singulier, en somme, ce quelque chose qui n'intéresse personne, ni les névrosés, ni la civilisation primitive. Je ne dis pas qu'ils ne les connaissent pas. Je crois que c'est erroné de dire que les primitifs ne savent pas le côté réel de la génération par le père. Simplement, ca ne les intéresse pas. Ce qui les intéresse c'est l'engendrement de l'âme. *C'est l'engendrement de l'esprit du père.* C'est le père justement en tant que symbolique ou en tant qu'imaginaire.

Mais nous voyons curieusement surgir dans le délire, sous la forme de ces petits hommes, une fonction imaginaire. C'est curieusement rien d'autre chose, que la fonction réelle d'une génération, tout au moins si nous faisons l'identification que les analystes font entre ces petits hommes et les spermatozoïdes, cette sorte de mouvement tournant entre les trois fonctions, définissant du même coup comment sont

397
p. 240, l. 30
ils sont des formes de résorption mais ils sont aussi
p. 240,l. 32
êtres fantasmatiques
p.241,1.1
l'engendrement de l'esprit par le père

utilisés, dans des cadres différents, la problématique de la fonction paternelle et *quelque chose que je vous prie de retenir pour l'usage et l'utilisation que nous pouvons en faire dans l'ordre de la psychose.*

Quoiqu'il en soit, puisque nous nous sommes maintenant engagés dans la lecture de ce texte et dans une espèce d'entreprise de vraiment actualiser au maximum cette lecture dans le registre dialectique signifiant-signifié, *nous pouvons utiliser comme méthode de repérage de la psychose,* je dirais à tous et à chacun de ceux qui sont ici, si vous abordez, et assurément c'est légitime *au fond de la problématique de l'analyse les questions de l'être,* je dirais ne les prenez pas de trop haut, vous *n'en avez aucun besoin, puisque dans ce que je vous ai donné de la phénoménologie des névroses et des psychoses,* c'est au niveau d'une dialectique phénoménale tout à fait articulée, *et qu'on le veuille ou qu'on ne veuille pas la nommer,* c'est tout de même la parole qui dans le centre de référence *est l'accent principal.*

p. 241, l. 7
la problématique de la fonction paternelle
p. 241,1.10
dans le registre dialectique signifiant-signifié
p. 241, l. 12
C'est légitime assurément, la question de l'être
p. 241,l. 13
la question de l'être, ne la prenez pas de trop haut
398

Leçon 18, 2 mai 1956

« Sie lieben also den Wahn wie sich selbst das ist Geheimnis. »

Cette phrase est recueillie dans les lettres à Fliess, dans lesquelles on voit étonnamment s'ébaucher les thèmes qui apparaîtront successivement dans l'œuvre freudienne, et là les choses apparaissent quelquefois avec un relief singulier. Il n'est pas dit que nous n'aurions pas le ton de Freud, même si nous n'avions pas ces lettres.

J'essaierai le 16 mai, d'atteindre et de vous représenter ce ton de Freud, qui n'a jamais fléchi et qui n'est pas autre chose que l'expression même de ce qui oriente, qui vivifie cette recherche, je veux dire qu'en 1939 encore, quand il écrit « Moïse et le monothéisme », on sent que cette interrogation passionnée qui a *été en somme de bout en bout celle de Freud,* n'a pas baissé et que c'est toujours de la même façon acharnée, presque désespérée, qu'il s'efforce de définir et d'expliquer comment il se fait que l'homme dans sa réalité, dans la position même de son être, soit aussi dépendant de ces choses pour lesquelles il n'est manifestement point fait et qui est là, dans le « Moïse », parfaitement dit et nommé, qui s'appelle la vérité.

J'ai relu « Moïse et le monothéisme » à dessein de préparer

399
p. 243,l. 9
On sent que son interrogation passionnée

LES PSYCHOSES

cette sorte de présentation qu'on m'a chargé de vous faire de la personne de Freud. C'est bien là quelque chose où il me semble qu'on peut trouver une fois de plus la confirmation de ce que j'essaie ici de vous faire sentir, à savoir que le problème central de l'analyse, qui est absolument inséparable d'une question fondamentale sur la façon dont la vérité entre dans la vie de l'homme, la vérité dans cette dimension mystérieuse, inexplicable, dont rien, en fin de compte ne peut permettre de saisir l'urgence, ni la nécessité, puisque l'homme s'accommode facilement de la non-vérité, mais qu'il y a une toute spéciale difficulté à en user.

Vous verrez que j'essaierai de vous montrer que c'est bien là encore la question centrale qui jusqu'au bout le saisit et le tourmente à propos des questions sur « Moïse et le monothéisme ».

Ce petit livre en donne le témoignage toujours vivant. On sent le geste qui renonce et la figure qui se couvre. Il est vraiment acceptant la mort et il continue. Et on ne voit aucune autre raison dans le texte même de cette interrogation renouvelée autour de la personne de Moïse, autour de l'hypothétique peur de Moïse, si ce n'est toujours comment et par quelle voie, par quelle entrée, la dimension de la vérité entre-t-elle dans la vie de l'homme. La réponse de Freud, c'est par l'intermédiaire de quelque chose qui est l'essence, la signification dernière de l'idée du père.

*Et pour qu'elle entre d'une façon vivante dans l'économie de l'homme, il faut une condition spéciale, c'est-à-dire que le père soit lié d'une réalité sacrée en elle-même, plus spirituelle qu'aucune autre, puisqu'en somme rien dans la réalité vécue n'indique à proprement parler la fonction, la présence du père, la dominance du père.*

Comment *cette* vérité du père, *comme procréant de la notion de paternité,* cette vérité qu'il appelle lui-même spirituelle, vient-elle à être promue au premier plan ? La chose n'est pensable que par l'intermédiaire de ce drame qui l'inscrit dans l'histoire jusque dans la chair des hommes, par l'intermédiaire de cette espèce de réalité antépréhistorique,

p. 244, l. 5

la signification dernière de l'idée du père. Le père est d'une réalité sacrée en elle-même... la présence, la dominance.

p. 244, l. 9

Comment la vérité du père

400

*Leçon du 2 mai 1956*

- ce qui veut dire à l'origine de toute histoire -qu'est la notion de la mort du père: mythe bien évident, mythe bien mystérieux, impossible à éviter dans la cohérence de la pensée de Freud, manifestement mythique. Pourtant, il y a là cette notion de la mort, du meurtre du père, quelque chose de voilé.

Et tout notre travail de l'année dernière *doit maintenant venir ici confluer, nous faire entendre que, entre ce meurtre, qu'il faut bien entendre comme quelque chose qui est vraiment inscrit,* on ne peut repousser le caractère inévitable de l'intuition freudienne. Les critiques ethnographiques portent à côté. On sent que ce dont il s'agit *dans la pensée de Freud* c'est de la dramatisation essentielle par laquelle entre dans la vie, un dépassement intérieur à l'être humain, le symbole du père.

Mais d'autre part, quelque chose doit bien être éclairé par là sur la nature du symbole lui-même, c'est là que nous avons rapproché l'essence *du symbole, très précisément, et plus précisément que tout, du caractère signifiant du symbole,* quand nous l'avons situé au même point de la genèse que l'intervention de la pulsion de mort. C'est une seule et même chose que nous exprimons, c'est vers un point de convergence que nous tendons, c'est la question de ce que signifie essentiellement le symbole dans son rôle signifiant de la fonction originelle, et originelle initiatrice, dans la vie humaine, de l'existence du symbole; et d'abord en tant que signifiant pur.

C'est là la question à laquelle nous ramène cette année notre étude des psychoses.

Cette phrase que j'ai mise là est caractéristique du style de Freud, en ce sens qu'il parle dans cette lettre des différentes formes de défense, les formes trop classiques, trop usées dans notre usage de notion de défense, comme si c'était en soi quelque chose de si facile à concevoir pour ne pas nous demander en effet: qui se défend ? Qu'est ce qu'on défend ? Et contre quoi on se défend ? Et on s'apercevrait que toute *la défense en psychanalyse porte sur la défense d'un mirage, d'un néant, d'un vide et contre tout ce qui pèse et existe dans la vie,* et bien entendu cette dernière énigme

401
p. 244, l. 16
tout notre travail de l'année dernière vient ici confluer
p. 244,1.18
Ce dont il s'agit
p. 244, l. 22
Nous en avons approché l'essence
p. 244, l. 33
La défense en psychanalyse porte contre un mirage, un néant, un vide et non contre tout ce qui existe et pèse dans la vie

LES PSYCHOSES

est en quelque sorte voilée par le phénomène lui-même au moment précis où nous le saisissons, où des formes diverses telles qu'il en résulte dans cette lettre, et qui nous montre pour la première fois d'une façon particulièrement claire, les différents mécanismes des névroses et des psychoses.

Néanmoins, au moment d'arriver à la psychose, il interroge; Freud est saisi comme par une énigme plus profonde qui le frappe plus dans l'intérieur du phénomène de la psychose. Il dit: « Pour les paranoïaques, pour les délirants, pour les psychotiques, ils aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes. »

Il y a là un écho auquel il faut donner son poids plein, qui est identique à ce qui est dit dans le commencement « Aimez votre prochain comme vous-même. »

C'est bien là l'accent qu'a cette phrase, avec ses échos littéraires. Ceci est le mystère, le sens du mystère. C'est quelque chose qui ne manque jamais, qui est à la fois le départ, le milieu et la fin de la pensée de Freud.

je crois qu'à le laisser dissiper, nous perdons l'essentiel de la démarche même sur laquelle toute analyse doit être fondée. Si nous le perdons un seul instant, nous nous perdons à nouveau dans une nouvelle forme de mirage.

Le point essentiel sur lequel Freud insiste est ceci, ce saisissement, cette révélation qu'il y a dans la pratique à avoir une humilité, la perception, le sentiment profond qu'il y a vu dans les rapports du sujet psychotique à son délire, il y a quelque chose qui dépasse tout ce qu'à ce moment-là il peut encore saisir dans ce qu'on peut appeler littéralement le jeu du signifié, le jeu des significations, le jeu de ce que nous plus tard, nous appellerons « les pulsions de Id », et qui est cette sorte d'affection, d'attachement, d'essentielle présentification de quelque chose dont pour nous le mystère reste presque entier, qui est que le délirant, le psychotique, aime, tient à son délire comme à quelque chose qui est soi-même.

C'est là qu'avec ce mouvement, cette tonalité, cette vibration nous devons revenir à ce quelque chose que j'essayais d'aborder la dernière fois *en vous disant que nous n'allions*

p. 245, l. 21
C'est avec cette vibration dans l'oreille... concernant la fonction économique.
402

*Leçon du 2 mai 1956*

*chercher dans la phénoménologie de ces phénomènes, qui sont des hallucinations, prétendues telles, parlées dans cette structuration progressive d'un certain rapport allié au langage qui se présente d'une façon ouverte, d'essayer de voir quelle est vraiment la fonction économique* que peut prendre ce rapport de langage dans la forme, dans l'évolution de la psychose.

je voudrais partir de quelques données qui sont les phrases de Schreber nous dit entendre, et qui sont celles qu'il entend de la part de ces êtres intermédiaires qui sont divers dans leur nature, ces vestibules du ciel, ces âmes décédées ou ces âmes bienheureuses, ou toutes ces formes ambiguës d'êtres en quelque sorte dépossédées de leur existence, *d'ombres d'êtres, plutôt que d'êtres, qui sont les porteurs des voix, et qui interviennent dans sa vie avec ce discours continu, et qu'il reprend dans d'autres chapitres en montrant les formes spéciales.*

... « je veux me rendre à l'évidence », - que je suis bête -, et les voix s'arrêtent. « Ils doivent être exposés » ou adonnés à des débauches voluptueuses - « je veux d'abord réfléchir. »

Puis, arrêt.

*Nous dirons que la partie de la phrase qui est pleine, où sont les « mots* noyaux », *comme s'exprime le linguiste, n'est pas ressentie comme hallucinatoire.* Il est impliqué, et c'est exprès, que la voix s'arrête pour imposer, pour suggérer, pour forcer le sujet dans ce thème, qui est le mot, qui est la signification dont il s'agit dans la phrase.

... « Maintenant, c'est le moment qu'il soit maté! »

Voilà un mot impliqué beaucoup plus frappant, qui a poids significatif. Pourtant très précisément, notre sujet nous signifie qu'il n'est pas halluciné. Il est mis en quelque sorte *dans le porte-à-faux, dans ce qui reste au-dessus du vide, de la phrase, partie qui est grammatique ou syntaxique, qui est faite de mots auxiliaires, ou de mots conjonctifs, ou de mots adverbiaux, faits de mots vides, mais de mots articulatoires.*

*Après cela est impliqué ce qui doit être imposé à la pensée du sujet par ce qui est verbalisé d'une façon subite,* comme une action extérieure, comme une phrase de l'autre, comme

403

p. 245,l. 29

Ces ombres, ces formes ambiguës d'êtres, dépossédés de leur existence et porteurs de voix

p. 245,l. 31

La partie pleine de la phrase où sont les mots-noyaux comme s'exprime le linguiste, qui donnent le sens de la phrase, n'est pas ressentie comme hallucinatoire.

p. 245, l. 38

Notre sujet est mis dans le porte-à-faux dans ce qui reste de vide après la partie grammatique ou syntaxique de la phrase, faite de mots auxiliaires, articulatoires, conjonctifs ou adverbiaux et verbalisée de façon subite.

une phrase de ce sujet à la fois vide et plein et que j'ai appelé « l'entre-je » du délire. *Ce qui est impliqué dans la fin, c'est ce qui est le mot-noyau, ce qui donne un sens, la signification. Là encore, cela fait allusion à quelque chose qui est dans la langue fondamentale est parfaitement situé.*

... « C'en est donc maintenant trop, d'après la conception des âmes. »

Or, la conception des âmes, c'est quelque chose qui a toute sa fonction dans ce qui est verbalisé par des instances un peu supérieures, selon Schreber, à ces sortes de sujets porteurs des ritournelles, porteurs des mots qu'il appelle « serinés, appris par cœur... », c'est-à-dire des mots qu'il considère comme très vides.

*Eh bien, le « serinage » est une partie qu'il a conçue comme étant une dimension essentielle du commentaire dont il est le sujet perpétuel.* La conception des âmes, fait allusion à ces notions fonctionnelles qui décomposent ces diverses pensées dans une diverse forme de style qui crée *une espèce de psychologie délirante à l'intérieur de son délire. Ces voix qui l'interpellent ont une certaine psychologie dogmatique.* Elles lui expliquent comment ses pensées sont faites. *Cette sorte de phénomène fonctionnel, c'est cela qui est désigné du mot élémentaire qu'apporte simplement un élément purement significatif vers quoi je vous mène en insistant sur une espèce d'accentuation de la liaison signifiante comme telle. Je vais d'ailleurs y revenir.*

*Ce qui est exprimé dans la forme hallucinatoire, c'est la formulation d'un manque comme tel.*

Et après cela ce qui est impliqué, qui n'est pas donné à voix haute dans l'hallucination, c'est: « la pensée principale ». De sorte qu'en somme je dirai presque que ce n'est pas autre chose que ce (...).

Le vécu délirant du sujet lui-même nous donne dans le phénomène, son essence. Il est indiqué par lui dans le phénomène vécu de l'hallucination que nous appellerons ou non ici élémentaire, que ce qui me manque, c'est justement la pensée principale, ce qui veut dire

p. 245, l. 41
que j'ai appelé l'entre-je du délire
p. 246,1 4
de mots qu'il considère comme vides
p. 246,l. 5
Une psychologie a en effet sa place à l'intérieur de son délire, une psychologie dogmatique...
p. 246,l. 7 *
p. 246, l. 7 en lui expliquant comment ses pensées sont faites
* La version comportait là un blanc que nous avons complété.
404

*Leçon du 2 mai 1956*

« Nous, les rayons, nous manquons de pensée », c'est-à-dire ce qui signifie quelque chose.

Si nous prenons l'ensemble de ces textes subis, de ce qui nous donne le matériel, la chaîne, si on peut dire du délire, ce avec quoi le sujet nous paraît, d'une façon très ambiguë, à la fois l'agent et le patient, mais si incontestablement lui est, tout autant donné qu'il ne l'organise, ce qui est incontestablement beaucoup plus subi, plus structuré la construction n'apparaissant -c'est quelque chose d'essentiel -c'est qu'assurément si le délire se présente enfin comme produit fini, quelque chose qui peut jusqu'à un certain point se qualifier de folie raisonnante, il est clair que l'articulation que nous appelons raisonnante dans ce sens qu'elle est logique, par certains côtés, qui est sans faille du point de vue d'une logique secondaire, néanmoins, si elle arrive à une synthèse de cette nature, ce n'est pas à un moindre problème que son existence même, c'est à savoir que cela se produise au cours d'une genèse qui, à partir d'éléments qui en eux-mêmes sont peut-être gros de cette construction, mais qui se présentent comme quelque chose de fermé, voire d'énigmatique dans leur forme originale. *C'est de cette forme originale à laquelle nous nous arrêtons quand nous nous attachons à ces éléments proprement hallucinatoires qui vont structurer le phénomène du délire dans ce qu'on peut appeler une première phase, à proprement parler, non pas première phase absolument de la maladie, puisqu'on peut dire qu'il y a, en somme, après les quelques mois d'incubation,* -sur lesquels nous reviendrons -, après les quelques mois prépsychotiques où le sujet est dans un état profondément confusionnel, où se produisent ces phénomènes de déclin du monde extérieur, de crépuscule du monde, qui caractérise le début, vers la mi-mars 1894 - alors que c'est mi-novembre qu'il est entré dans la maison de Fleschig, c'est là que commencent ces phénomènes hallucinatoires, ces communications verbalisées, qu'il attribue à des niveaux, à des échelons divers de ce monde, qui alors restructurent ce monde fantasmatique fait de ces deux étages d'une réalité divine, qu'il appelait le

405

p. 246, l. 24

construction mais qui, dans leur forme originale, se présentent comme fermés voire énigmatique. Il y a d'abord quelques mois d'incubation.

royaume de Dieu antérieur et postérieur, puis de toutes sortes d'entités, qui sont dans une voie plus ou moins avancée d'accès, ou d'intégration, ou de résorption, dans cette réalité divine, et qui sont précisément celles qui, dans un sens opposé à ce qu'il appelle « l'ordre de l'univers », -notion tout à fait fondamentale dans la structuration de son délire - au lieu d'aller dans cette voie de réunification, ou de cette réintégration à l'Autre absolu, *qui apparaît alors à la limite, être ce personnage divin qui surgit de son expérience délirante,* vont au contraire, dans le sens contraire, s'adjoindre à lui-même, s'attacher à lui-même, et ceci selon des formes qui varient autour de l'évolution du délire depuis les formes très transparentes à l'origine de ces phénomènes délirants, où en quelque sorte nous voyons exprimé en clair dans l'expérience vécue de Schreber ce phénomène singulier de l'introjection, il dit à un moment que l'âme de Fleschig lui entre par là, où il est dit que cela ressemble à une espèce de filaments semblables à ceux d'une toile d'araignée, qu'il y a là quelque chose qui lui est assez gros pour lui être inassimilable et que les choses ressortent parfaitement par sa bouche.

Nous avons là une sorte de schéma vécu de l'introjection, qui est quelque chose de tout à fait frappant, qui manquera plus tard, qui s'effacera ou s'atténuera, se polira sous une forme beaucoup plus spiritualisée.

En fait il sera de plus en plus sujet à plus ou moins d'intégration de cette parole ambiguë, qui se présente dans son aspect essentiellement énigmatique, interrompu, et avec laquelle il fait corps, et à laquelle de tout son être il donne la réponse, qu'il aime littéralement comme lui-même, *qui devient l'élément essentiel, sa relation à un autre.*

*Il reste, à partir de ce moment, tout entier intégré à ce phénomène* qu'on peut à peine appeler dialogue intérieur, puisque, précisément, c'est autour de la notion et de l'existence de l'autre que se situe toute la signification de cette prééminence du jeu signifiant comme tel, de plus en plus vidé de signification.

p. 246, l. 37
dans la voie de réintégrer l'Autre absolu
p. 247, l. 7
à laquelle de tout son être il donne réponse. Il l'aime littéralement comme lui--même

*Leçon du 2 mai 1956*

Quelle est la signification de cet envahissement du signifiant qui va de plus en plus se vider de signifié, à mesure qu'il occupe plus de place dans l'économie interne, dans la relation libidinale fondamentale, dans l'occupation, dans l'investissement total de tous les moments et de toutes les capacités, de tous les désirs du sujet ?

Je me suis arrêté un instant sur toute une série de ces textes qui se répètent, il serait fastidieux de vous les dérouler tous ici. Il y a quelque chose qui est tout à fait frappant, c'est que même dans les moments où il s'agit de phrases qui à la limite peuvent avoir un sens, on n'y rencontre jamais rien qui puisse ressembler à ce que nous appellerons une métaphore.

Il y a quelque chose qui caractérise toutes ces phrases délirantes, et je vous prie d'essayer là de vous introduire à un ordre d'interrogation qui est celui sur lequel votre attention n'est jamais attirée. La métaphore n'est pas la chose du monde dont il soit le plus facile de parler. Bossuet a dit que la métaphore était une comparaison abrégée. Chacun sait que ceci n'est pas entièrement satisfaisant, et je crois, à la vérité, qu'aucun poète ne l'accepterait. Quand je dis « aucun poète », c'est parce qu'en somme ce ne serait pas une mauvaise définition du style poétique en tant que tel que de dire qu'il commence à la métaphore et que là où la métaphore cesse, la poésie aussi. Ce n'est pas si facile à saisir.

« Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse. » (Victor Hugo.) Voilà une métaphore. Où saisissons-nous que c'est une métaphore ? Ce n'est certainement pas une espèce de comparaison latente, ce n'est pas de même que la gerbe s'éparpillait volontiers entre les nécessiteux, de même notre personnage n'était point avare, ni haineux. Effectivement, il n'y a pas du tout de comparaison, mais identification; je dirais que la dimension de la métaphore est quelque chose qui certainement pour nous, doit être moins difficile d'accès que pour quiconque d'autre, à cette seule condition que nous connaissions comment nous l'appelons. Habituellement nous appelons cela identification. Et nous sommes même à proprement parler, dans tout l'usage que nous faisons

du terme symbolique, amenés justement à réduire le sens du terme symbolique, en somme à distinguer la dimension métaphorique de l'usage du symbole. C'est à dire le fait qu'une signification est la donnée qui domine, infléchit, commande l'usage du signifiant d'une façon telle qu'elle renonce à toute espèce de connexion préétablie, je dirais lexicale. Car rien de véritablement dans l'usage du dictionnaire ne peut un seul instant nous suggérer qu'une gerbe puisse être avare, et encore moins haineuse. Il est également tout à fait clair que si l'usage de la langue est quelque chose qui prête à signification, c'est très exactement à partir du moment, et seulement à partir du moment où l'on peut dire « sa gerbe n'était pas avare ni haineuse », c'est-à-dire au moment où la signification domine, entraîne, arrache le signifiant à ces connexions lexicales.

C'est l'ambiguïté du signifiant et du signifié, *et par là le maximum avec dominance du signifiant. D'ailleurs il est tellement dominant que c'est précisément ce qui dissimule que* sans la structure signifiante, c'est-à-dire sans l'articulation prédicative, sans cette distance maintenue entre le sujet et ses attributs, qui fait que la gerbe est qualifiée d'avare et de haineuse, qu'il y a des phrases prédicatives, il y a une syntaxe, il y a un ordre primordial de signifiant, grâce à quoi, on peut maintenir le sujet séparé, différent de ses qualités, n'ayant plus aucune espèce d'usage de la métaphore, qu'en d'autres termes il est tout à fait exclu qu'un animal fasse une métaphore, encore que nous n'ayons aucune raison de penser qu'il n'ait pas aussi l'intuition de ce qui est généreux, plein d'effusion, ce qui peut lui accorder facilement et en abondance ce qu'il désire. Mais ceci justement dans la mesure où il n'a pas l'articulation de *signifiant,* le discursif, ce quelque chose qui n'est pas simplement signification avec ce qu'elle comporte d'attrait ou de répulsion, mais qui est alignement de signifiant, c'est justement dans la mesure où il n'a pas cet aliment qu'aussi la métaphore est impensable dans la psychologie purement animale de l'attraction, de l'appétit et du désir.

p. 248, l.12
C'est là l'ambiguïté du signifiant et du signifié. Sans la structure signifiante...
408

*Leçon du 2 mai 1956*

Cet usage, cette phase du symbolisme qui s'exprime dans la métaphore, dans une relation que nous appellerons la similarité, cette similarité qui est manifestée uniquement par la position; en d'autres termes, que ce soit la gerbe qui soit sujet de ce « avare » et de ce « haineux», c'est par là que la gerbe est identifiée à Booz dans son manque d'avarice et sa générosité. La gerbe est littéralement identique au sujet, au personnage de Booz, dont il s'agit. Et cette dimension de similarité qui est assurément ce qu'il y a de plus saisissant, ce qu'il y a de plus frappant dans l'usage significatif du langage est quelque chose qui domine tellement toute notre appréhension du jeu du symbolisme que c'est cela qui masque pour nous l'existence de l'autre dimension; c'est à savoir ce qui est aliment, syntaxe, ce qui fait par exemple que cette phrase perdrait toute espèce de sens si nous brouillions les mots dans leur ordre. *Ceci nous est masqué quand nous parlons de symbolisme. Nous omettons l'autre dimension qui est très précisément liée à l'existence du signifiant comme tel et de l'organisation du signifiant comme tel.*

Il y a une chose qui à partir de là ne peut tout de même manquer de nous frapper, c'est que certains troubles des appareils qui s'appellent nommément les aphasies, si nous les revoyons à la lumière de cette perspective d'opposition de ces rapports que j'ai appelés les rapports de similarité, ou de substitution, ou de choix, aussi de sélection ou de concurrence, bref tout ce qui est de l'ordre du synonyme où cette dimension s'oppose à l'autre dimension, celle que nous pouvons appeler de contiguïté, d'alignement, d'articulation, de coordination, en tant que syntaxe, en tant que coordination du signifiant. Il est tout à fait clair que l'opposition classique de ce qu'on appelle les aphasies sensorielles et les aphasies motrices, qui est depuis longtemps plus que critiquée, est quelque chose qui se coordonne d'une façon infiniment plus saisissante dans cette double perspective des rapports de similarité d'une part, et des rapports de contiguïté d'autre part. Les deux ordres d'altérations, de troubles du langage, dont il peut s'agir dans l'aphasie s'ordonnant selon ces deux perspectives.

- 409 -

*Rajout

p. 248, l.38

nous brouillions les mots dans leur ordre. Voilà ce qu'on néglige quand on parle du symbolisme - la dimension liée à l'existence du signifiant, l'organisation du signifiant.

p. 248,l. 41

ne peut manquer de venir et qui est venu à un linguiste de mes amis, j'ai nommé Roman Jakobson* .

LES PSYCHOSES

Vous connaissez tous l'aphasie de Wernicke. Vous voyez cette aphasique enchaîner une suite de phrases dont le caractère extraordinairement (riche ?) du point de vue grammatical (...). Vous y verrez précisément tous les mots conjonctifs, adverbiaux. Il vous dira « oui, je comprends... ». Hier, quand j'étais là-haut, déjà il a dit, et je voulais, je lui ai dit: « ce n'est pas ça, la date, non pas tout à fait, pas celle-là... ».

C'est-à-dire que vous aurez un sujet qui montre une maîtrise de tout ce qui est articulation, organisation, subordination et structuration de la phrase, et qui très précisément restera à côté, ça restera devant la vocalisation de ce qui sera ce quelque chose dont vous ne pouvez pas un seul instant douter, qu'il est présent, *qu'il concerne un point autour duquel le sujet proteste, mais dont il y a très peu de doute qu'il ne proteste à bon escient,* ce quelque chose qu'il n'arrive pas à donner, c'est proprement parler ce qui est visé par la phrase; il n'arrivera pas à lui donner l'incarnation verbale. Mais autour de ce qui est là visé, il pourra développer toute une frange de verbalisation syntaxique, qui est dans sa complexité, dans son niveau d'organisation, dans son côté élevé, quelque chose qui est certes loin d'indiquer une perte d'attention du langage.

*C'est dans la mesure où à l'intérieur de cela vous voudrez le porter jusqu'à la métaphore, où vous* voudrez le pousser à l'usage de ce que « la logique » appelle le « métalangage », c'est-à-dire le langage fondé sur son langage, que vous y échapperez totalement.

Il ne s'agit pas là bien entendu de faire la moindre comparaison entre un trouble du type *Wernicke et ce qui se passe chez nos psychotiques mais d'y trouver une analogie,* de nous apercevoir que quand notre sujet entend-car ce n'est pas lui qui le dit -que quand notre sujet entend: « factum est », et que cela s'arrête... Il y a là un phénomène qui manifeste, au niveau de ce que j'ai appelé les relations de similarité, par opposition aux relations de contiguïté, qu'il y a une raison pour laquelle -de même que chez l'aphasique, que ce sont les relations de contiguïté qui dominent, par absence,

p. 249,1.17
ce qu'il veut dire soit présent
p. 249,l. 21
... une perte d'attention du langage. Mais si vous lui demandez une définition, un équivalent, sans même vouloir le porter jusqu'à la métaphore...
410

*Leçon du* 2 *mai* 1956

défaillance de la fonction d'équivalence significative, c'est-à-dire d'équivalence par voie de la relation de similarité. Nous constatons que c'est au même niveau, sans doute pour des raisons différentes, mais nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de cette analogie tout à fait frappante pour nous poser la question, pour nous permettre de définir et d'opposer aussi, sous la double rubrique de la similarité, par rapport à la contiguïté, ce qui se passe chez ce sujet délirant hallucinatoire.

En d'autres termes, la dominance, ce qui vient au premier plan dans le phénomène hallucinatoire, à savoir le phénomène de contiguïté, on ne peut tout de même pas mieux le mettre en évidence que dans *ces faits* de parole *ininterrompue* qui est très précisément donnée, c'est-à-dire investie, chargée, disons libidinalisée. *Car c'est cela qui impose au sujet la phrase intérieure comme quelque chose qui tout d'un coup pour lui devient une phrase* type *qui lui est imposée.* C'est la partie signifiante, c'est la partie grammatique, c'est la partie qui garde à l'état le plus accentué, qui n'existe que par son caractère signifiant, que par son articulation, *que par son aliment, que par sa fonction essentiellement de signifiant, c'est celle-là qui prend le plus d'importance.* C'est celle-là qui devient un phénomène qui s'impose dans le monde extérieur.

*En d'autre termes, cette sorte de dominance du côté phénomène de contiguïté dans le phénomène parlé, sur le phénomène de similarité, qui se produit par un phénomène de carence chez l'aphasique, par ce mot qui est le sujet... Il y a quelque chose qui l'empêche d'y accéder, parce que quelque chose dans la fonction du langage est tel.*

*N'essayons pas de matérialiser cela plus.* Il ne peut pas venir au fait, *venir au mot même de ce qu'il veut dire, de ce qu'il a l'intention de dire. Et ce qui domine chez lui,* c'est sorte de discours en apparence vide qui, chose curieuse, même chez les sujets les plus expérimentés, les neurologues qui se présentent à l'examen, déclenche toujours une espèce de rire gêné, ce personnage qui est là, à se servir d'immenses bla-bla-bla extraordinairement articulés, quelque fois riches

411

p. 249,l. 38

disons libidinalisée. Ce qui s'impose au sujet

p. 249,l. 40

que par son articulation

p. 249,l. 41

imposé dans le monde extérieur

p. 249,l. 42

... ne peut pas venir au fait.

d'inflexions, mais qui ne peut jamais arriver au cœur de ce qu'il a à communiquer à ce moment-là.

*Qu'il y ait quelque chose d'analogue dans la décompensation, dans le déséquilibre, dans l'accentuation, dans l'apparence du phénomène que j'appelle alternativement d'alignement, de syntaxe, de contiguïté, de signifiant... En fin de compte, que ce soit cela qui vienne au premier plan* dans le phénomène hallucinatoire, que ce soit cela autour de quoi s'organise tout le délire, *c'est quelque chose, un fait premier autour duquel nous ne pouvons pas ne pas poser toute la question de la signification de la psychose, à partir du moment où nous nous sommes introduits à cette idée de l'égale importance dans tout phénomène sémantique du signifiant et du signifié,* dans le fait que c'est toujours le signifié que nous mettons au premier plan de notre analyse, parce que c'est assurément ce qu'il y a de plus séduisant qui est au premier abord nous apparaît dans la dimension propre de l'investigation analytique et de l'investigation symbolique; mais qu'à méconnaître le rôle essentiel, le rôle médiateur, primordial du signifiant, et à méconnaître que c'est ce signifiant qui est en réalité l'élément-guide, non seulement nous déséquilibrons toute la compréhension vraiment originelles des phénomènes, par exemple, névrotiques eux-mêmes, de l'interprétation des rêves elle-même, mais nous nous rendons absolument incapables de comprendre ce qui se passe dans les psychoses.

*J'y insiste, si* une partie de l'investigation analytique, une partie qui est une partie tardive, dernière, celle qui concerne l'identification et le symbolisme, *dont nous faisons un usage constant, nous n'imaginons pas à quel point partiel et partial,* elle est du côté de la dimension de la métaphore, dites-vous bien que de l'autre côté, celui de l'articulation en tant que phénomène d'alignement, de contiguïté, de contact avec ce qui s'y ébauche de primordial, de structurant, d'original, d'initial dans la notion de causalité l'autre forme typique extrême, exemplaire de la figure de rhétorique qui ici va s'opposer à la métaphore a un nom, elle s'appelle la

p. 250, l. 5

ce qu'il y a à communiquer. Le déséquilibre du phénomène de contiguïté qui vient au premier plan...

p. 250,l. 8

tout le délire n'est pas sans analogie avec cela.

412

*Leçon du 2 mai 1956*

métonymie. C'est-à-dire la substitution à quelque chose qu'il s'agit de nommer, alors par là, nous sommes au niveau du nom. C'est quelque chose qui en est le contenant ou la partie, ou quelque chose qui est en connexion avec, qui est autre chose, ça se voit très bien dans l'usage des mots associés, par exemple, si vous usez de la technique de l'association verbale, telle qu'on en use au niveau du laboratoire, de la façon la plus simple, si vous proposez au sujet un mot comme «hutte». Il y a plus d'une façon d'y répondre.

Il y a des façons qui sont dans le registre de la contiguïté, je peux vous répondre: hutte peut vouloir dire: brûlez-la. Il ébauche une phrase. Il peut aussi vous donner toutes sortes de mots qui peuvent être mis à la place du mot hutte. Il peut vous dire le mot « masure » ou « cabine » ; c'est-à-dire qu'il y a là l'équivalent synonymique. Un tout petit peu plus loin, nous irons à la métaphore. On peut appeler cela un terrier, par exemple. Mais il y a aussi un autre registre, qui est celui par exemple du mot « chaume ». Ce n'est déjà plus tout à fait la même chose. C'est la partie de la hutte, on peut à la rigueur parler d'un chaume ou d'un village composé de trois chaumes, pour dire de trois petites maisons. Vous sentez bien qu'il y a quelque chose qui est d'une autre nature. Il s'agit d'évoquer. Le sujet verra sortir le mot « saleté », ou le mot « pauvreté », pour vous apercevoir que là nous ne sommes plus dans la métaphore, mais que nous sommes dans la métonymie.

Cette opposition fondamentale de la métaphore et de la métonymie est quelque chose qui est ici important à mettre en relief. Pourquoi ? Parce que dites-vous bien que dans tout ce que Freud a mis en relief originellement dans les mécanismes de la névrose ou dans les mécanismes des phénomènes marginaux de la vie normale, du rêve, ce ne sont pas les dimensions métaphoriques, ni d'identification qui dominent. C'est très précisément le contraire, à savoir ce que Freud appelle la condensation, c'est ce qu'on appelle en rhétorique la métaphore, et ce qu'on appelle le déplacement, c'est ce que je viens de vous expliquer en vous parlant de la

métonymie. C'est-à-dire qu'en dehors de l'existence et de la structuration du signifiant comme tel, de l'existence lexicale de l'ensemble de l'appareil signifiant, ces phénomènes en tant qu'ils sont là dans la névrose, en tant qu'ils sont les instruments avec lesquels le signifié disparu s'exprime, cette existence du signifiant comme tel est absolument décisive. Et c'est pour cela qu'en défendant et en ramenant au premier plan l'intérêt, l'attention sur le signifiant, nous ne faisons rien d'autre que de revenir au point de départ *de l'expérience* de la découverte freudienne.

Nous reprendrons la question en voyant pourquoi cette mise au point de la question, ces jeux de signifiant qui finissent par occuper, par investir le sujet tout entier dans la psychose, qu'est-ce que cela nous suggère comme mécanisme, puisque aussi bien ce n'est pas du mécanisme de l'aphasie, dont il s'agit dans ce cas. Bien entendu, c'est d'un certain rapport à l'Autre comme manquant, comme déficient qu'il s'agit. C'est autour de la relation du signifiant comme tel avec les différents étages de l'altérité, cet autre imaginaire et cet Autre symbolique *que nous avons posé au début de notre discours cette année, comme étant la structure essentielle de la relation à l'Autre.*

C'est autour de cela que nous pourrons voir s'articuler cette dominance, cette venue au premier plan, cet envahissement, cette véritable intrusion psychologique du signifiant comme tel, qui s'appelle la psychose.

p. 251,l.17
autre imaginaire et Autre symbolique
414

LEÇON 19, 9 MAI 1956

J'ai essayé d'introduire ici sous le titre de l'opposition, de la relation de similarité dans le discours dans les fonctions du langage et de celle de contiguïté. Naturellement, je ne veux pas dire que je considère *le phénomène plus ou moins hallucinatoire, subi dans l'ordre verbal, dans l'ordre des phénomènes positifs verbaux, dans la psychose* comme étant en rien comparables à ceux de l'aphasie. Je dirai plus. Il importe de revenir sur ce sur quoi j'avais mis l'indication à propos de l'aphasie, pour bien mettre en relief ce que je retiens de cette opposition de deux ordres de troubles dans l'aphasie. Ceci d'autant plus que ce que j'ai indiqué la dernière fois, qu'il y a entre les deux ordres de troubles en question une opposition d'ordre qui est la même, qui est la même qui se manifeste non plus d'une façon négative, mais d'une façon positive, dans ce qui est la forme la plus achevée, les expressions ou figures du langage dans chacun de ces deux ordres, c'est à savoir la métaphore et la métonymie.

Je me suis laissé dire à un moindre degré que cette opposition avait retenu certains, malheureusement, et pour avoir ici la certitude, qu'elle les avait plongés dans un fort grand embarras, à savoir que les uns se sont dit aux autres: la métaphore nous a bien montré l'importance, dans la métaphore, opposition, contestation et confusion. Évidemment, le

415
p. 253, l. 2
je ne veux pas dire que je considère la psychose

maniement de notions comme le signifiant et le signifié n'est pas quelque chose qui comporte, qui soit un pur et simple substitut de *l'opposition fameuse et non moins inexprimable de l'idée* par exemple, et du mot, de la pensée au mot. A vrai dire, comme une sorte de sous-titre, quelqu'un qui était un grammairien vraiment sensationnel, a fait une œuvre remarquable dans laquelle il n'y a qu'une faute, le fâcheux sous-titre « des mots à la pensée », dont j'espère la formulation ne peut plus être soutenable pour aucun d'entre vous.

*Évidemment, le signifiant et le signifié sont dans le jeu, on voit bien sous quel registre.* La métaphore est quelque chose dont nous touchons du doigt la vie constante dans ces sortes de transfert de signifié, dont je vous ai donné l'exemple la dernière fois.

«Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse. » Voilà bien un exemple de métaphore. Et on peut dire dans un sens que la signification domine tout, et que c'est elle, tout d'un coup, qui imprime au sujet, « sa gerbe », qu'il éparpille généreusement comme si c'était de son propre chef.

Seulement, il *est bien vrai d'un autre côté que ce sur quoi je voulais mettre l'accent, comme l'a fait ce personnage qui considérait bien la métaphore comme figure essentielle, comme transfert de signifié, est bien ce qu'il y a d'important, -ceci est pour dire que* les deux termes signifiant et signifié sont toujours par rapport l'un à l'autre dans un rapport qu'on peut appeler à cette occasion dialectique, *c'est-à-dire dont il convient de saisir le mouvement, pour en saisir aussi la portée.*

C'est ce sur quoi je voudrais essayer de revenir, pour qu'il ne s'agisse pas là, pour vous d'un simple couple d'opposition auquel on revient, et qui serait enfin de compte toujours le même, à savoir ce rapport sur lequel repose la notion d'expression, celle de toujours, ce je ne sais quoi en lui-même de plus ou moins ineffable, mais pourtant existant, le soi-disant sentiment par exemple, ou la chose, bref, ce à quoi on se réfère, et le mot considéré comme expression, comme étiquette, comme chose attachée à quoi il est référé. C'est précisément pour dissoudre, pour vous montrer à vous servir

p. 253,l. 12
de l'opposition fameuse et non moins inextricable de l'idée'
p. 254, l. 1
comme si c'était de son propre chef seulement
p. 254,l. 3
Il ne s'agit pas d'une nouvelle mouture
p. 254, l. 4
la notion d'expression
*Les deux pourraient se défendre.
416

*Leçon du 9 mai 1956*

d'un autre instrument que celui-là, dont tout mon discours *parce que c'est absolument essentiel, c'est la seule* est fait *façon de pouvoir voir quelle est la fonction du langage.*

*On ne saurait trop y revenir, surtout chaque fois que le malentendu tend à se rétablir, c'est-à-dire à tout instant. Ce sur quoi j'ai mis l'accent pour partir du phénomène aphasique, quand je vous l'ai réévoqué. Vous* avez du entendre parler des personnages dits: aphasiques sensoriels. Dans cette parole extraordinairement vive et rapide, aisée en apparence jusqu'à un certain point, avec laquelle ils s'expriment pour justement, alors qu'ils sont en train de s'exprimer, ils ne peuvent pas s'exprimer. Ils s'expriment admirablement sur ce thème qu'ils ne peuvent justement pas dire le mot; se servent de toute une articulation extrêmement nuancée, de conjonctions, de l'articulation syntaxique du discours, pour nous désigner qu'ils visent quelque chose dont ils ont le mot propre -si on peut dire - au bout de la langue, ou l'indication historique très précise dans leur esprit, mais ils sont incapables d'autre chose que de tourner autour, pour vous indiquer qu'en effet ils la possèdent et que c'est celle-là qu'ils désireraient à ce moment-là promouvoir.

Ce qui frappe et saisit à cette occasion, ce qui captive, c'est en quelque sorte ce que je pourrais appeler la permanence, l'existence malgré cette impuissance localisée de l'intentionnalité du sujet en cette occasion.

On a beaucoup parlé, et même insisté dans ces formes, sur ce qu'on peut appeler une sorte de déficit intellectuel corrélatif. C'est ce qu'on a prétendu mettre en relief. Appelons-le, même si vous voulez prédémentiel, qui serait corrélatif de cette impuissance verbale.

En d'autres termes, on a dirigé l'investigation dans un sens qui tend à nuancer la première notion massive qui avait été donnée, qu'il s'agissait d'une incapacité à saisir passivement les images verbales. Bien entendu, il y a un progrès dans cette recherche d'un déficit qui montre que le trouble est bien plus complexe qu'il n'apparaissait au premier abord.

p. 254,l. 6 que mon discours est fait,
p 254, l. 20 qu'il n'apparaissait au premier abord
417

LES PSYCHOSES

*Pour l'instant ce qui nous frappe plutôt quand on voit vraiment, quand on saisit bien le phénomène tel que je viens de vous l'indiquer, c'est qu'incontestablement,* le sujet, quels que soient les déficits qu'il pourra marquer d'autre part, si nous le mettons à une tâche définie, selon les modes qui caractérisent la position du test, pourra en effet montrer certains déficits, rien ne sera absolument résolu tant que nous n'en saurons pas le mécanisme et l'origine.

Mais ce qui est bien assuré et bien clair dans le dialogue, c'est que quand le sujet élève par exemple sa protestation, c'est à propos de la lecture de l'observation qui comporte tel détail historique tout à fait précis, une date, une heure, un comportement, et c'est à ce moment-là que le sujet sort *de* son discours, quelque en soit le caractère perturbé et jargonophasique. Il est tout à fait saisissable que ce n'est pas là par hasard que, se tromperait-il, c'est tout de même à propos d'un détail historique tout à fait défini, qu'il possédait juste cinq minutes auparavant, qu'il commence à mettre en jeu, à entrer dans le dialogue. Aussi bien cette présence d'intensité même de l'intentionnalité et du fait que c'est elle qui est au cœur du déploiement du discours qui n'arrive pas à la rejoindre, *est bien ce quelque chose qui frappe dans cet aspect de l'aphasie sensorielle dont on pourrait après tout si on voulait bien noter qu'elle est le caractère que je veux mettre en relief qu'il s'agit là d'un langage qui, en raison de quelque trouble déficit, arrête l'inhibition dans son mécanisme, déficit de l'appareil.*

Nous tenons à une phénoménologie du langage paraphasique, autrement dit à un langage de paraphrase. C'est par paraphrase que l'aphasique sensoriel, l'aphasique de Vernicke dans sa forme pas assez profonde pour être tout à fait jargonophasique est dissout, encore que cette jargonophasie se caractérise par l'abondance, la facilité de l'articulation, du déroulement des phrases, si parcellaires qu'elles deviennent. On voit bien que c'est le terme dernier *de ce quelque chose qui s'est d'abord manifesté par ce que j'ai appelé la paraphrase. Je dis la paraphrase, parce que cela me*

p. 254,l. 27
c'est à ce moment-là que le sujet sort de son discours
p. 254,l. 32
... qui n'arrive pas à la rejoindre
p. 254,l. 38
le terme dernier
418

*Leçon du 9 mai 1956*

*semble le caractère le plus important à mettre en relief de cette forme de l'aphasie sensorielle dont je vous parle. Et c'est dans ce sens où la paraphrase chez lui domine, qui est son mode d'expression,* s'oppose strictement à ce qu'on pourrait lui opposer sous le titre de métaphrase, et dont il est strictement incapable si on appelle métaphrase tout ce qui est de l'ordre d'une traduction littérale, car c'est justement ce dont il est incapable, c'est-à-dire que même dans ce qu'il vient de vous donner, si vous lui demandez de traduire, de donner un équivalent, de répéter la même phrase, d'une façon synonyme, d'entrer dans une autre dimension du langage, qui est justement - et c'est pour ça qu'il y a désordre de la similarité, c'est que c'est dans cette dimension là qu'il ne peut pas dire une phrase semblable à celle qu'il vient de dire, il peut enchaîner sur la vôtre, et c'est d'ailleurs bien pour cela que ce sujet a tellement de difficultés pour entrer, pour *commencer* un discours. Vous obtenez d'eux ces répliques si vives, si pathétiques dans leur désir de se faire entendre que cela confine au comique, en raison de la chute totale de l'essai pour se faire entendre, même des plus expérimentés ne résistent pas au sourire. Il faut bien être intéressé par le phénomène lui-même pour ne pas rire.

Ce phénomène de la similarité consiste en ceci: ils sont incapables de la métaphrase. Ce qu'ils ont à dire est tout entier dans le domaine d'une paraphrase.

L'aphasique qu'on appelle grossièrement moteur, et dans lequel s'inscriront toute une série de troubles de plus en plus profonds, qui commencent par les troubles de l'agrammatisme, bien connus maintenant et qui vont jusqu'à cette réduction extrême du stock verbal, dans l'image immortalisée, ne pouvant plus sortir, le fameux crayon. Cette autre dimension du déficit aphasique, tout à fait différente, peut très bien s'ordonner et se comprendre dans l'ordre des troubles de la contiguïté, pour autant que c'est essentiellement l'articulation, la syntaxe du langage comme tel, qui progressivement, dans l'échelle des cas, et dans l'évolution aussi de certains cas, se dégrade au point de rendre ces sujets

419
p.255,1.2
difficultés à commenter un discours

incapables eux de maintenir à l'occasion une nomination tout à fait précise, mais qui peut aller jusqu'à un plus ou moins grand degré, tout effet corrélatif de l'incapacité d'articuler ce qui peut être tout à fait correctement nommé dans une phrase composée, dans une dissolution de la capacité, si on peut dire, propositionnelle. C'est la proposition qu'ils ne sont pas capables de construire, *malgré que cet élément à différents degrés, soit encore non seulement en leur possession, mais parfaitement évocable dans des conditions définies.*

*Dans cette sorte de jeu de cache-cache, si on peut dire, qui est celui que nous proposent les phénomènes du langage, car en fin de compte c'est à peu près comme ceci que vous devez réaliser la difficulté à laquelle nous sommes affrontés,* c'est qu'on peut dire qu'en raison même de ces propriétés du signifiant et du signifié, on peut dire que ce qui est le piège, la tentation éternelle dans laquelle tombe le linguiste lui-même, à plus forte raison ceux qui n'étant pas linguistes *sont plongés de par la nature même des phénomènes auxquels ils ont affaire dans les fonctions du langage, et qui n'ayant aucune formation concernant la nature du langage, bien entendu,* sont absolument et d'avance victimes de cette sorte d'illusion qui consiste à considérer que ce qui est le plus apparent dans le phénomène, qui donne le tout de ce phénomène, et je dis jusqu'à un certain point que des linguistes y sont tombés car par exemple l'accent que les linguistes mettent sur la métaphore, et que j'élude, a toujours été beaucoup plus poussé que tout ce qui est dans le langage, est de l'ordre de la métaphore, parce qu'en effet dans le langage plein et vivant, c'est bien là ce qu'il y a de plus saisissant, de plus essentiel, ce qu'il y a de plus problématique aussi, comment peut-il se faire en effet que ce soit là que le langage a son maximum d'efficacité, c'est quand il arrive à dire quelque chose en disant autre chose. Il y a là quelque chose de saisissant et de captivant. Et on croit même aller là au cœur du phénomène du langage, et on croit même aller au contrepoids de ce qui en pourrait être une espèce de notion primaire, naïve.

p. 255,l. 20
Ils ne sont pas capables de construire la proposition
p. 255,l. 23
... à plus forte raison celui qui ne l'est pas.
420

*Leçon du 9 mai 1956*

Certains, guidés par cette confusion, ont eu l'idée qu'il y a en superposition et comme décalque de l'ordre des choses,

à l'ordre des mots, on croit avoir fait un grand pas. *On ne voit pas que ce n'est pas assez d'en faire un, mais qu'il faut en faire un deuxième, c'est-à-dire revenir sur le phénomène*

*du langage pour s'apercevoir que ce qui est transfert de sens, mystère de l'équivalence du signifié,* du fait que le signifié en effet ne va jamais dans le langage à atteindre son but par l'intermédiaire d'un autre signifié, et renvoyant à une signification, ce n'est encore là que le premier pas, qu'il faut revenir à l'importance du signifiant, c'est-à-dire s'apercevoir que sans la structuration du signifiant comme tel, rien de ceci ne serait possible.

C'est en cela qu'en effet certains d'entre vous ont à juste titre perçu la dernière fois que c'était ce que je voulais dire en portant l'accent sur le rôle du signifiant dans la métaphore.

Nous avons donc d'une part, quand nous partons du phénomène du déficit, qui n'est pas forcément le plus éclairant, qui a quelque chose d'assez familier pour au moins vous introduire à la profondeur réelle du problème, nous voyons deux versants: le premier qui serait d'une sorte de dissolution du lien de la signification intentionnelle, avec l'appareil du signifiant, qui lui reste globalement, mais qu'il n'arrive plus à maîtriser en fonction de son intention; l'autre qui est lié à un déficit concernant le lien interne au signifiant, c'est-à-dire en fin de compte quelque chose qui semble en effet nous présenter, sur lequel on met l'accent, sur le fait qu'il nous présente à tous les degrés une sorte de décomposition régressive dans ce lien interne qui nous donne en effet l'idée que chez l'aphasique moteur, nous assistons à quelque chose qui rentre assez bien dans la théorie, par exemple jacksonienne des troubles manifestant une décomposition des fonctions, qui va dans l'ordre inverse de leur acquisition, non pas dans le développement, mais dans un turning, que c'est à un langage de plus en plus réduit à un langage idéalement premier de l'enfant que nous arriverions avec l'accentuation de la décomposition de la liaison logique.

p. 255, . l.34... avoir fait un grand pas
421

LES PSYCHOSES

Est-ce là-dessus que j'ai voulu en vous montrant cette opposition, mettre l'accent ?

Je dis non parce que selon la loi générale qu'on peut appeler une espèce de loi générale d'illusion concernant ce qui se produit dans le langage, ce n'est pas ce qui apparaît au premier plan comme opposition apparente qui est l'important. L'important est l'opposition entre deux sortes de liens qui sont eux-mêmes internes au signifiant, le lien positionnel, qui n'est que le fondement du lien que j'ai appelé tout à l'heure propositionnel, à savoir le lien constitué par ce qui, dans un *langage* donné, instaure cette dimension essentielle qui est celle de *l'ordre des mots, absolument essentiel pour tout langage, qui peut d'ailleurs différer pour chaque langue,* et dont il suffit pour que vous le compreniez de vous rapeler qu'en français « Pierre bat Paul », n'est pas l'équivalent de « Paul bat Pierre ».

*Ce lien positionnel est absolument fondamental, premier, essentiel. Et ce qu'il y a de plus important à remarquer,* précisément à propos de la seconde forme des troubles aphasiques, c'est la cohérence tout à fait rigoureuse qui existe entre le maintien de la notion de la fonction positionnelle du langage et le soutien d'un stock suffisant du terme.

Ceci est absolument essentiel, c'est un phénomène clinique incontestable, et qui nous montre une liaison qui est la liaison fondamentale du signifiant. Ce qui nous apparaît au niveau grammatical comme caractéristique du lien positionnel se retrouve à tous les niveaux pour instaurer cette coexistence synchronique des termes à chacun de leurs niveaux, locution verbale par exemple, qui en est la forme la plus élevée; mot à un niveau plus bas, qui a l'air de représenter même à lui-même une sorte de stabilité dont vous savez qu'elle a été à juste titre contestée. Si l'indépendance du mot se manifeste à certains niveaux, sous certains angles, elle ne peut pas être considérée comme radicale; et le mot ne peut à aucun degré être considéré comme unité de langage, encore qu'il constitue une forme élémentaire privilégiée, à un niveau encore inférieur les oppositions aux couplages

p. 256,l. 18
l'ordre des mots
p. 256,120
Paul bat Pierre
422

*Leçon du 9 mai 1956*

phonématiques, qui caractérisent le dernier élément radical de distinction d'une langue à l'autre.

*La cohérence entre ce qui est de l'ordre du lien positionnel et ce qui est du maintien synchronique de l'ordre des oppositions proprement signifiantes qui fait* qu'en français par exemple, « bou » et « pou » s'opposent et sont, de quelque façon et quelque accent que vous ayez, même si vous avez tendance parce que vous êtes un peu limitrophe, à prononcer « bou » comme « pou », vous prononcez l'autre « pou » autrement. Le français est une langue dans laquelle cette opposition vaut. Dans d'autres langues il y a des oppositions tout à fait inconnues en français, qui sont des oppositions fondamentales. La liaison d'opposition comme telle, de distinction comme relationnelle et oppositionnelle est essentielle à la fonction du langage. Et c'est l'opposition de ce registre avec le lien de similarité, et non pas de similitude, qui est ce que je voulais marquer comme la distinction essentielle. Car cette similarité elle-même est impliquée comme telle dans le fonctionnement du langage. C'en est l'autre dimension. La possibilité dans le langage de cette dimension, de similarité comme telle, est liée à la possibilité infinie justement de la fonction de substitution et cette substitution elle-même est quelque chose qui n'est concevable que sur le fondement de la relation positionnelle comme fondamentale. Ce qui fait que dans la métaphore « sa gerbe n'était pas avare ni haineuse », cette métaphore est possible parce que la gerbe peut venir en position de sujet à la place de Booz.

Ce qui au principe de la métaphore, ça n'est pas que la signification puisse être transposée de Booz à la gerbe. Ici à juste titre, j'admettrais que quelqu'un qui s'intéresse à la question me dise: «qu'est-ce qui différencie ceci d'une métonymie: après tout, la gerbe de Booz est tout aussi métonymique que si vous faisiez allusion à ce qui est là sous-jacent à cette magnifique poésie qui n'est jamais nommée, à savoir son pénis royal, ce n'est pas la gerbe. Là, c'est quelque chose du même ordre. C'est une métonymie. Non, ce qui fait la vertu métaphorique en l'occasion de cette gerbe, c'est

p. 256, l. 36 de distinction d'une langue à l'autre.

que la gerbe est mise en position de sujet dans la préposition: « sa gerbe n'était pas avare ni haineuse ». C'est d'un phénomène de signifiant qu'il s'agit.

En d'autres termes, pour articuler ce que je suis en train de vous dire, je voudrais que vous alliez par exemple jusqu'à la limite de la métaphore phonétique, celle que par exemple, vous n'hésiteriez pas, vous à qualifier de métaphore surréaliste, encore que vous n'imaginez pas qu'on ait attendu des surréalistes pour faire des métaphores. Vous ne pouvez pas dire vous-mêmes si c'est sensé ou insensé. Mais ce qui est certain, c'est que sa fonction, je ne dirai pas que c'est la meilleure façon d'exprimer les choses, mais en tous les cas, ça porte.

Prenons par exemple une autre formule, dont je pense que vous ne me contesterez pas que nous restons dans la métaphore. Et puis vous verrez si c'est tellement le sens qui soutient une métaphore, non une formule telle que celle-ci « L'amour est un caillou riant dans le soleil ».

Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est incontestablement une métaphore. Il est assez probable que si elle est née c'est qu'elle comporte un sens. Quant à lui en trouver un, je peux faire le séminaire là-dessus; ça me paraît même une définition véritablement incontestable de l'amour. je dirai pour moi que c'est la dernière à laquelle je me suis arrêté. Et elle me paraît indispensable à conserver devant l'esprit, si on veut éviter de retomber sans cesse dans des confusions irrémédiables.

La question est bien celle-ci, à savoir qu'une métaphore est soutenue avant tout par une articulation positionnelle. La chose peut être démontrée jusque dans ses formes les plus paradoxales. je pense qu'aucun d'entre vous n'a été sans entendre parler de cette sorte d'exercice qu'un poète de notre temps a fait sous la rubrique de « un mot pour un autre », de jean Tardieu, sorte de petite comédie en un acte. Il s'agit de deux femmes qui se tiennent des propos comme ceci: on annonce l'une des femmes. L'autre va au devant d'elle et lui dit :

*Leçon du* 9 *mai* 1956

« Chère, très chère, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer?

-Hélas! Chère, répond l'autre, j'étais moi-même très dévitreuse; mes trois plus jeunes tourteaux, l'un après l'autre, etc. »

Cela confirme que même sous sa forme paradoxale, *c'est-à-dire sous sa forme la plus radicalement cherchée dans le sens de la psychose,* non seulement le sens se maintient, mais il tend à se maintenir sous une forme tout à fait spécialement heureuse et métaphorique. On peut dire qu'il est en quelque sorte renouvelé à chaque instant on est à deux doigts, quelque soit l'effort du poète pour pousser l'exercice dans le sens de la démonstration, de la métaphore poétique. C'est là quelque chose qui n'est pas d'un registre différent de ce qui jaillit comme poésie naturelle dès qu'une signification puissante est intéressée. *Cette dimension est celle de la similarité, cette autre dimension du langage.*

Ce qui est donc important à y voir, ce n'est pas qu'elle soit soutenue par le signifié, nous faisons tout le temps cette erreur, c'est que le transfert du signifié y soit possible en raison de la structure même du langage. C'est que tout le langage implique un métalangage, c'est qu'il soit lui-même de sa dimension, de son registre propre, déjà métalangage, que tout langage est essentiellement, virtuellement, à traduire, que le langage implique: 1 ° la métaphrase, et 2° la métalangue. C'est-à-dire le langage parlant du langage.

C'est à cause de cela et dans la même dimension que les phénomènes de transfert du signifié, qui sont tellement essentiels pour tout ce qui est de la vie humaine, que ce transfert est possible, mais c'est possible en raison de la structure du signifiant; et il faut que vous vous mettiez bien cela dans la tête, parce que c'est là, à condition que vous ayez d'abord solidement instauré la notion du langage comme système de cohérence positionnelle, qu'à partir de là vous vous mettiez dans un deuxième temps sur la notion que ce système est un système qui se reproduit à l'intérieur de

p. 258, l. 3 sous une forme paradoxale
p: 258, l. 9 signification puissante est intéressée
425

lui-même, et même avec une extraordinaire, effrayante fécondité. Ce n'est pas pour rien que le mot prolixité est le même mot que prolifération; prolixité, c'est le mot effrayant. Et justement si peu adapté qu'en fait il y a dans tout usage du langage une sorte d'effroi, où les gens s'arrêtent et qui est justement ce qui se traduit dans ce qu'on peut appeler la peur de l'intellectualité: « il intellectualise trop », ou « vous intellectualisez trop », sert de prétexte et d'alibi à cette peur du langage. *Et pourquoi le trouve-t-il, cet alibi ? C'est très justement et toujours -vous observerez le phénomène -chaque fois que vous en aurez l'occasion à propos d'usage de langage qu'on qualifie, et non pas sans juste titre,* de verbalisme, *pour autant justement qu'une trop grande part dans la direction dans laquelle on s'avance dans un certain usage du langage, dans un certain système, dans une certaine théorie, c'est toujours et dans chaque cas,* qu'on fait cette erreur d'y accorder trop de poids au signifié comme tel de croire que le langage s'arrête à un certain signifié qui ici soutiendrait tout dans le système. Alors que c'est justement en poussant un peu plus loin dans le sens de l'indépendance du signifiant et du signifié que l'opération en train de se faire théorique ou autre, l'opération de construction logique, prendrait sa pleine portée.

En d'autres termes, si dans toute la mesure où on se détourne du signifié que tout au moins pour les phénomènes qui sont ceux qui nous intéressent au maximum, la clef apparaît dans toute son évidence, nous ne serons pas loin de pouvoir vous démontrer assurément que c'est toujours en effet dans la mesure où nous, par exemple, adhérons de plus en plus près à ce que j'appelle la mythologie significative, que nous tombons très effectivement dans le reproche du verbalisme, alors qu'il est tout de même clair que l'usage du langage qui est fait par exemple dans les mathématiques, qui est un langage de pur signifiant, un métalangage par excellence, usage du langage pris uniquement comme système et réduit à sa fonction systématique et sur laquelle un autre système de langage se construit, comme saisissant le langage dans son

p. 258,l. 27
*il* y a verbalisme
426

*Leçon du 9 mai 1956*

articulation comme telle, c'est quelque chose dont l'efficacité sur son plan propre n'est pas douteuse.

*Je voudrais reprendre les choses à l'origine, et vous faire sentir ce quelque chose, ce renversement de position. La personne à laquelle j'ai fait allusion à propos de cette distinction mal saisie, je dois dire qu'on ne saurait en faire un reproche à personne,* puisque quand on lit les Rhétoriciens, jamais ils n'arrivent à une définition complètement satisfaisante de l'opposition de la métaphore et de la métonymie.

D'où il résulte cette formule que la métonymie est une métaphore pauvre. On pourrait dire qu'il faut prendre la chose très exactement dans le sens contraire: la métonymie est au départ, c'est entendu, c'est elle qui rend possible la métaphore, mais la métaphore est quelque chose qui est à un autre degré que la métonymie.

Prenons les choses dans le sens de l'acquisition, dans le sens des phénomènes les plus primitifs, et prenons un exemple particulièrement vivant, pour nous analystes, quoi de plus primitif comme expression en quelque sorte directe d'une signification, c'est-à-dire d'un désir, que l'exemple qu'en donne Freud à propos de sa propre et dernière petite fille, celle qui a pris depuis une place intéressante dans l'analyse, à savoir Anna Freud. Et Anna Freud endormie -les choses sont à l'état pur-rêve de grosses fraises, framboises, flans et bouillies. Voilà quelque chose qui al `air du signifié à l'état pur, et qui en effet a l'air tout à fait convaincant. C'est à proprement parler la forme la plus schématique, la plus fondamentale de la métonymie. *Car ce dont il s'agit en cette occasion ça n'est pas de comprendre* que sans aucun doute elle les désire, ces fraises, ces framboises. Il est bien clair qu'il ne parait pas aller de soi et tout simplement que rien, que déjà sur le plan des objets évoqués et désirés, il aille de soi qu'ils soient là, tous ensemble. Le fait qu'ils sont là, juxtaposés, coordonnés dans la nomination articulée, d'une façon positionnelle qui les met en position d'équivalence, est quelque chose qui est le phénomène essentiel.

p. 258,l.38
n'est pas douteuse dans son registre propre
p. 259,l.17
la forme la plus schématique, la plus fondamentale de la métonymie.

Mais qu'il y a quelque chose qui doit ne pas nous faire douter qu'il ne s'agit pas là d'un phénomène pur et simple d'expression de quelque chose qu'une psychologie -appelons-là jungienne -peut nous faire saisir comme une espèce de substitut imaginaire de l'objet appelé, c'est que précisément la phrase commence par quoi ? Par le nom de la personne, c'est-à-dire par « Anna Freud »... C'est une enfant de 19 mois, nous sommes dans le plan de la nomination, c'est dan s le plan de l'équivalence, de la coordination nominale, de l'articulation signifiante comme telle que nous sommes. Et c'est seulement à l'intérieur de cela qu'est possible le transfert de signification.

Le fait que ce soit au cœur de la pensée freudienne est mis en évidence d'abord par la masse même de l'œuvre et par tout ce dont il s'agit dans l'œuvre, par le fait que l'œuvre commence par le rêve et que dans le rêve tous les mécanismes, depuis la condensation jusqu'au déplacement, jusqu'à la figuration, si on la comprend correctement, sont de l'ordre de l'articulation métonymique, et que c'est seulement après, et se composant sur le fondement de la métonymie, que la métaphore peut intervenir.

je reviendrai tout à l'heure à quelque chose qui est l'érotisation du langage. Ce sera encore plus saisissable à ce niveau-là. Et en effet, s'il y a un ordre d'acquisition, ce n'est certainement pas celui qui permettrait de dire que les enfants commencent par tel ou tel élément du stock verbal, plutôt que par tel autre. Il y a là la plus grande diversité car en effet, on n'attrape pas le langage par un bout, de même que certains peintres commencent leurs tableaux par le côté de gauche. Le langage, pour naître, doit toujours être déjà pris dans son ensemble. Et par contre, il est en effet bien certain que pour qu'il soit pris dans son ensemble, il faut qu'il commence par être pris par le bout du signifiant. Et ce qu'on prend pour le côté concret, ou soi-disant tel du langage chez l'enfant, est contrairement à l'apparence quelque chose qui se rapporte à ce que j'appelle contiguïté; c'est-à-dire en prenant un exemple tout récent, quelqu'un m'a confié le mot de son

*Leçon du 9 mai 1956*

enfant, un garçon d'environ quatre ans, qui en fait deux ans et demi, qui attrapant sa mère qui se penchait pour lui dire adieu le soir, l'appelle «ma grosse fille pleine de fesses et de muscles ». Qu'est-ce que cela veut dire ce langage qui n'est évidemment pas le même que « sa gerbe n'était pas avare ni haineuse ». L'enfant ne fait pas encore cela. Il ne dit pas non plus que « l'amour est un caillou riant dans le soleil », et tout l'effort qu'on fera pour nous dire que l'enfant comprend la poésie surréaliste et abstraite - ce n'est pas dut tout un retour à l'enfance - ceci est idiot, car les enfants détestent la poésie surréaliste et répugnent à certaines étapes de la peinture de Picasso, c'est parce qu'ils n'en sont pas encore à la métaphore, parce qu'ils sont à la métonymie quand ils apprécient certaines choses de Picasso, c'est parce qu'il s'agit justement de la métonymie. La métonymie, là, est aussi sensible que dans tel passage de l'œuvre de Tolstoï où vous pouvez voir chaque fois qu'il s'agira de l'approche d'une femme, vous voyez surgir à sa place, procédé métonymique de haut style, une ombre de mouche, tâche sur la lèvre supérieure...

Vous y verrez quoi ? Une dimension toujours oublié parce que c'est la plus évidente, d'un certain style de création poétique à sa façon qui est justement celui qu'on appelle par opposition au style symbolique le style réaliste, *qu'il n'y a rien de plus réaliste, que quoique ce soit, c'est un autre usage d'une autre fonction du langage, plus essentielle puisque c'est elle qui soutient la métaphore, mais dans une dimension complètement différente, qui est celle de la contiguïté et qui fait que bien évidemment il ne s'agit pas du langage poétique que quand dans la prose de Tolstoï* cette promotion du détail qui caractérise un certain style réaliste n'a absolument rien de plus réaliste que quoi que ce soit. Imaginez-vous qu'en dehors des voies très précises - qui sont précisément celles qui peuvent faire un détail, tout comme le guide de la fonction désirante, mais alors ça n'est plus n'importe quel détail qui puisse être promu comme l'équivalent du tout. Nous n'en avons aucune preuve. Et la preuve c'est que le mal que nous avons à nous donner pour faire valoir certains de ces détails,

429
260,l. 27
le style dit réaliste

par une série de transferts significatifs, dans les expériences de labyrinthe ou autres, par exemple, destinées à nous montrer ce que nous appelons l'intelligence des animaux. Je veux bien que l'on appelle cela l'intelligence, c'est une simple question de définition, à savoir l'extension du champ du réel où nous pouvons le faire rentrer dans le champ de ses capacités actuelles de discernement, à condition de l'intéresser instinctuellement, d'une façon libidinale, le prétendu réalisme de tel ou tel mode de décrire le réel, à savoir la description par le détail, est quelque chose qui ne se conçoit que dans la mesure et dans le registre d'un signifiant organisé grâce à quoi, du fait que la mère est « ma grosse fille pleine de fesses et de muscles », nous verrons comment cet enfant évoluera. Mais il est bien certains que c'est bien en fonction de capacités métonymiques précoces qu'à tel moment les fesses pourront devenir pour lui un équivalent maternel; que les fesses, aient par ailleurs tel ou tel sens dont nous pouvons concevoir la sensibilisation sur le plan vital, ne change absolument rien au problème.

C'est sur la base de cette articulation métonymique que ceci peut se produire. Il faut qu'il y ait d'abord la possibilité de coordination signifiante comme telle pour que les transferts de signifié puissent se produire.

*Nous avons dans cet ordre des cas assez extrêmes et paradoxaux à tout instant pour que nous voyions bien que l'élément d'articulation formelle du signifiant* soit dominant par rapport au transfert du signifiant.

C'est à l'intérieur de ceci que se pose la question de la fonction du langage dans le rapport à l'autre du retentissement sur la fonction du langage de toute perturbation dans le rapport à l'autre, de même que nous avons eu l'opposition de la métaphore et de la métonymie, *que j'ai essayé aujourd'hui de soutenir devant vous, de même nous verrons s'opposer les fonctions fondamentales de la parole entre ces deux termes déjà mis en relief de la parole fondatrice d'un côté, des mots de base* de l'autre.*

p.261,1.8

... pour que les transferts de signifié puissent se produire. L'articulation formelle du signifiant.

p. 261,l.13

s'opposent métaphore et métonymie, de même s'opposent les fonctions fondamentales de la parole - la parole fondatrice et les mots de passe

*Commentaire : il s'agit là des mots de la Grundsprache, langue de fond délirante.

*Leçon du 9 mai 1956*

Pourquoi l'un et l'autre sont-ils fondamentalement nécessaires ? Et quelle est leur distinction ? C'est là bien entendu quelque chose qui se pose par rapport à un troisième terme. S'il est tellement nécessaire à l'homme d'user de la parole pour trouver ou pour se retrouver, c'est bien évidemment en fonction de quelque chose qui est de sa position naturelle ou de sa propension naturelle à décomposer en présence de l'autre, quelle est la façon dont il se compose et se recompose.

*Nous retrouverons là la double disposition qui serait constituée par la métaphore et la métonymie: l'opposition de la métaphore et de la métonymie correspond strictement aux deux fonctions possibles de l'autre.*

C'est là-dessus que nous reviendrons la prochaine fois. Dès maintenant, vous pouvez saisir dans les phénomènes que présente Schreber quelque chose de tout à fait frappant, la mise en valeur, la promotion à une portée envahissante, de ce que je vous ai montré la dernière fois dans les phrases interrompues, mais qui est aussi à l'occasion la question et la réponse, quelque chose dont vous voyez la valeur d'opposition par rapport à ce que j'ai appelé la parole fondatrice, *celle qui consiste à se faire renvoyer son propre message par l'autre, sous une forme inversée: « tu es ma femme ».*

*Pour autant dans cette dimension précisément, où* on ne demande pas à l'autre son avis, la fonction de l'interrogation de la question et de la réponse comme telles, pour autant qu'elle est valorisée par l'initiation verbale, est littéralement son complémentaire, et son correspondant, assurément sa racine, et en quelque sorte dénude, par rapport à ce qu'a de profondément significative la parole fondatrice, mettre en relief le fondement signifiant de la dite parole, à tous les niveaux. Dans le phénomène délirant vous retrouverez cette dénudation, cette mise en valeur de la fonction signifiante comme telle.

je vais tout de suite vous en donner un autre exemple; les fameuses équivalences *devant lesquelles on reste perplexe,* qui sont celles que le délirant Schreber nous rapporte être celles

431
p. 261,l. 21
de quelle façon se compose et se recompose-t-il ?
p.261,1.27
la parole fondatrice
p. 261,l. 35
ces fameuses équivalences que le délirant Schreber

des fameux oiseaux du ciel défilant dans le crépuscule... Avec les assonances: Chinesentum ou Jesum Christum. Qu'est-ce qui est à retenir là-dedans ? Est-ce simplement ? Le fait qui frappe Schreber lui-même, c'est que ces oiseaux du ciel sont

|p. 261,l.40 ce sont des jeunes filles]

littéralement sans cervelle. À quoi Freud n'a pas un instant de doute, ce sont des jeunes filles. *C'est toujours à des petits jeux superficiels qu'on s'attend, non sans raison, c'est vrai.*

*Mais après, quel est l'important ? L'important c'est que ça n'est pas n'importe quoi qui est équivalent de Chinesentum, -c'est Jesum Christum -ça n'est pas n'importe quoi comme assonance.* Ce qui est important ce n'est pas l'assonance, c'est la correspondance, terme par terme d'éléments de discrimination très voisins, qui n'ont strictement de portée pour un polyglotte comme Schreber qu'à l'intérieur du

[p. 262, G. 2 du système linguistique allemand]

système linguistique *de la succession dans un* allemand *même mot d'un « n » d'un « d », d'un « e ». Ce n'est pas quelque chose que vous trouverez en français.*

*De même, il est assez rare pour des mots étrangers et pour des gens qui ne peuvent pas parler français, de dire... Ça n'existe pas. Dilemme. C'est-à-dire que c'est sur le plan d'une équivalence phonématique, signifiante, purement signifiante, puisqu'on voit bien qu'on n'arrivera pas dans cette liste à donner une coordination satisfaisante entre le besoin d'air et le crépuscule. On pourra toujours la trouver bien entendu. Mais il est tout à fait clair que ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans le phénomène élémentaire dont une fois de plus ici* Schreber, avec toute sa perspicacité, nous met en relief le phénomène dans le rapport de Jesum Christum avec Chinesentum vous montre une fois de plus à quel point ce qui est cherché, est quelque chose de l'ordre du signifiant, c'est-à-dire de la coordination phonématique, le mot latin Jésum Christum n'est là vraiment on le sent, pris que dans la mesure où en allemand la terminaison « tum » a une sonorité particulière, c'est pour cela que le mot latin peut venir là comme un équivalent de Chine sentum.

Cette promotion du signifiant comme tel, de même que je parlais tout à l'heure de la promotion du détail, cette mise

[ note: « les oiseaux du ciel » sans cervelle ]

*Leçon du 9 mai 1956*

en valeur, cette sortie de cette sous-structure toujours cachée de la fonction du langage, qui est la métonymie, *est ce quelque chose sur lequel il convient d'abord de mettre le pivot et l'accent* avant toute investigation possible des troubles fonctionnels du langage dans la névrose ou la psychose.

433

LEÇON 20, 31 MAI 1956

« Le même parallèle est possible en raison de l'omission de diverses relations qui dans les deux cas doivent être supplées par le contexte. Si cette conception de la méthode de représentation dans les rêves n'a pas été jusqu'ici suivie, ceci, comme on doit le comprendre d'emblée, doit être inscrit, rapporté au fait que les psychanalystes sont entièrement ignorants de l'attitude et du mode de connaissance avec lesquels un philologue doit approcher un tel problème que celui qui est présenté dans les rêves. »

Je pense que ce texte est assez clair et que l'apparente contradiction formelle que vous pourrez en recueillir du fait que Freud dit que les rêves s'expriment en images plutôt qu'en autre chose est aussitôt je pense restitué et remis en place; car aussitôt, il vous montrera de quelles sortes d'images il s'agit; c'est-à-dire d'images en tant qu'elles interviennent dans une écriture, c'est-à-dire non pas même pour leur sens propre, car, comme il le dit, il y en a certaines qui seront là, même pas pour être lues, mais simplement pour apporter à ce qui doit être lu une sorte d'exposant qu'il situe, qui resterait autrement énigmatique. C'est la même chose que ce que je vous ai écrit au tableau l'autre jour, quand je vous ai donné l'exemple des caractères chinois. J'aurais pu les prendre parmi les anciens hiéroglyphes, où

vous verriez que ce qui sert à dessiner le pronom à la première personne, et qui se dessine par deux petits signes qui ont une valeur phonétique, peut être accompagné par l'image plus ou moins corsée, selon que l'individu est un petit bonhomme qui est là pour donner aux autres signes leur sens rapporté par leur signification; mais les autres signes ne sont pas moins autographiques que le petit bonhomme, doivent être lus dans un registre phonétique.

Bref, la comparaison avec les hiéroglyphes est d'autant *plus pressante, patente dans la formule que nous donne Freud dans ce paragraphe,* elle est diffuse dans l'interprétation des rêves, la comparaison donc des hiéroglyphes est d'autant plus valable, certaine, que tous les textes l'affirment, il y revient sans cesse. Vous n'ignorez pas que Freud n'était pas ignorant de ce qu'est vraiment l'écriture hiéroglyphique. Il était amoureux de ce qui touchait à la culture de l'ancienne Égypte. Très souvent, il fait des références, des comparaisons au mode de pensée, au style, à la structure signifiante très exactement des hiéroglyphes, quelquefois contradictoires, superposés des croyances des anciens Égyptiens. Et il s'y réfère volontiers d'une façon toute naturelle pour nous indiquer, nous donner l'image la plus expressive de tel ou tel mode de coexistence de concepts de système contradictoire chez les névrosés par exemple; cela lui est tout à fait familier.

C'est à la fin du même texte que nous trouvons à propos de ce langage qui est celui des symptômes; il parle de la spécificité de cette structure signifiante dans les différentes formes de névroses et de psychoses. Il rapproche tout d'un coup dans un raccourci saisissant, les trois grandes neuropsychoses:

*C'est ainsi, dit-il, qu'il s'agit bel et bien de signifiant ce qui doit être mis en relation pour être compris dans son ensemble.* Par exemple, ce qu'un hystérique exprime en vomissant, un obsessionnel l'exprimera en prenant des mesures très péniblement protectives contre l'infection, tandis qu'un paraphrénique sera conduit à des plaintes et des soupçons... Dans

p. 281, l. 23
Bref, la comparaison avec les hiéroglyphes est d'autant plus valable, certaine
p. 282,l.12 C'est ainsi, dit-il
436

*Leçon du 31 mai 1956*

les trois cas, ce seront différentes représentations du souhait du patient de venir à ce qui a été réprimé dans son inconscient et sa réaction défensive contre ce fait. »

Ceci pour nous mettre en train.

Rentrons dans notre sujet. Nous n'en sommes pas loin, à *propos de ce désir d'être enceint,* du thème de la procréation. Le thème de la procréation, vous ai-je dit, étant au fond de

la symptomatologie du cas Schreber, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous y atteindrons directement.

Je voudrais par un autre biais encore, et à propos de ce que vous avez pu entendre lundi soir de notre ami S. Leclaire, reposer cette question de ce que j'appelle le signifiant dernier dans la névrose, vous montrer bien entendu, tout en étant un signifiant essentiellement, *que ce soit dans l'ordre et dans le versant du signifiant qu'il faille le comprendre.* Ce n'est pas, bien entendu, un signifiant sans signification, ce sur quoi je mets l'accent, *c'est qu'il est source de signification, et non pas de dépendance de signification.* Les thèmes de la mort et les thèmes des deux versants de la sexualité, mâle et femelle, ne sont pas des données, ne sont rien que nous puissions déduire d'une expérience. Or, l'individu pourrait-il se retrouver s'il n'a pas déjà le système de signifiant, en tant qu'instaurant la distance qui lui permet de voir comme un objet énigmatique à une certaine distance de lui ce qui est la chose la moins facile à approcher, à savoir sa propre mort ? Ce qui n'est pas moins facile à approcher, si vous y pensez, si vous pensez précisément combien tout un long processus à proprement parler dialectique est nécessaire à un individu pour y revenir, et combien toute notre expérience est faite des excès et des défauts de cette approche, c'est-à-dire ce qui est fondamentalement le pôle mâle et le pôle femelle d'une réalité dont nous pouvons nous poser la question si elle est saisissable, même en dehors des signifiants qui l'isolent, et le précisent, autrement dit la polarité mâle et femelle.

La notion que nous avons sans doute d'une référence à la réalité comme étant ce quelque chose autour de quoi

p. 282, l. 20 Nous n'en sommes pas loin
p. 282 l, 26 Tout en étant un signifiant essentiellement
p. 282,l.28... qu'il ne dépend pas de la signification, mais qu'il en est source

LES PSYCHOSES

tournent les échecs, les achoppements de la névrose, ne doit pas nous détourner de cette remarque que la réalité à laquelle nous avons affaire est profondément soutenue, tramée, par cette tresse de signifiants qui la constitue; et le rapport de l'être humain avec ce signifiant comme tel est quelque chose dont il nous faut détacher la perspective, les plans, la dimension propre pour savoir seulement ce que nous disons quand nous disons par exemple dans la psychose que quelque chose vient à manquer dans la relation du sujet à la réalité. Il s'agit d'une réalité structurée par la présence dans cette réalité d'un certain signifiant qui est hérité, qui est traditionnel, qui est transmis par quoi ? Bien entendu, par uniquement le fait *qu'on parle autour de lui, ce que nous a démontré l'expérience comme la théorie qui a conduit Freud, c'est qu'il y a une certaine façon de s'introduire dans ce relief qui est le signifiant fondamental, que le complexe d'Œdipe est justement là pour ça, pour quelque chose que le fait,* que nous admettions maintenant comme un fait d'expérience courante que de n'avoir pas traversé l'épreuve de l'Œdipe, c'est-à-dire de n'avoir pas vu s'ouvrir devant soi les conflits et les impasses, *et de ne pas l'avoir résolu d'une certaine façon par une certaine intégration, qui n'est pas simplement intégration de ses éléments à l'intérieur du sujet, mais aussi prise du sujet*

*dans ses éléments qui sont donnés à l'extérieur, si nous admettons si facilement que le fait de n'avoir pas réalisé cette épreuve,* laisse le sujet précisément dans un certain défaut, une certaine impuissance de la réalisation des distances justes qui s'appellent la réalité humaine, c'est que nous tenons justement que le terme de réalité implique cette intégration à un certaine jeu de signifiants.

je ne fais là que simplement formuler ce qui est admis par tous d'une façon en quelque sorte implicite dans l'expérience analytique, nous l'avons vu, nous avons indiqué au passage ce que nous pouvons caractériser comme étant la position hystérique, c'est une question, et une question qui se rapporte précisément à cette référence aux deux pôles signifiants du mâle et de la femelle, et que pose par tout son



p. 283,l. 14
parle fait qu'autour du sujet, on parle
p 283 l 17
et de ne pas l’avoir résolu

*Leçon du 31 mai 1956*

être l'hystérique: comment peut-on être mâle ou être femelle ? Ce qui implique bien qu'il en a quand même la référence. C'est ainsi que se pose la question. L'obsessionnel répond, on peut dire d'une certaine façon, ou plus exactement par son mode de réponse, la question est ce dans quoi s'introduit, et se suspend, et se conserve, toute la structure de l'hystérique, avec son identification fondamentale à l'individu du sexe opposé au sien, par où en quelque sorte il interroge son propre sexe. À cette façon de répondre « ou... OU... » de l'hystérique, s'oppose celle de l'obsessionnel qui répond par la dénégation, à ce « ou... ou... », il répond par un « ni... ni... », ni mâle, ni femelle. La dénégation se fait sur le fond de l'expérience mortelle, l'absence, le dérobement de son être à la question qui est une façon d'y rester suspendu. Ce qu'est l'obsessionnel est très précisément ceci, c'est que vous ne trouvez ni l'un ni l'autre; c'est que l'on peut dire aussi qu'ils sont l'un et l'autre à la fois.

Je passe - car tout ceci n'est fait que pour situer ce qui se passe chez le psychotique, en tant que cela s'oppose à cette position de chacun des sujets *des deux grandes névroses, par* rapport à la question. Si nous en sommes à force d'y revenir, arrivés à bien concevoir que l'histoire des névroses, telle que la théorie et l'expérience freudienne les présentent, ce que j'ai appelé dans mon discours sur Freud il y a quinze jours, « du langage habité », du langage en tant qu'il est habité, c'est-à-dire nécessaire pour le sujet qui y prend littéralement, mais plus ou moins la parole, et par tout son être, c'est-à-dire en partie à son insu.

Comment pouvons-nous ne pas voir, rien que dans la phénoménologie de la psychose, rien que dans le fait que toute une psychose, dans ce que nous voyons, du début jusqu'à la fin, est faite d'un certain rapport du sujet à ce langage tout d'un coup promu au premier plan de la scène, qui tout d'un coup parle tout seul, vient à voix haute, dans son bruit, comme aussi dans sa fureur, comme aussi dans sa tête, comme aussi dans sa neutralité; et assurément vient, contrairement à la formule, combien chez le névrosé il habite le langage.

p. 283,l. 40
des deux grandes névroses
439

LES PSYCHOSES

Et c'est ainsi qu'il faut les concevoir. Là, vraiment le psychotique est habité et possédé par le langage. Quelque chose vient *au premier plan qui montre un certain affrontement, une certaine distinction, une certaine épreuve auxquels le sujet est soumis* et qui est essentiellement problème de quelque faute qui concerne ce discours permanent que nous devons concevoir comme soutenant le quotidien, le tout venant de l'expérience humaine, *tout d'un coup de l'action, de la situation, de l'attitude, du comportement, de l'affection. Cette étape, corrélative textuelle de ce que nous pourrions appeler* le monologue permanent, ce quelque chose apparaît, ce quelque chose se détache, dans une sorte de musique à plusieurs voix, dont la structure vaut quand même que nous nous y arrêtions, nous nous demandions pourquoi elle est faite ainsi, puisque c'est justement quelque chose qui est une des choses dans l'ordre des phénomènes qui nous apparaît le plus immédiatement comme structuré, puisque la notion même de structure est empruntée au langage, le méconnaître, le réduire *comme on fait, sous prétexte que ce sont justement les faits de structure qui apparaissent à quelque chose qui peut* n'être qu'un mécanisme, est à la fois aussi démonstratif qu'ironique. Car enfin, bien sûr tous les traits du mécanisme se lisent au niveau de ce que Clérambault a détaché sous le nom des «phénomènes élémentaires de la psychose », cette pensée répétée, cette pensée contredite, cette pensée commandée, qu'est-ce d'autre que ce discours redoublé, repris en antithèse ? Mais, parce que nous avons en effet cette apparence de structuration, toute formelle -et Clérambault a mille fois raison d'y insister -comment ne voit-on pas qu'en déduire, qu'en impliquer que nous nous trouvons là devant de simples phénomènes mécaniques, de retard de quelque chose, *de tout à fait insuffisant auprès du fait que le commentaire d'autre chose n'est qu'un écho, que l'antithèse, la contradiction, le dialogue même s'établit, c'est quelque chose qu'il nous faut bien plutôt concevoir en termes de structure* interne au langage; c'est là ce qu'il y a de plus fécond. Mais

p. 284, l. 8
p. 284, l. 10
le tout venant de l'expérience humaine
p. 284,l. 17
le méconnaître, le réduire
p. 284, l. 24
c'est tout à fait insuffisant de le concevoir en terme de structure
440

*Leçon du 31 mai 1956*

qu'inversement le fait d'en avoir montré le caractère avant tout structural, prévalent dans le structural, c'est-à-dire ce que Clérambault dans son langage appelle « idéiquement neutre » ; ce qu'il voulait simplement dire par là, c'est que c'était en pleine discordance avec les affections du sujet, *qu'aucun mécanisme affectif ne suffit à expliquer. C'est là point de relief de l'investigation que Clérambault met en valeur. Cela se trouve être en effet ce qu'il y avait de fécond dans son investigation clinique.* Peu nous importe le caractère plus ou moins faible de la déduction étiologique ou pathogénique auprès du prix de ce qu'il met en valeur, à savoir que c'est à un rapport du sujet au signifiant comme tel, sous son aspect le plus formel, sous son aspect de signifiant pur, qu'il faut rattacher le noyau de la psychose, et que tout se construit est là autour, que les réactions affectives elles-mêmes sont des réactions d'affect à un phénomène qui est un *phénomène premier de rapport au signifiant.*

*je dirai que si le psychotique est ainsi habité par le langage, il nous faut concevoir que* cette relation d'extériorité si saisissante est celle sur laquelle tous les cliniciens, de quelque façon, ont mis l'accent. Le syndrome de l'influence laisse encore certaines choses dans le vague, le syndrome d'action extérieure, tout naïf qu'il paraisse, met bien l'accent sur la dimension essentielle du phénomène. Ce rapport d'extériorité qu'il y a, si l'on peut dire, dans le psychotique avec l'ensemble de l'appareil du langage *est quelque chose qui introduit la question: y est-il en fin de compte dans ce langage, dans ce langage que le psychotique habite,* y a *est-il jamais entré? La notion que nous pouvons avoir de ce qu'on*

*appelle les antécédents du psychotique c'est bien quelque chose sur quoi beaucoup de cliniciens se sont penchés, qu'une certaine expérience permet d'apprécier, qu'un certain style de personnalité, grâce à l'investigation analytique, nous permet de comprendre. Nous avons la notion,* mise en valeur par Hélène Deutsch, sur laquelle j'ai fait un jour quelques remarques, d'un certain « comme si» qui semble marquer les premières étapes du développement de ceux qui, à un

p. 284,l. 29

le qu'aucun mécanisme affectif ne suffit à l'expliquer, et dans le notre, que c'est structural

*p. 284, l. 35*

au phénomène premier, le rapport au signifiant

p. 284, L. 41

d'où la question se pose voir si le psychotique est vraiment entré dans le langage

*p. 285, l. 2* Beaucoup de cliniciens se sont penchés sur les antécédents du psychotique

moment quelconque, choiront plus ou moins dans la psychose, d'un certain rapport qui n'est jamais d'entrer dans le jeu des signifiants, une sorte d'imitation extérieur, de non intégration du sujet à ce registre du signifiant, c'est quelque chose qui nous donne la direction dans laquelle la question se pose du préalable de la psychose. Assurément, elle n'est justement soluble que par l'investigation analytique.

Il arrive que nous prenions des prépsychotiques en analyse, et nous savons ce que cela donne. Cela donne des psychotiques. Il n'y aurait pas de question de la contre indication de l'analyse, si tout de même nous n'avions pas, pour notre expérience, de nous apercevoir, si nous n'avions pas tous dans notre mémoire tel ou tel cas de notre pratique ou de la pratique de nos collègues, où une belle et bonne psychose -j'entends une belle et bonne psychose hallucinatoire, je ne veux pas dire une schizophrénie précipitée -est déclenchée lors d'une ou deux premières séances d'analyse un peu chaudes, où le bel analyste devient rapidement un émetteur, le sujet analyse entend toute la journée ce qu'il faut qu'il fasse, ce qu'il faut qu'il ne fasse pas.

Est-ce que nous ne touchons pas là, justement dans notre expérience, et sans avoir à chercher plus loin, ce qui peut être mis au cœur de *motifs d'entrée dans la psychose ? Après tout, les choses telles qu'elles se présentent là, mises en jeu pour un homme, de son être-dans-le-monde, ne sont pas si présentes, ne sont pas si urgentes, ne sont pas si précoces qu'il ait tellement tort à s'affronter à cette tâche, peut-être à la plus ardue qui puisse être proposée à un être humain,* c'est ce qu'on appelle « prendre la parole », j'entends la sienne, pas de dire « oui, oui, oui », à celle du voisin. Naturellement cela ne veut pas toujours dire que cela doive s'exprimer en mots.

Ce que nous voyons dans la clinique, c'est que justement ces moments-là, quand on sait le regarder de près, quand on sait le chercher à des niveaux extrêmement différents, quelquefois c'est une très petite tâche de prise de la parole pour un sujet qui a vécu jusque-là dans son cocon, comme une mite, ça arrive, c'est la forme que décrit très bien Clérambault,

p. 285,l. 19

motifs d'entrée dans la psychose ? c'est ce qui peut se proposer de plus ardu à un homme, et à quoi son être dans le monde ne l'affronte pas si souvent

*Leçon du 31 mai 1956*

l'automatisme mental des vieilles filles, par exemple; je pense que c'est lui qui a décrit cela, la fréquence de l'automatisme mental chez les vieilles filles, délire de persécution, etc. Cette merveilleuse richesse qui caractérise son style, comment Clérambault lui-même n'a-t-il pu s'arrêter aux faits ?

Il n'y avait vraiment pas de raison de frapper tout particulièrement ces malheureux êtres, dont il décrit si bien l'existence, oubliée de tous; à la moindre provocation on voit surgir ce phénomène de l'automatisme mental, de ce discours, chez elles toujours resté latent, inexprimé.

Je crois qu'il faut que nous fassions ici la conjonction de ce qu'implique cette défaillance du sujet au moment d'aborder la véritable parole, si c'est là vraiment quelque chose où nous puissions situer l'entré, le glissement dans le phénomène critique, dans la phrase inaugurale de la psychose.

Notre point de mire - si je puis dire - vous devez déjà d'après la phénoménologie, l'entrevoir. La notion de Verwerfung, que j'ai introduite comme fondamentale est là pour vous indiquer qu'il doit y avoir justement quelque chose de préalable, qui manque dans la relation au signifiant comme tel. Il y a une première entrée, une première introduction aux signifiants fondamentaux qui doit manquer dans la suite. *C'est là bien évidemment le quelque chose qui ne peut que faire défaut dans toute la recherche expérimentale.* Il n'y a nul moyen de saisir, au moment où cela manque, *quelque chose qui manque, quelque chose qui est -disons dans le cas par exemple du président Schreber - qui serait justement l'absence de ce premier noyau, de cette première amorce, qui s'appellerait le signifiant comme tel,* ce quelque chose auquel le président Schreber a pu sembler pendant des années, pouvoir s'égaler; je veux dire tenir son rôle d'homme, avoir l'air d'être quelqu'un comme tout le monde. C'est vrai que la virilité signifie quelque chose pour lui, puisque aussi bien c'est l'objet toujours de ses très vives protestations initiales devant l'invention des phénomènes du délire, qu'il se présente tout de suite comme une question sur son sexe, comme un appel qui lui vient du dehors,

443

p. 286,l. 4

C'est là bien évidemment une absence irrepérable pour toute recherche expérimentale.

p. 286,l. 7

Ce serait dans le cas du président Schreber, l'absence du signifiant mâle primordial.

comme dans ce fantasme: « il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement ».

Il semble donc que nous voyons là deux plans, quelque chose que tout le développement du délire exprime, à savoir qu'il n'y a pas pour lui aucun autre moyen de se réaliser, de s'affirmer comme sexuel, sinon en s'admettant en se reconnaissant comme une femme, et donc *comme transformé en femme. Car c'est là le* fil *permanent, l'axe pivot, la ligne bipolaire du délire.*

Il y a donc quelque chose qui distingue ceci, cette progressive révélation d'un certain manque et de la nécessité de reconstruire tout le monde; j'entends tout le cosmos, l'organisation entière du monde, autour de ceci qu'il y a un homme qui ne peut être que la femme d'une sorte de dieu universel. C'est bien de cela qu'il s'agit. Il y a une distance entre cela et le fait que cet homme apparu dans son discours commun jusqu'à une certaine époque, qui est une époque crique dans son existence, à savoir comme tout le monde que c'était un homme, et aussi ce qu'il appelle quelque part son honneur d'homme qui pousse les hauts cris quand il vient tout d'un coup à être chatouillé un peu fort par l'entrée en jeu de cette énigme, de cet Autre absolu, qui se présente dans les premiers coups de cloche du délire.

*Bref, nous sommes portés par notre démarche, par la forme même que doit prendre notre interrogation, nous sommes portés sur* cette distinction qui sert de critère, de trame, à tout ce que nous avons jusqu'à présent déduit, nécessaire, de la structuration même de la situation analytique, à savoir la différence qu'il y a en face du sujet entre ce que j'ai appelé le petit autre, ou l'autre avec un petit a, l'autre imaginaire, l'altérité en miroir qui nous fait dépendre de la forme de notre semblable, et cet autre qui est l'Autre absolu, celui auquel nous nous adressons au-delà de ce semblable, *celui dont nous sommes forcés d'admettre le point, le centre et le terme* au-delà de la relation du mirage, celui qui accepte ou qui se refuse en face de nous, celui qui à l'occasion nous trompe, dont nous ne pouvons jamais savoir s'il ne nous

p. 286,1 17
Comme transformé en femme. C'est là l'axe du délire.
p. 286,l. 28
Bref, nous sommes ici conduits
p. 286,l. 35
celui que nous sommes forcés d'admettre

*Leçon du 31 mai 1956*

trompe pas, celui auquel en fait nous nous adressons toujours, et celui dont justement l'existence est telle que le fait de s'adresser à lui, c'est-à-dire d'avoir avec lui comme un langage, est plus important que tout ce qui en fait peut servir d'enjeu entre lui et nous.

Observez bien que cette distinction des deux autres est, à être méconnue dans l'analyse, où elle est pourtant partout présente, l'origine de tous les faux problèmes que particulièrement, puisque nous avons mis l'éclairage et l'accent sur le primat énorme, sur la relation primordiale d'objet avec ce que vous savez qui s'établit de discordance patente entre la position freudienne du fait de l'attribut d'un objet, humain, autrement dit nouveau-né, à son entrée dans le monde, une relation dite autoérotique, c'est-à-dire une relation dans laquelle l'objet n'existe pas, et la remarque qui l'oppose à la clinique, que cette opposition est tout à fait impensable, qu'assurément dès le début de la vie, nous avons tout à fait les signes que toutes sortes d'objets existent pour le nouveau-né. Ceci ne peut trouver sa solution qu'à distinguer cet autre imaginaire en tant qu'il peut être en effet, et qu'il l'est structurellement, l'origine, la forme, le champ dans lequel se structure pour le nouveau-né humain une multiplicité d'objets; et l'existence ou non de cet Autre absolu, cet Autre avec un grand A, qui est assurément ce que vise Freud - et ce que les analystes ont négligé par la suite - quand il parle de la non-existence à l'origine d'aucun Autre.

Il y a pour cela une bonne raison, c'est que vraiment cet Autre... « il est vraiment tout en soi », dit Freud, « mais il est du même coup tout entier hors de soi ». Et c'est cette possibilité d'une relation extatique à l'Autre qui est une question qui ne date pas d'hier, mais qui, pour avoir été laissée dans l'ombre pendant quelques siècles, mérite de nous, analystes, que nous ayons tout le temps à faire, et que nous la reprenions, la différence entre ce que au Moyen-Âge on appelait la théorie dite physique de l'amour et la théorie dite extatique de l'amour. Cela pose la question de ce qu'est *la relation du sujet à cet Autre absolu, à l'endroit duquel peut se*

445
p. 287,l. 28
... la relation du sujet à l'Autre absolu.

*situer dans la théorie dite extatique le véritable amour, la véritable existence de l'Autre,* disons pour comprendre les psychoses nous devons faire se recouvrir *par-dessus notre petit schéma de cet a , et de petit a et du grand* A, de cet Autre qui place ici l'amour dans sa valeur de relation à un Autre en tant que radicalement Autre, avec ici la situation possible en miroir, en reflet de tout ce qui est de l'ordre de l'imaginaire, de l'animus et de l'anima, *qui se situeront suivant les sexes à une place ou à l'autre.*

*C'est dans cette relation à un autre, dans la possibilité de la relation amoureuse, en tant qu'elle est abolition du sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre, en tant que cet amour est aussi mort, que gît le problème, la distinction, la différence entre quelqu'un qui est psychotique, et quelqu'un qui ne l'est pas.*

Je vais, pour vous faire sentir ce que je veux dire, -car il peut vous sembler que ce soit un curieux et singulier détour que de recourir à une théorie médiévale de l'amour, pour introduire la question de la psychose -je vais vous faire remarquer une chose, c'est tellement vrai qu'il est impossible de concevoir sans introduire cette dimension de la nature de la folie que si vous y réfléchissez, sociologiquement, *aux formes constatées, relevées, attestées dans la culture de l'énamoration, dans le fait de tomber amoureux, je pense que vous ne trouverez pas que je reste trop strictement sur mes positions en vous faisant remarquer que le fait de* poser la question ainsi ne fait justement que recouvrir ce qui est à l'ordre du jour dans la position la plus commune de la psychologie des patterns. Le ton a chuté, la chose est tombée en dérisoire, et que le caractère précisément aliéné et aliénant de tout le processus avec lequel nous jouons, sans doute mais de façon de plus en plus extérieure, de plus en plus distante qui soutient tout un mirage, d'ailleurs de plus en plus diffus. La chose, si elle ne se passe plus avec une belle ou avec une dame, se passe dans la relation du spectateur dans la salle obscure avec une image qui est sur l'écran et avec laquelle tout le monde communique et participe.

p. 287, l. 30
dans notre petit schéma
p. 287, l. 32
qui se situe selon les sexes à une place ou à l'autre. À quoi tient la différence entre quelqu'un qui est psychotique et quelqu'un qui ne l'est pas? Elle tient à ceci, que pour le psychotique une relation amoureuse est possible qui l'abolit comme sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre. Mais cet amour est aussi un amour mort.

p. 288, l. 2 aux formes de l'énamoration, du fait de tomber amoureux, attestées dans la culture

*Leçon du 31 mai 1956*

Mais c'est de l'ordre de ce que je veux mettre en relief, c'est cette dimension qui va nettement dans le sens de la folie à proprement parler, de pur mirage, qui est celle qui se produit dans la mesure où est perdue la relation, l'accent original de cette relation amoureuse, pour autant qu'elle était, ce qui nous paraît à nous comique, ce sacrifice total d'un être à l'autre, poursuivi systématiquement par les gens, bien entendu, qui avaient le temps de ne faire que ça, mais qui assurément a le caractère d'une technique spirituelle, d'une technique qui avait, comme vous le savez, ses modes et ses registres, que nous entrevoyons à peine, vu *la distance où nous sommes de ces choses, mais avec elles on peut tout de même retrouver un certain nombre de pratiques très précises, très singulières d'ailleurs, qui pourraient* nous intéresser nous autres analystes, y compris cette sorte d'ambigu, de sensualité et de chasteté, techniquement soutenues au cours d'une sorte, semble-t-il de concubinage singulier, sans relations, ou *tout au moins à relations atermoyées, qui constituaient ce qui sans doute fondait dans ses détails la pratique de l'amour à laquelle je fais allusion.*

*L'important, c'est de vous montrer que,* le caractère de dégradation aliénante, de folie, qui connote les déchets, si l'on peut dire, les restes de ce quelque chose en tant qu'il est perdu sur le plan sociologique, nous donne l'analogie de ce qui se passe chez le sujet dans sa psychose, et donne son sens à cette phrase de Freud que je vous ai rapportées l'autre jour que « le psychotique aime son délire comme lui-même ».

C'est cette ombre de l'Autre, en tant qu'il ne peut la saisir que dans la relation au signifiant comme tel, dans quelque chose qui ne s'attache qu'à une coque, qu'à une enveloppe, qu'à la forme de la parole; là où la parole est absente, là se situe l'éros du psychosé; c'est là que le psychosé trouve son suprême amour.

Prises dans ce registre, beaucoup de choses s'éclairent. Et par exemple la curieuse entrée de Schreber dans son délire, sa psychose, avec *cette curieuse formule dans laquelle tout de même les analystes peuvent se retourner en trouvant le*

447
p. 288,l. 31
vu la distance où nous sommes de ces choses. Il y aurait de quoi...
p. 288, l. 35
ou tout au moins à relations atermoyées
p. 289,l. 5
la curieuse formule

*sens assez accessible, la formule* qu'il emploie *de l'assassinat d'âme comme étant le quelque chose d'initial, d'introductif à sa psychose, avouez-le est tout de même dans ce registre un écho bien singulier* au langage, on peut dire de l'amour, au sens technique que je viens de *mettre en relief devant vous, à la façon dont on parle de l'entrée dans l'amour,* au temps de la Carte du Tendre; cet assassinat d'âme avec ce qu'il comporte de sacrificiel et *de mystérieux, de symbolique, est quelque chose dont nous ne pouvons pas ne pas sentir un écho de tout un langage, plus spécialement d'ailleurs au moment où ce langage déjà, ce n'est pas pour rien que je fais allusion à la Carte du Tendre, voire aux Précieuses, car ce terme d'assassinat d'âme* se forme selon le langage précieux à l'entrée de la psychose.

En somme s'il y a quelque chose que nous entrevoyons comme représentant cette entrée dans la psychose, c'est que c'est à la mesure d'un certain appel auquel le sujet ne peut pas répondre que quelque chose se produit au niveau du petit autre, quelque chose que nous appellerons une sorte de foisonnement de modes d'êtres, de relations au petit autre, foisonnement imaginaire, foisonnement qui supporte *un certain mode du langage et de la parole, qui est à analyser et à prendre comme tel, et dans lesquels je vous ai déjà indiqué un certain nombre de points de repère que nous allons essayer de reprendre aujourd'hui, d'introduire sous la forme de quelques têtes de chapitres, qui seront ceux que nous essaierons de remplir par la suite.*

Dès l'origine dans le délire de Schreber, je vous ai signalé, marqué, souligné, l'opposition entre l'entrée, l'intrusion de ce qu'il appelle la langue fondamentale qui est bel et bien affirmée comme étant une sorte de signifiant particulièrement plein; *les termes de Schreber sont presque les termes mêmes dont je me sers.* Ce vieil Allemand est plein de résonances par la noblesse et la simplicité *de ce langage. D'où les accents que Schreber peut mettre pour donner tout son caractère d'objet, de langage, dans son caractère le plus précieux, le plus résonnant, comme correspondant au phénomène*

p. 289,l.5
l'assassinat d'âme, écho bien singulier
p. 289,1 6
mettre en relief devant vous
p. 289,l. 8
de mystérieux, de symbolique
p. 289,l.14
un certain mode du langage et de la parole
p. 289,117
une sorte de signifiant particulièrement plein
p. 289, l. 19
par sa noblesse et sa simplicité
448

*Leçon du 31 mai 1956*

*fondamental. Cette entrée de la langue fondamentale est quelque chose de tout à fait singulier.* Je vous lirai des passages où les choses vont beaucoup plus loin, où Schreber parle du malentendu avec Dieu, comme de quelque chose qui repose sur ceci, c'est que Dieu ne sait pas faire la distinction entre *cette langue fondamentale en tant qu'elle est celle même, dit-il, qui s'accorde aux nerfs humains.*

*Nous avons déjà vu que sa conception des nerfs humains ou des nerfs des âmes recouvre à peu près strictement de ce que nous pouvons appeler le discours.* Il dit: « Dieu n'est pas capable de faire la distinction entre ce qui exprime les vrais sentiments des petites âmes », et aussi bien donc du sujet, ou le réel discours qui est celui dans lequel il s'exprime communément au cours de ses occupations, de ses relations avec les autres. Que dans le texte même de Schreber la distinction soit littéralement tracée entre le discours inconscient et le discours commun, entre ce que *le sujet exprime partout son être et ce que j'appelle du langage, et si nous pouvons un instant en douter, cette chose complètement superflue en apparence, par rapport aux autres éléments que nous donne Schreber, apparaît nous faire bien comprendre que Dieu n'a rien pigé.*

Ce dont il s'agit est, comme Freud le dit quelque part, c'est qu'il y a plus de vérité psychologique dans le délire de Schreber. C'est là-dessus que Freud fait le pari que dans tout ce que *les psychologues peuvent dire à son propos, c'est-à-dire - il suffit de le lire pour s'en apercevoir- qu'il admet que l'expérience du psychotique est contre une réalité qu'il révèle et donne, que ce Schreber dit* qu'il en sait beaucoup plus sur les mécanismes et les sentiments humains que *les psychologues* -Freud y souscrit - je dis, comme s'il fallait quelque chose de plus pour nous le confirmer à l'intérieur de cette langue fondamentale, où Dieu reconnaît immédiatement ce qu'il prend pour le tout de l'homme, car il ne comprend pas autre chose, il ne s'arrête pas à tous ses besoins quotidiens, il ne comprend rien à l'homme parce qu'il comprend trop bien. La preuve, c'est qu'il introduit dans cette langue fondamentale aussi bien ce qui se

449
p. 289,l. 21
Dieu ne sait pas faire la distinction entre
p. 289,1.. 25
le sujet exprime par tout son être
p. 289,l. 29
Les psychologues peuvent dire à son propos
p. 289,l. 30 les psychologues

passe pendant que l'homme dort, c'est-à-dire ses rêves –bel et bien, il le pointe exactement comme s'il avait lu Freud *et comme s'il était introduit à la perspective analytique.*

À ceci et dès le début, s'oppose un côté du signifiant qui nous est donné pour ses qualités propres, sa densité propre, non par sa signification, mais sa signifiance. Nous avons le signifiant vide, nous avons le signifiant également retenu, pour ses qualités purement formelles en tant qu'elles servent à en faire des séries, des similarités, ex.: Le Jesum Christum... Bref, le langage des vestibules du ciel, ou autrement dit des oiseaux du ciel, de celles que nous avons reconnues comme des jeunes filles, auxquelles Schreber accordait le privilège du discours sans signification.

C'est entre ces deux pôles que se situe, si l'on peut dire, le registre dans lequel va jouer tout son développement, l'entrée dans la psychose.

L'univers du mot révélateur, je veux dire du mot en tant qu'il ouvre une dimension nouvelle, qui donne ce sentiment de compréhension ineffable, qui d'ailleurs ne recouvre rien, qui soit jusque là expérimenté. C'est quelque chose de nouveau, qui est offert et qui dans l'autre se présente *comme l'univers de la rengaine et du refrain, cette bipartition et ce quelque chose à l'intérieur de quoi va se faire à mesure que le sujet progresse dans la reconstruction de ce monde qui a tout entier sombré dans la confusion avec* ce que j'appelle le coup de cloche d'entrée dans la psychose, à mesure qu'il reconstruit son monde, nous le suivons pas à pas, il le reconstruit dans une attitude de consentement progressif, ambigu, réticent, « reluctant », comme on dit en anglais. Il admet peu à peu qu'il est concevable après tout, qu'on peut admettre que ce soit la seule façon d'en sortir, qu'il faille bien qu'il conçoive que d'une certaine façon il est femme, et que si c'est là le seul mode dans lequel il puisse sauver une certaine stabilité dans ses rapports extraordinairement d'intrusion, envahissants, désirants, qui sont ceux qu'il éprouve avec toutes les entités multiples qui sont pour lui les supports de ce langage déchaîné, de vacarme intérieur,

*Leçon du 31 mai 1956*

qu'après tout il admet: ne vaut-il pas mieux être une femme d'esprit qu'un homme crétinisé ? Et il admet qu'il peut accepter d'être transformé en femme et sentir son corps progressivement envahi par ces images auxquelles il donne lui-même -il le dit et l'écrit -, auxquelles il ouvre la porte par ce dessin imaginaire qu'il donne désormais lui-même à son propre corps, il explique fort bien comment il fait, il laisse entrer les images d'identification féminine, il les laisse prendre, s'en laisse posséder, et il tient comme un premier remodelage, il y a quelque part, dans une note, la notion de laisser entrer en lui les images. Et c'est à partir de ce moment-là -les dates sont là car il y a des crises -qu'il peut, certainement d'une façon énigmatique, qu'il doit reconnaître, admettre d'autre part que dans le monde il ne semble pas qu'il y ait à l'extérieur quelque chose au moins apparemment de tellement changé depuis des mois que dure la crise, qu'est ouverte la question qu'en d'autres termes un certain sentiment sans aucun doute problématique, énigmatique, de la réalité. *je vous signale ce point sur lequel je reviendrai pour vous indiquer que ce qui est important à notre point de vue, je veux dire dans ce champ particulier que nous essayons ici d'éclairer pour autant qu'il n'a pas été éclairé jusqu'ici, que se produit ce que j'appelle « la migration du sens », à savoir que ce n'est pas dans les...*

D'abord se produisent les manifestations pleines de la parole, récompensant, comblant, satisfaisantes pour lui qu'elles restent à mesure que son monde se reconstruit, dans le plan imaginaire; sur le plan réel le sens symbolique de parole, qui est le support, se dérobe, se recule à d'autres places. D'abord cela se produisit, il le dit, dans ce qu'il appelle les royaumes de Dieu antérieur, ce qui est la même chose que les royaumes de Dieu qui sont en avant, devant; puis avec l'idée de recul, distance (Entfernung), éloignement, ce qui correspond aux premières grandes intuitions signifiantes, se dérobe toujours plus, car à mesure qu'il reconstruit son monde, ce qui est près de lui, ce par quoi il est compris, ce à quoi il a à faire, *c'est à dire le Dieu antérieur,*

451
p. 290,l. 24
de la réalité. S'agissant de l'évolution du délire, il convient de remarquer que
p. 290, l. 33 de ce Dieu intérieur

des remarques linguistiques à propos d'un fait qui est à la portée de notre main.

avec lequel il a cette singulière relation, en effet, sorte d'image de la copulation, le premier rêve d'invasion de la psychose; ce qui est tout près rentre dans l'univers du seringage et de la rengaine et du sens du vide et de l'objectivation *et de ce qu'il appelle la conception des âmes;* dans une espèce même de perpétuelle mise en *vibration de l'introspection, mais d'une introspection construite, élaborée, qui lui fait à tout instant répondre à ses propres pensées en les connotant avec cette espèce de curieux et constant accompagnement* de ce qu'il appelle la prise des notes, qui à chaque instant connote et situe tous ses mécanismes psychologiques en les individualisant, en les authentifiant, en les entérinant, en les enregistrant. C'est ce phénomène de déplacement, si on peut dire, *de la relation du sujet à la parole qui est le point sur lequel je voudrais la prochaine fois, attirer votre attention pour mettre en valeur, en relief par des exemples précis la distinction qui existe dans le phénomène lui-même parlé et hallucinatoire entre tel type de relation à l'autre et tel autre, et montrer que la relation au grand Autre est là toujours présente, et toujours voilée dans ce qui reste vivant* des phénomènes parlés hallucinatoires chez lui. je veux dire dans ceux qui ont pour lui un sens qui reste toujours dans le registre de l'interpellation, de l'ironie, du défi, de l'allusion, bref ce qui fait toujours allusion à l'Autre avec un grand A, comme à quelque chose qui est à la fois là, mais jamais vu, jamais nommé, si *ce n'est d'une façon indirecte. C'est là le phénomène qui paraît absolument essentiel à mettre en valeur.*

Vous verrez qu'il nous mènera à des remarques linguistiques *que je crois qu'on ne peut le saisir, le comprendre, que par une analyse philologique de ce phénomène, à savoir par quelque chose qui est toujours à la portée de votre main,* et pourtant que vous ne saisissez jamais. je ne fais allusion par exemple, qu'à ceci, aux deux modes différents et tout à fait distincts de l'usage des pronoms personnels, celui qui est tout à fait différent; il y a des pronoms personnels qui se déclinent « je, me, tu, te, il ou l' », car tout ce registre du pronom personnel est susceptible d'être élidé. Il y a certaine

p. 290,l. 37
du sens du vide et de l'objectivation
p. 290,l. 37
vibrant de son introspection
p. 290,l. 40
dans la relation du sujet à la parole. Les phénomènes parlés hallucinatoires qui pour le sujet un sens
p. 291,l. 5
Sinon de façon indirecte
p. 291,l. 6
452

*Leçon du 31 mai 1956*

façon de l'employer qui est le « moi », le « toi », le « lui »... qui ne se déclinent pas.

Vous voyez la différence: « je le veux », ou « je veux lui », ou « je veux elle », ce n'est pas la même chose.

Nous en resterons là pour aujourd'hui.

453

Leçon 21, 6 juin 1956

*Je vous ai indiqué en présence de quelle sorte de problème nous sommes, pour être tout à fait précis, de savoir pourquoi, dans les phénomènes dits hallucinatoires, que rassemble Schreber, ceux dans lesquels à la fois s'expriment le trouble, un manque, et aussi, dans la perspective qui est la nôtre, proprement analytique, un effort de guérison, une restitution d'un monde comme psychotique, pourquoi nous avons certaines formes dont j'ai indiqué la dernière fois en terminant que nous ne pouvions vraiment les saisir qu'à nous référer à quelque chose, qui soit des dimensions du discours, qui soit de ne pas méconnaître en quoi consiste cet acte privilégié qu'est l'acte de la parole, à ne pas pour tout dire nous contenter de cette simple référence. Le sujet entend-il avec son oreille* quelque chose qui existe ou qui n'existe pas ? Il est bien évident que ça n'existe pas et que par conséquent c'est de l'ordre de l'hallucination, d'une perception fausse. Est-ce que ceci doit nous suffire ? Est-ce que nous devons avoir à ce propos cette sorte de conception massive de la réalité qui en somme n'aboutit qu'à une sorte d'explication mystérieuse, que dans le trou provoqué à la suite de ce que les analystes appellent le « refus de percevoir», dans la réalité, ce qui devrait surgir, une tendance, une pulsion, à ce moment repoussée, rejetée par le sujet, pourquoi dans ce trou

455
p. 293, l. 1
Le sujet entend-il avec son oreille

apparaîtrait-il *quelque chose d'aussi complexe, d'aussi architecturé, d'aussi riche que la parole ?*

Certainement, il y a déjà *un progrès par rapport à la conception classique de la parole qui laisse le phénomène entièrement mystérieux.* Il nous semble que nous pouvons aller plus loin et que pour dire, le phénomène de la psychose nous permet de restaurer le juste rapport qui est de plus en plus méconnu dans l'ensemble du travail analytique.

Le ressort tient tout entier dans le rapport du signifiant et du signifié. je rappelle quelques uns de ces phénomènes, dans le cas de la psychose, dans le cas du président Schreber. je dis qu'il y a à un moment ce qu'on peut appeler à la fin de la période de grande perturbation, de grande dissolution de son monde extérieur, juste à la fin de cette période -et je dirai, s'enracinant dans cette période -nous voyons apparaître une certaine structuration de ces rapports avec ce qui est pour lui significatif. Et cette structuration *se présente en gros comme ceci: il y a toujours à toutes les époques, toutes les périodes de son expérience délirante, telle qu'il nous la rapporte de façon si saisissante dans cet ouvrage sans aucun doute unique dans les annales de la psychopathologie -il y a toujours en gros deux plans.* Ces deux plans se retrouvent indéfiniment subdivisés à l'intérieur de chacun d'eux. Mais l'effort même qu'il fait pour construire dans son monde délirant, pour toujours situer dans un rapport qui est un rapport d'abord antérieur, et puis un rapport qui est au-delà de celui-là, quelque chose qui lui est évidemment imposé par son expérience, nous guide sur quelque chose qui est véritablement foncier dans sa structure, et que je vous ai fait quelquefois dans la clinique *toucher d'une façon très immédiate à propos des aveux, confidences du style de cet homme, l'interrogatoire du sujet délirant.*

*Dans un premier plan, c'est là que se produit quelque chose qui est une sorte de glissement au cours de l'évolution de la psychose;* nous voyons surtout des phénomènes qui sont considérés par le sujet comme neutralisés, comme régressant dans quelque chose qui signifie de moins en

p. 293,l. 9
quelque chose d'aussi complexe et architecturé que la parole ? C'est ce qu'on ne dit pas
p. 293, l. 12
un progrès par rapport à la conception classique
p. 293,l. 19
se présente comme ceci: il y a toujours deux plans
p. 294,l. 4
toucher d'une façon immédiate
p. 294,l.5
Dans un de ces deux plans, se produisent
456

*Leçon du 6 juin 1956*

moins en face de lui un autre véritable. Ce sont des paroles, dit-il très fréquemment, apprises par cœur, qu'on a serinées à ceux qui les lui répètent. Au reste ceux qui sont censés les lui répéter sont eux-mêmes des êtres qui ne savent pas ce qu'ils disent, des oiseaux du ciel, encore que le terme oiseau nous conduise au perroquet; il ne joue là qu'un rôle transmetteur de quelque chose de vide, de lassant pour le sujet, quelque chose qui l'épuise, qui n'est pas simplement à la limite de la signification, comme nous le verrons quand ces phénomènes sont d'abord naissants, mais qui en est plutôt contraire, le résidu, le déchet, un corps vide, et qui dans une autre forme se présente comme quelque chose aussi d'interrompu, *qui s'arrête pour suggérer une suite, c'est-à-dire ce que comporte une phrase ou une trame signifiante en tant que telle,* c'est-à-dire que *l'unité au niveau du signifiant, l'unité pleine dans la phrase, fût-elle d'un mot, on peut dire que la phrase soit, même d'une façon signifiante, possible dans chacun de ses éléments repérée, sinon quand elle est achevée.*

*Ceci peut nous paraître aller un peu plus loin, un peu vite. Je vais tâcher aujourd'hui de vous en illustrer le sens par des exemples. Parce que je crois que c'est là une chose très très importante.*

Dans ces phrases arrêtées, ces phrases suspendues, en général suspendues au moment où le mot plein de la phrase qui lui donne son sens manque encore, où *il est impliqué. C'est dans le commentaire du sujet que nous trouvons que la phrase veut dire cela, ce que le sujet entend qui donne à la phrase tout son poids, son sens. Les exemples ne manquent pas,* je vous en ai déjà révélé plus d'un.

Par exemple, « parlez-vous encore » ? *Et la phrase s'arrête. Et ça veut dire: parlez-vous encore des langues étrangères ? Et ceci est toute une signification.* Ce qu'on appelle la conception des âmes c'est tout ce dialogue beaucoup plus plein que les âmes *échangent avec lui sur son propre sujet, nous faisant détecter des différents types de pensée: les pensées-dessous et les pensées de désir, toute une psychologie qui est celle qui s'échange à un niveau plus reculé, si*



p. 294, l.13

qui suggèrent une suite p. 294, l. 15

l'unité qui prévaut au i veau du signifiant et en particulier, que celui-ci n'e pas isolable.

p. 294,1.18

mais est impliqué

p. 294,l. 22

échangent avec lui sur st propre sujet en lui enseignant toute une psychologie des pensées.

LES PSYCHOSES

*on peut dire, avec quelque chose avec quoi il parle,* quelque chose qui s'est d'abord manifesté par ses modes d'expression au sens plein, voire ineffable, mais eux très chargés, savoureux, qui a été ce qu'il semble avoir rencontré d'une façon assez proche au début de son délire, et qui de plus en plus s'éloigne, devient énigmatique, se situe, passe dans les plans en arrière, le Dieu ou *les royaumes de Dieu d'au-delà, postérieurs, au niveau desquels se produisent ces surprenantes hallucinations, qui ne peuvent pas manquer de provoquer notre intérêt, notre arrêt, et qui est celle où dans la période plus avancée du délire,* au moment où se sont multipliées *les voix proches qui l'importunent, les voix qui l'énoncent, qui le connotent, qui l'interrogent mais d'une façon toujours absurde,* on peut dire qu'en arrière de ces voix d'autres voix sont là qui s'expriment avec certaines formules saisissantes parmi lesquelles certaines que je vous ai déjà indiquées, d'autres que je vais vous donner aujourd'hui.

je vous en citerai une qui n'est pas des moins frappantes et que je vous ai déjà citée: « Et maintenant manque la pensée principale ».

Ou encore « La Gesinnung. » (« Gesinnung » peut vouloir dire conviction et foi.) C'est dans le second sens que le sujet l'interprète quand il dit que : « La Gesinnung » est quelque chose que nous devons à tout homme de bien, et aussi bien même au plus noir pêcheur, sous réserves des exigences de purification inhérentes à l'ordre de l'univers que nous lui devons dans l'échange, dans cette sorte de référence qui est celle qui doit régler nos rapports avec les êtres humains. »

C'est bien là de la foi qu'il s'agit, bonne foi minimum qu'implique le fait que nous reconnaissons l'existence de l'Autre.

Nous allons encore beaucoup plus loin à tel moment de ses hallucinations où nous avons *l'expression vraiment très singulière... « avec mon consentement quelque chose doit être ». Ce n'est pas la solution.* Ce n'est pas quelque chose extrêmement facile à traduire. C'est un mot rare, c'est un mot,

458
p. 294, l. 26
les royaumes de Dieu postérieurs, au niveau desquels
p. 294,l. 26
les voix importunes et
p; 294, l. 39 l'expression très singulière...

*Leçon du 6 Juin 1956*

dirai-je, après consultation de personnes qui s'y entendent, j'en étais arrivé à la notion qu'il s'agit de rien d'autre que ce que j'appelle le mot de base. C'est vraiment la clef. C'est peut-être quelque chose qui se rapproche de la solution. Mais c'est bien plutôt la cheville dernière, le mot de base. C'est un terme qui a une connotation très particulière, une connotation technique dans l'art de la chasse. Ce serait quelque chose que les chasseurs appellent de ce nom allemand usité en français, les fumets, c'est-à-dire les traces du gros bétail.

Bref, si nous nous arrêtons à ces choses très brièvement, je vous indique dans ce qui me parait être le relief essentiel, à savoir ce que j'ai appelé la dernière fois cette migration du sens, ou ce recul du sens, cette dérobade du sens sur un plan que le sujet est amené à situer comme arrière-plan. D'autre part, cette opposition entre deux modes, *deux styles, deux portées si on peut dire -j'emploie le mot portée parce qu'il est le plus proche d'un mot employé par les linguistes sous le nom de portée, ce pourrait être visée aussi -le style visé, hallucinatoire, en tant qu'elle concerne le sujet; ce style d'autre part problématique,* cette sorte de scansion, d'interruption qui joue sur la propriété du signifiant comme tel, et une espèce de forme implicite au texte d'interrogation dont le sujet subit en quelque sorte, au sens le plus plein du terme, jusqu'à y compris son sens de contrainte, et puis cette sorte de sens qui lui, a pour nature de se dérober, voire de s'accuser comme quelque chose qui se dérobe, mais qui lui serait ce sens extrêmement plein, un sens de la limite, et comme en quelque sorte aspirant par sa fuite, sa dérobade et par la poursuite qui, si le sujet expérimente, qui donnerait le cœur, le centre, une espèce d'ombilic de tout le phénomène délirant, ceci appréhendé comme tel, vous savez que ce terme d'ombilic que j'emploie est employé par Freud et tout spécialement pour désigner un certain point où le sens du rêve semble s'achever dans une sorte de trou, de nœud au-delà duquel c'est vraiment au cœur de l'être que se rattache le phénomène du rêve lui-même. Freud l'a exprimé en ces termes.

459
p. 295, l. 6
deux styles s'opposent, deux portées

LES PSYCHOSES

Pour cette description phénoménologique, elle n'est rien de plus. Tâchez d'en tirer quelque chose, le maximum. Quant à ce dont il s'agit ici, je le souligne, c'est de trouver un mécanisme, l'explication, c'est de trouver un mécanisme, c'est à proprement parler se livrer à un travail d'analyse scientifique simplement portant sur quelque chose dont les registres, dont les différents modes de manifestations ne nous sont pas, en tant que médecins, et en tant que praticiens, familiers. Et je suis là pour vous dire que la condition de familiarité avec cela est absolument essentielle pour que nous ne laissions pas toute entière glisser d'un seul côté toute l'expérience analytique et que nous n'en perdions pas littéralement le sens. *Cette relation phénoménale est absolument essentielle à conserver.* Elle tient toute entière dans cette distinction cent fois soulignée du signifiant et du signifié, à mesure que je la fais apparaître Sans aucun doute vous devez bien finir par vous dire : *mais enfin de compte, quand il nous parle de ce signifié et de ces significations, est-ce qu'il n'a pas toujours plus ou moins présent à l'intérieur quelque chose qui est évidemment du signifiant ?* Et toute l'expérience analytique ne nous montre-t-elle pas combien les significations qui sont celles qui orientent, polarisent l'expérience analytique, que ce signifiant est donné, et tout simplement par le corps propre ? Et inversement depuis quelque temps, est-ce que là quand nous parlons de signifiant, de ce signifiant dont tel élément peut en quelque sorte se trouver absent, ne fait-il pas là une sorte de tour de passe-passe dont il serait sensé avoir le secret, en fait de nous mettre au sommet du signifiant, quelque chose qui est la signification la plus pleine et par conséquent de faire toujours passer sous je ne sais quelle muscade d'un registre dans l'autre pour les besoins de sa démonstration.

J'irai plus loin. J'accorderai qu'il y a en effet quelque chose qui est de cet ordre et qui est justement ce que je voudrais vous expliquer aujourd'hui.

Car en fin de compte le problème est de vous faire sentir de la façon la plus vivante ce quelque chose dont tout de

p. 295,l. 22 la relation phénoménale
p. 295,l. 24 En fin de compte, ne savons- nous pas que dans les significations

même vous devez avoir l'intuition globale, *c'est que je vous ai montré certains phénomènes caractéristiques dans l'analyse de la pensée freudienne* l'année dernière. Par exemple, de tel ou tel phénomène de la névrose en l'illustrant par ces lettres, ce qui est dit dans le « suivras » (as), c'est-à-dire que tout changera, à *propos de la psychose que vous devez sentir qu'il importe pour que vous en fassiez un élément toujours présent dans mon expérience comme dans notre pratique,* c'est que s'il y a des significations élémentaires, s'il y a ce quelque chose que nous appelons le désir, ou les états, ou les sentiments, ou l'affectivité, sans aucun doute assez vague, ces fluctuations, ces ombres, voire ces résonances, c'est quelque chose à l'intérieur de quoi nous pouvons définir une certaine dynamique *et une certaine économie. Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de tout ce qui arrive, tout ce qui est* à *portée de notre main comme phénomène de ceci, c'est que tout aussi important que cette dynamique propre, à laquelle il manque tellement d'éléments pour que nous l'expliquions, souvent* à *laquelle nous sommes tellement forcés tout le temps d'introduire des espèces de présupposés, plus ou moins d'introduire en contrebande, quand nous nous mettons à expliquer les choses purement sur le plan de cette dynamique, il y* a autre chose qui est justement à proprement parler ce plan du signifiant en tant qu'il est structurant, en tant qu'il ne fait pas simplement que nous donner l'enveloppe, un récipient de ce qui est en instance, la signification en tant qu'à proprement parler il la polarise, il la structure, il l'installe dans l'existence; et que sans cet ordre propre du signifiant et une connaissance exacte de ses propriétés, quelque chose qui est simplement ce que nous commençons d'essayer ici d'articuler, de déchiffrer, il est tout à fait impossible de comprendre quoi que ce soit, je ne dis pas à la psychologie, il suffit de définir la psychologie, de la limiter d'une certaine façon pour que ceci ne devienne plus vrai, mais certainement pas à l'expérience psychanalytique. Cette opposition du signifiant et du signifié est, vous le savez, à la base de la théorie linguistique de Ferdinand de Saussure.

- 461 -

p. 295, l. 35
*et que je vous ai montré*
p. 295, l. 37
*cette année à propos de psychose*
p. 295, l. 40
*une certaine dynamique*

LES PSYCHOSES

Elle a été exprimée quelque part dans l'un de ses chapitres explicatifs, dans le fameux schéma des deux courbes.

*Il s'agit très précisément de ce dont je vous parle, à savoir du signifiant et du signifié, en ce sens que rien n'y est plus significatif même que le flottement du vocabulaire saussurien.* A ce niveau ici, il nous dit : nous avons la suite des pensées, il le dit sans la moindre conviction, puisque précisément tout son développement de sa théorie consiste à réduire ce terme de pensée et à l'amener au terme beaucoup plus précis de signifié, en tant qu'il est distingué du signifiant et de la chose.

Le seul fait qu'il insiste sur le côté masse amorphe de ce dont il s'agit que nous pouvons appeler provisoirement la masse sentimentale de ce qui se passe dans le courant du discours, dans le confus qu'il y a exprimé, où des unités apparaissent, des îlots, une image, un sentiment, un cri, un appel, mais quelque chose qui est fait d'une suite, d'un continu et en dessous le signifiant considéré comme pure chaîne du discours, comme succession de mots et précisément en mettant au premier plan même dans le signifiant, que rien n'est isolable de cette chaîne.

C'est ce que je voudrais vous montrer aujourd'hui par une expérience.

Hier soir, après une semaine où je cherchais dans des ouvrages comment faire sortir des références ce dont il s'agit et qui est au premier plan pour nous, la différence éternelle du je et du moi, j'ai cherché du côté pronom personnel si on ne pouvait pas vous imager dans la langue française en quoi ce je et ce moi se distinguent et sont différents, en quoi justement le sujet peut perdre leur maîtrise, sinon perdre leur contact dans l'expérience de la psychose; un peu plus loin dans la structure du terme lui-même, car dès qu'on cherche la notion de personne et son fonctionnement, on va tout de suite au-delà, c'est-à-dire qu'on ne peut pas s'arrêter à cette incarnation pronominale, et c'est de la structure du terme comme tel qu'il s'agit. Et c'est évidemment le terme qu'il faut aller chercher, au moins pour nos langues, ce dont il

p. 296,l. 9
le fameux schéma des deux courbes
462

*Leçon du 6 Juin 1956*

s'agit quand il s'agit de la personne du sujet. Tout ceci sans aucun doute assure les pas que vous faire faire aujourd'hui. Je dirai qu'arrivé à hier soir, j'avais une telle masse à cet égard de ma théorie, et, étant donné les modes d'abord des linguistes dans des documents certains contradictoires, qui nécessiteraient tellement de plans pour vous montrer ce que ça veut dire, pourquoi tel auteur s'en est occupé.

Bref, hier soir *reproduisant sur un papier cette double chaîne, ce double filet de la chaîne de discours prise dans son caractère purement verbal et notable de l'autre,* en effet, c'est quelque chose dont nous avons bien le sentiment que c'est toujours fluide, toujours prêt à se défaire; nous savons, nous comme analystes plus que quiconque, ce qu'est cette expérience, ce qu'elle a d'insaisissable, *combien lui-même peut hésiter avant de s'y lancer, et toujours prêt à y revenir, combien nous sentons qu'il y a là à la fois quelque chose d'irréductible et en même temps qui nous donne le plus authentiquement d'artifices pour essayer de vous dire ce que je crois* qui nous permet de faire un pas en avant dans notre expérience, pour compléter ce que c'est, mais pour lui donner un sens vraiment utilisable.

Vous le savez, de Saussure essaie de définir les segments et leur longueur dans lesquels peut en quelque façon se saisir une correspondance entre ces deux flots.

Le seul fait que son expérience reste ouverte, c'est-à-dire laisse problématique la locution, la phrase entière, nous montre bien à la fois et le sens de la méthode et ses limites.

Eh bien, je reprends quelque chose et je me dis ceci: sur quoi allons-nous partir pour prendre une expérience ? Je cherche une phrase *et un peu à la manière d'un personnage qui recréait la démarche poétique, et qui, n'ayant rien à dire, rien à écrire,* se promenait de long en large en commençant par dire « to be or not to be », et il restait là longtemps suspendu, jusqu'à ce qu'il trouve la suite en reprenant le début de la phrase « to be or not to be ». Je commence donc par un « oui ». Et comme je ne suis pas anglophone mais de langue française, ce qui me vient après c'est « Oui, je viens dans son

463
p. 296,l. 32
à reproduire sur un papier ce double flot du discours
p. 297,l. 3
combien lui-même peut hésiter avant de s'y lancer
p. 297, l. 11
un petit peu à la manière de ce pseudo-Shakespeare en panne d'inspiration

temple adorer l'Eternel », ce qui veut dire que le signifiant n'est pas isolable.

C'est très facile à toucher du doigt tout de suite. Si vous arrêtez cela à « oui je », pourquoi pas ? Si vous aviez une oreille véritablement semblable à une machine, à chaque instant le déroulement de la phrase suivrait un sens, et « oui je » a un sens. C'est même probablement de cela qu'il s'agit dans la portée de ce texte. Tout le monde se demande pourquoi le rideau se lève sur ce « oui, je viens... » On dit: c'est la conversation qui continue, c'est d'abord parce que ça fait sens.

Et je dirai que, sans vouloir empiéter sur ce que nous allons voir, c'est-à-dire l'autre côté de la question, ce « oui » inaugural a bel et bien un sens, qui est justement lié à cette espèce d'ambiguïté qui reste dans le mot « oui » en français. Vous savez très bien qu'il ne suffit pas de raconter l'histoire de la femme du monde pour nous apercevoir que « oui » veut quelquefois dire « non », et que quelquefois « non » veut dire « peut-être ». Le « oui » en français apparaît tard, après le « si », après le « da » que nous retrouvons gentiment dans notre époque sous le mot « dac ». Le « oui », est quelque chose de bien particulier, et du fait qu'il vient de quelque chose qui veut dire « comme c'est bien ça», le « oui » est en général confirmation, pour le moins une concession, le plus souvent un « oui, mais » est bien dans le style. Si vous n'oubliez pas quel est le personnage qui se présente là en se poussant lui-même un tout petit peu, c'est le nommé Abner: « oui »...

Eh bien, là, au début, « je viens dans son temple »... Il est clair qu'une phrase n'existe qu'achevée, car son anticipé, par lequel nous allons enfin savoir après coup, nécessité à tout prix que nous soyons arrivés tout à fait jusqu'au bout, c'est-à-dire du côté de ce fameux Eternel qui est là, Dieu sait pourquoi, mais à vrai dire si vous vous souvenez de quoi il s'agit, à savoir un officier de la reine, de la nommée Athalie, qui donne son titre à la petite histoire, et qui domine assez tout ce qui se passe pour en être le personnage effectivement principale, le fait qu'un personnage commence par dire « oui », je

*Leçon du 6 Juin 1956*

viens dans son temple... », on ne sait pas du tout où ça va aller, et ça peut aussi bien se terminer par n'importe quoi: « je viens dans son temple arrêter le grand Prêtre », par exemple. Il faut vraiment que ce soit terminé pour qu'on sache de quoi il s'agit. Nous sommes dans l'ordre des signifiants.

J'espère vous avoir fait sentir ce que c'est que la continuité du signifiant, à savoir que dans une unité signifiante, se prend au bout une certaine boucle bouclée qui situe les différents éléments du signifiant. C'était là-dessus que *je m'étais un instant arrêté -et à vrai dire tout ce que je viens* arrêté *de vous raconter ne me paraît signifier grand chose* -cette

petite amorce a un intérêt beaucoup plus grand, c'est qu'elle m'a fait apercevoir que la scène toute entière est une très jolie occasion de vous faire sentir d'une façon beaucoup plus efficace et beaucoup plus pleine là ou toujours, en fin de compte, les psychologues s'arrêtent, parce que bien entendu leur fonction étant de comprendre quelque chose à laquelle ils ne comprennent rien, et que les linguistes s'arrêtent parce que, ayant une méthode merveilleuse entre les mains, ils n'osent pas la pousser jusqu'au bout.

Nous allons essayer, nous, de passer entre les deux, et d'aller un peu plus loin. Joad, le grand prêtre, est en train de mijoter le petit complot qui va aboutir à la montée sur le trône de son fils adoptif qu'il a dérobé au massacre à l'âge de deux mois et demi, et élevé dans une profonde retraite, il écoute Abner. Évidemment, vous supposez dans quels sentiments il écoute cette déclaration: « Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel ». Et le vieux peut bien se dire en écho: « Qu'est-ce qu'il vient faire ? », et en effet, le thème continue

« Je viens dans son temple adorer l'Éternel, je viens selon l'usage antique et solennel, Célébrer avec vous la fameuse journée

Où sur le Mont Sinaï la loi nous fut donnée. »

Bref, on en cause. Et après que l'Éternel ait été laissé là un peu en plan, on n'en parlera plus jamais, jusqu'à la fin de la pièce. On évoque des souvenirs: « c'était le bon temps » - « le peuple saint en foule inondait les portiques », enfin les

choses ont bien changé, « d'adorateurs zélés à peine un petit nombre ». Là nous commençons à voir le bout: « un petit nombre d'adorateurs ». Nous commençons à comprendre de quoi il retourne. C'est un type qui pense que c'est le moment de rejoindre la Résistance. Alors là, nous sommes sur le plan de la signification. C'est-à-dire que pendant que le signifiant poursuit son petit chemin, « adorateurs zélés » indique ce dont il s'agit. Et, bien entendu, l'oreille du grand prêtre n'est pas, nous l'imaginons bien, sans recueillir ce zèle au passage - zèle vient du grec et veut dire quelque chose comme émulation, rivalité, imitation; parce qu'on ne gagne à ce jeu évidemment qu'à faire ce qu'il convient, à se mettre au semblant des autres.

Bref, la pointe apparaît à la fin du premier discours, à savoir que

« Athalie à ne rien vous cacher, Vous-même à l'autel vous faisant arracher N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes etc.»

Là, nous voyons surgir un mot qui a beaucoup d'importance, « tremble » - c'est le même mot étymologiquement que « craindre », et nous allons voir la crainte apparaître.

Il est certain qu'il y a là quelque chose qui montre la pointe significative du discours, c'est-à-dire apporter une indication qui a double sens. Si nous nous plaçons au niveau du registre supérieur, à savoir ce dont il s'agit lorsque Saussure appelle la masse amorphe des pensées, ce n'est pas simplement une masse amorphe parce qu'il faut que l'autre la devine. Elle est en soi une masse amorphe. Nous allons le voir dans la suite. Abner est là, zélé sans aucun doute, mais d'un autre côté quand tout à l'heure le grand prêtre va le prendre un peu à la gorge et va lui dire: pas tant d'histoires, de quoi retourne--t-il ? A quoi convient-il qu'on reconnaisse ceux qui sont vraiment autre chose que des zélés ? Abner va bien montrer combien après tout les choses sont embarrassantes depuis cette chute très grande de celle qui s'est manifestée, Dieu n'a pas donné beaucoup de preuves de sa puissance; par contre

*Leçon du 6 Juin 1956*

celle d'Athalie et des siens s'est manifestée jusqu'alors toujours triomphante. De sorte que lorsqu'il aborde cette sorte de nouvelle menace, nous ne savons pas très bien où il veut en venir. C'est à double tranchant; c'est aussi bien un avertissement, un bon conseil, un conseil de prudence, voire un conseil de ce qu'on appelle sagesse.

L'autre a des réponses beaucoup plus brèves. Il a beaucoup de raisons pour cela, et principalement il est le plus fort, lui a l'atout maître si on peut dire: « D'où vient aujourd'hui... répond-il simplement... ce noir pressentiment » ? Et le signifiant colle parfaitement avec le signifié.

Mais vous pouvez voir qu'il *ne livre strictement rien de ce que le personnage a à dire.* Là-dessus nouveau développement d'Abner qui commence, ma foi, à entrer un peu plus dans le jeu significatif, mélange de pommade: «Vous êtes saint et juste infiniment », et de cafardage qui consiste à nous raconter qu'il y a un certain Mathan qui, lui, est de toute façon indominable, s'il ne s'avance pas très loin dans la dénonciation de la superbe Athalie, qui reste quand même sa reine. Il y a là un bouc émissaire qui se trouve très bien à sa place pour continuer l'amorçage si on peut dire.

On ne sait toujours pas à quoi on veut en venir, si ce n'est « Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis en douter » *Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,*

Car je l'observais hier... »

Nous voilà sur le plan de l'officier de renseignements et je voyais ses yeux

Lancer sur le Lieu saint des regards furieux ».

Je voudrais vous faire remarquer qu'après tout ces bons procédés qu'Abner donne en gage au cours de cette scène, si nous restons sur le plan de la signification, à la fin de la scène, il ne se sera, si l'on peut dire, rien passé. Tout peut se résumer, si nous restons sur le plan de la signification, en ceci quelques amorces; chacun en sait un petit peu plus long que ce qu'il est prêt à affirmer, l'un en sait évidemment beaucoup plus long, c'est Joad, et il ne donne qu'une allusion pas plus, pour aller à la rencontre de ce que l'autre prétend savoir qu'il

467

p. 299,l.31

il ne livre strictement rien, il ne fait que rétorquer, renvoyer au sujet une question sur le sens de ce que lui a à dire

p. 300,l. 5

que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater. Cela montre bien le caractère mouvant des personnages. Moins il peut douter... ce doute n'est pas un oreiller si désagréable, mais ce n'est plus tout à fait le moment de se reposer *

*Rajout.

y a anguille sous roche, autrement dit un Eliacin dans le sanctuaire. Il sait en effet ce quelque chose qui est de l'ordre d'une communication.

Mais puisque vous avez les témoignages tout à fait vifs et même saisissants de la façon véritablement précipitée dont le nommé Abner saute sur l'allusion, je dirais presque l'appel, incitant sa fureur: « Elle s'était trompée », dit-il plus tard, c'est-à-dire « avait-elle loupé une partie de massacre » ? c'est-à-dire: « S'il restait quelqu'un de cette fameuse famille de David? »

Cette offre montre déjà assez que si Abner vient là, c'est attiré par la chair fraîche. Il n'en sait en fin de compte ni plus ni moins à la fin du dialogue qu'au début et cette première scène pourrait, pour se révéler avec sa plénitude significative, et sa totale efficacité, se résumer à ceci:

-Je viens à la Fête-Dieu

-Très bien, dit l'autre, passez, rentrez dans la procession et ne parlez pas dans les rangs.

Ce n'est pas cela du tout, à une seule condition, c'est que vous vous aperceviez du rôle du signifiant. Si vous vous apercevez du rôle du signifiant, vous verrez ceci, c'est qu'il y a un certain nombre de mots essentiels, de mots-clefs, qui sont sous-jacents au discours des personnages et qui se recouvrent en partie. Il y a le mot « trembler », le mot « crainte », le mot « extermination » ; les mots « trembler » et « crainte » sont employés d'abord par Abner. Il nous a menés jusqu'au point que je viens de vous indiquer, c'est-à-dire au moment où Joad prend à proprement dit la parole. Il prend la parole et voici les premiers vers

« Celui qui met un frein à la fureur des flots Sait aussi des méchants arrêter les complots, Soumis avec respect à sa volonté sainte,

je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. » Il continue et engage des choses sur ceci

«Je crains Dieu, dites-vous... lui renvoie-t-il, alors qu'il n'a jamais dit cela, Abner

«... Sa vérité me touche,

*Leçon du 6 Juin 1956*

Voici comment ce Dieu vous répond par ma bouche. » Et nous voyons paraître ici le mot que je vous ai signalé au début, le mot « zèle »

« Du zèle de ma loi que sert de vous parer ... Vous pensez m'honorer,

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices, ... De mon peuple exterminé les crimes... (Reprise du thème extermination)

« Vous viendrez alors m'immoler des victimes. »

Les victimes dont il s'agit, il ne faudrait pas croire que ce sont d'innocentes victimes sous des formes plus ou moins fixes dans des lieux appropriés.

Quand Abner fait remarquer que « l'arche sainte est muette et ne rend plus oracles », on lui rétorque vivement que

« Toujours les plus grandes merveilles

Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles,

Faut-il Abner, faut-il vous rappeler le cours des prodiges Des prodiges fameux accomplis en nos jours

... L'implacable détruit et de son rang trempé Le champ où par le meurtre il avait usurpé... Près de ce champ fatal

Jézabel immolée sous les pieds des chevaux... De son rang inhumain les chiens désaltérés

Et de son corps hideux les membres déchirés...

Nous savons donc *de quelle sorte de victime il va s'agir. Donc, ce qu'il vient de nous dire deux vers auparavant, est annoncé au moment où on dit que Dieu n'est pas là, n'intervient pas, nous avons la phrase qu'il faut rappeler: « le cours des prodiges fameux accomplis en nos jours ».*

*Voici les deux vers que j'ai sautés tout à l'heure: « Et Dieu trouve fidèle en toutes ces menaces » (Ça c'est une métaphore).*

Bref, quel est le rôle de ce que j'appelle la fonction du signifiant ? C'est très précisément la distinction qui existe entre la peur, avec ce qu'elle a de particulièrement ambivalent et flottant, à savoir que, comme nous autres analystes ne l'ignorons pas, c'est aussi bien quelque chose qui vous

469
p. 302,l. 5
de quelle sorte de victime il va s'agir

pousse en avant et quelque chose qui vous tire en arrière, c'est quelque chose qui fait de vous essentiellement un être double et qui quand vous l'exprimez devant un personnage avec qui vous voulez jouer à avoir peur ensemble, vous met à chaque instant dans la posture de quelqu'un qui est lui, qui est vous, mais en face de cela, il y a quelque chose qui est synonyme et qui s'appelle la crainte de Dieu.

C'est cela que Joad parle au moment très précis où on avertit Joad d'un danger, Joad sort de sa poche le signifiant, et qui lui, est plutôt rigide, et lui explique ce que c'est que la crainte de Dieu.

La crainte de Dieu, je voudrais vous faire remarquer que ce terme culturel, absolument essentiel dans une certaine ligne de pensée religieuse dont vous auriez tort de croire que c'est simplement la ligne générale. La crainte de Dieu, ou la crainte des Dieux, dont Lucrèce veut libérer ses petits camarades, est tout à fait autre chose. C'est quelque chose d'infiniment plus multiforme, plus confus, plus panique que cette crainte de Dieu sur laquelle une tradition qui remonte à Salomon, est fondée, comme le principe et le commencement d'une sagesse, et qui plus, est bien plus que toute une tradition qui est très précisément la nôtre. Mais au fondement même de l'amour de Dieu, la crainte de l'amour de Dieu, c'est un signifiant qui ne traîne pas partout. Il a fallu quelqu'un pour inventer cela, proposer aux hommes, comme remède à un monde fait de terreurs multiples, la crainte d'un être qui ne peut après tout pas exercer ses sévices d'une autre façon, très précisément que ceux qui sont là, multiplement présents dans la vie humaine, c'est-à-dire remplacer les innombrables craintes par la crainte, qui n'a dans le fond, aucun autre moyen de manifester sa puissance précisément que ce qui est craint derrière ces innombrables craintes.

Vous me direz: « voilà bien une idée de curé! » Eh bien, vous avez tort. Les curés n'ont absolument rien inventé dans ce genre. Pour inventer une chose pareille il faut être poète ou prophète. Autrement dit c'est précisément dans la mesure où ce Joad l'est un peu, au moins par la grâce de

*Leçon du 6 juin 1956*

Racine, qu'il peut user de la façon dont il use, de l'introduction, si je puis dire, de ce signifiant majeur et primordial. Je n'ai pas pu vous indiquer l'histoire culturelle de ce signifiant. Mais qu'il faille le situer et qu'il ne soit à proprement parler situé dans cette histoire que ce soit quelque chose qui soit absolument inséparable d'une certaine structuration qui est celle-là et pas n'importe laquelle, qu'en soi-même, je vous l'ai suffisamment indiqué, ce soit le signifiant qui domine la chose, car pour ce qui est des significations, elles ont complètement changé.

Cette fameuse crainte de Dieu et ce qui en fait précisément le tour de passe-passe, c'est qu'elle transforme d'une minute à l'autre toutes les craintes en un parfait courage, toutes les craintes (je n'ai point d'autre crainte) sont échangées contre ce quelque chose qui s'appelle la crainte de Dieu, et qui est exactement le contraire d'une crainte, si contraignant que ce soit.

Et à la fin de la scène ce qui s'est passé, c'est très exactement ceci, c'est que la crainte de Dieu, avec l'aspect que nous venons de dire, le nommé Joad l'a passée à l'autre, et comme il faut, par le bon côté et sans douleur. Et Abner s'en va, tout à fait solide, avec ce mot qui fait écho à ce Dieu fidèle « en toutes ses menaces ». Il ne s'agit plus de zèle. À ce moment là il va se joindre à la troupe fidèle. Bref, il est devenu lui-même à partir de ce moment-là, le support, le sujet enfilé sur très précisément l'amorce ou l'hameçon où va venir se crocher la Reine, car toute la pièce à ce moment-là est déjà jouée, est finie, c'est dans toute la mesure où Abner ne dira pas un mot des dangers véritables que court la Reine, que la Reine va prendre à ce crochet, à cet hameçon que désormais il représente.

L'important là-dedans c'est ceci, que de part la vertu du signifiant, c'est-à-dire de ce mot « crainte », dont si vous voulez l'efficace a été de transformer le zèle au début dans la fidélité de la fin, mais par une transmutation qui est à proprement parler de l'ordre du signifiant comme tel, c'est-à-dire de quelque chose qu'aucune accumulation, qu'aucune

le point où viennent se nouer le signifié et le signifiant entre la masse toujours flottante des significations qui circulent réellement entre ces deux personnages, et le texte. C'est à ce texte admirable, et non à la signification, qu'Athalie doit de n'être pas une pièce de boulevard. Le point de capiton est le mot « crainte »...

superposition, aucune somme de significations prise dans leur ensemble ne peut suffire à se justifier, c'est dans *cette transmutation de la situation par l'intervention du signifiant* comme tel que réside le progrès de ce dialogue qui fait passer un personnage du zèle avec tout ce mot comporte ici d'ambigu, voire de douteux, voire de toujours prêt à tous les retournements; cette scène serait autrement dit *une scène de deuxième bureau s'il n'y avait pas cet usage du signifiant par le Grand* prêtre, *ce que j'appelle la fonction du signifiant dans un discours quelconque,* qu'il s'agisse d'un texte sacré, d'un roman, d'un drame, d'un monologue ou de n'importe quelle conversation, est quelque chose que vous me permettrez de représenter par une sorte d'artifice, de comparaison spatialisante. Mais nous n'avons aucune raison de nous en priver par ce quelque chose qui est le véritable point central autour de quoi doit s'exercer toute analyse concrète du discours. Je l'appellerai un point de capiton, et cette sorte d'aiguille de matelassier qui est entrée au moment « Dieu fidèle dans toutes ses menaces », qui ressort; et le gars dit: « Je vais me joindre à la troupe fidèle », c'est là le point de passage où nous est indiqué ce qui, si nous analysions cette scène comme on pourrait l'analyser, comme une partition musicale, *c'est le point où vient se nouer ce qui est de l'ordre de cette masse amorphe et toujours flottante des significations de ce qui se passe réellement entre ces deux personnages et ce quelque chose qui le relie à ce texte purement admirable qui fait qu'au lieu que ce soit une pièce de boulevard, c'est très précisément une tragédie racinienne. Et le mot crainte est ce signifiant,* avec toutes ces connotations transsignificatives, qui est le quelque chose autour de quoi tout s'irradie, tout s'organise, à la façon si vous voulez de toutes ces petites lignes de force qui sont formées à la surface d'une trame par le point de capiton; ce sont là les points de convergence qui permettent de situer à la fois rétroactivement et prospectivement tout ce qui se passe dans ce sens dans ce discours.

Eh bien, cette notion, cette idée, ce schéma, cette image du point capiton, c'est de cela qu'il s'agit quand il s'agit de

p. 303,l. 21
la transmutation de la situation par l'invention du signifiant
p. 303,l. 23
digne du Deuxième Bureau
p. 303,l. 34
472

*Leçon du 6 Juin 1956*

l'expérience humaine, et à proprement parler de minimum de schéma de l'expérience humaine que Freud nous a donnée dans le complexe d'Œdipe, qui garde pour nous sa valeur complètement irréductible, et est malgré tout on peut dire énigmatique pour tous ceux qui s'en sont approchés; pourquoi, après tout, cette valeur absolument privilégiée autour du complexe d'Œdipe ? Pourquoi ce fait que Freud veut toujours, avec tellement d'insistance, retrouver ? Pourquoi est-ce là pour lui ce nœud qui lui paraît le nœud essentiel de tout le progrès de sa pensée, au point qu'il ne peut l'abandonner même pas dans la moindre observation particulière, si ce n'est parce que la notion de père, qui est très voisine de la notion de crainte de Dieu, est quelque chose qui lui donne l'élément essentiel le plus sensible dans l'expérience de ce que j'ai appelé point de capiton entre le signifiant et le signifié.

Ceci dit, qu'est-ce que tout ceci implique ? J'ai peut-être mis longtemps pour vous expliquer cela, je crois néanmoins que cela fait image et que c'est un point tout à fait essentiel pour vous faire saisir, pour faire comprendre comment, dans une certaine expérience qui est l'expérience psychotique, il peut se passer quelque chose qui nous présente tout d'un coup sous une forme complètement divisée le signifiant et le signifié. Car nous pouvons dire - et on l'a dit - que dans une psychose tout est encore là, dans le signifiant, tout à l'air d'y être. Le président Schreber a l'air d'excessivement bien comprendre ce qu'après tout c'est que d'être enfilé par le professeur Fleschig, puisque quelques autres viennent se substituer à lui, les infirmières, etc. L'ennuyeux pour notre théorie, c'est que très précisément, il le dit de la façon la plus claire, de sorte qu'on se demande vraiment pourquoi ça provoque de si grands troubles économiques puisqu'il le dit en clair. C'est dans un autre registre qu'il nous faut comprendre *ce qui se passe dans la psychose. Et si vous n'entrevoyez pas ce quelque chose que j'appellerai à cette occasion l'impossibilité pour une raison quelconque, d'un de ces X parce que je n'en connais pas le nombre,* mais ce n'est pas impossible

473
p. 304,l. 27
Ce qui se passe dans la psychose. Je n'en sais pas le compte

Seminaire 3

LES PSYCHOSES

Comment un discours tient-il debout ? Jusqu'à quel point un discours qui a l'air personnel peut-il, rien que sur le plan du signifiant, porter assez de traces d'im-personnalisation pour que le sujet ne le reconnaisse pas pour sien ?

qu'on arrive à le déterminer, ce nombre de X, de points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié, minimum de structuration essentielle entre le signifiant et le signifié qui est nécessaire à ce qu'un être humain soit dit normal, à ce que ce quelque chose quelque part *ne soit jamais établi ou ait lâché, à savoir que ce quelque chose, il arrive qu'il manifeste une indépendance depuis longtemps établie entre le signifiant et le signifié, ou au contraire qu'il la laisse éclater, qu'il fasse sauter si l'on peut dire, les relations au sens fondamental entre le signifiant et le signifié.*

Ceci est tout à fait grossier. Ce que je veux simplement vous dire, c'est que c'est le point de précision essentielle à partir de quoi nous allons pouvoir, la prochaine fois nous poser la question de savoir quel est le rôle de la personnaison du sujet, *à savoir, de la façon dont le sujet dit «Je » ou dit « moi », ou dit « tu », ou dit « il ». Quel est le rôle, quelle est la relation qu'il y a entre cette personnaison et ce mécanisme fondamental, cette relation du signifiant et du signifié?*

*C'est exactement ce que j'ai ouvert tout à l'heure en vous disant: ceci peut se rechercher, s'appréhender à travers l'usage des pronoms, comme à travers l'usage du verbe.*

*Bien entendu, et c'est là le point sur lequel je voudrais attirer votre attention, aujourd'hui,* aucune langue particulière n'a de privilège dans cet ordre de signifiant. Car si nous prenons le problème du discours en tant qu'il représente le (...) ce qui définit ce matériel signifiant, nous devons nous apercevoir que les ressources de chaque langue sont à cet endroit extrêmement différentes et toujours limitées. Or, il est bien clair d'autre part que, n'importe quelle langue peut toujours servir à couvrir touts espèce de signification. Donc, il s'agit, quand j e vous pose la question: où est dans le signifiant la personne ? *Comment un discours peut-il tenir debout ? Et jusqu* a *quel point peut-il tenir debout ? Par exemple par un pronom impersonnel. Et Jusqu'à quel point un discours qui a l air personnel peut-il déjà rien que sur le plan du signifiant, porter assez de traces d'impersonnalisation, du fait d'un mécanisme de cet ordre, pour que le sujet ne le reconnaisse pas pour sien ?*

p. 304,131

ne sont pas établis, ou qu'ils lâchent, font le psychotique.

p. 304, l 34

à savoir la façon dont se différencient en français «je » et « moi ». Bien entendu, ...

p. 305,l.4

474

Leçon du 6 juin 1956

C'est là qu'est la question de la personnalisation ou de la dépersonnalisation du discours. Je ne vous dis pas que c'est là le ressort du mécanisme de la psychose, je dis que le mécanisme de la psychose y est aussi. Je dis qu'avant de trouver, de centrer et de cerner le point précis du mécanisme de la psychose il faut que nous exercions à reconnaître aux différents étages du phénomène en quels points le capiton est sauté. Si nous faisons un catalogue complet de ces points, nous pourrons voir que ça n'est pas de n'importe quelle façon que le sujet dépersonnalise son discours, nous pourrons aussi nous apercevoir que c'est pour nous une expérience vraiment à la portée de notre main, qu'il suffit que quelque chose - et Clérambault lui-même s'en est aperçu, parce qu'il s'intéressait à ces choses. Clérambault fait quelque part allusion à ce qui se passe quand nous sommes tout d'un coup pris par l'évocation à proprement parler affective de quelque chose de plus ou moins difficile à supporter dans notre passé ou dans notre souvenir, et faisant allusion à cet espèce de point de fuite, de perte de l'évocation significative, il s'agit de quelque chose qui n'est pas du tout de l'ordre commémoratif, il s'agit de ce quelque chose qui est la résurgence d'un aspect comme tel, qui fait que, nous souvenant d'une encore l'humiliation d'une rupture d'illusion, que littéralement nous la vivons comme rompue, c'est-à-dire comme la nécessité de réorganiser tout notre équilibre, notre champ significatif au sens proprement de champ social, qu'à ce moment-là, c'est le moment le plus favorable pour la sortie, pour l'émergence, qu'il appelle lui, purement automatique, de lambeaux ou de bribes de phrases qui sont quelquefois pris dans l'expérience la plus immédiate, la plus récente, et qui n'ont à proprement parler aucune espèce de rapport significatif avec ce dont il s'agit. Ces phénomènes d'automatisme à la vérité sont admirablement observés, mais il y en a bien d'autres, cette sorte de manifestation concrète, qu'il nous suffit d'avoir le schéma adéquat pour situer dans le phénomène, non plus d'une façon purement descriptive, mais véritablement explicative.

475

p. 305,l. 12

catalogue complet de ces points nous permettrait de trouver des corrélations surprenantes*

p. 305, l. 18

d'un évènement de notre passé difficile à supporter

*Rajout.

C'est là l'ordre de choses auxquelles je crois que *l'observation comme celle du président Schreber avec ses notations si fines doit au maximum nous porter.* La prochaine fois je reprendrai les choses là où je les laisse à propos du « je », du « tu », non pas toujours en tant qu'ils sont exprimés, car il n'y a pas besoin que « je » et « tu » soient dans la phrase pour qu'elle soit une phrase, comme « viens » est une phrase et implique un « je » et un « tu ».

Le schéma que je vous ai donné: le S, le petit a, le a', et le A, où sont-ils ce « je » et ce « tu » là-dedans ? Aucun doute, vous vous imaginez *peut-être que le « tu » est là et c'est par là que nous commencerons la prochaine fois, le « tu » dans sa forme verbalisée, dans sa forme signifiante est loin, très très loin de se confondre et même de recouvrir, si approximativement que ce soit, ce pôle que nous avons appelé le grand A, c'est-à-dire le grand Autre.*

476

p. 305, l. 34

*une observation comme celle du Président Schreber sans doute unique dans les annales de la psychopathologie**

p. 306, l. 1

*peut-être que le « tu » est là, au niveau du grand Autre? Pas du tout. C'est par là que nous commencerons - le « tu » dans sa forme verbalisée ne recouvre pas du tout ce pôle que nous avons appelé grand A.*

* Commentaire: une phrase pour une autre.

LEÇON 22, 13 JUIN 1956

Grammaire de Damourette et Pichon, page 264 « je suis beaucoup plus moi
Avant j'étais un paramoi qui croyais (6) être le vrai, et qui était absolument faux.
En tout cas, je veux préciser que nous sommes nombreux ceux qui avons soutenu le Front Populaire... »
je finirai à la fin.

Ces phrases ont le sens d'être des phrases attestées. Elles ont été recueillies par moi, entre autres, dans la grammaire de Pichon et Damourette, ouvrage considérable et fort instructif, ne serait-ce que par la quantité énorme de documents qui est fort intelligemment classée, quelles qu'en soient les erreurs d'ensemble et de détail.

Ces deux phrases dont l'une d'elles est une phrase parlée et l'autre une phrase écrite, nous proposent, nous montrent que ce sur quoi je vais faire tourner aujourd'hui votre réflexion, n'est pas simplement quelque chose forgé de subtilité littéraire implantée à tort, c'est-à-dire pour ce que je veux vous faire pénétrer aujourd'hui.

La première phrase est manifestement recueillie, Pichon en donne l'indication par des initiales, d'une patiente en analyse. Il le dit: c'est madame X..., telle date, « je suis beaucoup plus moi » dit-elle, sans doute fort satisfaite de quelque

progrès accompli dans son traitement, « avant j'étais un paramoi qui croyais »... Et, Dieu merci, la langue française, souvent ambiguë dans le parlé, ici, grâce aux rencontres des silences consonantiques et d'une voyelle initiale, nous permet de parfaitement bien distinguer ce dont il s'agit -« je croyais être le paramoi en question », première personne du singulier, c'est moi, « qui croyais ». A travers le relatif, *la première personne du moi sujet s'est transmise dans la relative. Vous* me direz: ça va de soi; c'est ce que m'a répondu une femme charmante que j'essayais d'intéresser à ces sujets récemment en lui proposant le problème de la différence qu'il y a entre « Je suis la femme qui ne vous abandonnerais pas », et, « Je suis la femme qui ne vous abandonnera pas ».

*Nous n'allons parler que de cela aujourd'hui.* Je dois dire que je n'ai eu aucun succès. Elle a refusé de s'intéresser à cette nuance pourtant que vous sentez déjà importante.

L'usage le manifeste assez en ce sens que dans la même phrase la personne continue: «Je suis beaucoup plus moi. Avant j'étais un paramoi qui croyais être le vrai et qui était absolument faux. »

Je pense qu'il n'y a pas de phrase qui s'exprime plus juste; *ça ne sonne nullement à côté, mais vous sentez bien ce que « l 'absolument faux » n'est pas, -, l'absolument faux » ne colle pas.* Il « était absolument faux » ce paramoi. Il est un « il » dans la deuxième partie, et il est un « je » dans la première.

Il y en a quelques unes comme ça dans Pichon. D'autres assez piquantes également et toujours d'actualité: « En tout cas, je veux préciser, écrit Albert Dubarry, que nous sommes nombreux ceux qui avons soutenu le Front Populaire, voté pour ses candidats, et qui croyaient à tout autre idéal poursuivi, à une toute autre action et à une toute autre réalité... etc. ».

L'autre exemple s'inscrit dans un registre différent. Ceci dit, vous ferez attention et vous ramasserez perpétuellement à la pelle ces exemples de ce qui se passe dans une certaine forme de phrases, grâce à ce qu'on peut appeler à l'écran, la lentille, à cette entrée dans la relative, qui nous permet de voir

p. 307,l. 22
La première personne s'est transmise dans la relative.
p. 308,l. 2
«Je suis la femme qui ne vous abandonnera pas. »
p. 308,l. 8
Je pense qu'il n'y a pas de phrase qui s'exprime plus buste.
p. 308, l. 12
« En tout cas, je veux préciser »
478

*Leçon du 13 juin 1956*

si la personnaison qui est dans la principale franchit ou non cet écran. L'écran lui, est manifestement neutre, il ne variera pas... Il s'agit donc de savoir en quoi consiste le pouvoir de pénétration, si on peut dire, de la personnaison antécédente.

Nous y reviendrons tout à l'heure. Nous verrons que ce petit point de linguistique, qui se retrouve dans d'autres langues de façon très vivante, et qui ne l'est pas moins dans les autres. Mais évidemment il faudrait aller chercher ailleurs que dans cette forme de syntaxe. Nous reviendrons là-dessus.

*Ce sur quoi je vous ai laissés la dernière fois était la question du rapport de l'éclairage que peut donner à ce pas que nous avons fait concernant la fonction du signifiant comme tel, à propos de ce qui est la grande question, la question brûlante, en général, dans les rapports dans la relation analytique, la question enfin compte actualisée confusément par la fonction de la relation d'objet,* la question particulièrement présentifiée par la structure même et par la phénoménologie de la psychose qui est ce qu'il faut nous représenter de l'autre, cet autre dont je vous ai montré jusqu'ici la duplicité entre l'autre imaginaire et l'Autre (grand A). Cet Autre donc, dans ce menu propos dont je vous ai fait part dans la dernière séance, l'année dernière, sous *le titre de « Retour à Freud dans la psychanalyse »,* et qui vient de sortir dans l'Évolution Psychiatrique sous le titre « La chose freudienne *» en tête d'un des paragraphes qui s'appelle « le lieu de la parole ».* Je m'excuse de me citer, mais à quoi bon polir ses formules, si ce n'est pas pour s'en servir.

L'Autre est donc le lieu où se constitue le «)e » qui parle avec celui qui entend. *Je disais ceci à la suite de quelques remarques, dont la dernière était celle-ci, histoire de restituer aujourd'hui où est le problème: «pour l'ordinaire, chacun sait que les autres, tout comme lui, resteront inaccessibles aux contraintes de la raison. Or, d'une acceptation de principe d'une règle du débat qui ne va pas sans un accord, explicite ou implicite, sur ce qu'on appelle son fond, ce qui est qu'il faut presque toujours un accord anticipé sur son enjeu, ce qu'on appelle logique ou droit n'est jamais rien déplus qu'un*

479

p. 308, l. 26

je vous ai laissés la dernière fois au moment d'examiner quel éclairage nouveau peut apporter l'avancée que nous avons faite concernant la fonction du signifiant à la question brûlante, actualisée confusément par la fonction de la relation d'objet

p. 308, l. 35

dans la dernière séance de l'année dernière et qui vient de sortir dans l'Évolution psychiatrique sous le titre de la Chose Freudienne

p. 309, l. 2

je dis cela à la suite de quelques remarques

*corps de règles qui furent laborieusement ajustées à un moment de l'histoire, dûment datées et situées par un cachet d'origine (agora ou forum, église). N'espérez donc rien de ces règles hors de la bonne foi de l'Autre; et je ne m'en servirai que si je le juge bon, ou si on m'y oblige, que pour amuser la mauvaise foi. »*

Cette remarque sur le fait qu'il y a toujours un Autre, au-delà de tout dialogue concret, de tout le jeu inter-psychologique, est ce qui s'achève et se conclut dans *la formule que je répète et qui doit être prise pour vous comme une donnée, comme un point de départ: « l'Autre est donc le lieu où se constitue le <Je » qui parle avec celui qui entend; ce que l'un dit étant déjà la réponse, et l'Autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé. »*

je voudrais que vous sentiez, tout au moins que vous vous rappeliez quelle différence il y a dans une telle perspective avec celle qui est toujours plus ou moins acceptée chaque fois qu'on se met à entrer, à parler d'une façon plus ou moins confuse de l'autre, dire que l'Autre est le lieu où se constitue celui qui parle avec celui qui écoute, c'est tout à fait autre chose que de partir de l'idée que l'Autre est un être.

Nous sommes, dans l'analyse, -et ceci sans aucune raison justifiable, motivable- intoxiqués depuis quelque temps par quelque chose qui nous est venu incontestablement du discours dit « existentialiste » où l'autre est le « tu », ou l'autre est celui qui peut répondre, mais qui peut répondre dans un mode qui est celui d'une symétrie et d'une correspondance complète, l'alter ego, le frère, une idée fondamentalement réciproque de l'intersubjectivité; ajoutez-y les quelques confusions sentimentales qui s'inscrivent sous la rubrique du personnalisme et la lecture du livre de Martin Buber sur le « je » et le « tu », la confusion sera définitive et, pendant un certain temps, irrémédiable, sauf à revenir à l'expérience.

Il est clair que, loin d'avoir apporté quoi que ce soit à l'éclaircissement du fondement de l'existence de l'autre, toute cette expérience existentialiste n'a fait que la suspendre toujours plus radicalement à l'hypothèse fondamentale dite

p. 309,l.4

la formule que je vous ai citée doit être prise comme un point de départ, il s'agit de savoir à quoi elle conduit.

480

*Leçon du 13 juin 1956*

de la projection, sur laquelle bien entendu vous vivez tous, à savoir en fin de compte sur l'idée que l'autre - et il ne peut guère être autre chose - n'est guère qu'une certaine semblance humaine, animée par un « je » reflet du mien. Tout ce qui est impliqué dans l'usage qu'on fait et dans les termes eux-mêmes d'animisme et d'anthropomorphisme est là toujours prêt à surgir et à la vérité impossible à réfuter, aussi bien d'ailleurs que des références tout à fait sommaires, à l'expérience, à une expérience du langage prise lors de ses premiers balbutiements, nous fera voir ce « tu » et ce «je » dans l'expérience de l'enfant comme quelque chose dont la maîtrise n'est pas tout de suite acquise, mais dont en fin de compte l'acquisition se résume pour l'enfant à pouvoir dire « je » quand vous lui avez dit « tu », à savoir comprendre que quand vous lui avez dit: « tu vas faire cela », il n'a pas à faire « tu vas faire cela », mais « je vais faire cela ». « Tu *es père », c'est «Je suis père» dans son registre. Donc, les choses sont aussi simples et aussi symétriques, enfin de compte, tout ceci aboutit au niveau analytique, je veux dire au niveau du discours des analystes,* à quelques vérités premières, à l'affirmation sensationnelle et tranchante du genre de celle-ci, qui est par exemple « il n'y a pas d'analyse possible auprès de celui pour qui... ». je l'ai entendu textuellement de quelqu'un qui appartient à ce qu'on appelle « l'autre groupe »... «On ne peut pas faire l'analyse de quelqu'un pour qui l'Autre n'existe pas.»

je me demande ce que ça veut dire que « l'Autre n'existe pas ». je me demande si cette formule comporte en elle-même une valeur d'approximation, si mince soit-elle. De quoi s'agit-il ? D'une sorte de vécu, d'un sentiment irréductible ? *Qu'est-ce que c'est ? Il est véritablement impossible de le savoir, car, par exemple,* prenons notre ça Schreber, pour qui évidemment toute l'humanité est passée pour un temps à l'éclat d'ombres bâclées à la « 6-4-2 *», de semblants d'hommes, il y a pourtant un Autre qui a une structure,* qui est un Autre singulièrement même accentué, un Autre absolu, un Autre tout à fait radical, un Autre qui n'est pas du tout une place, ni un

481

p. 309,l. 33

« je vais faire cela ! Cette conception symétrique aboutit chez les analystes à quelques vérités premières

p. 309,l.42

d'un vécu, d'un sentiment irréductible ?

p. 310, l.1

d'ombres bâclées à la « 6-42 »-eh bien, il y a bien pour lui un autre

schéma, un Autre dont il nous affirme que c'est un être vivant à sa façon et dont il nous souligne bien que, dans la mesure où il est un être vivant, il est capable d'égoïsme, comme tous les autres vivants quand il est menacé.

*Dieu lui-même, par] e ne sais quel désordre dont il est le premier responsable, se trouve en posture d'être menacé dans son indépendance. Et à partir de ce moment, il est capable, il manifeste des relations plus ou moins spasmodiques de défense, d'égoïsme. Néanmoins, cet Autre* garde une altérité telle qu'il est étranger aux choses vivantes et plus spécialement incompréhensive de tous les besoins vitaux de notre Schreber.

Dire que cet Autre a vraiment tout l'accent en la matière, ceci est suffisamment indiqué par le début singulièrement piquant et humoristique d'un des chapitres de Schreber qui est celui où Schreber nous dit: «Je ne suis pas un paranoïaque. On nous le dit assez, le paranoïaque, c'est quelqu'un qui rapporte tout à lui, c'est quelqu'un dont l'égocentrisme est particulièrement envahissant» -car il a lu en particulier Kraepelin. «Mais, moi, c'est complètement différent, c'est l'Autre qui rapporte tout à moi: *tout ce qui se passe, il le rapporte à moi». Il faut tout de même bien reconnaître qu'il n'a pas l'air fin en disant (la voilà bien cette méconnaissance foncière) que la structure est différente car il y a un Autre et que ceci est décisif, structurel, dans la structuration du cas.*

Alors, il s'agirait de savoir, avant de parler de l'Autre comme de ce quelque chose qui se place ou ne se place pas à une certaine distance, nous sommes capables ou non d'embrasser, d'éteindre, voire de consommer, à doses plus ou moins rapides, comme il se fait de plus en plus couramment dans l'analyse, il s'agit de savoir si la phénoménologie même des choses, telles qu'elles se présentent à nous dans notre expérience et ailleurs, ne mérite pas de poser la question tout différemment. C'est bien cela que je suis en train de vous dire quand je dis que l'Autre doit être d'abord - avant de voir comment il va être plus ou moins réalisé - comme un lieu, comme un lieu où la parole se constitue. Et

p. 310,l. 9

Dieu... manifeste des relations spasmodiques de défense. Il garde néanmoins...

p. 310,l.17

... C'est l'Autre qui rapporte tout à moi. II y a un Autre et cela est décisif, structurentiel

*Leçon du 13 juin 1956*

pourquoi pas ? Puisque aujourd'hui nous nous intéressons aux personnes, elles doivent venir quelque part. Mais elles viendront d'abord d'une façon signifiante, entendez bien, formelle, où la parole se constitue pour nous et d'un « je », et d'un « tu », ces deux semblables dont il peut ou dont il ne peut pas s'agir, qu'elle transforme en leur donnant une certaine justice, sans aucun doute, un certain juste rapport.

Mais c'est là ce sur quoi je veux insister, une distance, qui n'est pas symétrique et un rapport qui n'est pas réciproque. Le « je », vous allez le voir n'est jamais là où il apparaît, sous la forme d'un signifiant particulier. Le « je » est toujours là, au titre de présence soutenant l'ensemble du discours, au style direct et au style indirect. Le « je » est le « je » de celui qui prononce le discours. Tout ce qui se dit a sous soi un « je » qui le prononce. C'est à l'intérieur de cette énonciation que le « tu » apparaît. Ce sont des vérités premières, je dirais presque qu'elles sont tellement premières que vous risquez de les chercher plus loin que le bout de votre nez. Il n'y a rien de plus à entendre que ce que je viens de faire remarquer. Que déjà le « tu » soit à l'intérieur du discours, c'est une chose tout à fait évidente. Il n'y a jamais eu de « tu » ailleurs que là où on dit « tu ». Pour commencer, c'est là que nous avons à le trouver, vraiment comme une chose qui est cette vocalise « tu ». Partons de là. Quant au «Je », il peut ne pas vous paraître évident tout de suite, il n'a pas lui aussi une monnaie, élément fiduciaire circulant dans le discours. Mais cela, j'espère justement vous le montrer tout à l'heure. Je l'affirme et je le pose dès à présent pour simplement que vous ne le perdiez pas de vue, que vous sachiez où je veux en venir. Ce « tu», loin de s'adresser à une personne ineffable, à cette espèce d'au-delà dont les tendances existentialistes, à la mode de l'existentialisme, voudraient nous montrer l'accent premier, c'est tout à fait autre chose dans l'usage.

*C'est sur de simples remarques de cette espèce que je voudrais vous arrêter un instant.*

*Loin que le « tu » soit toujours cette espèce de « tu » plein, dont on fait si grand état, et dont vous savez qu'à l'occasion*

483
p. 311, l. Il
tout à fait autre chose dans l'usage

*Moi-même, dans des exemples majeurs -vous savez il s'agit de savoir s'il y a tellement de* « *tu » dans le « tu es mon maître »,* « *tu es ma femme »,* dont vous savez que je fais grand cas pour faire comprendre quelque chose de la fonction de la parole -c'est de remettre au point, de recentrer la portée donnée à ce « tu *» qu'il s'agit bien aujourd'hui. Loin que le « tu « ait toujours cet emploi plein et cet emploi fondateur, comme si c'était lui qui était en quoi que ce soit fondateur en la matière.*

C'est ce que nous allons justement essayer de voir aujourd'hui.

je vais vous ramener à quelque observation linguistique première, qui est que la deuxième personne du singulier est loin d'être employée toujours avec cet accent. Il s'agit là d'un usage le plus courant, celui qui fait dire: « on ne peut pas se promener dans cet endroit sans qu'on vous aborde ». Il ne s'agit d'aucun « tu », ni d'aucun « vous », ce n'est en réalité ni un « tu », ni un « vous ». Il est presque le réfléchi de « $_{on}$ ». Il est son correspondant.

je prends quelque chose de plus significatif encore « quand on en vient à ce degré de sagesse, il ne vous reste plus qu'à mourir ».

Là aussi, de quel « vous » ou de quel « tu » s'agit-il ? Ce n'est certainement pas à qui que ce soit que je m'adresse dans cette parole. Ce n'est pas à qui que ce soit d'autre, même le « vous » dont il s'agit là-je vous prie de prendre la phrase parce qu'il n'y a pas de phrase qui puisse se détacher de la plénitude de sa signification-ce que ce « vous » vise, ça n'est tellement peu un autre, que je dirais presque que c'est un reste de ceux qui s'obstineraient à vivre comme indépendants de ceux qui resteraient après ce discours qui dit de la sagesse, qu'il n'y a d'autre fin à tout que la mort, qu'il ne vous reste plus qu'à mourir. C'est quelque chose qui vous montre assez cette fonction de la deuxième personne dans cette occasion, qui est justement de viser l'intérieur de ce qui est personne, ce qui réside, ce qui se dépersonnalise.

En fait nous le connaissons bien ce « tu » qu'on tue là, dans l'occasion, c'est le même que nous connaissons parfaitement

- 484 -

p. 311, l.12

*le « tu » n'est pas toujours le « tu » plein dont on fait si grand état et dont vous savez qu'à l'occasion, je l'évoque moi-même dans des exemples majeurs «tu es mon maître, tu es ma femme »...*

p. 311,1.16

*de recentrer la portée donnée à ce «tu» qui est loin d'avoir toujours cet emploi plein.*

dans l'analyse et dans la phénoménologie de la psychose, c'est ce qui nous en dit « tu », ce « tu » qui se fait toujours discrètement ou indiscrètement entendre, ce « tu » qui parle tout seul, ce « tu » qui nous dit: « tu vols », qui nous dit: « tu es toujours le même », ce « tu » qui, comme dans l'expérience de Schreber, n'a pas besoin de dire « tu » pour être bien le « tu » qui nous parle; car il suffit d'un tout petit peu de désagrégation - et Schreber en a eu largement sa part -, pour qu'il sorte toute une série de choses du type de celle-ci: ne pas céder à la première invite. Il *s'agit de quelque chose qui comme tout ce qui arrive de plus ou moins focalisé dans l'expérience intérieure de Schreber,* vise ce quelque chose qui n'est pas dénommé, ce quelque chose que nous sommes capables de reconstruire comme là, cette tendance homosexuelle, mais comme peut être autre chose, puisque les invitations, les sommations ne sont pas rares. Elles sont constantes. Et cette phrase qui est en effet la règle de conduite de beaucoup ne s'éteint pas à votre premier mouvement, ce pourrait être le bon, comme on dit toujours; et qu'est-ce qu'on vous apprend, si ce n'est justement de ne jamais céder à quoi que ce soit à la première invite, si d'ailleurs nous reconnaissons notre bon vieil ami, le surmoi, qui nous apparaît tout d'un coup sous un jour, sous sa forme phénoménale, plutôt que sous ses aimables hypothèses génétiques. Ce surmoi, c'est bien en effet quelque chose comme la loi, c'est une loi sans dialectique. Ce n'est pas pour rien qu'on le reconnaît

plus ou moins justement comme l'impératif catégorique *comme nous en parle l'ennemi intérieur dans* ce que J'appellerai sa neutralité malfaisante, qu'un certain auteur appelle le « saboteur interne ». *Ce « tu » nous aurions tort de le méconnaître dans sa fonction de « tu » et de le méconnaître dans ses diverses propriétés qui, nous le savons par expérience, font qu'il est là comme ce que nous appellerons un observateur;* il voit tout, entend tout, note tout. C'est bien ce qui se passe chez Schreber. Et c'est son mode de relation avec ce quelque chose qui en lui s'exprime par ce « tu », par un « tu » inlassable, incessant, qui le provoque à une série de réponses sans



p. 312, l. 6
ne pas céder à la première invite
p 312, l. 21
Ce «tu» nous aurions tort de méconnaître qu'il est aussi là comme un observateur

aucune espèce de sens: il voit tout, entend tout, note tout. J'ai presque envie de finir par la vieille expression « nul ne s'en doute », qui s'étalait autrefois sur les annuaires de téléphone à propos d'une police privée.

On sent là combien il s'agit d'un idéal.

*Car bien entendu, on voit bien aussi la fonction publicitaire de la chose,* comme tout le monde serait heureux si, en effet « nul ne s'en doutait ». C'est bien de cela qu'il va s'agir justement, c'est qu'on a beau être derrière un rideau, il y a toujours de gros souliers qui dépassent. Pour le surmoi, c'est pareil. Mais, assurément, lui ne se doute de rien. C'est bien également ce qu'exprime cette phrase: il n'y a rien de moins douteux que tout ce qui nous apparaît par l'intermédiaire de ce « tu ».

*En d'autres termes, au moment de partir dans cette exploration, il faut quand même que nous nous apercevions de ceci, c'est que toute espèce d'élaboration du « tu » oubliera cette arête première, qui est celle que justement notre expérience analytique manifeste. Mais il semble même que c'est incroyable que nous puissions l'oublier que le « tu » est là, essentiellement comme un étranger* qu'un des analystes de temps en temps a été jusqu'à le comparer avec ce qui se passe dans un petit crustacé genre crevette qui a une priorité particulière qui est celle d'avoir sa chambre vestibulaire ouverte sur le milieu marin au début de son existence. Il s'agit du vestibule pour autant qu'il est l'organe régulateur de l'équilibration. Normalement cette chambre vestibulaire est fermée et elle comprend un certain nombre de petites particules répandues dans ces espèces animales; autrement dit quelque chose qui est dans le milieu inscrira les différentes positions du sujet par le fait qu'il les portera différemment dans la chambre, selon que le sujet sera dans la position verticale ou horizontale. Chez ces petits animaux, c'est eux-mêmes qui, à un moment de l'existence, s'envoient doucement dans le coquillage quelques petits grains de sable. Et la chambre se referme par un processus physiologique et se trouve donc être approvisionné lui-même dans

p. 312, l. 28

On sent là combien il s'agit d'un idéal.

p. 312, l. 33

a par l'intermédiaire de ce tu ». Il est incroyable que nous puissions oublier cette arête première qui est celle que notre expérience analytique manifeste, que le « tu » est là comme un corps étranger.

486

*Leçon du 13 juin 1956*

ses menus appareils de très jolies choses. Car il suffit de substituer aux grains de sable de petites particules... pour que nous puissions ensuite emmener ces charmants petits animaux au bout du monde avec un électroaimant et les faire nager les pattes en l'air.

Eh bien, voilà *la fonction du « tu » chez l'homme. C'est ça, c'est ce que dit M. Isakower. Mais manifestement, le fait que je vous le rapporte en cet endroit du discours vous montre que j'y prendrai assez volontiers une référence apologétique exemplaire pour vous faire comprendre avant tout de quoi il s'agit dans l'expérience du « tu », disons, si vous voulez, à son plus bas niveau, mais dont bien évidemment, à méconnaître qu'elle aboutit très précisément à cela, c'est absolument méconnaître tout de la fonction et de l'existence du « tu », autrement dit, comme signifiant.*

*Remarquez que les choses là vont assez loin,* et que les analystes - je ne suis pas là à tenir une voix qui soit solitaire les analystes ont insisté là aussi. Je ne peux pas m'étendre longuement sur la relation qui existe entre cette fonction du signifiant « surmoi », qui n'est pas autre chose que cette fonction du « tu », et le sentiment de réalité. Je n'ai pas besoin d'insister, pour la simple raison qu'à toutes les pages de l'observation du président Schreber, celui-ci est accentué. Si le sujet ne doute pas de la réalité de ce qu'il entend, c'est en fonction de ce caractère de corps étranger de l'intimation du « tu » délirant, en fin de compte. Est-ce que j'ai besoin à l'autre terme, de vous rappeler que quant à ce qui est de la réalité, la philosophie de Kant aboutit à ce qu'il n'y a de réalité fixe, si ce n'est le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et la voix de la conscience au-dedans. En fin de compte, cet étranger, comme le personnage de Tartuffe, ce sera tout de même celui qui sera le véritable possesseur de la maison et qui dira au moi: « C'est à vous d'en sortir » *au moment où il y aura le moindre conflit,* quand le sentiment d'étrangeté

porte quelque part, ce n'est jamais du côté du surmoi, c'est le moi qui ne se retrouve plus, c'est le moi qui entre dans l'état « tu ». C'est le moi qui se croit lui-même à l'état de

487

p. 313,l. 8

Voilà la fonction du « tu » chez l'homme selon M. Isakover. Et j'en ferai volontiers un apologue pour faire comprendre l'expérience du «tu» mais à son plus bas niveau. C'est tout méconnaître de sa fonction que de négliger qu'elle aboutit au « tu » comme signifiant.

double, c'est-à-dire à cet état inquiétant de voir que lui, le moi est expulsé de la maison. Et c'est toujours le « tu» en question qui restera possesseur des choses.

Ceci c'est l'expérience bien entendu; cela ne veut pas dire que nous devons nous en tenir là. Mais enfin il faut rappeler ces vérités d'expérience pour comprendre où est le problème et où est le problème de structure.

*Alors bien entendu, comme nous sommes au niveau du discours et de la parole, et que, peut-être après tout, il vous* semble étrange que je mécanise ainsi les choses, et que peut-être vous vous imaginiez que j'en suis à une notion aussi élémentaire du discours que j'imagine ou que j'enseigne, que tout est contenu dans cette relation du « je » au « tu », du moi à l'autre, qui est ce sur quoi les linguistes, pour ne pas parler des psychanalystes, s'arrêtent et commencent à balbutier chaque fois qu'ils abordent la question du discours. Et je dirais même qu'on a regret, dans un livre très remarquable comme celui de Pichon, dont je viens de parler, de voir qu'on doit rappeler ou on croit devoir rappeler comme principe, comme base d'une grande définition des répartitoires -comme il s'exprime -verbaux, il faut partir de l'idée que le discours, s'adressant toujours à un autre, *c'est en fonction de ces relations du moi à l'autre, ou plus exactement de celui qui parle, du locuteur à l'allocutaire, celui à qui on parle, que nous allons classer ces grands répartitoires,* et commencer par parler d'un plan locutoire simple que nous trouvons dans l'impératif « viens ». Il n'y a pas besoin d'en dire beaucoup. « Viens », ça suppose un « je », ça suppose un « toi », qu'il y a d'autre part un narratif qui sera un délocutoire, c'est-à-dire qu'on part de quelque chose d'autre.

Il y aura toujours aussi le moi et le « tu », mais avec visée sur quelque chose d'autre. Il faut croire qu'on n'est pas tout à fait pleinement satisfait par une telle répartition puisque, si vous voulez vous reporter à Pichon - ça peut, peut-être, vous donner envie d'aller le regarder à propos de l'interrogation - il se posera quelques problèmes nouveaux, et nous l'introduirons avec une dissymétrie qui fera symétrie

p. 313, l. 31

... où est le problème de structure.

p. 313, l. 42

... il faut partir de l'idée que le discours s'adresse toujours à un autre, à l'allocutaire

*Leçon du 13 juin 1956*

à la condition que nous considérions que le chiffre « 3 » est le meilleur.

*En d'autres termes, le narratif sera « il vient », et l'interrogatif sera quelque chose comme « vient-il » ? Ce n'est pas si simple. Tout n'est pas si simple dans cette fonction du « vient-il* » ? La preuve c'est qu'on dit: « le roi vient-il ? », ce qui montre bien que « t-il » n'est pas tout à fait le même sujet dans l'interrogation que dans la narration. « Le roi vient-il » ? peut vouloir dire: qu'il vient, qu'il y a un roi qui vienne, ou si le roi vient. La question est beaucoup plus complexe dès qu'on s'approche de l'usage concret du langage. Car l'impératif « viens » en effet nous laisse l'illusion d'une présence symétrique et bipolaire d'un « je » et d'un « tu », qu'est-ce que vous direz, est-ce que le « je » et le « tu » sont aussi présents dans cet impératif, dans les narratifs qui constituent l'essentiel d'un locutoire : « si il vient » et la référence à un tiers objet qu'on appelle une troisième personne ?

La dite troisième personne n'existe pas. Il n'y a pas de troisième personne. je vous dis cela au passage pour commencer déjà d'ébranler quelques bases certaines très tenaces dans vos esprits, grâce à l'enseignement primaire de la grammaire. Il n'y a pas de troisième personne. M. Benveniste l'a parfaitement démontré.

*En tout cas, au niveau des narratifs, je demande ce qu'a d'élocutoire le narratif...*

*C'est bien là que nous allons nous arrêter un instant et nous demander dans quelle sorte d'interrogation peut se situer ce qui à nous, au point où nous en sommes arrivés de nos énoncés ou de notre développement s'appelle ce que j'appelle la question, la question que le sujet se pose, ou plus exactement* la question que je me pose sur ce que je suis ou peux espérer être.

*Peut-être à partir de cette position radicale, toujours masquée, bien entendu, et si bien masquée qu'après tout* nous, dans notre expérience nous ne la trouvons jamais qu'exprimée par le sujet hors de lui-même et à son insu. Mais néanmoins fondamentale, puisque c'est là que nous l'avons

489

p. 314,l. 8

le chiffre trois est le meilleur. Si le narratif est « il vient », l'interrogatif est « vient-il ? » mais tout n'est pas simplement dans cette fonction.

p. 314,l. 22

M. Benveniste l'a parfaitement démontré - arrêtons nous un instant pour situer la question que le sujet se pose ou plus exactement la question que je me pose sur ce que je suis ou peux espérer être.

p. 314,l. 25

ou peux espérer être

attrapée par les oreilles, la question, comme étant la question fondement de la névrose; cette question quand elle affleure, nous la voyons déjà se décomposer singulièrement, et quand elle affleure sous des formes qui n'ont rien d'interrogatif, qui sont - sous la forme du « puissé-je y arriver! » - entre l'exclamation, le souhait, la formule dubitative. Si nous voulons lui donner un tout petit peu plus de consistance, l'exprimer dans le registre qui est celui du délocutoire et des narratifs, à savoir à l'indicatif. Remarquez comment nous l'exprimons, tout naturellement, nous dirons: « penses-tu réussir ? ».

Bref, je voudrais vous ramener à une autre répartition des fonctions du langage, à *leur niveau plein et distinct,* de cet ânonnement autour de la locution, de la délocution, de l'allocution, qui serait celle-ci: la question qui, elle, est toujours latente mais jamais posée. Mais le fait que si elle vient au jour, que si elle surgit, c'est en raison précisément d'un mode d'apparition de la parole que nous appellerons de différentes façons, je ne tiens pas spécialement à l'une ou à l'autre, que nous appellerons la mission, le mandat, que nous appellerons la délégation, la dévolution par référence à Heidegger qui est bien entendu le fondement ou la parole fondatrice, le « tu es ceci », que tu sois ma femme ou que tu sois mon maître, ou mille autre choses, ce « tu es ceci » que je reçois et qui me fait dans la parole autre chose que je ne suis.

*C'est* là *la question. Qui est-ce qui la prononce ? Comment est-ce qu'il le reçoit dans cette parole pleine ? Est-ce qu'il s'agit de la même chose* que de ce « tu » en train de naviguer en liberté dans les exemples que je vous ai donnés ? Est-ce que cette mission est primitive ou secondaire par rapport à la question, phénoménalement ?

Assurément c'est bien là que la question tente à surgir. C'est quand nous avons à répondre à cette mission. Et là le tiers dont il s'agit, je vous le fait remarquer au passage, n'est jamais et en aucun cas quoi que ce soit qui ressemble à un objet. *Le tiers dont il s'agit, le « l » qui va surgir,* est toujours le discours lui-même auquel le sujet se réfère. Autrement dit, au « tu es mon maître », répond un certain « que

p. 314,l. 38

... à une répartition des fonctions du langage autre que...

p. 315, G 4

... me fait dans la parole autre que je ne suis. Qui le prononce? Ce « tu», est-il le même ?

p. 315,l. 11

... n'est rien qui ressemble à un objet

*Leçon du 13 juin 1956*

suis-je » ? « Que suis-je pour l'être, si tant est que je le sois ? » Et ce « 1 » apostrophe dont il s'agit, ça n'est pas le maître pris comme un tiers, comme un objet, c'est l'énonciation totale, la phrase qui dit: « je suis ton maître», comme si « ton maître » avait un sens par le seul hommage que j'en reçois. Mais on dit « que suis-j e, pour être ce que tu viens de dire ? ».

Il y a une très jolie prière dans la pratique chrétienne qui s'appelle l'Ave Maria. Personne ne se doute que ça commence par les trois premières lettres que les moines bouddhistes marmonnent toute la journée: « AUM ». Mais c'est curieux que ça doit être justement les mêmes, ça doit nous indiquer qu'il y a là quelque chose de tout à fait radical dans l'ordre du signifiant. Qu'importe! «Je vous salue Marie ». Et pour ne pas le répéter, selon une autre formule populaire, « Je vous salue Marie », dit la chansonnette, « vous aurez un fils sans mari ». Ceci n'est d'ailleurs pas du tout sans rapport avec le sujet du président Schreber. La réponse n'est pas du tout « Je suis quoi ? » La réponse c'est: « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». La servante, ce n'est pas tout à fait là même chose, en principe, « je suis la servante », ça veut simplement dire: « je m'abolis, que suis-je pour être celle que vous dites ? ». Mais, « qu'il me soit fait selon votre parole ». Tel est l'ordre de répliques dont il s'agit dans la parole la plus claire.

*A partir de là, nous allons peut-être nous apercevoir et pouvoir bien situer ce dont il s'agit quand cette phrase dite de la dévolution se présente d'une façon assez développée pour que nous puissions voir les rapports réciproques du « tu » comme corps étranger avec l'assomption ou non par le sujet, l'épinglage, le capitonnage, le poids, la prise du sujet par un signifiant.*

Je vous prie alors aujourd'hui de vous arrêter avec moi sur quelques exemples, et quelques exemples dont la portée linguistique pour nous français... *«Je suis celui qui toujours veux le bien et toujours fait le mal».*

*J'ai été rechercher les choses au passage, hier soir, de façon à vous dire comment j'ai résolu la question. J'ai été... parce*

491

p. 315,l. 29

... l'ordre de réplique dont il s'agit dans la parole la plus claire. Quand la dévolution se présente d'une façon assez développée, nous pouvons étudier les rapports réciproques du «tu », corps étranger, avec le signifiant qui épingle, capitonne le sujet.

p. 315,l. 34

... quelques exemples dont la portée linguistique nous est, à nous Français, tout à fait sensible

*qu'il dit: «Je suis une partie de cette force gui toujours veut le bien et toujours fait le mal», de sorte qu'il n'y a rien à en faire, tel que c'est écrit. Mais je vous pose la question de la façon dont vous écrirez les choses. Car en allemand, le passage à travers l'écran de la formule relative existe aussi, à savoir que la question peut se poser si je suis « celui qui veux» à la première personne, et « chante » à la troisième. Je vous fais remarquer d'ailleurs, que la première personne fait ambiguïté avec la troisième dans l'occasion, ce qui n'est pas non plus un hasard.*

*Mais prenons les choses en français, quelle est la différence ? Nous reprenons l'exemple de tout à l'heure: «Je suis la femme quine vous abandonnerai pas», < je suis la femme qui ne t'abandonnera pas ». Mais ceci peut évoquer chez vous des échos un peu trop significatifs. Je vous choisirai un autre exemple pour que votre lucidité s'exerce plus à l'aise.*

Quelle est la différence entre ce « tu es celui qui me suivras partout », et « tu es celui qui me suivra partout » ? Nous avons donc une principale à la deuxième personne « tu es celui ». « Qui » est justement cet écran, *dit à la troisième personne qui va ou non laisser passer de l'un à l'autre membre de la phrase l'unité du « tu ». Vous* voyez immédiatement qu'il est absolument impossible de séparer cette idée du « tu », du sens du signifiant « suivras ». Autrement dit, que ce n'est absolument pas du « tu » que dépend *de savoir si le < celui qui,> va lui être ou non perméable, mais c'est du sens de « suivras »,* et du sens aussi de ce que, moi qui parle, et ce moi qui parle, ce n'est pas forcément moi, c'est peut-être qui entend ça de l'écho qui est sous toute la phrase, du sens qu'il met à ce « tu es celui qui me suivra » - ou suivras -. Car il est bien clair que « tu es celui qui me suivras partout », est à tout le moins une élection, une élection peut-être unique; en tout cas mandat dont je vous parlais tout à l'heure, cette dévolution, cette délégation, cet investissement qui se distingue à tout le moins de « tu es celui qui me suivra partout », de ce fait que celui-là, le moins qu'on puisse en dire, c'est que c'est une constatation.

p. 316,l. 1

« tu es celui». «Qui » est l'écran. Va-t-il ou non laisser passer dans la relation le «tu»?

p.316,L4

Ce n'est pas de « tu » que dépend la perméabilité de l'écran, mais du sens de suivre.

*Leçon du 13 juin 1956*

Nous avons très vite tendance à l'entendre, à la sentir comme une constatation qui va plutôt du côté de la constatation navrée. Car enfin « tu es celui qui me suivra partout », si ça a vraiment là un caractère déterminatif que le sujet soit celui-là, nous pouvons dire que nous en aurons rapidement plein le dos; que pour tout dire, ce qui, d'un côté, verse vers le sacrement et la délégation, de l'autre côté irait assez volontiers et vite du côté de la persécution, *qui inclut dans ce terme même ce registre du suivre.*

*Bref, vous voyez bien là, à propos de cet exemple, la relation qui existe entre ce « tu » et le signifiant.*

Vous me direz une fois de plus que le signifiant dont il s'agit est justement une signification. *Je vous rétorquerai que au niveau de ce que j'appellerai « t-il », je ne peux même pas l'appeler plus intensif que l'autre, ce qui vous suit partout comme votre ombre, ça peut passer pour être, que ça a beau être quelque chose de particulièrement intensif, c'est assez incommode pour cela.*

*C'est autre chose, la sécution dont il s'agit* quand je dis « tu es celui qui me suivras partout » à celui dans lequel je reconnais mon compagnon, en un certain sens, qui peut être la réponse au « tu es mon maître », dont nous parlons depuis toujours. C'est quelque chose dont la signification implique l'existence d'un certain mode de signifiant. Et nous allons immédiatement le matérialiser.

C'est ce qui en français peut faire ambiguïté, je veux dire, ne pas porter assez vite en soi la marque de l'originalité signifiante de cette dimension du suivre, du vrais suivre, suivre, quoi c'est ce qui reste ouvert. *C'est ton être, c'est ton message, c'est ta parole, c'est ton groupe, c'est ce que tu représentes.* Qu'est-ce que c'est ? C'est quelque chose qui représente un nœud, un point de serrage dans un faisceau de significations qui est ou non acquis par le sujet. Car précisément si le sujet ne l'a pas acquis, il entendra le « tu es celui qui me suivra partout », dans ce deuxième sens, à savoir qu'il l'entendra dans un autre sens que celui qui est dit dans le « suivras » (as), c'est-à-dire que tout changera, y compris la portée du « tu ».

493
p. 316, l. 16
inclus dans le terme même de suivre
p. 316,l. 18
Je vous rétorquerai que la signification de la sécution dont il s'agit.
p. 316,l. 26

C'est ce qui reste ouvert. Et c'est justement ce que je veux vous faire remarquer. Ça reste ouvert. Suivre ton être, ton message, ta parole, ton groupe, ce que je représente ?

Cette présence dans ce qui base « tu » dans le « suivras », est quelque chose qui justement intéresse la personnaison du sujet auquel on s'adresse; car il est clair également que quand je dis, je vais revenir à mon exemple sensible maintenant: « tu es la femme qui ne m'abandonnera pas », je manifeste en un certain sens, une beaucoup plus grande certitude concernant le comportement de ma partenaire que *quand elle me dit: « je suis la femme qui ne t'abandonnerais pas », ou quand elle dit: « J e suis la femme qui ne t'abandonnerait pas ». C'est la référence à la première personne;* pour lui faire sentir la différence qui ne s'entend pas, je manifeste, dans le premier cas, une beaucoup plus grande certitude, et dans le second cas une beaucoup plus grande confiance. Cette confiance implique précisément un moindre lien entre la personne qui apparaît dans le « tu » de la première partie de la phrase, et la personne qui apparaît dans la relative. Le lien, si l'on peut dire, est plus lâche. C'est justement parce qu'il est lâche qu'il apparaît dans une originalité spéciale à l'endroit du signifiant qu'il suppose que la personne sait de quelle sorte de signifiant il s'agit dans ce « suivre » qu'elle l'assume, que c'est elle qui va suivre; ce qui veut dire aussi qu'elle peut ne pas suivre.

Je reprends et je vais prendre une référence qui a son intérêt qui n'est rien d'autre que quelque chose qui touche au caractère tout à fait le plus radical des relations du « je » avec le signifiant. Dans les langues indo-européennes anciennes et dans certaines survivances des langues vivantes, il y a ce qu'on appelle, et que vous avez tous appris à l'école: la voix moyenne. La voix moyenne se distingue de la voix positive et de la voix passive en ceci que nous disons, dans une approximation qui vaut ce que valent d'autres approximations qu'on apprend à l'école, que le sujet fait l'action dont il s'agit. Il y a des formes verbales qui disent un certain nombre de choses. Il y a deux formes différentes pour dire: je sacrifie (comme sacrificateur), ou je sacrifie (comme celui qui offre le sacrifice à son bénéfice).

L'intérêt n'est pas d'entrer dans cette nuance de la voix moyenne à propos des verbes qui ont les deux voix parce que



p. 316, l. 38
*tu es la femme qui ne m'abandonneras pas*

*Leçon du 13 juin 1956*

précisément nous n'en usons pas, nous la sentirons toujours mal, mais ce qui est instructif c'est de s'apercevoir qu'il y a des verbes qui n'ont que l'une ou l'autre voix, et que c'est précisément ce que les linguistes -sauf dans les cas où ils sont particulièrement astucieux -laissent tomber. Alors là vous vous apercevez des choses très drôles; c'est, pour le recueillir dans un article, ce que M. Benveniste a fait, sur ce sujet (et dont je vous donne la référence: Journal de Psychologie normale et pathologique - Janvier-Mars 1950, entièrement consacré au langage), nous nous apercevrons que sont les moyens verbes: naître, mourir, suivre et pousser au mouvement, être maître, être couché, et revenir à un état familier, jouer, avoir profit, souffrir, patienter, éprouver une agitation mentale, prendre des mesures, qui est le météore dont vous êtes tous investis comme médecins, car tout ce qui se rapporte à la médecine est dérivé de ce météore ; parler, enfin, c'est très précisément du registre de ce dont il s'agit dans ce qui est en jeu dans notre expérience analytique; dans le cas où les verbes n'existent et ne fonctionnent dans un certain nombre de langues qu'à la voix moyenne, et seulement à cette voix; et d'après l'étude, c'est très précisément à cette notion que le sujet se constitue dans le procès ou l'état, que le verbe exprime n'attacher aucune importance au terme, procès ou état, la fonction verbale comme telle n'est pas du tout si facilement saisie dans aucune catégorie. Le verbe est une fonction dans la phrase, et rien d'autre, car, procès ou état, les substantifs l'expriment aussi bien. Le fait que le sujet soit plus ou moins impliqué n'est absolument pas changé par le fait que le procès dont il s'agit soit employé à la forme verbale. Le fait qu'il soit employé à la forme verbale dans la phrase, n'a aucune espèce de sens, c'est qu'il sera le support d'un certain nombre d'accents signifiants qui situeront l'ensemble de la phrase sous un aspect ou sous un mode temporel. Il n'y a aucune autre différence entre le nom et le verbe de cette fonction à l'intérieur de la phrase; mais l'existence, dans les formes verbales, de formes qui sont différentes, distinctes pour les verbes dans lesquels le sujet se constitue

comme tel, comme « je », que le sequor latin implique, en raison du sens plein du verbe suivre, cette présence du « je » dans la séduction, c'est quelque chose qui pour nous est illustratif et nous met sur la voie de ce dont il s'agit dans le fait que le « suivra » de la deuxième phrase s'accorde ou ne s'accorde pas avec le « tu » de la principale, ici purement présentatif « tu es celui qui me suivra »... le « vra » s'accordera ou ne s'accordera pas avec le « tu », selon ce qui se passe au niveau du « je», de celui dont il s'agit. C'est-à-dire selon la façon dont le « je » est intéressé, captivé, épinglé, pris dans le capitonnage dont je parlais l'autre jour dans la façon dont le signifiant s'accroche pour le sujet dans son rapport total au discours. Tout le contexte de « tu es celui qui me suivra » changera suivant le mode et l'accent donné au signifiant, selon les implications du « suivra », selon le mode d'être qui est en arrière de ce « suivra », selon les significations accolées par le sujet à un certain registre signifiant, selon ce quelque chose qui dans cette indétermination du « que suis-je », fait que le sujet part ou non avec un bagage; peu importe qu'il soit primordial, acquis, secondaire, de défense, fondamental, peu importe son origine!

Il est certain que nous vivons avec un certain nombre de ces réponses au « Que suis-je ? » en général des plus suspectes. *Inutile de dire que si « Je suis un père » a un sens tout à fait fondamental,* K *je suis un père concret » a un sens tout à fait problématique.*

Il est inutile de dire que s'il est extrêmement commode, et vraiment d'usage commun de se dire: «Je suis un professeur», chacun sait que ça laisse complètement ouverte la question: professeur de quoi ? Que si l'on se dit mille autres identifications: « je suis un français », par exemple, que ceci suppose la mise entre parenthèses totale de ce que peut représenter la notion d'appartenance à la France; que si vous dites « je suis un cartésien », c'est dans la plupart des cas que vous n'entravez absolument rien à ce qu'a dit M. Descartes, parce que vous ne l'avez probablement jamais ouvert. Quand vous dites: «Je suis celui qui a des idées

p. 318, l 14

... « Que suis-je » ? en général des plus suspectes. Si, je « suis un père » a un sens, c'est un sens problématique.

- 496 -

claires », il s'agit de savoir pourquoi; quand vous dites « je suis celui qui a du caractère » tout le monde peut vous demander à juste titre lequel, et quand vous dites « je dis toujours la vérité », eh bien, vous n'avez pas peur!

C'est très précisément de cette relation au signifiant qu'il s'agit pour que nous comprenions quel accent va prendre dans la relation du sujet au discours cette première partie du « tu es celui qui me », selon que, oui ou non, la partie signifiante aura été par lui conquise et assumée, ou au contraire verworfen, rejetée.

je veux encore, pour vous laisser sur la question dans son plein sens, vous donner quelques autres exemples.

Ceci n'est pas lié au verbe suivre. Si je dis à quelqu'un « tu es celui qui dois venir», vous devez tout de suite comprendre ce que cela suppose comme arrière plan de signifiants. Mais si je dis à quelqu'un « tu es celui qui dois arriver », c'est quelque chose qui consiste à dire « tu arriveras ». On voit ce que cela laisse supposer. Oui! Mais dans quel état. Il importe d'insister sur ces exemples.

« Tu es celui qui veux ce qu'il veut », cela veut dire « tu es un petit obstiné. Cela veut dire « tu es celui qui sais vouloir », il ne s'agit pas d'ailleurs forcément que tu sois celui qui me suivras ou qui ne me suivras pas, tu es celui qui suivra sa voie jusqu'au bout ».

« Tu es celui qui sait ce qu'il dit », de même que « tu n'es pas celui qui suivra sa voie jusqu'au bout ».

L'importance de ces distinctions est celle-ci: le changement d'accent, c'est-à-dire le « tu » qui donne à l'autre, qui lui confère sa plénitude et qui est aussi bien celle dont le sujet reçoit la sienne, est essentiellement liée au signifiant.

Que va-t-il se passer quand le signifiant dont il s'agit est évoqué mais fait défaut ? Que va-t-il se passer ?

Il y a quelque chose que nous pouvons à la fois déduire de cette approche et voir confirmer par l'expérience.

Il suffit maintenant de faire notre formule se recouvrir avec le schéma que nous avons donné autrefois pour être celui de la parole dans ce sens qu'elle va du S au A. « Tu es

celui qui me suivras partout. » Naturellement le S et le A sont toujours réciproques, et dans la mesure même où c'est le message qui nous fonde, que nous recevons de l'Autre, qui est au niveau du « tu » ; le A au niveau du « tu », le petit « a », au niveau de « qui me », et le S au niveau de « suivras ».

Dans toute la mesure où le signifiant qui donne à la phrase son poids, et du même coup donne son accent au « tu », dans toute la mesure où ce signifiant va manquer, dans toute la mesure où ce signifiant est entendu, mais où *rien, chez le sujet, ne peut y répondre, dans toute cette mesure, la fonction de la phrase va se réduire à la portée du reste signifiant, du signifiant libre, du signifiant qui n'est jamais, lui, épinglé nulle part, donc bien entendu la fonction est absolument libre.* Il n'y aucun « tu » électif. Le « tu » est exactement celui auquel je m'adresse, et rien d'autre. Il n'y a pas de « tu 7 fixé d'aucune façon. Le « tu » est tout ce qui suit, celui qui meurt. C'est exactement là le début des phrases qui sont focalisées et qui s'arrêtent précisément à ce point où va surgir un signifiant qui reste lui-même entièrement problématique, chargé d'une signification certaine, mais on ne sait pas laquelle, d'une signification à proprement parler manquante, dérisoire, qui indique la béance, le trou, l'endroit où justement rien ne peut chez le sujet, répondre de signifiant,

C'est précisément dans la mesure où c'est le signifiant qui est appelé, qui est évoqué, qui est intéressé, que surgit autour de lui l'appareil pur et simple de relation à l'Autre, le bredouillage vide du « tu es celui qui me... », qui est le type même de la phrase qu'entend le président Schreber, et qui est celui qui bien entendu nous produit cette présence de l'Autre d'une façon en effet d'autant plus radicalement présente, et d'autant plus radicalement Autre, d'autant plus absolument l'Autre, qu'il n'y a rien qui permette de le situer à un niveau de signifiant auquel le sujet d'une façon quelconque s'accorde cette déproposition. Et le texte est dans Schreber Il le dit dans cette relation qu'il a désormais à l'Autre, s l'Autre un instant l'abandonne, le laisse tomber, il se produit une véritable Zersetzung, il sera laissé à sa décomposition

- 498 -

p. 319,l. 15

... mais si rien chez le sujet ne peut y répondre ? la fonction de la phrase se réduit alors à la seule portée du tu », signifiant libre épinglé nulle part.

Cette décomposition du signifiant est quelque chose qui dans le phénomène se produit au niveau et autour d'un point d'appel qui est constitué par un manque, une disparition, une absence d'un certain signifiant, pour autant que, à un moment donné il est appelé comme tel.

Supposez que ce soit le « me suivras » dont il s'agit. Tout sera évoqué autour des significations qui pour le sujet en approchent. Il y aura le « je suis prêt », « je serai soumis », « je serai dominé », « je serai frustré », « je serai dérobé », et « je serai aliéné », et « je serai influencé ». Mais le « suivras » au sens plein n'y sera pas.

Quelle est la signification qui dans le cas du président Schreber a été à un moment donné approchée ? C'est ce dont il s'agit, qui tout d'un coup chez cet homme sain jusque-là, s'était parfaitement accommodé de l'appareil du langage, pour autant qu'il établit la relation courante avec ses semblables, quel est ce quelque chose qui a pu être appelé -qui l'a été d'une façon telle -à produire un tel bouleversement ? Qu'il n'y ait plus que le *repassage de la parole comme telle, sous cette forme demi-aliénée qui devient pour lui le mode de relation essentiel, électif à un Autre, qui en quelque sorte s'unifie à partir de ce moment-là,* qui devient le registre de l'altérité unique et absolue, et qui brise, qui dissipe la catégorie de l'altérité au niveau de tous les autres êtres qui entourent à ce moment Schreber.

C'est là la question sur laquelle nous nous arrêtons aujourd'hui. je vous donne, d'ores et déjà, la direction dans laquelle nous allons le voir. Nous allons voir les mot-clé, les mots signifiants, ce que Schreber, depuis l'assomption des nerfs, la volupté, la béatitude, et mille autres termes tournés autour d'une sorte de signifiant central qui n'est jamais dit, et dont la présence commande, est là déterminante, comme il le dit lui-même. Il emploie le mot essentiel de tout ce qui se passe dans son délire, à titre indicatif, et pour vous rassurer en terminant, pour vous montrer que nous sommes sur un terrain qui est nôtre, je vous dirai que *dans toute l'œuvre de Schreber son père n'est nommé qu'une fois,* à propos de



p. 320, l. 9

... le repassage de la parole devient pour lui le mode de relation électif à un autre...

p. 320, l. .22

dans toute l'œuvre de Schreber, son père n'est cité qu'une fois

l'œuvre qui est la plus connue sinon la plus importante de ce bizarre personnage qu'était le père de Schreber, qui s'appelle « le manuel de gymnastique de chambre de mon père », c'est-à-dire un manuel que j'ai tout fait pour me procurer. C'est plein de petits schémas. Et il le cite pour dire qu'il a été se référer à l'œuvre de son père. C'est la seule fois où il le nomme, son père, pour aller voir si c'est bien vrai ce que lui disent les voix quant à l'attitude typique, celle qui doit être prise par l'homme et la femme au moment où ils font l'amour.

Avouez que c'est une drôle d'idée d'aller chercher dans le « manuel de gymnastique de chambre ». Chacun sait que l'amour est un sport idéal, mais tout de même ce n'est justement pas là que l'on va chercher les règles.

Ceci doit tout de même - si humoristique soit le mode d'abord - vous mettre *sur la voie de ce que je veux dire. Et nous sommes aussi dans un terrain familier, quand nous posons dans un autre langage, mais qui comporte des structurations absolument décisives et essentielles dans tout notre registre de ce qu'il s'agit de définir quand nous abordons par la voie de la relation propre à l'intérieur du signifiant, de la cohérence de la phrase à la phrase, quand nous abordons ce problème de ce qui résulte d'un certain manque au niveau du signifiant; dans la façon dont le sujet ressent, perçoit, entre en rapport effectif fondamental qui est ce au niveau de quoi le «Je », le sujet cause, dit* « *tu » comme tel.*

500
p. 320, l. 33

vous mettre sur la voie de ce que, après avoir abordé par la voie de la cohérence de la phrase le problème de ce qui résulte d'un certain manque au niveau du signifiant, je vous apporterai la prochaine fois.

LEÇON 23, 20 JUIN 1956

Tu es celui qui me suis le mieux.
Tu es celui qui me suit comme un petit chien.
Tu es celui qui me ... ce jour là.
Tu es celui qui me ... à travers les épreuves.
Tu es celui qui... la loi le texte.
Tu es celui qui... la foule.
Tu es celui qui m'as suivi.
Tu es celui qui m'a suivi.
Tu es celui qui es.
Tu es celui qui est.

*Je ne crois pas cela plus vain que d'énumérer par liste et catégorie les symptômes d'une psychose, c'est autre chose et je crois que c'en est le préalable peut-être indispensable, au moins pour le point de vue que nous avons choisi.* Bref, votre métier de psychanalyste vaut bien que vous vous arrêtiez un moment sur ce que parler veut dire, car enfin c'est un exercice pas tout à fait de la même nature, encore qu'il puisse apparemment s'en rapprocher, de l'exercice voisin de celui des récréations mathématiques auxquelles on n'accorde jamais assez d'attention. Cela a toujours servi à former l'esprit. Là on sent toujours que ça va au-delà de la petite drôlerie, là vous êtes exactement au-delà de ce dont il s'agit,

- 501 -
p. 321, l. 3
Tu es celui qui me suivait ce jour-là
tu es celui qui me suivais à travers les épreuves
tu es celui qui suis la loi... le texte.
Tu es celui qui suis la foule
p. 321, l. 10
Tu es celui qui est

Le transcripteur a rempli les blancs laissés par Lacan.

à savoir que bien entendu ce n'est pas là quelque chose qui puisse entièrement s'objectiver, se formaliser; vous êtes au niveau de ce qui se dérobe, et c'est justement bien entendu que vous vous arrêtez le moins volontiers, pourtant c'est tout de même là l'essentiel de ce qui se passe quand vous êtes en rapport avec le discours d'un autre, *et le résultat a son sens le plus bas, ce n'est pas absolument certain que ce soit toujours la meilleure façon d'y répondre.*

Nous reprenons alors où nous en étions la dernière fois, au niveau du temps futur du verbe suivre: « tu es celui qui me suivras » et « tu es celui qui me suivra ». Nous allons essayer d'indiquer dans quelle direction était la différence. Nous avons même commencé de ponctuer les véritables double sens qui s'établissent selon que, ou non, on ne passe pas à travers l'écran de « tu es celui qui m'a suivi » et « tu es celui qui m'as suivi ». À qui est le démonstratif ? Qui n'est pas autre chose que la fameuse troisième personne qui dans toutes les langues est faite avec des démonstratifs. C'est d'ailleurs bien pour cela que ce n'est pas une personne du verbe. Il s'agit de savoir ce que cela veut dire que le « tu » passe ou ne passe pas à travers cet écran des démonstratifs. Dans tous les cas, vous voyez que ce qui apparaît, c'est déjà au niveau du « tu es celui qui me suivras », et « tu es celui qui me suivra » et qui se définit par la présence plus ou moins accentuée en arrière de ce « tu » auquel je m'adresse, d'un ego qui est là plus ou moins présentifié, je dirai tout à l'heure invoqué, à condition que nous donnions son plein sens à ce sens d'invocation.

J'avais mis l'accent sur l'opposition qu'il y a entre le caractère immanquable de « tu es celui qui me suivra », à la troisième personne *versant persécutif,* de la constatation qu'il y a dans « tu es celui qui me suivras », opposé à ce qui est d'une toute autre nature à cette sorte de mandat ou de délégation, ou d'appel qui est dans « tu es celui qui me suivras ». *Autre terme qui pourrait aussi bien servir à en manifester la diversité et l'opposition qu'il y a entre le terme de prédiction et le terme de prévision, qui serait aussi quelque*

*-502*

p. 321,l. 20

en rapport avec le discours d'un

p. 322,1.12

... à la troisième personne'` p. 322,l. 13

« tu es celui qui me suivras. » Je pouvais aussi bien opposer prédiction et prévision, différence qui n'est sensible que dans une phrase qui incarne le message.

La dactylo avait tapé « vers son persécutif », ce qui rendait le texte incompréhensible.

*Leçon du 20 juin 1956*

*chose qui mériterait de nous arrêter, et qui est en quelque sorte je dirais,* seulement sensible précisément dans une phrase qui incarne le message. Si nous l'abstractifions, la prédiction est différente. *Ce n'est pas pareil nous le voyons bien, quand il s'agit de faire accorder les verbes, ou plus exactement de les personnifier, de les empersonner. «* Tu es celui qui m'a suivi » au passé, ou « tu es celui qui m'as suivi », est évidemment quelque chose qui présente une sorte de diversité analogue, je dirais que d'une certaine façon vous pouvez voir que le temps, cette sorte d'aspect du verbe qui ne se réduit pas à la seule considération du passé, du présent et du futur, le temps est intéressé d'une façon toute différente là où il y a la deuxième personne. Je dirais que c'est d'une action dans le temps qu'il s'agit dans le premier cas, le cas où le « m'as suivi » est à la deuxième personne, « tu m'as suivi » dans le temps qui était présent à ce moment, c'est une action qui était temporalisée, une action considérée dans l'acte de s'accomplir qui est exprimée par la première formule; dans l'autre, « tu es celui qui m'a suivi », c'est un parfait, une chose achevée, et même tellement définie qu'on peut même dire que ça confine à la définition parmi les autres « tu es celui qui m'a suivi ».

*Vous sentez bien également que le « me » soit là ou qu'il ne le soit pas, c'est évidemment même du* verbe *et du sens pour autant que tout ce qui lui est opposé le précise et le définit, que va dépendre cet accord.* Il y a là une règle sans aucun doute, mais une règle dont il faut vous donner de nombreux exemples pour arriver à la saisir, et la différence qu'il y a entre « tu es celui qui me suis le mieux », et « tu es celui qui me suit comme un petit chien », est là pour vous permettre d'amorcer les exercices qui suivent, *ce qu'il convient de mettre dans les blancs.*

« Tu es celui » -il s'agit d'un imparfait - « qui me suivait ce jour-là. » « Tu es celui qui » dans un temps, me suivais à travers les épreuves. Toute la différence qu'il y a entre la constance et la fidélité me semble être là entre ces deux formules: disons même si le mot constance peut faire ambiguïté,

- 503 -

p. 322, l. 15

si nous abstractifions la prédiction devient autre chose. p. 322, l. 25

parmi les autres, tu es celui qui m'a suivi.

p. 322,l. 30

ce qu'il convient de mettre dans les blancs

Ce « mettre dans les blancs » est incompréhensible du fait qu'ils avaient été remplis par le transcripteur.

toute la différence qu'il y a entre la permanence et la fidélité donne cette différence entre les accords. De même le « me » n'a pas besoin d'être là. « Tu es celui qui suis la loi », « tu es celui qui suis le texte », me semble être d'une autre nature et s'inscrire autrement que « tu es celui qui suit la foule » : dans le premier cas « suis » et dans le second « suit ». Ces deux formules sont strictement du point de vue du signifiant, c'est-à-dire groupe organique dont la valeur significative s'ordonne depuis le commencement jusqu'à la conclusion - ce sont des phrases parfaitement valables.

M. Pujol : - Elles ne sont pas identifiées phonétiquement, mais seulement orthographiquement.

Dr. Lacan : - Ces exemples là sont groupés, ils ne me semblent pas trop inventés pour pouvoir être valables, *mais enfin j'ai signalé la dernière fois qu'au bout de cette règle de l'accord du verbe dans la relative, quand il y a un antécédent dans la principale qui est empersonné à la première ou à la deuxième personne, c'est dans ces deux cas-là que nous avons la possibilité de mettre au niveau « tu », «Je », parce que « Je suis celui qui te suivra », est une différence avec «Je suis celui qui te suivrait "*. Ceci n'est pas sans raison.

M. Pujol : Quand on dit « tu es celui qui m'as suivi », ou quand on l'entend, c'est l'autre qui met le « s », ce n'est pas celui qui parle qui le met.

Dr. Lacan: Là, c'est autre chose; vous entrez dans le vif du sujet, ce dans quoi je voudrais vous mener aujourd'hui. C'est en effet à la considération de ce qui se passe chez d'autres, ou plus exactement de ce que votre discours suppose. Et vous venez en effet d'aller au cœur de ce problème en indiquant ce qu'à l'instant même j'ai indiqué: que derrière ce « tu » auquel je m'adresse de la place où je suis comme Autre moi-même avec un grand A, ce « tu » auquel je m'adresse n'est pas du tout quelque chose qu'il faille purement et simplement considérer comme corrélatif, ce « tu » justement dans ces exemples, démontre qu'il y a autre chose au-delà de lui qui est justement cet ego dont vous parlez, cet ego qui soutient le discours de celui qui me suit

-504-
p. 323, l.2
... pour être valables.

*Leçon du 20 juin 1956*

quand il suit ma parole par exemple, qui est ici invoqué, et dont c'est précisément le plus ou moins de présence, le plus ou moins d'intensité qui fait que nous donnons la première forme, moi qui parle, et non pas lui. Bien entendu, c'est lui qui sanctionne, et c'est même parce que la sanction dépend de lui que nous sommes là, que nous nous attachons à la différence de ces exemples. C'est cet ego qui est au-delà de ce « tu es celui »... ; c'est le mode sous lequel cet ego est appelé à se repérer qui définit le cas: dans un cas c'est « lui » qui va en effet suivre, et qui fait qu'en effet, le « celui » devient caduc; il suivra, il suivra « lui », c'est « lui » qui suivra; dans le second cas, ce n'est pas « lui » qui est en cause, c'est « moi » *qui est la gravitation d'un objet qui ne peut manquer de me suivre ou ne peut non plus actuellement être considéré comme autrement que m'ayant suivi ».*

Il s'agit pour tout dire de vous montrer que ce qui est le support de ce « tu » sous quelque forme qu'il apparaisse dans mon expérience, ce qui est le support de ce « tu » c'est un ego qui le formule et qui ne peut jamais être tenu pour complètement le soutenir. En d'autres termes, chaque fois que je fais appel par cette sorte de message, de délégation de l'autre, que je le désigne nommément comme étant celui qui doit celui qui va faire, celui auquel je fais appel comme ego, mais plus encore celui auquel j'annonce ce qu'il va être, il y a toujours supposé dans cette annonce même le fait qu'il la soutienne, et en même temps quelque chose de complètement incertain, problématique au sens propre du mot, dans cette sorte de communication qui est la communication fondamentale, l'annonce pour ne pas dire comme je l'ai fait l'autre jour l'annonciation.

Remarquez que ce qui en résulte, c'est que par sa nature essentiellement fuyante qui ne soutient jamais totalement le « tu », le *«Je » dont il s'agit est donc chaque fois qu'il est ainsi appelé ou provoqué, mis enfin de compte - chaque fois que c'est nous qui recevons ce « tu » - en posture de se justifier comme étant comme ego. Et je dirais peut-être - nous allons y revenir tout à l'heure et aborder cela par un autre biais –*

- 505 -

p. 323, l. 17
ce n'est pas « lui » qui est en cause, c'est « moi ».
p. 323, l. 29
... jamais totalement le « tu ».

que c'est bien une des caractéristiques tout à fait des plus profondes de ce qu'on appelle le fondement mental de la tradition Judéo-chrétienne, que la parole y profile assez nettement toujours comme son fond dernier, l'être de ce « je » qui fait que dans toutes les questions essentielles, le sujet se trouve toujours plus ou moins en posture de cette sommation de se justifier comme «je ».

*Derrière tout le dialogue le plus essentiel, il y a cette opposition de « tu es celui qui es » et de « tu es ce lui qui est », sur laquelle il convient de s'arrêter,* car en effet seul le « je » qui est absolument seul, le «Je » qui dit « je suis celui qui suis », est celui qui soutient absolument radicalement le « tu » dans son appel. C'est bien toute la différence qu'il y a entre le Dieu de la tradition dont nous sortons, et le Dieu de la tradition grecque. Si le Dieu de la tradition grecque est capable de se proférer sous le mode d'un « je » quelconque, il est assurément celui qui doit dire « je suis celui qui est ». Il n'en est d'ailleurs absolument pas question, car s'il est quelque part quelque chose qui à la rigueur pourrait prendre cette forme ni chair ni poisson, de ce qui pourrait dire « je suis celui qui est », c'est cette forme archi-atténuée du Dieu grec qui n'est pas du tout non plus quelque chose dont il y ait lieu de sourire, ni non plus de croire que c'est une espèce d'acheminement à l'évanouissement athéistique du Dieu. Le Dieu auquel Voltaire s'intéressait beaucoup, au point de considérer Diderot comme un « crétin », est bien évidemment quelque chose de cet ordre du «je suis celui qui est ».

Mais celui d'Aristote est bien une des choses auxquelles votre esprit ne s'apprêtera pas volontiers parce que c'est devenu pour nous à proprement impensable. *Pour essayer de situer correctement la question des rapports du sujet à l'Autre absolu,* essayez de vous mettre pendant un certain temps, par une sorte d'application, de méditation mentale qui est le mode de ce meteor dont je vous parlais la dernière fois, c'est le verbe original de votre fonction médicale, mettez-vous un instant à méditer sur ce que peut-être le rapport au monde d'un homme disciple d'Aristote pour lequel Dieu

- 506 -
p. 323, l. 34
... sommé de se justifier comme « je».
p. 324, l. 9
... pour nous impensable.

*Leçon du 20 juin 1956*

c'est la sphère la plus immuable du ciel. Qu'est cette sphère exactement ? Ce n'est pas quelque chose qui s'annonce d'aucune façon verbale, de l'ordre de ce que nous évoquions à l'instant en parlant de cet Autre absolu, c'est quelque chose qui est cela, la partie de la sphère étoilée, et qui comporte les étoiles fixes. C'est exactement cette sphère qui dans le monde ne bouge pas, *c'est cela qui est Dieu. Ce que cela comporte comme situation du sujet au milieu du monde est quelque chose dont je dois dire que sauf à s'appliquer à bien partir de là,* de ce que ça comporte comme rapport à l'Autre qui nous est absolument étranger et impensable, et même beaucoup plus lointain que ce sur quoi nous pouvons nous amuser à plus ou moins juste titre, autour de la fantaisie punitive, simplement personne ne s'y arrête, personne non plus ne s'arrête à ceci, c'est qu'au fond de la pensée religieuse qui nous a formés, *à celle - je le répète parce que je l'ai indiqué tout à l'heure, et que c'est par là que ça se raccorde à notre expérience qui nous est la plus commune* - qui nous fait vivre dans la crainte et le tremblement, et qui fait que, au fond de toute notre expérience psychologique des névroses, sans qu'on puisse pour autant préjuger de ce qu'elles deviennent dans une autre sphère culturelle, la coloration de la culpabilité est tellement fondamentale que c'est par là que nous l'avons abordée, et que nous nous sommes rendus compte que les névroses étaient structurées sous un mode subjectif et intersubjectif. Ce n'est pas par hasard que cette coloration de la culpabilité en forme absolument le fond, et que par conséquent il y a tout lieu de nous interroger si ça n'est pas notre rapport à l'autre absolument en temps qu'il est intéressé fondamentalement par une certaine tradition, celle justement qui s'annonce à un moment donné de l'histoire dans cette formule flanquée d'un petit arbre, nous diton, en train de flamber. « je suis celui qui suis », *à ceci correspond, précisément un mode d'accord et de relation corrélatif divin. Nous* ne sommes pas tellement non plus éloignés de notre sujet, parce qu'il s'agit de cela dans le président Schreber: il s'agit d'un mode de construire l'Autre, Dieu.

- 507 -
p. 324, l. 16
C'est la sphère qui dans le monde ne bouge pas.
p. 324,l. 21
la pensée religieuse qui nous a formés
p. 324,l. 31
« Je suis celui qui suis »

*C'est à cela que correspond un mode de relation à ce Dieu dont vous verrez d'une façon tout à fait compréhensible et facile, à quel point pour nous le* mot athéisme a un autre sens que celui qu'il pourrait avoir dans une référence par exemple à la divinité aristotélicienne.

Dans une référence à la divinité aristotélicienne, il s'agit d'un certain rapport accepté ou non à un « étant » supérieur, à un « étant » qui est le suprême, *l'absolu de tous les « étant » de la dite sphère étoilée, et je vous le répète, cela suffit à situer en un éclairage complètement différent de tout ce que nous pouvons penser, tout ce qui est abordé à partir de là dans le monde.*

Notre athéisme à nous précisément, vous voyez bien à quel point il se situe dans une autre perspective, *sur une autre route, dans une autre ambiguïté si je puis dire, et combien il est justement* lié à ce côté toujours se dérobant de ce «je» de l'Autre. Le fait qu'un Autre puisse s'annoncer comme «je suis celui qui suis », est très précisément d'ores et déjà l'annonce qu'un Dieu qui en lui-même et par lui-même, et par seule forme de s'annoncer, est un Dieu au-delà et un Dieu caché, un Dieu qui ne dévoile en aucun cas son visage. On peut dire que d'une certaine façon dans la perspective aristotélicienne, notre départ à nous est un départ athée. C'est une erreur, mais dans leur perspective, c'est strictement vrai, dans notre expérience ça ne l'est pas moins pour la raison que le caractère problématique de quoique ce soit qui s'annonce comme « je suis celui qui suis » *est très précisément le cœur même de la façon dont la question est posée pour nous,* c'est-à-dire d'une façon qui est essentiellement non soutenue, et on peut presque dire non soutenable, qui n'est soutenable que par un sot.

Réfléchissez à ce « j'e suis » de «je suis celui qui suis ». C'est là ce qui constitue la portée problématique de cette relation à l'Autre dans la tradition qui est la nôtre et à laquelle se rattache un tout autre développement des sciences, une toute autre façon de se mettre dans un certain rapport avec les « étant », avec les objets qui est ce qui distingue très



p. 324, l. 37
à un étant supérieur, à l'étant suprême.
p. 324, l. 37
Notre athéisme à nous se situe dans une autre perspective.
p. 325, l. 3
« Je suis celui qui suis »

*Leçon du 20 juin 1956*

proprement notre science à nous beaucoup plus profondément que son caractère dit expérimental. Les anciens n'expérimentaient pas moins que nous, ils expérimentaient sur ce qui les intéressait. La question n'est évidemment pas là, c'est dans la façon de poser les autres, les petits autres dans une certaine lumière de l'Autre dernier, de l'Autre absolu, que se distingue complètement notre façon de considérer le monde et de la morceler, et de le mettre en petites miettes, par rapport à la façon dont les anciens l'abordaient avec des références à une sorte de pôle dernier de « l'étant », par rapport à quoi ? Par rapport à quelque chose qui normalement se hiérarchise et se situe dans une certaine échelle de consistance de « l'étant ».

Notre position à nous est complètement différente puisqu'elle met d'ores et déjà radicalement en cause l'être même de ce qui s'annonce comme étant être et non pas « étant ».

« Je suis celui qui suis », réfléchissez à ceci que nous sommes hors d'état de répondre *selon la première formule, car si la seconde est la formule du déisme, et qui n'est donc pas une réponse à ce « je suis celui qui suis », la première est impossible à donner parce que qui sommes-nous pour pouvoir répondre à « celui qui est », «* celui qui suis » ? Or, nous ne le savons que trop, et c'est évidemment que quelques étourneaux -on en rencontre encore, à la vérité il nous en vient beaucoup de vols d'étourneaux de l'autre côté de l'Atlantique; j'en ai encore rencontré un récemment, et après plusieurs disciples m'affirmaient: mais enfin, je suis moi! Çà lui semblait la certitude dernière. Je vous assure que je ne l'avais pas provoqué et que je n'étais pas du tout là pour faire de la propagande psychanalytique ou anti-psychologique, c'est venu comme cela.

À la vérité, s'il y a quelque chose qui est vraiment minimal dans l'expérience, qui n'a pas besoin d'être celle du psychanalyste, mais celle de quiconque, simplement le moindre apport de l'expérience intérieure c'est qu'assurément comme je le disais la dernière fois, nous sommes d'autant

-509-

P. 325, l. 19

... nous sommes hors d'état de répondre. Que sommes-nous pour pouvoir répondre à « celui qui suis » ?

moins ceux qui sommes, qu'à l'intérieur nous savons bien quel vacarme, quel chaos épouvantable à travers les diverses objurations nous pouvons expérimenter en nous à tout propos, à tout bout de champ, à propos de toute impression.

Nous touchons donc du doigt que dans la cohérence de cette forme essentielle de la parole qui s'annonce, ou que nous annonçons nous-mêmes, comme un « tu », nous nous trouvons dans un monde complexe dans la relation de sujet à sujet, en temps qu'il est structuré par les propriétés du langage, par une distinction essentielle dans laquelle le terme signifiant doit être considéré produit. je vous ai tenus en mains assez longtemps pour que nous puissions concevoir, repérer son propre rôle. je voudrais vous ramener à des propriétés tout à fait simples du signifiant et de ce que je veux dire quand je vous dis qu'il y a là une série de termes qu'après vous avoir manifesté, si vous voulez, un radicalisme aussi total de la relation du sujet au sujet, que je doive le faire aller à une sorte de rapport dernier qui est celui si je puis dire, d'une sorte d'interrogation en marge de l'Autre comme tel et comme sachant que cet Autre est à proprement parler insaisissable, qu'il ne soutient, qu'il ne peut jamais soutenir totalement la gageure que nous lui proposons. Inversement l'autre phase de cet abord, de ce point de vue, de ce que j'essaie de soutenir devant vous, comporte je dirais même un certain matérialisme des éléments qui sont en cause, en ce sens que quand je vous parle de la fonction et du rôle du signifiant, ce sont des signifiants, bel et bien, je ne dirais pas même incarnés, matérialisés, ce sont des mots qui se promènent, mais c'est comme tels qu'ils jouent leur rôle d'agrafage sur lequel j'ai déjà introduit toute mon avant-dernière causerie.

je vais maintenant pour vous reposer, essayer de vous amener par une espèce de métaphore, de comparaison, -bien entendu comparaison n'est pas raison, et c'est bien parce que je l'ai illustré par des exemples d'une qualité un tant soit peu plus rigoureuse - que ce que je vais vous dire maintenant va pouvoir vous apporter autre chose. Rappelez-vous que c'est

*Leçon du 20 juin 1956*

à propos de Racine et de la première scène d'Athalie que je vous ai abordé cette fonction du signifiant en vous montrant combien tout le progrès de la scène consiste dans la substitution de l'interlocuteur, d'Abner, par la crainte de Dieu, il n'a évidemment pas plus de rapport avec les craintes d'Abner, avec la voix d'Abner que le « tu as suivi » du premier terme, ou « tu as suivi » de la seconde phrase.

Ouvrons une parenthèse. J'ai pu lire dans le n°7 du 16 mai un article sur Racine dans lequel on définit l'originalité de cette tragédie en ce sens que Racine a su y avoir l'art, l'adresse d'introduire dans les cadres de la tragédie, c'est-à-dire presque à l'insu de son public, des personnages d'une sorte de haute putacée. Vous voyez pour ce qui est de la distance entre la culture anglo-saxonne et la nôtre, ce que devient dans une certaine perspective cette chose. La note fondamentale telle qu'elle apparaît dans Andromaque, Iphigénie, etc., c'est l'exemple d'une haute putacée. Ceci tout de même ne rendra pas inutile notre référence à Athalie; il est ponctué au passage que les freudiens ont fait une découverte extraordinaire dans les tragédies de Racine. Je ne m'en suis pas jusqu'à présent aperçu, c'est ce que le déplore, c'est qu'avec tout l'accent et la complaisance qu'à partir de Freud nous avons mis à rechercher dans les pièces shakespeariennes l'illustration, l'exemplification d'un certain nombre de relations analytiques fondamentales, par contre il nous semble qu'il serait temps de faire venir au jour quelques références de notre propre culture, et y trouver peut-être autre chose, et aussi peut-être des choses qui ne seraient pas moins illustratives comme j'ai essayé de le faire la dernière fois, des problèmes qui se posent à nous concernant l'usage du signifiant.

Venons-en à l'exemple que je veux vous donner pour vous expliquer ce qu'on peut comprendre, ce qu'on peut vouloir dire quand on parle de l'instauration dans ce champ des relations de l'Autre, du signifiant dans sa gravité, dans son inertie propre, et dans sa fonction proprement signifiante.

Cherchez un exemple qui matérialise bien, qui accentue le sens de la matérialisation; je veux dire qu'il n'y a pas de

raison à aller chercher très loin une illustration du signifiant qui mérite à plein titre d'être prise comme telle, je dirais que c'est la route, la grand-route sur laquelle vous roulez avec vos ustensiles de locomotion divers, la route en tant qu'on l'appelle la route, c'est la route qui va par exemple de Mantes à Rouen. Je ne parle pas de Paris parce que c'est un cas très particulier.

L'existence d'une grand-route de Mantes à Rouen est quelque chose qui à soi tout seul s'offre à la méditation du chercheur *pour lui fournir tout de suite des matérialisations tout à fait évidentes de ce que nous pouvons dire à propos du signifiant,* car supposez comme il arrive dans le Sud de l'Angleterre où vous n'avez ces grand-routes que d'une façon parcimonieuse, que vous voudriez aller de Mantes à Rouen et que vous devriez passer une série de petites routes qui sont celles qui vont de Mantes à Vernon, puis de Vernon à ce que vous voudrez. Il suffit d'avoir fait cette expérience pour s'apercevoir que ce n'est pas du tout pareil qu'une succession de petites routes et une grand-route, c'est quelque chose d'absolument différent, dans la pratique c'est ce qui suffit à soi tout seul à ralentir et à changer complètement la signification de vos comportements vis-à-vis de ce qui se passe entre le point de départ et le point d'arrivée. À fortiori, si vous envisagez par exemple que tout un paysage, tout un pays, toute une contrée est simplement recouverte de tout un réseau de petits chemins et que nulle part n'existe ce quelque chose qui existe en soi, qui est reconnu tout de suite quand vous sortez de n'importe quoi, d'un sentier, d'un fourré, d'un bas-côté, d'un petit chemin vicinal, vous savez tout de suite que là c'est la grand-route. La grand-route n'est pas quelque chose qui s'étend d'un point à un autre, c'est quelque chose qui a là une existence comme telle, qui est une dimension développée dans l'espace, une présentification de quelque chose d'original.

La grand-route, ce quelque chose, je le choisis pourquoi ? Parce que comme dirait M. de la Palice, c'est une voie de communication, et que vous pouvez avoir le sentiment qu'il

- 512 -
p. 326, l. 35
... méditation du chercheur.

*Leçon du 20 juin 1956*

y a là une métaphore excessivement banale que rien n'atteindrait sur cette grand-route, sinon ce qui y passe, et que la grand-route est un moyen d'aller d'un point à un autre. C'est tout à fait une erreur. Ce qui distingue une grand route de par exemple ces sentiers que tracent paraît-il par leurs mouvements les éléphants dans la forêt équatoriale, c'est très précisément que ce n'est pas pareil: c'est que les sentiers, tout importants paraît-il qu'ils soient, sont très exactement ce quelque chose qui est frayé par le passage, qui n'est rien d'autre que le passage des éléphants, c'est quelque chose qui n'est pas rien, qui est soutenu par la réalité physique de la migration des éléphants et de ce qui est quelque chose qui est tout à fait en effet orienté. je ne sais pas si ces routes conduisent comme on dit quelquefois à des cimetières, mais enfin ces cimetières paraissent bien rester encore mythiques, il semble que ce soient plutôt des dépôts d'ossements que des cimetières.

Mais laissons les cimetières de côté. Assurément les éléphants ne stagnent pas sur les routes. La différence qu'il y a entre la grand-route et le sentier des éléphants, c'est que nous, nous nous y arrêtons, mais au point où vous le voulez - et là l'expérience parisienne revient au premier plan - nous nous y arrêtons au point de nous y agglomérer, et au point de rendre ce lieu de passage assez visqueux pour confiner précisément à l'impasse. Ne nous arrêtons pas d'ailleurs uniquement à ce phénomène, il est bien clair qu'il se passe ailleurs encore bien d'autres choses qui sont par exemple que nous allons nous promener sur la grand-route, tout à fait exprès et intentionnellement, pour faire le même chemin dans un certain temps et en sens contraire, c'est-à-dire vers quelque chose qui nous a littéralement menés nulle part. Ce mouvement d'aller et retour est quelque chose qui est aussi tout à fait essentiel, qui nous mène sur le chemin de cette évidence qui est ceci: c'est que la grand-route est un site, c'est quelque chose autour de quoi s'agglomèrent toutes sortes d'habitations, de lieux de séjour, quelque chose qui polarise en tant que signifiant les significations qui viennent

s'agglomérer autour de la grand-route comme telle. On fait construire sa maison sur la grand-route, la maison est sur la grand-route, elle s'étage et s'éparpille sans autre fonction que d'être à regarder la grand-route. Et pour tout dire dans l'expérience humaine, c'est justement parce que la grand route est un signifiant incontestable qu'elle marque une étape de l'histoire, *et tout spécialement pour autant qu'elle marque les empreintes romaines, quelque chose qui a le rapport le plus profond avec le signifiant, qui distingue tout ce qui s'est créé à partir du moment où la route a été prise comme telle.* La route romaine a fait quelque chose qui dans l'expérience humaine a une consistance absolument différentes de ces chemins, de ces pistes, même à relais, à communications rapides qui ont pu faire tenir un certain temps dans l'Est des empires. Tout ce qui est marqué de la route romaine en a pris un style qui va beaucoup plus loin que ce qui est immédiatement accessible comme les effets de la grand-route, quelque chose qui marque précisément justement partout où elle a été, et d'une façon quasiment ineffaçable ces empreintes romaines avec tout ce qu'elle a développé autour d'elle, aussi bien d'ailleurs les rapports inter-humains de droit, de mode de transmettre la chose écrite, le mode de promouvoir l'apparence humaine et les statues. M. Malraux peut dire à juste titre, qu'il n'y a véritablement pas du point de vue du musée éternel de l'art, de véritable lien à retenir de la sculpture romaine, il n'en reste pas moins que la notion même de l'être humain *représenté dans la sculpture comme tel, est absolument* liée à cette vaste diffusion dans les sites romains, des statues. Il y *a tout un mode de développement des rapports du signifiant qui est essentiellement lié, qui fait de la grand-route un exemple absolument pas négligeable,* un exemple particulièrement sensible et éclairé de ce que je veux dire quand je parle de la fonction du signifiant en tant qu'il polarise, qu'il accroche, qu'il groupe en faisceau des significations, et que pour tout dire il y a une véritable antinomie ici entre la fonction du signifiant et l'induction qu'elle exerce dans le groupement

- 514 -
p. 328, l. 4
... une étape de l'histoire.
p. 328, l. 17
l'être humain...

*Leçon du 20 juin 1956*

des significations; c'est le signifiant qui est polarisant, c'est le signifiant qui crée le champ des significations. Comparez trois espèces de cartes sur un grand atlas, la carte du monde physique: vous y aurez en effet des choses inscrites dans la nature où déjà les choses sont disposées à jouer ce rôle, mais où elles sont en quelque sorte à l'état naturel. Voyez en face de cela une carte politique, vous y aurez quelque chose qui se marque sous ses formes de traces d'alluvions, de sédiments, quelque chose qui est toute l'histoire des significations humaines, avec un point où elles se maintiennent dans une sorte d'équilibre faisant des figures plus ou moins énigmatiques qui s'appellent les limites politiques ou autres, entre des terres déterminées. Prenez une carte des grandes voies de communication, voyez comment s'est tracée du sud au nord la route qui traverse par tels segments de pays pour lier un bassin à un autre, une plaine à une autre plaine, franchir une chaîne, s'organiser passant sur des ponts. Vous voyez nettement que c'est là à proprement parler ce qui exprime le mieux dans ce rapport de l'homme à la terre, ce que nous appelons le rôle du signifiant, car il est bien vrai historiquement, non pas comme le pensait cette personne qui s'émerveillait que les cours d'eau passent précisément par les villes, ce serait faire preuve d'une niaiserie tout à fait analogue que de ne pas voir que les villes se sont précisément formées, cristallisées, installées au nœud des routes, c'est-à-dire en un point où un certain méridien se coupe avec un certain parallèle, lié à de certaines fonctions de routes, et que c'est au croisement des routes, d'ailleurs historiquement avec une petite oscillation, que se produisait ce quelque chose qui devient un centre de signification, qui devient une ville, une agglomération humaine avec tout ce qui lui impose cette dominance du signifiant.

Que se passe-t-il quand nous ne l'avons pas cette grand route et quand nous sommes forcés pour aller d'un point à un autre d'additionner les uns aux autres de petits chemins, autrement dits des modes plus ou moins divisés de groupements de signification ? *C'est cela qui nous donnera le mot*

- 515 -
p. 329, l. 6
... groupements de signification ?

*«père » auquel je veux en venir. C'est à partir du moment où entre deux points quelconques nous devons passer par tous les éléments possibles d'un réseau; il n'y a pas de grand route, qu'en résulte-t-il ? Il en résulte* que pour aller de ce point à ce point nous aurons le choix entre différents éléments du réseau: nous pourrons faire notre route comme cela, ou nous pourrons la faire comme ceci pour diverses raisons de commodité, de vagabondage ou simplement d'erreur au carrefour. Alors d'abord il se déduit de cela plusieurs choses: il *se déduit que si le signifiant par exemple dont il s'agit - et c'est là que nous en venons au président Schreber - est quelque chose qui a rapport avec ce que nous avons déjà amorcé, ce que je développerai la prochaine fois comme étant la signification «procréation », et vous verrez que cela nous mènera très très loin ce signifiant fondamental.* Mais pour l'instant il faut admettre que c'est le signifiant dont il s'agit dans ce qui va être mis en suspens par la crise inaugurale; le signifiant « procréation » dans sa forme la plus problématique, précisément dans sa forme dont Freud lui-même nous annonce à propos des malades obsessionnels que *ce qui concerne la paternité comme ce qui concerne la mort, ce sont là les deux signifiants. Le mot y est tiré d'un texte que, si on savait le chercher intéresse au plus haut degré l'obsessionnel, et que cette forme là, plus problématique que la procréation,* ce n'est pas la forme « être mère », c'est la forme « être père », pour une simple raison qu'il convient ici de vous arrêter un instant simplement pour méditer sur ceci: à quel point la fonction « être père » est quelque chose qui n'est absolument pas pensable dans l'expérience humaine si nous n'introduisons pas la catégorie du signifiant *comme étant un fondement essentiel de toute espèce de construction, d'élaboration des rapports humains, car enfin, « être père », je vous demande de réfléchir à ce* que peut vouloir dire « être père ». Vous entrerez dans de savantes discussions ethnologiques ou autres pour savoir si les sauvages qui disent que les femmes conçoivent quand elles sont placées à tel endroit, ou si les esprits ont bien ou non l'idée de

- 516 -

p. 329,l. 10

il se déduit de cela plusieurs choses qui nous expliquent le délire du Président Schreber

p. 329,l. 14

... à propos des obsessionnels,

p. 329, l. 18

... la catégorie du signifiant. Que peut vouloir dire être père ?

*Leçon du 20 juin* 1956

la réalité scientifique, c'est-à-dire de savoir que les femmes deviennent fécondes quand elles ont dûment copulé.

Ces sortes d'interrogations sont tout de même apparues à plusieurs comme participant d'une niaiserie parfaite, car il est difficile de concevoir des animaux humains assez abrutis pour ne pas s'apercevoir que quand on veut avoir des gosses il faut copuler. La question n'est absolument pas là, la question est qu'entre copuler avec une femme, que la femme porte ensuite quelque chose pendant un certain temps dans son ventre qui finit ensuite par être éjecté, est quelque chose qui va se juxtaposer, sa sommation n'aboutira jamais à constituer *ce quelque chose qui fera de l'homme, le sujet mâle aura pour autant* la notion de ce que c'est qu'être père. Je ne parle même pas de tout le faisceau culturel que représente le terme « être père », je parle simplement de ce que c'est qu'être père, au sens de procréer.

En d'autres termes, pour que la notion élaborée culturellement d'une façon signifiante, « être père », pour que se produise cette sorte d'effet de retour qui fasse que pour l'homme le fait de copuler reçoive le sens qu'il a effectivement, réellement, mais pour lequel il n'y aura aucune espèce d'accès imaginaire possible, que ce soit lui qui ait procrée, que cet enfant soit l'enfant de lui autant que de la mère, pour que cet effet d'action en retour se produise, il faut que la notion, que l'élaboration de la notion « être père » ait été d'une façon quelconque, portée à l'état de signifiant premier par un plan de travail qui s'est produit ailleurs, que ce travail soit défini par tout un jeu d'échanges culturels *qui a donné un certain sens, par exemple verbal, nominal, le même au terme « être père », ou que ce soit par toute autre voir, peu importe, il faut* que ce signifiant ait en lui-même sa consistance et son statut *pour qu'à partir de là, le fait de copuler qui est vraiment et réellement procréer, et que le sujet bien entendu peut très bien savoir être réellement dans la chaîne nécessaire des causes pour qu'il y ait un enfant, devienne quelque chose qui instaure* la fonction de procréer en tant que signifiant.

-517-

p. 329, l. 30

... jamais à constituer la notion de ce que c'est qu'être père.

p. 329, l. 39

... d'échanges culturels. Mais la fonction de procréer en tant que signifiant est autre chose.

Je vous accorde qu'ici je n'ai pas encore complètement ouvert le voile, mais c'est parce que je le laisse pour la prochaine fois. C'est qu'à chaque fois vous sentez bien la relation de cette notion de procréer avec la perception ou l'appréhension de la relation à l'expérience de la mort qui donne son plein sens au terme «procréer», et dans l'un comme dans l'autre sexe. De toute façon, le signifiant « être père » est là quelque chose qui oui ou non fait la grand-route entre les relations sexuelles avec la femme, et le fait que pour le sujet, pour l'être, ce dont il s'agit est dans la relation de procréation considérée comme signifiant fondamental. Supposez que la grand-route n'existe pas, nous nous trouverons devant un certain nombre de petits chemins élémentaires, ceux par exemple dont je viens de parler, à savoir copuler et ensuite qu'une femme porte dans son ventre, ce qui devient à partir de ce moment-là, une source de difficultés, de problèmes.

Vous le voyez assez puisque pour le président Schreber qui selon toute apparence manque de ce signifiant fondamental qui s'appelle « être père », il a fallu qu'il fasse cette espèce d'erreur où il embrouille d'une façon plus serrée et en partant des exemples que je vous donne aujourd'hui, comment nous pouvons concevoir le mécanisme, la seconde partie du chemin, porter lui-même comme une femme quelque chose. Il est tout de même assez curieux que le président Schreber pour une raison quelconque, imagine, ne peut pas faire autrement que de s'imaginer lui-même femme et portant dans son ventre, réalisant dans une grossesse la deuxième partie du chemin nécessaire pour que s'additionnant l'un à l'autre, la fonction « être père » soit réalisée.

Si vous voulez, pour pousser un peu plus loin les analogies, je m'arrêterai un instant pour vous dire que tout ceci n'a rien de surprenant, c'est tellement peu surprenant que c'est attesté par toutes sortes d'expériences, et que de toutes façons l'expérience de la couvade si problématique qu'elle nous paraisse, peut très simplement dans ce cas général, être située comme quelque chose qui en effet dans une assimilation incertaine, incomplète de la fonction « être père », répond bien pour le

-518-
p. 330,l. 8
entre les relations sexuelles avec une femme.
p. 330,l. 9
... copuler et ensuite la grossesse d'une femme.
p. 330, l. 13... qu'il s'embrouille,
p. 330,l. 17
... la fonction «être père» soit réalisée.

*Leçon du 20 juin 1956*

sujet à un besoin de réaliser imaginairement ou rituellement ou autrement la seconde partie du chemin *d'une façon qui ne laisse pas « être père », à mi-chemin de ce qu'il est important pour lui de réaliser de la relation de procréation.*

Pour pousser un peu plus loin ma métaphore et son utilité, je vous dirai qu'en fin de compte comment usez-vous des choses pour ce qu'on appelle des usagers de la route quand il n'y a pas de grand-route, quand il s'agit de passer par des petites pour aller d'un point à un autre ? On met au bord de la route des écriteaux, c'est-à-dire que là où le signifiant ne fonctionne pas tout seul, ça se met à parler tout seul au bord de la grand-route; là où il n'y a pas la route, il y a des mots qui apparaissent sur des écriteaux. C'est peut-être cela la fonction des petites hallucinations auditives verbales de nos *hallucinés,* ce sont les écriteaux au bord de leur petit chemin, il *faut bien qu'ils soient là puisqu'ils n'ont pas le signifiant général.*

Si nous supposons que le signifiant est là à poursuivre son chemin toujours tout seul, que nous y faisions attention ou non, il y a au fond de nous plus ou moins éludé précisément par le maintien de significations qui nous intéressent, cette espèce de bourdonnement, de véritable tohu-bohu de (...) divers qui sont avec lesquels nous avons été abasourdis depuis notre enfance. Pourquoi ne pas concevoir que si au moment précis où quelque part ces accrochages de ce que Saussure appelle la masse amorphe du signifiant, ce capitonnage de la masse amorphe du signifiant avec la masse amorphe des significations, des intérêts, se met à sauter ou à se révéler déficient, pourquoi ne pas voir qu'à ce moment là le signifiant et son courant continu reprend son indépendance, et qu'alors dans cette espèce de bourdonnement que si souvent nous décrivent les hallucinés dans cette occasion, ou de murmure continu de ces espèces de phrases, commentaires, qui ne sont rien d'autre que des infinités de petits chemins, ils se mettent à parler, à chanter tout seuls.

C'est encore une chance qu'ils indiquent vaguement la direction. Nous essaierons la prochaine fois de montrer

- 519 -

p. 330,1 22

... partie du chemin.

p. 330,l. 30

c'est peut-être cela la fonction des hallucinations auditives verbales de nos hallucinations.

p. 330,131

ce sont les écriteaux au bord de leur petit chemin.

tout ce qui *dans le cas du président Schreber* se met à différents niveaux à s'orchestrer, à s'organiser dans différents registres parlés; comment tout cela sans répartition, dans son étagement comme aussi bien dans sa texture, révèle cette polarisation fondamentale du manque soudain rencontré, soudain aperçu d'un signifiant.

520
p. 331,l. 6

j'essaierai la prochaine fois de montrer comment tout ce qui dans le délire, s'orchestre, et s'organise...

Leçon 24 *27 juin 1956*

Je commencerai mon petit discours hebdomadaire en vous engueulant, mais somme toute quand je vous vois là, si gentiment rangés à une époque si avancée de l'année, c'est plutôt ce vers qui me revient à l'esprit: « C'est vous qui êtes les fidèles... ».

Je vais reprendre mon dessein qui se rapporte à la dernière réunion de la société. Il est bien clair que les chemins où je vous emmène peuvent conduire quelque part, ils ne sont pas tellement frayés que vous n'ayez quelque embarras à montrer que vous reconnaissez le point où quelqu'un s'y déplace. Ce n'est tout de même pas une raison pour vous tenir cois, ne serait-ce que pour montrer que vous avez une idée de la question. Vous pourriez dans ces cas-là montrer quelque embarras, vous n'y gagnez rien à *ne pas montrer que les choses ne vous sont pas encore entièrement claires. Vous* me direz ce que vous gagnez, c'est que c'est en groupe que vous passez pour « bouchés », et que somme toute, sous cette forme, c'est beaucoup plus supportable.

Tout de même à propos de « bouchés, on ne peut pas être frappé que certains philosophes, qui sont précisément ceux du moment auquel je me rapporte de temps à autre discrètement, rencontrent un extrait de ce que l'homme entre tous les « étant », est un « étant » ouvert. On ne peut pas tout de



p. 333, l. 12

Vous pourriez en parlant montrer quelque embarras, mais vous ne gagnez rien à vous taire.

même manquer de voir dans cette espèce d'affirmation panique qui spécifie notre époque, l'ouverture de l'être dans ce qui fascine tout un chacun, qui se met à penser; on ne peut pas manquer à certains moments d'y voir comme une sorte de balance et de compensation du fait précisément que le terme si familier de « bouché » exprime comme on le remarque de façon sentencieuse, un divorce entre les préjugés de la science quand il s'agit de l'homme, à *savoir qu'elle ne peut de plus en plus donner avec les propriétés qui sont là par-dessus le marché, à savoir qu'il parle, qu'il pense, qu'il sent, enfin qu'il est un animal raisonnable.* D'autre part, ces gens qui s'efforcent de redécouvrir qu'assurément ce qui est au fond de la pensée n'est pas le privilège des penseurs, mais que dans le moindre acte de son existence, l'être humain, quels que soient ses égarements sur sa propre existence, quand précisément il veut articuler quelque chose, reste quand même entre tous les « étant » un être ouvert.

Soyez certains qu'en tout cas ce n'est pas à ce niveau-là, que je le souligne, parce que certains, pour être à une vue superficielle essaient de répandre la pensée contraire, ce n'est certainement pas à ce niveau auquel sont sensés se tenir ceux qui véritablement pensent qui le disent, tout au moins ce n'est pas à ce niveau que la réalité dont il s'agit quand nous explorons la matière analytique, se situe et se conçoit. Sans doute bien entendu, il est impossible d'en dire quelque chose de sensé, si ce n'est à le restituer dans ce milieu de ce que nous appellerons les béances de l'être, mais ces béances ont pris certaines formes, et c'est bien entendu là ce qu'il y a de précieux dans l'expérience analytique, c'est qu'assurément elle n'est fermée en rien à ce côté radicalement questionneur et questionnable de la position humaine, mais qu'elle y apporte quelques déterminants. Bien entendu, à prendre ces déterminants pour des déterminés, on précipite la psychanalyse dans cette voie des préjugés de la science, qui laisse échapper toute l'essence de la réalité humaine. Mais à simplement maintenir les choses à ce niveau, et à ne pas non plus les mettre trop haut, je crois que c'est là ce qui



p. 333, l. 25

*quand il s'agit de l'homme, et l'expérience de celui-ci dans ce qui serait son authenticité.*

peut nous permettre de donner à notre expérience l'accent juste de ce que j'appelle raison médiocre.

L'année prochaine - la conférence de Perrier m'y a précipité, je ne savais pas ce que je ferai -, je prendrai cette question de la relation d'objet ou de la prétendue telle, et peut-être l'introduirai-je même par quelque chose qui consisterait à rapprocher les objets de la phobie et les fétiches. La comparaison de ces deux séries d'objets dont vous voyez déjà au premier abord combien ils différent dans leur catalogue, *pourrait n'être qu'une bonne façon d'introduire la question de la relation d'objet.*

Pour aujourd'hui, nous reprendrons les choses là ou nous les avons laissées la dernière fois. Et puisque aussi bien à propos de la façon dont j'ai introduit ces leçons sur le signifiant, on m'a dit: « vous amenez ça de loin sans doute, c'est fatigant, on ne sait pas très bien où vous voulez en venir, mais quand même rétroactivement on s'aperçoit que le point d'où vous êtes parti... enfin, on voit bien qu'il y avait quelque rapport entre ce dont vous êtes parti et ce à quoi vous êtes arrivé ». Cette façon d'exprimer les choses prouve quand même qu'on ne perdra rien à reparcourir une fois de plus le chemin.

La question limitée, je ne prétends pas couvrir tout le champ de ce qui est en outre le propos d'une chose aussi énorme que celle de seulement l'observation du président Schreber, à plus forte raison de la paranoïa dans son entier. Je prétends seulement éclairer un petit champ, une démarche qui consiste à s'attacher à certains phénomènes en ne les réduisant pas à une sorte de mécanisme qui lui serait purement étranger, c'est-à-dire, à essayer de l'insérer de toute force dans les catégories usitées, dans ce qu'on appelle le chapitre psychologique du programme de philo, mais d'essayer de rapporter cela à des notions simplement un peu plus élaborées concernant la réalité du langage. Je prétends que ceci est de nature peut-être à nous permettre de poser autrement la question de l'origine au sens très précis du déterminisme, au sens très précis de l'occasion de l'entrée



p. 334, l.27
... combien ils diffèrent dans leur catalogue.

dans la psychose, à savoir en fin de compte à des déterminations tout à fait étiologiques.

Posons la question: que faut-il pour que ça parle ?

C'est un des phénomènes les plus essentiels de la psychose, et le fait de l'exprimer ainsi est bien de nature déjà peut-être même à écarter de la direction dans laquelle s'engageraient de faux problèmes, à savoir celui qu'on suscite en remarquant que le « ça », le « id » est conscient. De plus en plus, nous nous passons de cette référence, *et de cette catégorie de la conscience* dont Freud lui-même a toujours dit que littéralement on ne savait plus où la mettre, économiquement que rien n'est plus incertain que son incidence, *il semble qu'elle surgisse ou qu'elle ne surgisse pas, est du point de vue économique tout à fait* contingent; c'est donc bien dans la tradition freudienne que nous nous plaçons en disant qu'après tout la seule chose que nous avons à penser, c'est que ça parle.

Pour que ça parle, nous avons essayer de centrer l'interrogation sur: pourquoi est-ce que ça parle ? Pourquoi est-ce que pour le sujet lui-même, ça parle, c'est-à-dire que ça se présente comme une parole, et que cette parole, c'est ça ? Ce n'est pas lui. Nous avons essayé de centrer cette parole au niveau du « tu », ce point du « tu » éloigné comme on me l'a fait remarquer, du point auquel j'aboutissais en essayant de vous symboliser le signifiant par l'exemple de la grand route. Ce point « tu », encore une fois, nous allons y revenir puisque aussi bien c'est autour de cela que s'est centré aussi bien tout notre progrès de la dernière fois, et peut-être certaines des objections qui m'ont été faites.

Ce « tu » que nous employons constamment; arrêtons nous à ce « tu », si tant est comme je le prétends, que c'est autour d'un approfondissement de la fonction de ce « tu » que doit se situer l'appréhension originaire de ce à quoi je vous conduit, de ce à quoi je vous prie de prêter réflexion.

La dernière fois, quelqu'un me disait à propos de « tu es celui qui me suivras », me faisait l'objection grammaticale qu'assurément il y avait là quelque arbitraire à rapprocher



p. 335,1.15
nous nous passons de plus en plus de cette référence,
p. 335, l. 17
... rien n'est plus incertain que son incidence.

*Leçon du 27 juin 1956*

« tu es celui qui me suivras », de « tu es celui qui me suivra » de la seconde phrase, que les éléments n'étaient pas homologues, que bien entendu ce n'était pas du même « celui » qu'il s'agissait dans les deux cas, puisque aussi bien celui-ci pouvait être élidé et que « tu es celui qui me suivra » est un commandement. Ça n'est pas la même chose du tout que « tu es celui qui me suivras » qui, si nous l'entendons dans son sens plein, n'est pas un commandement mais un mandat, je veux dire que « tu es celui qui me suivras » implique la présence de l'Autre, quelque chose de développé qui suppose la présence, tout un univers institué par le discours. C'est à l'intérieur de cet univers « tu es celui qui me suivras ». Nous y reviendrons.

Commençons par nous arrêter d'abord à ce « tu », et faisons bien cette remarque qui a l'air d'aller de soi, mais qui n'est pas tellement usitée, que le dit « tu» n'a aucun sens propre. Ce n'est pas simplement parce que je l'adresse indifféremment à n'importe qui, mais je l'adresse aussi bien à moi qu'à vous, et presque à toutes sortes de choses, je peux même tutoyer quelque chose qui m'est aussi étranger que possible, je peux même tutoyer un animal, un objet inanimé. La question d'ailleurs n'est pas là. Le « tu », si vous y regarder bien, est de très près, du côté formel, grammatical des choses, qui est justement ce à quoi se réduit pour vous toute espèce d'usage du signifiant dans lequel vous mettez malgré vous des significations, et que vous y croyez à la grammaire! Tout votre passage à l'école se résume à peu près comme gain intellectuel à vous avoir fait croire à la grammaire, on ne vous a pas dit que c'était cela: le but n'aurait pas été atteint! Mais c'est à peu près ce que vous avez recueilli. Mais si vous vous arrêtez à des phrases comme celle-ci: « si tu risques un oeil au dehors, on va te descendre » ; ou bien encore: « tu vois le pont, alors tu tournes à droite », vous vous apercevrez que le « tu » à y regarder de bien près n'a pas du tout la valeur subjective d'une réalité quelconque de l'autre et du partenaire, que le « tu » là, est tout à fait équivalent à un site ou à un point, que le « tu » a tout à fait la



p. 335, l. 38

puisque aussi bien le premier pouvait être élidé, de telle sorte que se détacherait "tu me suivras"* »

*. Rajout.

valeur d'une conjonction, que ce « tu » introduit la condition ou la temporalité. Je sais bien que ceci peut vous paraître tout à fait hasardé, mais je vous assure que si vous aviez une petite pratique de la langue chinoise, vous en seriez absolument convaincu: il y a ce fameux terme qui est le signe de la femme et le signe de la bouche. Mais on peut s'amuser beaucoup avec ces caractères chinois. Le « tu » est quelqu'un auquel on s'adresse en lui donnant un ordre, c'est-à-dire comme il convient de parler aux femmes! On peut aussi dire mille autres choses, donc ne nous attardons pas. *Ce qui est beaucoup plus intéressant, ce sont des phrases que je m'attarderai pas à vous citer, parce que ce serait peut-être considéré comme abusif, mais enfin j'ai là l'occasion de vous montrer que le « tu » sous cette forme, exactement ce même « tu* » est employé pour servir à formuler la locution « comme si », ou bien encore qu'une autre forme du « tu » est employé très exactement comme je vous le disais à l'instant, pour formuler à proprement parler, et d'une façon qui n'a aucune espèce d'ambiguïté, un « quand » ou un « si » introductif d'une conditionnelle.

*Cette référence montrera peut-être qu'il n'est pas exclu,* que si la chose est moins évidente dans nos langues parce que si nous avons quelques résistances à le comprendre et à l'admettre dans les exemples que je viens de vous donner, c'est uniquement en fonction des préjugés de la grammaire *qui vous forcent, parce que si tout d'un coup vous vous penchez sur une phrase au lieu de l'entendre, qui vous force* dans les artifices de l'analyse étymologique et grammaticale à mettre à ce « tu » la deuxième personne du singulier, bien entendu c'est la deuxième personne du singulier, mais il s'agit de savoir à quoi elle sert. En d'autres termes, il s'agit de s'apercevoir que le « tu» a, comme un certain nombre d'autres éléments qu'on appelle dans les langues qui pour nous ont l'avantage de servir un peu à nous ouvrir l'esprit - je parle justement de ces langues sans flexion qu'on appelle des particules, qui sont ces curieux signifiants multiples, quelquefois d'une ampleur et d'une multiplicité qui va



p. 336, l. 28

c'est-à-dire comme il convient de parler aux femmes. On peut dire mille autres choses encore, donc ne nous attardons pas, et restons-en au « tu ». Le « tu » sous cette forme...

p. 336, l.36

c'est uniquement en fonction des préjugés de la grammaire, qui vous empêchent d'entendre.

*Leçon du 27 juin 1956*

Jusqu'à engendrer chez nous une grammaire raisonnée de ces langues, une certaine désorientation, mais qui sont quand même un apport linguistique qui bien entendu est universel. Il suffirait d'écrire d'une façon tant soit peu phonétique pour nous apercevoir que même des différences de tonalité ou d'accent soulignent cet usage d'un terme comme le signifiant « tu », a des incidences qui vont tout à fait au-delà et tout à ait différemment du point de vue de la signification de ce qu'une identification de la personne prétendait lui donner comme autonomie de signifié.

*En d'autres termes, le « tu » en grec* a la valeur d'introduction dans ce qu'on appelle la linguistique, la protase, ce qui est posé avant. C'est la façon la plus générale d'articuler ce qui précède, l'énoncé à proprement parler de ce qui donne son importance à la phrase.

Il y aurait bien d'autres choses à en dire, et si nous entrions dans le détail en cherchant à préciser le signifiant du « tu », il faudrait faire un grand usage de formules comme celle de « tu n'as qu'à... » dont nous nous servons si souvent pour nous débarrasser de notre interlocuteur. C'est quelque chose qui a tellement peu à faire avec « qu' », que très spontanément le lapsus glisse très rapidement à faire cela. On en fait quelque chose qui se décline, qui s'infléchit; le « tu n'as qu'à... » n'a pas *la valeur de réflexion* de ce quelque chose qui permettrait quelques remarques sémantiques très éclairantes. L'important est que vous saisissiez que ce « tu » est loin d'avoir une valeur univoque, loin d'être en quoi que ce soit *quelque chose dont nous puissions hypostasier l'Autre,* que ce « tu » est à proprement parler dans le signifiant, ce quelque chose que j'appellerais une façon de hameçonner cet Autre, et de hameçonner très exactement dans le discours, d'accrocher à l'Autre la signification. Il n'est pas quelque chose qui se confonde donc essentiellement avec ce qu'on appelle l'allocutaire, à savoir celui à qui l'on parle, c'est trop évident, il est très souvent absent, et dans les impératifs où l'allocutaire est impliqué de la façon la plus évidente puisque c'est autour de cela qu'on a défini un certain



p. 337, L. 10
*Donner au « tu » une autonomie de signifié...*
p. 337, L.19
*la valeur de réduction* *
p. 337, l. 23
*quelque chose dont nous puissions hypostasier l'autre.*

*Comme S reçoit son message sous sa forme inversée, il s'agit bien de réflexion et non de réduction.

registre dit « locutoire simple » du langage. Dans l'impératif, le « tu » n'est pas manifesté, il y ajuste une sorte de limite qui commence au signal, je veux dire au signal articulé; le « au feu » par exemple est incontestablement une phrase, il suffit de le prononcer pour s'apercevoir que c'est là quelque chose qui n'est pas sans provoquer quelque réaction. Puis l'impératif vient qui ne nécessite rien, il y a un stade de plus, il y a ce « tu » impliqué par exemple dans cet ordre au futur dont je parlais tout à l'heure, et ce « tu » qui est une sorte d'accrochage *de l'Autre dans le discours, cette façon d'accrocher l'Autre,* de le situer dans cette courbe de la signification que nous représente de Saussure, qui est la parallèle de la courbe du signifiant. Ce « tu » est cet hameçonnage de l'Autre dans l'onde de la signification.

Ce terme qui sert à identifier l'Autre en un point de cette onde, est en fin de compte pour dire le mot, ce « tu » si nous le poursuivons, notre appréhension, voire notre métaphore jusqu'à son dernier terme radical est une ponctuation, si tant est que vous réfléchissiez à ceci qui est particulièrement mis en évidence dans les formes des langues non sectionnaires, que la ponctuation c'est ce qui joue ce rôle d'accrochage le plus décisif au point que lorsque nous avons un texte qui soit classique, le texte peut varier du tout au tout selon que vous mettiez la ponctuation en un point ou à un autre, et je dirais même que cette variabilité n'est pas sans être utilisée pour accroître la richesse d'interprétation, la variété de sens d'un texte. Toute l'intervention qu'on appelle à proprement parler commentaire dans ses formes au texte traditionnel, joue justement sur la façon d'appréhender, de fixer dans un cas déterminé où doit se mettre la ponctuation.

Le « tu », c'est un signifiant, une ponctuation, quelque chose par quoi l'Autre est fixé en un point de la signification. La question est celle-ci: que faut-il pour promouvoir ce « tu » à la subjectivité ? Ce « tu » qui est là d'une certaine façon non fixé dans le substrat du discours, dans son pur portement, dans son idée fondamentale, ce « tu » qui est par lui-même n'est pas tant ce qui désigne l'Autre que ce qui

- 528 -
p. 337
« viens »
p. 337, l. 36
ce «tu» qui est un accrochage dans le discours, une façon de...

*Leçon du 27 juin* 1956

nous permet d'opérer sur lui, mais qui aussi bien est là toujours présent en nous, en l'état de suspension et en tout comparable à ces otolithes dont je vous parlais l'autre jour au même moment où le commençais à introduire ces formules qui avec un peu d'artifice nous permettent de conduire de petits crustacés avec un électroaimant là où nous voulons. Ce « tu » qui pour nous-mêmes, et en tant que nous le laissons libre et en suspension à l'intérieur de notre propre discours, est pour nous toujours susceptible d'exercer cet accrochage, cette conduction contre laquelle nous ne pouvons rien, sinon de la contrarier et de lui répondre.

Que faut-il pour promouvoir ce « tu » à la subjectivité ? Quand je dis pour promouvoir ce « tu » à la subjectivité, cela veut dire pour que ce « tu » lui-même sous sa forme de signifiant présent dans le discours, devienne pour nous quelque chose qui est sensé supporter quelque chose de comparable à notre ego, et quelque chose qui ne l'est pas, c'est-à-dire un mythe. Il est bien certain que c'est là la question qui nous intéresse puisque après tout il n'est pas tellement étonnant d'entendre des gens sonoriser leur discours intérieur à la façon des psychotiques, un tout petit peu plus que nous le faisons nous-mêmes. Depuis longtemps, on a remarqué que les phénomènes du mentisme, qu'ils soient provoqués par quelque chose, que ce soit quelque chose qui nous donne des phénomènes en tout comparables, à ce, qu'à tout prendre, nous recueillons comme un témoignage de la part d'un psychotique, *pour autant que nous ne le croyons pas sous l'effet de quelque chose qui émette des parasites.*

Nous dirons bêtement pour que ce « tu » suppose un Autre qui en somme est au-delà de lui, c'est bien en effet autour de l'analyse du verbe être que devrait se situer ici notre prochain pas. Nous ne pouvons pas là-dessus non plus épuiser tout ce qui nous est proposé autour de l'analyse du verbe « être ». Je fais ces allusions en me référant à des philosophes que maintenant je nomme plus précisément, ceux qui ont centré leur méditation autour de la question du Dasein, *toute cette question du verbe être a été reprise, et nous sommes bien forcés de*



p. 338, l. 32

... de témoignage de la part d'un psychotique, sinon que le sujet ne se croit pas sous l'effet d'un émetteur de parasites.

p. 338

autre

p. 338, l. 37

qui ont centré leur méditation autour de la question de Dasein,

*l'évoquer comme ayant été poursuivie spécialement en allemand, puisque c'est en allemand que le Dasein a pris son identification. Là-dessus* M. Heidegger a promu quelques réflexions dans son traité métaphysique à propos du « sein », il a commencé à l'envisager sous l'angle grammatical et étymologique. *Je vous dirai tout de suite que] e ne suis pas tellement d'accord pour ceux d'entre vous qui connaissent ces textes, ou qui ont pu les trouver plus ou* moins commentés, et je dois dire, assez fidèlement commentés dans quelque article que Jean Wahl a consacré récemment.

Le « Sein » avec les accents que dégage par son seul apport au niveau du signifiant, au niveau de l'analyse du mot et de la conjugaison comme on dit couramment, disons plus exactement de la déclinaison, car il donne beaucoup d'importance dans cette notion de déclinaison *au sens propre et physique du terme, du verbe « Sein », mène M. Heidegger à promouvoir dans les différentes formes radicales qui, comme vous le savez, composent* en allemand comme en français ce fameux verbe être qui est loin d'être un verbe simple, et même d'être un seul verbe dont il trop évident que la forme « suis » n'est pas de la même racine que « es », « est », que « fut », et il n'y a pas non plus stricte équivalence *avec ces formes incluses dans la fonction du verbe « être », « été », qui est quelque chose qui se retrouve d'une langue à l'autre. Cet « été », si* le « fut » a son équivalent en latin, ainsi que le

suis » et la série de « est », il vient de « stare », il vient d'une autre source que ce qui est à l'origine des autres formes, il vient de « stare ». La variété, voire la répartition, est également différente en allemand où vous le voyez bien, le « sind » se groupe avec le « bist », alors qu'en français la deuxième personne est groupée avec la troisième. L'important est qu'on a dégagé à peu près pour les langues européennes trois racines, celles qui correspondent à peu près à peu près au « sommes », à l'« est » et au « fut » que l'on rapproche de la racine « phusis » en grec qui se rapporte à l'idée de vie et de croissance. Sur les autres, M. Heidegger insiste sur les deux faces du sens « sten » qui se rapprocherait de



p. 339, . 2
lequel a commencé à l'envisager sous l'angle grammatical et étymologique...
p. 339, l. 7
plus exactement de la déclinaison.
p. 339,1 10
il n'y a pas non plus stricte équivalence avec la forme été ».

*Leçon du 27 juin 1956*

« stare », qui se tient debout, qui se tient tout seul, et « verbahen », durer, - ce sens étant tout de même rattaché à la face ou à la source « phusis ». L'idée de se tenir droit, l'idée de vie et l'idée de durer serait pour Heidegger ce que nous livrerait une analyse étymologique plus ou moins complétée par l'analyse grammaticale, et nous permettrait de comprendre que c'est d'une espèce de réduction et d'indétermination jetée sur l'ensemble de ces sens que surgirait la notion d'être.

Je résume pour vous donner simplement l'idée de la chose, pour dire que dans son ensemble une analyse de cette sorte est de nature plutôt à élider, à masquer *ce qui est singulier quand il s'agit d'un progrès* auquel essaie de nous initier Heidegger, ce qui est absolument irréductible dans la fonction du verbe « être », ce à quoi il a fini par servir, mais ce dont on aurait tort de croire que c'est par une espèce de virage progressif de ces différents termes, que cette fonction se dégage. C'est la fonction purement et simplement copulaire, et en tant que dans le registre où nous nous posons la question, à savoir à quel moment et par quel mécanisme ce « tu » tel que nous l'avons défini comme ponctuation, comme mode d'accrochage signifiant indéterminé, comment ce « tu » arrive à la subjectivité. Je crois que c'est très essentiellement quand il est pris, et c'est pour cela que j'ai choisi les phrases exemplaires dont nous sommes partis: « tu es celui qui... »; quand il est pris dans cette fonction copulaire à l'état pur, et dans cette forme de son état pur qui consiste à proprement parler dans sa fonction ostensive.

Nous devons trouver l'élément, qui, exhaussant ce « tu », fait de ce « tu » quelque chose qui déjà dépasse d'un degré cette fonction indéterminée d'assommage, qui commence à en faire, sinon une subjectivité, du moins quelque chose qui est le premier pas vers le « tu es celui qui me suivras » ; c'est le « c'est toi qui me suivra ». *Remarquez que ce n'est pas la même chose. « C'est toi qui me suivras* » est une ostension, et à la vérité qui suppose l'assemblée présente de tous ceux qui unis ou non dans une communauté, sont supposés en faire le corps, être le support du discours dans lequel s'inscrit



. 339, l.26
de nature à élider, à masquer...
p. 339, l. 33
... arrive-t-il à la subjectivité ?
p. 339, l. 41
... « c'est toi qui me suivra »

cette ostension de « c'est toi qui me suivra » ; et quand nous y regardons de près, nous voyons que ce à quoi correspond ce « c'est toi », c'est justement la deuxième formule, à savoir « tu es celui qui me suivra ».

Le «tu es celui qui me suivras» suppose, dis-je, cette assemblée imaginaire de ceux qui sont les supports du discours, cette présence de témoins, voire de tribunal devant lequel le sujet reçoit l'avertissement ou l'avis auquel en somme il est sommé de répondre «je te suis », c'est-à-dire à obtempérer à l'ordre. Il n'y a pas d'autre réponse pour le sujet à ce niveau que de garder le message dans l'état même où il lui est envoyé, tout au plus en modifiant la personne, c'est-à-dire en inscrivant pour lui le « tu es celui qui me suivras » qui dès lors devient un élément de son discours intérieur auquel il a, quoiqu'il en veuille, à répondre pour ne pas le suivre. Cette indication sur le terrain où elle le somme de répondre, il faudrait que justement il ne le suive pas du tout sur ce terrain, c'est-à-dire qu'il se refuse à entendre. Dès lors qu'il entend il y est conduit. Ce refus d'entendre est à proprement parler une force qu'aucun sujet, sauf préparation gymnastique spéciale, ne dispose véritablement, et c'est bien là dans ce registre que gît et se manifeste la force propre du discours.

En d'autres termes, cet « Autre » ou ce « tu » à ce niveau où nous parvenons, c'est l'Autre tel que je le fais voir par mon discours, je le désigne, voire je le dénonce, c'est l'Autre en tant qu'il est pris dans cette ostension par rapport à ce tout qui est supposé par l'univers du discours, mais du même coup *je ne le sors pas de cet univers,* je l'y objective, je lui désigne à l'occasion aussi ses relations d'objets dans ce discours, et pour peu qu'il ne demande que ça, comme chacun sait c'est la propriété justement du névrosé, c'est avec cela qu'on lui désigne. Alors ça peut aller assez loin. Remarquez que ça n'est pas une chose complètement inutile que de donner aux gens ce qu'ils demandent, il s'agit simplement de savoir si c'est bienfaisant. En fait, si ça a incidemment quel qu'effet, c'est précisément dans la mesure, où cela sert à lui compléter son vocabulaire. Il n'est bien



p. 314, l. 4
« suivra » (cf. plus loin: «obtempérer à l'ordre »)
p. 340, l. 22
a tous»
p. 340, l. 22
.. que suppose l'univers du discours. Mais du même coup je sors l'autre de cet univers,

entendu pas ce que croient ceux qui usent de cette forme d'opérer avec la relation d'objet, puisqu'ils croient désigner effectivement ces relations d'objet. En fait c'est rarement et par pur hasard que cette façon de procéder produit un effet bienfaisant, car cette façon en effet de compléter son vocabulaire peut permettre au sujet de s'extraire lui-même de cette sorte d'implication signifiante qui constitue la symptomatologie de sa névrose. C'est pour cela que les choses ont toujours marché d'autant mieux que cette sorte d'adjonction de vocabulaire de notre délirant, est quelque chose qui avait encore gardé quelque fraîcheur; mais depuis que ce dont nous disposons dans nos petits cahiers comme « Nervenanhang » pour les névrosés, c'est pour les rusés de beaucoup tombé de valeur, et ça ne remplit plus tout à fait la fonction qu'on pourrait espérer quant à la resubjectivation du sujet. Je veux dire par là, l'opération de s'extraire de cette implication signifiante dans laquelle nous avons cerné l'essence, les formes mêmes du phénomène névrotique. En d'autres termes, la question est qu'on voulait manier correctement cette relation d'objet, et que pour la manier correctement, il faudrait faire comprendre que dans cette relation, c'est lui l'objet en fin de compte, c'est même parce qu'il se cherche comme objet qu'il s'est perdu comme sujet.

Simplement, disons qu'au point où nous en sommes arrivés, il n'y a nulle commune mesure entre nous-mêmes et ce « tu » tel que nous l'avons fait surgir, que cette espèce de rapport, d'extension forcément suivie de résorption, que ce rapport d'injonction plus ou moins obligatoirement suivi d'un rapport de disjonction, et qu'en fin de compte pour avoir sur ce plan et à ce niveau un rapport qui soit authentique avec cet Autre, il *n'y a pas moyen de le trouver ailleurs que dans la direction suivante. À celui à qui nous disons: « tu es celui qui me suivra », il faut que nous rapprochions l'objectif.* Que celui-là qui devient « tu es celui qui me suit », réponde « tu es celui que je suis » prête aux jeux de mots, à l'ambiguïté, que c'est du rapport d'identification à l'autre qu'il s'agit, mais que si en effet l'un l'autre, nous nous guidons dans notre



p. 341,l. 9

« autre » p. 341,l. 8 Pour avoir sur ce plan et à ce niveau un rapport authentique avec l'autre,

p. 341,l. 9

Il faut qu'il réponde, « tu es celui que je suis ». Là nous nous mettons à son diapason, et c'est lui qui guide notre désir*

*Commentaire: rajout..

identification réciproque vers notre désir, forcément nous nous y rencontrons et nous nous y rencontrerons d'une façon incomparable, *que c'est l'un ou l'autre, que c'est toi ou moi qui le possède en somme,* puisque c'est en tant que je suis toi que je suis, et ici l'ambiguïté est totale. «Je suis », ce n'est pas seulement suivre, c'est aussi « je suis », « toi tu es », et aussi « toi, celui qui, au point de rencontre, me tueras », c'est-à-dire que la relation qui est mise en évidence à ce niveau où l'autre est pris comme objet dans la relation d'ostension, le seul point sur lequel nous le rencontrions comme subjectivité équivalente à la nôtre, c'est sur le plan imaginaire, c'est sur le plan du moi ou toi, l'un ou l'autre *et jamais ensemble, c'est sur le plan où notre moi c'est l'autre,* c'est justement sui ce plan où toutes les confusions sont possibles quant à la relation d'objet, et l'objet de notre amour n'est que nous-mêmes, c'est le « tu es celui qui me tues ».

On peut remarquer l'opportunité heureuse que nous offre la forme française *qui n'est pas autre chose que le signifiant même dans lequel se trouvent les différentes façons dé comprendre la forme du « tu es », et comment dans le sens de « tu » lui-même, nous avons le bonheur en France d'avoir ci Signifiant radical du « tu », et à la deuxième personne du singulier reproduit jusque dans sa forme alphabétique l'inscription du «tu », et qui passe de l'autre côté de « celui qui »*

On peut user de cela indéfiniment; si je vous disais que nous le faisons toute la journée: au lieu de dire « to be or not to be, to be or... », « tu es celui qui me tue », etc. C'est cela qui est le fondement de la relation de rapport à l'autre. Ceci veut dire que dans toute l'identification imaginaire le « tu es » aboutit à la destruction de l'autre, et qu'inversement parce que cette destruction est là simplement en forme de transfert, se dérobe dans ce que nous appellerons la tutoité

Je pourrais peut-être vous montrer un passage pouf essayer de faire cette sorte d'analyse particulièrement désespérante et stupide du type de ce qui s'inscrit dans un volume célèbre de la même école, qu'on appelle cette « Meaning oi Meaning ». Ceci aboutit à des choses tout à fait vertigineuses

-534-

p. 341, l.14
et nous nous y rencontrerons d'une façon incomparable,
p. 341, l. 20
le plan du « moi ou toi », l'un ou l'autre,
p. 341, l. 23

Remarquons l'opportunité heureuse que nous offre en français le signifiant, avec les différentes façons de comprendre «tu es».

*Leçon du 27 juin 1956*

dans le genre du bourdonnement. De même pour aboutir à traduire un passage de (..... ) effectivement célèbre, il s'agit d'inciter les personnes qui ont un petit commencement de vertu à avoir au moins la cohérence d'en compléter tout le champ, et quelque part même, dit le « tu », tue-moi. *Ça signifie quelque chose de ne pas pouvoir le supporter, et il applique cela au champ de la justice, c'est-à-dire partir également* de cette conception raisonnable: « tu ne peux pas supporter la vérité du « tu », en quoi tu peux toujours être désigné pour ce que tu es, à savoir un vaurien. Si tu veux le respect de tes voisins, élève-toi jusqu'à cette notion des distances normales, c'est-à-dire une notion générale de l'Autre, de l'ordre du monde et de la loi ».

Ce « tu » a semblé absolument déconcerter les commentateurs, et à la vérité je pense que notre tutoité d'aujourd'hui vous rendra assez familiers avec le registre dont il s'agit.

Faisons le pas suivant: il s'agit donc que l'autre soit reconnu comme tel. Que faut-il donc pour que l'autre soit reconnu comme tel ? Quel est le pas suivant ? Bien entendu en fin de compte c'est l'Autre pour autant qu'il est là dans la phrase de mandat dont j'ai voulu vous indiquer le registre. C'est là qu'il faut nous arrêter un instant. Après tout, ce franchissement n'est pas tellement quelque chose qui soit inaccessible, puisque aussi bien nous avons vu que cette altérité évanouissante de l'identification imaginaire du moi en tant qu'elle ne rencontre le « toi » que dans un moment limite où chacun des deux ne pourra subsister ensemble avec l'autre, c'est que l'Autre, lui, avec un grand A, il faut bien qu'il soit reconnu au-delà de ce rapport, même réciproque exclusion, c'est-à-dire qu'il faut qu'il soit reconnu comme aussi insaisissable que moi dans cette relation évanouissante. En d'autres termes, il faut qu'il soit *évoqué* comme ce que de lui-même il ne reconnaît pas, et c'est bien cela le sens de « tu es celui qui me suivras ».

Si vous y regardez de près, si ce « tu es celui qui me suivras » est délégation, voire consécration, c'est pour autant que la réponse à ce « tu es celui qui me suivras » n'est pas jeu



p. 341, l. 36

d'en compléter le champ. L'un d'eux dit quelque chose comme ceci: « Toi, qui ne peux pas supporter le « tu »,

p. 341,l. 37

... le « tu », tue-moi.

p. 341, l. 41

« l'autre »

p. 342, l. 5

« autre »

p. 342, l.14

En d'autres termes, il faut qu'il soit invoqué...

de mots, mais le « je te suis », et le « je suis », « je suis ce que tu viens de dire », c'est là cet usage de la troisième personne absolument essentiel au discours en tant qu'il désigne ce qui est le sujet même du discours, c'est-à-dire ce que le discours a dit: « je le suis ce que tu viens de dire », ce qui dans l'occasion veut dire exactement: « Je suis très précisément ce que j'ignore, car ce que tu viens de dire est absolument indéterminé, parce que je ne sais pas où tu mèneras. » Si la réponse est pleine, à ce « tu es celui qui me suivras » c'est « je le suis » qu'elle doit dire, exactement le même « je le suis ». Vous vous trouvez dans la fable de la tortue et des deux canards: elle arrive à ce point crucial quand enfin les canards lui ont proposé de l'emmener aux Amériques, et que tout le monde attend de voir cette petite tortue accrochée au bâton de voyageuse. « La reine? dit la tortue, oui, vraiment, je la suis. » Là dessus Pichon se pose d'énormes questions pour savoir s'il s'agit d'une reine à l'état abstrait, ou d'une reine concrète, et spécule de façon déconcertante pour quelqu'un qui avait quelque finesse en matière grammaticale et linguistique, de savoir si elle n'aurait pas dû dire: «je suis elle ». Si elle avait parlé d'une reine véritablement existante, elle dirait peut-être beaucoup de choses; « je suis la reine » ; mais si elle dit quelque chose comme cela, « je la suis », c'est-à-dire ce dont vous venez de parler, il n'y a aucune autre distinction à introduire que de savoir que « la » concerne ce qui est impliqué dans le discours. Ce qui est impliqué dans le discours, c'est bien cela dont il s'agit, c'est-à-dire qu'il faut nous arrêter un instant à cette parole inaugurale du dialogue, quand il s'agit de « tu es celui qui me suivras », il faut que nous en mesurions un instant l'énormité, que ce soit au « tu », lui-même, que nous adressions en tant qu'inconnu. C'est là ce qui fait son aisance, c'est là aussi ce qui fait sa force, c'est là aussi ce qui fait qu'il passe de « tu es » dans le « suivras » de la seconde partie en y persistant. Il y persiste précisément parce que dans l'intervalle il peut y défaillir. Ce n'est donc pas dans cette formule, à un moi en tant que je le fais voir, que je m'adresse, mais à tous les signifiants qui

*Leçon du 27 juin 1956*

composent le sujet auquel nous sommes opposés. Je dis à tous les signifiants qu'il possède jusque y compris ses symptômes. C'est à ses dieux comme à ses démons que nous nous adressons, et c'est pour cela que cette forme de la phrase, cette façon d'énoncer la sentence que j'ai appelée jusqu'à présent celle du mandat, je l'appellerai à partir de maintenant l'invocation, avec les connotations religieuses qu'a ce terme; c'est-à-dire que je fais passer en lui cette foi qui est la mienne, et non pas simplement cette formule inerte, cette invocation. Je vous indique au passage que dans les bons auteurs, et peut-être dans Cicéron, l'invocation est à proprement parler la désignation dans sa forme religieuse originelle, précisément de ce que je viens de vous dire. C'est quelque chose, une formule verbale par quoi on essaie avant le combat de se rendre les dieux - ce que j'appelais tout à l'heure les signifiants, les dieux et les démons, les dieux de l'ennemi - favorables. C'est à eux que l'invocation s'adresse, et c'est bien pourquoi je pense que le terme d'invocation désigne à proprement parler cette forme la plus élevée de la phrase, grâce à quoi tous les mots que je prononce dans cette invocation sont de vrais mots, des voix évocatrices auxquelles chacune de ces phrases doit répondre, l'enseigne de l'Autre véritable.

Vous le voyez donc, vous venez de le voir avec ces deux étages en quoi le « tu » dépend du signifiant comme tel, en quoi c'est du niveau du signifiant qui est vociféré que dépendent la nature et la qualité du « tu » qui est appelé à vous répondre. Dès lors quand ce signifiant qui porte la phrase fait défaut à l'autre, le «)e le suis », qui vous répond ne peut faire figure que d'une interrogation éternelle: « tu es celui qui me... », quoi ? À la limite de ce qui sort, c'est la réduction au niveau précédent, « tu es celui qui me... tu es celui qui... etc. tu es celui qui me tues ». Le « tu » réapparaît chaque fois que dans l'appel à l'Autre, proféré comme tel, le signifiant tombe dans ce champ *du signifiant de l'Autre,* qui est pour l'Autre exclu, Verworfen, inaccessible. Je dis donc que le signifiant à ce moment là produit la réduction, mais intensifiée à la pure relation imaginaire.

-537-

p. 343, l. 20
« l'autre »
p. 343, l. 29
le signifiant tombe dans le champ qui est pour l'autre exclu,

À ce moment là se produit ce phénomène si singulier qui a donné à se gratter la tête à tous les commentateurs du cas du président Schreber, ce perplexifiant « assassinat d'âmes », comme il s'exprime, qui est pour lui le signal de l'entrée dans la psychose, ce quelque chose bien entendu qui peut avoir toutes sortes de significations pour nous autres, commentateurs analystes, à savoir toujours d'ailleurs quelque chose que nous plaçons dans le champ imaginaire, à savoir ce quelque chose qui a rapport avec le court-circuit de la relation affective qui fait de l'Autre cet être de pur désir qui ne peut être dans le registre de l'imaginaire humain, aussi qu'un être de pure interdestruction.

Cette sorte de relation purement duelle qui est le registre même de l'agressivité dans sa source la plus radicale, sans doute dans le cas du président Schreber la relation de ce surgissement purement duel de notre agressivité est commentée par Freud dans le registre de la relation homosexuelle comme telle. Sans doute en avons nous mille preuves, ceci va de la façon la plus cohérente avec tout ce que nous entrevoyons comme définition de la source de l'agressivité, du surgissement de l'agressivité dans le court-circuitage de la simplification duelle de la relation triangulaire, autrement dit de la relation œdipienne. Mais étant donné qu'il nous manque dans le texte, où prétendument nous manquent les éléments qui nous permettraient de serrer de plus près, à savoir quelles ont été véritablement ses relations avec son père, avec tel frère supposé dont Freud aussi fait état, nous n'avons pas besoin de tellement de choses pour comprendre que c'est obligatoirement par cette relation purement imaginaire au « tu » que doit passer le registre du « tu » au moment où il sort si on peut dire des limites de (...) où il devient un « tu » invoqué et évoqué comme tel, c'est-à-dire un « tu » appelé de l'Autre », du champ de l'Autre par le surgissement d'un signifiant primordial, mais qui ne peut en aucun cas être reçu par l'autre, parce que ce signifiant comme tel, ce « tu es celui qui est père », que j'ai nommé la dernière fois, ou « tu es celui qui seras père », il ne peut en



p. 344,l. 2
« l'autre »
p. 344,l. 18 et 19
« est » et « sera »

*Leçon du 27 juin 1956*

aucun cas être reçu parce que c'est du signifiant comme tel, en tant que le signifiant représente ce support indéterminé, ce quelque chose autour de quoi se condense et se groupe un certain nombre, non pas même de significations, mais de séries de significations qui viennent converger par et à partir de l'existence de ce signifiant.

Avant qu'il y ait le « Nom du Père », il n'y avait pas de père, il y avait toutes sortes d'autres choses, et Freud même entrevoit - c'est bien pour cela qu'il a écrit Totem et Tabou - quelle direction il peut entrevoir, ce qu'il pourrait y avoir, mais assurément avant que le terme de père se soit institué dans un certain registre, historiquement il n'y avait pas de père. Cette sorte de perspective historique je vous la donne là à titre de pure concession, car elle ne m'intéresse à aucun degré, je ne m'intéresse pas à la préhistoire, si ce n'est pour rendre le registre indicatif qu'il est assez probable qu'un certain nombre de signifiants essentiels manquaient à l'homme de Neandertal. Mais il est complètement inutile d'aller chercher si loin, il manque également aux psychotiques et par conséquent nous pouvons également l'observer sur les objets qui sont à notre portée.

Nous pourrons nous arrêter là, en vous faisant remarquer que quand nous nous introduisons après ce moment crucial, ce franchissement absolument essentiel que vous retrouverez toujours, si vous l'observez avec attention, si vous savez le cerner dans toute entrée dans les psychoses, moment où de l'Autre comme tel, et du champ de l'Autre vient l'appel d'un signifiant essentiel qui ne peut pas être reçu. J'ai montré dans une de mes présentations de malades, un antillais qui montrait dans son histoire familiale la problématique de l'ancêtre originel, c'était le français qui était venu s'introduire là-bas, qui avait eu une vie extraordinairement héroïque, une sorte de pionnier, mêlée de hauts et de bas extraordinaires de la fortune, qui était devenu l'idéal de toute la famille. Ce personnage lui-même très déraciné du côté de Détroit où il menait une vie d'artisan assez aisée, se voit littéralement un jour en possession d'une femme qui lui annonce qu'elle va



p. 344, 133
les sujets
p. 344, l. 36
de l'autre

avoir un enfant; on ne sait pas s'il est de lui, mais on sait très exactement que c'est dans les détails de quelques jours qu'éclatent à ce moment là les premières hallucinations de ce personnage. C'est dans la mesure où on lui annonce: « tu vas être père », que quelque chose se produit, qu'un personnage apparaît qui lui dit : « tu es St. Thomas » -je crois que c'est de St. Thomas le douteur qu'il devait s'agir, et non de St.Thomas d'Aquin. Les annonciations qui suivent ne laissent aucun doute, elles viennent d'Élizabeth, celle qui a annoncé fort tard dans sa vie qu'elle allait être porteuse d'un enfant. Bref, la connexion de ce registre de la paternité avec l'éclosion d'un certain nombre de phénomènes qui se présentent comme des révélations d'annonciation concernant tout ce qui peut bien faire concevoir à quelqu'un, qui de par ailleurs ne peut littéralement pas, et ce n'est pas par hasard que j'emploie le terme de concevoir. Ce que peut être une génération qui serait en somme une génération, équivaut à ce terme de spéculation alchimique *de « qu'est-ce que la génération ? » quand nous n'en touchons pas du doigt à proprement parler les corrélations sexuelles,* est là toujours prêt à surgir comme une sorte de réponse en détour de tentatives de réponses, de tentatives de reconstituer ce qui est à proprement parler non recevable pour le sujet psychotique.

*À partir de ce moment là, justement parce que l'ego est évoqué pour un moment, quelque en soit le mode d'abord, et je vous prie d'en rechercher dans chaque cas et évoquer* au-delà de tout signifiant qui puisse être significatif pour le sujet, la réponse ne peut être que l'usage permanent, je dirais constamment sensibilisé du signifiant dans son ensemble. Et ce que nous observons, c'est que c'est sous ses formes les plus vides, les plus neutres, les plus égo-isées, que le caractère mémorisant qui accompagne tous les actes humains, est aussitôt vivifié, sonorisé, et devient le mode de relation ordinaire d'un ego qui là est évoqué et ne peut pas trouver son répondant dans le signifiant au niveau duquel il est appelé; son pouvoir d'ego est invoqué sans qu'il puisse répondre. Dès lors nous voyons se dérouler tous les phénomènes qui



p. 345,1.16
terme de spéculation alchimique,
p. 345, l 18
pour l'ego dont le pouvoir est invoqué sans qu'il puisse à proprement parler répondre. Dès lors, ...

*Leçon du 27 juin 1956*

dans le cas du président Schreber, font un caractère excessivement riche de ce cas; toute l'actualité des gestes et des actes est perpétuellement commentée. Ceci n'est pas une telle particularité puisque c'est même la définition de ce qu'on appelle l'automatisme mental. Et pourquoi ? C'est parce que précisément dans la mesure où il est appelé sur le terrain, où il ne peut pas répondre, dès lors c'est la seule façon de réagir qui puisse le rattacher à l'humanisation qu'il tend à perdre; c'est de perpétuellement se présentifier dans ce menu commentaire du courant de la vie qui fait ce qu'on appelle le texte de l'automatisme mental. Il n'y a plus pour le sujet qui a franchi cette limite, la sécurité significative coutumière, sinon dans cet accompagnement parlé.

*Je crois que c'est là profondément le ressort de l'automatisme mental, et ce qui permet par un détour de justifier cet usage même du mot automatisme, car singulièrement après tout, nous pourrons le remarquer à ce propos, la force du signifiant est telle, qu'en fin de compte il semble que les mots soient plus intelligents que les personnes,* et que si on a fait tellement usage dans la pathologie mentale de ce terme d'automatisme, en ne sachant pas très bien ce qu'on disait. Car réfléchissez bien; quelle est l'extension de l'usage qu'on lui a donné ? Si ceci a un sens assez précis en neurologie où on appelle certains phénomènes de libération « automatisme », le fait que ç'ait été repris en psychiatrie pour désigner ce phénomène d'automatisme mental, cela reste pour le moins problématique. Mais dans la théorie de Clérambault, ce terme d'automatisme ne peut être repris analogiquement. Néanmoins, c'est le terme le plus juste; car si vous y regardez de près sur cet « automaton » dont Aristote prend le sens pour l'opposer à celui de la fortune, distinction aujourd'hui complètement oubliée, si nous allons droit au signifiant, c'est-à-dire dans cette occasion avec toutes les réserves que comporte une telle référence à l'étymologie, nous voyons que l'« automaton » *ne veut rien dire d'autre que quelque chose comme mythe, ce qui veut dire justement penser.* L'automatisme c'est ce qui pense vraiment par soi-même,



p. 345, l. 33

... la sécurité significative coutumière, sinon grâce à l'accompagnement par le perpétuel commentaire de ses gestes et actes.

p. 345, l. 38

cela justifie l'usage même du mot d'automatisme,

p. 346, l. 5

... l'étymologie, nous voyons que l'« automaton »...

p. 346, l. 5

l'« automaton », c'est ce que pense vraiment par soi-même,

c'est ce qui n'a justement aucun lien de cet au-delà, l'ego, qui donne son sujet à la pensée *et qui aussi pour le coup nous fait penser à quelque chose de toujours très visible et problématique. Si* le langage parle tout seul, c'est bien là l'occasion ou jamais d'utiliser le terme d'automatisme, et c'est ce qui donne sa résonance authentique, c'est probablement aussi son côté satisfaisant pour nous, au terme d'automatisme mentale dont usait Clérambault.

*Cette introduction du sujet Schreber dans la psychose, à la lumière de ce* que nous venons là de mettre en évidence, nous les comparerons la prochaine fois pour les rapprocher, et voir ce qui manque à chacun des deux points de vue; *l'introduction à la vérité qui ne change en rien dans sa plantation, dans son décor, dans l'équilibre d'ensemble de ses bords,* tant de celle de Freud qui est celle d'une homosexualité latente impliquant une position féminine, et c'est là qu'est le saut. Freud nous dit: fantasme d'imprégnation fécondante, comme si la chose allait de soi; c'est-à-dire que toute acceptation de la position féminine impliquait comme par surcroît ce registre qui est tellement développé par le délire de Schreber, et qui fait de lui ultérieurement la femme de Dieu. La théorie de Freud là-dessus, c'est que c'est la seule façon pour lui d'éluder ce qui résulte de la crainte de la castration; il subira; mais ça peut être autre chose que l'éviration, ça peut être simplement la démasculinisation, ou la transformation en femme; mais après coup, comme quelque part Schreber le fait lui-même remarquer, ne vaut-il pas mieux être une femme spirituelle qu'un pauvre homme absolument opprimé, malheureux, voire castré ? Bref, que c'est dans cet agrandissement à la taille du sujet même de l'univers *du Dieu Schrebérien* que se trouve la solution du conflit introduit par l'homosexualité latente.

En gros, nous verrons que c'est cette théorie qui respecte le mieux l'équilibre du progrès de la psychose chez Freud. Néanmoins il est certain que les objections que madame Ida Macalpine qui mérite dans cette occasion de donner la réplique, voire de s'opposer ou de compléter une partie de



p. 346,l. 6
l'ego qui donne son sujet à la pensée.
p. 346, G 9 « usait »
p. 346,l. 8
le terme d'automatisme, et c'est ce qui donne au terme dont usait de Clérambault
p. 346,l. 12
de voir la prochaine fois ce qui manque à chacun des deux points de vue.
p. 346,l. 13
développés par Freud et Mme Ida Macalpine.
p. 346
« après tout » p. 346,l. 23
Bref, c'est dans un agrandissement à la taille de l'univers...

*Leçon du 27 juin 1956*

la théorie freudienne, elle qui met en évidence tout à l'opposé comme déterminant dans le procès de la psychose, ce qu'elle situe dans la direction du fantasme de grossesse, le fantasme de grossesse pour autant qu'il reposait implicitement sur quelque chose qui montrerait une symétrie tout à fait rigoureuse entre les deux grands manques qui peuvent se manifester à titre névrosant dans chaque sexe. Elle va fort loin là-dedans, et il y a des choses très amusantes. Il est certain qu'il y a infiniment de choses dans le texte qui permettent de le soutenir; et que même l'évocation de l'arrière plan d'une sorte de civilisation héliolythique où le soleil pris comme féminin et incarné dans la pierre, serait le symbole fondamental, sorte de pendant féminin de la promotion du phallus dans la théorie classique, est quelque chose qui trouve le répondant le plus amusant dans le terme du nom même de la ville où est hospitalisé Schreber, qui se trouvait être Sonnenstein.

Je vous signale ceci simplement pour vous montrer que nous rencontrons à tout instant, *et qu'il n'y a pas lieu de ne pas y attacher toute son importance,* ces sortes de diableries du signifiant, ces sortes de niques que nous rencontrons constamment dans les analyses concrètes des gens les moins névrosés, où nous voyons se faire ce recoupement singulier venu de tous les coins de l'horizon, d'homonymies étranges qui semblent donner une unité par ailleurs insaisissable quelquefois à l'ensemble du destin comme aux symptômes du sujet.

Assurément moins qu'ailleurs il convient de reculer devant cette investigation quand il s'agit du moment d'entrée dans la psychose par exemple. Notez au passage que lors de sa seconde rechute, alors que Schreber arrive extrêmement perturbé à la consultation de Flechsig, et que Flechsig a déjà été pour lui haussé à valeur certainement d'un personnage paternel éminent, que d'autre part nous avons toutes les antécédences connotées dans l'observation, que je pourrais dire cette mise en alerte ou en suspension de la fonction de la paternité; nous savons par son propre



p. 346, l. 41
nous rencontrons ces diableries, ces niques du signifiant,

témoignage qu'il a espéré devenir père, nous savons d'ailleurs que sa femme dans l'intervalle de huit ans qui a séparé la première crise de la seconde, a éprouvé plusieurs avortements spontanés. Une parole semble particulièrement significative, voire malheureuse; ce que lui dit Flechsig, ce *personnage qui a déjà manifesté dans ses rêves et par l'intrusion de cette image « qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement», Flechsig dont nous savons par ailleurs par toutes sortes de recoupements, lui* dit que depuis la dernière fois on a fait d'énormes progrès en psychiatrie, qu'on allait lui coller un de ces petits sommeils qui va être bien fécond. Peut-être était-ce justement la chose qu'il ne fallait pas dire, car à partir de ce moment-là, notre Schreber ne dort absolument plus, et il préfère essayer de se pendre cette nuit-là.

*Enfin nous entrons là dans le registre de* la relation de procréation impliquée avec le rapport *fondamental* du sujet à la mort. C'est ce que j'espère réserver pour la prochaine fois.

*544*

p. 347, l. 7
significative, voire malheureuse, que Fleschig dit à Schreber...
p. 347, l. 18
« était-ce »
p. 347, l. 19
et cette nuit-là, il essaie de se pendre. La relation de procréation est en effet impliquée dans le rapport du sujet à la mort.

***Leçon 25, 4 juillet 1956***

Je ne sais pas très bien par quel bout commencer pour finir ce cours. À tout hasard, je vous ai mis au tableau deux petits schémas

-L'un que vous devez connaître qui est ancien. C'est celui d'une espèce de grille, par lequel j'ai commencé cette année à essayer de vous montrer comment se posait le problème du délire, si nous voulions le structurer, lorsqu'il semble bien être apparemment une relation liée par quelque bout à la parole. Ce schéma auquel je pourrai peut-être encore avoir à me référer, je vous le rappelle donc. je pense qu'il est déjà pour vous suffisamment commenté.

-Un autre, qui est différent, tout nouveau, et auquel j'aurai peut-être besoin de me référer tout à l'heure.

Nous partons aujourd'hui du point où je vous ai laissés la dernière fois, c'est-à-dire en fin de compte de descriptions opposées, celle de Freud, celle d'une psychanalyste qui est très loin d'être sans mérite et qui, pour représenter des tendances les plus modernes, a au moins l'avantage de le faire fort intelligemment. Ce que je vous ai décrit cette année était avant tout centré sur le souci de remettre l'accent sur la structure du délire. Ce délire, j'ai voulu vous montrer qu'il s'éclairait dans tous ses phénomènes; je crois même pouvoir dire dans sa dynamique, très essentiellement considérée

comme une perturbation de la relation à l'Autre, sans doute, et comme tel donc lié à un mécanisme transférentiel. *Mais l'intérêt, pour prendre le problème dans le registre où nous l'avons abordé,* c'est-à-dire en référence aux fonctions et à la structure de la parole. C'est d'arracher, de libérer ce mécanisme transférentiel de je na sais quelles confuses et diffuses relations d'objet, qui, par hypothèse, sera chaque fois que nous aurons affaire à un trouble considéré comme immature, mais considéré dans sa globalité, *ce qui ne nous laisse pas d'autre jeu qu'une sorte de série linéaire de cette immaturation de la relation d'objet.* Bien loin qu'elle puisse d'une façon quelconque se situer dans une telle référence, développementale, si tant est justement qu'elle implique, quelles qu'en soient les émergences, cette unilinéarité. je crois que l'expérience montre que nous arrivons à des impasses, à des explications insuffisantes, immotivées, qui se superposent de façon telle qu'elles ne permettent pas de distinguer les différents cas et tout principalement et au premier plan, la différence de la névrose et de la psychose.

À elle seule, l'expérience du délire partiel comme tel, s'oppose à parler d'immaturation, voire de régression ou de simple modification de la relation d'objet *pure et simple, comme telle. Et quand même n'aurions-nous pas les psychoses et seulement les névroses,* nous verrons l'année prochaine que la notion d'objet n'est pas univoque, quand je vous ai annoncé que je commencerai, je pense, par opposer des phobies à l'objet des perversions. Ce sera une autre façon de reprendre le même problème au niveau de la case « objet » dans les relations du sujet à l'Autre. Ici, au niveau des psychoses, je dirai que c'est là les deux termes opposés.

Limitons-nous ici et résumons rapidement comment en somme, la position de Freud sur le sujet de ce délire se situe, quelles sont les objections qu'on lui apporte et, si ces objections lui étant apportées, on a ébauché le moindre petit commencement de meilleure solution.

Freud, nous dit-on, après l'avoir lu, nous explique que le délire de Schreber est lié à une irruption de la tendance



p. 349, l. 11
un mécanisme transférentiel.
p. 349,1.16
dans sa globalité comme immature, on se rapporte à une série développementale linéaire dérivant de l'immaturation de la relation d'objet.
p. 350,l. 3
modification de la relation d'objet.

*Leçon du 4 juillet 1956*

homosexuelle, laquelle est niée par le sujet. *Pourquoi est-elle niée ? Nous allons le voir tout à l'heure. Cette négation, je résume... vous pourrez en vous reportant au texte -je pense que vous l'avez fait depuis longtemps -, vous apercevoir si oui ou non mon résumé est exact, équilibré...,* cette négation, dans le cas de Schreber qui n'est pas névrosé, aboutit à ce que nous pourrions appeler une érotomanie divine, *avec ce mode de double renversement à la fois sur le plan symbolique, à savoir d'un accent renversé sur un des termes de la phrase,* qui symbolise la situation.

Vous savez comment Freud répartit les diverses dénégations de la tendance homosexuelle. C'est à l'intérieur d'une phrase « je l'aime... » qu'il nous dira, qu'il y a plus d'une manière d'introduire la dénégation *dans cette simple négation de la situation.* On peut dire: « ce n'est pas moi qui l'aime » ; on peut dire « ce n'est pas lui que j'aime » ; on peut dire: « ce n'est pas d'aimer lui qu'il s'agit pour moi... je le hais », par exemple. Et aussi bien nous dit-il que la situation n'est jamais simple, ni se limite à ce simple renversement symbolique que, pour des raisons d'ailleurs qu'il tient pour suffisamment implicites, mais sur lesquelles, à la vérité, il n'insiste pas, le renversement imaginaire de la situation dans une partie seulement de ses trois termes se produit, à savoir que, par exemple le « je le hais » se transforme en un « il me hait » *par un mécanisme imaginaire de la projection;* comme par exemple dans notre cas « ce n'est pas lui que j'aime, c'est quelqu'un d'autre », ici, c'est un grand Lui, puisque c'est Dieu lui-même... se renverse en un «il m'aime» comme dans toute érotomanie.

Il est donc clair que Freud nous indique que ce n'est pas sans un renversement très avancé de l'appareil symbolique comme tel que peut se classer, se situer, se comprendre, l'issue terminale de la défense contre la tendance homosexuelle.

Pourquoi cette défense si intense qu'elle va faire au sujet traverser des épreuves qui vont à un moment à rien moins qu'à la déréalisation non seulement du monde extérieur en général, mais des personnes mêmes qui l'entourent et



p. 350,l. 18
... la tendance homosexuelle. Le sujet la nie, se défend contre elle.
p. 350, l. 20
... une érotomanie divine.
p. 350,1 24
il y a plus d'une manière d'introduire la dénégation dans cette phrase.
p. 350,131
« il me hait » par projection.

jusqu'aux plus proches, de l'autre comme tel, qui nécessitent toute cette reconstruction délirante que le sujet progressivement resituera, mais d'une façon profondément perturbée, un monde où il puisse se reconnaître et d'une façon combien également perturbée. Il ne se reconnaîtra pas comme le sujet destiné dans un temps, projeté dans l'incertitude du futur, dans une échéance indéterminée mais certainement indépassable, à devenir sujet de miracle divin par excellence, d'une récréation de toute l'humanité, dont il sera lui-même le support et le réceptacle féminin.

*L'explication de Freud à propos de ce délire,* qui se présente bien ici dans sa terminaison avec tous les caractères mégalomaniaques des délires de rédemption, dans leurs formes les plus développées, l'explication de Freud, si on la serre de près, a l'air de tenir toute entière dans la référence au narcissisme. C'est d'un narcissisme menacé que part la défense contre la tendance homosexuelle. La mégalomanie représente ce par quoi la crainte narcissique s'exprime, dans un agrandissement du moi lui-même du sujet aux dimensions du monde, dans un fait d'économie libidinale qui se trouve apparemment entièrement sur le plan imaginaire. Le sujet se fait l'objet même de l'amour de l'être suprême; dès lors, il peut bien abandonner ce qui lui semblait au prime abord le plus précieux de ce qu'il devait, en tout cas sauver, à savoir la marque de sa virilité.

En fin de compte, *que voyons-nous de l'interprétation de Freud ?* Je le souligne, le pivot, le point de concours de la dialectique libidinale auquel se réfère tout le mécanisme et tout le développement de la névrose, est le thème de la castration. C'est la castration qui conditionne la crainte narcissique. C'est l'acceptation de la castration qui doit être payée d'un prix aussi lourd que le remaniement de toute la réalité par le sujet.

Cette prévalence sur laquelle Freud ne démord pas, qui est celle dont on peut dire que c'est dans l'ordre matériel explicatif de la théorie freudienne, une invariante d'un bout à l'autre - une invariante, ce n'est pas assez dire, c'est une



p. 351,l. 7
Le délire de Schreber...
p. 351,1 22
Mais en fin de compte,

*Leçon du 4 juillet 1956*

invariante prévalente, le veux dire dont il n'a jamais, dans le conditionnement théorique de l'inter-jeu subjectif où s'inscrit l'histoire d'un phénomène psychanalytique quelconque, dont il n'a jamais tiré, ni subordonné, ni même relativé la place. Donc c'est autour de lui, dans sa communauté analytique, *mais jamais dans son œuvre,* qu'on a voulu lui donner des symétries, des équivalents, la place centrale de l'objet, *disons le centre «phallique» et de sa fonction essentielle dans l'économie libidinale,* chez l'homme comme chez la femme. Et ce qui est tout à fait essentiel et caractéristique dans les théorisations données et maintenues par Freud, quelque remaniement qu'il ait apporté, *rendez-vous compte, c'est cela qui est important,* c'est que ceci ne s'est jamais modifié à travers aucune des phrases de la schématisation qu'il a pu donner de la vie psychique.

*C'est autour de la castration, et ceci d'une manière d'autant plus frappante qu'en fait, si vous lisez le texte avec attention ce sera là la valeur de l'objection de Mme Macalpine, -Je voudrais dire, cela pourrait être sa valeur,* parce que c'est la seule chose qu'elle ne mette pas vraiment en évidence; vous verrez, je le dirai tout à l'heure, ce sur quoi elle fait tourner son argumentation - mais si il y a quelque chose qui est vrai dans ses remarques, c'est effectivement qu'il ne s'agit jamais de castration, puisque c'est le terme latin qui sert en allemand *« Entmannung »,* et que quand on lit les textes de Schreber, on s'aperçoit que « *Entmannung »* veut dire, et bien formellement, « transformation » avec tout ce que ce mot comporte de transition, « transformation en femme »; affectif* de procréation, de fécondité, mais non pas du tout de castration. N'importe, ce qui est frappant et essentiel dans le texte de Freud, c'est que c'est autour du thème de la castration, de la perte de l'objet phallique, qu'il fait tourner toute la dynamique qu'il veut donner du sujet Schreber.

*Évidemment, sans explications,* nous devons constater ce bilan qu'à travers même certaines - et particulièrement

*Commentaire: effectivement. Il s'agit là d'une erreur de transcription.



p. 351,1.32

C'est autour de Freud, c'est dans la communauté analytique,

p. 351, l. 34

Mais dans son oeuvre, l'objet phallique a la place centrale dans l'économie libidinale... p. 351,l. 38

Freud, quelque remaniement

p. 351, l. 41

S'il y a quelque chose qui est vrai dans les remarques de Mme Macalpine.

p. 352,l. 5

... la dynamique du sujet Schreber

celle-là - faiblesses de son argumentation, *le fait de faire pivoter autour des termes: tendance homosexuelle, économie libidinale, inséré* dans la dialectique imaginaire du narcissisme, point essentiel, enjeu du conflit, l'objet viril assurément nous permet de rythmer, de comprendre les différentes étapes de l'évolution du délire, ses phases et sa construction finale.

Bien plus, nous avons pu noter au passage toutes sortes de finesses, laissées en quelque sorte en amorce dans l'avenue ouverte, nom complètement explorée, celles par exemple où il montre que seule la projection ne peut pas expliquer le délire; qu'on ne peut dire qu'il ne s'agisse là que d'un reflet, en quelque sorte, un miroir du sentiment du sujet mais qu'il est indispensable d'y déterminer les étapes et, si l'on peut dire, à un moment donné une perte de la tendance qui vieillit. J'ai beaucoup insisté au cours de l'année, que ce qui a été refoulé au dedans reparaît au dehors, ressurgit dans un arrière plan, et ne ressurgit pas dans une structure simple; mais nous l'avons vu, dans une position si l'on peut dire interne, qui fait que le sujet lui-même, qui se trouve être l'agent de la persécution dans les cas présent, est un sujet ambigu, problématique. Il n'est après tout dans son premier abord, que le représentant d'un autre sujet qui, non seulement permet, mais sans aucun doute agit en dernier terme; bref, d'un échelonnement dans l'altérité de l'autre, qui est un des problèmes sur lequel Freud à la vérité nous a conduit mais où il s'arrête.

*Tel est à peu près l'état des choses au moment où nous quittons le texte de Freud.*

Ida Macalpine, après d'autres termes, mais d'une façon plus cohérente que d'autres, objecte que rien, nous dit-elle, ne nous permet de concevoir ce délire comme étant quelque chose qui suppose la maturité génitale, si j'ose dire, qui expliquerait, ferait comprendre la crainte de la castration. La tendance homosexuelle est loin de se manifester comme quelque chose de primaire. Dès le début, ce que nous voyons ce sont les symptômes, d'abord hypocondriaques,

-550

p. 352,l. 28

... un des problèmes sur lesquels Freud à la vérité nous conduit, mais où il s'arrête.

*Leçon du 4 juillet 1956*

ce sont des symptômes psychotiques ce quelque chose de particulier qui est au fond de la relation psychotique comme de toutes sortes de phénomènes, et spécialement voie d'introduction de la phénoménologie de ce cas. Car cette clinicienne qui s'est tout spécialement occupée des phénomènes psychosomatiques, et c'est là qu'elle a pu avoir l'appréhension directe d'un certain nombre de phénomènes, structurés tout différemment de ce qui se passe dans les névroses, à savoir ce quelque chose que nous pourrions appeler je ne sais qu'elle empreinte ou inscription directe d'une caractéristique d'un temps, si l'on peut dire, ou même dans certains cas, du conflit, sur ce que l'on peut appeler directement enfin le tableau matériel que présente le sujet en tant qu'être corporel. Tel symptôme, tel qu'une éruption diversement qualifiée dermatologiquement - qu'importe - de la face, sera quelque chose qui se mobilisera en fonction de tel ou tel anniversaire; et ce sera en quelque sorte, une façon directe, sans aucune dialectique, sans aucun intermédiaire, sans aucune interprétation que nous pourrons recouper, équivalent, la correspondance du symptôme avec quelque chose qui est du passé du sujet.

Est-ce là quelque chose qui a poussé Ida Macalpine à se poser le problème très singulier de telles correspondances ? je dis bien, il s'agit bien là de correspondance directe entre le symbole et le symptôme. L'appareil du symbole manque tellement au catégories mentales du psychanalyste aujourd'hui que c'est par l'intermédiaire uniquement de l'un des fantasmes que peuvent être conçues de telles relations. Et aussi bien toute son argumentation consistera-t-elle à nous rapporter dans le cas du président Schreber le développement du délire à un thème fantastique, à *une fixation imaginaire,* selon le terme courant, dans tout développement de cet ordre de nos jours préœdipien, soulignant que ce qui tient le désir, ce qui le soutient, est essentiellement, et avant tout un thème de procréation, si je puis dire, poursuivi par lui-même, asexué dans sa forme, n'entraînant le sujet dans les conditions de dévirilisation, de féminisation, comme je vous l'ai



p. 353,1.14

le développement du délire à un thème fantasmatique, à une fixation originaire originelle

dit, également, formellement, que comme une sorte de conséquence à posteriori, si l'on peut dire, de l'exigence dont il s'agissait. Le sujet est quelque chose qui doit être né dans la seule relation de l'enfant à la mère, et pour autant que l'enfant, avant toute constitution d'une relation triangulaire, verrait naître en lui un fantasme de désir, désir d'égaler la mère dans sa capacité de faire un enfant. C'est aussi toute l'argumentation d'Ida Macalpine qu'il n'y a pas de raison de poursuivre ici tous ses détails; ils sont riches, mais après tout ils sont à votre portée. Elle a fait une préface et une postface fort bien nourries à l'édition qu'elle a faite en anglais du texte de Schreber, où *elle expose tous ses thèmes.* L'important est bien de voir en quoi ceci se rattache à une certaine réorientation de toute la dialectique analytique qui tend à faire de l'économie imaginaire du fantasme et des diverses réorganisations ou désorganisations, restructurations ou déstructurations fantasmatiques, le point pivot, *le point aussi efficace* de tout progrès compréhensif, et aussi de tout progrès thérapeutique. Le schéma actuellement accepté de façon si commune, frustration, agressivité, régression, est bien là, au fond de tout ce que Mme Ida Macalpine suppose pouvoir expliquer de ce délire. Elle va très loin. Elle dit: il n'y a déclin du monde *pour le sujet Schreber, il* n'y a crépuscule du monde, et à un moment donné désordre quasi confusionnel de ses appréhensions de la réalité que parce qu'il faut que ce monde soit recrée, introduisant une sorte de finalisme de l'étape même la plus profonde du désordre mental. Tout le mythe n'est construit que parce que c'est la seule façon que le sujet Schreber arrive à se satisfaire dans son exigence imaginaire d'un enfantement.

*À la vérité, sans aucun doute, ce « picturing »* peut permettre de concevoir, en effet, cette sorte d'imprégnation imaginaire du sujet à renaître. Mais ce que l'on peut alors se demander, c'est si les origines de la mise en jeu imaginaire, et je dirai presque que là je calque un des thèmes du sujet qui est, comme vous le savez la mise en jeu qui *va faire toute cette construction délirante.*

*- 552 -*

p. 353, l. 26
l'édition qu'elle a faite en anglais du texte de Schreber.
p. 353,1 10
le point pivot... p. 353,135
il n'y a, dit-elle, déclin, p. 353, l. 41
exigence imaginaire d'enfantement.
p. 354,13
comme vous le savez, le « picturing ».

*Leçon du* 4 *juillet 1956*

Qu'est-ce qui nous permet, puisqu'il ne s'agit que de fantasmes imaginaires, qu'est-ce qui nous permet dans la perspective d'Ida Macalpine de comprendre comment la fonction du père, *qui est au contraire si promue, si mise en évidence, que quelque envie, quelque dessein qu'on ait de combattre la prévalence donnée par Freud* dans la théorie analytique de la fonction du père, il *est tout de même indéniable, frappant, quelles que puissent être certaines faiblesses de l'argumentation freudienne à propos de la psychose, de voir dans ce délire la fonction du père promue, exaltée, au point qu'il ne faut rien moins que Dieu le père lui-même dans le délire, et chez un sujet qui jusque là, comme il nous l'affirme, ceci n'a eu aucun sens, il faut rien moins que Dieu le père lui-même pour que le délire arrive, si; l'on peut dire, à son point d'achèvement, à son point d'équilibre.*

La prévalence, dans toute l'évolution de la psychose de Schreber, des personnages paternels *en tant que tels,* qui se substituent les uns aux autres, et vont toujours en s'agrandissant et en s'enveloppant les uns les autres, jusqu'à s'identifier au père divin lui-même, à la divinité marquée de l'accent proprement paternel, *est quand même quelque chose qui reste absolument* inébranlable et destiné à nous faire reposer le problème; savoir comment il se fait que *quelque chose qui donne, si je puis dire, autant de raison à Freud, n'est quand même malgré tout par lui abordé que par certains biais, que sous certains modes qui, incontestablement, nous laissent pourtant à désirer?*

Tout reste en réalité équilibré. Tout reste, au contraire, ouvert et insuffisant dans la rectification qu'essaie d'en donner Mme Ida Macalpine. Ce n'est pas seulement cette énormité du personnage fantasmatique du père qui nous permet de dire que nous ne pouvons d'aucune façon nous fonder sur une dynamique de l'irruption du fantasme préœdipien. Il y a bien d'autres choses encore, jusques et y compris ce qui, et dans les deux cas, reste énigmatique, *ce à quoi nous sommes spécialement accrochés cette année.* Mais ce qu'incontestablement Freud approche beaucoup plus que



p. 354,l. 6

qu'est-ce qui nous permet de comprendre la prévalence donnée par Freud à la fonction du père ?

p. 354,l. 7

la fonction du père ? Quelles que puissent être certaines des faiblesses de l'argumentation freudienne à propos de la psychose, il est indéniable que la fonction du père est si exaltée chez Schreber qu'il ne faut rien de moins que Dieu le père, et chez un sujet pour qui jusque-là cela n'avait aucun sens, pour que le délire arrive à son point d'achèvement, d'équilibre.

p. 354,l. 13 personnages paternels...

p. 354,1 16

l'accent proprement paternel, est indéniable, inébranlable.

p. 354,1 17

que quelque chose qui donne autant raison à Freud ne soit abordé par lui que sous certains modes qui laissent à désirer ?

p. 354,1 25

ce qui, dans les deux cas, reste énigmatique.

Mme Ida Macalpine, le côté écrasant, prépondérant, énorme, proliférant, végétant des phénomènes d'auditivation verbale, de cette formidable captation du sujet pris dans ce monde de la parole, devenu pour lui non seulement une perpétuelle coprésence - ce que j'ai appelé la dernière fois un accompagnement parlé de tous ses actes - mais une perpétuelle intimation, sollicitation, voir sommation à se manifester sur ce plan; puisque ce dont il s'agit c'est que jamais un seul instant, il ne cesse lui-même de témoigner dans l'invite constante de la parole qui l'accompagne; non pas qu'il y réponde, mais qu'il est là, présent et capable, s'il n'y répond pas de ne pas répondre, parce que c'est peut-être, dit-il, qu'on voudrait le contraindre à dire quelque chose de bête; mais à en témoigner que, aussi bien pour sa réponse que pour sa non-réponse, il est quelqu'un de toujours éveillé à ce dialogue intérieur *et dont le seul chemin qu'il ferait dans cette présence à ce dialogue témoignerait,* serait le signal pour lui de ce qu'il appelle « *Verwesung »,* c'est-à-dire comme on l'a traduit justement une sorte de décomposition.

C'est là-dessus que nous avons attiré l'attention et que nous insistons pour dire, ce qui fait la valeur de la position freudienne pure, ce qui fait que malgré le paradoxe que présentent certaines manifestations de la psychose par rapport à la dynamique que Freud a reconnue dans la névrose, se trouve quand même abordé d'une façon plus satisfaisante dans la perspective freudienne, c'est que, implicite à cette perspective jamais complètement dégagée, parce que Freud ne l'a pas dégagée par cette voie directement, il *ne l'a aperçue que par un autre abord qui est précisément celui, je vous l'ai montré, non sans dessein, l'année dernière à propos du principe du plai*sir. Ce qui seul fait tenir la position de Freud en présence de cette sorte de planification, si on peut dire, des signes instinctuels, de l'instinct, imaginé de quoi (...) tend à se réduire après lui la dynamique psychanalytique. C'est que c'est précisément sous la forme de ces termes jamais abandonnés par Freud, exigés par lui pour toute compréhension analytique possible, même là où cela ne colle qu'approximativement,



p. 354,l. 37
il est toujours éveillé à ce dialogue intérieur. Ne plus l'être...
p. 355,l. 4
Freud ne l'a jamais dégagée complètement,

*Leçon du 4 juillet 1956*

car cela colle encore mieux de cette façon-là, *que s'il ne le faisait pas entrer en jeu,* à savoir la fonction du père, à savoir le complexe de castration. Ce dont il s'agit ce n'est pas purement et simplement d'éléments imaginaires. Ce qu'on a retrouvé dans l'imaginaire, par exemple, sous la forme de mère phallique, n'est pas homogène, cela vous le savez tous, au complexe de castration en tant qu'il est intégré dans la situation triangulaire de l'Œdipe. La situation triangulaire de l'Œdipe est quelque chose qui n'est pas complètement élucidé dans Freud, mais qui, du seul fait qu'elle est maintenue toujours, est là pour prêter à cette élucidation, et cette élucidation n'est possible que si nous reconnaissons qu'il y a dans l'élément tiers l'élément central pour Freud, et à juste titre, du père, un élément signifiant irréductible à toute espèce de conditionnement imaginaire.

Je ne dis pas que *le terme du père,* le nom du père, soit seul un élément, que nous puissions dire ça; le dirai que cet élément nous pouvons le dégager chaque fois que nous appréhendons quelque chose qui est à proprement parler de l'ordre symbolique. J'ai relu à ce propos, parmi d'autres choses, une fois de plus, l'article de Jones sur le symbolisme. *Quand on voit l'effort que fait ce poupon du maître pour serrer le symbole et nous expliquer que c'est là sans doute une déviation Jungienne, je ne sais plus quoi, que de voir dans le symbole quelque chose qui en lui-même réduit tous les caractères d'une grande relation fondamentale, il prend un exemple, il en prend plus d'un.* Mais je vais en prendre un des plus notoires. Il nous dit par exemple, pour l'anneau, un anneau, il n'entrera pas en jeu en tant que symbole au sens analytique, en tant qu'il représente le mariage, avec tout ce que le mariage comporte de culturel, d'élaboré. Foin de tout ceci, la peau nous en horripile... nous ne sommes pas des gens à qui nous parlerons d'analogisme. Si l'anneau signifie quelque chose ce n'est pas en raison de sa relation à une référence ainsi supersublimée, car c'est comme cela qu'il s'exprime, c'est quelque part dans la sublimation que nous devons chercher que si l'anneau est le symbole du mariage, eh bien, c'est parce qu'il



p. 355,l. 10
car cela colle encore mieux de cette façon-là,
p. 355,l. 21
un élément signifiant, irréductible à toute espèce de conditionnement imaginaire.
p. 355, l. 26
l'article d'Ernest Jones sur le symbolisme.

est le symbole de l'organe féminin. Est-ce que ceci n'est pas de nature à nous laisser rêveur? Nous savons bien naturellement que l'intérêt de la mise en jeu est signifiante dans le symptôme, et justement sans lien avec ce qui est de l'ordre de la tendance et des relations des plus bizarres.

*Mais sans se laisser emporter dans une telle dialectique au point de ne pas s'apercevoir que l'anneau ne saurait être en aucun cas la symbolisation naturelle du sexe féminin, c'est vraiment* ne *pas comprendre que pour rêver qu'on passe à son doigt un anneau au moment* où comme *dans le conte auquel je pense,* que vous connaissez tous, tout au moins le thème, qui s'appelle « l'Anneau de Hans Carvel » qui est une bonne histoire du Moyen Age reprise par Balzac dans ses « Contes Drolatiques ». Le brave homme qu'on dépeint fort coloré, et quelque foison nous dit que c'est un curé qui se retrouve au milieu de la nuit rêvant d'anneau et le doigt passé là où l'anneau est appelé... Et sans y répondre. Il faut vraiment avoir des symbolisations naturelles, des idées les plus étranges, car il faut bien le dire, quoi, dans l'expérience, peut faire correspondre, on peut bien dire les choses en mettant les points sur les « i », l'expérience de la pénétration dans cet orifice, puisque d'orifice il s'agit, à une expérience qui ressemble en quoi que ce soit à un anneau, si on ne sait pas déjà d'avance ce que c'est qu'un anneau ?

Un anneau, ce n'est pas un objet qui se rencontre dans la nature, et s'il y a quelque chose dans l'ordre de la pénétration, qui ressemble à la pénétration plus ou moins serrée, ce n'est assurément pas cela. je fais appel, comme disait Marie-Antoinette, non pas à toutes les mères, mais à tous ceux qui n'ont jamais mis leur doigt quelque part, ce n'est certainement pas la pénétration en cet endroit, mon dieu, enfin, plutôt mollusqual qu'autre chose (...) Si quelque chose dans la nature est destiné à nous suggérer certainement des propriétés, cela se limite très précisément à ce à quoi le langage a consacré le terme « anus », qui s'écrit, comme vous le savez en latin avec un seul *« n* » et qui n'est rien moins que ce pudiquement, les commentateurs des anciens dictionnaires,

- 556 -

p. 356,l. 2

11 faut vraiment avoir des symbolisations naturelles une idée des plus étranges pour croire que l'anneau est la symbolisation naturelle du sexe féminin.

commentent... c'est-à-dire justement, l'anneau que l'on peut trouver derrière. Mais pour confondre l'un et l'autre quant à ce qu'il peut s'agir d'une symbolisation naturelle, il faut vraiment qu'on ait eu dans l'ordre de ces perceptions cogitatives... Freud lui-même s'est vraiment désespéré de vous, pour ne pas vous enseigner la différence, qu'il vous ait considéré à l'extrême comme incurable buseaux.

L'élucubration, dans cette occasion de M. Jones, est justement destinée à nous montrer combien nous signifions peut-être quelque chose, là, dans cette occasion, de primitif, que si justement l'anneau peut, en l'occasion être engagé dans un rêve, voire un rêve aboutissant à une action sexuelle, *que plus humoristiquement, la traduction gauloise nous donne; c'est précisément en tant que l'anneau existe déjà, comme signifiant, et très précisément avec ou sans les connotations.* Si ce sont les connotations culturelles qui effraient M. Jones, c'est bien là qu'il a tort; c'est qu'il ne s'imagine pas qu'un anneau c'est justement quelque chose par quoi l'homme, dans toute sa présence au monde, est capable de cristalliser bien autre chose encore que le mariage. *L'anneau est primordial par rapport, par exemple, à toutes sortes d'éléments, l'élément - ce que nous appelons comme éléments, en effet, le cercle indéfini, l'éternel retour, une certaine constance dans la répétition.* L'anneau est loin d'être ce qu'en fin de compte, M. Jones a l'air de croire, à la façon des personnes qui croient que pour faire des macaronis, on prend un trou et qu'on met de la farine autour; un anneau n'est pas un trou avec quelque chose autour, un anneau a avant tout une valeur signifiante, *et c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous n'avons pas besoin même, de faire entrer un terme* comme celui-là *au premier plan comme exemple.*

*Ce à quoi ce discours tend, c'est quelque chose qui vient enfin de compte à la parole, et par cette voie. C'est que* rien n'expliquera jamais dans l'expérience, qu'un homme entend, ce qui s'appelle entendre quelque chose à la formulation la plus simple, quelle qu'elle soit pour qu'elle s'inscrive dans le langage, et qu'elle se réduise à la forme de la



p. 356,l. 34
*un rêve aboutissant à une action sexuelle,*
p. 356,l. 40
*capable de cristalliser bien autre chose encore que le mariage.*
p. 357,l. 2
*Un anneau a avant tout une valeur signifiante.*

parole la plus élémentaire de la fonction du langage, au « c'est cela », en tant que pour un homme cette formule a un sens explicatif. Il a vu quelque chose, n'importe quoi, quelque chose qui est là. « C'est cela... » quelle que soit la chose. Ce « c'est cela » est déjà quelque chose qui se situe, en présence de quoi il est, qu'il s'agisse du plus singulier, du plus bizarre, du plus ambigu. « C'est cela maintenant » ceci repose quelque part ailleurs que là où c'était auparavant, c'est-à-dire nulle part. Maintenant il sait ce que c'est.

Je voudrais un instant prendre *en main* le tissu *le plus inconsistant, exprès, le plus mince de ce qui peut se présenter à l'homme, et pour cela nous avons un domaine où nous n'avons qu'à aller le chercher,* parce qu'il est exemplaire, c'est celui du météore, quel qu'il soit. Par définition, le météore est justement « cela », c'est réel, et en même temps, c'est quoi ? C'est illusoire. Ce serait tout à fait erroné de dire que c'est imaginaire. L'arc en ciel, « c'est cela. » Quand vous dites que l'arc en ciel « c'est cela », vous dites « ça » ; eh bien, après ça vous cherchez. On s'est cassé la tête pendant un certain temps, jusqu'à M. Descartes qui a complètement réduit la petite affaire; on a dit que c'était une région qui s'irise, là, quelque part, dans des menues petites gouttes d'eau qui sont en suspension, qu'on appelle un nuage. Bon. Et après ? Après, il reste ce que vous avez dit, le rayon d'un côté, et puis les gouttes plus ou moins condensées de l'autre. « C'est cela. » Ce n'était qu'apparence... C'est « cela. »

Remarquez que l'affaire n'est absolument pas réglée parce que le rayon de lumière est, comme vous le savez, onde ou corpuscule, et cette petite goutte d'eau est tout de même une curieuse chose; puisqu'en fin de compte cela n'est pas vraiment la forme gazeuse, c'est la condensation, c'est la retombée à un état qui est précisément l'état liquide, mais qui est retombée suspendue, entre les deux; elle est parvenue à l'état de nappe expansive qu'est l'eau.

Quand nous disons donc: « c'est cela », nous impliquons quelque chose qui n'est que cela... ou, ce n'est pas cela... à savoir l'apparence à laquelle nous nous sommes arrêtés.

- 558 -

p. 357,1.12

*Je voudrais un instant prendre exprès un phénomène qui est exemplaire pour être inconsistant...*

Mais ceci nous prouve que tout ce qui est sorti dans la suite, à savoir le « ce n'est que cela », ou le « ce n'est pas cela » était déjà impliqué dans le « c'est cela » de l'origine.

Autrement dit, ce phénomène véritablement est sans espèce d'intérêt imaginaire, précisément, vous n'avez jamais vu un animal faire attention à un arc-en-ciel, et à la vérité l'homme ne fait pas attention à un nombre incroyable de manifestation tout à fait voisines. Des manifestations d'irisations diverses sont excessivement répandues dans la nature et, mis à part des dons d'observation ou une recherche spéciale, personne ne s'y arrête. Si l'arc-en-ciel est quelque chose qui existe, c'est précisément dans cette relation à ce « c'est cela », qui fait que nous l'avons nommé l'arc-en-ciel, et que, quand on parle à quelqu'un qui ne l'a pas encore vu, il y a un moment où on lui dit: «l'arc-en-ciel, c'est cela ». Or, que l'arc-en-ciel soit cela avec tout ce que « c'est cela » suppose, à savoir l'implication qui, justement, nous allons nous y engager jusqu'à ce que nous en perdions le souffle de savoir qu'est-ce qu'il y a de caché derrière l'arc-en-ciel, à savoir quelle est la cause de l'arc-en-ciel, en quoi nous allons pouvoir réduire l'arc-en-ciel. Remarquez bien que, justement le caractère de l'arc-en-ciel et du météore, depuis l'origine, et tout le monde le sait, puisque c'est précisément pour ça qu'on l'appelle météore, c'est que très précisément, il n'y a rien de caché derrière. Il est justement tout entier dans cette apparence, et que néanmoins ce qui le fait subsister pour nous, au point que nous puissions nous poser sur lui des questions, tient uniquement dans le « c'est cela » de l'origine, dans la nomination comme telle de l'arc-en-ciel. Il n'y a rien d'autre que ce nom.

Autrement dit, si vous voulez aller plus loin, cet arc-en-ciel, il ne parle pas, mais on pourrait parler à sa place. Jamais personne ne lui parle, c'est très frappant. On interpelle l'aurore, et toute espèce d'autres choses. L'arc-en-ciel, il lui reste ce privilège, avec un certain nombre d'autres manifestations de cette espèce, de faire qu'on ne lui parle pas. Il y a sans doute des raisons pour cela. Il est justement tout

spécialement inconsistant, *et c'est bien pour cela qu'il est choisi d'ailleurs.* Mais mettons qu'on lui parle à *cet arc-en-ciel; il est tout à fait clair que puisqu'on lui parle,* on peut même le faire parler. On peut lui faire parler à qui on veut, si c'est le lac qui lui parle... Si l'arc-en-ciel n'a pas de nom, ou si l'arc-en-ciel ne veut rien entendre de son nom, qu'il ne sait pas qu'il s'appelle « arc-en-ciel », ce lac n'a d'autres ressources que de lui montrer les mille petits mirages de l'éclat du soleil sur ses vagues et les traînées de buée qui s'élèvent, il essaiera de rejoindre l'arc-en-ciel, mais il ne le rejoindra pas, jamais pour une simple raison, c'est que, autant les petits morceaux de soleil qui dansent à la surface du lac, de la buée qui s'en échappe, n'ont rien à faire avec la production de l'arc-en-ciel, l'arc-en-ciel commence très exactement à une certaine hauteur d'inclinaison du soleil, à une certaine densité des gouttelettes en cause, à *quelque chose qui est relation, indice et rapport,* à *quelque chose qui comme tel, dans une réalité en tant que réalité qui est pleine, et absolument insaisissable, il* n'y a aucune raison de rechercher ni cette inclinaison favorable du soleil, ni aucun des indices qui déterminent le phénomène de l'arc-en-ciel tant que le phénomène n'est pas en tant que tel nommé.

Si je viens de faire cette longue étude à propos de quelque chose dont je pense que vous devez bien voir qu'il est là à cause de son caractère de ceinture sphérique, à savoir de quelque chose qui peut être à la fois déployé et reployé à quelque chose près, qui est l'intérêt dans lequel l'homme est engagé, la dialectique imaginaire est exactement *de la même structure.* je veux dire que dans les rapports mère-enfant, auxquels maintenant tend de plus en plus à se limiter la dialectique imaginaire dans l'analyse, ce que nous voyons, c'est que ces rapports, il n'y aurait vraiment aucune raison qu'ils ne se suffisent point.

*L'expérience nous montre quoi? Une* mère *dont on nous dit qu'une de ses exigences est très précisément de se* pourvoir d'une façon quelconque d'un phallus imaginaire. *Eh bien, on nous l'a également expliqué,* son enfant lui sert très

-560-

p. 358,1.17
Mais mettons qu'on lui parle. Si on lui parle...
p. 358,l. 28
une certaine densité des gouttelettes en cause.
p. 358, l. 35
la dialectique imaginaire dans la psychanalyse est exactement de même nature
p. 358, G 38

II n'y a vraiment aucune raison. On nous dit que l'exigence d'une mère est de se pourvoir d'un phallus imaginaire,

bien de support, et même très suffisamment réel de ce prolongement imaginaire.

Quant à l'enfant, nous savons également que cela ne fait pas un pli. Mâle ou femelle, le phallus, il le localise, nous dit-on très tôt et il l'accorde généreusement, *en miroir ou pas en miroir, à la mère. Il est donc bien clair que s'il intervient quelque chose, c'est quelque chose qui doit se passer au niveau d'une médiatisation, ou plus exactement* d'une fonction médiatrice de ce phallus.

Le couple qui s'accorderait si bien en miroir autour de cette commune illusion de la phallisation réciproque, s'il se trouve au contraire, dans une situation de conflit, voire d'aliénation interne, chacun de son côté, c'est très précisément parce que le phallus, si je puis m'expliquer ainsi, est baladeur, qu'il est ailleurs, et chacun sait, bien entendu, où le met la théorie analytique; c'est le père qui en est supposé le porteur. Est-ce que justement, il n'y a pas lieu de s'arrêter et d'être frappé de ceci ? C'est que, si en effet, quelque chose qui ressemble à des échanges imaginaires, affectifs, si vous voulez, entre la mère et l'enfant, s'établissent autour de ce manque imaginaire du phallus, qui en fait l'élément de composition, de coaptation intersubjective, le père, lequel est supposé en être le véritable porteur, celui autour duquel va s'instaurer la crainte de la perte du phallus, chez l'enfant, la revendication, la privation ou l'ennui, la nostalgie du phallus de la mère, le père dans cette dialectique freudienne, *je ne sais pas si vous avez remarqué qu'il ne lui jamais supposé rien du tout en tant que père, il l'a. Il a le sien,* c'est tout, il ne l'échange, ni ne le donne, il n'y aucune circulation, il n'y aucune espèce de fonction dans le trio, sinon de représenter celui qui est porteur, le détenteur du phallus. Le père en tant que père a le phallus, un point c'est tout. Le père en d'autres termes, est ce qui, dans cette dialectique imaginaire, est ce quelque chose qu'il faut qui doit exister pour que le phallus soit autre chose, lui, qu'un météore.

Aussi bien est-ce là quelque chose de si fondamental que si nous devons quelque part situer dans un schéma ce



p. 358,l. 42
il l'accorde généreusement à la mère, en miroir ou non, ou en double miroir.
p. 359, l. 1
en miroir ou non, ou en double miroir.
p. 359,1.14
le père, dans la dialectique freudienne, a le sien,

quelque chose qui fait tenir debout la conception freudienne du complexe d'Œdipe, vous l'avez vu, ce n'est pas du triangle père-mère-enfant dont il s'agit, c'est du triangle pèrephallus mère-enfant. Et où est le père là-dedans ? Il est dans l'anneau précisément qui fait tenir tout ensemble.

La notion de père ne se suppose précisément que pourvu de toute une série de connotations signifiantes qui sont celles qui lui donnent son existence et sa consistance qui sont très loin de se confondre avec celle du génital, dont il est sémantiquement à travers toutes les traditions linguistiques différent.

Je n'irai pas jusqu'à vous citer Homère et St. Paul pour vous dire que quand on invoque le père, que ce soit Zeus ou quelqu'un d'autre, c'est tout à fait autre chose à quoi on se réfère qu'à purement et simplement la fonction génitrice. *Le père a bien d'autres fonctions. Et à partir du moment où nous serons sûrs que c'est un signifiant, nous nous apercevrons que sa fonction principale est très précisément celle-ci, d'être quelque chose qui, dans la lignée des générations, pour autant que les êtres vivants s'engendrent manifestement, n'est-ce pas, dans ce quelque chose qui, d'une femme, fait sortir un nombre indéfini d'êtres, que nous supposerons masculins ou féminins,* et vous voudrez bien pour un instant ne voir que des femmes... nous y viendrons d'ailleurs bientôt, d'après la presse, la parthénogenèse est en route, et les femmes engendreront un nombre considérable de filles sans l'aide de personne... Et bien, remarquez que s'il intervient là-dedans des éléments quels qu'ils soient, masculins, ces éléments masculins *dans un tel schéma peuvent jouer leur rôle, leur fonction tant qu'on en a pas besoin, fécondatrice, à n'importe quel niveau de la lignée,* sans être autre chose, comme dans l'animalité, *qu'une espèce d'aide latérale, de* circuit latéral indispensable. *Rien n'introduit là-dedans aucun autre élément structurant* qu'en effet l'engendrement des femmes par les femmes, avec l'aide de ces sortes d'avortés latéraux qui peuvent servir, en effet, à quelque chose pour relancer le processus. Mais à partir du moment où nous



p. 359,l. 33

*le père, que ce soit Zeus ou quelqu'un d'autre, est tout à fait autre chose que de se référer purement et simplement à la fonction génitrice. D'une femme peut sortir un nombre indéfini d'êtres.*

p. 360, l. 1

*des éléments masculins, ils joueront leur rôle de fécondation sans être autre chose, comme dans l'animalité, qu'un circuit latéral indispensable.*

cherchons à inscrire la descendance en fonction des mâles, *et uniquement à partir de là, il interviendra quelque chose dans la structure qui fait que nous ne pourrons pas faire ce tableau, qu'il faudra l'écrire d'une autre façon.*

*Schéma au tableau - Voilà un frère, nous n'allons pas nous arrêter à quelque chose d'aussi léger qu'une indication de l'inceste entre frère et sœur... nous les ferons communier ensemble et nous obtiendrons un mâle.* C'est uniquement à partir du moment où nous parlons de descendance, de rapports de mâle à mâle, que nous voyons s'introduire *à partir du moment où nous en parlons, une coupure... Et à chaque fois une coupure,* c'est-à-dire la différence entre les générations. L'introduction du signifiant, du père, introduit d'ores et déjà une ordination dans la lignée, une série des générations, *et cette série des générations est quelque chose qui à soi tout seul introduit un élément signifiant absolument essentiel.*

Nous ne sommes pas là pour développer toutes les faces de cette fonction du père. Je vous en fait remarquer une et une des plus frappantes, qui est nettement l'introduction d'un ordre, et d'un ordre mathématique qui est, par rapport à l'ordre naturel, une nouveauté, une structure différente. C'est de cela qu'il s'agit.

Nous avons été formés dans l'analyse par l'expérience des névroses; à l'intérieur de l'expérience des névroses, la dialectique imaginaire peut suffire si, dans le cadre que nous dessinons de cette dialectique, il y a déjà cette relation signifiante impliquée pour l'usage pratique qu'on en veut faire. *On mettra au moins deux ou trois générations à ne plus rien comprendre, et à faire qu'à l'intérieur des interprétations, des développements, une chatte n'y retrouve plus ses petits,* mais dans l'ensemble, tant que le thème du complexe d'Œdipe restera là, on gardera cette notion de structure signifiante essentielle pour se retrouver dans les névroses.

Mais quand il s'agit des psychoses, il s'agit de quelque chose d'autre. Dans les psychoses, c'est de la relation du sujet, non pas à un lien signifié à l'intérieur des structures signifiantes existantes qu'il s'agit, mais d'une rencontre, je



p. 360,l. 6

inscrire la descendance en fonction des mâles, qu'intervient une novation dans la structure.

p. 360,l. 8

nous parlons de descendance de mâle à mâle que s'introduit une coupure,

p. 360, l. Il

une ordination dans la lignée, la série des générations.

p. 360, l. 19

Dans deux ou trois générations, on n'y comprendra sans doute plus rien, une chatte n'y retrouvera plus ses petits, ...

dis exprès « rencontre », parce qu'il s'agit là de l'entrée dans la psychose, d'une rencontre du sujet dans des conditions électives avec le signifiant comme tel...

Dans le cas du président Schreber, nous avons tous ces éléments, quand nous les voyons et les cherchons de près. Le président Schreber arrive à un moment de sa vie où, à plus d'une reprise, il a été mis en situation, en attente de devenir père. Il *se dit lui-même qu'il a été tout d'un coup investi d'une fonction certainement considérable socialement et très chargée de valeur pour lui, qui est celle-ci: il s'élève président, nous dit-on,* président à la cour d'appel puisque dans la structure administrative des fonctionnaires dont il s'agit, dans laquelle il vit encore, il s'agit de quelque chose qui ressemble plutôt au Conseil d'État. Le voilà introduit non pas au sommet de la hiérarchie législative, mais législatrice, des hommes qui font des lois. Et le voilà introduit au milieu de gens qui ont tous vingt ans de plus que lui, perturbation dans cet ordre des générations. Et par quoi ? Par un appel express des ministres, il est tout d'un coup promu à un niveau de son existence nominale *qui est quelque chose qui, de toute façon,* sollicite de lui une intégration rénovante, *un passage à cet autre échelon dont il s'agit, et qui est peut-être quand même celui qui est impliqué dans toute la dialectique freudienne.* Il s'agit pour le sujet, puisque c'est du père qu'il s'agit et que c'est autour de la question du père qu'est centrée toute la recherche freudienne, toutes les perspectives qu'il a introduites dans l'expérience subjective, il s'agit en fin de compte de savoir si le sujet deviendra ou non père. Vous direz qu'on l'oublie parfaitement. je le sais bien. Avec la relation d'objet la plus récente technique analytique, je dirai sans hésiter, si vous vous souvenez de ce que nous écrit tel ou tel quand il s'agit de ce qui paraît être l'expérience suprême, cette fameuse distance prise dans la relation d'objet qui consiste finalement à fantasmatiser *l'organe sexuel de l'analyste et à l'absorber imaginairement. Je dirai que la théorie analytique d'une fellation, et je ne badine pas, pour une simple raison, c'est qu'il*

-564-

p. 360,l. 31

il a été en situation d'attendre de devenir père. Le voilà tout d'un coup investi d'une fonction considérable socialement, et qui a beaucoup de valeur pour lui - il devient Président...

p. 360,l. 38

Cette promotion de son existence nominale sollicite de lui une intégration rénovante.

p.361,14

consiste à fantasmatiser l'organe sexuel de l'analyste et à l'absorber imaginairement.

*Leçon du 4 juillet 1956*

*y a un rapport entre l'usage du terme et la racine felo, felal... Mais enfin, ça n'est pas très précisément, en tous cas la question est ouverte* de savoir si l'expérience analytique est ou non cette sorte de chaîne obscène qui consiste dans cette absorption imaginaire d'un objet enfin dégagé des fantasmes, ou *s'il s'agit d'autre chose, s'il s'agit de quelque chose qui, à l'intérieur d'un certain signifiant, comporte une certaine assomption du désir.*

En tout cas, pour la phénoménologie de la psychose, il nous est impossible de méconnaître l'originalité du signifiant comme tel, *à savoir que c'est de l'accès, de l'appréhension d'un signifiant auquel le sujet est appelé, et auquel pour quelque raison, pour laquelle le ne m'appesantis pas pour l'instant, et autour de laquelle tourne* toute la notion de la *« Verwerfung* » dont je suis parti, et pour laquelle, incidemment tout bien réfléchi, je vous propose en fin d'année, puisque nous aurons à le reprendre, d'adopter définitivement cette traduction que je crois la meilleure: la forclusion, *parce que notre rejet et tout ce qui s'ensuit, en fin de compte ne donne pas satisfaction. Mais laissons le phénomène de la « Verwerfung » en tant que tel comme point de départ.* Ce qu'il y a de tangible dans le phénomène, même de tout ce qui se déroule dans la psychose, c'est qu'il s'agit de l'abord par le sujet d'un signifiant comme tel, *et du seul fait de l'impossibilité de l'abord même du signifiant comme tel, de la mise en jeu d'un processus qui dès lors se structure en relation avec lui, ce qui constitue ordinairement les relations du sujet humain par rapport au signifiant,* la mise en jeu d'un processus qui comprend ce quelque chose, première étape que nous avons appelé cataclysme imaginaire, à savoir que plus rien ne peut être amodié de cette relation mortelle qu'est en elle-même la relation à l'autre, au petit autre imaginaire chez le sujet lui-même puis le déploiement d'une façon séparée de la relation signifiée, de la mise en jeu de tout l'appareil signifiant comme tel, c'est-à-dire de ces phénomènes de dissociation, de morcellement, de la mise enjeu du signifiant en tant que parole - que parole jaculatoire, que parole insignifiante,

- 565 -

p. 361, L 9

dans l'absorption imaginaire d'un objet enfin dégagé des fantasmes.

p. 361,l. 11

impossible de méconnaître, dans la phénoménologie de la psychose, l'originalité du signifiant comme tel

p. 361,l. 14

l'impossibilité de cet abord,

p. 361,l. 13

l'abord par le sujet d'un signifiant comme tel et de l'impossibilité de cet abord.

p. 361,l. 24

que parole jaculatoire, insignifiante ou trop signifiante, lourde d'insignifiance.

ou parole trop signifiante, lourde d'insignifiance, *inconnue,* cette décomposition du discours intérieur qui marque toute la structure de la psychose *dont le président Schreber,* après la rencontre, la collision, le choc avec le signifiant, qu'on ne peut pas assimiler et que dès lors il s'agit de reconstituer, et qu'il reconstitue, en effet, qu'il reconstitue puisque ce père ne peut être un père tout simple, si je puis dire, un père tout rond, l'anneau de tout à l'heure, le père qu'est le père pour tout le monde, personne ne sait qu'il est inséré dans le père. Néanmoins, je voudrais quand même vous faire remarquer, avant de vous quitter cette année, que pour être des médecins, vous pouvez être des innocents, mais que pour être des psychanalystes, il conviendrait quand même que vous méditiez de temps en temps, que vous méditiez sur un thème comme celui-ci, cela ne vous mènera pas loin, le soleil et la mort ne pourront se regarder en face. je ne dirai pas que le moindre petit geste pour soulever un mal donne des possibilités d'un mal plus grand, mais entraîne toujours un mal plus grand, est une chose à laquelle il conviendrait quand même qu'un psychanalyste s'habitue, parce que sans cela, je crois qu'il n'est absolument pas capable de mener en toute conscience sa fonction professionnelle. Cela ne vous mènera pas loin. D'ailleurs, ce que je dis là, tout le monde le sait, dans les journaux, on nous le dit: les progrès de la science, Dieu sait si c'est dangereux, etc. Mais cela ne nous fait ni froid ni chaud, pourquoi ? Parce que vous êtes tous, moi-même avec vous, insérés dans ce signifiant majeur qui s'appelle le Père Noël... Le Père Noël, c'est un père... Le père Noël, cela s'arrange toujours, et je dirais plus, non seulement ça s'arrange toujours, mais ça s'arrange bien. Or, ce dont il s'agit chez le psychotique, supposez quelqu'un qui vraiment ne croit pas au Père Noël, c'est-à-dire quelqu'un pour l'instant d'impensable pour nous, *quelqu'un qui vraiment a pu se réaliser, par une suffisante méditation dans notre temps, un Monsieur que l'on appelle daltoniste, si* tant est que cela ait jamais existé; ne croyez pas que j'accorde aucune importance à ces racontars, à ces ouï-dire. Mais enfin cela consistait justement,



p. 362,l. 5
quelqu'un d'impensable pour nous, un de ces messieurs dont on nous raconte

*Leçon du 4 juillet 1956*

précisément, à se discipliner, à ne pas croire que quand on fait quelque chose de bien, par exemple, à être vraiment convaincu que tout ce qu'on fait de bien entraîne un mal équivalent et que, par conséquent, il ne faut pas le faire.

*C'est une chose qui vous paraîtra peut-être discutable dans la perspective du Père Noël, mais il* suffit que vous l'admettiez, ne serait-ce qu'un instant, pour concevoir que, par exemple, toutes sortes de choses peuvent en dépendre qui sont vraiment fondamentales et au niveau du signifiant. Eh bien, le psychotique a sur vous ce désavantage mais aussi ce privilège *d'être dans un rapport diversement posé. Il n'a pas fait exprès, il ne s'est pas extrait du signifiant, il* s'est trouvé placé un tout petit peu de travers, de traviole; il faut, à partir du moment où il est sommé de s'accorder à ces signifiants, qu'il fasse un effort *de rétrospective considérable qui aboutit à des choses, comme on dit, extraordinairement farfelues,* et qu'on appelle tout le développement d'une psychose. *Mais à la vérité ce développement tel qu'il nous est présenté, peut être plus ou moins exemplaire, plus ou moins significatif, plus ou moins joli. Il est tout spécialement riche. Exemple: il est significatif dans le cas du président Schreber, mais je vous assure qu'à partir du moment où vous aurez cette perspective, vous vous apercevrez avec nous, dans ma démonstration de malades, je vous l'ai montré précisément pendant cette année,* qu'on en voit au moins un peu plus avec les malades dans cette perspective qu'on en voit habituellement, même avec les malades les plus communs. Le dernier que j'ai montré était quelqu'un qui était très, très curieux, car on aborde au bord de l'automatisme mental, sans y être encore tout à fait. Tout le monde, justement était pour lui suspendu dans une sorte d'état d'artifice *dont il définissait fort bien, en effet, les coordonnées, exactement comme ça.* Il s'était aperçu que le signifiant dominait de beaucoup l'existence des êtres et qu'après tout son existence à lui, lui paraissait en fin de compte beaucoup moins certaine que n'importe quoi d'autre qui se présentait devant lui avec une certaine structure signifiante. Il le disait tout crûment,



p. 362,l. 9

tout ce qu'on fait de bien entraîne un mal équivalent, et que par conséquent il ne faut pas le faire.

p. 362, l. 13

Eh bien, le psychotique a sur vous ce désavantage, mais aussi ce privilège...

p. 362,l. 16

sommé de s'accorder à ces signifiants, il faut qu'il fasse un effort de retrospection considérable, qui aboutit à des choses, ma foi extraordinairement farfelues,

p. 362,l. 18

qu'on appelle le développement d'une psychose. Ce développement est tout spécialement riche et exemplaire dans le cas du Président Schreber, mais je vous ai montré dans ma démonstration de malades...

p. 362,l. 25

dans un état d'artifice, dont il définissait bien les coordonnées.

carrément, comme ça. Vous avez remarqué que je lui ai posé la question: « quand est-ce que tout a commencé ? Pendant la grossesse de votre femme ? » Il a été un petit peu étonné pendant un certain temps, après il a dit: « oui, c'est vrai, je n'y ai pas pensé. » *Ce qui vous prouve quand même que ces notions ne sont pas absolument sans valeur de référence à l'intérieur de la réalité clinique.*

*Il y en a une autre. C'est assurément ceci. C'est qu'il est tout à fait clair* que dans la perspective imaginaire, et de plus en plus, ce que nous disions en passant dans l'analyse n'a strictement aucune espèce d'importance, puisqu'il s'agit uniquement de frustration ou de pas frustration. On le frustre, *par conséquent on n'a qu'à l'accoupler.* Il est agressif, il régresse et nous allons comme ça jusqu'au surgissement des fantasmes les plus primordiaux.

Malheureusement, *ce n'est pas tout à fait la théorie correcte. Autrement dit, je n'en reviens pas encore à vous dire peut-être qu'il faut dire certaines choses, mais encore en sachant vraiment ce qu'on dit,* c'est-à-dire en faisant intervenir les signifiants, non pas du tout à la façon de « je te tape dans le dos... t'es bien gentil... t'as eu un mauvais papa... Ça s'arrangera », mais peut-être de faire intervenir et de raisonner les signifiants autrement, ou en tout cas, de n'en pas employer certains, ni à mauvais escient, ni même en aucun cas par exemple. Les indications négatives concernant certains contenus d'interprétations sont là quelque chose qui est mis par une telle perspective au premier plan à l'ordre du jour.

Enfin, je voudrais simplement laisser ces questions comme ça ouvertes... l'année se termine en patois, et pourquoi se terminerait-elle autrement ?

je voudrais pour terminer, passer à un autre genre de style que le mien, et me référant à celui d'un admirable qui s'appelle Guillaume Apollinaire, j'y ai trouvé, il y a déjà quelques semaines que je m'étais promis de finir là-dessus, une très jolie page. Il s'agit de « L'enchanteur pourrissant ». *Mademoiselle... Qui nous a fait l'honneur de venir assister à ma dernière conférence cette année ne me contredira pas, dans*



p. 362,133

m'a répondu: « oui, c'est vrai » ajoutant qu'il n'y avait jamais pensé.

p. 362,136 On le frustre, p. 362,l. 38 surgissement de fantasmes les plus primordiaux. Malheureusement ce n'est pas la théorie correcte. Il faut savoir ce qu'on dit.

p. 363, l. 8

Elle est tirée de «l'Enchanteur pourrissant ».

*Leçon du 4 juillet 1956*

*l'Enchanteur pourrissant, on trouve l'image fondamentale de ce crue représente dans son essence, en effet, l'analyse...*

A la fin d'un des chapitres, l'enchanteur, qui pourrit dans son tombeau et qui, comme tout bon cadavre, je ne dirai pas bafouille, comme dirait Barrès, mais même là, comme c'est un enchanteur, enchante et parle au contraire très bien. Puis, il y a la dame du lac assise sur le tombeau; c'est elle qui l'y a fait rentrer en lui disant qu'il en sortirait extrêmement facilement; mais elle aussi avait ses trucs, et l'enchanteur est là, et il pourrit, et de temps en temps il parle. Et voilà où nous en sommes quand arrivent au milieu de divers cortèges quelques fous, et vous pourrez imaginer à notre compagnie habituelle, un monstre que j'espère vous allez reconnaître ce monstre c'est vraiment celui qui a trouvé la clé... analytique, le ressort des hommes, et tout spécialement dans la relation du père-enfant à la mère.

*«J'ai miaulé, miaulé, dit le monstre Chapalu, je n'ai rencontré que des chats-huants qui m'ont assuré qu'il était mort. Je ne serai jamais prolifique. Pourtant ceux qui le sont ont des qualités. J'avoue que je ne m'en connais aucune. Je suis solitaire. J'ai faim, j'ai faim. Voici que je me découvre une qualité; je suis affamé. Cherchons à manger. Celui qui mange n'est plus seul. »*

*(Applaudissements.)*

569

Annexes

Cher Hyacinthe,

je dois te faire un aveu: tout ce remue-ménage psychanalytique que tu me décris de longue date, et l'intérêt soutenu qui est le tien, alors que je te sais bien peu porté sur les futilités ordinaires, n'ont fait qu'aviver une curiosité que - dans mes lointains - je développais à ton insu, je me suis pris à lire les Textes de la Psychanalyse. À m'y frotter, j'ai été quelque peu décalé de ceux dont je suis coutumier; non sans, cependant, retrouver dans les débats qui t'importent quelques familières constantes.

Ainsi, par exemple, ai-je pris soin de lire avec l'attention nécessaire l'édition officielle - version, devrais-je plutôt dire - du séminaire de J. Lacan sur *les Psychoses* 'j'avais auparavant lu avec le plus grand intérêt la transcription issue, semble-t-il, de sténographie, qui en circulait. J'ai été alors ramené à un débat essentiel du Talmud: la Thora parle-t-elle le langage des hommes comme le soutenait Rabbi Ichmaël ben Elicha ? Ou ne parle-t-elle pas le langage des hommes comme le soutenait avant lui Rabbi Akiba ? Et ce n'est pas au fidèle de Lacan que tu es que je rappellerai les difficultés qu'il y a à vouloir établir un texte qui fut parlé.

Lacan a donc parlé. Et, semble-t-il, texte « faisant foi » en a été établi officiellement. Et établi à partir de quoi ? À partir du texte « incertain » que j'ai eu en main. Je n'ai là-dessus aucun doute puisque, par exemple, certaines mêmes erreurs de frappe dactylographiques s'y transmettent de l'un à l'autre, et que régulièrement les passages obscurs de mon texte sont expurgés ou spécialement

réécrits dans l'autre version. Le moindre examen comparatif le démontrerait au lecteur le moins averti; comme c'est mon cas, je me suis permis de m'y commettre jusqu'au point de te livrer, dans ce qui suit, certaines remarques qui - j'ose l'espérer - auront la valeur, aux yeux de tes collègues, de prendre J. Lacan au sérieux; j'ai appliqué à son texte la méthode qu'il préconisait lui-même, ayant peu le goût de la toilette fixatrice des écrits issus de la parole, au prix d'en laver les embarras. Un texte ambigu appelle les commentaires, seraient-ils controversables et controversés, qui s'y adjoindraient. Ainsi le texte n'appartient-il à personne et ne cesse-t-il pas de s'écrire, ce qui lui donne son authentique valeur textuelle.

Je me suis également penché sur les textes de Freud, et leurs traductions; j'y ai suffisamment constaté comment, en définitive, que ce soit de langue étrangère à langue, comme - dans les transcriptions - de langue à langue, les problèmes s'y réitèrent sous la forme essentielle où traduction, transcription et interprétation se superposent. Vieux débat. Freud n'a pas été le seul à voir l'esprit qui l'animait et la lettre de cet esprit infléchis, voire trahis.

Je vais donc te livrer mes remarques concernant ce séminaire officiellement édité de Lacan. J'avais pris le parti dans ma lecture de rester aussi près que possible du texte d'origine. Je fus porté à ces remarques quand je constatai que l'édition considérée valait pour lecture orientée emportant ses propres modes régularités, insistances, anticipations, élisions, rajouts, réécritures, etc., discordant d'avec l'original (si l'on peut qualifier ainsi un texte circulant qu'aucune publication n'atteste. Mais faut-il pour autant lui donner une attestation dont tout démontre la corruption ?).

Je découvris donc une réécriture du texte, qui comportait, chez celui qui en était l'auteur, d'une part, un effort considérable pour, le réinterprétant et en redistribuant les termes, le rendre, comme on dit, lisible et dépouillé de scories et, d'autre part, une négligence plutôt considérable de la réflexion sur certains points en définitive assez simples et qui, du fait de l'option générale animant cette réflexion, exaltaient la carence sur ces mêmes points (pour certains, essentiels, me semble-t-il).

Rédaction, donc, qui voulut être rapide sans pour autant se priver de son point de vue, et me parait dès lors avoir fait rater cette version du double point de vue de la fidélité et de la justesse.

Je constatais également, à mesure que ma lecture comparative avançait, davantage d'élisions et de bâclages. Son rédacteur était-il pressé par le temps ? Je m'en suis posé la question car j'ai su que la publication de ce séminaire, qui devait intervenir du vivant de Lacan, fut régulièrement repoussée après maintes

*Lettre de Élie Hirsch*

annonces dans *Le Monde,* et que ce ne fut qu'après le décès de son auteur légitime qu'on le trouva en librairie.

On m'a rapporté qu'un des conseils de J. Lacan concernant son oeuvre était ce que vous ne comprenez pas, sautez-le, vous y reviendrez après. Le rédacteur de l'édition considérée a certainement eu vent de ce conseil, puisqu'il l'a mis en oeuvre sous une forme assurément sui *generis:* soit éliminant ce qu'il ne comprenait pas, soit le réécrivant.

Et mes proches les plus étrangers à tout intérêt pour la psychanalyse ont constaté que cette édition se présente alors comme un résumé; ce qui se démontre sur tout son parcours, mais s'avère d'autant plus marqué qu'on se rapproche de la fin du séminaire.

Souci permanent de raccourcir, clarifier, trouver la formule cursive. Je n'ignore pas que ce fut, là, un des soucis de Lacan, mais qui- justement- l'engageait préalablement dans un pas à pas marquant les accentuations et les inflexions qu'il tenait pour un style homogène à ses finalités formatrices, congruent avec la dimension dialectique de son enseignement: il ne redoutait pas les détours nécessaires, les prises latérales, les méprises participant du didactisme analytique. Alors me suis-je distrait de cette profération: «Je déteste la façon dogmatique» [2] qui devenait «Vous savez que ma manière est dialectique» [3]. Fondamentalement, d'ailleurs, toute cette transcription s'avère soucieuse d'aller droit à ce qui lui paraît essentiel, impatiente d'éliminer les détours, suspens, conditionnels, apories.

Il me semblait assuré qu'il faille tenir pour l'une des règles d'établissement d'un texte analytique cette formulation de Lacan applicable à son propre séminaire: « Si la psychanalyse habite le langage, elle ne saurait sans s'adultérer, le méconnaître en son discours. C'est tout le sens de ce que je vous enseigne depuis quelques années » [4]. Or, j'ai constaté, non sans amusement (mais j'y reviendrai), que, quelques lignes après avoir cité exactement ce dire de Lacan, le rédacteur transforme cet apophtegme « la mise en valeur de la psychose *ne peut pas ne pas être* pour nous le plus fécond des enseignements» 5 en « la mise en valeur de la psychose *est* pour nous le plus fécond des enseignements» 6, J'avais pourtant pensé pouvoir tirer de l'enseignement de l'analyse qu'on ne pouvait tenir une double négation pour équivalente d'une affirmation. Et le trouvais à ce type de reformulation une odeur un peu trop dogmatique. Or, justement à propos de l'opposition dogmatique/dialectique, je trouvai quelques lignes après l'exemple que je viens de citer: « C'est dans cette zone que se produit ce terme dont je me sers à tort ou à raison, qui s'appelle la *Verwerfung* » 7 devenu « c'est là que se produit la *Verwerfung* »[8].

Certains de mes amis talmudistes qualifieraient mes remarques de pilpoul: manière de désigner un coupage de cheveux en quatre. On continue à en faire grief à toute la discipline freudienne, ai-je compris de mes correspondants psychanalystes. Et, pour ma part, il ne m'apparaît pas que l'on puisse justifier, de quelque façon, quelque rabotage que ce soit d'un texte qui pourrait éclairer la pensée de Lacan. Lui-même formulait, à propos de la *lettre* 52 de Freud à Fliess, des remarques qui valent pour son oeuvre propre: «... On voit dans cette fameuse lettre à Fliess qui nous a été livrée par l'intermédiaire de quelque main fidèle pour aboutir entre mes mains, plus ou moins fidèles ou testimoniales, et nous être livrée avec, je dois dire, une série de coupures et d'expurgations dont, quelle que soit la justification, il peut vraiment apparaître à tout lecteur qu'elles sont strictement scandaleuses, car rien dans cette *lettre 52*, vous voyez à quel moment le texte est coupé, rien ne peut justifier qu'un texte soit coupé au moment précis où un complément, même s'il est considéré comme caduc ou faible, nous éclairerait sur la pensée et la recherche de Freud lui-même... » [9].

Or, cette transcription pullule aussi bien d'éliminations des références à Freud que de réécritures si innombrables de la parole de Lacan, que ce texte lui-même devient réécriture expurgée.

Je me suis longuement interrogé sur les raisons d'une telle procédure. Elles sont, je crois, simples: ce que Lacan dit être l'âme de la pensée freudienne, à savoir, ses apories, c'est précisément ce que la transcription a éjecté du texte de Lacan, et, sur le même mode, au titre d'une « lecture rétroactive » (il paraît que c'est « dans le vent ») - qui, en même temps anticipe sur les développements lacaniens ultérieurs -, ont été éliminées ces mêmes modalités de la démarche de Lacan qui font partie intégrante des progrès de l'analyse et sur lesquelles nul, sans nuire à leur saisie, ne peut sans scandale faire porter un *kherem.* Dans la communauté juive, cela s'appelle « excommunication majeure », et Lacan se plaignait déjà d'en avoir, comme Spinoza, été l'objet, de la part des siens.

Pour être un peu plus précis quant à un style où la toilette l'emporte sur l'intérêt du texte, les lecteurs remarqueront comment des supputations, suppositions, doutes, virent à l'assertion: « Si tant est que nous admettions l'existence de quelqu'un qui peut parler dans une langue qu'il ignore totalement, c'est la métaphore que nous choisissons pour dire ce qu'il ignore dans la psychose » [10] devient: « Nous dirons que le sujet psychotique ignore la langue qu'il parle » [11].

Cela peut prendre des formes presque invisibles, comme: « Le caractère fondamental des relations de tous les délires est quelque chose qui, vous le voyez, est

*Lettre de Élie Hirsch*

maintenant ce qui se propose à notre investigation » [12] qui devient « les relations à l'autre dans les délires se proposent maintenant à notre investigation »13. Comme si, d'abord, le lecteur était incapable d'avoir lu au cours des paragraphes précédents que Lacan parle de l'autre dans les délires, pour - pédagogiquement - le lui rappeler, tout en écartant ce « caractère fondamental », démontré et rappelé dans « vous le voyez... maintenant ». Je passe sur ce que la formule résumée comporte comme aplatissement des reliefs.

Alors, j'ai longuement fait méditer mon entourage sur ce fragment que je te cite intégralement et qui, justement, concerne le pilpoul dont je te parlais plus haut; car, en somme - bien qu'un peu nettoyé - il est restitué dans ladite version, sans pour autant que rien n'y soit mis en oeuvre qui le prendrait au sérieux: « Ce qui est important, c'est de comprendre ce qu'on dit, et pour comprendre ce qu'on dit, il est important d'en voir en quelque sorte les doublures, les résonances, les superpositions, et nous pouvons admettre tous les contresens, ce ne sont jamais des contresens faits au hasard. Mais ce qui est important, c'est, pour qui médite sur l'organisme du langage, d'en savoir le plus possible, c'est-à-dire de faire, tant à propos d'un mot que d'une tournure, que d'une locution, le fichier le plus plein possible, car il est bien entendu que le langage joue entièrement dans l'ambiguïté, c'est-à-dire que la plupart du temps vous ne savez absolument rien de ce que vous dites, c'est-à-dire que, dans votre interlocution la plus courante, le langage a une valeur purement fictive, vous prêtez à l'autre le sentiment que vous êtes capable de donner la réponse qu'on attend, qui n'a aucun rapport avec quoi que ce soit de possible à approfondir. Les neuf dixièmes du langage et des discours effectivement tenus sont, à ce titre des discours complètement fictifs » 14.

À supprimer, de ce qu'il formula, les doublures, les résonances, les superpositions significatives, voire les contresens, ne rendrait-on pas - au dire même de Lacan - fictif son discours ? Et ne pourrait-on penser que - pour son rédacteur - la toilette textuelle à laquelle il s'est livré portait sur ce qu'il jugeait participer de l'inutilité, de l'excès, voire de la fiction du discours ? Les miens, si peu avertis soient-ils de la psychanalyse, mais il savent lire, ont trouvé en ce point un discord majeur, doctrinal et qui ne leur parut pas fictif, du texte oral au texte écrit; ils me firent alors remarquer combien fréquentes avaient été ces occurrences de l'histoire où les masques de la fidélité camouflaient les pires infléchissements. Ils me firent également remarquer que ce n'était sensible qu'à celui qui *lit vraiment* or neuf dixièmes des lectures effectivement tenues sont des lectures complètement fictives, ajoutèrent-ils. L'instant d'avant, ils m'avaient glissé quelques remarques issues de leur propre lecture: « Ce qui advient du discours de Lacan,

qui participe de ce qu'il indique, le lapsus, le fortuit, est corrigé dans cette édition pour tenter une façon telle que son texte échappe aux lois de l'inconscient », ou encore: « Ce paragraphe est lui-même un commentaire de la version. On n'échappe pas aux lois du discours. Qui veut décompléter les fichiers, réduire l'ambiguïté du langage ne fait que trahir son souhait de se montrer capable de donner la réponse qu'on attend », «... ça conduit à un discours déconnecté de quoi que ce soit qu'il soit possible d'approfondir, et rend cette réécriture analytiquement fictive ». Comme tu vois, ils y mettent du leur, Rébecca surtout, qui -point trop encore frappée de refoulement-trouve tous les fichiers insuffisants et polyphonise à souhait toutes les ambiguïtés. C'est elle qui, en cours de lecture, a tiqué sur le « qui suis-je » [15], renvoyant à la question du sujet, devenu « que suis-je »[16], renvoyant à la notion d'objet encore peu théorisée dans l'œuvre de Lacan. Elle avait entendu cette phrase: « Ceci méritait d'être rappelé parce que, si vous ne voyez pas que c'est l'originalité de l'analyse d'en avoir mis les choses en relief, on se demande ce que vous faites dans l'analyse » [17] d'ailleurs transformée en « si vous ne voyez que c'est l'originalité de Freud d'avoir mis la chose en relief, on se demande ce que vous faites dans l'analyse » 18.

N'ayant d'ailleurs, pour l'heure, nulle révérence excessive à quelque discours institué que ce soit, elle m'a demandé s'il suffisait d'avoir lu Freud ou Lacan pour être dans l'analyse, s'enquérant même de savoir si, de n'avoir lu ni Freud ni Lacan, tout en étant en analyse, invalidait ce qu'on découvrait dans l'expérience. Enfin, l'une de ses aînées, qui promet également, me faisait remarquer comment, souvent dans cette version, s'opère curieusement l'introduction du nom de Freud là où Lacan ne l'a pas cité, alors que, là où Lacan le cite, il est parfois éliminé, minoré ou déplacé: ainsi « ... Expression allemande que je vais employer, qui est l'expression qui vaut pour exprimer par le sujet le mode de rapport avec l'interlocuteur fondamental, c'est même grâce à cette expression que nous ferons là, et seulement après Freud, car Freud lui-même l'a faite, une continuité entre les premiers interlocuteurs du délire et les derniers... » [19] qui produit: «...L'expression allemande que je vais souligner après Freud exprime pour le sujet son mode de rapport essentiel avec l'interlocuteur fondamental et permet d'établir une continuité entre les premiers et les derniers interlocuteurs du délire... » [20]. Ou encore: «... Cette réalité que le sujet à un moment élidait, il tentera de la faire resurgir en lui prêtant une signification particulière et un sens secret que nous appelons symbolique sans y mettre toujours l'accent convenable » [21] tourné en: « (le sujet...) tente de la faire resurgir en lui prêtant une signification particulière que nous appelons symbolique. Mais Freud n'y met pas tout l'accent convenable » [22].

*Lettre de Élie Hirsch*

Il faut bien constater qu'un lecteur sensible à l'usage des négations, à la problématique que Freud a développée au sujet de la dénégation, à celle que Lacan a dégagée concernant les rapports de la dénégation avec le Nom-du-Père et la forclusion, ne pourra que noter le dommage infligé à l'intelligence de la démarche de ton Maître quand ses négations et doubles négations y sont si souvent remplacées par des affirmations ou des injonctions. Ainsi: «C'est là que nous devons centrer notre étude du phénomène, nous n'avons bien entendu aucun moyen puisque nous ne connaissons pas ce sujet, et que nous ne pouvons y entrer autrement d'une façon approfondie que par la phénoménologie de son langage... »[23] se réduit à : «Puisque nous ne connaissons pas le sujet Schreber, nous devons l'étudier par la phénoménologie de son langage... » [24], où chacun aura noté l'introduction de « nous devons », texte suivi par, dans l'original, « c'est donc autour du phénomène du langage, des phénomènes de langage plus ou moins hallucinés, parasitaires, étranges, intuitifs, persécutifs dont il s'agit dans le cas de Schreber, que *nous avons la voie d'amorcer par là ce qui peut nous éclairer,* c'est par là qu'il *apporte* une dimension nouvelle non éclairée jusqu'ici dans la phénoménologie des psychoses », qui devient « des phénomènes de langage plus ou moins hallucinés, parasitaires, étranges, intuitifs, persécutifs dont il s'agit dans le cas de Schreber, que *nous allons éclairer* une dimension nouvelle... ». Ici, tu auras noté ce passage de ce que c'était Schreber lui-même qui apportait une dimension non éclairée, à - tous aspects réduits - un « nous allons éclairer ».

D'avoir vu nombre de ceux qui m'étaient chers détruits par divers discours collectifs m'a avivé quant à la fonction des affirmatifs et impératifs dans leur rapport à la vie des groupes. C'est pourquoi j'ai remarqué l'écart qui gît entre « Prendre son temps *indique* déjà une attitude de bonne volonté qui est celle dont je soutiens ici la nécessité pour avancer dans la structure du délire» [25] et « Prendre son temps *participe* de cette attitude de bonne volonté... » [26]. Tu vois entre ce *qui indique* et ce *qui participe.* J'ai dû expliquer à l'un de mes voisins peu rompu aux choses de la dialectique la différence entre pistes ouvertes et anneaux de fer. Sans succès, d'ailleurs. Je m'y attendais : Confucius, si soucieux du « Bien Dire », doit se retourner dans sa tombe.

Enfin! L'atmosphère des temps y portant, nous sommes passés donc de l'incitation à la participation: thème, crois-je savoir, assez ressassé dans la vie politique de la douce France. « Affaires de style », diraient certains, écho au célèbre: « Le style, c'est l'homme », y compris celles qui ne respectent pas dans leur existence les modes langagiers de Lacan.

Aussi ne t'étonneras-tu pas de cette constatation: dans ce séminaire, tout ce qui a trait à l'éthologie, au comportementalisme, à la psychologie appliquée, à la linguistique, n'est pas ou peu déformé alors que nous pouvons constater les distorsions les plus massives et les erreurs les plus nombreuses chaque fois que le séminaire est plus spécialement clinique, ou que le rédacteur approche des points qui lui sont plus problématiques 27. je ne trouve pas sans intérêt, pour l'économie de ce séminaire et pour la formation du psychanalyste qu'il cherche, que ce soit précisément la discipline clinique qui ait eu le plus à souffrir de cette version.

Il m'est apparu qu'un premier survol, outre ce qu'il permet de repérer comme suppressions, permutations, injonctions, adjonctions, et travestissements dans la réécriture, demande néanmoins, me paraît-il, qu'une attention spéciale soit portée à la façon dont *Verneinung* et *Verwerfung y* sont traités. Ainsi peut-on comparer, par exemple le séminaire du *15* février *1956* et Éd. *p.171*[28] *:* on y verra, une fois de plus, que cette redoutable question de la *Verneinung* en tant qu'elle pose ce qui est à l'origine du jugement, et de la réalité d'un sujet, est simplifiée par voie de résumé pour donner le sentiment d'un propos homogène et lié, ce qui d'ailleurs se traduit pour le paragraphe considéré, dans la version « officielle », par l'élimination même du terme de « duplicité », central dans la théorie de Lacan à l'égard du signifiant, du symbole et - au-delà - de l'interprétation. Curieux, quand même...

D'ailleurs un lecteur précis (je ne doute pas qu'il y en ait qui refasse le parcours que j'ai effectué) s'apercevra sur l'ensemble du séminaire que certains flottements essentiels sont camouflés par des formules réductrices et fléchées concernant spécialement la question de la réalité, celle de l'apparence et de la non-apparence, du jugement et de la fonction paternelle. En somme, mise en oeuvre élective de ce que je pourrais appeler une clinique du passe-passe. Quelle raison à ce type d'achoppement, où, par exemple, cette *Verwerfung* extraite de Freud par Lacan est présentée sur un mode où la part de Freud s'élide ?

Note également, dans cette même leçon: « Qu'est-ce que veut dire un signifiant primordial ? Dans cette occasion il est tout à fait clair bien entendu que ça ne veut rien dire très exactement... » Transformé en: « Qu'est-ce que veut dire le signifiant primordial ? Il est clair que très exactement, ça ne veut rien dire » 29.

Cela mérite de s'y plonger: peut-on supposer, puisque la question du rapport de Lacan à Freud est, dans ce texte, systématiquement infléchie, au point d'y gommer le nom de Freud, que la dette de Lacan à Freud est l'objet d'un masquage ayant valeur d'une reformulation de la façon dont chaîne signifiante et

*Lettre de Élie Hirsch*

chaîne des générations véritablement nous enchaîne ? On sait pour *L'homme aux rats* ce qui lui advint des dettes de jeu impayées par son père.

Assurément, supprimer l'énonciation de Lacan est-ce supprimer son désir pour le travestir d'un autre... Lacan s'adressait à des psychanalystes. À qui s'adresse ce volume rempardé d'un *imprimatur?*

*La fonction paternelle*

je sais combien Freud et Lacan se souciaient des petits détails dans l'analyse. Je n'ai donc cessé de m'y arrêter. Mais les gros détails valent aussi bien. Ainsi « c'est qu'il y a un fossé beaucoup plus profond entre tout ce qui est forclos et tout ce qui a été admis dans la symbolisation primitive» 30 est éliminé de l'édition que j'ai en main, et j e constate - fidèle, me semble-t-il, à ce que Lacan introduit - que cette élision porte sur les questions que je rappelais plus haut qui introduisent aux fondements mêmes du jugement, que du coup se soustrait le point d'où se pourrait poser ce qui origine une certitude, et, simultanément, la façon de s'orienter entre apparence et non-apparence; j'ai déjà attiré ton attention là-dessus.

Mais il est bien certain qu'un lecteur non informé ne peut rien savoir de ce qui, d'un texte transcrit ou réédité, en est « forclos ». Lacan disait « il faut partir du cas et voir comment on l'a compris et commenté et nous sommes dans la voie de ce que dit Freud en commentant le cas» 3[1] et, quelques instants après, d'ajouter « la première approche du cas, c'est de voir la masse de faits qui viennent en avant, qui tout de même ont leur importance et en quoi ça a une importance ». Il en subsiste « il faut partir du livre, comme le recommande Freud » [32]. Ce qui est gommé est justement ce qui attire l'attention sur le cas et son commentaire, lequel cas se voit ramené à un livre: faudrait-il faire en sorte qu'une transcription ne puisse être traitée comme un cas, voire faire en sorte qu'une transcription ne puisse faire cas ?

Mais, dès lors, y a-t-il un retour à Freud comme à Lacan possible ? Texte truqué, diraient certains. Que l'on cherche: « Je ne crois pas même qu'il y ait des chances suffisantes pour que les gens aient seulement entendu tout le soin que j'ai essayé de prendre, de donner une espèce de dimension concrète, de faire un bâti qui permette de saisir ce sur quoi nous mettons l'accent en rappelant ce que la pratique freudienne met au premier plan» [33]. On peut, sans forcer, formuler que cette édition réalise exactement ce dont Lacan s'est plaint, effort pour gommer son effort, comme la plainte de ce gommage.

Il m'avait semblé que l'insistance de Lacan touchant à la fonction du père était telle que l'on ne puisse escamoter ce qu'il en avançait, d'autant que de là s'engageait ce qui, pour un sujet, ordonnera sa réalité entre névrose et psychose. D'où mon étonnement, quand je constatais à ce propos tout ce qui avait été traité comme déchet 34. Veux-tu, par exemple, comparer ce que devient, que je cite en entier: « Nous pouvons aussi poser la question en sens inverse, à savoir qu'est-ce qui se passe quand la réalité de la chose manque, quand il n'y a rien pour la représenter dans sa vérité, quand par exemple le registre du père, dans sa fonction essentielle, dans ce fait qu'il est pensé comme père, avec toutes les connotations que ce terme implique, parce que le père n'est pas seulement le générateur, parce qu'il est beaucoup d'autres choses encore, qu'il est celui qui possède la mère, qu'il est celui qui la possède de droit, qu'il est celui qui la possède en principe en paix, que les registres et les fonctions de cette existence, et surtout la façon dont il va intervenir dans la formation, pour le conflit, pour la réalisation de l'Œdipe où le fils, c'est-à-dire quelque chose qui est aussi une fonction, et corrélative de cette fonction de père, va prendre forme, avec tout ce que cela comporte, semble-t-il, si notre expérience existe, d'essentiel pour l'accession au type de la virilité, eh bien, qu'est-ce qui se passe si - cela est pensable - un certain déficit, un certain trou, un certain manque s'est produit quelque part ? » 35.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les déficits, trous et manques que la réécriture du séminaire introduit; que ceux qui l'entourent en fassent une fois de plus eux-mêmes l'expérience. Cependant, il me semblait que, d'un point de vue analytique, il y aurait lieu de s'étonner que, précisément, toutes ces formulations concernant le problème crucial de la fonction paternelle soient de celles qui ont été l'objet du plus grand nombre de retranchements, distorsions. Mais évidemment, ce qui est forclos d'un texte est forclos et bien malin qui le retrouvera! En l'occasion, nous disposons heureusement du texte de départ, si insatisfaisant soit-il. Donc, nous nous retrouvons avec une édition officielle d'où surgit la question: comment forclore le texte de départ ? J'ai su d'ailleurs par ton journal que des hommes de loi y avaient été employés, en diverses occasions, ai-je cru comprendre.

Tu te lasserais à relever en chacun des endroits où Lacan parle du père, sur l'ensemble du séminaire, les remaniements opérés. Ainsi, ce que Lacan dit, concernant le patient de Eissler: « Fonction du père, ce à quoi il n'arrive précisément jamais » [36] est réduit à « fonction de père » 37: fantasme de père absolu, idéal, mort?

*Lettre de Élie Hirsch*

Et encore: « C'est l'engendrement de l'esprit du père » [38] qui produit « l'engendrement de l'esprit par le père » [39]. Le père serait-il donc comme le célèbre rabbi de Prague, le Maharal, qui donna vie au Golem ? Quand Lacan dit « Si "Je suis un père" a un sens tout à fait fondamental, "je suis un père concret" a un sens tout à fait problématique » 40 devient: « Si "je suis un père" a un sens, c'est un sens tout à fait problématique » [41]. Il va de soi que si, derrière la formulation «Je suis un père », le seul registre qui se profile soit celui de la statue du Commandeur, comment la chaîne des générations pourrait-elle tenir de façon un tant soit peu pacifiée ?

De cela, tu pourrais trouver confirmation dans la réécriture presque entière de la dernière leçon de l'année, après que cette question du père eut été quelque peu maltraitée dans les chapitres qui précèdent, en particulier, lorsqu'il s'agit de la fonction du père comme telle dans la procréation 42. Quelles raisons à tout cela ? Peut-être, si l'on est attentif, donnera-t-on son prix à cet autre passage élidé « Je suis le fils de mon père et dire en même temps mon père est mon fils, ça n'a pas le même sens, il suffit de renverser la phrase » 43: cet exemple est amené par Lacan dans la suite de l'évocation des effets différents d'une lecture non pas dans l'ordre, mais à l'envers, comme susceptible d'engendrer une « très grave confusion ». Cherche donc la phrase que je te cite [44]. Tu y trouveras le terme de confusion, mais après... La Bible comporte quelques exemples où, dans un face-à-face duel, le fils en vient à faire la loi au père. Remarque qui expliquerait alors un autre remue-ménage sous la forme, là encore, d'un fragment apocopé: « Le caractère de signes indéfiniment répétés que prend le phénomène persécutif, et le persécuteur pour autant qu'il est son support *est quelque chose qui en désigne l'énigme, à savoir ce qu'est devenu l'autre; le partenaire au cours de la transformation* est devenu ombre de l'objet persécuteur » [45]. J'ai souligné ce qui disparaît[46]. Tu ne trouves pas cela instructif? Ces histoires où une énigme est désignée, où l'on se demande ce que l'autre est devenu, et puis qui se transforme en qui ou en quoi?

Je te l'avoue: le suis partisan d'une psychanalyse amusante. Je te le démontre prends cette phrase qui a été supprimée: «Je donne à cette phrase saisissante son sens » 47. Elle fait suite à quoi, à ton avis ? Eh bien, tout bonnement à celle-ci: « À propos de la *Verwerfung,* Freud dit que le sujet ne voulait rien savoir de la castration même, au sens du refoulement»; des fois qu'un lecteur se laisserait trop saisir par le sens de certaines élisions ou remaniements. Et tu vois comment insiste la thématique d'une dette dont se pose la question de comment la payer.

Une fois de plus, une lecture soigneuse montrera comment s'efface le nom de Freud : quelques instants après, Lacan énonçait: « C'est que c'est toujours par ce qui suit qu'il faut comprendre un texte. » Or, juste après, ce qui est supprimé c'est l'insistance de Lacan concernant la *Verwerfung,* que formule ce fragment également manquant, « et pourtant, dans une première étape, Freud n'y a rien vu de moins que la clé de la différence qu'il y a entre l'hystérie, la névrose obsessionnelle et la paranoïa » 48.

je pourrais à l'envi rallonger ma liste. Mon fichier est suffisamment plein. Ma tendance est à considérer cette version comme un « témoignage couvert » dont, pour paraphraser Lacan, « la clé est peut-être tout entière dans ce qu'il dit » 49.

*Clinique*

je t'avais signalé que les paragraphes touchant à la clinique étaient ceux qui avaient été spécialement maltraités. Pour l'essentiel, disons qu'ils ont fait l'objet d'une épuration, comme s'ils étaient superflus, comme si le soin que, justement, Lacan prenait pour amener certaines questions n'était pas partie essentielle, non seulement de sa démarche d'enseignement, mais également témoignage du rapport que Lacan pouvait entretenir avec ceux dont il avait le soin. Tu connais mieux que moi ce qu'était sa façon de questionner les phénomènes chez ses patients, le mode sous lequel les coordonnées de leur vie se présentaient à eux: c'est-à-dire cette dimension décisive sur laquelle, m'as-tu un jour dit, il insistait toujours, où la psychanalyse doit restituer la continuité du discours conscient. Tu m'as également fait remarquer que sa démarche de clinicien, dont il donnait témoignage public à sa présentation de malades, était strictement homogène de ses procédures d'enseignement. Or, c'est électivement tout cela qui se trouve abrasé et souvent exclu du livre que j'ai en main. La leçon du 30 novembre 1955 comportait ceci, envolé: « C'est quelque chose sur laquelle mon discours d'aujourd'hui va porter, pour que nous essayions de dégager dans cette double question de la signification de la psychose, d'une part - entendons du dire psychotique -, et du mécanisme de la psychose, d'autre part. À savoir, comment un sujet entre dans la psychose, c'est bien aussi important que la première, je vais essayer de vous montrer par quel abord je vais vous mener et comment il me semble que seule cette voie d'abord peut permettre de situer réellement les questions sans cette confusion qui est toujours maintenue aux différents niveaux de notre explication, même psychanalytique du délire ».

- 582 -

*Lettre de Élie Hirsch*

À tout le moins sera-t-on surpris que la question centrale du déclenchement d'une psychose, du délire psychotique, du mécanisme de la psychose, sur quoi Lacan fait porter toute son insistance, soit de départ éliminée, là où il essaye de se battre contre la confusion qui règne dans la psychanalyse. D'ailleurs cette même remarque vaut pour cette forme raccourcie qui fait dire « ce repérage se fait donc en fonction d'une compréhensibilité supposée »50, façon d'égarer le développement suivant de Lacan: « On peut déjà remarquer que rien que ce repérage du phénomène en fonction d'une espèce de compréhensibilité supposée, c'est à savoir qu'il pourrait y avoir une continuité qu'on appellerait l'idée, c'est à savoir que la suite des phénomènes, de la façon dont je vous ai indiqué le paranoïaque avec son développement délirant, ce serait quelque chose qui irait de soi, de sorte qu'il y a déjà une espèce de première référence à la compréhensibilité et presque pour déterminer ce qui justement se manifeste, pour faire une rupture dans la chaîne, et se présente justement comme un cas béant, quelque chose d'incompréhensible est quelque chose qui ne joint pas maintenant avec ce qui se passe après » 51.

Assurément le caractère parlé donne-t-il un aspect assez difficile à suivre aux formulations. Méritaient-elles l'oubli, quand Lacan y pèse de toute son énergie pour contrebalancer les idées reçues dans le monde psychiatrique et psychanalytique à l'endroit de ce qui ordinairement allait de soi, tout en participant néanmoins de la psychologie la plus courante ?

On ne s'étonnera pas alors que tel paragraphe où Lacan se fonde sur les rapports de « l'expérience de nos malades » avec l'élaboration structurale soit amorti. « Ce que *l'expérience* de nos malades *implique,* une étape primitive... » 52 devenu « (,..) du moment que je parle du point de vue génétique, je n'ai pas autrement à le justifier dans l'expérience. Il y a nécessité structurale à poser... » [53] par le biais, dans les paragraphes considérés, d'une redistribution des termes et formulations (pratique courante de toute cette édition). Or, Lacan y opposait le point de vue génétique qui ne demande guère de justification de l'expérience, à l'expérience clinique qui impose une nécessité de repérage structural.

Alors, dans la foulée, verra-t-on disparaître diverses redondances, sans doute considérées comme superflues, mais qui avaient le mérite de dessiner authentiquement l'atmosphère subjective où Lacan engageait son travail. Du genre « que cette sorte d'avancée, d'exploration, de pénétration de la zone interdite par le psychotique, qu'il nous livre quelque part au début d'un des chapitres de son livre» [54] et que l'on cherchera en vain [55]. Alors cela fait vraiment une zone interdite. Tout aussi superfétatoire sera jugée une remarque comme celle-ci: « Bref,

tous les éléments comme le caractère profondément significatif de la relation imaginaire, la précipitation tout de suite des tendances qui posent la question des tendances instinctuelles du sujet, d'une homosexualité latente, réelle même, et accompagnée de toutes sortes d'éléments régressifs que l'observateur a mis en valeur, c'est quelque chose qui en quelque sorte s'organise et donne sens, son dessin général à ce qui est observé. Observons les choses de près » [56]. Pourquoi faudrait-il éliminer l'accent mis sur la nécessité d'observer, et de plus près, ce qui s'organise et donne son dessin général à ce qui est observé ? Qui peut se souhaiter des lecteurs qui n'observeraient pas les choses de trop près ?

Également verra-t-on supprimé le lien à l'auditoire, ceux à qui Lacan à cette époque s'adressait, comme le lieu où il parlait: « Il s'agit du discours que j'ai fait à Vienne, où je suis censé avoir fait, à la clinique psychiatrique du Dr Hoff, *qui correspond exactement à la clinique psychiatrique d'ici* » 57. Or, Lacan en ce temps tenait son séminaire - y compris celui de ce jour-là - comme sa présentation de malades dans le service du Pr Delay.

En somme, ce désir de Lacan qui était son énonciation, et qui vaut pour l'analyste comme pour l'analysant, se trouve dès lors mal en point; on ne parle pas n'importe où ni à n'importe qui. Ce qui fait rendre un son curieux à cette variante: « Possibilité à l'intérieur du refoulement de s'en tirer » 58 de: « À l'intérieur du refoulement, le désir de s'en tirer » 59, car Lacan n'ignorait pas que l'analyse était une chance qui mettait en jeu pour chacun son désir de sortir de la bêtise. J'ai cru également comprendre que la conjonction du refoulement et du désir concerne au plus près ce qui pour chacun fonde sa réalité, telle que l'analyse a pu enfin en situer les coordonnées.

Étrange amortissement donc que de lire « ledit principe de réalité » 60 péjoratif de surcroît pour l'analyse, là où Lacan formulait « ce qui dans l'analyse s'appelle le principe de réalité » 6l. S'agirait-il d'enlever aux analystes leur champ ? De sorte qu'il y aurait d'ores et déjà à considérer qu'il faudrait inciter l'auteur de ces gauchissements vers le contrôle de ce qu'est la réalité analytique. Probablement ne l'ignore-t-il pas, puisque, là encore, l'un des passages disparaît: « Il faut qu'on le pousse pour qu'il aille vers le contrôle quant à la réalité. La vérité, il n'y a même pas besoin qu'on le pousse, lui aussi, il pousse dans ce sens, il sait bien que cette réalité est en cause » 62.

Ainsi suffit-il de parcourir les endroits où, dans ce séminaire, il est question de certitude et d'apparence: ils sont régulièrement remodelés ou expurgés « Qu'advient cette catégorie de la certitude » [63] disparaît. Même leçon 64: « Le délirant qui lui se dispense de toute référence réelle, *enjambe presque immédiatement*

Lettre de Élie Hirsch

*la certitude autour des thèmes de son délire,* pour que vous compreniez la différence entre une jalousie normale et une jalousie délirante... » [65]. Et encore: « De l'apparence et de la non-apparence » qui manque [66]. Et également « Et même une certitude de cette signification, le sujet est concerné» 67. Faut-il donc considérer que nous serions là dans une affaire d'effacement des traces ? Là où je trouve « ce sont des âmes, la plupart des âmes, et plus ça va et plus ce sont en fin de compte des morts» [68], Lacan avait dit: « La plupart des âmes sont des morts. Peu importe qu'ils restent là quelquefois, qu'on les rencontre, qu'ils montrent leur apparence; ce ne sont que des apparences, des substituts... » [69]. Bref, a été supprimé ce qui porte, à partir de la mort du sujet, sur l'effet d'apparence et de substitut.

Faut-il voir, là, la marque occultée de ce qui, à l'époque de la transcription de ce séminaire, se produit entre un Lacan prenant le chemin des âmes mortes et ce qui se substitue à lui, jouant sur l'apparence et la non-apparence ? On comprendrait alors ce qui dans ce séminaire a valeur d'effacement de traces et d'incertitudes concernant les questions d'où s'opère le jugement: comment enfin réaliser un bon passe-passe.

À ce sujet, remarquons que disparaît également ceci: « La contrepartie que l'on peut dire qui est absolument essentielle, celle dans laquelle se passe alors tout ce qui est une relation érotique, si nous ne voulons pas nous y engager d'emblée, tout de suite, pathétique, tout ce sur quoi porte la lutte, le conflit de Schreber, tout ce qui vraiment lui importe, tout ce à quoi il est en butte, tout ce dont il est l'objet, à savoir les rayons divins avec leur immense développement, c'est là qu'est sa certitude et c'est là le point où je vais conclure et introduire la leçon de la prochaine fois, où se trouve, sous une forme elle aussi composée, mais aussi décomposée avec une richesse extraordinaire, tout le domaine du langage, là vous avez trouvé le point maximum de la parole » [7]0. Curieuse élision qui concerne le point vif, essentiel du conflit de Schreber, conflit érotisé avec la divinité. Pourquoi une telle élision ?

Enfin, pour qui douterait encore de ce qui se trame du côté de l'existence et du double, écoutons ce morceau également disparu: « Autrement dit, pourquoi y a-t-il au monde deux individus qui réunissent le même type et qui, par conséquent, dans une certaine perspective peuvent passer pour être de double emploi. C'est une perspective aussi spatiale qu'une autre, et là encore pour soulever la question, il faut poser le principe de la primauté des essences comme justification de l'existence » ».

Ces embarras du rédacteur, et quelle qu'en soit la raison, ne sont pas sans certaines conséquences dès lors qu'il s'agit d'être au clair avec la fonction de l'autre

ou de l'Autre, car, ne l'oublions pas, c'est de la relation a-a' dans le schéma L, que surgit la question de la marionnette et du double quand A est exclu et que la présence de A dans le circuit est nécessaire pour qu'il y ait de la vraie parole; et sans cette distinction il peut certes y avoir de l'existence, mais pas de vraie parole. Or, relevons cet autre fragment: « Du moment que le sujet parle, il y a de l'Autre avec un grand A » 72, alors que Lacan avait développé: « Du moment que le sujet parle il peut y avoir de l'existence, la manifestation que le sujet en tant que parlant, c'est-à-dire parlant non pas à l'autre avec un petit a, ou de l'autre avec un petit a, mais parlant de l'Autre avec un grand A » 73. Ça vous change la face du monde, l'écart entre un « il y a » et un « il peut y avoir » quand il concerne la question de l'Autre. Singulier trébuchement que celui qui va de l'existence à la question d'un autre à l'Autre.

Or les exemples ne manquent pas où, justement, cette question de l'autre est maltraitée. Est oublié: « (le grand Autre) nous ne l'identifions pas, nous le situons quelque part au-delà du petit autre, c'est pour cela que nous lui mettons un A pour le distinguer »74. Oublier l'une des formulations justifiant de A n'aidera certes pas à l'identifier comme à le distinguer. Et quand Lacan insistait sur la façon d'aborder l'Autre dans le dialogue, il disait: « Ce tu qui est une sorte d'accrochage de l'Autre dans le discours » [7]5, ce qui est devenu: « Ce tu qui est un accrochage dans le discours » 76 où la dimension de l'Autre est exclue du circuit. La rédaction étant ainsi ordonnée sur ce mode, d'où le sujet pourra-t-il bien s'orienter dans la relation agressive ? Pour le coup, j'ai vainement essayé de trouver trace de « ceci ne peut manquer de frapper et je dirais même de maintenir à cet état d'élaboration si on peut dire élémentaire, sans plus approfondir ce qu'est cette relation agressive, quel mode particulier elle prend dans le registre humain, nous avons là quelque chose d'incontestable... » ». Dès lors, plusieurs fragments devront être caviardés: « Les deux, bienveillance et malveillance, peuvent même rester dans une ambiguïté totale à propos d'un phénomène particulier » 78. Ensuite (13 juin 1956 et Éd. p. 309): autre long passage disparu ayant trait à la bonne et mauvaise foi de l'Autre. Puis (toujours 13 juin 1956 et E[n]d. p. 315) un autre long morceau qui commentait: « je suis celui qui veut le bien et qui fait toujours le mal », « je suis la femme qui ne vous abandonnera pas » également élidés.

D'ambiguïtés, sous couvert de clarifications, à caviardages, caviardages et ambiguïtés sont obligés de se succéder avec leur logique propre.

« Ce dieu donc, qui s'est réveillé à lui, qu'est-il ? Il est d'abord présence mais je crois que dans l'analyse de cette présence, de ce qui est fonction de cette présence, nous pouvons commencer d'y voir ou d'y reconnaître quelque chose,

*Lettre de Élie Hirsch*

nous avons cru à son propos tout à l'heure à une confusion que les esprits non cultivés font, des multiples incarnations qu'ils ont dans la matière, ce sont des choses que nous voyons aussi bien faire dans les domaines aussi différents de la psychiatrie, pour pouvoir s'engager dans une voie d'analogie dans ce qui se passe au niveau du pathologique et au niveau du normal, on finit par tout mêler, alors il faut être prudent », phrase assurément assez obscure, résumée en deux lignes « Ce Dieu, donc, qui s'est révélé à lui, quel est-il ? Il est d'abord présence. Et son mode de présence est le mode parlant» [79].

Et, toujours sur la relation de Dieu en tant que sujet parlant: « Puisque nous sommes limités aujourd'hui à la relation de Dieu en tant que sujet parlant, et en tant qu'interlocuteur essentiel, nous nous arrêterons là et vous verrez le pas suivant, à savoir ce que nous pouvons entrevoir à partir du moment où nous analyserons la structure même de cette personne divine, autrement dit aussi la relation de tout l'ensemble de la fantasmagorie avec le réel lui-même pour autant que le sujet en maintient à tout instant la présence et l'accord, au moins à la fin de son délire, d'une façon qui n'a rien de spécialement perturbé dans ce mode de rapport»[80].

Comme dans la citation précédente, on constatera qu'il est question de présence et que, dès lors, en excluant ces paragraphes, c'est également le terme de présence de l'interlocuteur qui est éliminé. En voudrait-on confirmation: « Mais il permet encore toutes sortes d'abus, à la vérité de ces abus ont surgi des abus tellement plus grands qu'à la fin le remède finit par devenir plus dur que le mal. Puisque la présence divine est tellement engagée dans une sorte de conjugaison avec lui-même que finalement elle devient dépendante de son objet qui n'est autre que le Président Schreber lui-même. En fin de compte il y a là quelque chose qui progressivement introduit une sorte de perturbation dans l'ordre universel» [81].

Paragraphe disparu qui débutait sur des affaires d'abus. Mais nous sommes maintenant habitués à ces sortes d'abus de transcription desquels ont surgi des abus tellement plus grands qu'à la fin le remède a fini par devenir plus dur que le mal.

*Le poids des mots*

Comme toujours le problème est de s'accorder sur ce à quoi l'on donne poids, touchant aussi bien des mots que des tournures. J'insisterai alors sur certaines insistances lacaniennes. Ainsi, prenons en série certaines élisions systématiques

bien proches de certaines méconnaissances systématiques. Elles concernent, toutes, la portée du signifiant: « D'abord il y a une modification qui se produit dans le signifiant: le signifiant présente des espèces de phénomènes du type de précipitation, alourdissement subit de certains de ses éléments qui justement donnent le poids, la force d'inertie qui prennent d'une façon surprenante dans le système des structures, dans l'ensemble synchronique de la langue en tant que données » 82.

Et, dans la même leçon: « Ce livre signale les mots qui ont pris ce poids dont on peut dire que déjà ils dissocient, ils rompent l'ensemble du système signifiant comme tel » 83.

Puisque Lacan nous parle d'un livre dont l'auteur nous signale des mots qui ont pris poids et qui rompent l'ensemble du système signifiant comme tel, n'hésitons pas à appliquer à la transcription la méthode qu'emploie Lacan : ce qui nous permet d'avancer que voilà une transcription qui rompt l'ensemble d'un système signifiant comme tel, et de nous demander - pour chaque lecteur - la raison des rapports qu'un sujet peut entretenir avec la réalité d'un texte comme celui de Lacan : « Ce poids que prennent certains mots... » [84] disparu, comme: « Il faut que nous nous rendions compte de la dimension que nous pouvons appeler dans l'ensemble, l'aliénation verbale, de l'importance énorme en un point qui est un état avancé du délire... » 85.

Il n'est assurément pas mince que ce qui a été évacué participe de l'ensemble de ce que Lacan coordonne, et que - de plus - le terme même d'ensemble soit également soustrait.

je douterais de ma lecture si les redites, répétitions, serinages divers ne me paraissaient offrir que peu d'intérêt. Or c'est à quoi j'ai été hérétique, pour rendre sa portée à cette autre remarque, censurée, de Lacan (superflue ? Mais alors ?) « Eh bien, le "serinage" est une partie qu'il a conçue comme une dimension essentielle du commentaire dont il est le sujet perpétuel » 86. Il n'est sans doute pas excessif de considérer qu'en somme, ici comme ailleurs, c'est l'énonciation de Lacan qui est aplatie avec la façon dont elle peut solliciter celle de ses auditeurs et lecteurs. Nous l'avions déjà constaté à propos de ce qui concernait la question de l'Autre. Diverses tournures en témoignent. Ainsi « la phrase intérieure n'en continue pas moins » [87] qui devient « la phrase n'en continue pas moins » : des fois que le lecteur aurait idée qu'il a des phrases intérieures; ça pourrait faire obstacle à ce que vise une telle transcription: pour en avoir idée, le lecteur peut par exemple se demander ce qui motive la transcription de

« ... trou et rupture, et que là, c'est le fantastique qui va être appelé à remplir la

*Lettre de Élie Hirsch*

béance » [89] en « trou, rupture, déchirure, béance » [90]. Probablement, ce que nous avions préalablement repéré comme passe-passe ne concordait que trop bien avec la censure portée sur « le fantastique destiné à remplir la béance ». On m'objectera, évidemment: ce n'est que suppression d'une redondance, Lacan ayant parlé deux fois de fantastique et de trou à quelques instants d'intervalle.

On conçoit, dès lors, aux modes que nous présente une telle version, qui participe de l'exclusion subjective de celui qui parle comme de celui qui écoute, qu'une expression comme « cause finale qui nous répugne et dont nous faisons usage sans cesse » 91 devienne « l'idée de cause finale répugne à la science » [92], ce qui, tout en excluant la dimension du sujet, permet de faire l'astucieux en imputant la balourdise à la science. S'agissant de la question de la cause, sur quoi Lacan a si longtemps insisté, le déplacement de ce qui nous répugne vers ce qui répugne à la science ne manque pas de piquant.

Mention spéciale doit être faite dans cette édition à un phénomène particulier: elle comporte des fragments rajoutés! Ainsi: « Quand on reçoit une gifle, il y a bien d'autres façons de répondre que de pleurer. On peut aussi la rendre et aussi tendre l'autre joue, on peut aussi dire - Frappe, mais écoute » [93]. S'agissant d'un rajout, à chacun le soin de se demander de quelle gifle et de quelle réponse il s'agit.

Derniers mots: comment ne pas sentir qu'il n'y ait dans tout cela trace de ces questions si graves, concernant ce qui, chez un vivant, déjà se cadavérise et ne laisse apparaître que les débris de la vie qui le porta. Tous ceux qui eurent à connaître comme il convient de ces dernières années en douteront peu. À preuve: là où Lacan parle de « débris de la vie qui est un cadavre » [94], on a supprimé vie et cadavre et les paragraphes suivants sont réécrits [95]. C'est Lacan qui enseigna jadis que la jouissance perverse se supporte d'un idéal d'objet inanimé. « Quelles raisons peut-il y avoir de mettre ce débris dans une enceinte de pierre ? » [96]: cette question a été volatilisée.

Voilà, cher Hyacinthe, j'aurais pu multiplier à l'envi des références et la systématisation qu'elles permettent dans la réflexion sur l'édition de ce séminaire de première importance. Outre la lourdeur, suffisante ainsi, et qui ne vaudrait que pour un travail d'érudition, la plume m'en tomberait des mains.

Si tu voulais considérer cette lettre comme une contribution au *Discours Psychanalytique,* j'en serais heureux.

Que la paix soit avec les tiens, Elle.

P .S. Un de mes interlocuteurs habituels, alors que je lui avais fait part de l'opinion que je t'adresse, en a rajouté sur son scepticisme ordinaire: «Tu exagères, quand même! » Je vais donc exagérer. Trouve, ci-jointe, une annexe, non ou peu commentée, de quelques petits points comparatifs supplémentaires.

ANNEXE

I.1-16 XI 55. « Voilà à peu près, je ne force rien, où nous en étions en France, je ne dis pas à la suite des conceptions de Sérieux et Capgras, parce que si vous lisez, vous verrez qu'au contraire il s'agit là d'une clinique très fine qui permet précisément de reconstituer les bases et les fondements de la psychose paranoïaque telle qu'elle est effectivement structurée, mais plutôt à la suite de la diffusion de l'ouvrage dans lequel, sous le titre de *Constitution paranoïaque,* M. Genil-Perrin a fait prévaloir cette notion caractérologique de l'anomalie de la personnalité, constituée essentiellement dans une structure qu'on peut bien qualifier, aussi bien le livre porte la marque et le style de cette inspiration, de structure perverse du caractère... ».

I. 2 -Éd. p.13. «... quand le paranoïaque était par trop paranoïaque, il en arrivait à délirer. Il s'agissait moins d'une conception que d'une clinique, d'ailleurs très fine.

« Voilà à peu près, je ne force rien, où nous en étions en France à la suite de la diffusion de l'ouvrage de M. Genil-Perrin, sur la *Constitution paranoïaque,* qui avait fait prévaloir la notion caractérologique de l'anomalie de la personnalité, constituée essentiellement par ce qu'on peut bien qualifier - le style porte la marque de cette inspiration - de structure perverse du caractère ».

Où la clinique de Genil-Perrin, détestable, se voit imputer les qualités de Sérieux et Capgras; cependant que les noms de ces derniers disparaissent...

II. 1-16 XI 55 « La notion d'automatisme mental est apparemment polarisée dans l'œuvre de Clérambault, dans son enseignement, par le souci de démontrer le caractère fondamentalement anidéique, comme il s'exprimait, c'est-à-dire non conforme à une suite des idées - ça n'a pas beaucoup plus de sens dans le *discours de ce maître* que la suite des phénomènes dans le développement ou l'évolution de la psychose ».

II. 2 - Éd. p.14 « La notion de l'automatisme mental est apparemment pola

*Lettre de Élie Hirsch*

risée dans l'œuvre et l'enseignement de Clérambault par le souci de démontrer le caractère fondamentalement anidéique, comme il s'exprimait, des phénomènes qui ne manifestent dans l'évolution de la psychose, ce qui veut dire non conforme à une suite des idées - ça n'a pas beaucoup plus de sens, *hélas que le discours du maître ».*

*À propos d'automatisme mental:*

III. 1-151156. «( ...) C'est une fantaisie qui parle, ou plus exactement c'est une fantaisie parlée de ce personnage qui fait écho aux pensées du sujet, qui intervient, qui le surveille, qui dénomme au fur et à mesure la suite de ses actions, qui les *commente... ».*

III. 2 - *Éd.* p. 165. « (...) C'est une fantaisie qui parle, ou plus exactement, c'est une fantaisie parlée. C'est en quoi ce personnage qui fait écho aux pensées du sujet intervient, le surveille, dénomme au fur et à mesure la suite de ses actions, les *commande... ».*

Certaines copies en circulation comportent effectivement « commande ». S'agissant d'automatisme mental (échos et commentaires) la rectification va de soi.

IV 1- 7 XII 55. « (...) C'est dans toute cette mesure que vous maintenez qu'il y a chez ce sujet que vous appellerez dans votre jargon, la partie saine de sa personnalité, c'est bien en tant qu'elle parle *de* l'autre, qu'elle est capable de se moquer de lui, qu'elle existe comme un sujet ».

IV 2 - Éd. p. 49. « Ce que vous appelez, dans votre jargon, la partie saine de la personnalité, tient à ce qu'elle parle à l'autre, qu'elle est capable de se moquer de lui. C'est à ce titre qu'elle existe comme sujet ».

V 1- 21 XII 55. « Là nous le trouvons à son état développé, c'est un des intérêts de l'analyse du délire comme tel, c'est toujours ce qu'ont souligné les analystes, c'est-à-dire qu'il montre ce qu'on appelle le jeu des fantasmes dans son caractère absolument développé, de duplicité, c'est-à-dire, *ces deux autres* auxquels se réduit le monde, dans le Président Schreber sont faits l'un par rapport

à l'autre, car c'est tout au plus que l'un offre à l'autre son image inversée... »

V 2 - Éd. p. 10l. « Nous le trouvons ici à son état développé, et c'est un des intérêts de l'analyse du délire comme tel. Les analystes l'ont toujours souligné, le délire montre le jeu des fantasmes dans son caractère absolument développé de duplicité. *Les deux personnages* auxquels le monde se réduit pour le Président Schreber sont faits l'un par rapport à l'autre, l'un offre à l'autre son image inversée ».

VI. 1-16 XI 55. « Il est tout à fait clair que la triplicité essentielle, au moins de premier plan que ceci implique chez le sujet, est quelque chose qui est bien sans aucun doute, bien entendu, le moi du sujet, parle et peut parler du sujet normalement à un autre en troisième personne, et parler de lui, parler du S du sujet. Ceci, dans la perspective de structuration du sujet fondamental et de sa parole, n'a rien d'absolument explicite, sinon compréhensible.

« Comme toute une partie des phénomènes des psychoses se comprennent en ceci, que d'une façon extrêmement paradoxale et exemplaire en même temps, le sujet à la façon d'Aristote faisait remarquer: "Il ne faut pas dire l'âme pense, mais l'homme pense avec son âme", formule dont on est déjà loin puisque aussi bien je crois que nous sommes plus près de ce qui se passe en disant qu'ici, le sujet psychotique au moment où apparaît dans le réel, où apparaît avec ce sentiment de réalité qui est la caractéristique fondamentale du phénomène élémentaire, sa forme la plus caractéristique de l'hallucination, *le sujet littéralement parle avec son moi,* c'est quelque chose que nous ne rencontrerons jamais d'une façon pleine ».

VI. 2 - Éd. p. 23. « Une triplicité est ici indiquée chez le sujet, qui recouvre le fait que c'est le moi du sujet qui parle normalement à un autre, et du sujet, du sujet S, en troisième personne. Aristote faisait remarquer qu'il ne faut pas dire que l'homme pense, mais qu'il pense avec son âme. *De même je dis que le sujet se parle avec son moi ».*

VII. 1- Éd. p. 337. « Le TU N'AS QU'À... n'a pas de valeur de *réduction* de ce quelque chose qui permettrait quelques remarques sémantiques très éclairantes ».

VII. 2 - 27 VI 56 au lieu de *réduction,* c'est *réflexion* que l'on trouve.

VIII. 1- 7 XII 55. « (...) quand ce dont il s'agit est la fameuse pulsion homo-sexuelle que notre théorie met à la base du délire ».

*Lettre de Élie Hirsch*
VIII. 2 - *Éd.* p. 57. Fragment élidé.

IX. 1-11 156. « C'est que quand une pulsion, disons féminine ou *passivante* apparaît chez un sujet pour qui ladite pulsion a déjà été mise en jeu dans différents points de sa symbolisation préalable... ».

IX. 2 - *Éd.* p. 100. « Quand une pulsion, disons féminine ou *pacifiante,* apparaît chez un sujet pour lequel ladite pulsion... ».

X. 1 -18156. « Autrement dit, quand le mâle de l'épinoche ne sait pas que faire sur le plan de ce qui est sa relation normale avec son semblable du même sexe, quand il ne sait pas s'il faut attaquer ou ne pas attaquer, il *se met à faire quelque chose qu'il fait quand il s'agit de faire l'amour ».*

X. 2 - Éd. p. 109. « Autrement dit, quand l'épinoche mâle ne sait pas que faire sur le plan de sa relation avec son semblable de même sexe, quand il ne sait pas qu'il faut attaquer ou pas, il *se met à faire quelque chose qu'il fait alors qu'il s'agit de faire l'amour ».*

XI. 1-11156. « Il s'agit d'un assassinat, il n'y a pas de traces, d'âme, d'autre part, *parler d'une âme avec certitude n'est pas non plus très commun,* savoir distinguer ce qui est âme et tout ce qui s'attache autour d'elle, la distingue avec autant de certitude, c'est aussi quelque chose qui n'est pas donné à tout un chacun, et qui semble donné justement à ce délirant avec un caractère de certitude qui donne à son témoignage un relief essentiel ».

XI. 2 - Éd. p. 88. *« Qu'est-ce que ça peut bien être qu'assassiner une âme ?* D'autre part, savoir distinguer l'âme de tout ce qui s'attache à elle, n'est pas donné à tout un chacun, mais l'est à ce délirant avec un caractère de certitude qui confère à son témoignage un relief essentiel ».

XII. 1 -l. Éd. p. 208. « Dégager une loi naturelle, c'est dégager une formule *insignifiante ».*

XII. 2 -11 IV 56. « (...) formule *signifiante ».*

XIII. 1- 20 VI 56.

« Tu es celui qui me ... ce jour-là
Tu es celui qui me ... à travers les épreuves
Tu es celui qui me ... la loi... le texte
Tu es celui qui... la foule »

« Je ne crois pas cela plus vain que d'énumérer par liste et catégorie les symptômes d'une psychose, c'est autre chose et je crois que c'en est le préalable peut-être indispensable, au moins pour le point de vue que nous allons choisir ».

« La différence qu'il y a entre tu es celui qui me suis le mieux et tu es celui qui me suit comme un petit chien est là pour nous permettre d'amorcer les exercices qui suivent, ce qu'il convient de mettre dans les blancs ».

XIII. 2 - Éd p. 321.

« Tu es celui qui me suivait ce jour-là
Tu es celui qui me suivais à travers les épreuves Tu es celui qui suis la loi, le texte
Tu es celui qui suit la foule ».

On notera le passage sauté par le rédacteur et les blancs remplis dans l'exergue de la leçon ».

-594-

TABLES DES MATIERES